Muhammad Asad

LE CHEMIN DE LA MECQUE



FAYARD

LA BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEURS

Muhammad Asad

Le chemin de La Mecque

Traduit de l'anglais par
ROGER DU PASQUIER

Fayard

www.islamicbulletin.com

Avant-propos du traducteur

Une grande aventure, un grand témoignage sur l'Islam

Lahore, cœur de l'Islam indo-pakistanais, perle du Pendjab, siège de la plus grande mosquée du monde, vivait dans l'attente du Ramadan. Depuis que la nuit était tombée, des observateurs s'étaient postés sur les terrasses des maisons pour guetter l'apparition du croissant de lune annonçant le début du mois sacré qui, avec ses austérités entrecoupées de réjouissances, invite au recueillement et renouvelle la ferveur même de ceux qui, le reste de l'année, négligent les pratiques de la religion. Au bout de quelques heures, des clameurs retentirent : « Le croissant a été aperçu! » Alors les hommes se mirent à réciter des prières et des litanies de circonstance et les femmes activèrent la préparation du repas qui devait permettre de supporter le jeûne du jour qui allait suivre.

Ce fut cette nuit-là, celle où le monde de l'Islam semble se rapprocher du ciel et où se réaffirme la conscience d'être musulman, que je fis la connaissance de Muhammad Asad. Des amis pakistanais m'avaient convié à dîner avec d'autres Pakistanais, mais celui-ci n'en avait guère la physionomie. Il était indéniablement Européen, et pourtant il paraissait parfaitement intégré à ce milieu oriental. Les autres le traitaient comme l'un des leurs, me disant qu'il était leur compatriote et leur frère. Je dévisageais avec curiosité cet homme à l'expression énergique, car je savais de réputation qu'il s'agissait d'une personnalité remarquable à divers égards et que sa destinée aventureuse avait de quoi retenir l'attention de tous ceux qui portent quelque intérêt à l'Orient musulman. En effet, en ce printemps 1957 où j'étais en reportage au Pakistan, LE CHEMIN DE LA MECQUE, *contant les premiers épisodes de son aventure intérieure et extérieure, avait déjà paru dans plusieurs langues, lui conférant une certaine célébrité.*

Cependant j'avais entendu mentionner son nom bien avant qu'il ne songeât lui-même à écrire ce livre. C'était en 1949, à New Delhi, où j'étais correspondant de presse. Parlant du Pakistan, dont ils regrettaient la création, des Indiens m'avaient parlé de cet « Autrichien » qui, curieusement, avait pris fait et cause pour les musulmans, allant jusqu'à s'identifier

www.islamicbulletin.com

avec eux et à occuper un poste important dans l'administration de leur jeune État. Celui-ci, comme on s'en rendait compte dans l'Inde des hindous, ne pouvait que gagner en prestige, surtout vis-à-vis de l'Occident et du Moyen-Orient, en recourant aux services d'un homme de cette envergure.

J'eus l'occasion, par la suite, de le revoir fréquemment, et une solide amitié finit par nous lier. Cela m'a permis de mieux évaluer la stature du personnage, qui est considérable, et m'a donné le désir de le faire connaître au public de langue française dont il est jusqu'à présent resté ignoré pour des motifs qui ne sont peut-être pas totalement étrangers à certaines vicissitudes politiques.

Le destin de cet homme paraît fabuleux si l'on énumère simplement les étapes les plus marquantes de sa carrière : modeste journaliste juif préférant le style de vie des Arabes aux idéaux sionistes, Léopold Weiss découvre graduellement l'Islam, se fait musulman et devient Muhammad Asad ; hôte d'Ibn Saoud, il passe six ans au cœur de l'Arabie, menant l'existence des bédouins et accomplissant des missions secrètes pour le souverain wahhabite ; parti pour l'Inde, il participe à la fondation du Pakistan dont il devient haut fonctionnaire, se retrouvant quelques années plus tard délégué aux Nations Unies à New York avec le rang de ministre.

Ce rapide schéma suffit à démontrer que l'on est en présence de l'une des destinées les plus étonnantes de notre siècle. Lui-même n'y voit rien d'extraordinaire, aimant à dire que les péripéties extérieures de sa vie ne furent que l'accompagnement de son aventure intérieure. Cependant ces péripéties n'ont pas été dénuées d'intérêt et de signification, ainsi que ce livre permet de le constater amplement, mais, comme n'y figure que la relation de la première phase de cette vie exceptionnelle, il y a lieu de résumer à grands traits ce qu'elle fut depuis que l'auteur quitta l'Arabie, en 1932, peu après sa dernière randonnée à la Mecque, et partit pour l'Inde à la découverte d'un autre aspect de cet Islam qui était devenu sa raison de vivre.

Ce départ n'eut rien d'une rupture avec l'Arabie Saoudite. Après six ans passés au centre du monde islamique ou dans sa proximité immédiate, ayant aussi l'expérience de la plupart des pays du Proche et du Moyen-Orient, Asad voulait connaître les autres peuples orientés vers ce centre, et, de ceux-ci, c'étaient les musulmans indiens qui constituaient le groupe le plus massif, dépassant en nombre même les Arabes. Son intention n'était pourtant pas de s'éterniser en Inde et il avait fait le projet de visiter ensuite le Turkestan oriental, la Chine et l'Indonésie.

Sa vie prit un cours différent à la suite d'une rencontre décisive, celle de Muhammad Iqbal, poète, philosophe et guide de l'élite intellectuelle qui devait créer le Pakistan. C'est celui-ci qui le persuada de rester en Inde pour participer à l'élaboration des fondements idéologiques de l'État islamique qui, alors, n'était encore qu'un rêve imprécis. Asad suivit ce maître avec enthousiasme, gardant néanmoins l'intention de regagner l'Arabie au bout de quelques années. Il partagea son temps entre Lahore,

www.islamicbulletin.com

Delhi et le Cachemire, approfondissant sa connaissance de l'Islam et diffusant ses idéaux, qui étaient aussi ceux d'Iqbal, par la plume et par la parole. En 1934, il publia Islam at the Crossroads *(L'Islam au carrefour), 160 pages dédiées à la jeunesse musulmane qu'elles mettaient en garde contre les tentations et les dangers de la civilisation occidentale moderne. Cet ouvrage, qui eut un grand retentissement, connut de nombreuses rééditions et devint une sorte de classique pour les Pakistanais.*

Grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe, Asad entreprit aussi la traduction du Sahih *de Bukhari, c'est-à-dire du plus célèbre recueil de traditions et enseignements du Prophète. Ce travail était déjà suffisamment avancé pour fournir la matière de plusieurs gros volumes lorsqu'un malheur survint : le manuscrit fut détruit et seul le premier tome sortit de presse.*

Une nouvelle adversité, bien plus fâcheuse encore, allait frapper Asad. Quand la guerre éclata, les belligérants internèrent les « ressortissants ennemis » résidant sur leurs territoires, et, comme il était demeuré, en théorie du moins, citoyen autrichien, étant né sujet de l'empereur François-Joseph, les autorités britanniques le firent arrêter et placer dans un camp de détention. Ni son origine juive, ni le fait d'avoir rompu tout lien avec sa patrie et même avec l'Occident où il n'avait pas séjourné depuis plus de douze ans ne lui épargnèrent ce coup du sort. Toutes les années de guerre, il les passa dans un recoin des Provinces Unies, au nord de l'Inde. Le régime était rude et certains internés mirent fin à leurs jours, l'épreuve dépassant leurs capacités de résistance. Asad vécut là dans un isolement intellectuel et spirituel complet, et, parmi ses compagnons d'infortune, les seuls interlocuteurs capables d'échanger des idées d'un certain niveau étaient quelques missionnaires jésuites avec lesquels, d'ailleurs, les discussions tournaient court dès qu'elles abordaient un « mystère » comme celui de la Trinité.

La guerre ayant duré en Asie plus longtemps qu'en Europe, les « ressortissants ennemis » durent aussi rester plus longtemps derrière les barbelés. Lorsque Asad fut enfin rendu à la liberté, il put constater que les idées d'Iqbal, disparu depuis 1938, avaient fait leur chemin et que le projet d'un État groupant les musulmans de l'Inde n'était plus du domaine de l'utopie. Il reprit à Lahore son activité de publiciste, rédigeant en particulier une revue mensuelle vouée à la critique de la pensée musulmane. Ses contacts demeuraient étroits avec ceux qui préparaient l'avènement du Pakistan, et lorsque l'État islamique fut enfin proclamé en août 1947, il en prit la nationalité comme une chose allant de soi. Car, selon les principes traditionnels de l'Islam, la notion de nationalité n'est pas déterminée en premier lieu par une communauté d'éléments extérieurs, ethniques ou linguistiques, comme dans l'Occident moderne, mais par l'adhésion à une même foi et à une même idéologie.

Il fut d'ailleurs le premier citoyen du nouvel État à posséder un passeport pakistanais. En effet, après la division de l'ancien Empire des Indes, l'administration des deux dominions délivrait des passeports dont les détenteurs étaient encore qualifiés de « sujets britanniques ». Asad, chargé

www.islamicbulletin.com

d'une mission de contact dans diverses capitales islamiques, refusa net cette designation. Il ordonna d'un ton sans réplique que l'on inscrive à la place « citoyen pakistanais », qualité qu'il a gardée depuis lors, même s'il ne réside plus au Pakistan.

Le gouvernement mis en place à Karachi lui confia d'abord la direction d'un Département de la reconstruction islamique chargé d'élaborer les concepts idéologiques, étatiques et communautaires destinés à inspirer le nouvel État. Cette activité, qui faisait de lui une sorte d'idéologue officiel, eut un prolongement ultérieur sous la forme de l'ouvrage qu'il devait publier en 1961, The Principles of State and Government in Islam *(Les Principes de l'État et du gouvernement dans l'Islam).*

En 1949, Asad passa au service diplomatique et prit la tête de la division du Proche-Orient au ministère des Affaires étrangères, ce qui lui donna évidemment l'occasion de resserrer ses liens et ceux du Pakistan avec les pays musulmans qu'il connaissait et où il était connu. Puis, fin 1951, son gouvernement décida de l'envoyer, avec rang de ministre plénipotentiaire, à sa délégation auprès des Nations Unies, à Paris puis à New York. C'était la première fois depuis janvier 1927 qu'il se retrouvait en Occident.

La présence dans une délégation asiatique de cet homme d'origine européenne ne pouvait manquer de soulever quelque curiosité. Les Occidentaux furent d'abord enclins à penser qu'il s'agissait de quelque « expert » européen au service d'un gouvernement oriental, mais ceux qui eurent l'occasion de l'approcher et de le voir à l'œuvre purent constater qu'il s'identifiait, non seulement sur le plan « technique » ou « fonctionnel », mais en profondeur, d'une façon engageant toute son intelligence et sa sensibilité, avec le pays et le monde musulman dont il défendait les intérêts.

Ce fut effectivement dans ce sens qu'il exerça la fonction, à laquelle l'Assemblée générale l'avait désigné, de président de la Commission des territoires non indépendants. Il concentra son attention sur une importante région de ce monde musulman encore en quête d'indépendance, l'Afrique du Nord. Alors il se lia d'amitié avec des « réfugiés politiques » comme Bourguiba, lequel, plus tard, devait lui réserver à Tunis un accueil particulièrement chaleureux.

Sa démission du service diplomatique ne rompit nullement ses liens avec le Pakistan qu'il avait contribué à fonder puis dont il avait servi le gouvernement avec une parfaite loyauté. Mais une personnalité de sa trempe ne saurait longtemps mener une existence de fonctionnaire. Après tout, « Asad » est l'un des nombreux mots arabes signifiant « lion » et, si le « Leo » de son prénom de naissance en fut le prétexte, on peut dire qu'il fut judicieusement nommé, car il y a bien en lui quelque chose de léonin. Sa nature est celle d'un guerrier, d'un « kshatriya », comme diraient les hindous, et c'est ce qui lui a permis de si bien s'entendre avec tant d'ethnies musulmanes douées du même tempérament, mais il est aussi « brahmane », homme de réflexion et de connaissance, et tout cela contribue à faire le bon écrivain.

www.islamicbulletin.com

L'intérêt et la curiosité que sa personnalité et son destin unique suscitèrent parmi les amis qu'il s'était faits à New York le poussèrent à reprendre la plume et à conter son histoire. Ainsi vit le jour le récit autobiographique qu'est LE CHEMIN DE LA MECQUE, *livre dont le succès fut et demeure considérable dans les langues où il a déjà été publié et qui sont : l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le suédois, l'arabe, le japonais, le serbo-croate, l'ourdou, le tamoul.*

La politique, comme je l'ai noté, est peut-être responsable du fait qu'Asad n'a pas encore été publié en français, car, à l'époque du conflit algérien et de l'expédition de Suez, les éditeurs étaient peu enclins à faire paraître des ouvrages favorables à la cause arabe et encore moins celui d'un homme ayant œuvré effectivement pour l'émancipation de l'Afrique du Nord. A ce propos, il n'est pas indifférent de signaler qu'il avait reçu des offres pour la publication de son livre en italien, mais à une condition : qu'il supprime le chapitre relatif à la Libye et à la mission secrète qu'il y avait accomplie au moment où les derniers « moudjahidine » sénoussis menaient leurs combats héroïques et désespérés contre la puissance fasciste dont il avait constaté les excès. Il va sans dire qu'il refusa.

Le retentissement international de son livre avait accru le prestige d'Asad au Pakistan et dans l'ensemble du monde arabe et, bien que n'occupant plus de fonctions officielles, il conservait une importante activité de parole et de plume, participant à de fréquents colloques et conférences sur les grands problèmes de l'Islam, parfois même, comme encore en février 1976 à Tripoli de Libye, où fut organisé un dialogue islamo-chrétien, avec des représentants d'autres religions. Il dispose pour se faire entendre d'un arsenal comprenant les trois grandes langues de l'Islam que sont l'arabe, le persan et l'ourdou, sans compter les cinq européennes qu'il possède, dont deux, l'allemand et l'anglais, à fond.

Comme tous les vrais musulmans, Asad subit la fascination du Coran. Encouragé par de nombreux amis, notamment en Arabie Saoudite, il en entreprit une traduction assortie d'un tafsîr, *ou commentaire, ce qui lui a permis d'utiliser son immense savoir et sa longue expérience de l'interprétation du Livre révélé. Pendant quinze ans il a travaillé à cette grande œuvre, s'installant pour cela en un lieu propice au recueillement comme aux échanges intellectuels : Tanger. Dans cette terre d'Islam où il ne saurait donc se sentir étranger, il a bâti sa maison parmi les lauriers roses et les mimosas, sur les pentes de la « Montagne » dominant la ville d'Ibn Batouta, le fameux géographe du* XIVe *siècle, avec la vie mouvementée duquel son propre destin peut se comparer. C'est dans ce milieu harmonieux qu'il poursuit, avec la collaboration avisée de sa femme, une Américaine partageant sa foi, une œuvre faisant de lui l'une des premières autorités mondiales en islamologie.*

L'âge est venu, mais l'extraordinaire acuité intellectuelle demeure. L'homme a toujours la même noblesse d'allure, mais il est peut-être moins

www.islamicbulletin.com

combatif; sa longue familiarité avec le texte sacré semble l'avoir adouci, apaisé et porté toujours plus à l'intériorisation.

Car Asad, comme il le reconnaît lui-même, est un homme du zâhir, *de l' « extérieur », c'est-à-dire de l'Islam vécu et agi dans le monde par les individus et les collectivités, de celui des hommes d'action par opposition à ceux de la contemplation, de la métaphysique et de la spiritualité pure que sont les Soufis, hommes du* bâtin, *de l' « intérieur ». Mais c'est précisément à cet égard qu'il a, dans quelque mesure, modifié sa position. Au moment d'écrire* LE CHEMIN DE LA MECQUE, *Asad était franchement opposé au soufisme et à ce qu'il représentait, en apparence du moins, dans l'Islam, et certains passages du livre en rendent compte. C'est le seul point sur lequel il ait, depuis lors, changé d'opinion. Il convient maintenant que le soufisme est approfondissement de l'Islam et il ne saurait donc plus s'en sentir très éloigné.*

Une telle évolution est significative, car les temps semblent de moins en moins propices à une application intégrale de l'Islam dans la vie des peuples et des individus. Selon un hadîth *(enseignement du Prophète) bien connu, l'Islam, à la fin, sera étranger au monde comme il l'avait été au début. Et un autre* hadîth, *plus célèbre encore, annonce la venue d'un temps où garder l'Islam sera comme tenir un tison ardent dans sa main. Beaucoup de musulmans pieux pressentent ce déclin, qui est d'ailleurs encore bien plus perceptible dans le christianisme, et cela les conduit aussi à intérioriser leur religion dans un sens plus mystique. Asad lui-même laisse entrevoir ce crépuscule dans son chapitre sur* Dajjal, *le grand trompeur et négateur qui correspond à l'antéchrist de l'eschatologie chrétienne. Il suffit d'ouvrir les yeux pour saisir le rapport inquiétant que de telles traditions pourraient avoir avec d'assez sombres réalités d'aujourd'hui. Et cela peut expliquer aussi pourquoi lui-même, depuis assez longtemps, ne participe plus directement à la vie publique du monde musulman et préfère demeurer en retrait.*

Quoi qu'il en soit, même si l'Islam tend à s'affaiblir sur le plan de la pratique quotidienne, des dogmes et de la foi, il demeure généralement plus vivace que la plupart des autres religions, et les peuples qui le professent ne cessent de gagner en importance sur la scène du monde. Mais l'Occident persiste fâcheusement à le méjuger, gardant sur lui des opinions non seulement simplistes, mais souvent aberrantes et sans rapport avec ses réalités. On dirait qu'une vieille rancune trouble l'objectivité de beaucoup d'Européens dès qu'il est question du monde arabo-islamique, et les circonstances politiques de ces trente dernières années semblent avoir encore alimenté ces étranges courants d'animosité.

Asad assigne aux Croisades l'origine lointaine de ceux-ci, et bien des faits historiques paraissent lui donner raison. En effet ce fut à cette époque que l'on se mit à défigurer l'Islam, le présentant comme une religion formaliste, vulgaire et sensuelle, et son fondateur comme une sorte d'antéchrist. Et la Reconquista *voulut aussi faire disparaître des consciences européennes*

www.islamicbulletin.com

l'image d'une Espagne musulmane hautement civilisée, tolérante et spirituelle qu'avaient laissée huit siècles de présence arabe.

Au rétablissement d'une connaissance objective du monde arabo-islamique, Asad apporte avec ce livre une contribution d'autant plus précieuse qu'elle n'a rien de didactique. L'aventure intérieure et extérieure qu'il y conte est fascinante et, malgré les années, n'a rien perdu de son actualité. Ceux qui en liront le récit y trouveront non seulement un plaisir comparable à celui que j'ai pris à le traduire, mais des clés pour une compréhension renouvelée et plus équitable des peuples musulmans, c'est-à-dire d'une section essentielle et toujours plus influente de l'humanité.

ROGER DU PASQUIER

www.islamicbulletin.com

Notice historique

A l'époque de l'entre-deux-guerres, où se situent la plupart des épisodes rapportés dans ce livre, le monde arabo-islamique était en majorité soumis à la domination coloniale de l'Occident.

Les trois pays maghrébins, Maroc, Algérie et Tunisie, faisaient partie du domaine de la France qui, à l'est de la Méditerranée, exerçait encore son autorité sur la Syrie et le Liban en vertu d'un « mandat » que lui avait confié la Société des Nations.

En Tripolitaine et en Cyrénaïque, les Italiens consolidaient difficilement une conquête commencée en 1911.

Sur l'Égypte et le Soudan, les Britanniques exerçaient un protectorat de fait, comme ils tenaient en tutelle, sous des formes diverses, de vastes territoires arabes à l'est de Suez : Palestine, Transjordanie, Irak, principautés du golfe arabo-persique, côte sud-est de la péninsule arabique avec Oman et Aden.

Les seuls pays arabes réellement indépendants étaient alors le Yémen, pratiquement inaccessible et isolé du monde extérieur, et surtout le royaume forgé et unifié par Abd al-Aziz Ibn Saoud dont ce livre décrit la puissante personnalité. Le souverain wahhabite, après avoir occupé la Mecque en 1924, acheva deux ans plus tard la conquête du Hedjaz d'où il expulsa définitivement la dynastie hachémite. A celle-ci les Anglais offrirent en compensation les trônes d'Irak et de Transjordanie, et Hussein, l'actuel roi de Jordanie, en est le descendant. Roi du Nadjd et du Hedjaz dès 1926, Abd al-Aziz unifia les deux États en 1932 pour en faire le royaume d'Arabie saoudite.

Partout où elle s'était imposée, la domination occidentale était généralement mal supportée des populations arabes qui profitaient de toutes les occasions pour lui manifester leur opposition ou pour tenter d'en secouer le joug. A l'époque dont il est ici question, l'agitation politique était particulièrement sensible en Égypte, en Irak ainsi qu'en Syrie, où les troupes françaises avaient eu du mal à mater l'insurrection

www.islamicbulletin.com

druze, mais c'était en Palestine, soumise au « mandat » britannique, que la situation était la plus tendue et la plus confuse à la suite de la *Déclaration Balfour* (1917), par laquelle Londres s'était engagé à y favoriser la création d'un « foyer national juif », et des promesses contradictoires faites aux Arabes de l'inclure dans un État arabe indépendant. En 1936, cette tension devait déboucher sur la révolte arabe qui allait se prolonger jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale.

En dehors du monde arabe proprement dit, les principaux pays musulmans indépendants étaient l'Iran et l'Afghanistan, où l'auteur accomplit les randonnées dont il relate des épisodes, ainsi que la Turquie. Celle-ci, à la suite de la défaite de 1918, de la perte de toutes ses provinces arabes, de la chute de la dynastie ottomane et de l'abolition du califat, venait de traverser la plus grave crise de son histoire et passait par une mutation complète.

Dans les autres pays asiatiques, les musulmans, c'est-à-dire la majorité des populations islamiques du monde, étaient soumis à la domination coloniale, britannique en Inde et néerlandaise en Indonésie, sans parler des vieilles terres d'Islam de l'Asie centrale où le régime soviétique avait pris la succession de l'impérialisme des tsars.

La situation n'était pas très différente en Afrique subsaharienne qui, malgré le pouvoir colonial européen encourageant l'œuvre des missions chrétiennes, demeurait pourtant la région du monde où l'Islam poursuivait ses progrès les plus marquants, convertissant de nouvelles populations et s'étendant chaque année plus au sud.

Depuis 1924, la suppression du califat, dont la fonction religieuse traditionnelle, bien que moins importante, pouvait sous quelques rapports se comparer à celle de la papauté, provoquait d'abondants remous dans les populations musulmanes, en Inde en particulier. Des tentatives avortées eurent lieu pour le restaurer, notamment de la part du roi Hussein du Hedjaz, peu avant d'être détrôné et expulsé de la Mecque par Ibn Saoud.

De ce monde musulman immense et réunissant des centaines de millions de croyants généralement plus fervents que les hommes professant le christianisme, la Mecque, vers laquelle ils se tournent cinq fois par jour pour prier, demeure le centre et le but d'un pèlerinage où se rencontrent chaque année un nombre croissant de fidèles, actuellement près d'un million. Cela confère à l'Arabie Saoudite et à son souverain, protecteur des Lieux saints de l'Islam, une position privilégiée et un prestige inégalé.

Pour plus de détails le lecteur se reportera à la fin de l'ouvrage où figure une notice biographique des principaux personnages cités.

www.islamicbulletin.com

A LA MÉMOIRE DE SA MAJESTÉ
LE ROI FAYSÂL D'ARABIE SAOUDITE
EN TÉMOIGNAGE
D'UNE AMITIÉ DE PRÈS D'UN DEMI-SIÈCLE
ET DE MA PROFONDE ADMIRATION
ENVERS TOUT CE QU'IL A FAIT
POUR SON PEUPLE
ET POUR NOTRE FOI COMMUNE.

www.islamicbulletin.com

Note de l'auteur

L'histoire que je conte dans ce livre n'est pas l'autobiographie d'un homme remarquable par le rôle qu'il aurait tenu dans les affaires publiques; ce n'est pas non plus un récit d'aventures, car, bien que mon chemin ait été marqué par bien des aventures étonnantes, celles-ci ne furent jamais plus que l'accompagnement de ce qui se passait à l'intérieur de moi-même; ce n'est pas davantage l'histoire d'une recherche délibérée de la foi, car cette foi me vint au cours des années sans aucun effort de ma part. Mon histoire est simplement celle de la découverte de l'Islam par un Européen et de son intégration dans la communauté musulmane.

Ce livre fut écrit dans les années 1953-1954; la postface date de 1975. En le rédigeant, je n'avais pu faire rien de plus que de retracer de mémoire, avec le seul secours de quelques anciennes notes, d'annotations décousues retrouvées dans des agendas et d'articles de journaux que j'avais produits à l'époque, les lignes enchevêtrées d'une évolution qui s'était poursuivie de longues années durant et avait eu de très vastes espaces pour théâtre géographique.

Et ceci est à relever : il ne s'agit pas de l'histoire de toute ma vie, mais seulement de mes trente-deux premières années, qui en furent les plus décisives, et surtout de celles, particulièrement stimulantes, que j'ai passées à voyager entre le désert de Libye et les sommets neigeux du Pamir, entre le Bosphore et la mer d'Arabie. Comme l'indique le contexte, mon récit, mené à la cadence d'un voyage dans le désert, s'étend dans le temps jusqu'au dernier que je fis à la Mecque par l'intérieur de l'Arabie, à la fin de l'été 1932. Ce fut durant les vingt-trois jours de cette randonnée que le contour de ma vie me devint pleinement évident.

L'Arabie décrite dans les pages qui suivent n'existe plus. Sa solitude et son intégrité se sont effritées sous le jaillissement du pétrole et de l'or attiré par le pétrole. Sa simplicité a disparu et, avec elle, une grande

www.islamicbulletin.com

partie de ce qu'elle avait d'humainement unique. C'est avec la douleur ressentie pour la perte irrémédiable d'une valeur précieuse que je ranime le souvenir de ce long et dernier voyage, lorsque nous, deux hommes et deux dromadaires, cheminions et cheminions sous une lumière étourdissante...

www.islamicbulletin.com

I. *Soif*

1.

Nous cheminons et cheminons, nous, deux hommes sur deux dromadaires. Le soleil est flamme au-dessus de nos têtes. Tout est éclat, éblouissement et inondation de lumière. Les dunes sont rouge orange. Après ces dunes, d'autres dunes. Solitude et silence brûlant. Et les deux hommes sur les deux dromadaires avancent à une cadence de balançoire qui donne sommeil et fait oublier le jour, le soleil, le vent torride et la marche interminable. Des touffes clairsemées d'herbe jaune poussent sur la crête des dunes et parfois des arbustes de *hamdh*[1] noueux se tortillent sur le sable comme d'énormes serpents. Tous nos sens ont sommeil, on balance dans sa selle, on n'entend plus rien que le crissement du sable sous les pieds des chameaux et le frottement du pommeau de sa selle contre la courbure de son genou. On a le visage enveloppé dans sa *kufiyya*, châle qui protège la tête du soleil et du vent. Et on a le sentiment de transporter sa propre solitude, comme une substance tangible, à travers tout cela, droit à travers tout cela... vers les puits de Tayma... les puits noirs de Tayma qui donnent de l'eau à celui qui a soif.

« ... tout droit par le Nufud vers Tayma... » J'entends une voix et je ne sais pas si c'est une voix de rêve ou celle de mon compagnon.

« As-tu dit quelque chose, Zayd?

— Je disais, répond mon compagnon, que peu de gens oseraient s'aventurer droit à travers le Nufud seulement pour voir les puits de Tayma... »

Nous venons, Zayd et moi, de Qasr Athaymin, sur la frontière entre le Nadjd et l'Irak, où j'étais allé à la demande du roi Ibn Saoud. Ayant rempli ma mission, j'ai décidé de visiter la lointaine et ancienne oasis de Tayma située à quelque deux cent mille au sud-ouest. C'est *Tema* de l'Ancien Testament dont Isaïe fait mention : « A la rencontre de celui

1. Voir page 349, le glossaire des termes arabes et persans.

www.islamicbulletin.com

qui a soif, apportez de l'eau, habitants du pays de Tema. » L'abondance de l'eau de Tayma et ses grands puits qui n'ont pas leurs pareils dans toute l'Arabie en avaient fait, à l'époque pré-islamique, un centre important du commerce caravanier et un foyer de la civilisation arabe archaïque. J'avais longtemps désiré voir ce lieu. Ainsi, au mépris des routes de caravanes et de leurs détours, nous avons foncé, à partir de Qasr Athaymin, droit vers le cœur du Grand Nufud, le désert de sable rougeâtre qui règne entre les hautes terres de l'Arabie centrale et le désert de Syrie. Les pistes et sentiers sont absents de cet immense espace vide. Le vent veille à faire disparaître toute trace laissée dans le sable mou et léger par un pied humain ou animal et il ne laisse pas longtemps subsister le point de repère qui pourrait guider l'œil du voyageur. Sous l'effet du vent, les dunes changent sans arrêt de profil, s'écoulant en un mouvement lent, imperceptible, d'une forme à une autre; les collines s'affaissent pour devenir des vallées et les vallées croissent jusqu'à être de nouvelles collines tachetées de ces herbes sèches et sans vie qui bruissent faiblement dans le vent et sont amères comme de la cendre, même dans la bouche des chameaux.

Bien que j'aie déjà très souvent traversé ce désert en plusieurs directions, je ne me flatterais pas d'y trouver mon chemin sans être aidé et c'est pourquoi je suis heureux d'avoir Zayd avec moi. Ce pays est le sien : il est de la tribu des Chammar qui vivent aux confins méridionaux et orientaux du Grand Nufud et qui, lorsque les grosses pluies d'hiver transforment soudain les dunes de sables en prairies verdoyantes, y mènent paître leurs chameaux pendant quelques mois. Les humeurs du désert sont dans le sang de Zayd et son cœur bat au même rythme.

Zayd est peut-être l'homme le plus beau que j'aie jamais vu : large de front, svelte de corps, de taille moyenne, l'ossature fine, plein de force nerveuse. Sur son visage au teint de blé mûr avec ses pommettes fortement marquées et sa bouche à la fois sévère et sensuelle demeure cet air de gravité et de réserve si caractéristique des Arabes du désert : dignité et calme alliés à une douceur intérieure. Il est une heureuse combinaison d'une pure lignée de bédouins et de la vie citadine du Nadjd, ayant gardé en lui la sûreté d'instinct du bédouin sans en avoir l'instabilité émotionnelle, et ayant acquis le sens pratique du citadin sans succomber à sa sophistication mondaine. Comme moi, il aime l'aventure sans courir après elle. Dès sa prime jeunesse, sa vie a été remplie de péripéties et d'événements excitants : jeune garçon encore, il appartint au corps de méharistes irréguliers levés par le gouvernement turc pour appuyer ses forces qui faisaient campagne dans le Sinaï pendant la Première Guerre mondiale. Par la suite il fut notamment : défenseur du pays chammar contre Ibn Saoud, trafiquant d'armes dans le golfe Persique, tempétueux amant de nombreuses femmes dans de nombreuses régions du monde arabe (avec chacune d'elles, évidem

www.islamicbulletin.com

ment, il fut légitimement marié une fois ou l'autre, avant d'en être non moins légitimement divorcé), marchand de chevaux en Égypte, soldat de fortune en Irak et enfin, depuis bientôt cinq ans, mon compagnon en Arabie.

Et maintenant, en cette fin d'été 1932, nous cheminons ensemble, comme si souvent ces précédentes années, déroulant notre chemin solitaire entre les dunes, faisant halte à l'un ou l'autre des puits que de si longues distances séparent, et dormant la nuit sous les étoiles. Interminablement les pieds de nos montures font « souich-souich » dans le sable chaud. Parfois la voix rude de Zayd fait résonner un chant rythmé sur le pas de son chameau. Au bivouac, nous chauffons du café et, si l'occasion se présente, tirons du gibier. Quand, dans la nuit, nos corps reposent sur le sable, un vent frais vient les caresser. Le lever du soleil sur les dunes est une explosion rouge et violente comme un feu d'artifice. Et parfois, comme aujourd'hui, apparaît le miracle d'une vie s'éveillant dans une plante gratifiée par chance d'un peu d'eau.

Nous avions fait halte pour la prière de la mi-journée. Alors que je faisais mon ablution en me lavant les mains, le visage et les pieds avec l'eau d'une outre, quelques gouttes tombèrent sur une touffe sèche à mes pieds, petite plante misérable, jaune, flétrie et sans vie sous les âpres rayons du soleil. Mais dès que l'eau commença de s'égoutter sur elle, un frisson parcourut ses feuilles recroquevillées que je vis s'ouvrir lentement et en tremblant. Quelques gouttes de plus, et les petites feuilles s'animèrent, s'enroulèrent et se redressèrent doucement, en hésitant et frissonnant... Je retins ma respiration et versai encore un peu d'eau sur la touffe d'herbe. Elle s'anima plus vivement, presque avec violence, comme si quelque force mystérieuse la faisait sortir du rêve de la mort. Ses feuilles se contractèrent et s'étendirent comme les tentacules d'une étoile de mer, apparemment saisies par un délire timide, mais irrépressible, véritable petite orgie de joie sensuelle. Ainsi la vie rentra victorieusement dans ce qui, il y a un moment, n'était que chose morte; elle y entrait visiblement, passionnément, irrésistiblement, avec une majesté dépassant l'entendement.

La vie dans sa majesté... c'est un sentiment que l'on a sans cesse dans le désert. C'est parce qu'il est si difficile et si dur de la maintenir; elle est toujours comme une grâce, un trésor et une surprise. Car le désert est toujours surprenant, même quand on l'a connu pendant des années. Parfois, lorsqu'on croit le voir dans toute son austérité et sa vacuité, il s'éveille de son rêve, exhale un souffle — et une herbe délicate, vert tendre, existe soudain là où, hier, tout n'était que sable et cailloux acérés. Il exhale encore un souffle, et une volée de petits oiseaux passe au-dessus de nos têtes en frétillant — d'où viennent-ils? où vont-ils? —, avec leurs corps légers, leurs longues ailes et leurs plumes d'émeraude. Ou un essaim de sauterelles surgit au-dessus de la terre

www.islamicbulletin.com

dans une précipitation accélérée, gris, sinistre et insistant comme une horde de guerriers affamés...

La vie dans sa majesté : majesté, toujours surprenante, de ce qui est à l'écart. C'est là que réside tout l'indicible parfum de l'Arabie, des déserts de sable comme celui-ci et de tant d'autres paysages changeants.

Parfois le sol est de lave noire et déchiquetée. Parfois on ne voit que dunes sans fin. Parfois, entre des collines rocailleuses, s'aperçoit un *wadi* couvert de buissons épineux d'où bondit devant nous un lièvre effrayé. Parfois ce n'est que sable sans consistance avec des traces de gazelles et occasionnellement des pierres noircies au feu sur lesquelles des voyageurs oubliés ont chauffé leur subsistance en des jours oubliés. Parfois, dans un village sous des palmiers, les roues de bois des puits font une musique paraissant saluer notre venue. Parfois c'est un puits au beau milieu d'une vallée désertique, autour duquel s'affairent des bergers bédouins pour donner à boire à leurs moutons et à leurs chameaux : ils chantent en chœur au moment où l'eau est tirée avec de larges seaux de cuir et versée en clapotant dans des auges également de cuir qui procurent des délices aux animaux excités. Puis, de nouveau, c'est la solitude à travers l'aridité dominée par un soleil sans merci. Des taches d'herbe dure et jaune et d'arbustes feuillus dont les branches rampent sur le sol comme des serpents offrent à nos dromadaires une pâture bienvenue. Un acacia solitaire étend largement ses branches en direction du ciel bleu acier. D'entre les rides de terre et les pierres, dardant ses regards à droite et à gauche, apparaît, pour disparaître comme un fantôme, le lézard doré dont on dit qu'il ne boit jamais d'eau. Dans une dépression sont dressées des tentes noires en poil de chèvre. Un troupeau de chameaux rentre au camp en fin de journée et les bergers montent sans selle les plus jeunes bêtes. Quand ils appellent leurs animaux, le silence de la terre aspire leurs voix et les avale sans écho.

Parfois on voit des formes faiblement éclairées dans le lointain. Des nuages ? Ces silhouettes flottent bas, changeant souvent de couleur et de position, ressemblant maintenant à des montagnes gris-brun, mais suspendues dans l'air au-dessus de l'horizon, et prenant ensuite l'apparence si évidente d'ombreux bosquets de pins, mais toujours suspendus dans l'air. Puis les formes se tassent, se transformant en lacs et en rivières dont les eaux accueillantes reflètent en frémissant les montagnes et les arbres. Soudain on les reconnaît pour ce qu'elles sont : des mirages, caresses des djinns, qui ont si souvent mené les voyageurs à de faux espoirs et à la perdition. Alors on porte involontairement la main à l'outre suspendue à sa selle...

Certaines nuits sont pleines d'autres dangers, ainsi lorsqu'une humeur guerrière secoue les tribus et que le voyageur n'ose plus allumer le feu du bivouac de peur d'être aperçu de loin et qu'il reste éveillé durant de longues heures de la nuit, assis le fusil entre ses

www.islamicbulletin.com

genoux. Il y a aussi ces jours paisibles, quand, après une longue randonnée solitaire, on rencontre une caravane et que, le soir, on écoute autour du feu de camp deviser les hommes au visage grave et basané : ils parlent des choses simples et grandes de la vie et de la mort, de la faim et de la satiété, de la fierté, de l'amour et de la haine, du désir de la chair et de ses assouvissements, de guerres, des bouquets de palmiers du village lointain où est la maison, mais on n'entend jamais de bavardage oiseux. Car on ne bavarde pas dans le désert...

Il y a aussi les jours de soif, qui font sentir l'appel de la vie; alors la langue colle au palais comme un morceau de bois sec et l'horizon n'annonce aucun soulagement, n'offrant que le *samum*, vent brûlant, et des tourbillons de sable. Certaines fois, quand on est accueilli comme hôte sous une tente de bédouins et que les hommes apportent des bols de lait, ce lait de chamelles qu'a engraissées le premier printemps avec ses grosses pluies rendant les steppes et les dunes aussi vertes que des jardins et donnant aux animaux des mamelles lourdes et rondes, alors, d'un coin de la tente, on entend le rire des femmes qui, à même le feu, préparent un mouton en notre honneur.

Pareil à du métal rouge, le soleil disparaît derrière les collines. Le ciel étoilé est plus haut que partout ailleurs dans le monde. Profondément et sans rêve on dort sous les étoiles. L'aube est gris pâle et fraîche quand elle point. Les nuits d'hiver sont froides avec des vents perçants qui fustigent le feu de camp autour duquel on se blottit contre ses compagnons pour faire provision de chaleur. Mais en été, brûlantes sont les journées lorsque, sur un chameau au mouvement de balançoire, on chemine et chemine durant d'interminables heures, le visage emmitouflé dans sa *kufiyya* pour se protéger du vent desséchant, les sens assoupis, et que, juste au-dessus de soi, haut dans l'air et dans la chaleur de la mi-journée, un oiseau de proie décrit ses voltes...

2.

L'après-midi passe comme en glissant parmi les dunes, le silence et la solitude.

Après un instant, la solitude est rompue par un groupe de bédouins traversant notre piste — quatre ou cinq hommes et deux femmes —, montés sur des dromadaires avec une bête de somme transportant une tente noire pliée, des cruches de cuisine et quelques autres ustensiles de la vie nomade. Deux enfants sont perchés au sommet du chargement. Quand ils approchent de nous, les bédouins retiennent leurs montures :

« La paix soit avec vous! »

Et nous répondons :

« Et avec vous soient la paix et la bénédiction de Dieu.

— Où allez-vous?

www.islamicbulletin.com

— A Tayma, *inshâ-Allah.*
— Et d'où venez-vous ?
— De Qasr Athaymin, frères. » J'ai répondu et c'est le silence.

L'un des bédouins, vieil homme efflanqué au visage tranchant et à la barbe en pointe, est manifestement le chef du groupe. Son regard noir acéré passe sur Zayd puis s'arrête soupçonneusement sur moi, étranger au teint clair surgi à l'improviste de nulle part dans ces étendues sans chemin, étranger qui avoue venir de la direction où est l'Irak occupé par les Britanniques, et qui donc pourrait bien (je peux presque lire cette pensée sur le visage tranchant) être quelque infidèle subrepticement entré dans le pays des Arabes. La main du vieil homme, par perplexité, joue avec le pommeau de sa selle et ses compagnons, groupés sans ordre autour de nous, attendent qu'il parle. Quelques instants passent et, semblant incapable de supporter un plus long silence, il me dit :

« De quels Arabes es-tu ? » Ce qui revient à me demander à quelle tribu ou à quelle région j'appartiens. Mais, avant même que j'aie eu le temps de répondre, ses traits soudain s'éclairent du sourire de celui qui a reconnu :

« Ah ! Je te reconnais ! Je t'ai vu avec Abd al-Aziz ! Mais c'était il y a longtemps, quatre longues années... »

Il me tend la main amicalement et se met à évoquer le temps où je vivais au palais royal de Riyad, alors que lui-même s'y était rendu avec la suite d'un chef chammar venu rendre l'hommage de sa tribu à Ibn Saoud, que les bédouins n'appellent jamais que par son prénom, Abd al-Aziz, sans autre formalité ni titre honorifique. Car, dans leur libre humanité, ils ne voient dans le roi qu'un homme qu'il faut certes honorer, mais dans une mesure humaine. Et nous continuons à ranimer des souvenirs, nommant tel homme ou telle chose, échangeant des anecdotes sur Riyad, la capitale à l'intérieur et autour de laquelle mille personnes, hôtes du roi, vivent jour après jour de sa générosite, recevant au moment de leur départ des présents proportionnés au statut de chacun — cela peut aller d'une poignée de pièces d'argent ou d'une *abaya* à de pesantes bourses de souverains d'or ou à des chevaux et des chameaux dont il fait de fréquentes distributions parmi les chefs.

Mais la générosité du roi n'est pas tant affaire d'argent que de cœur. Peut-être plus que toute autre chose, c'est la chaleur de ses sentiments qui fait que les gens de son entourage l'aiment et que je l'aime aussi.

Durant toutes mes années en Arabie, l'amitié d'Ibn Saoud a été sur ma vie comme une chaude protection.

Il m'appelle son ami, bien qu'il soit roi et moi simple journaliste. Et je l'appelle mon ami, non pas uniquement à cause de toute l'amitié qu'il m'a témoignée pendant les années où j'ai vécu dans son royaume ; je l'appelle mon ami parce qu'à l'occasion il m'a ouvert ses pensées les plus intimes comme il a ouvert sa bourse à tant d'autres. J'aime

www.islamicbulletin.com

l'appeler mon ami, parce que, en dépit de toutes ses fautes — et elles ne sont pas en petit nombre — il est un homme exceptionnellement bon. Il ne s'agit pas seulement de « gentillesse », car celle-ci peut être parfois un sentiment assez quelconque. Comme on dit avec admiration d'une ancienne lame de Damas qu'elle est une « bonne » arme parce qu'elle possède toutes les qualités requises d'une arme de son espèce, ainsi je dis d'Ibn Saoud qu'il est bon en tant qu'homme. Il est conséquent avec lui-même et suit toujours son propre chemin. Et s'il lui arrive souvent d'errer dans ses actions, c'est qu'il ne cherche jamais à être autre chose que lui-même.

J'ai rencontré le roi Abd al-Aziz Ibn Saoud pour la première fois à la Mecque au début de 1927, quelques mois après ma conversion à l'Islam.

La récente et soudaine mort de ma femme, qui m'avait accompagné à ce premier pèlerinage à la Mecque, m'avait rendu amer et insociable. J'essayais désespérément de me tirer de cette sombre désolation. Je passais la plus grande partie du temps dans mon appartement et je ne voyais que quelques rares personnes. Pendant des semaines j'évitai même la visite de courtoisie que, selon l'usage, j'aurais dû faire au roi. Et voilà qu'un jour, alors que je visitais l'un des hôtes étrangers d'Ibn Saoud — c'était, je m'en souviens, l'Indonésien Hajji Agos Salim — je fus informé que, par ordre du roi, mon nom avait été porté sur la liste de ses hôtes personnels. Il semblait avoir eu connaissance de la cause de ma réserve et l'avoir acceptée sans mot dire. De la sorte, comme un invité n'ayant jamais vu le visage de son hôte, je pris possession d'une jolie maison tout au sud de la Mecque, près du défilé rocheux par où passe la route du Yémen. De la terrasse, je pouvais voir une bonne partie de la ville : les minarets de la grande mosquée, les milliers de maisons blanches et cubiques avec, sur le toit, leurs balustrades de briques bariolées, et le désert de montagnes mortes dominées par un ciel luisant comme du métal en fusion.

Pourtant j'aurais encore ajourné ma visite au roi si je n'avais pas rencontré par hasard son deuxième fils, l'émir Faysâl, à la bibliothèque disposée sous les arcades de la grande mosquée. Il était agréable de prendre place dans ce local long et étroit tapissé d'anciens *in-folios* arabes, persans et turcs ; il y avait un calme et une pénombre qui me remplissaient de paix. Mais un jour le silence habituel fut rompu par l'entrée bruyante d'un groupe de personnes que précédaient des gardes armés : c'était l'émir Faysâl qui, avec sa suite, passait par la bibliothèque pour aller à la Kaaba. Il était grand et mince avec un air de dignité dépassant largement les vingt-deux années de son âge et l'apparence de son visage imberbe. Malgré sa jeunesse il avait été investi de la haute fonction de vice-roi du Hedjaz, après que son père

www.islamicbulletin.com

eut conquis ce pays deux ans auparavant (son frère aîné le prince héritier Saoud était vice-roi du Nadjd, alors que le roi lui-même passait une moitié de l'année à la Mecque, capitale du Hedjaz, et l'autre à Riyad, capitale du Nadjd).

Le bibliothécaire, un jeune lettré mecquois avec qui je m'étais lié d'amitié depuis quelque temps, me présenta au prince. Celui-ci me serra la main et, lorsque je m'inclinai devant lui, il me redressa légèrement la tête d'un geste de ses doigts et son visage s'éclaira d'un chaud sourire.

« Nous, gens du Nadjd, ne croyons pas qu'un homme doive s'incliner devant un homme. Il ne doit s'incliner que devant Dieu dans la prière. »

Il paraissait gentil et rêveur, avec un peu de réserve et de modestie, impression qui s'est confirmée lorsque j'eus l'occasion de le mieux connaître les années suivantes. Son air de noblesse n'était pas composé mais semblait émaner de l'intérieur. Ce jour-là, m'entretenant avec lui à la bibliothèque, je ressentis soudain le vif désir de rencontrer le père d'un tel fils.

« Le roi serait heureux de te voir, dit l'émir Faysâl. Pourquoi l'évites-tu? »

Le lendemain matin, le secrétaire de l'émir vint me chercher en auto et me conduisit au palais royal. Passant par la rue où est le bazar d'Al-Maala, la voiture se frayait lentement un chemin parmi une multitude bruyante de chameaux, de bédouins et de marchands vendant à la criée tous les articles de la vie nomade — selles de chameaux, *abayas,* outres, épées incrustées d'argent, tentes, cafetières de laiton — puis, par une route plus calme et plus ouverte, nous étions enfin arrivés au vaste bâtiment qui servait de résidence au roi. De nombreux chameaux sellés occupaient l'espace vide devant le perron d'entrée où flânaient aussi des esclaves et valets armés. On me fit attendre dans un vaste hall à colonnes dont le sol était recouvert de tapis sans grande valeur. De larges divans de couleur kaki couraient tout autour des parois et, par les fenêtres, on apercevait de la verdure témoignant des débuts d'un jardin que l'on aménageait à grand-peine dans le sol aride de la Mecque. Un esclave noir apparut :

« Le roi t'invite. »

On me fit entrer dans une pièce assez semblable à celle que je venais de quitter, sauf qu'elle était moins grande et plus claire, avec un côté entièrement ouvert sur le jardin et par terre de riches tapis persans. A une fenêtre en saillie dominant le jardin, le roi était assis sur un divan, les jambes croisées. Accroupi sur le sol à ses pieds, un secrétaire écrivait sous sa dictée. Lorsque j'entrai, le roi se dressa, tendit les deux mains et dit :

« *Ahlan wa-sahlan!* » (« famille et aisance! ») ce qui signifie à peu près : « Tu es maintenant arrivé dans ta famille et que ton pied foule un

www.islamicbulletin.com

sol aisé » : c'est, chez les Arabes, l'expression de bienvenue la plus ancienne et la plus aimable.

Pendant une seconde je pus contempler avec surprise la taille gigantesque d'Ibn Saoud. Lorsque (connaissant désormais les usages du Nadjd) je baisai légèrement son front et le bout de son nez, il me fallut, bien que je mesure plus de 1,80 m, me dresser sur la pointe des pieds, alors que lui-même baissait la tête. Puis, avec un geste d'excuse dans la direction de son secrétaire, il se rassit en me tirant sur le divan à côté de lui.

« Une minute seulement. La lettre est presque finie. »

Continuant tranquillement à dicter, il ouvrit néanmoins la conversation avec moi. Après encore quelques phrases de politesse, je lui tendis une lettre d'introduction. Il se mit à la lire — faisant ainsi trois choses à la fois — puis, sans interrompre sa dictée ni ses questions relatives à mon bien-être, il commanda du café.

J'avais eu à ce moment-là la possibilité de l'observer de plus près. Il était si bien proportionné que la hauteur de sa stature — il devait mesurer au moins 1,95 m — n'apparaissait que lorsqu'il était debout. Son visage, encadré de la traditionnelle *kufiyya* en pied-de-poule rouge et blanc surmontée par un *igâl* à fils d'or, était extrêmement viril. Sa barbe et sa moustache était coupées court à la mode du Nadjd. Il avait le front large, le nez fort et aquilin. Sa bouche avait parfois quelque chose de féminin, avec une douceur sensuelle dénuée de mollesse. Lorsqu'il parlait, ses traits s'animaient d'une rare mobilité, sinon il y avait une ombre de tristesse dans son expression, comme s'il se retirait dans une solitude intérieure; peut-être cela provenait-il de la profondeur de ses cavités oculaires. L'impressionnante beauté de ce visage était quelque peu ternie par le regard vague de son œil gauche sur lequel apparaissait un film blanc. Beaucoup plus tard j'ai appris l'histoire de cette lésion que la plupart des gens, sans le savoir, attribuaient à des causes naturelles. En réalité cela s'était produit dans des circonstances tragiques.

Quelques années auparavant, l'une de ses femmes, agissant à l'instigation de la dynastie rivale d'Ibn Rachid, avait introduit du poison dans son brûle-parfum — un petit chaudron utilisé dans le Nadjd lors de certaines cérémonies — dans l'intention évidente de le supprimer. Comme de règle, le chaudron fut d'abord présenté au roi avant de circuler parmi ses hôtes. Au moment d'inhaler la première bouffée, Ibn Saoud sentit immédiatement qu'il y avait quelque chose de mauvais avec l'encens et il jeta le récipient par terre. Sa promptitude lui sauva la vie, mais non sans que son œil gauche ait été sérieusement atteint et partiellement aveuglé. Cependant, au lieu de tirer vengeance de la femme traîtresse, comme tout autre potentat l'aurait fait sans doute en semblable circonstance, il lui pardonna, car il était persuadé qu'elle avait été la victime d'irrésistibles pressions de la part de sa

www.islamicbulletin.com

famille qui était apparentée à la maison d'Ibn Rachid. Il ne fit que la répudier et la renvoya chez elle à Haïl richement dotée d'or et d'autres présents.

A partir de cette première rencontre, le roi me fit appeler presque quotidiennement. Un matin je l'abordai avec l'intention de solliciter la permission de voyager à l'intérieur du pays, mais je n'avais pas grand espoir qu'il accepte ma demande, car Ibn Saoud n'autorisait généralement pas les étrangers à visiter le Nadjd. Toutefois, au moment précis où j'allais lui en parler, le roi dirigea sur moi un regard bref et tranchant, regard qui sembla me pénétrer jusqu'à mes pensées non exprimées, sourit et me dit :

« Ne voudrais-tu pas, Ô Muhammad, venir avec nous au Nadjd et passer quelques mois à Riyad? »

J'étais abasourdi comme l'étaient manifestement aussi les autres personnes présentes. Une telle invitation spontanée à un étranger était presque sans précédent.

Il poursuivit :

« Je voudrais que tu voyages avec moi en auto le mois prochain. »

Je respirai profondément et répondis :

« Que Dieu prolonge tes jours, Ô Imam, mais quel profit pourrais-je en tirer? Quel intérêt pourrait-il y avoir pour moi de filer en cinq ou six jours de la Mecque à Riyad sans avoir rien vu d'autre du pays sauf un peu de désert, quelques dunes de sable et peut-être vers l'horizon des gens pareils à des ombres... Si tu n'y vois pas d'objection, un dromadaire ferait mieux mon affaire, Ô Homme-à-la-Longue-Vie, que toutes tes voitures réunies. »

Ibn Saoud se mit à rire :

« Es-tu à ce point tenté de regarder mes bédouins dans les yeux? Mais je dois t'avertir : ce sont des gens arriérés et mon Nadjd est un pays de déserts sans charme; la selle du chameau sera dure et la nourriture monotone, avec seulement du riz, des dattes et à l'occasion de la viande. Mais après tout, il se pourrait que tu ne regrettes pas d'avoir connu mon peuple de plus près : ce sont des gens pauvres qui ne savent rien et ne sont rien, mais dont les cœurs sont pleins de foi sincère. »

Quelques semaines plus tard, pourvu par le roi de chameaux, de provisions, d'une tente et d'un guide, je partis pour Riyad par une route détournée, arrivant à destination au bout de deux mois. Ce fut mon premier voyage à l'intérieur de l'Arabie, le premier d'une longue série, car les quelques mois dont le roi m'avait parlé devinrent des années — avec quelle facilité ils se transforment en années! — que je passai non seulement à Riyad, mais dans presque toutes les autres régions de l'Arabie. Et la selle cessa d'être dure...

www.islamicbulletin.com

« Que Dieu prolonge les jours d'Abd al-Aziz, déclare le Visage-Tranchant. Il aime les *badu* et les *badu* l'aiment. »

Et pourquoi ne l'aimeraient-ils pas? me suis-je demandé. La libéralité du roi envers les bédouins du Nadjd est devenue une règle constante de son administration. Cette règle est peut-être discutable, car les dons en argent faits par Ibn Saoud aux chefs de tribus et à leurs partisans les ont rendus à tel point dépendants de ses largesses qu'ils se sont mis à perdre tout sens de l'initiative et de l'effort personnels, et qu'ils ont graduellement glissé dans la situation de gens vivant de l'assistance officielle tout en se satisfaisant de leur ignorance et de leur indolence.

Pendant ma conversation avec le Visage-Tranchant, Zayd a semblé impatient. Tout en parlant avec l'un des hommes, il porte constamment le regard sur moi, comme pour me rappeler que nous avons un long chemin à faire et que tous ces souvenirs et réflexions ne vont pas accélérer la marche des chameaux. Nous repartons. Les bédouins chammar font route vers l'est et disparaissent bientôt derrière les dunes. De l'endroit où nous sommes maintenant, nous entendons un chant nomade, de ceux que les chameliers chantent pour stimuler leurs montures et pour rompre la monotonie du chemin. A mesure que nous avançons vers l'ouest, vers la lointaine Tayma, la mélodie s'évanouit et le silence retombe.

3.

« Regarde le lièvre! » La voix de Zayd a rompu le silence.

Je tourne les yeux vers le paquet de fourrure grise qui a bondi d'un buisson. Zayd glisse en bas de sa selle en détachant la fronde de bois qui pend au pommeau. Il la fait tournoyer au-dessus de sa tête pour la lancer, mais, juste au moment de la lâcher, il se prend le pied dans une racine de *hamdh*, tombe le visage contre terre — et le lièvre disparaît.

« Voilà un bon dîner qui nous a échappé, dis-je en riant, alors que Zayd se relève en jetant un regard pitoyable à la fronde demeurée dans sa main. Ne te fais pas de souci, Zayd, ce lièvre ne nous était manifestement pas destiné...

— Ce n'est pas cela, répond-il d'un air un peu étourdi. Je vois alors qu'il boite douloureusement.

— T'es-tu fait mal, Zayd?

— Oh, ce n'est rien, je me suis seulement tordu la cheville; ça ira mieux dans un instant. »

Mais cela ne va pas mieux. Après une heure en selle, je peux apercevoir des perles de sueur sur le visage de Zayd. Je regarde son

www.islamicbulletin.com

pied et constate qu'il s'est fait une mauvaise entorse avec une forte enflure.

« Ce n'est pas la peine de continuer, Zayd. Bivouaquons ici. Une nuit de repos te rétablira. »

Sous l'effet de la douleur, Zayd a passé une nuit agitée. Il se réveille longtemps avant l'aube, ce qui me tire aussi d'un sommeil inquiet.

« Je ne vois plus qu'un chameau », dit-il. Effectivement, regardant de tous côtés, nous constatons que l'une des montures, celle de Zayd, a disparu. Zayd voudrait monter la mienne pour se mettre à la recherche de la sienne, mais, avec un pied dans un tel état, il arrive difficilement à rester debout, et pourrait encore moins marcher ou monter et descendre de selle.

« Reste tranquille, Zayd. C'est moi qui pars. Je n'aurai pas de peine à retrouver mon chemin vers toi en suivant mes propres traces. »

Au lever du jour, je m'éloigne, suivant les traces du chameau perdu qui se dévident à travers les vallons de sable et disparaissent derrière les dunes.

Une heure passe, puis une deuxième et une troisième. Mais les traces de l'animal égaré ne s'arrêtent pas, comme s'il avait pris une direction délibérée. La matinée est avancée quand je m'arrête pour une courte halte; je mets pied à terre, mange quelques dattes et prends quelques gorgées à la petite outre pendue à ma selle. Le soleil est haut, mais il a perdu un peu de son éclat. Des nuages bruns, inhabituels à ce moment de l'année, flottent immobiles sous le ciel. Un air étrangement épais et lourd pèse sur le désert et atténue le profil déjà peu marqué des dunes.

Devant moi une forme fantomatique en mouvement au sommet d'une colline de sable saisit mon regard. Un animal? Peut-être le chameau perdu? Cependant, regardant plus attentivement, je comprends que le mouvement n'est pas sur la dune, mais en elle : sa crête avance légèrement, par ondulations, puis semble rouler au bas de la pente comme une vague qui se briserait lentement. Une lueur rouge foncé se traîne dans le ciel derrière la dune dont le contour s'estompe et se brouille, comme si un voile la recouvrait soudain. Un crépuscule rougeâtre se répand rapidement sur le désert. Un nuage de sable tourbillonne en approchant et m'enveloppe. Le vent se met à rugir de toutes parts, balayant le vallon de rafales puissantes. La marche en avant de la première crête est maintenant imitée par toutes les collines de sable que je peux apercevoir. En quelques minutes, le ciel s'assombrit et prend une teinte de rouille. L'air est rempli de sable et de poussière en mouvement qui, formant un brouillard rouge foncé, obscurcissent le soleil et le jour. Il n'y a plus de doute : c'est une tempête de sable.

Terrifié, mon chameau accroupi veut se lever. Je l'en empêche en le

www.islamicbulletin.com

retenant par son licol et je dois faire beaucoup d'efforts pour rester debout dans le vent qui souffle maintenant à la vitesse d'un ouragan. J'arrive à entraver ses membres antérieurs et, pour plus de sûreté, j'attache aussi l'un de ses membres postérieurs. Puis je me jette par terre et me recouvre la tête de mon *abaya*. Je me blottis le visage dans le creux de l'aisselle de la chamelle pour ne plus être fouetté par les rafales de sable et je sens que l'animal serre son museau contre mon épaule, sans doute pour la même raison. Et je peux sentir que le sable s'amoncelle sur moi du côté où je ne suis pas protégé par le corps du dromadaire, ce qui m'oblige à changer fréquemment de position pour éviter d'être enseveli.

Je ne suis pas trop inquiet, car ce n'est pas la première fois que je suis surpris par une tempête de sable dans le désert. Tapi contre le sol, complètement enfoui dans mon *abaya*, je ne peux rien faire d'autre que d'attendre que la tempête se calme en écoutant le rugissement du vent et le battement de mon manteau, battement semblable à celui d'une voile relâchée ou plutôt de ces bannières tribales que les armées bédouines en marche portent entre deux hampes. C'était ainsi que battait et flottait il y a cinq ans la bannière des bédouins du Nadjd, dont j'étais, en revenant d'Arafat à la Mecque après le pèlerinage. J'avais passé une année à l'intérieur de la péninsule et m'étais arrangé pour être de retour à la Mecque à temps pour participer au rassemblement des pèlerins dans la plaine d'Arafat, à l'est de la ville sainte. En revenant d'Arafat je m'étais trouvé au milieu d'une multitude de chameliers du Nadjd, tous vêtus de blanc et galopant à toute allure à travers la plaine poussiéreuse. C'était comme une mer où se mêlaient le blanc des hommes et les teintes miel, or et brun-rouge des chameaux. Le galop des milliers d'animaux grondait, ébranlait la terre et déferlait comme une vague irrésistible. Les bannières tribales, pareilles à une houle roulant au-dessus de chaque détachement, flottaient au vent et les hommes faisaient retentir les cris de ralliement annonçant les différentes tribus et évoquant les prouesses guerrières de leurs ancêtres. Pour les gens du Nadjd venus des hautes terres de l'Arabie centrale, la guerre et le pèlerinage procèdent de la même source... Et les innombrables pèlerins d'autres pays — Égypte, Inde, Afrique du Nord, Java — étaient tout décontenancés par la sauvagerie de l'apparition et, saisis de panique, fuyaient à notre approche. Effectivement tout homme resté sur le passage de cette horde tonitruante n'en serait pas sorti vivant. D'ailleurs le bédouin qui serait tombé de sa selle au milieu de ces milliers d'animaux au galop aurait pareillement trouvé une mort instantanée.

Je partageais la folie de ce galop, m'abandonnant à la griserie de cette charge et à son tumulte avec une sorte de joie sauvage dans mon cœur. Et dans le vent qui me fouettait le visage, j'entendais ce chant :

« Plus jamais tu ne seras étranger... plus jamais, parmi ton peuple ! »

www.islamicbulletin.com

Dans le sable où je suis étendu sous mon *abaya* battant au vent, le rugissement de la tempête de sable semble reprendre l'écho : « Plus jamais tu ne seras étranger... »

Je ne suis plus un étranger. L'Arabie est devenue ma patrie. Mon passé d'Occidental est comme un rêve lointain, non assez irréel encore pour être oublié, mais déjà insuffisamment réel pour faire partie de mon présent. Ce n'est certes pas que je sois devenu lotophage. Au contraire, chaque fois que j'ai l'occasion de passer quelques mois dans une ville — comme par exemple à Médine où j'ai une femme arabe, un enfant et une bibliothèque spécialisée sur les premiers temps de l'Islam — je commence à me sentir mal à l'aise, à ressentir le besoin d'action et de mouvement, à soupirer après l'air sec et vif du désert, l'odeur des chameaux et la sensation de la selle. Assez curieusement, l'humeur vagabonde qui m'a rendu si nomade pendant la plus grande partie de ma vie (j'ai maintenant un peu plus de trente-deux ans) et toujours encore me pousse vers toutes sortes d'expériences et de découvertes, ne provient pas tant d'une soif d'aventures que d'une aspiration à trouver dans le monde l'endroit où je serais tranquille, le point où je pourrais mettre en harmonie tout ce qui m'arrive avec tout ce que je pense, je sens et je désire. Et, si je comprends bien, c'est cette aspiration à la découverte intérieure qui m'a conduit, au cours des années, dans un monde entièrement différent, aussi bien par sa sensibilité que par ses formes extérieures, de celui auquel ma naissance et mon éducation européennes semblaient me destiner.

Quand la tempête enfin s'apaise, je me dégage du sable accumulé autour de moi. Mon chameau est à moitié enseveli, mais c'est une expérience qu'il a déjà vécue bien des fois. A première vue, la tempête ne semble pas nous avoir causé de dommage particulier, sauf qu'elle m'a rempli de sable la bouche, les oreilles et les narines et qu'elle a emporté la peau de mouton recouvrant ma selle. Mais il y a autre chose.

Toutes les dunes autour de moi ont changé de profil. Mes traces ainsi que celles du chameau vagabond ont disparu. Je suis sur un terrain vierge.

Il ne reste rien d'autre à faire que de retourner au camp, ou du moins d'essayer d'y retourner, en me dirigeant d'après le soleil et d'après ce sens général de l'orientation qui devient presque un instinct chez ceux qui ont l'habitude de voyager dans le désert. Mais il n'est pas possible de se fier entièrement à ces deux ressources, car les dunes de sable ne permettent pas de cheminer en ligne droite et de garder la direction choisie.

La tempête m'a donné soif. J'avais pensé que je ne resterai que quelques heures loin du bivouac, j'ai depuis longtemps avalé la dernière

www.islamicbulletin.com

gorgée de ma petite outre. Pourtant je ne devrais pas être à grande distance du camp; et bien que mon chameau n'ait pas eu à boire depuis notre dernière halte à un puits il y a quelque deux jours, je peux compter sur ce vétéran pour me ramener. Je place son nez dans la direction que je pense être celle du bivouac et nous partons d'un pas alerte.

Une heure passe, puis une seconde et une troisième. Il n'y a toujours pas trace de Zayd ni de notre camp. Aucune des collines de couleur orange ne me paraît familière et d'ailleurs, même s'il n'y avait pas eu de tempête, il serait difficile d'y découvrir quelque chose de familier.

Tard dans l'après-midi je parviens à un affleurement de roches granitiques, chose rare au milieu de ces étendues de sable, et je reconnais immédiatement l'endroit : nous y sommes passés, Zayd et moi, hier après-midi, peu avant d'établir notre bivouac pour la nuit. Je me sens grandement soulagé, car, bien que je me trouve manifestement à une assez longue distance du lieu où j'espérais retrouver Zayd, l'ayant manqué d'au moins trois kilomètres, il me semble que je dois pouvoir le rejoindre en cheminant vers le sud-ouest, comme nous avions fait la veille.

Je me souviens qu'il y avait environ trois heures de marche entre les roches de granit et notre bivouac. Seulement, après avoir maintenant cheminé trois heures durant, je ne distingue aucun indice ni du camp, ni de Zayd. L'aurais-je manqué une fois de plus? Je poursuis ma route, toujours vers le sud-ouest, tenant toujours soigneusement compte de la marche du soleil. Deux heures se passent encore, mais il n'y a toujours trace ni du camp ni de Zayd. Et lorsque la nuit tombe, je constate qu'il serait insensé de continuer. Mieux vaut prendre du repos et attendre la lumière du jour. Je mets pied à terre, entrave le dromadaire et essaye d'avaler quelques dattes, mais j'ai trop soif pour cela; je les donne alors à la chamelle et me couche en appuyant ma tête contre son corps.

C'est dans une curieuse somnolence que je tombe : ni vrai sommeil, ni vrai état de veille, mais succession de rêves provoqués par la fatigue et interrompus par une soif devenant de plus en plus accablante. Et, quelque part dans ces profondeurs que l'on n'aime jamais se révéler à soi-même, remue le sombre mollusque de la peur : Que va-t-il advenir de moi si je n'arrive plus à retrouver Zayd et ses outres d'eau? Car, selon toute apparence, il n'y a, dans toutes les directions, aucun point d'eau ni aucun établissement humain à moins de plusieurs jours de marche.

Je me remets en route au point du jour. J'ai calculé pendant la nuit que je devais avoir obliqué trop loin vers le sud et que le camp de Zayd se trouverait donc à peu près au nord-nord-est de l'endroit où j'étais. Ainsi nous nous dirigeons vers le nord-nord-est, assoiffés, fatigués et affamés, faisant onduler notre chemin d'un vallon à un autre et contournant des collines de sable tantôt par la droite, tantôt par la

www.islamicbulletin.com

gauche. Nous prenons un peu de repos à midi. Ma langue colle à mon palais, comme un vieux morceau de cuir craquelé. Ma gorge me fait mal et mes yeux sont atteints d'inflammation. Appuyé contre le ventre de la chamelle, mon *abaya* tirée par-dessus ma tête, j'essaye de dormir un instant, mais n'y parviens pas. Notre marche reprend durant l'après-midi, en appuyant cette fois davantage vers l'est, car je sais maintenant que nous sommes allés trop loin à l'ouest. Pourtant il n'y a toujours pas trace, ni de Zayd, ni de son camp.

Une nouvelle nuit s'approche. La soif est maintenant un supplice et l'envie d'eau est devenue l'idée fixe dominant mon esprit désormais incapable de pensées ordonnées. Dès que la nouvelle aurore éclaire le ciel, je me remets en marche. Et la marche se poursuit dans la matinée, à midi, puis dans l'après-midi jusqu'à ce que le jour se termine une fois encore. Il n'y a que dunes de sable et chaleur. Les dunes succèdent aux dunes et cela ne finit jamais. Ou au contraire cela ne va-t-il pas finir? N'est-ce pas la fin de toutes mes recherches et de mes découvertes?... de mes rencontres avec des peuples auprès desquels je ne serai plus jamais un étranger...? Et je me mets à prier : « Ô mon Dieu! ne me laisse pas périr ainsi... »

Dans l'après-midi j'escalade une haute dune avec l'espoir d'avoir un meilleur aperçu de la région. Je peux alors discerner un point noir loin vers l'est; je pourrais crier de joie, bien qu'étant déjà trop faible pour cela, car c'est sûrement le campement où se trouve Zayd avec les deux outres, les deux grosses outres pleines d'eau! Mes genoux sont tremblants au moment où je remonte en selle. Avec lenteur et prudence, nous avançons en direction du point noir qui ne saurait être autre chose que le bivouac de Zayd. Cette fois je prends toutes les précautions possibles pour ne pas en perdre la direction : je chemine en ligne droite par-dessus les collines de sable et en redescendant à travers les vallons, ce qui rend notre effort deux ou même trois fois plus pénible, mais stimule mon espoir de parvenir au but dans un court moment, au maximum dans deux heures. Enfin, après avoir franchi la crête de la dernière dune, le but apparaît tout proche. Je retiens la chamelle pour pouvoir mieux regarder ce quelque chose de noir maintenant à peine distant d'un kilomètre. Mon cœur semble vouloir s'arrêter de battre : ce qui apparaît devant moi n'est autre que l'affleurement de roches granitiques noires où nous avions passé il y a trois jours et où j'étais revenu le lendemain...

Pendant deux jours, je n'ai fait que tourner en rond.

4.

Au moment de me laisser glisser de la selle, je suis complètement épuisé. Je ne me soucie même plus d'entraver les pieds de la chamelle.

www.islamicbulletin.com

A vrai dire l'animal est lui-même si fatigué qu'il ne peut plus songer à s'en aller. Je pleure, mais aucune larme ne coule de mes yeux secs et enflés.

Combien de temps y a-t-il que j'ai pleuré?... Mais maintenant, est-ce que toute chose n'est pas passée depuis longtemps? Tout est passé et il n'y a plus de présent. Il n'y a plus que la soif. Et la chaleur. Et la souffrance.

Cela fait maintenant près de trois jours que j'ai avalé ma dernière goutte d'eau, et mon dromadaire, lui, n'a rien bu depuis cinq jours. J'arriverais probablement à résister ainsi encore un jour, peut-être deux. Pourtant je commence à comprendre que je ne pourrais pas tenir le coup si longtemps. Et si j'allais devenir fou avant de mourir... car le tourment de mon corps s'entremêle à l'épouvante de mon esprit et l'un fait grossir l'autre, par des brûlures, des chuchotements et des déchirements...

Je voudrais me reposer. En même temps je sais que si je m'étends, je n'arriverai plus à me relever. Je me traîne jusqu'à la selle et, à force de coups de bâton et de pied, oblige le dromadaire à se lever. Il s'en faut de peu que je sois rejeté de la selle lorsque la chamelle se dresse sur ses jambes en faisant un mouvement de bascule d'abord en avant puis en arrière. Nous recommençons à marcher, lentement, douloureusement, droit vers l'ouest. Mais quelle dérision! Qu'est-ce que peut bien signifier « droit vers l'ouest » dans cet océan de collines sablonneuses dont les formes ondulées ne cessent de tromper le regard? Mais je veux vivre. Et nous continuons.

Consommant nos dernières forces, nous nous traînons encore à travers la nuit. Le matin doit être proche lorsque je tombe de ma selle. Ma chute n'est pas brutale, car le sable est mou et comme rembourré. Pendant un instant la chamelle reste debout, immobile, puis, avec un soupir, elle se laisse glisser sur ses genoux et sur ses membres postérieurs. Elle se tapit alors à mon côté, le cou étendu sur le sable.

Je suis couché à l'ombre étroite offerte par le corps du chameau, enveloppé dans mon *abaya* par laquelle je cherche à me protéger, à l'extérieur, de la chaleur et, à l'intérieur, de la souffrance, de la soif et de l'épouvante. Je ne suis même plus capable de réfléchir. Je ne peux pas non plus fermer les yeux. Chaque mouvement de mes paupières est comme l'application de métal en fusion sur les globes de mes yeux. Soif et chaleur; soif et silence écrasant. C'est un silence desséché qui donne la sensation d'être enveloppé dans un linceul de solitude et de désespoir, tout en faisant résonner dans les oreilles le bruissement de sa circulation sanguine, laquelle, avec les soupirs du chameau, retentit d'une façon menaçante, comme s'il s'agissait des derniers sons de la terre et que nous deux, homme et animal, en étions les derniers êtres vivants mais condamnés.

A grande hauteur au-dessus de nous, dans l'océan de chaleur, un

www.islamicbulletin.com

vautour vole en cercles lents et ininterrompus, tête d'épingle dans l'insensible pâleur du ciel, créature libre et dominant tous les horizons...

Ma gorge est enflée et rétrécie. Chaque souffle de respiration me fait subir la torture de mille aiguilles piquant la base de ma langue, cette langue toujours plus grosse qui devrait se tenir tranquille mais qui ne peut plus s'arrêter de bouger douloureusement, en arrière puis en avant, comme une râpe contre la cavité desséchée de ma bouche. A l'intérieur de mon corps, tout est bouillant et se mêle dans l'interminable étreinte de l'agonie. Des secondes se passent, durant lesquelles le ciel d'acier devient noir devant mes yeux grands ouverts.

Mes mains se meuvent d'elles-mêmes et se heurtent au bois dur de la crosse de ma carabine suspendue à la selle. Mes doigts s'y arrêtent et, comme dans la lueur d'un éclair, attirent mon attention sur les cinq bonnes cartouches en place dans le magasin de l'arme et sur la fin rapide qu'une simple pression contre la détente m'apporterait... Quelque chose murmure en moi-même : « Agis sans retard; prends la carabine avant d'être incapable de te mouvoir! »

Mais alors je sens mes lèvres bouger et articuler sans voix des mots émergeant de profonds replis de mon âme : « Nous vous éprouverons... certes, nous vous éprouverons... » Et les paroles confuses, lentement, reprennent forme et restituent leur sens, celui de ce verset du Coran : « Très certainement nous vous éprouverons par la crainte, par la faim, par la perte de vos biens et des fruits de votre labeur. Mais annonce la bonne nouvelle à ceux qui sont patients, à ceux qui, lorsqu'un malheur les atteint, disent : « En vérité nous sommes à Dieu et à Lui nous retournons! »

Tout est bouillant et sombre. Mais dans l'obscurité torride je sens le souffle d'une brise rafraîchissante et je l'entends bruire doucement, comme un vent léger faisant frémir les feuilles d'un arbre au-dessus de l'eau, et cette eau est celle du ruisseau coulant paresseusement entre les prairies voisines de la maison de mon enfance. Je suis étendu sur la berge du cours d'eau, petit garçon de neuf ou dix ans mordillant une herbe et regardant les vaches blanches qui broutent là, tout près, et dont les yeux n'expriment qu'innocence et contentement. Un peu plus loin des paysannes travaillent au champ. L'une d'elles porte un foulard rouge et une jupe bleue à raies rouges. Une rangée de saules pleureurs marque le tracé du ruisseau sur lequel glisse un canard blanc dont le sillage fait scintiller l'eau. Et la brise légère caresse mon visage comme le souffle d'un animal. Bien sûr, c'est le souffle d'un animal, c'est celui de la grosse vache blanche aux taches brunes qui s'est approchée de moi et dont le museau me pousse en faisant entendre un ronflement. Je sens aussi le mouvement de ses membres contre mon flanc...

J'ouvre les yeux, je perçois le ronflement de mon dromadaire et je sens ses membres qui me poussent de côté. Il s'est à demi dressé sur

www.islamicbulletin.com

ses postérieurs, tendant le cou et soulevant la tête, les narines dilatées comme si, dans l'air de l'après-midi, il venait de flairer une odeur connue. Il émet un nouveau ronflement et je puis discerner l'excitation qui court comme une ride du haut en bas de son long cou jusqu'à ses épaules et à son corps à moitié dressé. J'ai déjà vu des chameaux souffler et ronfler de la sorte au moment où ils flairaient de l'eau après de longues journées de voyage dans le désert; mais il n'y a pas d'eau par ici... Ou bien, y en aurait-il tout de même? Je me soulève pour essayer de regarder dans la direction où le chameau a tourné la tête. Il n'y a qu'une dune peu élevée qui se détache, immobile et silencieuse, contre la pâleur d'acier du ciel. Pourtant quelque chose a rompu le silence. Léger et aigu, un son a retenti, évoquant une vieille harpe délicate et fragile. Aiguë et fragile est en effet la voix d'un bédouin rythmant son chant sur le pas de son chameau. Tous deux passent au-delà de la crête de sable, tout près d'ici, mais, ainsi que je puis immédiatement m'en rendre compte, bien au-delà de mon atteinte et de celle de ma voix. Il y a là une présence humaine, mais hors de ma portée. Je suis trop faible, même pour me lever. J'essaye d'appeler, mais de ma gorge ne sort qu'un grognement rauque. Ma main se met alors, comme agissant d'elle-même, à frapper contre la crosse de la carabine fixée à la selle... et mes yeux transmettent à mon esprit l'image du chargeur qui contient cinq bonnes cartouches...

D'un effort suprême je parviens à décrocher l'arme de la selle. Tirer le levier d'armement est aussi pénible que de déplacer une montagne, mais j'y arrive enfin. J'appuie la carabine sur sa crosse et fais partir le coup droit vers le ciel. La balle siffle plaintivement à travers l'espace. J'actionne à nouveau le levier et tire encore un coup. La voix au son de harpe s'est tue. Il n'y a plus pendant un instant que le silence. Tout à coup, sur la crête de la dune, apparaît la tête d'un homme, puis ses épaules, puis un autre homme à côté de lui. Ils s'arrêtent pour regarder, se retournent et lancent un appel à l'adresse de compagnons invisibles. Le premier homme enjambe la crête et, courant et glissant à la fois, dévale la pente dans ma direction.

Toute une agitation se répand autour de moi : les hommes sont deux ou trois — quelle foule après tant de solitude! Ils essayent maintenant de me soulever et je ne discerne plus qu'un ensemble confus de bras et de jambes... Sur mes lèvres je sens quelque chose qui en même temps est brûlant et froid, comme de la glace et du feu mêlés, et je distingue un bédouin au visage barbu penché sur le mien; d'une main il presse un chiffon sale et humide contre ma bouche; de l'autre il tient une outre d'eau. Je fais un geste instinctif vers celle-ci, mais le bédouin repousse doucement ma main, plonge le chiffon dans l'eau et en presse encore quelques gouttes entre mes lèvres. Je dois serrer les dents pour éviter que l'eau ne brûle ma gorge, mais le bédouin me les desserre pour faire couler encore des gouttes dans ma bouche. Pourtant, ce qui

www.islamicbulletin.com

coule, ce n'est pas de l'eau, c'est du plomb fondu. Pourquoi me faire cela? Je veux essayer d'échapper à cette torture, mais ces diables me tiennent... Ma peau brûle, tout mon corps est enflammé. Ont-ils envie de me tuer? Ah, si seulement j'avais la force d'attraper mon fusil pour me défendre! Mais ils ne me laissent même pas me dresser. Ils me maintiennent couché sur le sol, me forçant à garder la bouche ouverte pour continuer à y faire couler de l'eau goutte à goutte et à me la faire avaler. Curieusement, toutefois, cela ne brûle plus aussi cruellement que tout à l'heure et le chiffon humide qu'ils ont mis sur ma tête me fait du bien. Maintenant qu'ils me versent de l'eau sur le corps, ils me procurent un frisson de délice...

Soudain tout devient noir. Je tombe. Je tombe dans un puits profond et la vitesse de ma chute fait siffler l'air à mes oreilles; le sifflement devient rugissement; l'obscurité est rugissante, tout est noir, noir...

5.

NOIR, NOIR, mais du noir empreint de douceur et qui ne fait plus de bruit. C'est une obscurité amie où on se sent étreint comme dans une couverture chaude et où vient l'envie de toujours rester comme maintenant, délicieusement fatigué, endormi et paresseux. Effectivement il n'y a aucune raison d'ouvrir les yeux ou de bouger les bras. Si néanmoins on ouvre les yeux et on déplace son bras, c'est seulement pour contempler l'obscurité moelleuse d'une tente de bédouin faite de poil noir de chèvre, avec une mince ouverture laissant apparaître un morceau de nuit étoilée et la courbure harmonieuse d'une dune faiblement éclairée par les étoiles... La lueur venant de l'ouverture se voile et une silhouette y apparaît, profil d'un manteau flottant qui se dessine avec netteté sur le ciel. J'entends la voix de Zayd qui s'exclame : « Il s'est réveillé! Il s'est réveillé! » Son visage austère s'approche du mien et sa main me prend l'épaule. Un autre homme pénètre dans la tente. Je ne peux pas bien le voir, mais dès qu'il a commencé à parler d'une voix lente et posée, j'ai reconnu en lui un bédouin chammar.

De nouveau je ressens une soif brûlante, dévorante, et c'est d'un geste où est toute mon énergie que j'attrape le bol de lait que Zayd tient devant moi. Cette fois-ci toute sensation pénible a disparu lorsque je l'ingurgite avidement. Pendant ce temps, Zayd me raconte comment le petit groupe de bédouins vint camper près de lui au moment où se levait la tempête de sable, comment le chameau perdu revint tranquillement de lui-même pendant la nuit, comment l'inquiétude sur mon sort les poussèrent tous à partir à ma recherche et comment, au bout de trois jours, alors qu'ils avaient presque perdu tout espoir de me

www.islamicbulletin.com

retrouver, ils entendirent mes coups de fusil tirés de derrière une dune...

Et maintenant ils ont dressé une tente pour moi et m'ont ordonné d'y rester couché cette nuit et la journée de demain. Nos amis bédouins ne sont pas pressés. Leurs outres sont pleines et ils ont même pu donner à mon dromadaire trois plein baquets d'eau. Ils savent en effet qu'une journée de marche vers le sud nous fera parvenir à une oasis où se trouve un puits. En attendant les chameaux peuvent se procurer assez de fourrage dans les buissons de *hamdh* qui poussent aux alentours.

Au bout d'un moment, Zayd m'aide à sortir de la tente, étend une couverture sur le sable et je m'allonge sous les étoiles.

Quelques heures plus tard je me réveille au cliquetis des cafetières de Zayd. Le fumet du café frais moulu est comme l'étreinte d'une femme.

« Zayd! J'appelle et je suis heureusement surpris de constater que ma voix, bien que toujours fatiguée, ne fait plus un bruit rauque. Donne-moi du café!

— Par Dieu je vais t'en donner, ô mon oncle! » répond Zayd usant de cette expression qui, selon la vieille coutume arabe, sert à témoigner du respect à son interlocuteur, même si celui-ci est plus jeune (ce qui est le cas, car Zayd a quelques années de plus que moi). « Tu auras tout le café que ton cœur peut désirer! »

En buvant mon café, je regarde avec un sourire entendu la physionomie heureuse de Zayd.

« Dis-moi, pourquoi nous exposons-nous à de tels risques au lieu de rester à la maison comme des gens raisonnables?

— Parce que — Zayd me rend mon sourire entendu — ce n'est pas dans ton tempérament ni dans le mien d'attendre à la maison que nos membres s'engourdissent et que la vieillesse nous surprenne. Et d'ailleurs, ne meurt-on pas également à la maison? L'homme ne traîne-t-il pas sa destinée attachée à son cou, où qu'il se trouve? »

Pour dire « destinée », Zayd a employé le mot *qisma,* littéralement « ce qui est réparti », mieux connu en Occident sous sa forme turque *kismet*. Et pendant que je sirote une nouvelle tasse de café, l'idée me vient à l'esprit que cette expression arabe possède une autre signification plus profonde : « ce à quoi on a une part. »

Ce à quoi on a une part...

Ces mots éveillent une impression vague et fugitive dans ma mémoire... une grimace les accompagnait, mais grimace de qui? C'était une grimace derrière un nuage de fumée âcre, comme la fumée du haschisch. Oui, c'était bien de la fumée de haschisch et la grimace était celle de l'un des hommes les plus étranges que j'aie rencontrés. Cela s'était passé après l'une des plus curieuses expériences de ma vie : alors

www.islamicbulletin.com

que je m'efforçais d'échapper à un danger qui paraissait — mais paraissait seulement — faire peser sur moi une menace imminente, je m'étais précipité, sans m'en rendre compte, vers un autre danger beaucoup plus réel, beaucoup plus imminent, que celui auquel je tentais de me soustraire, et les deux dangers, l'irréel comme le réel, me conduisirent ensemble à une nouvelle évasion...

C'était près de huit ans auparavant, alors que je voyageais à cheval, accompagné de mon serviteur tatar Ibrahim, de Shiraz à Kirman, dans le sud de l'Iran, près du lac Niris, région désolée, faiblement peuplée et dénuée de voies de communications. A ce moment-là, en hiver, c'était une steppe visqueuse et boueuse que bordait, au sud, le Kuh-i-Guchnegan, ou « Montagnes de la Faim », et qui, au nord, se dissolvait dans les marais voisins du lac. Dans l'après-midi, alors que nous contournions une colline isolée, le lac nous apparut soudain : c'était une surface verte, immobile, sans un souffle ni un signe de vie, car l'eau était si salée qu'aucun poisson n'aurait pu y vivre. A part quelques arbustes tordus et des broussailles du désert, la salinité du terrain empêchait toute végétation de croître. Le sol était recouvert d'une mince couche de neige fangeuse sur laquelle, à une distance de moins de 200 mètres du rivage, courait un sentier à peine marqué.

Le soir tombait et le caravansérail de Khan-i-Khet, où nous avions décidé de passer la nuit, n'était toujours pas en vue. Pourtant nous devions l'atteindre à tout prix, car aucun autre abri n'existait loin à la ronde et la proximité du marais rendait fort risquée toute marche dans l'obscurité. A vrai dire on nous avait avertis, le matin de ce jour-là, de ne pas nous aventurer seuls dans cette contrée où il peut arriver qu'un faux pas signifie mort soudaine. De plus nos chevaux étaient très fatigués après le long trajet de la journée sur un sol vaseux et il fallait absolument leur donner du repos et du fourrage.

La nuit vint et une grosse pluie avec elle. Nous chevauchions, trempés, moroses et silencieux, nous fiant plus à l'instinct des chevaux qu'à nos yeux qui ne voyaient plus rien. Des heures passèrent, mais aucun caravansérail n'apparaissait. Peut-être l'avions-nous dépassé sans le remarquer dans l'obscurité, ce qui allait nous obliger à passer la nuit dehors sous le déluge dont l'intensité ne cessait de croître. Les sabots de nos chevaux pataugeaient dans l'eau et nos vêtements détrempés collaient lourdement à nos corps. Dans la nuit noire et opaque, l'eau qui tombait à verse formait comme des voiles liquides. Nous grelottions jusqu'aux os. Mais l'idée que les marais étaient si proches nous faisait frissonner plus encore. Si les chevaux allaient s'écarter du terrain ferme, alors, « que Dieu ait pitié de nous », nous avions été avertis au matin.

Je marchais en tête, Ibrahim me suivant à quelque dix pas de distance. Toujours et encore me revenait cette pensée : Avons-nous dépassé Khan-i-Khet sans le voir dans l'obscurité? Quelle détestable

www.islamicbulletin.com

perspective de devoir passer la nuit dans cette pluie glaciale! Mais, en continuant, n'allions-nous pas disparaître dans les marais?

Tout à coup j'entendis un bruit amorti sous les sabots de mon cheval. J'eus le sentiment que l'animal glissait dans la vase, s'y enfonçait un peu, retirait son pied de toute sa force, glissait à nouveau — et je n'eus plus que cette idée à l'esprit : le marais! Je me mis à secouer les rênes tant que je pus en plongeant mes talons dans les flancs du cheval. Je lui fis lever la tête et actionner les membres au maximum. Une sueur froide m'envahit le corps entier. La nuit était si noire que je ne distinguais même plus mes mains, mais, dans les mouvements convulsifs du cheval, je sentais ses efforts désespérés pour se dégager de l'étreinte du marais. D'un geste presque automatique, j'empoignai la cravache qui pendait habituellement à mon poignet mais dont je ne me servais généralement pas, et je me mis à frapper de toute ma force la croupe du cheval, espérant ainsi obtenir de lui un effort ultime, car il était maintenant immobile et allait donc être englouti, et moi avec lui, toujours plus profond dans la vase... N'ayant pas l'habitude d'être battu avec une telle férocité, le pauvre animal — un étalon de Kashgaï d'une vitesse et d'une puissance remarquables — se cabra dressé sur ses jambes postérieures, se remit en position normale sur ses quatre pieds, se tendit en haletant, sauta, glissa dans la vase, se souleva en avant une fois encore, glissa de nouveau, et chaque fois ses sabots retombaient désespérément dans la boue fangeuse...

Un objet mystérieux se mit à planer en sifflant au-dessus de ma tête... Je levai la main et reçut un choc aussi rude qu'incompréhensible... Mais de quoi? Mes pensées et ma notion du temps commencèrent à s'emmêler et à créer de la confusion dans mon esprit... A travers le clapotis de la pluie et le halètement du cheval, je pus entendre, durant des secondes qui furent comme des heures, le son implacable que faisait notre absorption par le marais... La fin devait être proche. Je dégageai mes pieds des étriers, prêt à sauter de la selle et à tenter seul ma chance — peut-être parviendrais-je à me sauver en m'allongeant à plat sur la surface du marécage? — lorsque soudain, de façon incroyable, les sabots du cheval frappèrent un sol dur, une fois, deux fois... et, dans un sanglot de soulagement, je tirai sur les rênes et arrêtai l'animal saisi de tremblement. Nous étions sauvés...

Alors seulement je me souvins de mon compagnon et, pris de terreur, me mis à hurler : « Ibrahim...! » Pas de réponse. J'eus froid au cœur.

« Ibrahim! » Mais il n'y avait autour de moi que la nuit obscure et la pluie tombant à verse. Il n'avait donc pas pu s'en tirer?

J'appelai encore d'une voix éraillée : « Ibrahim! »

Puis, au-delà de toute vraisemblance, j'entendis vaguement, de très loin, une voix :

« Je suis là...! »

www.islamicbulletin.com

Je n'y comprenais plus rien. Comment était-ce possible d'être séparés par une si grande distance?

« Ibrahim!

— Ici, je suis là... » Prenant mon cheval par la bride et m'assurant à chaque pas de la fermeté du sol, je me dirigeai très lentement et très précautionneusement en direction de la voix qui retentissait si loin. Ibrahim était en selle, assis tranquillement.

— Que t'est-il arrivé, Ibrahim, t'es-tu aussi perdu dans le marais?

— Dans le marais? Non. Simplement je me suis arrêté quand tout a coup, je ne sais pas pour quelle raison, tu as filé au galop. »

« Filé au galop... » L'énigme avait trouvé sa solution. La lutte pour se dégager du marais n'avait été que le produit de mon imagination. Mon cheval avait dû simplement glisser dans une ornière boueuse et moi, croyant qu'il était entraîné dans le marécage, je m'étais mis à le fouetter pour un galop frénétique. Trompé par l'obscurité, j'avais pris son mouvement en avant pour un effort désespéré de se dégager du marais, et je m'étais lancé dans une course aveugle dans la nuit, inconscient de la présence fréquente dans cette plaine d'arbres aux branches noueuses... Ces arbres, et non le marais, avaient constitué le danger immédiat et réel : le rameau qui avait frappé ma main aurait pu tout aussi bien être une grosse branche qui m'aurait fracassé le crâne et ainsi mis à mon voyage un terme définitif dans une tombe ignorée de l'Iran méridional.

J'étais furieux contre moi-même, doublement furieux, car nous avions maintenant perdu toute orientation et ne pouvions plus trouver la moindre trace du sentier. Il devenait complètement impossible de trouver le caravansérail...

Mais une fois encore je me trompais.

Ibrahim mit pied à terre pour tâter le terrain de ses mains dans l'espoir de redécouvrir le sentier. Comme il rampait à quatre pattes, soudain sa tête se heurta à une paroi. C'était la sombre paroi du caravansérail de Khan-i-Khet!

Il s'en était fallu de peu que mon imagination obsédée par l'idée du marécage nous ait fait poursuivre notre route, manquer le caravansérail et nous perdre en réalité dans les marais qui, ainsi que nous devions l'apprendre par la suite, commençaient à quelque 200 mètres de là.

Le caravansérail était l'un des nombreux vestiges délabrés de l'époque de Shah Abbas le Grand, puissants blocs de maçonnerie formant des couloirs voûtés, portes béantes et foyers croulants. On pouvait apercevoir çà et là des traces d'anciens linteaux sculptés et de tuiles de faïence craquelée. Le sol des quelques pièces encore habitables était recouvert de paille défraîchie et de crottin de cheval. En entrant dans le hall principal, Ibrahim et moi, nous avions trouvé le surveillant du caravansérail assis à même le sol devant un feu de cheminée. A côté de lui avait pris place un homme de petite taille ayant les pieds nus et le

www.islamicbulletin.com

corps drapé dans un manteau loqueteux. L'un et l'autre se levèrent à notre vue et le petit étranger s'inclina solennellement, dans un geste d'une politesse exquise et presque théâtrale, la main droite appliquée sur son cœur. Son manteau était rapiécé d'innombrables morceaux d'étoffe de couleurs variées. Il était sale, totalement mal soigné, mais ses yeux avaient une étincelle et son visage de la sérénité.

Le surveillant sortit de la pièce pour s'occuper de nos chevaux. Je me débarrassai de ma tunique détrempée pendant qu'Ibrahim commençait à préparer du thé sur le feu. Avec la condescendance d'un grand seigneur conscient de ne pas déchoir en usant de courtoisie envers un inférieur, le singulier petit homme accepta la tasse de thé qu'Ibrahim lui offrit.

Sans aucun signe de curiosité déplacée, comme s'il engageait une conversation de salon, il se tourna dans ma direction :

« Vous êtes Anglais, *janab-i-ali?*

— Non, je suis *Namsawi* (Autrichien).

— Serait-il indiscret de vous demander si c'est pour affaires que vous voyagez dans ces régions?

— J'écris pour des journaux, répondis-je. Je voyage à travers votre pays afin d'en donner des descriptions aux gens de chez moi. Ils aiment connaître de quelle manière vivent les autres et savoir ce que pensent ceux-ci. »

Il inclina la tête avec un sourire approbateur et garda le silence. Un instant plus tard il tira des replis de son manteau une petite pipe à eau en argile et une tige de bambou; il fixa le bambou au récipient d'argile et se mit à frotter entre les paumes de ses mains quelque chose ressemblant à du tabac, plaçant chaque grain, comme si la matière était plus précieuse que de l'or, dans sa pipe dont il couvrit l'ouverture de braise. Faisant un visible effort, il aspira la fumée par le tube de bambou, toussant violemment et expectorant de même. L'eau dans le récipient d'argile se mit à glouglouter et une odeur âcre remplit la pièce. Je compris alors ce dont il s'agissait : c'était du chanvre indien, du haschisch, ce qui m'expliquait l'étrange maniérisme de l'homme : il était un *haschaschi,* un intoxiqué. Ses yeux n'étaient pas voilés comme ceux des fumeurs d'opium; ils étincelaient avec une intensité ayant quelque chose de détaché, d'impersonnel, fixant une distance immensément lointaine du monde réel les entourant.

Je le regardais sans mot dire. Quand il eut enfin terminé sa pipe, il me demanda :

« Ne veux-tu pas essayer? »

Je refusai en remerciant. J'avais déjà fait une ou deux expériences de l'opium (sans plaisir particulier), mais ce tripotage de haschisch me paraissait trop laborieux et sordide même pour tenter un essai. Le *haschaschi* eut un rire silencieux. Ses yeux, qui louchaient, glissèrent sur moi avec une amicale ironie :

www.islamicbulletin.com

« Je sais ce que vous pensez, ô respectable ami; vous pensez que le haschisch est l'œuvre du diable et cela vous fait peur. Absurde. Le haschisch est un don de Dieu. C'est excellent, spécialement pour les facultés mentales. Regarde, *hazrat*, laisse-moi t'expliquer. L'opium est mauvais, cela ne fait pas de doute, car il éveille chez l'homme le désir de choses hors de portée; il suscite des rêves avides, comme ceux d'une bête. Mais le haschisch apaise tous les désirs et rend indifférent à toutes les choses du monde. C'est bien cela : il procure le contentement. Vous pourriez placer une montagne d'or devant un *haschaschi* — non seulement au moment où il fume, mais n'importe quand —, il ne bougera même pas son petit doigt. L'opium rend les gens faibles et lâches, mais le haschisch tue la peur et rend l'homme brave comme un lion. Si tu demandais à un *haschaschi* de plonger dans une eau glacée en plein hiver, simplement il plongerait et en rirait... Car il sait qu'être sans cupidité, c'est aussi être sans crainte; et si un homme dépasse la crainte, il dépasse également le danger, sachant que tout ce qui lui arrive n'est que la part qui lui est dévolue dans la totalité de ce qui arrive... »

Et il se remit à rire, de ce rire court, saccadé et silencieux qui était entre la moquerie et la bienveillance. Puis il cessa de rire, grimaçant seulement derrière son nuage de fumée, ses yeux étincelants arrêtés sur un lointain immobile.

« La part qui m'est dévolue dans tout ce qui arrive... » Étendu sous les étoiles amicales du ciel d'Arabie, je pense à moi-même. « Moi, ce paquet de chair et d'os, de sensations et de perceptions, ai été placé dans l'orbite de l'Être, et je suis avec tout ce qui arrive... Le « danger » n'est qu'une illusion : jamais il ne pourra me « maîtriser ». Car tout ce qui m'arrive est une partie du courant contenant tout et dont je suis moi-même une partie. Est-ce que, peut-être, le danger et la sécurité, la mort et la joie, la destinée et l'accomplissement ne seraient que des aspects différents de ce paquet menu et majestueux à la fois qu'on appelle Moi? Quelle liberté infinie, ô Dieu, Tu as donnée à l'homme...! »

Il me faut fermer les yeux, si aiguë étant la sensation de bonheur apportée par cette pensée. Et les ailes de la liberté, de loin, m'effleurent en silence dans le souffle du vent passant sur mon visage.

6.

Je me sens maintenant assez solide pour m'asseoir et Zayd m'apporte l'une de nos selles de chameau pour m'y appuyer.

www.islamicbulletin.com

« Installe-toi confortablement, ô mon oncle! Après avoir pleuré ta mort cela me réjouit le cœur de te voir en bonne condition.

— Tu auras été pour moi un ami sûr, Zayd. Qu'aurais-je fait durant toutes ces années sans toi, si tu n'avais répondu à mon appel et ne m'avais suivi?

— Je n'ai jamais regretté ces années avec toi, ô mon oncle. Je me souviens encore du jour où j'ai reçu ta lettre m'appelant de la Mecque, il y a maintenant plus de cinq ans... L'idée de te revoir m'était chère, d'autant plus que, dans l'intervalle, tu avais été béni par la grâce de l'Islam. Mais à ce moment-là je venais d'épouser une fille de la tribu Muntafiq, une vierge, et son amour me plaisait excessivement. Ces filles d'Irak ont des tailles fines et des seins durs, « comme cela »; et, souriant à ce souvenir, il pressait son index contre le pommeau de la selle à laquelle je m'appuyais. » Et il n'est pas facile de s'enlever à leurs étreintes... Alors je me dis : « J'irai, mais non immédiatement; laisse-moi quelques semaines. » Mais les semaines passèrent, et les mois, et malgré mon divorce, peu après, d'avec cette femme, une fille de chien qui avait fait les yeux doux à son cousin, je ne pouvais me résoudre à quitter les *agayls* irakiens où j'étais en service, les amis que j'y avais et les plaisirs de Bagdad ou Bassora, et je me disais tout le temps : « Non, pas immédiatement; encore un petit peu de temps... » Mais un jour, alors que je venais de notre camp, où j'avais touché mon salaire mensuel, et que je songeais à aller passer la nuit chez un ami, tu revins soudain à ma mémoire et je me souvins de ce que tu m'avais écrit dans ta lettre sur la mort de ta chère *rafiqa*[1] — que Dieu lui fasse miséricorde — et je songeai combien tu devais être seul sans elle. Ainsi, d'un coup, je compris qu'il me fallait me rendre auprès de toi. Aussitôt j'arrachai l'étoile irakienne de mon *igâl* et la jetai à terre. Puis, sans même passer par la maison pour y prendre mes vêtements, je fis tourner bride à mon dromadaire en direction du Nufud et du Nadjd et me mis ainsi en chemin, m'arrêtant seulement au prochain village pour acheter une outre et des provisions. Je continuai à cheminer jusqu'à ce que je t'aie retrouvé à la Mecque, quatre semaines plus tard... »

— Et te souviens-tu, Zayd, de notre premier voyage ensemble à l'intérieur de l'Arabie, vers le sud, vers les palmeraies et les champs de blé de Wadi Bisha, puis de là vers les sables de Ranya, région où n'avais jamais pénétré aucun étranger auparavant?

— Je m'en souviens si bien, ô mon oncle! Tu étais si désireux de voir le Quartier Vide[2], où les djinns font chanter le sable sous le soleil... Et ces *budu* qui en habitaient les confins et qui n'avaient jamais de leur vie vu de verre. Ils croyaient que tes lunettes étaient faites d'eau

1. « Compagne », c'est-à-dire épouse.
2. Le Rub' al-Khali, vaste desert de sable sans aucun habitant, qui couvre environ un quart de la péninsule arabe.

www.islamicbulletin.com

congelée! Ils étaient eux-mêmes pareils à des djinns, lisant les traces dans le sable comme d'autres lisent des livres, et lisant aussi dans le ciel et dans l'air la venue d'une tempête de sable des heures avant qu'elle vienne vraiment... Et te souviens-tu, ô mon oncle, ce guide que nous avions pris à Ranya, ce diable de *badawi* que tu voulais abattre d'un coup de feu lorsqu'il faisait mine de nous abandonner en plein désert? Comme il était furieux de la machine avec laquelle tu faisais des images! »

Nous rions tous deux au souvenir de cet épisode déjà bien lointain. Mais, à l'époque, nous n'avions pas envie de rire du tout. Nous étions à six ou sept jours de voyage au sud de Riyad lorsque ce guide, un bédouin fanatique de la colonie d'*Ikhwan* d'Ar-Rayn, fut saisi d'un accès de rage lorsque je lui eus expliqué à quoi servait mon appareil de photos. Il voulut nous quitter à l'instant et à l'endroit même sous prétexte qu'une manière aussi païenne de produire des images pourrait compromettre le salut de son âme. Je n'aurais pas hésité à me débarrasser de lui si nous ne nous étions pas justement trouvés dans une région avec laquelle ni Zayd ni moi n'étions familiers et où, laissés à nous-mêmes, nous nous serions certainement perdus. Je tentai pour commencer de raisonner ce « diable de bédouin », mais sans résultat. Il restait inflexible et tourna son chameau dans la direction de Ranya. Alors je lui fis comprendre clairement que cela lui coûterait la vie de nous abandonner ainsi à un sort qui, à peu près certainement, nous mènerait à mourir de soif. Mais lorsque, malgré cet avertissement, il mit son chameau en mouvement, je mis mon fusil en joue dans sa direction et menaçai de tirer, avec la ferme intention de le faire en réalité, ce qui, enfin, parut peser plus lourd que le souci de sauver son âme. Après quelques prises de bec, il accepta de nous conduire jusqu'au prochain établissement de quelque importance où il serait possible de soumettre notre dispute au *qadi* local. Après l'avoir désarmé, Zayd et moi nous étions relayés pendant la nuit pour le surveiller et l'empêcher de s'esquiver. Le *qadi* de Quwa'iyya, à qui nous avions fait appel quelques jours plus tard, rendit d'abord une sentence favorable à notre guide, car, fit-il valoir, « il est honteux de produire des images d'êtres vivants » (se fondant sur une interprétation abusive d'un enseignement du Prophète; en effet, malgré le sentiment si répandu parmi de nombreux musulmans jusqu'à nos jours, estimant qu'il est interdit de reproduire l'image d'êtres vivants, la Loi islamique ne contient aucune injonction formelle à cet effet). Là-dessus je montrai au *qadi* la lettre ouverte du roi « à tous les *amîrs* du pays et à toute autre personne qui en prendrait connaissance », et le visage du *qadi* s'allongea au moment où il lut : « Muhammad Asad est notre hôte et notre ami, et il nous est cher; quiconque lui témoignera de l'amitié, la témoignera à nous-même, et quiconque lui montrera de l'hostilité sera regardé comme étant hostile à nous-même... » Les paroles écrites et le sceau d'Ibn

www.islamicbulletin.com

Saoud eurent un effet magique sur la sévérité du *qadi* qui finit par décider que, « dans certaines circonstances », il peut être admissible de produire des images.

« ... Néanmoins nous ne tenions pas à garder ce guide et nous en avons pris un autre pour retourner à Riyad.

— Et te souviens-tu de ces journées passées à Riyad, ô mon oncle, lorsque nous étions les hôtes du roi, mais que tu étais si triste de voir les vieilles écuries du palais se remplir d'automobiles toutes neuves et toutes brillantes.

... et l'amabilité du roi envers toi... »

— Et te souviens-tu, Zayd, quand il nous envoya chercher à percer les secrets de la révolte bédouine, et comment nous avons fait route durant tant de nuits pour nous introduire furtivement à Koweit, finissant par trouver la vérité au sujet des nouveaux *riyals* brillants et des fusils qui parvenaient aux rebelles d'au-delà de la mer... ?

— Et cette autre mission, ô mon oncle, quand Sayyid Ahmad — que Dieu prolonge ses jours — te délégua en Cyrénaïque et que nous avions secrètement, dans une *dhow,* traversé la mer pour aller en Égypte, et que nous avions poursuivi notre chemin jusqu'au Djebel Akhdar, trompant la surveillance de ces Italiens — que Dieu les maudisse — et avions rejoint les *moudjahidine* commandés par Umar al-Mukhtar? C'était une époque passionnante! »

Et nous continuons à nous remémorer tous ces jours, maintenant impossibles à compter, où nous étions ensemble, et tous ces « Te souviens-tu?... Te souviens-tu? » nous mènent tard dans la nuit, jusqu'à ce que le feu de camp vacille en pâlissant, jusqu'à ce qu'il n'y reste que quelques braises. Le visage de Zayd se range progressivement parmi les ombres et devient lui-même comme un souvenir devant mes yeux alourdis.

Dans le silence du désert où ne luisent que les étoiles et où souffle un vent doux et tiède ridant légèrement le sable, les images du passé et du présent s'entremêlent, se dissocient à nouveau et s'appellent l'une l'autre avec de merveilleuses résonances évocatrices remontant le cours du temps jusqu'au début de mes années d'Arabie, jusqu'à mon premier pèlerinage à la Mecque et à l'obscurité qui avait assombri ce temps pour moi : alors était morte la femme que j'avais aimée plus que toute autre femme que j'ai pu aimer depuis, et qui repose maintenant dans la terre de la Mecque, sous une pierre ne portant même pas d'inscription mais marquant la fin de sa route et le début d'un voyage nouveau pour moi : fin et commencement, appel et écho, entrelacement étrange dans la vallée rocailleuse de la Mecque.

« Zayd, reste-t-il du café?

— A tes ordres, ô mon oncle », répond Zayd. Sans se presser, il

www.islamicbulletin.com

soulève de sa main gauche la fine cafetière de laiton et, tenant dans sa main droite deux petites tasses sans anses qu'il fait tinter l'une contre l'autre, il verse un peu de café dans la première et me la tend. A l'ombre de sa *kufiyya* de pied-de-poule rouge et blanc, ses yeux me fixent avec une intensité solennelle, comme s'il était question d'une affaire beaucoup plus sérieuse qu'une simple tasse de café. Ces yeux, enfoncés et largement fendus, austères et même tristes lorsqu'ils sont tranquilles mais toujours prêts à étinceler dans une gaieté soudaine, évoquent la vie d'une centaine de générations dans les steppes et dans la liberté : ce sont les yeux d'un homme dont les ancêtres n'ont jamais été exploités ni n'ont jamais exploité d'autres humains. Mais, ce qu'il y a de plus beau en lui, ce sont ses mouvements : sereins, conscients de leur propre rythme, jamais précipités, jamais hésitants; c'est une précision et une économie rappelant l'homogénéité du jeu des instruments dans un orchestre symphonique bien dirigé. On voit souvent de tels mouvements parmi les bédouins; la sobriété du désert se reflète en eux. Car, exception faite de quelques villes et villages, la vie, en Arabie, a été si peu modelée par les mains humaines, que la nature, dans son austérité, a obligé l'homme à éviter toute dispersion de son comportement et à réduire toute action provenant de sa volonté ou d'une nécessité extérieure à un petit nombre de formes fondamentales et bien définies, formes demeurées les mêmes depuis d'innombrables générations et qui ont acquis au cours du temps la lisse acuité du cristal. Et cette simplicité d'action héritée du fond des âges apparaît maintenant dans les gestes du véritable Arabe comme dans son attitude devant la vie.

« Dis-moi, Zayd, où irons-nous demain? »

Zayd m'adresse un sourire :

« Eh bien, ô mon oncle, vers Tayma, évidemment... !

— Non, frère. Je désirais aller à Tayma, mais maintenant je ne le désire plus. Nous irons vers la Mecque... »

www.islamicbulletin.com

II. *Début du chemin*

1.

C'est déjà presque le soir, quelques jours après ma rencontre avec la soif, lorsque, Zayd et moi, arrivons à une petite oasis perdue où nous avons l'intention de passer la nuit. Dans les rayons du soleil couchant, les collines de sable situées vers l'est resplendissent comme des masses d'agate chatoyante, avec des nuances de pastel changeant sans cesse sous les reflets de la lumière et avec des teintes si délicates que le regard lui-même semble leur faire violence lorsqu'il se porte sur les ombres croissant presque imperceptiblement pour déboucher sur la grisaille du crépuscule. On distingue encore clairement la couronne emplumée des palmiers derrière lesquels sont à moitié cachées de basses maisonnettes de pisé et des palissades de jardin. Les roues de bois du puits continuent de chanter.

Nous faisons s'accroupir les chameaux à quelque distance du village, derrière la palmeraie, déchargeons nos lourdes sacoches et enlevons les selles du dos échauffé des animaux. Quelques bambins s'assemblent autour des étrangers et l'un d'eux, enfant aux grands yeux et à la tunique en lambeaux, offre à Zayd de lui montrer un endroit où se trouve du bois pour le feu. Et lorsque tous deux s'y rendent, je conduis les chameaux au puits. J'y jette mon seau de cuir et l'en retire plein d'eau lorsque quelques femmes du village arrivent avec des bassines de cuivre et des cruches de terre qu'elles portent en équilibre sur la tête, les bras étendus de côté comme des balanciers avec les mains dirigées vers le haut et tenant les coins de leur voile flottant comme des ailes.

« La paix soit sur toi, ô voyageur ! » disent-elles.

Je réponds :

« Et sur vous la paix et la miséricorde de Dieu ! »

Leurs vêtements sont noirs et leurs visages, comme c'est presque toujours le cas des bédouines et des villageoises de cette partie de

www.islamicbulletin.com

l'Arabie, sont dévoilés, de sorte que l'on aperçoit leurs grands yeux noirs. Bien qu'elles habitent une oasis depuis de longues générations, elles n'ont pas encore perdu l'air sérieux de leurs ancêtres nomades. Leurs mouvements sont nets et définis et leur réserve dénuée de timidité lorsque, sans mot dire, elles prennent de mes mains la corde du seau et tirent de l'eau pour mes chameaux, exactement comme, quatre mille ans auparavant, une femme tira de l'eau pour le serviteur d'Abraham venu de Canaan afin de chercher parmi la tribu apparentée de Padan-Aram une épouse pour Isaac, fils de son maître.

Il fit ployer les genoux aux chameaux hors de la ville, près d'un puits, vers le soir, à l'heure où les femmes sortent pour puiser de l'eau. Et il dit : « Yahweh, Dieu d'Abraham, mon maître, veuillez me faire rencontrer aujourd'hui ce que je désire, et usez de bonté envers mon maître Abraham. Voici que je me tiens près de la source d'eau, et les filles des habitants de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la jeune fille à laquelle je dirai : Penche ta cruche, je te prie, pour que je boive, — et qui répondra : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, — soit celle que vous avez destinée à votre serviteur Isaac ! Et par là je connaîtrai que vous avez usé de bonté envers mon maître. »

Il n'avait pas encore fini de parler, et voici que sortit, sa cruche sur l'épaule, Rebecca... La jeune fille était fort belle de figure ; elle était vierge et nul homme ne l'avait connue. Elle descendit à la source, remplit sa cruche et remonta. Le serviteur courut au-devant d'elle et dit : « Permets que je boive un peu d'eau de ta cruche. » Elle répondit : « Bois, mon seigneur » ; et, s'empressant d'abaisser sa cruche sur sa main, elle lui donna à boire. Quand elle eut achevé de lui donner à boire, elle dit : « Je puiserai aussi de l'eau pour les chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient bu assez. » Et elle se hâta de vider sa cruche dans l'abreuvoir, et courut encore au puits pour puiser, et elle puisa pour tous les chameaux.

Le récit biblique flotte dans ma mémoire alors que je me tiens avec mes deux chameaux devant le puits d'une petite oasis au milieu des sables du Grand Nufud et que je contemple les femmes qui ont pris de mes mains la corde du seau et maintenant tirent de l'eau pour mes animaux.

Loin est le pays de Padan-Aram, loin aussi le temps d'Abraham. Mais, ici, ces femmes, avec le pouvoir évocateur de leurs gestes majestueux, effacent la distance de l'espace et font apparaître quatre mille ans comme ne comptant pas dans le temps.

« Que Dieu bénisse vos mains, ô mes sœurs, et vous garde en sécurité.

— Et toi aussi reste sous la protection de Dieu, ô voyageur », répondent-elles. Puis elles reprennent leurs cruches et leurs bassines qu'elles remplissent d'eau pour les rapporter à la maison.

www.islamicbulletin.com

Rentré au bivouac, je fais s'agenouiller les chameaux et entrave leurs membres antérieurs pour les empêcher de s'éloigner pendant la nuit. Zayd a déjà fait du feu et prépare le café. L'eau bout dans une haute cafetière de laiton au long bec recourbé. Un plus petit récipient de même forme est prêt. Dans sa main gauche, Zayd tient une cuillère de fer aplati, longue de deux pieds, à l'aide de laquelle il rôtit une poignée de grains de café sur le feu doux, car, en Arabie, le café est rôti de frais pour chaque cafetière. Dès que les grains sont légèrement brunis, il les place dans un mortier de bronze et les broie. Alors il verse un peu de l'eau de la grande cafetière dans la petite, introduit le café broyé dans celle-ci qu'il place près du feu pour en faire lentement mijoter le contenu. Quand la cuisson est presque terminée, il ajoute quelques grains de cardamome pour rendre la décoction plus amère, car, comme on dit en Arabie, le café, pour être bon, doit être « amer comme la mort et chaud comme l'amour ».

Mais je ne suis pas encore prêt à jouir tranquillement de mon café. Fatigué et en sueur après les longues et chaudes heures passées en selle, mes vêtements salis me collent à la peau et j'ai besoin de prendre un bain. Marchant d'un pas tranquille sous les palmiers, je retourne donc au puits.

La nuit est déjà tombée. La palmeraie est déserte. Dans le lointain, en direction des maisons, un chien aboie. J'enlève mes vêtements et descends dans le puits en m'accrochant avec mains et pieds aux aspérités et lézardes de la paroi de maçonnerie et en prenant appui sur les cordes auxquelles les outres sont attachées. Je parviens à l'eau obscure et m'y plonge. Elle est froide et m'arrive à la poitrine. A côté de moi, dans le noir, sont les cordes maintenues en position verticale par le poids des grandes outres, maintenant sous l'eau, qui servent de jour à irriguer la plantation. Sous mes pieds je peux sentir le léger écoulement de l'eau filtrant de la source souterraine qui approvisionne le puits dans un courant ininterrompu de perpétuel renouvellement.

Au-dessus de moi le vent murmure en soufflant contre la margelle du puits et provoque à l'intérieur une légère résonance ressemblant au bruit d'un coquillage marin quand on en appuie l'ouverture contre l'oreille. C'est le même murmure que celui du gros coquillage que j'aimais écouter dans la maison de mon père il y a bien des années, alors que j'étais un enfant juste assez grand pour guigner par-dessus la table. Je serrais la coquille contre mon oreille et me demandais si le son y restait toujours ou seulement quand je la tenais pour l'entendre. Le son était-il indépendant de moi ou est-ce que je le provoquais par le fait de l'écouter? Bien des fois j'avais essayé de prendre la coquille par surprise en la tenant à distance de manière à faire cesser le murmure puis l'appliquant brusquement à mon oreille : mais le bruit y était encore et je ne pus jamais savoir s'il continuait même lorsque je ne l'écoutais pas.

www.islamicbulletin.com

Je ne savais pas, évidemment, que j'étais intrigué par une question qui, depuis des temps immémoriaux, avait déjà intrigué des têtes beaucoup plus sages que la mienne : c'était la question de savoir s'il existe indépendamment de nos esprits une chose que l'on peut appeler « réalité », ou si c'est notre esprit qui la crée. Je n'en savais rien à l'époque, mais, y repensant maintenant, il me semble que cette grande énigme m'a hanté, non seulement dans mon enfance, mais aussi par la suite, de même qu'elle a également hanté, à un moment ou à un autre, consciemment ou inconsciemment, tout être humain pensant. En effet, quelle que soit la vérité objective, le monde ne se manifeste à chacun de nous que sous la forme et dans la mesure de sa réflexion dans nos esprits. Ainsi on ne peut percevoir la « réalité » qu'en rapport avec sa propre existence. C'est là peut-être que pourrait être trouvée une explication valable à la croyance persistante de l'homme, depuis les premières articulations de sa conscience, en une survie individuelle après la mort, croyance trop profonde et trop généralement répandue à travers toutes les races et tous les temps pour être récusée à bon compte comme « désir pris pour une réalité ». Il ne serait probablement pas exagéré de dire qu'elle a été rendue inévitable et nécessaire par la structure même de l'esprit humain. Parler en termes abstraits et théoriques de sa propre mort comme d'une extinction ultime n'est peut-être pas difficile, mais cela est impossible à visualiser, car il faudrait être capable pour cela de ne visualiser rien moins que l'extinction de toute réalité en tant que telle; en d'autres termes il faudrait imaginer le néant, ce qu'aucun esprit humain n'est capable de faire.

Ce ne sont pas les philosophes et les prophètes qui nous ont appris à croire en une vie après la mort. Tout ce qu'ils firent fut de donner une forme et un contenu spirituel à une perception instinctive et aussi ancienne que la race humaine elle-même.

Je souris intérieurement en constatant combien il est incongru de spéculer sur des problèmes aussi profonds alors que je suis engagé dans une occupation aussi terre à terre que celle qui consiste à me débarrasser de la crasse et de la transpiration d'une longue journée de voyage. Mais, après tout, y a-t-il toujours une ligne de démarcation clairement discernable entre ce qui, dans la vie, est mondain et ce qui est sérieux? Pouvait-il, par exemple, y avoir quelque chose de plus terrestre que de se mettre à la recherche d'un chameau perdu, et quelque chose de plus sérieux, de plus difficile à comprendre, que de presque mourir de soif?

Peut-être que le choc de cette expérience a aiguisé mes sens et m'a donné le besoin de me rendre, en quelque sorte, des comptes à moi-même : besoin de saisir de manière plus complète qu'auparavant le

www.islamicbulletin.com

cours de ma propre vie. Mais alors, me dis-je à moi-même, peut-on vraiment saisir le sens de sa propre vie aussi longtemps que l'on est soi-même encore en vie? Nous savons, évidemment, ce qui nous est arrivé à telle ou telle période de notre existence et nous comprenons parfois pourquoi cela est arrivé. Mais notre destination — notre destinée — ne se laisse pas envisager aussi facilement : car la destinée est la somme de tout ce qui a été en mouvement en nous et nous a mis en mouvement, dans le passé et dans le présent, de même que de tout ce qui nous mettra en mouvement et sera en mouvement en nous dans le futur. Ainsi elle ne pourra se dévoiler qu'à la fin de notre chemin et demeurera toujours incomprise, ou comprise à moitié, aussi longtemps que nous marcherons sur ce chemin.

Comment, à trente-deux ans, puis-je dire ce que fut, ou ce qu'est ma destinée?

Parfois, regardant mon passé, il me semble que je peux presque discerner la vie de deux personnes. Mais, à y regarder de plus près, ces deux parties de ma vie sont-elles vraiment si différentes l'une de l'autre? Ou peut-être s'est-il toujours trouvé, malgré les apparentes différences de forme et de direction, une constante unité de sentiment et un but commun à l'une et à l'autre?

Je lève la tête et aperçois la rondelle de ciel formée par la margelle du puits et, dans ce ciel, des étoiles. Demeuré immobile un long moment, j'ai l'impression de voir comment elles modifient lentement leurs positions, poursuivant continuellement leur mouvement et ajoutant de nouvelles séries à des séries de millions d'années qui n'arrivent jamais à un terme. Et cela me conduit involontairement à penser à la toute petite série d'années qu'il m'a été donné de vivre — ces années obscures passées dans la chaude sécurité de la demeure de mon enfance et dans une ville où chaque coin de rue m'était familier; puis ce fut un monde nouveau parmi des gens dont la mine et le comportement me parurent d'abord rebutants, mais où je finis par trouver une nouvelle familiarité et la sensation d'être de nouveau à la maison; il y eut ensuite des décors toujours plus étrangers dans des villes aussi anciennes que la mémoire humaine, dans des steppes sans horizon, sur des montagnes sauvages comme le cœur humain et dans de torrides solitudes désertiques. Et ce fut la lente croissance de vérités nouvelles — nouvelles pour moi — puis ce jour dans les neiges de l'Hindu-Kush où, à l'issue d'une longue conversation, un ami afghan s'exclama avec surprise :

« Mais vous êtes musulman sans le savoir! »

Un autre jour, quelques mois plus tard, cette constatation, j'en vins à la faire moi-même. Ce fut, par la suite, mon premier pèlerinage à la Mecque; et survint la mort de ma femme, suivie d'une phase de désespoir. Depuis lors j'ai vécu parmi les Arabes un temps en dehors du temps : années de profonde amitié avec une personnalité royale qui,

www.islamicbulletin.com

à partir de rien s'était, de son épée, taillé un État et n'était plus distant que d'un pas de la véritable grandeur; années de pérégrinations à travers steppes et déserts; expéditions hasardeuses parmi les bédouins d'Arabie se faisant la guerre, puis en Libye encore en lutte pour l'indépendance; longs séjours à Médine où, dans la mosquée du Prophète, je m'efforçais d'accroître ma connaissance de l'Islam; pèlerinages répétés à la Mecque; mariages avec des filles de bédouins, suivis de divorces; rapports humains chaleureux et jours de morne solitude; entretiens sophistiqués avec des musulmans instruits venus de toutes les régions du monde et voyages à travers des contrées inexplorées : toutes ces années où j'étais immergé dans un monde si éloigné des préoccupations et des objectifs de l'existence occidentale.

Quelle longue série d'années...

Toutes ces années englouties maintenant reviennent à la surface, dévoilent à nouveau leurs visages; leurs voix multiples m'appellent. Et soudain, dans le tressaillement saccadé de mon cœur, je perçois combien mon chemin aura été long, interminable. « Tu n'as jamais rien fait d'autre que de cheminer, me dis-je à moi-même. Tu n'as jamais bâti ta vie sur quelque chose que l'on puisse saisir de ses mains et tu n'as jamais eu de réponse à la question « où vas-tu? »... Tu as circulé et circulé, vagabond à travers bien des pays, hôte de bien des cœurs, mais tes aspirations n'ont jamais été satisfaites et, bien que tu ne sois plus un étranger, tu n'as pas pris racine. »

Pourquoi se fait-il que, même après avoir trouvé ma place parmi un peuple croyant aux choses auxquelles j'en suis venu à croire moi-même, je n'ai pas pris racine?

Il y a deux ans, épousant une femme arabe à Médine, j'ai souhaité qu'elle me donne un fils. Grâce à ce fils, né il y a maintenant quelques mois, le sentiment a commencé à me venir que les Arabes sont de ma parenté comme ils sont mes frères dans la foi. Je voudrais que cet enfant ait de profondes racines dans le pays et qu'il grandisse avec la conscience d'un grand héritage de sang et de culture. Et cela, semble-t-il, devrait suffire à me donner le désir de m'établir pour de bon et de bâtir un foyer pour lui et sa famille. Mais alors pourquoi mes pérégrinations n'arrivent-elles pas à un terme et pourquoi dois-je toujours continuer ma route? Pourquoi cette vie, que j'ai moi-même choisie, ne me satisfait-elle pas pleinement? Qu'est-ce qui me manque dans ce milieu? Certainement pas les intérêts intellectuels de l'Europe. Toutes ces choses-là, je les ai laissées derrière moi. Elles ne me manquent pas. Certes, j'en suis maintenant si éloigné qu'il m'est devenu toujours plus difficile d'écrire pour les journaux européens qui me procurent ma subsistance; chaque fois que je leur envoie un article, cela me donne le sentiment de jeter une pierre dans un puits sans fond : la pierre disparaît dans le vide obscur et rien, pas même un écho, ne m'informe qu'elle est parvenue à destination...

www.islamicbulletin.com

Alors que, plongé dans l'eau noire du puits d'une oasis d'Arabie, je cogite ainsi avec inquiétude et perplexité, j'entends soudain dans les replis de ma mémoire la voix d'un vieux nomade kurde : « Si l'eau d'un bassin reste sans mouvement elle devient stagnante et boueuse, mais si elle s'agite et coule, alors elle s'éclaircit; il en est de même de l'homme qui voyage. » Là-dessus, comme par enchantement, toute inquiétude me quitte. Je me mets à prendre de la distance pour me regarder moi-même, comme pour lire une histoire dans un livre. Et je commence à comprendre que ma vie n'aurait pas pu prendre un tour différent. Et lorsque je me demande à moi-même « Quelle est la somme totale de ma vie? », quelque chose en moi semble répondre : « Tu as échangé un monde pour un autre; tu as gagné un monde nouveau en échange d'un ancien que tu n'avais jamais vraiment possédé. » J'ai la certitude éclatante qu'une telle entreprise peut occuper la durée de toute une vie.

Je grimpe jusqu'à l'extérieur du puits, passe la longue tunique propre que j'avais préparée et retourne en direction du feu où sont Zayd et les chameaux. Je bois le café amer que me tend Zayd et me couche par terre, près du feu, à la fois rafraîchi et réchauffé.

2.

Je me suis croisé les bras sous la nuque et regarde au-dessus de moi la voûte noire et étoilée du ciel d'Arabie. Une étoile filante passe sur une impressionnante trajectoire, puis une autre et encore une autre : chacune décrit un arc lumineux qui déchire l'obscurité. Sont-elles seulement des débris de planètes, fragments de quelque cataclysme cosmique, volant maintenant sans but dans l'immensité de l'univers? Mais non! Si nous posons la question à Zayd, il nous répondra que ce sont les javelots de feu au moyen desquels les anges chassent les diables qui, certaines nuits, cherchent à monter furtivement en direction du ciel pour épier les secrets de Dieu... N'était-ce pas Iblis en personne, le roi de tous les diables, qui vient d'être frappé par cette puissante flamme, là-bas vers l'est...?

Les légendes liées à ce ciel et à ses astres me sont maintenant plus familières que la maison de mon enfance.

Comment pourrait-il en être autrement? Depuis mon arrivée en Arabie, j'ai vécu comme un Arabe, je n'ai porté que des vêtements d'Arabe, je n'ai parlé que l'arabe et je n'ai rêvé également qu'en arabe. Les coutumes et les imaginations arabes ont presque imperceptiblement refaçonné ma manière de penser. Je n'ai pas été entravé par les multiples réserves mentales qui en général empêchent l'étranger, si versé soit-il dans les usages et la langue du pays, de parvenir à une

www.islamicbulletin.com

véritable approche des sentiments de ce peuple et de s'assimiler à son milieu.

Et tout à coup je me mets à rire à haute voix, d'un rire de joie et de liberté si sonore que Zayd me jette un regard de surprise et que ma chamelle tourne la tête vers moi d'un mouvement lent et légèrement dédaigneux. C'est que, maintenant, j'ai vu combien, en dépit de toute sa longueur, mon chemin aura été simple et droit, venant d'un monde que je n'avais pas possédé à un autre monde qui est vraiment le mien.

Ma venue dans ce pays n'a-t-elle pas été en réalité un retour à la maison? N'était-ce pas le retour d'un cœur qui, de loin, avait aperçu son ancienne patrie à travers un intervalle de milliers d'années et qui maintenant a reconnu ce ciel, mon ciel, avec une joie non dénuée de douleur? Car ce ciel arabe, tellement plus foncé, plus haut et plus somptueux, avec ses astres, que tout autre ciel, avait étendu sa voûte au-dessus du long exode de mes ancêtres, ces pasteurs-guerriers errants qui, voici des millénaires, s'étaient mis en route, poussés par le désir de terre et de butin, vers le pays fertile de Chaldée et vers un avenir inconnu : c'était la petite tribu des Hébreux, ancêtres de l'homme qui allait naître à Ur, en Chaldée.

Cet homme, Abraham, n'appartenait pas vraiment à Ur. Il n'était que l'un de ces Arabes dont les nombreuses tribus, à différentes époques, étaient remontées des déserts affamés de la péninsule en direction des pays rêvés du nord qui passaient pour regorger de lait et de miel, pays des sédentaires du Croissant fertile que constituent la Syrie et la Mésopotamie. Parfois ces tribus réussissaient à vaincre les habitants rencontrés sur leur passage et s'établissaient elles-mêmes en maîtres à leur place, se mêlant progressivement au peuple vaincu et donnant naissance avec lui à une nation nouvelle, comme dans le cas des Assyriens et des Babyloniens qui construisirent leurs royaumes sur les ruines de la civilisation plus ancienne des Sumériens, ou des Chaldéens dont le pouvoir se développa à Babylone, ou encore des Amorites que l'on connut plus tard sous l'appellation de Cananéens en Palestine et de Phéniciens sur les côtes de Syrie. D'autres fois les nomades venus du sud étaient trop faibles pour dominer ceux qui les avaient précédés et se faisaient absorber par eux. Il pouvait aussi arriver que les occupants du pays repoussent les nomades dans le désert, les obligeant à trouver d'autres pâturages et peut-être d'autres pays à conquérir. Le clan d'Abraham — dont le nom original, d'après la Genèse, était *Ab-Ram,* ce qui, en ancien arabe, signifie « Celui dont le désir est élevé » — fut évidemment l'une de ces tribus plus faibles. Le récit biblique de son séjour à Ur, aux confins du désert, se réfère à l'époque où il dut constater qu'il ne parvenait pas à s'assurer une nouvelle patrie au pays des deux fleuves et où il se mit en marche vers le nord-ouest, le long de l'Euphrate, en direction de Haran puis de la Syrie.

www.islamicbulletin.com

« Celui dont le désir est élevé », mon ancêtre lointain que Dieu avait dirigé vers des espaces inconnus et, ainsi, vers la découverte de soi-même, aurait bien compris pourquoi je suis maintenant ici, parce que lui aussi eut à parcourir bien des pays avant de pouvoir faire de sa vie quelque chose de concret, quelque chose que l'on puisse saisir de ses mains, lui qui avait été étranger à tant de foyers avant de pouvoir lui-même prendre racine. Comparée à sa grandiose expérience, ma modeste perplexité s'éclaire. Il aurait su lui-même, comme je sais maintenant, que le sens de toutes mes pérégrinations se trouvait dans un désir caché d'aller à la rencontre de moi-même en allant à la rencontre d'un monde qui envisageait les questions les plus profondes de la vie, la réalité elle-même, de manière différente de tout ce dont mon enfance et ma jeunesse m'avaient donné l'habitude.

3.

Quel long chemin depuis mon enfance et ma jeunesse en Europe centrale jusqu'à mon présent en Arabie! Mais quel chemin plaisant pour le voyage en arrière auquel le souvenir convie...

Il y avait eu ces années d'enfance dans la ville polonaise de Lwow [1], alors sous domination autrichienne, dans une maison aussi tranquille et digne que la rue où elle se dressait, longue rue d'une élégance un peu poussiéreuse, plantée de châtaigniers et pavée de cubes de bois qui atténuaient le bruit des sabots des chevaux et, à chaque heure du jour, donnaient le sentiment d'un après-midi paresseux. J'ai aimé cette aimable rue bien au-delà de mes années d'enfance et non seulement parce que ce fut celle de ma maison; je l'aimais, je crois, à cause de son air de noble retenue que l'on percevait tout au long de son cours, du centre animé de cette ville pleine de vie jusqu'au calme des bois voisins et du grand cimetière qui s'y cachait. De beaux équipages passaient parfois comme en volant sur leurs roues silencieuses et l'on n'entendait que le rythme marqué par les sabots des chevaux fringants. En hiver c'étaient des traîneaux qui glissaient le long de la rue accompagnés de nuages de vapeur jaillis des naseaux des chevaux et du son des grelots qui tintaient dans le froid; si l'on avait soi-même pris place dans le traîneau et si l'on sentait cet air froid mordre ses joues, on savait que ce galop menait à un bonheur sans commencement ni fin.

Il y avait aussi les mois d'été à la campagne, où mon grand-père maternel, banquier fortuné, avait un vaste domaine destiné d'abord à l'agrément de sa grande famille. Un ruisseau paresseux bordé de saules y serpentait. Dans les étables peuplées de vaches paisibles régnait un clair-obscur mystérieusement chargé de l'odeur des animaux et du foin,

1. Lwow est aujourd'hui en Union soviétique.

www.islamicbulletin.com

et où résonnait le rire des paysannes ruthènes occupées le soir à la traite. On pouvait boire le lait chaud et mousseux directement au seau, non parce que l'on avait soif, mais parce qu'il était excitant de boire quelque chose d'encore si proche de sa source animale... Les chaudes journées d'août se passaient dans les champs où les mains des fermiers fauchaient le blé et où les femmes le ramassaient et le liaient en gerbes, femmes jeunes et agréables à regarder avec leurs corps denses, leurs poitrines pleines et leurs bras solides et chauds dont on sentait la force lorsque, pour jouer, elles nous roulaient parmi les gerbes; mais, bien sûr, on était trop petit pour tirer d'autres conclusions de ces embrassades pleines de rires...

Il y avait eu aussi des voyages avec mes parents, à Vienne, à Berlin, dans les Alpes et au bord de la mer du Nord ou de la Baltique, endroits si lointains qu'ils paraissaient presque appartenir à d'autres mondes. Chaque fois que l'on se mettait en route pour un tel voyage, le premier sifflement du train et les premiers tours de roues empêchaient presque nos cœurs de battre à la pensée de toutes les merveilles qui allaient se révéler à nous... Et il y avait les camarades, garçons et filles, un frère, une sœur et de nombreux cousins. Les dimanches venaient comme des jours de gloire et de liberté après la monotonie — tout de même supportable — des semaines de travail à l'école; c'étaient alors des randonnées à pied à travers la campagne, ou bien de premiers rendez-vous furtifs avec de jolies filles du même âge, ce qui faisait rougir nos visages et nous mettait dans un état d'excitation étrange dont on ne se remettait qu'après de longues heures...

Ce fut une enfance heureuse et pleine de contentements, même considérée après coup. Mes parents vivaient dans des conditions aisées et se consacraient beaucoup à leurs enfants. La sérénité de ma mère et son calme imperturbable n'ont pas dû être étrangers à la facilité avec laquelle, dans les années qui suivirent, j'ai pu m'adapter aux conditions les plus insolites et, à l'occasion, les plus contraires, cependant que l'état intérieur remuant de mon père s'est probablement reflété dans le mien.

Si je devais décrire mon père, je dirais que cet homme d'apparence agréable, mince, de taille moyenne, au teint plutôt foncé et aux yeux noirs et intenses, ne semblait pas parfaitement en harmonie avec son milieu. Adolescent, il avait rêvé de se consacrer à la science, spécialement à la physique, mais il ne put jamais réaliser cette ambition et il avait dû se contenter d'être avocat. Et malgré sa réussite dans cette profession, dans laquelle son esprit pénétrant aurait dû trouver assez de satisfactions, il ne s'était jamais complètement réconcilié avec elle. L'air d'isolement que l'on sentait autour de lui doit avoir été causé par le

www.islamicbulletin.com

sentiment, qui ne l'avait jamais quitté, que sa véritable vocation lui avait échappé.

Son père avait été rabbin de tendance orthodoxe à Czernowitz, capitale de la Bucovine, alors province autrichienne. Je m'en souviens comme d'un vieillard de belle prestance aux mains délicates et au visage plein de sensibilité encadré d'une longue barbe blanche. A côté du vif intérêt qu'il portait aux mathématiques et à l'astronomie qui occupèrent ses loisirs tout au long de sa vie, il était l'un des meilleurs joueurs d'échecs du district. Ce fut peut-être l'origine de sa longue amitié avec l'archevêque grec-orthodoxe, lui-même joueur remarquable. Les deux hommes passaient de nombreuses soirées à la même table d'échecs et concluaient leurs parties par des échanges de vues sur les propositions métaphysiques de leur religion respective. Avec une telle tournure d'esprit, mon grand-père, semble-t-il, aurait dû favoriser le penchant de son fils — mon père — pour la science. Mais il avait apparemment décidé une fois pour toutes que son fils aîné poursuivrait la tradition rabbinique de la famille qui remontait à plusieurs générations et il avait refusé de prendre en considération la possibilité de toute autre carrière pour mon père. Sa détermination à cet égard avait dû être renforcée par la présence dans le placard familial d'un squelette honteux : le souvenir de l'un de ses oncles — c'est-à-dire pour moi d'un arrière-grand-oncle — qui avait, de la manière la plus inattendue, « trahi » la tradition familiale et s'était même détourné de la religion de ses pères.

Cet arrière-grand-oncle presque mythique, dont le nom n'était jamais prononcé à haute voix, semblait avoir été élevé dans une tradition familiale également stricte. Très jeune encore il avait terminé toutes ses études de rabbin et avait été marié à une femme qu'il n'aimait sans doute pas. Et comme la profession rabbinique ne suffisait pas, à cette époque, à fournir de revenus suffisants, il y suppléait par un commerce de fourrure qui nécessitait chaque année un voyage à Leipzig, principal marché européen de la fourrure. Un jour, âgé de vingt-cinq ans, il partit avec son attelage — c'était dans la première moitié du XIXe siècle — pour l'un de ces longs voyages. A Leipzig, comme d'habitude, il vendit ses fourrures; mais au lieu de rentrer, comme à l'ordinaire, à la maison, il vendit également la voiture et le cheval, se rasa la barbe, se coupa les boucles et, oubliant son épouse non aimée, se rendit en Angleterre. Il gagna d'abord sa vie à de menus travaux subalternes, étudiant le soir l'astronomie et les mathématiques. L'un de ses patrons remarqua ses capacités intellectuelles et lui fournit la possibilité de poursuivre ses études à Oxford d'où il sortit au bout de quelques années avec la réputation d'un savant plein de promesses. Il s'était aussi converti au christianisme. Peu après il envoyait une lettre de divorce à son épouse juive et se mariait avec une jeune femme de parmi les « gentils ». Notre famille n'a jamais su grand-chose de son

www.islamicbulletin.com

existence ultérieure, sauf qu'il acquit une réputation considérable en tant qu'astronome et professeur d'université. Il portait un titre de noblesse lorsqu'il termina ses jours.

Cet exemple horrifiant semble avoir convaincu mon grand-père de la nécessité d'une attitude très stricte envers l'inclination de mon père à l'étude de la science des « gentils ». Il fallait en faire un rabbin et cela ne pouvait se discuter. Pourtant mon père n'était pas disposé à céder si facilement. Alors que, de jour, il étudiait le Talmud, il passait une partie de ses nuits à bûcher, secrètement et sans l'aide d'aucun maître, le programme du collège classique. Il finit par s'en ouvrir à sa mère. Et bien que les études clandestines de son fils eussent alourdi la conscience de celle-ci, sa nature généreuse la conduisit à estimer qu'il serait cruel d'enlever à son fils toute chance de suivre ses penchants. A vingt-deux ans, ayant terminé en quatre ans le programme du collège s'étendant sur huit ans, mon père se présenta aux examens de baccalauréat qu'il passa avec honneur. Une fois en possession du diplôme, la mère et le fils eurent l'audace de communiquer l'effrayante nouvelle à mon grand-père. Je peux imaginer la terrible scène qui s'ensuivit. Mais le résultat fut que finalement mon grand-père se radoucit et accepta que mon père interrompît ses études rabbiniques et entrât à l'université. Cependant les conditions économiques de la famille ne lui permirent pas de se lancer dans ses chères études de physique. Il dut, à la place, apprendre une profession plus lucrative, celle de juriste, et ce fut ainsi qu'il devint avocat. Quelques années plus tard il s'installa dans la ville de Lwow, en Galicie orientale, et épousa ma mère, l'une des quatre filles d'un riche banquier de l'endroit. C'est là, dans l'été 1900, que je naquis, deuxième de trois enfants.

Les aspirations contrariées de mon père s'exprimaient dans ses vastes lectures sur des sujets scientifiques et peut-être aussi dans sa prédilection marquée, bien que fort discrète, pour son deuxième fils — moi-même — qui, lui aussi, témoignait d'un intérêt particulier pour les choses non directement liées aux possibilités de gagner de l'argent ou de faire carrière. Et pourtant ses espoirs de faire de moi un scientifique ne devaient pas se réaliser. Comme étudiant je n'étais sans doute pas stupide, mais assez indifférent. Les mathématiques et les sciences naturelles m'ennuyaient particulièrement. Je trouvais incomparablement plus de plaisir à la lecture des romans historiques de Sienkiewicz, des fantaisies de Jules Verne, des histoires d'Indiens de Fenimore Cooper et de Karl May puis, plus tard, des vers de Rilke et des cadences sonores de *Ainsi parlait Zarathoustra.* Les mystères de la gravitation et de l'électricité, aussi bien que la grammaire latine ou grecque, me laissaient entièrement froid, le résultat étant que je ne passais jamais mes examens que d'extrême justesse. Cela dut causer une réelle déception à mon père, mais il aurait pu trouver une consolation dans le fait que mes maîtres paraissaient très satisfaits de

www.islamicbulletin.com

mon inclination à la littérature, aussi bien polonaise qu'allemande, et à l'histoire.

Conformément à la tradition de la famille, on me fit donner, par des enseignants privés qui venaient à la maison, une formation complète en religion hébraïque. Cela n'était pas dû à une religiosité prononcée de la part de mes parents. Ils appartenaient à une génération qui, tout en honorant encore des lèvres la foi religieuse qui avait façonné la vie des anciens, ne faisait plus d'efforts sérieux pour conformer à ces enseignements son existence quotidienne ni même ses principes éthiques. Dans une telle société, le concept même de religion était réduit à ne plus être que l'une de ces deux choses : ou bien le rituel figé de ceux qui se cramponnaient par habitude — et seulement par habitude — à leur héritage religieux, ou bien l'insouciance cynique des « libéraux » pour qui la religion était une superstition dépassée à laquelle on pouvait à l'occasion se conformer extérieurement mais dont on avait secrètement honte comme de quelque chose d'intellectuellement indéfendable. Apparemment, mes parents appartenaient à la première catégorie, mais j'ai eu parfois l'impression qu'au moins mon père inclinait vers la seconde attitude. En tout cas, par égard pour son père aussi bien que pour son beau-père, il insistait pour me faire passer de longues heures à l'étude des Écritures sacrées. Ce fut ainsi qu'à treize ans, non seulement je pouvais lire l'hébreu très couramment, mais que je le parlais avec aisance; en outre je m'étais familiarisé avec l'araméen (ce qui peut expliquer la facilité avec laquelle, des années plus tard, je me mis à l'arabe). J'étudiais l'Ancien Testament dans le texte original; la *Mishna* et la *Gemara* — texte et commentaires du Talmud — me devinrent également familiers. J'étais capable de disserter avec une certaine assurance sur les différences entre les Talmuds de Babylone et de Jérusaleum. Je me plongeais aussi dans les méandres de l'exégèse biblique dite *Targum,* comme si j'avais été destiné à une carrière rabbinique.

En dépit de ce bourgeonnement de sagesse religieuse, ou peut-être à cause de lui, j'acquis bientôt un sentiment de dédain envers bon nombre des affirmations de la foi judaïque. Assurément je n'étais pas en désaccord avec les exigences de droiture morale si vigoureusement soulignées dans toutes les Écritures judaïques ni avec la sublime conscience du Divin existant chez les prophètes hébreux, mais il me semblait que le Dieu de l'Ancien Testament et du Talmud mettait une insistance exagérée sur le rituel au moyen duquel ses adorateurs devaient Lui adresser leur culte. J'eus aussi l'impression que ce Dieu était, d'une façon surprenante, préoccupé du sort d'une nation particulière, les Hébreux. Le caractère même de l'Ancien Testament en tant qu'histoire des descendants d'Abraham tendait à faire apparaître Dieu non comme Créateur et Protecteur de toute l'humanité, mais plutôt comme divinité tribale ajustant toute la création aux besoins

www.islamicbulletin.com

d'un « peuple élu », le récompensant par des conquêtes s'il suivait la voie droite et le faisant souffrir entre les mains des incroyants chaque fois qu'il s'en écartait. Ces imperfections fondamentales faisaient que même la ferveur spirituelle de prophètes tels qu'Isaïe et Jérémie semblait dénuée de message universel.

Cependant, même si le résultat de ces premières études fut le contraire du but visé, m'éloignant plutôt que me rapprochant de la religion de mes ancêtres, j'ai souvent pensé par la suite qu'elles m'avaient aidé à mieux comprendre le sens fondamental de la religion en tant que telle et quelle qu'en soit la forme. Pourtant, à cette époque, la déception que me fit éprouver le judaïsme ne me poussa pas à rechercher d'autres vérités spirituelles. Sous l'influence d'un milieu agnostique, j'avais tendance, comme tant de garçons de mon âge, à rejeter en fait toute religion en tant qu'institution. Et comme ma religion n'avait jamais signifié pour moi beaucoup plus qu'une série de règles restrictives, je n'éprouvais pas de regret à m'en écarter. Les préoccupations théologiques et philosophiques ne me touchaient pas encore en réalité. Ce qui m'intéressait n'était pas très différent des aspirations des autres jeunes gens : action, aventure, excitation.

Vers la fin de 1914, alors que la Première Guerre mondiale était déjà déchaînée, ma première chance de réaliser mes rêves d'adolescent me parut à portée de la main. Âgé de quatorze ans, je m'échappai de l'école et m'annonçai à l'armée autrichienne sous un faux nom. J'étais grand pour mon âge et pouvais facilement passer pour avoir 18 ans, minimum requis pour être recruté. Mais apparemment je ne portais pas un bâton de maréchal dans mon havresac. Après une semaine, mon pauvre père réussit, avec l'aide de la police, à me retrouver, et je fus ignominieusement reconduit sous escorte à Vienne où ma famille s'était installée peu auparavant. Près de quatre ans plus tard je fus réellement et légitimement enrôlé dans l'armée autrichienne, mais j'avais alors cessé de rêver de gloire militaire et c'est dans d'autres voies que je cherchais à me réaliser moi-même. D'ailleurs, quelques semaines après mon entrée en service, la révolution éclata, l'Empire autrichien s'écroula et la guerre était finie.

Pendant près de deux ans après la fin de la guerre, j'étudiai, de façon un peu décousue, l'histoire de l'art et la philosophie à l'université de Vienne. Mais je n'avais guère mis mon cœur à ces études. Je n'étais pas tenté par une carrière académique tranquille. Je souhaitais entrer en contact plus étroit avec la vie, y pénétrer sans recourir à ces défenses artificielles et soigneusement combinées que les gens épris de sécurité aiment à établir autour d'eux. Je désirais aussi trouver par moi-même une approche vers un ordre spirituel qui, je le pressentais, devait exister, mais que je ne pouvais encore discerner.

www.islamicbulletin.com

Il n'est pas très facile d'expliquer ce que j'entendais à cette époque par « ordre spirituel ». Il ne s'agissait certes pas pour moi de concevoir le problème en termes religieux conventionnels ni même en n'importe quels autres termes doués d'une précision quelconque. Si j'étais à cet égard dans le vague, il est juste de dire que cela ne m'était pas entièrement imputable. C'était le vague de toute une génération.

Les premières décades du XXe siècle s'étaient passées sous le signe d'un vide spirituel. Toutes les valeurs éthiques auxquelles l'Europe s'était conformée depuis tant de siècles s'étaient désagrégées sous le terrible impact de tout ce qui s'était passé entre 1914 et 1918 et aucun nouveau système de valeurs n'était encore en vue. Une impression de fragilité et d'insécurité était partout dans l'air; c'était le pressentiment des tourmentes sociales et intellectuelles qui devaient conduire à douter de la possibilité de jamais pouvoir retrouver quelque stabilité dans les pensées et dans les efforts de l'être humain. Tout paraissait flotter dans un courant informe et l'inquiétude spirituelle de la jeunesse ne trouvait nulle part où s'apaiser. En l'absence de tout critère solide de moralité, personne n'était capable de nous donner, à nous les jeunes, de réponse satisfaisante aux innombrables questions qui nous troublaient. La science nous disait « le savoir est tout », mais oubliait en même temps que le savoir sans objectif éthique ne saurait mener qu'au chaos. Les réformateurs sociaux, les révolutionnaires, les communistes, tous ceux qui voulaient bâtir un monde meilleur et plus heureux, raisonnaient en des termes ne prenant en considération que les faits extérieurs, sociaux et économiques, et pour remédier à cette insuffisance, ils avaient promu leur « conception matérialiste de l'histoire » au rang d'une sorte de nouvelle métaphysique antimétaphysique. D'un autre côté, les gens traditionnellement religieux ne trouvaient rien de mieux que d'attribuer à leur Dieu les qualités appartenant à leurs propres modes de penser, lesquels étaient depuis longtemps devenus rigides et inopérants; et lorsque nous remarquions que ces prétendues qualités divines étaient souvent en contraste frappant avec ce que nous constations dans le monde autour de nous, nous nous disions à nous-mêmes : « Les forces mouvantes du destin sont manifestement différentes des qualités attribuées à Dieu, donc il n'y a pas de Dieu! » Et l'idée ne venait qu'à très peu d'entre nous que la cause de toute cette confusion aurait pu résider dans l'arbitraire de ces propres justes qui croyaient défendre la foi en prétendant avoir le droit de « définir » Dieu et qui, en Le recouvrant de leurs propres vêtements, Le séparaient de l'homme et de sa destinée.

Sur le plan individuel, cette instabilité éthique ne pouvait mener qu'à un total chaos moral et au cynisme, ou alors à la recherche plus personnelle et plus créatrice d'une voie vers ce que l'on pouvait regarder comme une vie digne d'être vécue.

Cependant, bien que de semblables problèmes aient souvent occupé

www.islamicbulletin.com

mon esprit, en réalité ils ne me troublaient pas. Je n'ai jamais été très porté à la spéculation métaphysique ni à une recherche consciente de « vérités » abstraites. Mes intérêts se situaient davantage en direction des choses vues et ressenties, des gens, des activités et des relations. Et ce fut précisément en ce temps-là que je commençai à découvrir ce que peuvent être les relations féminines.

Dans le processus général de dissolution des mœurs consécutif à la grande guerre, un considérable relâchement caractérisait les rapports entre les sexes. Il ne s'agissait pas tant, me semble-t-il, d'une révolte contre l'étroitesse du XIXe siècle, mais plutôt du passage, par rebondissement, d'une situation où certaines normes de morale étaient regardées comme éternelles et indiscutables à des conditions sociales nouvelles où tout était remis en question : de la croyance confortable d'hier en la marche continue de l'homme en direction du progrès, le pendule revenait en sens inverse vers le désenchantement amer de Spengler, le relativisme moral de Nietzsche et le nihilisme spirituel issu de la psychanalyse. Repensant plus tard à ces premières années d'après-guerre, j'ai le sentiment que ces jeunes hommes et jeunes femmes qui devisaient et écrivaient avec tant d'enthousiasme sur la « liberté corporelle » étaient en réalité bien loin de l'esprit bouillant de Pan qu'ils invoquaient si volontiers. Leurs extases étaient trop conscientes pour être réellement spontanées et trop modérées pour être révolutionnaires. Leurs relations sexuelles avaient en général quelque chose de fortuit, ainsi qu'une certaine facilité qui, en fait, ne menait bien souvent à rien d'autre qu'à la promiscuité.

Même si j'étais moi-même encore attaché à des vestiges de moralité conventionnelle, il aurait été extrêmement difficile de ne pas se laisser entraîner par un courant si largement répandu. Dans ces conditions, je me faisais plutôt une gloire, comme tant d'autres de ma génération, de participer à ce que nous considérions comme une « révolte contre des conventions vides de sens ». Les flirts devenaient vite des affaires, et ces affaires des passions. Je ne pense pourtant pas que j'étais libertin, car dans toutes ces amours de jeunesse, même les plus frivoles et les plus passagères, j'avais toujours la lueur d'un espoir, vague mais insistant, que le terrible isolement séparant entre eux les êtres humains puisse être rompu par l'union d'un homme et d'une femme.

Mon inquiétude grandissait et rendait toujours plus difficile la poursuite de mes études universitaires. Je finis par prendre la décision de les interrompre définitivement et de tenter ma chance dans le journalisme. Pour des motifs sans doute plus sérieux que je n'étais disposé à reconnaître, mon père s'opposa vigoureusement à un tel dessein, faisant valoir qu'avant de décider de faire métier d'écrire, je devais au moins démontrer que j'étais capable d'écrire. « En tout cas,

www.islamicbulletin.com

conclua-t-il à l'issue de l'une de nos discussions orageuses, un grade universitaire n'a jamais empêché personne de réussir comme écrivain. » Il raisonnait sainement, mais j'étais très jeune et débordais à la fois d'espoir et d'impatience. Lorsque je me rendis compte que son attitude ne changerait pas, il m'apparut que je n'avais plus rien d'autre à faire que d'opérer seul mon départ dans la vie. Un beau jour de l'été 1920, sans avoir informé quiconque de mes intentions, je dis adieu à Vienne et pris le train pour Prague.

Outre mes effets personnels, tout ce que je possédais était un diamant monté sur bague qui me venait de ma mère, décédée l'année précédente. Je vendis ce bijou par l'intermédiaire d'un garçon du principal café littéraire de Prague. Je fus très probablement roulé lors de cette transaction, mais la somme que j'en retirai me sembla presque une petite fortune. Avec celle-ci en poche, je partis pour Berlin où des amis de Vienne m'introduisirent dans le cercle magique des *littérateurs*[1] et des artistes qui se rencontraient au vieux *Café des Westens*.

Je savais que je ne devrais désormais compter que sur moi-même. Jamais plus je n'attendrai ni n'accepterai d'assistance financière de ma famille. Quelques semaines plus tard, lorsque la colère de mon père se fut un peu apaisée, il m'écrivit : « Je peux déjà pressentir que tu vas finir comme un vagabond au fond d'un fossé. » A quoi je répondis : « Pour moi ce ne sera pas le fossé, mais le sommet. » Quant à savoir de quelle manière je grimperai à ce sommet, la chose ne m'apparaissait avec aucune clarté, mais je savais que je voulais écrire et j'étais évidemment convaincu que le monde des lettres, les bras grands ouverts, m'attendait.

Mes ressources financières s'épuisèrent au bout de quelques mois et je me mis à la recherche d'un travail rémunéré. Pour un jeune homme ayant des aspirations journalistiques, il fallait évidemment choisir l'un des grands quotidiens. Mais je dus constater qu'aucun d'eux n'était disposé à me « choisir ». Je ne le compris pas tout de suite et, des semaines durant, je battis les pavés de Berlin, car c'était devenu un problème de payer un taxi ou même le métro. J'eus un nombre incalculable d'entretiens humiliants avec des rédacteurs en chef ou avec leurs subordonnés, jusqu'à ce que je me rende compte qu'à moins d'un miracle, un jouvenceau sans une ligne imprimée à son actif n'avait pas la moindre chance d'être admis dans l'enceinte sacrée d'une rédaction de journal. Le miracle ne se produisit pas. En lieu et place je fis connaissance avec la faim et, plusieurs semaines durant, n'eus pour toute subsistance guère plus que le thé et les deux petits pains que ma logeuse me servait le matin. Mes amis littéraires du *Café des Westens* ne pouvaient faire grand-chose pour le « postulant » novice et inexpérimenté que j'étais; d'ailleurs la plupart d'entre eux vivaient dans des

1. En français dans le texte.

www.islamicbulletin.com

conditions assez peu différentes de la mienne, vivotant au jour le jour en bordure du néant et se débattant pour surnager. Parfois, dans l'abondance subite produite par un article publié en bonne place ou par la vente d'un tableau, il pouvait arriver que l'un ou l'autre offrît une tournée de bière et de frankfurters, me faisant participer à cette munificence soudaine. Éventuellement aussi quelque snob opulent invitait à dîner chez lui un groupe des étranges intellectuels que nous étions ; il contemplait comment nous remplissions nos estomacs vides de canapés au caviar et de champagne, alors que nous repayions les largesses de notre hôte par des propos brillants et par des aperçus sur la « vie de bohème ». Mais en général la faim régnait sur mes journées et, la nuit, mes rêves abondaient en biftecks, en saucisses et en tartines épaisses. J'eus à plusieurs reprises la tentation d'écrire à mon père et de solliciter une aide qu'il ne m'eût sûrement pas refusée, mais la fierté l'emportait chaque fois et me poussait à lui faire croire que j'avais un excellent travail si bien payé...

Une éclaircie survint enfin. Je fus présenté à F. W. Murnau qui, à cette époque, commençait à se faire un nom comme producteur de films (cela se passait quelques années avant qu'il fût appelé par Hollywood à une renommée encore plus grande puis à une fin tragique et prématurée). Et Murnau, avec cette spontanéité capricieuse qui le rendait cher à tous ses amis, se prit immédiatement d'affection pour ce jeune homme qui faisait face à l'adversité avec tant d'ardeur et regardait l'avenir avec tant d'espoir. Il me demanda s'il me plairait de travailler sous ses ordres à un nouveau film qu'il allait commencer. Bien qu'il ne s'agît que d'un travail temporaire, je vis les portes du ciel s'ouvrir devant moi et je répondis en balbutiant :

« Oh oui, je voudrais bien... »

Pendant deux mois pleins de gloire, libre de tout souci financier, totalement absorbé par une série d'expériences merveilleuses et différentes de tout ce que j'avais connu auparavant, je travaillai comme assistant de Murnau. Ma confiance en moi-même s'enfla terriblement et ne fut certes pas diminuée par le fait que la principale actrice du film — très belle et fort connue — ne parut pas indifférente à un flirt avec le jeune assistant du directeur de production. Lorsque le film fut terminé et que Murnau partit pour l'étranger où de nouvelles tâches l'attendaient, je pris congé de lui avec la conviction que mes plus mauvais jours étaient derrière moi.

Peu après, mon ami Anton Kuh, journaliste viennois qui, depuis peu, s'était fait connaître à Berlin comme critique théâtral, me proposa de collaborer avec lui à un scénario de film qu'on lui avait demandé d'écrire. J'acceptai l'offre avec enthousiasme et apportai au script une contribution importante. En tout cas le producteur paya complaisamment la somme convenue qui fut divisée en deux parts égales entre Anton et moi. De manière à célébrer dignement notre « entrée

www.islamicbulletin.com

dans le monde du cinéma », une réception fut organisée dans l'un des restaurants les plus chics de Berlin; mais au moment de recevoir la facture, il nous fallut constater que presque tout l'argent gagné avait déjà filé en langoustes, en caviar et en vins français. Cependant notre période de chance n'était pas terminée. Immédiatement après nous commencions la rédaction d'un nouveau scénario — fantaisie imaginée autour du personnage de Balzac à qui nous faisions vivre une expérience bizarre et entièrement imaginaire — et nous trouvions un acheteur le jour même où nous le terminions. Cette fois-ci, pourtant, je refusai de « célébrer » notre succès et préférai aller prendre quelques semaines de vacances au bord des lacs bavarois.

Après encore une année remplie de péripéties variées dans diverses villes d'Europe centrale, avec des hauts et des bas ainsi que toutes sortes de besognes de courte durée, je parvins enfin à pénétrer dans le monde du journalisme.

Cette percée se produisit dans l'automne 1921, après une nouvelle période de difficultés financières. Un après-midi, j'étais assis fatigué et découragé au *Café des Westens* lorsqu'un de mes amis s'installa à ma table. Une fois que je lui eus fait part de mes soucis, il me donna ce conseil :

« Il se pourrait bien qu'il y ait une chance pour toi; Dammert lance une agence d'information en collaboration avec *United Press of America*. Elle s'appellera *United Telegraph*. Je suis sûr qu'il aura besoin d'un grand nombre de rédacteurs. Je te présenterai à lui si ça t'intéresse. »

Le Dr. Dammert était une personnalité bien connue des milieux politiques de Berlin dans les années 20. Membre influent du Parti catholique du Centre, il était fortuné et avait très bonne réputation. L'idée de travailler sous ses ordres me plaisait.

Le lendemain mon ami me conduisit au bureau du Dr. Dammert. D'âge moyen, d'allure élégante, il nous accueillit très aimablement et nous fit asseoir.

« M. Fingal (mon ami) m'a parlé de vous. Avez-vous déjà travaillé comme journaliste?

— Non, monsieur, répondis-je. Mais j'ai beaucoup d'expérience dans d'autres domaines. Je suis en quelque sorte un expert des pays d'Europe orientale et je sais plusieurs langues. (En réalité la seule langue d'Europe orientale que je savais était le polonais et je n'avais que de très vagues idées de ce qui se passait dans cette partie du monde, mais j'étais résolu à ne pas laisser passer ma chance par excès de modestie.)

— Certes, cela est intéressant, fit le Dr. Dammert avec un demi-sourire J'ai un réel penchant pour les experts. Malheureusement je n'ai

www.islamicbulletin.com

pas à l'heure actuelle d'emploi pour un expert des affaires d'Europe orientale. »

Il dut voir ma déception sur mon visage, car il poursuivit aussitôt :

« J'aurais cependant une possibilité pour vous, bien que cela soit probablement inférieur à vos désirs...

— Quelle est cette possibilité? demandai-je avec impatience, pensant à mon loyer en retard.

— Eh bien... j'ai besoin de téléphonistes... Non, non, ne croyez pas qu'il s'agisse de répondre au central téléphonique. Je veux dire : des téléphonistes pour transmettre les nouvelles aux journaux de province. »

C'était assurément fort inférieur à mes ambitions. Je regardai le Dr. Dammert et il me regarda. Je vis se resserrer autour de ses yeux des rides pleines d'humour et je compris que ma scène de vantardise était terminée.

« J'accepte, monsieur », dis-je à la fois en soupirant et en riant.

Une semaine plus tard je commençais mon nouveau travail. C'était une occupation fastidieuse et bien éloignée de la « carrière » journalistique dont j'avais rêvé. Tout ce que j'avais à faire était de transmettre par téléphone, plusieurs fois par jour, des nouvelles figurant sur des feuilles polycopiées et destinées aux nombreux journaux de province abonnés au service. Mais j'étais un bon téléphoniste et la paie était bonne elle aussi.

Les choses allèrent de ce train pendant un mois. Au bout de ce mois surgit une chance imprévue.

En cette année 1921, la Russie soviétique était ravagée par une immense famine. Des millions d'êtres humains en souffraient et des centaines de milliers en mouraient. Toute la presse européenne était remplie d'épouvantables descriptions de cette tragédie. Plusieurs opérations de secours s'organisaient, notamment celle de Herbert Hoover, qui avait déjà tant aidé les pays d'Europe centrale à la fin de la Première Guerre mondiale. Maxime Gorki dirigeait une vaste action à l'intérieur de la Russie. Ses appels dramatiques remuaient le monde entier et on entendait dire que sa femme allait bientôt visiter les capitales d'Europe centrale et occidentale pour mobiliser l'opinion publique en vue de secours accrus.

N'étant que téléphoniste, je ne participais pas à la couverture de ces événements sensationnels, mais une remarque entendue par hasard de la bouche d'une connaissance faite aussi par hasard (j'avais bon nombre de connaissances pareilles jusqu'aux endroits les plus inattendus) me fournit l'occasion d'y être directement mêlé. La connaissance en question était portier de nuit à l'hôtel Esplanade, l'un des plus selects de Berlin, et la remarque entendue était la suivante :

« Cette Mme Gorki est une dame très bien; on ne dirait jamais qu'elle est *bolchie...* »

www.islamicbulletin.com

— Mme Gorki ? Où diable l'as-tu aperçue ? »

Mon informateur baissa la voix et murmura :

« Elle est à notre hôtel. Elle est arrivée hier mais s'est fait inscrire sous un nom d'emprunt. Seul le directeur sait qui elle est en réalité. Elle ne veut pas être empoisonnée par les reporters.

— Et toi, comment le sais-tu ?

— Nous, portiers, savons tout ce qui se passe dans l'hôtel, répondit-il en ricanant. Crois-tu que, sans cela, nous pourrions rester longtemps en place ? »

Quel « papier » pourrait faire une interview de Mme Gorki ! D'autant mieux que pas un mot sur sa présence à Berlin n'avait filtré dans la presse... Je pris feu immédiatement.

« Pourrais-tu, dis-je à mon ami, faire en sorte que je la rencontre ?

— Je ne sais pas. De toute évidence elle est résolue à ne pas se laisser déranger... Mais je pourrais faire une chose : si tu viens t'asseoir dans le hall l'un de ces soirs, je pourrais te faire signe à son passage. »

C'était la solution. Je courus à mon bureau d'*United Telegraph*. A l'heure qu'il était, presque tout le monde était parti, mais heureusement que le chef du service des nouvelles était encore à sa table de travail. Je le pris par son bouton de veston.

« Me donneriez-vous une carte de presse si je vous promets de vous rapporter un papier sensationnel ?

— Quelle espèce de papier, demanda-t-il avec méfiance ?

— Donnez-moi la carte et je vous donne le papier. Si je ne réussis pas, vous pouvez toujours récupérer la carte. »

Finalement le vieux bouledogue des nouvelles accepta et, en sortant du bureau, j'étais le fier détenteur d'une carte qui me désignait comme représentant d'*United Telegraph*.

Je passai les heures suivantes dans le hall de l'hôtel Esplanade. A 9 heures mon ami vint prendre son service. Il me fit signe de la porte d'entrée, disparut derrière le comptoir de la réception et réapparut quelques minutes plus tard pour m'apprendre que Mme Gorki était sortie.

« Si tu restes ici assez longtemps, tu es sûr de la voir rentrer. »

A 11 heures, je captai le signal de mon ami. Il m'indiquait subrepticement une dame qui venait d'entrer par la porte tournante. C'était une femme d'environ quarante-cinq ans, petite, délicate, vêtue d'une robe noire extrêmement bien coupée avec une longue cape de soie traînant derrière elle sur le sol. Elle avait un maintien si purement aristocratique qu'il était assurément difficile d'imaginer qu'elle était l'épouse du « poète-ouvrier » et encore plus difficile de se dire qu'elle était citoyenne de l'Union soviétique. Me plaçant en travers de son chemin, je m'inclinai et me mis à lui adresser la parole sur le ton le plus engageant :

« Madame Gorki... ? »

Au premier instant elle parut épouvantée, puis un sourire aimable

www.islamicbulletin.com

éclaira ses beaux yeux noirs. Elle répondit dans un allemand ne laissant percer qu'une faible trace d'accent slave :

« Je ne suis pas Mme Gorki... Vous vous trompez; mon nom est Untel (m'indiquant un nom russe que j'ai oublié).

— Non, madame Gorki, insistai-je. Je sais que je ne me trompe pas. Je sais aussi que vous ne voulez pas être importunée par nous autres reporters, mais cela compterait pour moi, cela compterait beaucoup d'être autorisé à m'entretenir quelques minutes avec vous. C'est ma première chance de me faire valoir. Je suis sûr que vous ne voudriez pas réduire cette chance à néant... ? » Je lui montrai ma carte de presse.

« Je l'ai reçue aujourd'hui seulement et il me faudrait la restituer si je ne puis pas rapporter d'interview de Mme Gorki. »

La dame aux airs aristocratiques continuait de sourire.

« Et si je vous donnais ma parole d'honneur que je ne suis pas Mme Gorki, me croiriez-vous?

— Je croirais tout ce que vous me diriez sur l'honneur. »

Elle éclata de rire.

« Vous paraissez un petit jeune homme sympathique. (Sa tête gracieuse atteignait à peine mes épaules.) Je ne vous dirai plus de mensonges. Vous avez gagné. Mais nous ne pouvons pas passer le reste de la soirée dans ce hall. Voulez-vous me faire le plaisir de prendre le thé avec moi dans mon appartement? »

C'est ainsi que j'eus le plaisir de prendre le thé avec Mme Gorki dans son appartement. Pendant près d'une heure elle décrivit de façon saisissante les horreurs de la famine. Prenant congé d'elle à minuit passé, j'emportais un épais paquet de notes.

Aux bureaux d'*United Telegraph,* les rédacteurs de nuit ouvrirent de grands yeux en me voyant apparaître à cette heure inaccoutumée. Mais je ne pris pas la peine de leur donner d'explications, car j'avais un papier urgent à rédiger. Je mis au point mon interview aussi rapidement que possible et, sans même attendre l'accord de la rédaction, commandai des appels téléphoniques urgents à tous les journaux que nous servions.

La bombe éclata le lendemain matin. Alors qu'aucun des grands quotidiens de Berlin n'avait une seule ligne sur la présence en ville de Mme Gorki, tous les journaux de province abonnés à notre agence publiaient en page une l'interview exclusive du représentant spécial d'*United Telegraph* avec Mme Gorki. Le téléphoniste avait fait un *scoop* de première classe.

Dans l'après-midi eut lieu une conférence de rédaction au bureau du Dr. Dammert. J'y fus convoqué et, après un discours préliminaire au cours duquel me fut signifié que toute nouvelle d'importance devait toujours obtenir l'agrément du chef de service, on m'informa que j'avais été promu au rang de reporter.

Enfin j'étais journaliste.

www.islamicbulletin.com

4.

Des pas légers sur le sable : c'est Zayd qui revient du puits avec une outre pleine. Il la laisse choir sur le sol où elle fait flac et, près du feu, prépare notre dîner : du riz avec la viande d'un agneau qu'il a acheté au village peu auparavant. Après avoir de sa louche remué une dernière fois l'intérieur de la marmite et en avoir fait jaillir un nuage de vapeur, il se tourne vers moi :

« Veux-tu manger maintenant, ô mon oncle? » Et sans attendre ma réponse qui, il le sait, ne peut être qu'affirmative, il amoncelle le contenu de la marmite dans une assiette profonde qu'il place devant moi, puis soulève l'un de nos brocs de laiton pleins d'eau, pour que je puisse me laver les mains :

« *Bismillah*, et que Dieu nous donne la vie! »

Nous nous installons, assis les jambes croisées l'un en face de l'autre, et mangeons avec les doigts de la main droite.

Nous mangeons en silence. Aucun de nous deux n'a jamais été grand causeur. En outre je me trouve en quelque sorte dans une humeur de souvenir, pensant au temps passé avant que j'arrive en Arabie, avant que je fasse la connaissance de Zayd. Il m'est donc impossible de parler à haute voix et je me parle en moi-même et pour moi-même, savourant le sentiment de mon présent à travers les multiples sentiments de mon passé.

Le repas terminé, je m'appuie contre ma selle, mes doigts jouent avec le sable, je contemple les étoiles silencieuses d'Arabie et je pense combien j'aimerais avoir à mon côté quelqu'un à qui je puisse parler de tout ce qui m'est arrivé durant ces années disparues. Mais il n'y a personne d'autre que Zayd. C'est un homme bon et fidèle qui a été mon compagnon dans bien des jours de solitude; il est avisé, fin et connaît bien les usages des hommes. Mais, quand je regarde son visage de côté, ce visage bien taillé encadré par ses cheveux tressés, maintenant penché avec concentration sur la cafetière, maintenant se tournant vers les chameaux se reposant sur le sol à proximité et ruminant avec placidité, je sens que j'aurais besoin d'un autre auditeur : quelqu'un qui, non seulement aurait été étranger à mon passé, mais le serait aussi aux vues, aux odeurs et aux sons des jours et des nuits du présent; quelqu'un devant qui je puisse dévoiler une à une les phases de mon souvenir, de manière que ses yeux puissent les voir et que mes yeux à moi puissent les voir encore une fois; ce serait quelqu'un qui m'aiderait à attraper ma propre vie dans le filet de mes paroles.

Mais il n'y a personne d'autre ici que Zayd. Et Zayd est le présent.

www.islamicbulletin.com

III. *Vents*

1.

Nous cheminons et cheminons, nous, deux hommes sur deux chameaux, et la matinée coule derrière nous.

« C'est étrange, très étrange. » La voix de Zayd a rompu le silence.

« Qu'y a-t-il d'étrange, Zayd?

— N'est-il pas étrange, ô mon oncle, de penser que, voici quelques jours seulement, nous allions à Tayma alors que maintenant les têtes de nos chameaux pointent vers la Mecque? Je suis certain que tu ne le savais pas toi-même jusqu'à cette nuit. Tu es entêté comme un *badawi*... comme moi-même. Est-ce un djinn, ô mon oncle, qui, il y a quatre ans, m'a inspiré la décision soudaine de te rejoindre à la Mecque, comme il vient aussi de t'inspirer la décision d'aller à la Mecque? Allons-nous ainsi nous laisser ballotter par les vents simplement parce que nous ne savons pas ce que nous voulons?

— Non, Zayd. Toi et moi nous nous laissons ballotter par les vents parce que nous savons ce que nous voulons : nos cœurs le savent, même si nos pensées ont parfois de la peine à les suivre. Mais à la fin elles rattrapent nos cœurs et alors nous croyons que nous avons pris une décision. »

Peut-être mon cœur le savait-il déjà il y a dix ans, alors que j'avais pris place sur le pont d'un bateau qui m'emmenait pour la première fois au Proche-Orient, naviguant sur la mer Noire en direction du sud, à travers l'opacité d'une nuit blanche, sans limite et pleine de brouillard, puis à travers une matinée également nuageuse. Nous allions vers le Bosphore. La mer était de plomb. Parfois de l'écume se répandait sur le pont. Le rythme des moteurs était pareil au battement d'un cœur.

www.islamicbulletin.com

J'étais debout appuyé à la barrière, regardant l'opacité pâle. Si l'on m'avait alors demandé à quoi je pensais ou ce que j'attendais de cette première aventure en Orient, je n'aurais guère été capable de donner de réponse claire. Peut-être n'y avait-il que de la curiosité? Mais c'était une curiosité qui ne se prenait pas elle-même très au sérieux, parce qu'elle semblait viser des choses sans grande importance. Le brouillard de mon inquiétude, qui semblait avoir quelque chose de commun avec celui qui recouvrait la mer, ne concernait pas les pays et les peuples à la rencontre desquels j'allais. Les images d'un proche avenir, les villes et les apparences étranges, les vêtements et les usages insolites si près de se révéler à mes yeux occupaient à peine mes pensées. Je considérais ce voyage comme quelque chose d'accidentel et le prenais comme s'il était, dans mon cheminement, un intermède plaisant mais sans grande importance. A ce moment-là mes pensées étaient plutôt distraites et troublées par ce que je regardais comme une préoccupation de mon passé.

Le passé? En avais-je un? J'avais vingt-deux ans... Mais ma génération — la génération née au début du siècle — avait vécu peut-être plus rapidement qu'aucune autre auparavant et pour moi c'était déjà comme si je regardais en arrière une longue étendue de temps. Toutes les difficultés et péripéties de ces années se tenaient devant mes yeux, avec tous ces désirs, ces efforts et ces déceptions, et avec les femmes et mes premières attaques de la vie... Ces nuits interminables sous les étoiles, lorsqu'on ne savait pas bien ce qu'on voulait et qu'on marchait avec un ami le long de rues désertes, parlant de choses définitives, oubliant nos poches vides et l'incertitude du lendemain. C'était un heureux mécontentement que l'on était seul à pouvoir ressentir et qui allait de pair avec le désir de changer le monde pour en reconstruire un nouveau... Comment la société devrait-elle être faite pour que les hommes puissent vivre dans la justice et la plénitude? Comment leurs relations devraient-elles être organisées pour que chacun puisse rompre sa solitude et parvenir à une vraie communion humaine? Qu'est-ce que le bien? Qu'est-ce que le mal? Qu'est-ce que la destinée? Ou, en d'autres termes, que faut-il faire pour véritablement, et non seulement en théorie, s'identifier à sa propre vie, de manière à pouvoir dire : « Moi et ma destinée sommes un? » C'étaient des discussions qui ne parvenaient jamais à un terme... Il y avait eu les cafés littéraires de Vienne et de Berlin, avec leurs interminables controverses sur la « forme », le « style », l' « expression », sur le sens de la liberté politique, sur la rencontre de l'homme et de la femme... C'était une faim de comprendre, et aussi parfois une faim de nourriture plus matérielle... Il y avait eu les nuits de passion sans retenue : un lit en désordre, à l'aube, lorsque l'excitation de la nuit s'épuisait pour lentement devenir grise, insensible et désolée. Mais le matin venu, on avait déjà oublié les cendres de l'aube et on marchait de nouveau d'un

www.islamicbulletin.com

pied alerte avec le sentiment que la terre tremblait joyeusement sous nos pas... Excitation, aussi, d'un livre nouveau, ou d'un visage nouveau. On cherchait et on trouvait des demi-réponses. Il y avait eu ces moments très rares où soudain le monde, pendant quelques secondes, semblait immobile, illuminé par l'éclair d'une compréhension promettant de révéler quelque chose qui n'avait jamais été touché auparavant . une réponse à toutes les questions...

Elles avaient été bien étranges, ces premières années vingt en Europe centrale. L'atmosphère générale d'insécurité sociale et morale avait donné naissance à une sorte d'attente désespérée qui s'exprimait en expériences hardies dans les domaines de la musique, de la peinture et du théâtre, de même qu'en tâtonnements qui étaient souvent des recherches révolutionnaires dans la morphologie de la culture. Mais cet optimisme forcé s'accompagnait d'un vide spirituel et d'un relativisme vague et cynique né d'un pessimisme croissant concernant l'avenir de l'homme.

En dépit de mon jeune âge, il ne m'avait pas échappé que les choses, après la catastrophe de la Grande Guerre, n'étaient plus d'aplomb dans le monde européen brisé, mécontent, tendu et hypersensible. Je voyais que son dieu n'était plus d'ordre spirituel : il s'appelait le Confort. Il n'y avait pas de doute qu'il existait encore bon nombre d'individus qui réagissaient et pensaient en termes religieux, faisant les efforts les plus désespérés pour réconcilier leurs croyances morales avec l'esprit de leur civilisation, mais ils étaient plutôt l'exception. L'Européen moyen, qu'il fût démocrate ou communiste, ouvrier manuel ou intellectuel, semblait ne connaître qu'une seule foi positive : le culte du progrès matériel avec la croyance qu'il ne saurait y avoir d'autre but dans la vie que de rendre celle-ci toujours plus facile, ou, pour employer l'expression courante, « indépendante de la nature ». Les sanctuaires de ce culte étaient les usines gigantesques, les cinémas, les laboratoires chimiques, les salles de danse, les ouvrages hydro-électriques; ses prêtres étaient les banquiers, les ingénieurs, les hommes politiques, les acteurs de cinéma, les statisticiens, les capitaines d'industrie, les aviateurs et les commissaires. Un état de frustration éthique apparaissait dans l'absence généralisée d'accord sur le sens du bien et du mal ou dans la disposition à soumettre toutes les questions sociales et économiques à la règle de l'opportunité — comportement rappelant celui de la dame fardée de la rue, prête à se donner à n'importe qui, n'importe quand et chaque fois qu'on la réclame... Le désir insatiable de pouvoir et de plaisir avait forcément conduit à la division de la société occidentale en groupes hostiles parfois armés jusqu'aux dents et déterminés à se détruire les uns les autres chaque fois que leurs intérêts respectifs entraient en conflit. Dans le domaine culturel, le résultat avait été l'avènement d'un type humain dont la moralité semblait confinée au seul souci de l'utilité

www.islamicbulletin.com

pratique et dont l'unique critère de vérité ou d'erreur était le succès matériel.

Je voyais combien notre vie était devenue confuse et malheureuse; qu'il n'existait pour ainsi dire pas de véritable communion entre l'homme et son prochain et cela en dépit de toute l'insistance criarde et presque hystérique mise sur la « communauté » et la « nation »; que nous nous égarions bien loin de nos instincts; et combien nos âmes étaient devenues bornées et pourries. Tout cela, je le voyais, mais l'idée ne m'était jamais sérieusement venue, comme elle ne semblait être venue à personne parmi les gens de mon entourage, que l'on puisse obtenir d'ailleurs que du champ des expériences culturelles européennes des réponses au moins partielles à ces perplexités. L'Europe était le commencement et l'aboutissement de toute notre réflexion. Et même ma découverte, vers l'âge de 17 ans, de Lao-tsé n'avait pas changé ma façon de penser à cet égard.

Il s'était agi d'une véritable découverte. Jamais auparavant je n'avais entendu parler de Lao-tsé et je ne sentais pas le moindre penchant pour sa philosophie lorsqu'un jour j'étais tombé par hasard sur une traduction allemande du *Tao-te-king* figurant sur l'étalage d'une librairie viennoise. L'étrangeté du nom et du titre éveillèrent en moi quelque curiosité. Ouvrant le livre, je tombai sur un aphorisme qui me fit soudain tressaillir d'une secousse de bonheur. Oubliant le lieu où je me trouvais, je demeurai figé sur place, comme pris par un sortilège, le livre dans mes mains. J'y apercevais la vie humaine dans toute sa sérénité, libre de fissures et de conflits, s'élevant vers cette joie tranquille qui est toujours ouverte au cœur humain chaque fois qu'il veut bien faire usage de sa propre liberté... C'était la vérité, je le savais : une vérité qui avait toujours été, bien que nous l'ayons oubliée. Et maintenant je la reconnaissais avec le bonheur que l'on éprouve en retrouvant un foyer depuis longtemps perdu...

Pendant plusieurs années depuis cette époque, Lao-tsé fut pour moi une fenêtre par laquelle je pouvais regarder vers les régions claires d'une vie éloignée de toute étroitesse et de toute peur imaginaire, libre des obsessions infantiles qui voulaient périodiquement nous forcer à toujours assurer la sécurité de notre existence par le moyen de « progrès matériels » à tout prix. Ce n'est pas que le progrès matériel m'ait paru faux ou même inutile; je continuais au contraire à le regarder comme bon et nécessaire. Mais en même temps j'étais convaincu qu'il ne pourrait jamais atteindre son but, c'est-à-dire accroître la somme totale de bonheur humain, s'il ne s'accompagnait d'une réorientation de notre attitude spirituelle et d'une nouvelle foi dans les valeurs absolues. Cependant je ne distinguais pas clairement comment réaliser cette réorientation ni quelle devrait être la nouvelle échelle des valeurs. Il

www.islamicbulletin.com

aurait assurément été vain d'attendre des hommes qu'ils changent leurs objectifs et la direction de leurs efforts dès que quelqu'un se serait mis à leur prêcher, comme Lao-tsé, qu'il faut s'ouvrir à la vie au lieu de chercher à l'accaparer pour soi-même et, ainsi, de lui faire violence. Un changement de l'attitude spirituelle de la société européenne ne pouvait manifestement pas venir seulement d'une prédication ou d'une réalisation intellectuelle. Ce qu'il fallait, c'était une foi nouvelle, une soumission ardente à des valeurs ne tolérant ni « si », ni « mais ». Mais d'où obtenir une telle foi... ?

Il ne m'était pas venu à l'esprit que le grand défi de Lao-tsé ne concernait pas seulement une attitude intellectuelle passagère et donc sujette à modification, mais quelques-uns des concepts les plus fondamentaux déterminant cette attitude. Si je l'avais su, j'aurais été obligé de conclure que l'Europe aurait été hors d'état de parvenir à cette subtile sérénité d'âme dont parlait Lao-tsé à moins de faire appel à tout son courage pour mettre en question ses propres fondements spirituels et éthiques. J'étais évidemment bien trop jeune pour arriver consciemment à une telle conclusion; trop jeune aussi pour saisir le défi du sage chinois dans toutes ses implications et dans sa véritable grandeur. Certes, son message me remua profondément. Il me révélait la perspective d'une vie où l'homme faisait un avec sa destinée et donc avec lui-même. Cependant, comme je ne distinguais pas clairement comment une telle philosophie pouvait transcender le domaine de la contemplation et se traduire dans la réalité de la vie européenne, je me mis peu à peu à douter qu'elle fût réalisable d'une manière quelconque. Je n'avais pas encore atteint ce point où je devais me demander à moi-même si la vie européenne, dans ses fondements, était vraiment la seule possible. En d'autres termes, j'étais, comme tout le monde autour de moi, totalement enfermé dans l'optique culturelle égocentrique de l'Europe.

De la sorte, et bien que sa voix ne fût jamais complètement réduite au silence, Lao-tsé recula graduellement vers l'arrière-plan de mes fantaisies contemplatives et finit par n'être plus que le porte-parole d'une aimable poésie. Je continuais à la lire et chaque fois en ressentais le frisson d'une vision heureuse, mais chaque fois aussi je laissais le livre avec le regret mélancolique que cela ne fût que l'appel d'un rêve invitant à s'enfermer dans quelque tour d'ivoire. Et tout en me sentant en mésintelligence avec ce monde discordant, amer et avide dont je faisais partie, je ne souhaitais pas vivre dans une tour d'ivoire.

Pourtant il n'y avait en moi aucune flamme pour l'un quelconque des mouvements qui, à cette époque, abondaient dans l'atmosphère intellectuelle de l'Europe et remplissaient la littérature, l'art et la politique d'un bourdonnement de vives controverses. En effet, malgré les contradictions qui opposaient tous ces mouvements entre eux, ils avaient manifestement au moins une chose en commun : la prétention

www.islamicbulletin.com

naïve de pouvoir tirer la vie de sa présente confusion et de pouvoir l' « améliorer » seulement si ses conditions extérieures — économiques ou politiques — étaient d'abord améliorées. Déjà en ce temps-là, j'avais le sentiment très net que le progrès matériel ne saurait apporter de solution par lui-même. Et bien que je n'aie pas su où la solution pouvait être trouvée, je n'ai jamais été capable d'éprouver le même enthousiasme que mes contemporains envers le « progrès ».

Je n'étais pas malheureux. Jamais je n'avais été introverti et précisément à cette époque je remportais une bonne dose de succès dans mes affaires pratiques. Tout en demeurant peu enclin à attacher trop d'importance à une « carrière » comme telle, mon travail à *United Telegraph* — où, grâce à ma connaissance des langues, j'étais maintenant sous-chef de service et chargé des nouvelles destinées à la presse scandinave — paraissait ouvrir de nombreuses avenues dans le vaste monde. Le *Café des Westens* et son successeur spirituel, le *Romanisches Café,* lieux de rencontre des écrivains, artistes, journalistes, acteurs et producteurs les plus remarquables du moment, étaient pour moi quelque chose comme une patrie intellectuelle. J'étais en termes d'amitié, et même parfois de familiarité, avec les porteurs de noms fameux et je me regardais moi-même comme leur égal, sinon par la renommée, du moins par mes possibilités. Jusque-là mon chemin avait été marqué d'amitiés profondes et d'amours fugitives. La vie était excitante, pleine de promesses et de couleurs dans la variété des impressions qu'elle offrait. Non, je n'étais certes pas malheureux ; mais j'étais profondément insatisfait, ne sachant pas ce que je cherchais en réalité, tout en étant convaincu, avec l'arrogance absurde de la jeunesse, que je le saurais un jour. J'oscillais ainsi selon le pendule du contentement ou du mécontentement de mon cœur, exactement de la même manière, que tant d'autres jeunes en ces étranges années. En effet, si aucun de nous n'était vraiment malheureux, bien peu paraissaient consciemment heureux.

Je n'étais pas malheureux, mais mon incapacité à partager les diverses espérances sociales, économiques ou politiques de mon entourage, de quelque groupe qu'il se fût agi, finit par me donner le vague sentiment de ne pas appartenir vraiment à ce milieu, sentiment accompagné du désir, vague également, d'appartenir à quelqu'un — mais à qui ? — et de faire partie de quelque chose — mais de quoi ?

Puis un jour, au printemps 1922, je reçus une lettre de mon oncle Dorian.

Dorian était le plus jeune frère de ma mère. Nos rapports avaient toujours été plutôt ceux d'amis que d'oncle à neveu. Il était psychiatre, ayant été parmi les premiers élèves de Freud, et à cette époque dirigeait à Jérusalem un hôpital pour malades mentaux. Comme il n'était pas

www.islamicbulletin.com

sioniste et n'éprouvait pas de sympathie particulière pour les objectifs du sionisme, sans être pour autant attiré par les Arabes, il se sentait isolé dans un milieu qui n'avait à lui offrir que du travail et des revenus. Célibataire, il pensait que la venue de son neveu romprait sa solitude. Il rappelait dans sa lettre les journées captivantes que nous avions passées ensemble à Vienne, lorsqu'il m'avait introduit dans le monde nouveau de la psychanalyse, et il concluait :

« *Pourquoi ne viendrais-tu pas passer quelques mois ici en ma compagnie? Je payerai ton voyage aller et retour. Tu pourras retourner à Berlin quand tu voudras. Et pendant ton séjour ici, tu vivras dans une délicieuse vieille maison arabe de pierre qui est fraîche en été (et sacrément froide en hiver). Nous passerons agréablement notre temps ensemble. J'ai ici une quantité de livres et quand tu seras las d'observer les vues insolites s'offrant autour de toi, tu pourras lire autant que tu voudras...* »

Je me déterminai avec la promptitude qui a toujours caractérisé mes décisions majeures. Le lendemain matin, j'informais le Dr. Dammert que « d'importantes affaires » m'obligeaient à me rendre au Proche-Orient et que je devrais donc quitter l'agence dans le délai d'une semaine...

Si l'on m'avait dit à ce moment-là que ma première prise de contact avec le monde de l'Islam irait beaucoup plus loin qu'un simple épisode de vacances et marquerait un tournant décisif de ma vie, j'en aurais ri comme d'une idée absurde. Je ne me sentais certes pas fermé à ce que pouvaient offrir des pays associés dans mon imagination, comme dans celle de la plupart des Européens, à l'atmosphère romantique des *Mille et une nuits*. Je m'attendais à trouver de la couleur, des coutumes exotiques, des scènes pittoresques. Mais je n'aurais jamais songé à la possibilité d'aventures également dans le domaine de l'esprit et ce voyage ne semblait rien promettre qui puisse me toucher personnellement. J'avais indistinctement rapporté aux conceptions occidentales toutes les idées et impressions qui s'étaient présentées à moi jusqu'alors et j'espérais parvenir à plus de sensibilité et à une plus grande capacité de perception dans le cadre de l'unique environnement culturel qui m'était connu. Et, après tout, comment aurais-je pu sentir différemment? Je n'étais qu'un très jeune Européen élevé dans l'idée que l'Islam, avec tout ce qu'il représentait, n'était qu'un détour romantique dans l'histoire humaine, sans même être vraiment « respectable » du point de vue spirituel et éthique, et donc qu'il ne pouvait pas être mis sur le même plan — et encore moins leur être comparé — que les deux seules religions considérées par l'Occident comme dignes d'être prises au sérieux : le christianisme et le judaïsme.

C'est avec ces préventions brumeuses envers tout ce qui concerne l'Islam (sans, évidemment, en avoir contre les apparences extérieures et romantiques de la vie musulmane) que je me mis en route en cet été 1922. Si, pour être juste envers moi-même, je puis dire que je n'avais

www.islamicbulletin.com

pas d'idée préconçue en tant qu'individu, je n'en étais pas moins, et sans m'en rendre compte, profondément enserré par cette mentalité amoureuse d'elle-même et culturellement égocentrique qui a toujours caractérisé l'Occident à travers les âges.

Et j'étais maintenant debout sur le pont d'un bateau allant vers l'Est. Un voyage sans hâte m'avait conduit à Constantza et de là jusqu'à ce matin de brouillard.

Une voile rouge surgit des rideaux de brouillard et glissa tout près du bateau. Le soleil commençait à apparaître et à opérer sa percée. Quelques rayons pâles, minces comme des fils, tombaient sur les nuages recouvrant la mer. Leur pâleur avait quelque chose de métallique. Sous leur pression, les masses laiteuses de brouillard se tassèrent lentement et lourdement sur la surface liquide, puis s'infléchirent en se déchirant pour finir par remonter de chaque côté des rayons du soleil en de larges arcs flottants, comme des ailes.

« Bonjour », dit une voix profonde et sonore. Je me tournai et reconnus la soutane noire de mon compagnon du soir précédent, ainsi que le sourire amical de son visage pour lequel j'avais commencé à éprouver de l'amitié au bout des quelques heures de notre connaissance. C'était un père jésuite mi-polonais mi-français qui enseignait l'histoire dans un collège d'Alexandrie. Nous avions passé en conversation animée notre première soirée à bord. Bien que de larges divergences soient apparues entre nous sur de nombreux sujets, nous avions néanmoins beaucoup d'intérêts communs. J'étais déjà assez mûr pour comprendre que j'avais affaire à une intelligence brillante, sérieuse et en même temps pleine d'humour.

« Bonjour, Père Félix; regardez la mer... »

Le soleil faisait surgir le jour et la lumière. Nous nous tenions à la proue du navire sous le vent du matin. Tentant l'impossible, j'essayais de définir pour moi-même les mouvements de la couleur dans les vagues qui se brisaient. Bleu? Vert? Gris? Cela aurait pu être du bleu, mais déjà une lueur de rouge amarante, reflet du soleil, glissait dans le creux de la vague dont la crête se brisait en écume neigeuse avec des lambeaux gris d'acier et sinueux courant par-dessus. Ce qui avait été colline il y a un moment n'était plus maintenant que mouvement tremblant; c'était la rupture d'un millier de petits tourbillons indépendants dans les cavités desquels le rouge amarante se muait en vert plein et profond; puis le vert montait, se changeant en violet vibrant qui d'abord retombait en rouge vin pour immédiatement tourner en bleu turquoise et redevenir la crête de la vague qui, de nouveau, se brisait. Et, de nouveau, l'écume blanche répandait son réseau sur les collines d'eau aux formes tourmentées... Et cela continuait en un jeu sans fin...

Je retirais une sensation d'inquiétude presque physique de n'être

www.islamicbulletin.com

jamais capable de saisir ce jeu de couleurs et son rythme perpétuellement changeant. Quand je regardais distraitement, seulement du coin de l'œil, j'avais le sentiment, pendant une seconde, qu'il serait possible d'attraper tout cela dans une image intégrée. Mais la concentration délibérée, avec l'habitude de lier chaque concept isolé à un autre, ne conduisait qu'à une série d'images brisées et dissociées. Cependant, de cette difficulté même, de cette confusion étrangement irritante, me vint une idée très claire, ou du moins elle me parut telle sur le moment, et je dis presque involontairement :

« Celui qui pourra saisir tout cela au moyen de ses sens sera aussi capable de maîtriser sa destinée.

— Je comprends ce que vous voulez dire, répondit le Père Félix. Mais pourquoi vouloir maîtriser sa destinée? Pour échapper à la souffrance? Ne serait-il pas préférable de s'affranchir de sa destinée?

— Vous parlez presque comme un bouddhiste, mon Père. Regardez-vous aussi le Nirvana comme le but suprême de toute créature?

— Oh non, certainement pas... Nous chrétiens n'aspirons pas à l'extinction de la vie et du sentiment. Nous désirons seulement élever notre vie en dessus du domaine matériel et sensuel jusqu'au royaume de l'esprit.

— Mais n'est-ce pas cela, la renonciation?

— Ce n'est pas la renonciation, mon jeune ami; c'est la seule voie menant à la vie véritable, à la paix... »

Le Bosphore s'ouvrait devant nous, large porte d'eau encadrée de chaque côté par des collines rocheuses. Çà et là on apercevait des palais aérés à colonnades, des jardins en terrasses, des cyprès dressés dans toute leur longueur foncée, de vieilles forteresses de janissaires et de lourdes masses de pierre surplombant l'eau comme des nids d'oiseaux de proie. Comme si elle venait de loin, j'entendais la voix du Père Félix qui poursuivait :

« Voyez-vous, le plus profond symbole des aspirations humaines — des aspirations de tous les peuples — est le symbole du Paradis. Vous le trouvez dans toutes les religions, toujours avec des imageries différentes, mais toujours avec la même signification : le désir de se libérer de la destinée. Les habitants du Paradis terrestre n'avaient pas de destinée. Ils l'ont acquise seulement après avoir succombé à la tentation de la chair et ainsi être tombés dans ce que nous appelons le péché originel. Celui-ci est l'achoppement de l'esprit sur les obstacles que sont les exigences du corps, lesquels ne sont que des vestiges animaux dans la nature de l'homme. L'âme aspire à la lumière, qui est esprit, mais, à cause du péché originel, son cheminement est contrarié par les obstacles provenant de la composition matérielle et non divine du corps ainsi que de ses exigences. C'est pourquoi la doctrine chrétienne vise la libération de l'homme lui-même des aspects non essentiels, éphémères et charnels de sa vie pour retourner à son héritage spirituel. »

www.islamicbulletin.com

La vieille forteresse de Rumili Hissar apparaissait avec ses deux tours. L'une de ses murailles crénelées descendait presque jusque dans l'eau. Sur le rivage, dans le demi-cercle formé par les murs du château, un petit cimetière turc avec ses pierres tombales brisées semblait appartenir à un songe.

« Vous avez peut-être raison, mon Père. Mais j'ai le sentiment — et c'est un sentiment fort répandu dans ma génération — qu'il y a quelque chose de faux à vouloir ainsi établir une distinction, dans la structure de l'homme, entre l'« essentiel » et le « non essentiel » et de séparer l'esprit de la chair... En bref je ne saurais être d'accord avec votre refus de reconnaître toute légitimité aux exigences physiques, à la chair, à la destinée liée à la terre. Mon aspiration vise autre chose. Je rêve d'une forme de vie — bien que, je l'avoue, je ne la voie pas clairement encore — où l'homme tout entier, esprit et chair, s'efforcerait de parvenir à un accomplissement toujours plus profond de son Soi, où l'esprit et les sens ne s'opposeraient pas et où l'homme pourrait réaliser son unité à l'intérieur de lui-même et dans le sens de sa destinée, de telle sorte qu'au terme de ses jours il puisse dire : “ Je suis ma destinée ”.

— C'était le rêve hellénique, répondit le Père Félix, et à quoi a-t-il mené? D'abord aux mystères orphiques et dyonisiaques, puis à Platon et à Plotin, ensuite, de nouveau, à la constatation que l'esprit et la chair s'opposent... Libérer l'esprit de la domination de la chair, tel est le sens du salut chrétien, le sens de notre croyance dans le sacrifice du Seigneur sur la croix... » Il s'interrompit, se tourna vers moi avec un clignement d'œil : « Oh, je ne suis pas toujours missionnaire... Pardonnez-moi si je vous parle de ma foi, qui n'est pas la vôtre...

— Mais je n'en ai pas.

— Oui, dit le Père Félix, je sais. L'absence de foi, ou plutôt l'incapacité de croire, est la maladie centrale de notre temps. Vous, comme tant d'autres, vivez dans une illusion qui est vieille de plusieurs milliers d'années : l'illusion que l'intellect seul peut donner une direction aux aspirations de l'homme. Mais l'intellect ne peut pas atteindre la connaissance spirituelle par lui-même, parce qu'il est trop absorbé par la poursuite d'objectifs matériels. C'est la foi, et la foi seule, qui peut nous affranchir d'une telle absorption.

— La foi...? demandai-je. Vous revenez avec ce mot. Il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre : vous dites qu'il est impossible de parvenir seulement par l'intellect à la connaissance et à une vie juste ; il faut la foi, dites-vous. Je suis tout à fait d'accord. Mais comment acquérir la foi si on ne l'a pas? Y a-t-il un chemin vers elle, un chemin ouvert à notre volonté?

— Mon cher ami, la volonté à elle seule ne suffit pas. Le chemin est ouvert seulement par la grâce de Dieu. Mais il est toujours ouvert à celui qui, du fond de son cœur, prie pour être éclairé.

www.islamicbulletin.com

— Prier! Mais lorsqu'on est capable de le faire, on a déjà la foi. Vous voulez me faire tourner en rond. Car si un homme prie, il doit déjà être convaincu de l'existence de Celui à qui il adresse sa prière. Comment est-il parvenu à une telle conviction? Par son intellect? Cela ne reviendrait-il pas à admettre que la foi peut être obtenue par l'intellect? En outre, la « grâce » peut-elle signifier quelque chose pour celui qui n'a jamais fait une expérience de cet ordre? »

Le prêtre haussa les épaules avec, me sembla-t-il, une expression de regret :

« Si on n'a pas fait l'expérience de Dieu par soi-même, on devrait accepter de se laisser guider par ceux qui l'ont faite... »

Quelques jours plus tard nous accostions à Alexandrie et je repartais l'après-midi même pour la Palestine.

Le train filait droit comme une flèche à travers l'après-midi et le paysage doux et humide du Delta. Les canaux du Nil, ombragés, par les voiles de nombreuses barques, croisaient notre voie. De petites villes, amas de maisons grises comme la poussière avec des minarets de couleur claire, apparaissaient et disparaissaient. Des villages faits de huttes de pisé en forme de boîtes défilaient aussi. Puis vinrent des champs de coton déjà moissonnés et de cannes à sucre levant à peine, des palmiers étouffant une mosquée de village, des buffles noirs aux membres lourds revenant sans berger des étangs où ils avaient barboté pendant la journée. A distance on vit des hommes en longs vêtements; ils paraissaient flotter dans l'air clair et léger sous le haut ciel de verre bleu. Sur les berges des canaux, des roseaux ondulaient dans le vent. Des femmes aux voiles de tulle noir remplissaient d'eau leurs jarres de terre, formes gracieuses, sveltes, aux attaches fines; leur démarche me faisait penser à de longues plantes se balançant doucement dans le vent tout en étant pleines de vigueur. Les jeunes filles et les matrones avaient la même allure qui leur donnait l'air de flotter.

Le crépuscule commençait à croître et à se répandre comme l'haleine d'un immense être au repos. Les minces silhouettes des hommes rentrant à la maison avaient des mouvements qui paraissaient allongés et en même temps soulevés dans l'éclairage du jour déclinant. Chaque pas semblait avoir son existence propre et parachevée : c'était comme s'il se situait entre deux tranches d'éternité. Cette apparence de légèreté et d'aisance était due sans doute à la gaie lumière du soir dans le delta du Nil, comme peut-être aussi à l'émotion que je ressentais à la vue de tant de choses nouvelles. En tout cas, quelle qu'en fût la cause, je sentis soudain en moi-même tout le poids de l'Europe : le poids du motif délibéré de toutes nos actions. Et je me dis : « Combien il nous est difficile d'atteindre la réalité...! Nous essayons toujours de la saisir,

www.islamicbulletin.com

mais elle n'aime pas se laisser saisir. Ce n'est que là où elle submerge l'homme qu'elle s'abandonne à lui. »

Déjà perdue dans la distance et dans l'obscurité, la démarche des paysans d'Égypte prolongeait son rythme dans mon esprit, comme un hymne à tout ce qui est élevé.

Nous atteignîmes le canal de Suez pour décrire alors un angle droit et filer un instant vers le nord, le long d'une rive grise et noire. Cette longue ligne du canal dans la nuit était comme une mélodie. Le clair de lune donnait à la voie d'eau l'apparence d'un chemin de rêve, sombre ruban de métal luisant. La terre saturée de la vallée du Nil avait, avec une étonnante soudaineté, fait place à des chaînes de dunes sablonneuses qui encadraient le canal d'une pâleur et d'une acuité rarement égalées dans un paysage nocturne. Çà et là, des dragues squelettiques et silencieuses. Plus loin, sur l'autre rive, un chamelier passait à la hâte, entr'aperçu et aussitôt englouti par la nuit... Quelle avenue grande et simple! Reliant, par les lacs Amers et droit à travers le désert, la mer Rouge à la Méditerranée, elle permettait à l'océan Indien de venir clapoter le long des quais des ports européens...

A Kantara, le trajet par train s'interrompit pour une pause et un ferry paresseux fit passer les voyageurs de l'autre côté de l'eau silencieuse. Il y avait une heure d'attente avant le départ du train de Palestine. Je m'assis devant le bâtiment de la gare. L'air était chaud et sec. A gauche et à droite, c'était le désert. Il était gris luisant et son silence était rompu par des aboiements isolés, peut-être de chacals, peut-être de chiens. Un bédouin lourdement chargé de sacoches de selle faites d'étoffe colorée débarqua du ferry et se dirigea vers un groupe éloigné; je distinguai au bout d'un moment qu'il s'agissait d'hommes immobiles et de chameaux prêts à partir. L'homme jeta ses sacoches sur l'un des animaux, quelques mots s'échangèrent, tous les bédouins se mirent en selle et, au même instant, les chameaux se levèrent, d'abord sur leurs membres postérieurs puis sur leurs antérieurs — faisant basculer chaque homme en avant, puis en arrière —, ensuite ils s'éloignèrent en faisant légèrement « souich » à chaque pas. Pendant un instant on put suivre des yeux le balancement des claires silhouettes des animaux et des larges manteaux bruns aux rayures blanches des bédouins.

Un ouvrier des chemins de fer s'approcha de moi. Il portait un vêtement de travail bleu et boitait. Il alluma sa cigarette à la mienne et me demanda en mauvais français :

« Vous allez à Jérusalem? » Après ma réponse affirmative, il poursuivit : « Pour la première fois? »

Je lui fis signe que oui. Il était sur le point de s'éloigner lorsqu'il se retourna et dit :

« Avez-vous vu la grande caravane du Sinaï? Non? Alors venez la regarder avec moi. Vous avez le temps. »

www.islamicbulletin.com

Nos semelles grinçaient sur le sable; nous marchions en silence le long d'un chemin étroit et bien marqué menant aux dunes. Un chien aboyait dans l'obscurité. Plus loin, alors que nous trébuchions sur de petits arbustes, un bruit de voix parvint à mes oreilles, confus, multiple, comme venant d'une foule, et l'odeur à la fois âcre et douce de nombreux corps d'animaux au repos se mêlait à l'air sec du désert. Ce fut soudain comme dans une ville par une nuit de brouillard lorsque la lueur d'une lampe encore invisible surgit de derrière un coin de rue et rend le brouillard luminescent : une étroite bande de lumière apparut en contrebas, comme si son origine était souterraine: elle traversait l'air obscur. C'était la lueur d'un feu allumé dans une gorge entre deux dunes de sable, gorge si profonde et recouverte de broussailles si épaisses qu'on n'en voyait pas le fond. Maintenant j'entendais clairement les voix des hommes, mais ceux-ci étaient encore invisibles. Je percevais la respiration des chameaux et le bruit qu'ils faisaient en se frottant les uns contre les autres. Une grande forme humaine voilà la lumière et gravit en courant la pente opposée puis redescendit. Je fis encore quelques pas et pus voir toute la scène : c'était un vaste cercle de chameaux accroupis avec çà et là des amoncellements de selles et de sacs, et des hommes parmi tout cela. L'odeur animale était douce et lourde comme du vin. Parfois l'un des chameaux secouait son corps dont la forme se mêlait à l'obscurité, levait son cou et faisait résonner l'air nocturne d'un ronflement soupirant : c'était la première fois que j'entendais le soupir du chameau. Un mouton bêlait doucement. Un chien grondait. Partout en dehors de la gorge la nuit était noire et sans étoiles.

Le temps avait passé; je devais retourner à la gare. Mais je marchais très lentement en redescendant le chemin par où nous étions venus, intrigué et troublé de façon étrange, comme si quelque chose de mystérieux avait saisi un coin de mon cœur et ne voulait plus me quitter.

Le train roulait à travers le désert du Sinaï. J'étais épuisé mais incapable de dormir à cause du froid de la nuit du désert et du balancement du train sur des rails posés à même le sable. En face de moi avait pris place un bédouin enveloppé dans une volumineuse *abaya* brune. Il avait, sous l'effet du froid, couvert son visage de son châle. Il était assis les jambes croisées sur la banquette et avait posé sur ses genoux un poignard recourbé au fourreau d'argent ouvragé. Au-dehors, on pouvait presque deviner le contour des dunes et des bouquets de cactus.

Je me souviens encore de la manière dont parut le crépuscule, d'abord gris-noir, qui faisait surgir des formes, dessinait lentement des profils et tirait graduellement les dunes de l'obscurité pour en faire des

www.islamicbulletin.com

masses harmonieuses. Dans la pénombre qui s'éclaircissait apparut et disparut un groupe de tentes. Non loin de là, ressemblant à des rideaux de nuages gris argent flottant dans le vent, des filets de pêche séchaient, tendus entre des perches : ondoyant dans la brise matinale du désert, ils étaient comme des voiles de rêve, transparents, irréels, entre la nuit et le jour.

A droite était le désert, à gauche la mer. Sur le rivage, un bédouin sur un chameau solitaire; peut-être avait-il cheminé toute la nuit, car, tassé dans sa selle, il paraissait endormi et tous deux, l'homme et le chameau, étaient unis dans le même rythme. De nouveau des tentes noires. Des femmes en sortaient déjà avec des jarres sur la tête et allaient au puits. Du clair-obscur qui se muait en lumière émergeait un monde diaphane et animé de pulsations invisibles, merveille de choses simples qui ne sauraient prendre fin.

Le soleil surgit au-dessus du sable avec des rayons toujours plus larges et le gris du crépuscule éclata en un feu d'artifice orange et or. Nous traversions rapidement l'oasis d'El Arish parmi des colonnades de palmiers formant des cathédrales avec leurs voûtes en ogive où s'entrelaçaient le brun, le vert, l'ombre et la lumière.

La palmeraie d'El Arish disparut aussi soudainement qu'elle était apparue. Nous voyagions maintenant à travers une lumière nacrée. Au-dehors, de l'autre côté des fenêtres du train, régnait une paix que je n'aurais jamais cru possible. Toutes les formes et tous les mouvements étaient dénués d'un hier et d'un demain; ils étaient là, simplement, dans une unicité capiteuse. De douces collines de sable délicat construites par le vent avaient, sous le soleil, des reflets orange pâle; les sommets étaient plus clairs alors que, sur leurs flancs, les brisures et les courbures prenaient des teintes transparentes d'aquarelle : pourpre, lilas, rouille. Des nuages opalins et, çà et là, des bouquets de cactus ou d'herbe dure aux longues tiges apparaissaient aussi. J'aperçus à une ou deux reprises des bédouins pieds nus, à l'allure sobre, ainsi qu'une caravane de chameaux chargés de palmes. Je me sentais envoûté par ce grand paysage.

Le train fit halte à plusieurs petites gares ne comprenant généralement guère plus que quelques baraques de planches et de tôle. Des garçons bruns en haillons couraient le long des wagons, offrant aux voyageurs des figues, des œufs durs et des galettes de pain qu'ils avaient à vendre dans leurs paniers. En face de moi le bédouin se redressa lentement, souleva son châle et ouvrit la fenêtre. Son visage était mince, brun, acéré et tendu comme celui d'un épervier. Il acheta un morceau de gâteau, se tourna et était sur le point de se rasseoir lorsque ses yeux tombèrent sur moi. Alors, sans un mot, il rompit son gâteau en deux et m'en offrit la moitié. Lorsqu'il vit mon hésitation et ma surprise, il sourit et je constatai que le sourire convenait à son visage aussi bien que la tension que j'y avais remarquée un instant auparavant. Il me dit un

www.islamicbulletin.com

mot que je ne compris pas mais que je devais réentendre bien souvent par la suite : *Tafaddal,* « Fais-moi la faveur ». Je pris le gâteau et remerciai d'un geste de la tête. Un autre voyageur — vêtu à l'européenne à part son *tarbouche* rouge; il devait être un petit commerçant — intervint comme interprète. Dans un anglais boiteux, il dit :

« Lui dire : vous voyageur, lui voyageur; votre chemin et son chemin sont ensemble. »

Quand j'y repense maintenant, il me semble que tout le penchant que je devais ressentir plus tard pour le caractère arabe doit avoir été influencé par ce petit épisode. Car, dans le geste de ce bédouin qui, par-dessus toutes les barrières de l'étrangeté, traitait un inconnu en ami et rompait le pain avec lui, je dus déjà pressentir la respiration et l'allure d'une humanité libre d'entrave.

Ce fut, peu après, la vieille Gaza qui ressemblait à une forteresse de pisé et menait son existence oubliée sur une colline de sable entre des barrières de cactus. Mon bédouin prit ses sacoches de selle, me salua d'un grave sourire accompagné d'un geste de la tête et quitta le wagon en balayant derrière lui la poussière avec la traîne de son manteau. Deux autres bédouins l'attendaient sur le quai, le saluèrent d'une poignée de main et l'embrassèrent sur les deux joues.

Le commerçant anglophone posa sa main sur mon bras :

« Venez avec moi; encore un quart d'heure. »

Une caravane avait établi son campement de l'autre côté du bâtiment de la gare. Il s'agissait, me dit mon compagnon, de bédouins du nord du Hedjaz. Ils avaient des visages bruns, poussiéreux, sauvages et chaleureux. Notre ami s'en approcha et fut traité par eux en notabilité, car ils se disposèrent en demi-cercle pour répondre à ses questions. Comme le commerçant leur parlait, ils nous considéraient d'un air aimable qui, j'en eus l'impression, n'était pas dénué de quelque dédain envers le style de vie urbain que nous représentions. Il y avait avec eux une atmosphère de liberté et je ressentis le vif désir de comprendre leur genre de vie. L'air était sec, vibrant et semblait pénétrer le corps; il dissolvait la raideur et débrouillait les pensées en les rendant inactives et tranquilles. Il régnait là une qualité étrangère au temps faisant que toute chose vue, entendue ou sentie assumait distinctement sa valeur propre. Je commençai à pressentir que les gens venant d'un environnement tel que le désert doivent avoir une approche de la vie bien différente de celle des peuples des autres régions. Ils doivent être libres de nombreuses obsessions — peut-être aussi de nombreux rêves — propres aux habitants de pays plus froids et plus riches, et certainement aussi de beaucoup de leurs limitations. Et parce qu'ils doivent compter davantage sur leurs propres perceptions, ces gens du désert doivent avoir une échelle de valeurs bien différente pour juger des choses du monde.

www.islamicbulletin.com

Ce fut peut-être un pressentiment de l'évolution ultérieure de ma vie qui, à la vue de ces bédouins, me saisit en ce premier jour passé en pays arabe, pressentiment d'un monde dépourvu de limites définissantes, mais néanmoins jamais informe; se suffisant à lui-même, mais ouvert de tous côtés : monde qui allait bientôt devenir le mien. Je n'étais assurément pas conscient de ce que l'avenir me réservait. C'était plutôt comparable à ce que l'on peut ressentir lorsque, entrant pour la première fois dans une maison étrangère, une odeur indéfinissable perçue dans le corridor nous donne obscurément une indication sur les choses qui se passent dans cette maison et qui vont nous arriver à nous-mêmes. Si ces choses doivent être heureuses, on ressent une secousse de ravissement dans son cœur — et l'on s'en souviendra beaucoup plus tard, lorsque tous ces événements se seront produits et que l'on se dira à soi-même : « Tout cela, je l'ai ressenti depuis longtemps, de telle manière et non autrement, en ce premier instant où j'entrais dans la maison. »

2.

Un fort vent souffle à travers le désert et, pendant un moment, Zayd pense que nous allons subir une nouvelle tempête de sable. Pourtant aucune tempête de sable ne se lève, mais le vent n'en persiste pas moins. Il nous poursuit en incessantes rafales, et ces rafales se fondent en un sifflement ininterrompu lorsque nous descendons dans une vallée de sable. Au milieu se trouvent des palmiers et un village comprenant plusieurs hameaux, chacun de ceux-ci entouré d'une clôture de pisé; une poussière de sable tourbillonnant recouvre le tout de son voile.

Cette région est un lieu de prédilection du vent. Chaque jour, de l'aurore au coucher du soleil, le vent agite ses ailes puissantes; il tombe pendant la nuit seulement pour reprendre le matin suivant avec une force renouvelée. Et les palmiers qui en subissent la pression continuelle n'arrivent pas à pousser jusqu'à leur taille normale mais demeurent rabougris, avec leurs bouquets de verdure tout près du sol et toujours menacés par les dunes envahissantes. Il y a longtemps que le village aurait été enseveli par le sable si les habitants n'avaient pas planté des rangées de tamaris autour de chaque verger. Ces arbres de forme élancée, qui sont plus résistants que les palmiers, forment avec leurs troncs solides et leur feuillage bruissant toujours vert une barrière vivante autour des plantations, leur offrant une sécurité précaire.

Nous mettons pied à terre devant la maison de pisé qui est celle de l'*amīr* du village. Le *qahwa* prévu pour la réception des hôtes est pauvre avec son unique natte disposée devant l'âtre destiné à la préparation du café. Mais, comme d'habitude, l'hospitalité arabe subvient à la pauvreté : à peine avons-nous pris place sur la natte qu'un amical feu

www.islamicbulletin.com

de brindilles pétille dans l'âtre. Le tintement du mortier de bronze où est moulu le café rôti de frais égaie la pièce et un plat contenant un impressionnant amoncellement de dattes brun clair vient assouvir la faim des voyageurs.

Notre hôte, petit vieillard voûté dont les yeux humides louchent, est vêtu d'une tunique de coton et d'un bonnet. Il nous invite à goûter à sa chère :

« Que Dieu vous donne la vie. Cette maison est votre maison. Mangez au nom de Dieu. C'est tout ce que nous avons. » De la main il fait un geste d'excuse, mouvement unique exprimant, avec ce pouvoir d'évocation sans artifice de ceux qui vivent près de leurs instincts, tout le poids de son destin.

« Mais les dattes ne sont pas mauvaises. Mangez, ô voyageurs, de ce que nous pouvons vous offrir... »

Les dattes sont réellement parmi les meilleures que j'aie jamais mangées. Et notre hôte est visiblement heureux de pouvoir assouvir notre faim. Il poursuit :

« Le vent, toujours le vent. C'est ce qui rend notre vie pénible. Mais c'est la volonté de Dieu. Le vent détruit nos plantations. Nous devons constamment lutter pour les empêcher d'être recouvertes par le sable. Cela n'a pas toujours été ainsi. Autrefois il n'y avait pas tellement de vent ici; le village était grand et riche. Maintenant il a rapetissé. Beaucoup de jeunes s'en vont, car tout le monde ne peut pas supporter une telle vie. Les sables nous enserrent chaque jour davantage. Il n'y aura bientôt plus de place pour les palmiers. Ce vent... Mais nous ne nous plaignons pas... Comme vous savez, le Prophète — que Dieu lui accorde sa bénédiction — nous a dit : « Dieu dit : *N'insultez pas la destinée car, voici, Je suis la Destinée...* »

Je dois avoir sursauté, car le vieil homme s'arrête de parler et me regarde avec attention. Et comme s'il comprenait pourquoi j'ai sursauté, il sourit d'un sourire presque féminin, étrange dans ce visage fatigué et usé. Puis il répète doucement, comme se parlant à lui-même :

« ... voici, Je suis la Destinée. » Et dans le geste de la tête dont il accompagne ses paroles est contenue une acceptation fière et silencieuse de sa place dans la vie. Jamais je n'ai vu, même chez des gens heureux, un oui à la réalité exprimé avec tant de tranquillité et de sûreté. D'un geste du bras, large, vague et presque sensuel, il décrit un cercle contenant tout ce qui appartient à cette vie : la pauvre pièce sombre, le vent et son rugissement éternel, l'avance implacable des sables, l'aspiration au bonheur et la résignation devant ce qui ne peut être changé, le plat de dattes, les vergers derrière leurs boucliers de tamaris, le feu dans l'âtre, le rire d'une jeune femme quelque part dans la cour : dans toutes ces choses et dans le geste qui les désigne, j'ai le sentiment d'entendre le chant d'un esprit fort qui ne connaît pas la barrière des contingences et qui est en paix avec lui-même.

www.islamicbulletin.com

Je suis ramené loin dans le passé, à ce jour d'automne à Jérusalem dix ans auparavant, ou un autre homme pauvre et vieux m'avait parlé d'abandon à Dieu, seule possibilité d'être en paix avec Lui et de faire un avec sa propre destinée.

Cet automne-là, je vivais dans la maison de mon oncle Dorian juste à l'intérieur de la Vieille Ville de Jérusalem. Il pleuvait presque tous les jours et, empêché de sortir beaucoup, j'étais souvent assis à la fenêtre qui dominait un large préau derrière la maison. Ce préau appartenait à un vieil Arabe désigné comme *hajji* parce qu'il avait fait le pèlerinage de la Mecque. Il avait des ânes qu'il remettait en location pour le transport des personnes et des biens, et cela faisait du préau une sorte de caravansérail.

Chaque matin, peu avant l'aurore, des chargements de fruits et légumes venant des villages des alentours étaient apportés là à dos de chameaux et réexpédiés à dos d'ânes à travers les rues étroites du bazar. Pendant la journée on pouvait voir les corps pesants des chameaux au repos sur le sol; des hommes étaient toujours affairés autour d'eux ainsi qu'autour des ânes, sauf lorsque la pluie les obligeait à chercher refuge dans les étables. Ces chameliers et âniers étaient de pauvres gens en guenilles, mais ils avaient des attitudes de grands seigneurs. Lorsqu'ils étaient assis ensemble sur le sol pour un repas se composant de galettes de pain avec un peu de fromage ou quelques olives, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la noblesse et l'aisance de leur maintien ainsi qu'une expression de calme intérieur. Ils avaient du respect pour eux-mêmes et pour les choses quotidiennes de leur vie. Le *hajji,* qui clopinait à l'aide d'un bâton — il souffrait d'arthrite et avait les genoux enflés —, était pour eux une sorte de chef. Ils semblaient lui obéir sans discussion. Plusieurs fois par jour il les réunissait pour la prière et, s'il ne pleuvait pas trop, ils priaient en plein air : tous les hommes se mettaient sur un rang et lui-même devant eux était leur *imâm.* Ils étaient comme des soldats dans la précision de leurs mouvements : ils s'inclinaient ensemble dans la direction de la Mecque, se redressaient, puis s'agenouillaient et touchaient le sol de leur front. Ils paraissaient suivre les paroles inaudibles de leur chef qui, entre les prosternations, se tenait debout pieds nus sur son tapis de prière, les yeux fermés, les bras pliés sur sa poitrine. Remuant les lèvres en silence, il était manifestement plongé dans une profonde concentration et on pouvait voir qu'il priait de toute son âme.

J'étais un peu dérangé de voir une prière se combiner avec des mouvements presque mécaniques du corps et, un jour, je demandai au *hajji,* qui avait quelques notions d'anglais :

« Croyez-vous vraiment que Dieu attende de vous, pour Lui témoigner votre respect, ces mouvements d'inclinaison, d'agenouille-

www.islamicbulletin.com

ment et de prosternation? Ne serait-il pas préférable de regarder en soi-même et de Le prier dans le silence de son cœur? Pourquoi tous ces mouvements du corps? »

Dès que j'eus exprimé ces paroles je m'en repentis, car je n'avais pas l'intention de blesser les sentiments religieux du vieil homme. Mais le *hajji* ne parut pas offensé du tout. Il sourit de sa bouche édentée et répondit :

« De quelle autre manière devrions-nous adorer Dieu? N'a-t-Il pas créé l'âme aussi bien que le corps? Les choses étant ainsi, l'homme ne doit-il pas prier avec son corps aussi bien qu'avec son âme? Écoutez, je vais vous dire pourquoi nous, musulmans, prions comme vous nous voyez le faire. Nous nous tournons en direction de la Kaaba, le temple sacré de Dieu à la Mecque, sachant que les visages de tous les musulmans, en quelque lieu qu'ils se trouvent, sont tournés dans la même direction pour la prière et que nous sommes tous comme un seul corps, avec Lui au centre de nos pensées. D'abord nous nous tenons debout et récitons des passages du saint Coran, nous souvenant que c'est là Sa Parole elle-même donnée à l'homme pour qu'il mène une vie juste et droite. Puis nous disons : « Dieu est le plus grand », nous rappelant à nous-mêmes que personne ne mérite d'être adoré en dehors de Lui. Nous nous inclinons profondément parce que nous L'honorons par-dessus tout et que nous louons Sa puissance et Sa gloire. Ensuite nous nous prosternons avec nos fronts touchant terre parce que nous sentons que nous ne sommes que poussière et néant devant Lui, et qu'Il est notre Créateur et Protecteur suprême. Après quoi nous relevons nos visages et restons assis, priant pour qu'Il nous pardonne nos péchés, nous accorde Sa grâce, nous guide dans la voie droite et nous donne santé et subsistance. Et nous nous prosternons de nouveau et touchons la poussière avec nos fronts devant la puissance et la gloire de l'Unique. Alors nous restons assis et prions qu'Il bénisse le Prophète Muhammad qui nous a transmis Son message, comme Il a béni les Prophètes qui l'ont précédé, et qu'Il nous bénisse aussi ainsi que tous ceux qui suivent la voie droite. Et nous Lui demandons de nous accorder le bien de ce monde comme le bien du monde à venir. Enfin nous tournons la tête à droite, puis à gauche, disant : « La paix et la bénédiction de Dieu soient sur vous »; ainsi nous saluons tous les justes, où qu'ils soient.

« C'est ainsi que le Prophète priait; c'est ainsi également qu'il a enseigné la prière à ses disciples dans tous les temps, de manière qu'ils se soumettent volontairement à Dieu — ce qui est le sens du mot *Islam* — et qu'ils soient de la sorte en paix avec Lui de même qu'avec leur propre destinée. »

Évidemment le vieil homme ne prononça pas exactement ces paroles, mais c'était le sens de ce qu'il disait et c'est ainsi que je m'en souviens. Des années plus tard, j'ai compris que le *hajji*, par sa simple

www.islamicbulletin.com

explication, avait ouvert pour moi la première porte menant à l'Islam. Cependant, bien avant que je commence à penser que l'Islam puisse un jour devenir ma propre foi, je fus pris d'un sentiment inusité d'humilité chaque fois que je vis, ce qui fut souvent le cas, un homme debout, pieds nus, sur son tapis de prière, sur une natte ou sur le sol découvert, les bras pliés sur la poitrine et la tête inclinée en avant, entièrement absorbé en lui-même, oubliant tout autour de lui, qu'il fût dans une mosquée, sur un trottoir ou dans une rue animée : un homme en paix avec lui-même.

La maison arabe dont Dorian m'avait parlé dans sa lettre était réellement charmante. Elle était située à la limite de la Vieille Ville, près de la porte de Jaffa. Ses vastes pièces à plafonds élevés semblaient saturés des souvenirs de la vie patricienne dont elles avaient été témoin pendant des générations, et ses murs répercutaient, avec les rumeurs de la vie présente jaillissant du bazar tout proche, des vues, des sons et des odeurs différents de tout ce que j'avais connu auparavant.

Du toit en terrasse, j'apercevais tout le secteur si nettement délimité de la Vieille Ville avec son réseau asymétrique de rues et de ruelles. A l'extrémité opposée, mais paraissant proche à cause de ses vastes dimensions, se trouvait le site du temple de Salomon. La mosquée El Aqsa, la plus sacrée pour les musulmans après celles de la Mecque et de Médine, s'apercevait dans le fond avec, devant elle, le Dôme du Rocher. Au-delà des remparts, en contrebas, était la vallée de Kidron et plus loin encore, des collines arides aux formes doucement arrondies avec des oliviers épars poussant sur leurs pentes. Du côté de l'est la végétation était plus abondante et on voyait un jardin vert foncé entouré de clôtures qui s'étendait le long de la pente jusqu'à la route : c'était le jardin de Gethsémani. En son milieu luisait parmi les oliviers et les cyprès le dôme en forme d'oignon de l'église russe.

Pareil à un scintillant élixir sorti d'une cornue d'alchimiste, claire mais néanmoins remplie de mille couleurs indéfinissables, au-delà des mots, au-delà même du pouvoir de la pensée, telle était, du Mont des Oliviers, la vue de la vallée du Jourdain et de la mer Morte. D'innombrables collines onduleuses se dessinaient dans l'air opalin, et l'on distinguait le ruban bleu du Jourdain, la forme arrondie de la mer Morte et, au-delà, comme appartenant à un autre monde, les collines sombres de Moab. Ce paysage était d'une beauté telle, si incroyable et si multiforme, que l'on sentait son cœur trembler.

Jérusalem était pour moi un monde complètement nouveau. Des souvenirs historiques suintaient de chaque coin de la ville ancienne, rues qui avaient entendu Isaïe prêcher, pavés sur lesquels le Christ avait marché, murailles qui étaient déjà vieilles lorsque le pas lourd des légionnaires romains y faisait résonner son écho, voûtes portant des

www.islamicbulletin.com

inscriptions datant de Saladin. Il y avait le bleu profond du ciel, familier à qui aurait déjà connu d'autres pays méditerranéens; mais pour moi, ce bleu était comme un appel et une promesse. Les maisons et les rues semblaient recouvertes d'un vernis tendre et vibrant. Les gens se mouvaient avec spontanéité et leurs gestes étaient abondants. Ces gens, c'étaient les Arabes, car, dès le début, ce sont eux qui m'ont donné l'impression d'être les véritables habitants du pays, eux qui étaient liés à sa terre et à son histoire, et étaient intégrés dans l'air ambiant. Leurs vêtements étaient colorés et drapés d'une manière biblique et chacun, *fellah* ou bédouin (car on voyait souvent des bédouins venus en ville pour des emplettes ou pour vendre leurs produits), les portait à sa propre manière, toujours un peu différente des autres, comme s'il avait inventé une mode personnelle sous l'inspiration du moment.

Devant la maison de Dorian, à environ 35 mètres de distance, se dressait la muraille haute et usée de la forteresse de David, citadelle arabe typique, probablement bâtie sur des fondations datant d'Hérode, avec une tour de guet fine comme un minaret. (Bien qu'elle n'ait pas de rapport direct avec le roi David, les Juifs l'ont toujours appelée ainsi parce qu'en cet emplacement, sur le mont Sion, se serait trouvé, d'après ce qu'on dit, l'ancien palais royal.) Non loin de là était une tour plus basse et plus large dans laquelle était disposée une porte de la ville donnant sur un pont de pierre franchissant le vieux fossé. Ce pont à arches était apparemment un lieu habituel de rencontre des bédouins lorsqu'ils avaient l'occasion de venir en ville. Un jour je remarquai un bédouin de haute taille qui se tenait là, debout sans bouger, et sa silhouette, qui se détachait sur le ciel gris argent, faisait penser à un personnage de légende. Son visage, aux pommettes saillantes encadré d'une courte barbe rousse, exprimait une profonde gravité. Il paraissait attendre quelque chose et pourtant ne manifestait pas d'impatience. Son large manteau brun aux raies blanches était usé et déchiré. L'idée curieuse me vint, je ne sais pourquoi, qu'il l'avait porté durant de longs mois de danger et de fuite. Était-il, peut-être, l'un de ces quelques guerriers qui avaient accompagné le jeune David fuyant la sombre jalousie de Saül, son roi? Peut-être, à l'instant même, David était-il endormi, caché dans quelque caverne des collines de Judée et cet homme, ici, ce brave et fidèle ami, était furtivement venu avec un compagnon dans la ville royale pour voir quelles étaient les dispositions de Saül envers leur chef et si le moment était venu pour celui-ci de revenir. Et maintenant, cet ami de David attendait ici avec son camarade, plein de sombres pressentiments : les nouvelles qu'il rapporterait à David ne seraient pas bonnes...

Subitement le bédouin sortit de son immobilité et se mit à descendre la rue, et mon rêve s'évanouit. Et alors je me souvins avec un frémissement : cet homme était un Arabe et les autres, ces personnages

www.islamicbulletin.com

bibliques, étaient des Hébreux! Mais ma surprise ne dura pas longtemps, car il m'apparut soudain, avec une de ces clartés fulgurantes qui parfois éclatent au-dedans de nous-mêmes et semblent illuminer le monde pendant le temps d'un battement de cœur, que David et le temps de David, comme Abraham et le temps d'Abraham, étaient plus proches de leurs racines arabes — comme le sont les bédouins d'aujourd'hui — que les Juifs d'aujourd'hui qui se prétendent leurs descendants...

Je m'asseyais souvent sur le parapet de pierre en dessous de la porte de Jaffa et regardais la foule entrant et sortant de la Vieille Ville. Les passants se touchaient, se bousculaient, Arabes et Juifs avec toutes les variations possibles des uns et des autres. Il y avait les *fellahin* à la forte ossature avec leurs châles blancs ou bruns et leurs turbans orange. Il y avait les bédouins aux visages accentués, bien taillés et presque toujours maigres, portant leurs manteaux d'une manière étonnamment fière, appuyant les mains sur les hanches et écartant les coudes, comme s'il allait de soi que tout le monde devait leur faire de la place. Il y avait les paysannes en robes de calicot noir ou bleu brodées de blanc sur le devant, portant souvent un panier sur la tête et marchant avec une grâce souple et aisée. Vues de dos, les femmes de soixante ans auraient souvent été prises pour des jeunes filles. Leurs yeux aussi demeuraient clairs et ne semblaient pas affectés par l'âge, sauf s'ils étaient atteints de trachome, cette vilaine maladie oculaire « égyptienne » qui est une malédiction dans tous les pays à l'est de la Méditerranée.

Et il y avait les Juifs : Juifs indigènes portant *tarbouche* et ample manteau, dont le type de visage ressemblait tant à celui des Arabes; Juifs de Pologne et de Russie qui semblaient à tel point porter en eux la petitesse et l'étroitesse de leur vie passée en Europe qu'il était étonnant de penser qu'ils se prétendaient de la même race que le fier Juif du Maroc ou de Tunisie en burnous blanc. Cependant, bien que les Juifs européens fussent si manifestement en disharmonie avec le milieu qui les entourait, c'étaient eux qui donnaient le ton à la vie et à la politique juives. Ils paraissaient de la sorte responsables des frictions perceptibles entre Juifs et Arabes.

Qu'est-ce que l'Européen moyen connaissait à cette époque des Arabes? Pratiquement rien. S'il lui arrivait de visiter le Proche-Orient, il emportait avec lui quelques idées romantiques et erronées. Et s'il était bien intentionné et intellectuellement honnête, il devait admettre qu'il n'avait aucune notion sérieuse sur les Arabes. Moi-même, avant de venir en Palestine, je n'avais jamais pensé que ce fût un pays arabe. Bien sûr, je savais vaguement que « certains » Arabes y vivaient, mais j'imaginais qu'il ne s'agissait que de nomades vivant sous la tente dans le désert ou des habitants d'oasis idylliques. Comme presque toutes mes précédentes lectures sur la Palestine avaient été écrites par des sionistes, je n'avais pas compris que les villes elles aussi étaient pleines

www.islamicbulletin.com

d'Arabes, à tel point qu'en 1922 on comptait en Palestine près de cinq Arabes pour un seul Juif, ce qui en faisait un pays arabe beaucoup plus qu'un pays juif.

Lorsque je fis cette remarque à M. Ussyshkin, président du Comité d'action sioniste, que je rencontrai à cette époque, j'eus l'impression que les sionistes n'étaient pas enclins à tenir grand compte du fait que la majorité était arabe. Ils ne paraissaient pas non plus attacher beaucoup d'importance à l'opposition arabe au sionisme. La réponse de M. Ussyshkin n'exprima guère que du mépris envers les Arabes :

« Il n'existe ici aucun véritable mouvement arabe contre nous; c'est-à-dire qu'il n'y a aucun mouvement enraciné dans le peuple. Tout ce que vous regardez comme une opposition ne va en réalité pas plus loin que les clameurs de quelques agitateurs aigris. Cela disparaîtra de soi-même au bout de quelques mois ou au plus de quelques années. »

Cette explication fut loin de me satisfaire. Dès le début j'avais eu le sentiment que toute l'idée de l'établissement juif en Palestine était artificielle et, pire encore, qu'elle menaçait de transférer toutes les complications et tous les problèmes insolubles de la vie européenne dans un pays qui serait resté bien plus heureux sans tout cela. En réalité les Juifs n'y revenaient pas comme on revient dans sa patrie; ils cherchaient plutôt à *faire* de ce pays une patrie organisée selon le modèle européen et avec des objectifs européens. En bref, ils s'étaient introduits là comme des étrangers. Je ne voyais donc rien de faux dans la résistance déterminée que les Arabes opposaient à l'idée d'une patrie juive parmi eux. Au contraire j'estimai immédiatement que c'étaient les Arabes qui étaient victimes d'un abus et qu'ils avaient parfaitement raison de se défendre contre cet abus.

Dans la *Déclaration Balfour* de 1917 qui promettait aux Juifs un « foyer national » en Palestine, je voyais une manœuvre politique perfide et conforme à la vieille règle de « diviser pour régner » commune à tous les pouvoirs coloniaux. Dans le cas de la Palestine, la chose était d'autant plus odieuse que les Britanniques, en 1916, avaient promis au chérif Hussein de la Mecque, comme prix de son aide dans la guerre contre les Turcs, la constitution d'un État arabe indépendant comprenant tous les pays entre la Méditerranée et le golfe Persique. Non seulement ils violèrent leur promesse l'année suivante en concluant avec la France l'accord secret Sykes-Picot (établissant le protectorat français sur la Syrie et le Liban), mais ils exclurent la Palestine des obligations qu'ils avaient contractées envers les Arabes.

Bien qu'étant moi-même d'origine juive, je fis tout de suite fortement objection au sionisme. A part mes sympathies personnelles envers les Arabes, je considérais comme immoral que des immigrants, avec l'aide d'une grande puissance, viennent de l'étranger avec l'intention avouée de constituer une majorité dans le pays et de

www.islamicbulletin.com

déposséder ainsi le peuple établi dans cette région qui lui appartenait depuis des temps immémoriaux. En conséquence, j'avais tendance à toujours prendre le parti des Arabes chaque fois que l'on parlait de la question judéo-arabe, ce qui, à vrai dire, était très fréquent. Mon attitude dépassait l'entendement de pratiquement tous les Juifs avec lesquels j'étais entré en contact en ces mois. Ils ne pouvaient pas comprendre ce que j'appréciais chez ces Arabes qui, d'après eux, n'étaient guère qu'une masse de gens arriérés, et ils avaient pour eux des sentiments assez peu différents de ceux de colons européens pour des indigènes d'Afrique centrale. Ils ne s'intéressaient à rien de ce que les Arabes pouvaient penser. Presque aucun d'eux ne prenait la peine d'apprendre l'arabe. Tous acceptaient sans discuter le dogme que la Palestine était l'héritage légitime des Juifs.

Je me souviens toujours d'une brève discussion que j'eus à ce sujet avec le Dr. Chaïm Weizmann, leader incontesté du mouvement sioniste. Il était venu faire l'une de ses visites périodiques en Palestine (sa résidence permanente était, je crois, à Londres) et je le rencontrai dans la maison d'un ami juif. On ne pouvait pas manquer d'être impressionné par l'énergie sans bornes de cet homme, énergie qui se manifestait même dans les mouvements de son corps et dans ses longues et souples enjambées lorsqu'il arpentait la pièce de long en large, ainsi que par son pouvoir intellectuel que révélaient son large front et l'éclat pénétrant de ses yeux.

Il parlait des difficultés financières auxquelles se heurtait la réalisation du rêve d'un foyer national juif et de l'aide insuffisante qu'il trouvait à l'étranger pour la réalisation de ce rêve. Et j'avais l'impression désagréable que lui-même, comme la plupart des autres sionistes, avait tendance à transférer la responsabilité morale de tout ce qui se passait en Palestine sur le « monde extérieur ». Cela me poussa à rompre le silence déférent dans lequel tous les autres assistants l'écoutaient et je lui demandai :

« Et les Arabes... ? Comment pouvez-vous espérer faire de la Palestine votre patrie face à l'opposition véhémente des Arabes qui, après tout, sont en majorité dans ce pays ? »

Le leader sioniste haussa les épaules et répondit sèchement :

« Nous escomptons qu'ils ne seront plus en majorité au bout de quelques années

— Peut-être en sera-t-il ainsi. Vous vous occupez de ce problème depuis des années et devez connaître la situation mieux que moi. Mais, outre les difficultés politiques que l'opposition des Arabes peut, ou ne peut pas, semer sur votre chemin, l'aspect moral de la question ne vous préoccupe-t-il pas ? N'estimez-vous pas injuste de supplanter des gens qui ont toujours vécu dans ce pays ?

— Mais c'est *notre* pays, répondit le Dr. Weizmann en soulevant les

www.islamicbulletin.com

sourcils. Nous ne faisons rien d'autre que de récupérer ce qui nous avait été injustement enlevé.

— Mais vous avez été absents de Palestine pendant près de deux mille ans ! Auparavant vous aviez dominé ce pays, et même seulement en partie, pendant moins de cinq cents ans. Ne pensez-vous pas que les Arabes auraient autant de droit de revendiquer l'Espagne, car, après tout, ils y ont exercé leur pouvoir pendant près de sept cents ans et ne l'ont tout à fait quittée que depuis cinq cents ans. »

Le Dr. Weizmann devenait visiblement impatient :

« Non-sens. Les Arabes avaient seulement *conquis* l'Espagne qui ne fut jamais leur véritable patrie. Ainsi ce ne fut que justice s'ils en furent finalement chassés par les Espagnols.

— Excusez-moi, répondis-je. Mais il me semble qu'il y a là une omission historique. Après tout les Hébreux étaient aussi des conquérants lorsqu'ils sont venus en Palestine. D'autres tribus sémitiques et non sémitiques y étaient établies longtemps avant eux : Amorites, Edomites, Philistins, Moabites, Hittites. Ces tribus ont continué à vivre là encore à l'époque des royaumes d'Israël et de Juda. Elles y vécurent toujours après que les Romains eurent chassé nos ancêtres. Et elles y vivent encore aujourd'hui. Les Arabes qui s'installèrent en Syrie et en Palestine après les avoir conquises au VIIe siècle ne furent jamais qu'une petite minorité de la population. Les autres, que nous appelons aujourd'hui les « Arabes » palestiniens ou syriens, ne sont en réalité que les habitants originels du pays qui furent arabisés. Certains d'entre eux devinrent musulmans au cours des siècles et d'autres restèrent chrétiens. Il y eut naturellement des mariages entre ces musulmans et leurs coreligionnaires d'Arabie. Mais pouvez-vous nier que la masse des habitants, musulmans ou chrétiens, de la Palestine, qui parlent arabe, sont les descendants en ligne directe des habitants originels, originels en ce sens qu'ils vivaient dans ce pays des siècles avant l'arrivée des Hébreux ? »

Le Dr. Weizmann accueillit ma sortie avec un sourire poli et parla d'autre chose.

Je ne fus pas satisfait de l'issue de mon intervention. Naturellement je n'avais pas attendu des assistants, surtout pas du Dr. Weizmann lui-même, qu'ils souscrivent à ma conviction que l'idée sioniste était hautement vulnérable sur le plan moral, mais j'avais espéré que ma défense de la cause arabe susciterait au moins quelque chose comme un malaise de la part des dirigeants sionistes, malaise qui les aurait peut-être conduits à s'interroger eux-mêmes et, éventuellement, à être plus disposés à admettre l'existence d'un droit moral dans l'opposition des Arabes... Rien de pareil ne s'était produit. Au lieu de cela je me trouvais en face d'une barrière d'yeux ébahis : tous désapprouvaient ma témérité et mon audace d'avoir mis en cause l'indiscutable droit des Juifs sur le pays de leurs ancêtres...

www.islamicbulletin.com

Je me demandais comment il était possible, pour des gens doués d'autant d'intelligence créatrice que les Juifs, de n'envisager le problème arabo-sioniste qu'en leurs propres termes juifs. Ne se rendaient-ils pas compte que le problème des Juifs en Palestine ne saurait, à longue échéance, se résoudre autrement que par la coopération amicale avec les Arabes? Étaient-ils si désespérément aveugles devant les perspectives de souffrance que leur politique allait ouvrir, devant les combats, l'amertume et la haine à laquelle allait s'exposer pour toujours, même en remportant des succès temporaires, l'îlot juif au milieu d'un océan arabe hostile?

Et n'était-il pas étrange, pensais-je, qu'une nation ayant subi tant d'injustices au cours de sa longue et douloureuse diaspora fût maintenant, dans la poursuite entêtée de son propre objectif, prête à infliger une grave injustice à une autre nation qui, elle, était innocente de toutes les souffrances passées des Juifs! Un tel phénomène, je le savais, n'était pas unique dans l'histoire, mais cela ne diminuait pas ma grande tristesse de le voir se développer devant mes yeux.

Mon intérêt pour la situation politique en Palestine ne tenait pas seulement à ma sympathie pour les Arabes et au souci que me causait l'expérience sioniste, mais également à un renouveau de mon activité journalistique. Car j'étais devenu correspondant spécial de la *Frankfurter Zeitung*, à l'époque l'un des journaux les plus réputés d'Europe. Ma relation avec celui-ci s'était nouée presque par hasard.

Un soir, alors que je triais de vieux papiers en désordre dans une de mes valises, je trouvai la carte de presse qui m'avait été délivrée une année auparavant comme représentant d'*United Telegraph*. J'étais sur le point de la déchirer lorsque Dorian me saisit la main et s'exclama sur un ton de plaisanterie :

« Ne la déchire pas! Si tu montres cette carte au bureau du Haut Commissaire, tu recevras quelques jours plus tard une invitation à déjeuner au Palais du Gouvernement... Les journalistes sont des personnages très recherchés dans ce pays. »

Je n'en déchirai pas moins la carte. Mais la plaisanterie de Dorian me fit tout de même réfléchir. Je n'étais évidemment pas intéressé à recevoir une invitation à déjeuner au Palais du Gouvernement, mais pourquoi ne profiterais-je pas de la chance exceptionnelle de me trouver au Proche-Orient en un temps où si peu de journalistes d'Europe centrale étaient capables d'y voyager? Pourquoi ne reprendrais-je pas mon activité journalistique, et cette fois-ci non plus pour *United Telegraph*, mais pour un grand quotidien? Et avec la soudaineté qui a toujours marqué mes décisions importantes, je résolus d'entrer dans le *vrai* journalisme.

Bien qu'ayant travaillé une année à *United Telegraph*, je n'avais de

www.islamicbulletin.com

relation directe dans aucun journal important et, n'ayant jamais rien publié en mon nom, j'étais totalement inconnu de la presse quotidienne. Mais cela ne me découragea pas. J'écrivis un article où je donnais quelques-unes de mes impressions sur la Palestine et j'en adressai un exemplaire à non moins de dix journaux allemands, proposant à chacun une série d'articles sur le Proche-Orient.

Cela se passait dans les derniers mois de 1922, au moment où l'inflation la plus catastrophique sévissait en Allemagne. La presse allemande survivait péniblement et seuls quelques rares journaux avaient de quoi payer des correspondants étrangers en devises fortes. Il n'y avait donc pas lieu de trop s'étonner de recevoir de chacun des journaux auxquels j'avais envoyé l'article un refus en termes plus ou moins polis. Pourtant l'un des dix accepta mon offre et, sans doute impressionné favorablement par ce que j'avais écrit, me nomma son correspondant spécial chargé de parcourir le Proche-Orient, ajoutant à cela un contrat pour la publication d'un livre à rédiger à mon retour. Ce journal était la *Frankfurter Zeitung*. Je fus estomaqué en constatant que je n'avais pas seulement réussi à établir une relation avec un journal — et quel journal ! —, mais que j'obtenais du premier coup un statut à rendre jaloux bien des journalistes chevronnés.

La médaille avait évidemment son revers. Du fait de l'inflation, la *Frankfurter Zeitung* ne pouvait pas me payer en devises fortes. La rémunération qu'elle m'offrait, avec excuses, était en marks allemands et je savais parfaitement, comme on le savait au journal, qu'elle suffirait à peine à payer les timbres que je collais sur les enveloppes contenant mes articles. Mais le fait d'être correspondant spécial de la *Frankfurter Zeitung* constituait une distinction qui l'emportait de beaucoup sur l'inconvénient temporaire de ne pas être payé. Je me mis à écrire des articles sur la Palestine, espérant qu'une fois ou l'autre un tournant de la fortune me donnerait la possibilité de voyager à travers le Proche-Orient tout entier.

J'avais maintenant de nombreux amis en Palestine, aussi bien des Juifs que des Arabes. Les sionistes, il est vrai, me regardaient avec une sorte de méfiance intriguée à cause de ma sympathie pour les Arabes qui ressortait de mes dépêches à la *Frankfurter Zeitung*. Ils se demandaient évidemment si j'avais été « acheté » par les Arabes (car, dans la Palestine sioniste, on avait pris l'habitude d'expliquer à peu près tout en termes d'argent), ou si j'étais seulement un intellectuel fantasque et amoureux d'exotisme. Pourtant tous les Juifs vivant à cette époque en Palestine n'étaient pas sionistes. Certains étaient venus non pour des motifs politiques, mais par nostalgie religieuse de la Terre Sainte et de ses rapports avec la Bible.

A cette dernière catégorie appartenait mon ami hollandais Jacob de

www.islamicbulletin.com

Haan, homme d'un peu plus de quarante ans, petit, potelé et portant une barbe blonde. Il avait précédemment enseigné le droit à l'une des principales universités de Hollande et était alors correspondant spécial du *Handelsblad* d'Amsterdam et du *Daily Express* de Londres. Animé de profondes convictions religieuses — il était aussi « orthodoxe » qu'aurait pu l'être un Juif d'Europe orientale —, il n'approuvait pas l'idée du sionisme, car il estimait qu'avant de retourner dans la Terre promise, son peuple devait attendre la venue du Messie.

« Nous Juifs, me dit-il à diverses reprises, avons été chassés de la Terre Sainte et dispersés dans le monde parce que nous avions manqué à la tâche que Dieu nous avait confiée. Nous avions été choisis par Lui pour prêcher Sa parole, mais, dans notre orgueil obstiné, nous nous sommes mis à croire qu'Il avait fait de nous le « peuple élu » pour nous-mêmes et ainsi nous L'avons trahi. Maintenant nous n'avons rien d'autre à faire que de nous repentir et de purifier nos cœurs. Et lorsque nous serons redevenus dignes de recevoir Son message, il enverra un Messie pour guider le retour de Ses serviteurs dans la Terre Promise...

— Mais, lui demandai-je, l'idée messianique n'est-elle pas également sous-jacente dans le mouvement sioniste? Vous savez que je ne l'approuve pas, mais n'est-ce pas le désir naturel de tout peuple d'avoir un foyer national bien à lui? »

Le Dr. de Haan me jeta un regard ironique :

« Pensez-vous que l'histoire n'est qu'une série d'accidents fortuits? Je ne le crois pas. Ce ne fut pas sans raison que Dieu nous a fait perdre notre pays et nous a dispersés. C'est ce que les sionistes ne veulent pas admettre. Ils sont atteints du même aveuglement spirituel qui avait causé notre chute. Deux mille ans d'exil et de tribulations ne leur ont rien appris. Au lieu d'essayer de comprendre les causes profondes de notre malheur, ils essaient maintenant d'y échapper en établissant un « foyer national » sur des fondations constituées par la politique occidentale. Et en établissant ce foyer national, ils commettent le crime de dépouiller un autre peuple de son foyer. »

Les opinions politiques de Jacob de Haan le rendirent naturellement fort impopulaire parmi les sionistes (quelque temps après mon départ de Palestine, je devais apprendre avec consternation qu'il avait été abattu de nuit par des terroristes). Lorsque je l'ai connu, ses fréquentations sociales se limitaient à un très petit nombre de Juifs ayant les mêmes idées, ainsi qu'à quelques Européens et Arabes. Il semblait avoir beaucoup d'affection pour les Arabes et ceux-ci, de leur côté, l'avaient en haute estime et l'invitaient souvent dans leurs maisons. Car à cette époque ils n'avaient pas encore de préjugé systématique contre les Juifs en tant que tels. Ce ne fut qu'après des siècles de relations de bon voisinage renforcé par la conscience d'une communauté de race et comme un résultat de la *Déclaration Balfour* que les Arabes commencèrent à regarder les Juifs comme des ennemis

www.islamicbulletin.com

politiques. Cependant, même dans les circonstances nouvelles prévalant au début des années 20, ils faisaient encore nettement la différence entre les sionistes et les Juifs bien disposés envers eux, comme l'était le Dr. de Haan.

Ces mois décisifs de mon premier séjour parmi les Arabes suscitèrent en moi tout un mouvement d'impressions et de réflexions. Certains espoirs inarticulés de nature personnelle devaient encore arriver au niveau de ma conscience.

Je m'étais trouvé face à face avec un style de vie qui m'était entièrement nouveau. Un souffle humain chaleureux semblait émaner du sang de ces gens et pénétrer leurs pensées et leurs gestes sans ces pénibles divisions de l'esprit ou ces spectres de peur, d'avidité et d'inhibition qui rendaient la vie européenne si laide et si peu prometteuse. Auprès des Arabes je commençais à trouver quelque chose que j'avais toujours inconsciemment cherché : une légèreté émotionnelle dans l'approche de toutes les questions de la vie — un suprême sens commun dans les sentiments, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Avec le temps il devint de la plus grande importance pour moi de comprendre l'esprit de ces musulmans, non parce que j'étais attiré par leur religion (je n'en connaissais que très peu de choses à cette époque), mais parce que je constatais en eux cette cohérence organique de l'esprit et des sens que nous, Européens, avons perdue. N'aurait-il pas été possible, en comprenant mieux la vie des Arabes, de découvrir peut-être le lien caché entre nos souffrances d'Occidentaux — cette absence corrosive d'intégration intérieure — et les racines de ces souffrances ? N'aurait-on pu trouver ce qui nous avait fait abandonner, à nous Occidentaux, cette imposante liberté de vie que les Arabes semblaient posséder même dans leur déclin social et politique et que nous aussi avions dû posséder autrefois ? Sinon comment aurions-nous pu produire les grandes œuvres artistiques de notre passé, les cathédrales gothiques, la joie exubérante de la Renaissance, les clairs-obscurs de Rembrandt, les fugues de Bach et les rêves sereins de Mozart, la fierté d'une queue de paon dans l'art populaire de nos paysans, et l'ascension rugissante et nostalgique de Beethoven vers les sommets nuageux, à peine perceptibles, sur lesquels on pourrait dire : « moi et ma destinée sommes un... »

N'en connaissant pas la vraie nature, nous ne pouvions plus utiliser correctement nos pouvoirs spirituels ; un Beethoven ou un Rembrandt ne se lèverait plus parmi nous. A la place, nous ne connaissions que ces tâtonnements désespérés à la recherche de « nouvelles formes d'expression » en art, en sociologie ou en politique, ou ces âpres luttes entre slogans opposés et principes méticuleusement élaborés. Ni nos

www.islamicbulletin.com

machines ni nos gratte-ciel ne pouvaient rien faire pour restaurer l'intégrité brisée de nos âmes... Et pourtant, cette gloire passée de l'Europe était-elle vraiment perdue pour toujours? N'était-il pas possible d'en restituer quelque chose en découvrant ce qui était faux en nous-mêmes?

Ce qui, tout d'abord, n'avait été guère plus qu'une sympathie envers les objectifs politiques des Arabes, envers les apparences extérieures de la vie arabe et envers la sécurité émotionnelle que je percevais dans ce peuple, évolua imperceptiblement vers quelque chose ressemblant à une quête personnelle. Je devins de plus en plus conscient d'un désir intense de connaître ce qui était à la racine de cette sérénité et rendait la vie arabe si différente de celle de l'Europe. Et ce désir semblait mystérieusement lié à mes propres problèmes intérieurs. Je commençai à chercher des ouvertures capables de me donner des éclaircissements sur le caractère des Arabes ainsi que sur les idées qui les avaient façonnés et les avaient rendus spirituellement si différents des Européens. Je me mis à des lectures intensives sur leur histoire, leur culture et leur religion. Et dans le besoin que je ressentais de découvrir ce qui animait leurs cœurs, remplissait leurs esprits et leur donnait une direction, il semblait qu'il y avait aussi un besoin de découvrir quelles forces cachées m'animaient moi-même, me remplissaient et promettaient de me donner une direction...

www.islamicbulletin.com

IV. *Voix*

1.

Nous cheminons et Zayd chante. Les dunes sont maintenant plus basses et plus espacées. Çà et là le sable fait place à des étendues de gravier et de débris de basalte. En face de nous, loin vers le sud, se dresse la silhouette sombre d'une chaîne de montagnes : le Djebel Chammar.

Les paroles du chant de Zayd entrent déformées dans ma somnolence, mais, dans la mesure même où elles m'échappent, elles semblent prendre pour moi un sens plus large et plus profond n'ayant plus guère de rapport avec leur signification immédiate.

C'est l'un de ces chants de chameliers que l'on entend si souvent en Arabie, chants qui servent à maintenir les montures à un pas régulier et rapide, et à éviter qu'elles ne se mettent elles-mêmes à somnoler, chants des hommes du désert habitués à des espaces ne connaissant ni limites, ni échos. Ils sont toujours chantés sur le mode majeur et dans une seule tonalité, avec quelque chose de décousu et de rude venant du haut de la gorge et allant se perdre dans l'air sec. C'est la respiration même du désert sous forme de voix humaine. Quiconque a voyagé dans des pays désertiques se souviendra toujours de ces voix. Elles sont toujours les mêmes là où la terre est dénudée, l'air chaud, l'espace ouvert et la vie dure.

Nous cheminons et Zayd chante comme son père doit avoir chanté avant lui, ainsi que tous les autres hommes de sa tribu et de nombreuses autres tribus depuis des milliers d'années. Car il a fallu des milliers d'années pour modeler ces mélodies intenses et monotones et leur donner leur forme définitive. Contrairement à la musique polyphonique de l'Occident qui tend toujours à exprimer des sentiments individuels, ces mélodies arabes, avec leurs séquences toniques continuellement répétées, paraissent être surtout les symboles sonores

www.islamicbulletin.com

d'une connaissance émotionnelle partagée par beaucoup; elles ne cherchent pas à évoquer des états d'âme, mais à nous remémorer nos propres expériences spirituelles. Elles étaient nées, il y a fort longtemps, de l'atmosphère du désert, des rythmes du vent et de la vie nomade, de la sensation des grands espaces, de la contemplation d'un éternel présent. Et de même que les choses fondamentales de la vie demeurent toujours les mêmes, ces mélodies sont indépendantes du temps et ne changent pas.

Pareilles mélodies ne sont guère concevables en Occident où la polyphonie est un aspect, non seulement de la musique, mais des sentiments et des désirs. La fraîcheur du climat, l'abondance de l'eau, la succession des quatre saisons, tous ces éléments confèrent à la vie une signification si multiforme et des directions si variées que l'homme occidental doit nécessairement avoir de nombreuses aspirations et, dès lors, un puissant besoin d'agir pour l'action elle-même. Il doit toujours créer, construire et vaincre afin de pouvoir toujours et encore se réaffirmer soi-même dans la complexité des formes de sa vie. Et cette complexité toujours changeante se reflète dans sa musique. Dans la manière occidentale de chanter, avec la voix venant de la poitrine et couvrant toujours plusieurs niveaux, s'exprime la nature « faustienne » qui pousse l'homme occidental à rêver beaucoup, à désirer beaucoup et à rechercher beaucoup avec une volonté de conquête, mais peut-être aussi à perdre beaucoup et à le faire avec douleur. Car le monde de l'Occidental est un monde de l'histoire, éternel devenir suivi de l'événement et de la fuite dans le passé. Il lui manque la quiétude et la tranquillité. Le temps est un ennemi que l'on regarde toujours avec méfiance et jamais le maintenant ne fait entendre un son d'éternité...

Pour l'Arabe du désert et de la steppe, en revanche, son paysage n'est pas une invitation à des rêves, mais est dur comme le jour et ignore le clair-obscur. L'extérieur et l'intérieur, le moi et le monde ne sont pas pour lui des entités qui s'opposent, mais seulement des aspects différents d'un même présent. Sa vie n'est pas dominée par des craintes secrètes. Et chaque fois qu'il fait une chose, il la fait parce qu'une nécessité extérieure exige l'action, et non par désir de sécurité intérieure. En conséquence, il n'a pas accompli de progrès matériel aussi rapidement que l'Occidental, mais il a gardé son âme intacte.

Je me demande avec un tressaillement presque physique combien de temps encore Zayd et le peuple de Zayd pourront garder leur âme intacte face au danger qui les encercle de façon si insidieuse et si inexorable. Nous vivons en un temps où l'Orient ne peut plus demeurer passif face à l'avance de l'Occident. Par milliers, des forces politiques, sociales et économiques frappent aux portes du monde musulman. Celui-ci succombera-t-il à la pression du vingtième siècle

www.islamicbulletin.com

occidental en perdant en même temps, non seulement ses formes traditionnelles, mais également ses racines spirituelles ?

2.

Au cours des années que j'ai passées au Moyen-Orient — de 1922 à 1926 en tant qu'observateur sympathique et ensuite en tant que musulman partageant les aspirations et espérances de la communauté islamique — je fus témoin des constants empiétements européens sur la vie culturelle des musulmans et sur leur indépendance politique. Et chaque fois que des peuples musulmans ont essayé de se défendre contre ces empiétements, l'opinion publique européenne, prenant des airs d'innocence offensée, a qualifié leur résistance de « xénophobie ».

Longtemps l'Europe a été habituée à simplifier de façon aussi rudimentaire tous les événements du Moyen-Orient et à n'envisager son histoire que dans la perspective des « sphères d'intérêts » occidentales. Alors que partout en Occident (excepté en Grande-Bretagne), l'opinion publique a montré beaucoup de sympathie envers la lutte de l'Irlande pour l'indépendance ou (excepté en Russie et en Allemagne) envers le rêve polonais de résurrection nationale, une pareille sympathie ne s'est jamais adressée à des aspirations similaires parmi les musulmans. Les principaux arguments de l'Occident ont toujours été l'état de division politique et l'arriération économique du Moyen-Orient, et toute intervention active de l'Occident a été sentencieusement présentée par ses auteurs comme destinée, non seulement à protéger des intérêts occidentaux « légitimes », mais aussi à favoriser le progrès des peuples indigènes eux-mêmes.

Oubliant que toute intervention directe de l'extérieur, même bien intentionnée, ne peut manquer de perturber le développement d'une nation, les experts occidentaux des affaires du Moyen-Orient ont toujours été prêts à avaler de tels arguments. Ils n'ont en vue que les nouvelles voies ferrées construites par les puissances coloniales, mais non la destruction de la structure sociale d'un pays. Ils font le compte des kilowatts produits par les nouvelles installations électriques, mais non des coups portés à la fierté d'une nation. Les mêmes personnes qui n'auraient jamais admis la « mission civilisatrice » de l'Autriche impériale pour justifier ses interventions dans les Balkans ont accepté avec indulgence la même justification dans le cas des Britanniques en Égypte, des Russes en Asie centrale, des Français au Maroc ou des Italiens en Libye. Et il ne leur serait jamais venu à l'esprit que beaucoup des maux sociaux et économiques dont souffre le Moyen-Orient sont précisément des effets directs de ces « intérêts » occidentaux et qu'en outre les interventions occidentales tendent invariablement à perpétuer et à aggraver les facteurs de désagrégation interne déjà

www.islamicbulletin.com

existants, de sorte que ces peuples se trouvent dans l'impossibilité d'opérer un redressement.

J'ai commencé à me rendre compte de tout cela en 1922, en Palestine, après avoir observé le rôle équivoque de l'administration britannique dans le conflit opposant les Arabes aux sionistes. Cela me fut plus évident encore lorsque, dans les premiers mois de 1923, après avoir parcouru la Palestine plusieurs mois durant, je me rendis en Égypte alors en état d'insurrection presque incessante contre le « protectorat » britannique. Des bombes explosaient souvent sur les places publiques fréquentées par les soldats britanniques, en réponse à quoi étaient décrétées diverses mesures répressives : loi martiale, arrestations, déportations de leaders politiques, interdiction de journaux. Mais ces mesures, si sévères fussent-elles, ne pouvaient pas tempérer la volonté du peuple d'être libre. A travers toute la nation égyptienne déferlait quelque chose de comparable à une vague de sanglot passionné. Ce n'était pas désespoir, mais plutôt un sanglot provoqué par l'enthousiasme d'avoir découvert les racines de sa propre force potentielle.

Seuls les riches pachas, propriétaires de vastes domaines, étaient en bons termes avec les Britanniques. Tous les autres, y compris les misérables *fellahin* pour qui un seul acre de terre était déjà une large ressource pour faire vivre une famille entière, appuyaient le mouvement de libération. Un jour, les vendeurs de journaux pouvaient crier dans la rue : « Tous les dirigeants du Wafd arrêtés sur ordre du gouverneur militaire. » Mais le jour suivant de nouveaux dirigeants avaient pris leur place et les brèches étaient toujours colmatées. La soif de liberté croissait en même temps que la haine. L'Europe n'avait qu'un mot pour qualifier tout cela : « xénophobie ».

Ma visite en Égypte avait eu pour motif mon désir d'étendre à d'autres pays que la Palestine ma sphère d'activité pour la *Frankfurter Zeitung*. La situation de Dorian ne lui permettait pas de financer ce voyage, mais lorsqu'il vit combien était vif mon désir de l'entreprendre, il m'avança une petite somme suffisante pour prendre le train de Jérusalem jusqu'au Caire et subsister là une quinzaine de jours.

Au Caire, je trouvai un logis dans une étroite ruelle d'un quartier habité principalement par des artisans arabes et de petits boutiquiers grecs. Ma logeuse était une vieille triestine grande, grosse et familière. Elle buvait du vin grec du matin au soir et passait brusquement d'une humeur à une autre. Son tempérament était violent et passionné, mais elle me témoignait de l'amabilité et me laissait tranquille.

Au bout d'une semaine, mes ressources financières étaient déjà presque épuisées. Comme je ne souhaitais pas retourner déjà en

www.islamicbulletin.com

Palestine et retrouver si tôt la sécurité de la maison de mon oncle, je commençai à chercher quelque autre moyen de subsistance.

Le Dr. de Haan, mon ami de Jérusalem, m'avait donné une lettre d'introduction pour un homme d'affaires du Caire. Je me rendis auprès de celui-ci afin de lui demander conseil. C'était un Hollandais remarquable et doué d'intérêts intellectuels dépassant largement la sphère de ses activités professionnelles. La lettre d'introduction de Jacob de Haan lui avait appris que j'étais correspondant de la *Frankfurter Zeitung* et lorsque, à sa demande, je lui eus montré quelques-uns de mes articles récents, il leva les sourcils de surprise :

« Dites-moi, quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans.

— Alors dites-moi encore une chose : qui vous a aidé à écrire ces articles? De Haan? »

Je me mis à rire.

« Bien sûr que non. Je les ai écrits moi-même. Je fais toujours mon travail seul. Mais pourquoi en doutez-vous? »

Il secoua la tête comme s'il était intrigué.

« Mais c'est étonnant. Où avez-vous acquis la maturité nécessaire pour écrire de la sorte? Comment faites-vous pour introduire dans une demi-phrase un sens presque mystique en traitant de choses apparemment banales? »

J'étais extrêmement flatté par un tel compliment et l'estime que j'avais de moi-même s'en trouva renforcée d'autant. La conversation révéla néanmoins que mon interlocuteur n'avait pas de possibilité d'emploi pour moi dans ses propres affaires, mais il croyait pouvoir me placer dans une firme égyptienne avec laquelle il était en relations.

Le bureau où il m'envoya était situé dans l'un des vieux quartiers du Caire, à peu de distance de ma chambre. On s'y rendait par une petite rue étroite et sale où des maisons autrefois patriciennes avaient été converties en bureaux et en appartements modestes. Mon patron éventuel, un Égyptien déjà âgé, chauve, avec un visage de vautour adouci par le temps, avait besoin d'un employé à temps partiel pour s'occuper de sa correspondance française. Je pensais pouvoir m'acquitter de cette tâche en dépit de mon manque d'expérience dans le domaine des affaires. Un accord fut conclu : je travaillerais trois heures par jour avec un petit salaire qui suffirait à payer ma chambre et à me faire subsister de pain, de lait et d'olives.

Entre mon logis et mon bureau était situé le quartier des lumières rouges du Caire, dédale embrouillé de ruelles où les courtisanes grandes et petites passaient leurs journées et leurs nuits. Dans l'après-midi, lorsque je me rendais à mon travail, les ruelles étaient vides et silencieuses. Dans l'ombre d'une baie entrouverte, on pouvait apercevoir un corps de femme s'étirer langoureusement. Devant certaines maisons, des filles avaient souvent pris place à de petites tables, prenant

www.islamicbulletin.com

tranquillement le café avec des hommes graves et barbus, et leurs conversations, ayant toutes les apparences du sérieux, semblaient porter sur des sujets peu excitants et fort étrangers à leurs activités nocturnes.

Le soir, quand je rentrais à la maison, le quartier était plus éveillé que tout autre, résonnant des légères sonorités du luth arabe, des tambours et des rires de femmes. Lorsqu'on marchait à la lueur des ampoules électriques et des lanternes de couleur, on sentait à chaque pas la douce peau d'un bras s'enrouler autour de son cou; le bras pouvait être brun ou blanc, mais il tintait toujours du cliquetis de chaînes et de bracelets d'or ou d'argent et il sentait le musc, l'encens ou la chaude animalité d'un épiderme. Il fallait beaucoup de détermination pour se libérer de ces étreintes accompagnées de rires et d'invites : *ya habibi* (ô chéri) et *saadatak* (ton bonheur). On se frayait un chemin parmi des corps luisants, en général plaisants à voir et qui intoxiquaient le passant de frétillements suggestifs. Toute l'Égypte était représentée là, avec en plus le Maroc, l'Algérie, le Soudan, la Nubie et même l'Arabie, l'Arménie, la Syrie et l'Iran... Des hommes en longs vêtements de soie étaient assis côte à côte sur des bancs le long des murs des maisons, excités, riant, appelant les filles ou fumant en silence leur narguilé. Tous n'étaient pas des « clients » et beaucoup étaient venus là simplement pour passer plaisamment une heure ou deux dans l'atmosphère non conventionnelle et divertissante du quartier... Parfois on se heurtait à un derviche soudanais qui chantait en mendiant, le visage en transe et les bras tendus avec raideur. Puis on se trouvait subitement embrumé par un nuage d'encens provenant du brûle-parfum que balançait un marchand ambulant. Sans cesse on réentendait les mêmes chants repris en chœur et on commençait à saisir le sens des sons arabes bruissants et subtils... Et toujours à nouveau résonnaient les voix douces et susurrantes appelant au plaisir — plaisir animal de ces filles (elles y trouvaient sans doute elles-mêmes leur jouissance) dans leurs atours de soie légère, de tulle, de voile ou de damas aux teintes bleu clair, jaune, rouge, verte, blanche ou or pailleté — et leurs rires semblaient courir comme des chats sur le pavé, montant, redescendant et ressortant par d'autres lèvres...

Comme ils pouvaient rire, ces Égyptiens! Avec quel air de gaieté ils marchaient à travers les rues du Caire, vêtus de leurs *gallabiyyas* pareilles à de longues chemises rayées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ils paraissaient avoir le cœur léger et l'esprit libre, donnant l'impression que la pauvreté écrasante, les difficultés de toutes sortes et les troubles politiques n'étaient pris au sérieux que de façon relative. Le tempérament violent et explosif de ce peuple semblait toujours prêt à faire place, sans transition apparente, à une sérénité parfaite et même à l'indolence, comme si tout allait normalement et qu'il n'y avait aucune raison de se plaindre. C'est pourquoi la plupart des Européens regardaient (et probablement le font encore aujourd'hui) les Arabes

www.islamicbulletin.com

comme superficiels. Cependant, même à cette époque déjà lointaine, je m'étais rendu compte que ce mépris envers les Arabes provenait de la tendance occidentale à surestimer des émotions qui paraissent « profondes » et à traiter de « superficiel » tout ce qui est léger, aéré et délié. J'avais le sentiment que les Arabes étaient demeurés libres de ces tensions et pressions intérieures si particulières à l'Occident. Comment aurions-nous pu, dès lors, leur appliquer nos propres critères? S'ils paraissent superficiels, c'était peut-être que leurs émotions s'écoulaient sans friction dans leur comportement. Peut-être, sous l'effet de l' « occidentalisation », allaient-ils perdre graduellement l'immédiateté bénie de leur contact avec la réalité. En effet, bien que l'influence occidentale ait, sous bien des rapports, agi sur la pensée arabe contemporaine comme un stimulant et un fertilisant, elle a inévitablement tendu à susciter parmi les Arabes les mêmes problèmes si ardus qui dominaient la vie spirituelle et sociale de l'Occident.

Vis-à-vis de la maison que j'habitais, si près qu'on aurait presque pu la toucher, était située une petite mosquée dominée par un mince minaret d'où résonnait cinq fois par jour l'appel à la prière. Un homme enturbanné de blanc apparaissait sur la galerie du minaret, levait les mains à hauteur du visage et commençait son appel : « *Allahu akbar*, Dieu est le plus grand! Et j'atteste que Muhammad est l'envoyé de Dieu... » Il se tournait lentement vers chacun des quatre points cardinaux et sa voix montait et s'amplifiait, faisant ressortir les sons profonds et gutturaux de la langue arabe. La voix était un baryton doux, solide et doué d'une vaste tessiture, mais c'était la ferveur et non l'art qui lui conférait une telle beauté.

Ce chant du *muazzin* fut le motif de mes jours et de mes soirs au Caire, comme il l'avait été dans la Vieille Ville de Jérusalem et comme il devait le rester durant toutes mes randonnées ultérieures à travers les pays musulmans. Partout il avait la même résonnance en dépit des différences de dialectes et d'intonations qui apparaissaient dans le langage courant des gens. Cette unité de résonnance me fit sentir dès ces jours passés au Caire combien profonde était l'unité intérieure de tous les musulmans et combien artificielles et insignifiantes étaient les limites extérieures établies entre eux. Ils étaient unis dans leur manière de penser et de distinguer le juste du faux, comme ils étaient unanimes dans leur perception de ce qui constitue une vie droite.

Il m'apparut que, pour la première fois, j'étais en présence d'une communauté où les liens entre les hommes n'étaient pas dus aux accidents d'intérêts raciaux ou économiques communs, mais à quelque chose de beaucoup plus profond et de plus stable : c'étaient les liens émanant de mêmes principes qui supprimaient toutes les barrières de la solitude entre les hommes.

www.islamicbulletin.com

Dans l'été 1923, doté d'une meilleure compréhension de la vie et de la politique du Moyen-Orient, je retournai à Jérusalem.

Par l'intermédiaire de mon excellent ami Jacob de Haan, je fis la connaissance de l'émir Abdullah qui régnait sur la Transjordanie voisine et qui me fit parvenir une invitation à visiter son pays. C'est là que, pour la première fois, je me trouvai dans un véritable pays de bédouins. Amman, la capitale, bâtie sur les ruines de l'ancienne Philadelphie, colonie hellénique datant de Ptolémée Philadelphe, était en ce temps-là une petite ville ne comptant guère plus de six mille habitants. Ses rues étaient bondées de bédouins, vrais bédouins de la grande steppe tels que l'on en voyait rarement en Palestine, libres guerriers et éleveurs de chameaux. De magnifiques chevaux galopaient à travers les rues. Chaque homme était armé, portant un poignard à la ceinture et un fusil en bandoulière. Des chars circassiens traînés par des bœufs peinaient à travers le bazar qui, malgré ses modestes dimensions, débordait de vie et d'animation, comme s'il se fût agi d'une ville bien plus grande (des Circassiens avaient émigré là au XIXe siècle, après la conquête de leur pays par les Russes).

A défaut d'édifice adéquat, l'émir Abdullah, à cette époque, vivait dans un campement de tentes sur une colline dominant Amman. Sa propre tente était un peu plus vaste que les autres et comprenait diverses pièces que séparaient des cloisons d'étoffe, et le tout se signalait par une extrême simplicité. Dans l'une de ces pièces, une peau d'ours noir étalée par terre dans un coin servait de lit. Dans la salle de réception étaient disposées deux superbes selles de chameau aux pommeaux incrustés d'argent et l'on s'y appuyait lorsqu'on était assis sur le tapis.

A l'exception d'un serviteur noir richement vêtu de brocart et portant un poignard d'argent à la ceinture, personne ne se trouvait dans la tente au moment où j'y entrai en compagnie du Dr. Riza Tawfiq Bey, principal conseiller de l'émir. Ce Turc, ancien professeur d'université, avait été pendant trois ans ministre de l'Éducation nationale dans le gouvernement de son pays avant le régime de Kemal Atatürk. Il me dit que l'émir Abdullah arriverait dans quelques minutes; il était en train de conférer avec des chefs bédouins au sujet du dernier raid des Nadjdis dans le sud de la Transjordanie. Ces « Wahhabites » du Nadjd, m'expliqua le Dr. Riza, tenaient dans l'Islam un rôle comparable à celui des réformés puritains dans le monde chrétien, en ce sens qu'ils s'opposaient âprement à tout culte des saints ainsi qu'aux diverses superstitions mystiques qui s'étaient introduites dans l'Islam au cours des siècles. Ils étaient aussi les ennemis irréductibles de la famille chérifienne dont le chef était le père de l'émir, le roi Hussayn du Hedjaz. Selon Riza Tawfiq Bey, les idées religieuses des Wahhabites ne pouvaient pas être rejetées en bloc; elles

www.islamicbulletin.com

étaient en réalité plus proches de l'esprit du Coran que celles qui prévalaient parmi les masses de la plupart des autres pays musulmans et, de la sorte, elles pourraient avec le temps exercer une influence bénéfique sur le développement culturel de l'Islam. Cependant l'extrême fanatisme de ces gens rendait difficile aux autres musulmans une juste appréciation du mouvement wahhabite. Et cette circonstance, remarqua-t-il, n'était peut-être pas mal vue de « certains milieux » pour lesquels une éventuelle réunification des peuples arabes était une perspective détestable.

Peu après entra l'émir, homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, portant une courte barbe blonde. Il marchait légèrement dans de petites pantoufles de cuir verni noir et était habillé d'amples vêtements arabes de soie blanche froufroutante avec une *abaya* de laine blanche presque transparente par-dessus. Il me dit :

« *Ahlan wa-sahlan* », « famille et aisance »; ce fut la première fois que j'entendis cette aimable salutation arabe.

Il y avait quelque chose d'attirant, presque de captivant, dans la personnalité de l'émir Abdullah, notamment beaucoup de sens de l'humour, de la chaleur d'expression et un esprit rapide. Il n'était pas difficile de saisir pourquoi, en ce temps-là, il était si populaire auprès de ses compatriotes. Bien que de nombreux Arabes n'aient pas approuvé le rôle qu'il avait joué dans la révolte chérifienne, inspirée par les Britanniques, contre les Turcs, considérant qu'il s'était agi d'une forfaiture de musulmans envers d'autres musulmans, il avait acquis un certain prestige en se faisant le champion de la cause arabe contre le sionisme. Et les jours n'étaient pas encore venus où les détours et les biais de sa politique allaient rendre son nom odieux dans le monde arabe.

Sirotant du café dans de toutes petites tasses que faisait circuler le serviteur noir, nous parlions, avec l'assistance occasionnelle du Dr. Riza qui savait couramment le français, des difficultés administratives dans ce pays nouveau qu'était la Transjordanie où tout le monde était armé et avait l'habitude de n'obéir qu'aux lois de son propre clan.

« Mais, ajouta l'émir, les Arabes ont beaucoup de sens commun et même les bédouins commencent maintenant à se rendre compte qu'ils doivent abandonner leurs anciennes coutumes anarchiques s'ils ne veulent pas subir de domination étrangère. Les vendettas intertribales dont vous avez souvent dû entendre parler tendent désormais à disparaître. »

Et il parla de l'indiscipline et de la turbulence des tribus bédouines qui avaient l'habitude de se combattre sous le moindre prétexte. Leurs vendettas sanglantes s'étendaient souvent sur des générations et parfois se transmettaient de père en fils pendant des siècles, provoquant toujours de nouvelles effusions de sang et des regains de haine alors que la raison première du conflit était déjà presque oubliée. Il n'existait

www.islamicbulletin.com

qu'un moyen de parvenir à un dénouement pacifique : qu'un jeune homme de la tribu ou du clan de la dernière victime enlève une vierge de la tribu ou du clan du coupable et en fasse sa femme; ainsi le sang de la nuit de noces — sang de la tribu du meurtrier — pouvait, symboliquement et finalement, venger le sang répandu lors du dernier meurtre. Il arrivait que deux tribus soient si lassées d'une vendetta durant depuis des générations et les affaiblissant toutes deux qu'elles se mettaient d'accord pour arranger un « enlèvement » grâce aux bons offices d'un intermédiaire appartenant à une tierce tribu.

« J'ai fait encore mieux que cela, me dit l'émir Abdullah. J'ai institué des « Commissions du sang » composées de personnalités dignes de confiance qui voyagent à travers le pays et arrangent des enlèvements symboliques et des mariages entre tribus hostiles. Mais, ajouta-t-il en clignant des yeux, j'insiste toujours auprès des membres de ces commissions pour qu'ils mettent le plus grand soin dans le choix des vierges, car je ne voudrais pas voir surgir des conflits internes de famille dus à une éventuelle déception de l'époux... »

Un garçon d'une douzaine d'années apparut de derrière une cloison, se glissa rapidement et sans bruit à travers la pénombre de la tente et, parvenu au-dehors, sauta sans étriers sur un cheval fringant tenu pour lui par un domestique : c'était Talal, fils aîné de l'émir. Dans sa svelte silhouette, dans son bond rapide sur le cheval, dans ses yeux brillants, j'aperçus de nouveau ce contact dénué de rêve que l'Arabe possède avec sa propre vie et qui le rend si différent de tout ce que j'avais connu en Europe.

Ayant remarqué mon évidente admiration pour son fils, l'émir me dit :

« Comme tous les autres enfants arabes, celui-ci grandit avec une seule idée à l'esprit : la liberté. Nous autres Arabes ne nous considérons pas comme sans défauts ni comme infaillibles, mais nous voulons nous-mêmes constater nos erreurs et ainsi apprendre à ne plus les commettre, de la même manière qu'un arbre apprend à bien croître en croissant et que l'eau trouve son cours en coulant. Nous ne voulons pas être guidés vers la sagesse par des gens qui sont eux-mêmes dénués de sagesse, n'ayant que le pouvoir, les canons et l'argent, et qui savent seulement perdre des amis dont ils auraient pu si facilement conserver l'amitié... [1] »

1. A cette époque (1923), personne n'aurait pu prévoir l'âpre antagonisme qui, des années plus tard, devait détériorer les relations entre l'émir Abdullah et son fils Talal, le fils haïssant la complaisance de son père envers la politique britannique dans le monde arabe et le père ne pouvant supporter la franchise passionnée de son fils. D'ailleurs, pas plus alors qu'à d'autres occasions, je ne pus distinguer chez Talal aucun signe de ce « dérangement mental » qui devait conduire à son abdication forcée du trône de Jordanie en 1952.

www.islamicbulletin.com

Je n'avais pas l'intention de rester indéfiniment en Palestine et, une fois de plus, ce fut Jacob de Haan qui m'aida. Lui-même journaliste de solide réputation, il possédait de nombreuses relations dans toute l'Europe. Ses recommandations me procurèrent des contrats avec deux petits journaux, l'un en Hollande et l'autre en Suisse, qui s'engagèrent à me payer une série d'articles en florins hollandais et en francs suisses. Comme il s'agissait de journaux provinciaux assez modestes, ils n'étaient pas capables de me rémunérer largement, mais pour moi, qui vivais simplement, les ressources que j'en obtins me parurent suffisantes pour financer le voyage que je projetais à travers le Proche-Orient.

Je souhaitais me rendre d'abord en Syrie, mais les autorités françaises, installées depuis peu au milieu d'une population hostile, n'étaient pas disposées à accorder de visa à un Autrichien « ressortissant ex-ennemi ». C'était un coup sévère, mais il n'y avait rien à faire pour le parer. Je décidai donc d'aller à Haïfa et de m'y embarquer dans un bateau pour Istanbul qui figurait aussi dans mon programme de voyage.

Or, dans le train de Jérusalem à Haïfa, je perdis la veste contenant mon portefeuille et mon passeport. Il ne me restait que quelques pièces d'argent dans mes poches de pantalon. Sans passeport ni argent, un voyage à Istanbul était hors de question. Je n'avais rien d'autre à faire que de retourner en autobus à Jérusalem en payant le prix du transport à l'arrivée avec de l'argent emprunté à Dorian, comme d'habitude. A Jérusalem, je devrais attendre plusieurs semaines un nouveau passeport du consulat autrichien au Caire (il n'y en avait pas alors en Palestine) et laisser venir les modestes revenus de Hollande et de Suisse.

Ainsi donc, le lendemain matin, je me trouvai devant l'office des autobus dans un faubourg de Haïfa. Les négociations concernant le prix du billet avaient abouti. Il y avait encore une heure à attendre jusqu'au départ du bus. Je marchais en long et en large dans la rue, profondément dégoûté de moi-même et du destin qui m'imposait une retraite aussi ignominieuse. L'attente est toujours mauvaise et la pensée de retourner à Jérusalem vaincu, comme un chien la queue basse, m'était extrêmement douloureuse, d'autant plus que Dorian avait toujours exprimé du scepticisme sur ma capacité de mettre en pratique mes projets de voyage avec d'aussi maigres moyens. En outre je ne verrais pas la Syrie et Dieu seul savait si je reviendrais jamais dans cette partie du monde. Bien sûr, il demeurait possible que, plus tard, la *Frankfurter Zeitung* finance un nouveau voyage au Moyen-Orient et qu'un jour les Français lèvent l'interdiction frappant les ressortissants ex-ennemis. Tout cela était incertain et, pour le moment, je ne verrais pas Damas... Pourquoi, me demandais-je avec amertume, Damas m'était-il refusé?

www.islamicbulletin.com

Mais cela était-il réellement ainsi? Je n'avais sans doute ni passeport, ni argent. Mais était-il absolument nécessaire d'avoir un passeport et de l'argent... ?

Arrivé à ce point de mes cogitations, je fis un arrêt brusque. Il serait possible, avec un peu d'audace, de voyager à pied, profitant de l'hospitalité des villageois arabes. Et peut-être serait-il également possible de passer clandestinement la frontière, sans se préoccuper ni de passeport, ni de visa...

Avant même d'en être pleinement conscient, ma décision était prise : j'irais à Damas.

Deux minutes suffirent pour expliquer aux employés des autobus que j'avais changé d'avis et que je n'irais pas à Jérusalem. Il me fallut encore quelques autres minutes pour me procurer une paire de bleus de travail et une *kufiyya* (la meilleure protection possible contre le soleil arabe). Je plaçai quelques effets dans un havresac et expédiai ma valise à Dorian. Puis je partis pour ma longue pérégrination vers Damas.

Une sensation dominante de liberté m'emplissait et me rendait heureux. Je n'avais que quelques pièces en poche. Je m'embarquais dans une entreprise illégale qui pouvait me conduire en prison. Le problème du passage de la frontière planait dans une vague incertitude. Je misais tout sur mon habileté, mais la conscience d'avoir tout placé sur une seule mise me donnait un sentiment de bonheur.

Je marchais sur la route de Galilée. C'était l'après-midi. A ma droite, en contrebas, s'étendait la plaine d'Esdrelon tachetée d'ombre et de lumière. Je passai par Nazareth et, peu avant la tombée de la nuit, arrivai à un village arabe abrité par des poivriers et des cyprès. A la porte de la première maison étaient assises quelques personnes. Je m'arrêtai et demandai si le village était Ar-Rayna. Ayant reçu une réponse affirmative, j'étais sur le point de me remettre en marche lorsque l'une des femmes m'interpella :

« *Ya sidi,* ne veux-tu pas te rafraîchir? » Et comme si elle devinait ma soif, elle me tendit une cruche d'eau froide. Quand je me fus désaltéré, l'un des hommes, sans doute le mari, me demanda :

« Ne veux-tu pas partager notre pain et demeurer dans notre maison pour la nuit? »

Ils ne me demandèrent pas qui j'étais, où j'allais ou de quoi je m'occupais. Et je fus leur hôte pour la nuit.

Être l'hôte d'un Arabe : même les enfants des écoles en ont entendu parler en Europe. Être l'hôte d'un Arabe signifie entrer pour quelques heures, ou pour plus longtemps, réellement et pleinement, dans la vie de gens qui seront pour l'étranger des frères et des sœurs. Ce n'est pas seulement une noble tradition qui rend les Arabes hospitaliers avec tant d'effusion; c'est leur liberté intérieure. Ils sont si dénués de méfiance les uns envers les autres qu'ils peuvent facilement ouvrir leur vie à un autre être humain. Ils n'ont besoin d'aucun des spécieuses barrières de

www.islamicbulletin.com

sécurité que chaque personne, en Occident, construit entre soi-même et son prochain.

Nous soupâmes ensemble, hommes et femmes, assis en tailleur sur une natte autour d'un vaste plat plein de porridge fait de blé grossièrement broyé et de lait. Mes hôtes déchiraient de petits morceaux d'une grande galette de pain mince comme du papier avec lesquels ils puisaient adroitement des bouchées de porridge sans même le toucher de leurs doigts. A moi ils offrirent une cuiller, mais je la refusai et m'efforçai, non sans succès et en procurant un plaisir évident à mes amis, d'imiter leur manière à la fois simple et élégante de manger.

Après que nous nous fûmes tous couchés pour dormir — environ une douzaine de personnes dans la même pièce —, je regardais les poutres du plafond d'où pendaient des poivrons et des aubergines secs, les nombreuses niches dans les parois où étaient disposés des ustensiles de cuivre et de la poterie, ainsi que les corps de ces hommes et de ces femmes endormis, et je me demandais si, dans ma famille, je pourrais me sentir plus à la maison.

Les jours qui suivirent, les collines brun-rouille de Judée aux ombres bleu-gris et violettes firent place progressivement à celles de Galilée, plus gaies et plus douces. Des sources et de petits ruisseaux apparurent de façon inattendue. La végétation devint plus luxuriante. Des oliviers au feuillage dense et des cyprès longs et sombres formaient des bouquets. Sur le flanc des collines on apercevait les dernières fleurs de l'été.

Parfois je marchais en compagnie de chameliers et prenais plaisir à leur simple cordialité. Nous buvions de l'eau à mon bidon et fumions ensemble une cigarette. Puis je reprenais seul la route. Je passais mes nuits dans des maisons d'Arabes et mangeais leur pain avec eux. Pendant plusieurs jours j'eus à marcher à travers la chaude dépression du lac de Galilée puis dans la fraîcheur avoisinant le lac Hulé qui était pareil à un miroir de métal avec de la brume argentée et légèrement rougie par les derniers rayons du soleil planant au-dessus de l'eau. Près du rivage vivaient des pêcheurs arabes dans des huttes faites de nattes de paille approximativement fixées à des cadres de branches. Ils étaient très pauvres, mais ils ne paraissaient pas avoir besoin de beaucoup plus que de ces huttes à courants d'air, des quelques hardes servant à les couvrir, d'une poignée de blé pour le pain et du poisson qu'ils pêchaient eux-mêmes. Et toujours ils semblaient avoir assez pour demander au voyageur d'entrer et de manger avec eux.

Le point le plus septentrional de la Palestine était la colonie juive de Metulla qui, ainsi que je devais l'apprendre par la suite, formait une sorte de vide entre le territoire administré par les Britanniques et la

www.islamicbulletin.com

Syrie française. Conformément à un accord entre les deux gouvernements, celle-ci ainsi que deux autres colonies voisines devaient être incorporées sous peu à la Palestine. Durant quelques semaines de transition, Metulla ne fut sous la surveillance effective d'aucun des deux gouvernements et paraissait ainsi le secteur idéal pour se faufiler en Syrie. Ce ne serait que plus tard, sur les routes, comme on me le fit savoir, que le voyageur aurait à produire ses papiers d'identité. On disait que le contrôle syrien était très strict et qu'il était pratiquement impossible d'aller bien loin sans être interpellé par des gendarmes. Comme Metulla était toujours officiellement considéré comme une partie de la Syrie, chacun de ses habitants, comme partout ailleurs dans le pays, était muni d'un certificat d'identité délivré par les autorités françaises. Ma tâche la plus urgente était dès lors de me procurer un tel papier.

Je me renseignai discrètement et fus finalement conduit à la maison d'une personne susceptible de régler la question du certificat. C'était un homme de forte taille approchant de la quarantaine, et cette apparence correspondait à la description figurant sur le document chiffonné et graisseux qu'il tira de sa poche. Cependant, comme le papier ne portait aucune photographie, le problème n'était pas insoluble.

« Combien demandez-vous pour ça? dis-je.

— Trois livres. »

Je sortis de ma poche toutes les pièces en ma possession et en fis le compte : cela faisait un total de cinquante-cinq piastres, c'est-à-dire un peu plus de la moitié d'une livre.

« C'est tout ce que j'ai. Et je dois garder quelque chose pour la suite du voyage. Je ne peux pas vous donner plus de vingt piastres! » (ce qui faisait exactement un quinzième de la somme requise).

Après quelques minutes de marchandage, nous nous mîmes d'accord pour trente-cinq piastres et le document fut à moi. Il consistait en une feuille divisée en deux colonnes, l'une en français et l'autre en arabe, avec les divers renseignements inscrits à l'encre sur des lignes pointillées. La « description personnelle » ne me causa guère de souci, car, comme toujours en pareil cas, elle était remarquablement vague. Mais l'âge indiqué était 39 ans, alors que j'en avais 23 et que j'en paraissais 20. Même le policier le plus négligent ne manquerait pas de relever immédiatement la contradiction. Il était donc nécessaire de modifier l'âge. Si celui-ci n'avait été mentionné qu'une fois, la correction n'aurait pas été trop difficile, mais malheureusement il figurait donc en français aussi bien qu'en arabe. Malgré tout le soin avec lequel j'usai de la plume, je ne parvins pas à un résultat beaucoup meilleur que ce que l'on aurait pu décrire comme une falsification peu convaincante. Pour tout homme doué d'une vue normale, il était manifeste que les chiffres avaient été modifiés dans chacune des deux

www.islamicbulletin.com

colonnes. Mais il n'y avait rien à faire. J'allais avoir à compter seulement sur ma chance et sur la négligence des gendarmes.

Tôt le matin, l'homme me conduisit jusqu'à un ravin derrière le village, me montra quelques rochers à un peu plus d'un demi-kilomètre de là et me dit :

« Voilà la Syrie. »

Je franchis le ravin. Bien que l'heure fût matinale, il faisait très chaud. La chaleur devait aussi se faire sentir pour la vieille femme arabe assise sous un arbre près des rochers derrière lesquels commençait la Syrie, car elle me cria d'une voix rauque et cassée :

« Ne voudrais-tu pas donner à boire à une vieille femme, ô mon fils ? »

Je détachai mon bidon qui venait d'être rempli et le lui tendis. Elle en but avidement et me le rendit en disant :

« Que Dieu te bénisse, qu'Il te garde en Sa protection et qu'Il te conduise là où ton cœur désire.

— Merci, mère ; je ne veux rien d'autre que tes vœux. »

Et lorsque je me retournai et la regardai à nouveau, je vis que la femme remuait les lèvres comme si elle priait et j'en ressentis une étrange exaltation.

Je parvins aux rochers et les laissai derrière moi. J'étais maintenant en Syrie. Une vaste plaine nue s'étendait devant moi. Loin à l'horizon, j'apercevais des profils d'arbres et des formes ressemblant à des maisons. Cela devait être la ville de Baniyas. Je n'aimais pas la vue de cette plaine qui n'offrait ni arbre ni buisson permettant de se mettre à couvert, ce qui, si près de la frontière, allait certainement être nécessaire. Mais il n'y avait pas d'autre itinéraire. Je me sentais comme dans l'un de ces rêves où l'on croit marcher tout nu dans une rue pleine de monde...

Il était près de midi lorsque je parvins à un petit cours d'eau qui divisait la plaine. Alors que je m'asseyais pour enlever mes souliers et mes chaussettes, j'aperçus au loin quatre cavaliers avançant dans ma direction. Avec leur carabine accrochée à la selle, ils avaient l'apparence inquiétante de gendarmes. Ils *étaient* des gendarmes. Il aurait été insensé que j'essaye de m'enfuir. Je me réconfortai en me disant que ce qui devait arriver arriverait. Si j'étais attrapé maintenant, je ne recevrais probablement guère plus que quelques coups de crosse de fusil et je serais ramené à Metulla sous bonne escorte.

Je traversai le cours d'eau, m'assis sur la rive opposée et me mis tranquillement à sécher mes pieds en attendant que les gendarmes arrivent tout près. Ils vinrent et me jetèrent des regards soupçonneux, car, même si je portais des vêtements arabes, j'étais de toute évidence un Européen.

« D'où viens-tu ? me demanda rudement, en arabe, l'un des gendarmes.

www.islamicbulletin.com

— De Metulla.
— Et où vas-tu?
— A Damas.
— Pour quelle raison?
— Seulement pour mon plaisir.
— As-tu des papiers?
— Bien sûr... »

Je produisis « mon » certificat d'identité et mon cœur me monta jusqu'à la bouche. Le gendarme déplia le papier, le regarda — et mon cœur regagna sa place normale pour se remettre à battre, car je vis qu'il tenait le document à l'envers, étant dans l'incapacité manifeste de le lire... Les deux ou trois gros sceaux officiels le satisfaisaient apparemment, car, avec un air important, il replia le papier et me le tendit :

« Bien. C'est en ordre. Allez. »

Pendant une seconde me vint l'idée de lui serrer la main, mais bien vite je me dis qu'il valait mieux que nos relations demeurent strictement officielles. Les quatre hommes tournèrent bride et partirent au trot. Et je repris la route.

Près de Baniyas, je me perdis. Ce que ma carte désignait comme une « route carrossable » se révéla en réalité un sentier à peine marqué qui décrivait des méandres à travers des herbages, des terrains marécageux et des ruisselets pour finalement disparaître tout à fait près de monticules couverts de cailloux. Pendant plusieurs heures je grimpai sur ces pentes et en redescendis jusqu'à ce que, dans l'après-midi, je me trouve en face de deux Arabes qui conduisaient à Baniyas des ânes chargés de raisins et de fromages. Nous fîmes chemin ensemble. Ils me donnèrent du raisin et je pris congé d'eux en arrivant à un jardin près de la ville. Un clair ruisseau au cours rapide murmurait au bord de la route. Je me couchai sur le ventre et plongeai jusqu'aux oreilles ma tête dans l'eau glaciale, puis je bus et je bus...

Malgré ma fatigue, je n'avais pas l'intention de m'attarder à Baniyas qui, étant la première localité syrienne après la frontière, devait avoir un important poste de police. Ma première rencontre avec les gendarmes m'avait un peu tranquillisé en ce qui concerne la moyenne des troupiers syriens. Mais dans un poste de police et en présence d'un officier, ce serait une autre affaire. Je partis donc d'un pas rapide en faisant des détours par de petites rues et en évitant le bazar principal où le poste de police devait probablement se trouver. Dans l'une de ces ruelles, j'entendis le son d'un luth avec une voix d'homme et un accompagnement de battements de mains. Attiré par cette musique, je contournai le prochain coin de rue et m'arrêtai coi : en face de moi, à une distance de quelques mètres, était une porte où figurait l'inscription *Poste de Police*. Devant cette porte, plusieurs policiers syriens, dont un officier, avaient pris place sur des chaises et, dans le soleil de l'après-midi, écoutaient l'un de leurs camarades qui donnait le concert. Il était

www.islamicbulletin.com

trop tard pour battre en retraite, car ils m'avaient vu et l'officier, apparemment Syrien lui aussi, m'appela :

« Hé, viens donc ici! »

Il n'y avait qu'à obéir. J'avançai lentement et une inspiration m'envahit l'esprit. Sortant mon appareil de photo, je saluai poliment l'officier en français et poursuivis sans attendre ses questions :

« Je viens de Metulla pour une courte visite de votre ville, mais je ne voudrais pas m'en retourner sans avoir pris une photo de vous avec votre ami dont le chant m'a tellement plu. »

Les Arabes aiment à être flattés et, en outre, ils sont ravis d'être photographiés. L'officier accepta donc avec un sourire et me demanda de lui envoyer la photographie quand elle serait développée et tirée (ce que je fis effectivement plus tard en lui adressant mes compliments). Il ne lui vint même pas à l'esprit de me demander mes papiers d'identité. A la place il me fit servir une tasse de thé sucré et me souhaita bon voyage lorsque enfin je pris congé pour « retourner à Metulla ». Je fis retraite par le même chemin où j'étais venu, contournai la bourgade et pris la direction de Damas.

Deux semaines exactement après mon départ de Haïfa, j'arrivai au gros village — presque une ville — de Majdal ach-Chams habité en majorité par des Druzes et par quelques chrétiens. Je choisis une maison à l'apparence prospère et dis au jeune homme qui m'ouvrit la porte que je serais reconnaissant de pouvoir y passer la nuit. Accueilli par le traditionnel *ahlan wa sahlan,* je vis la porte s'ouvrir plus large et, quelques minutes plus tard, j'étais accepté dans le petit cercle familial.

Comme je me trouvais désormais profondément à l'intérieur de la Syrie et qu'il y avait diverses possibilités de se rendre à Damas, je décidai de m'ouvrir à mon hôte druze et de lui demander conseil. Sachant bien qu'aucun Arabe ne trahirait jamais l'étranger accueilli dans sa maison, je lui exposai ma situation tout crûment. Je savais, lui dis-je, qu'il serait extrêmement risqué pour moi de prendre les routes principales parce que désormais des gendarmes français y patrouilleraient et qu'ils ne me laisseraient pas passer aussi facilement que les Syriens l'avaient fait jusqu'alors.

« Je crois que je vais envoyer mon fils avec toi, dit mon hôte en désignant le jeune homme qui m'avait ouvert la porte. Il te guidera à travers la montagne et t'aidera à éviter les routes. »

Après le repas du soir, nous étions assis sur la terrasse devant la maison et discutions de l'itinéraire que nous prendrions le matin suivant. J'avais étalé sur mes genoux ma carte de la Palestine et de la Syrie, carte allemande de petite échelle que j'avais prise avec moi de Jérusalem, et j'essayais d'y tracer le chemin indiqué par mon ami druze. Alors survint, flânant dans le village, un homme, manifestement

www.islamicbulletin.com

syrien, portant l'uniforme d'un officier de police. Il apparut si soudainement de derrière un coin de rue que j'eus à peine le temps de replier ma carte et de la dérober à sa vue. L'officier sembla reconnaître un étranger en ma personne, car, après avoir passé devant la terrasse et fait un signe de tête à mon hôte, il revint et se dirigea lentement vers nous.

« Qui êtes-vous? » me demanda-t-il en français d'un ton peu aimable.

Je répétai mon refrain habituel selon lequel je venais de la colonie de Metulla et que je voyageais pour mon plaisir. Quand il me demanda mon certificat d'identité, il fallut bien que je le lui donne. Il examina le papier avec attention et ses lèvres se tordirent en une grimace.

« Et que tenez-vous là dans votre main? » poursuivit-il en montrant la carte allemande que je venais de plier. Je répondis que cela n'était rien d'important. Il insista et la déplia avec la promptitude d'un homme habitué à se servir de cartes, la regarda quelques secondes, la replia soigneusement et me la rendit avec un sourire. Il dit alors en mauvais allemand :

« J'ai servi pendant la guerre dans l'armée turque avec des Allemands. » Puis il fit le salut militaire, grimaça une fois encore et s'en alla.

« Il a compris que tu étais un *Alemani*. Il aime les Allemands et déteste les Français. Il ne te fera pas d'ennuis. »

Le lendemain matin, en compagnie du jeune Druze, j'entrepris la marche qui allait être sans doute la plus pénible de ma vie. Cela dura onze heures avec une seule halte de vingt minutes à midi, passant par des collines rocheuses, des gorges profondes, des lits de rivière à sec, cheminant parmi de grosses pierres ou des cailloux tranchants, remontant, redescendant, puis remontant et redescendant encore, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Arrivant dans l'après-midi au bourg d'Al-Katana, dans la plaine de Damas, j'étais épuisé, mes souliers étaient déchirés et mes pieds enflés. Je souhaitais m'arrêter là pour la nuit, mais mon jeune ami me le déconseilla vivement : il y avait trop de policiers français dans la région et, étant ici dans une ville et non plus dans un village, je ne pourrais plus si facilement trouver un gîte sans attirer l'attention. La seule possibilité était de me procurer une place dans l'une des voitures assurant la liaison avec Damas. J'avais encore mes vingt piastres (pendant tout mon voyage depuis Haïfa, je n'avais pas eu à dépenser un seul centime) et il se trouvait que le prix du voyage d'ici à Damas était précisément de vingt piastres.

Sur la place principale du bourg, dans le bureau délabré du transporteur, je fus informé qu'il y avait une demi-heure d'attente jusqu'au départ de la prochaine voiture. Je pris congé de mon guide et ami qui m'embrassa comme un frère et repartit aussitôt en direction de la maison. Assis près de la porte du bureau, mon havresac à mon côté,

www.islamicbulletin.com

je commençais à m'endormir sous les rayons d'un soleil de fin d'après-midi lorsque je fus rapidement réveillé par quelqu'un qui me secouait l'épaule : un gendarme syrien. Vint la question habituelle suivie des réponses habituelles. Mais l'homme n'était apparemment pas satisfait et me dit :

« Suis-moi au poste de police pour voir l'officier. »

J'étais si fatigué qu'il m'était égal d'être découvert ou non.

L' « officier » du poste était en réalité un sergent français grand et gros. La tunique déboutonnée, il était assis derrière une table sur laquelle étaient posés une bouteille d'arrack presque vide et un verre poisseux. Il était complètement saoul d'une ivresse colérique et ses yeux injectés de sang fixaient le gendarme qui m'avait fait entrer.

« Qu'est-ce qu'il y a encore? »

Le gendarme expliqua en arabe qu'il m'avait vu, moi, étranger, assis sur la place. Et j'expliquai en français que je n'étais pas un étranger, mais un citoyen paisible.

« Citoyen paisible! cria le sergent. Vous n'êtes tous que des chenapans et des vagabonds qui parcourez le pays seulement pour nous emm... Où sont vos papiers? »

De mes doigts raidis je cherchais le certificat d'identité dans ma poche lorsqu'il assena un coup de poing sur la table et vociféra :

« M...! F... le camp! » En refermant la porte derrière moi, je le vis encore tendre la main vers le verre et la bouteille.

Après la marche si longue, si épuisante, de la journée, quel soulagement, quel plaisir de rouler, presque de glisser, dans cette voiture d'Al-Katana qui, par la grand-route, pénétrait dans la plaine de Damas couverte de vergers! Le but de mon voyage apparaissait à l'horizon : c'était une mer formée par des feuillages d'arbres et dominée par quelques dômes étincelants et minarets à peine visibles. Plus loin, un peu sur la droite, se dessinait une colline dénudée et solitaire dont la crête était encore illuminée par le soleil, alors que déjà des ombres légères rampaient à sa base. Au-dessus de la colline, un nuage long et étroit luisait dans le ciel bleu pâle. Sur la plaine se répandait un gris gorge-de-pigeon et des reflets dorés apparaissaient contre les montagnes à droite et à gauche. L'air était léger.

Le long de la route ce furent alors de grands vergers derrière des murs de pisé. Des cavaliers, des charrois, des voitures et des soldats (français) se croisaient. Le crépuscule, comme de l'eau, tourna au vert. Un officier portant de grosses lunettes le faisant ressembler à un poisson des grandes profondeurs passa sur une moto rugissante. La première maison apparut. Et ce fut Damas, ressac de bruit après le silence de la grande plaine. Les premières lumières s'allumaient aux fenêtres et dans la rue. Ma joie était sans bornes.

Mais cette joie tomba abruptement au moment où la voiture stoppa devant un poste de police dans un faubourg.

www.islamicbulletin.com

« Que se passe-t-il? demandai-je au chauffeur.

— Oh, rien. Toutes les voitures venant de l'extérieur doivent s'annoncer à la police à leur arrivée... »

Un policier syrien sortit du poste et demanda :

« D'où venez-vous?

— Seulement d'Al-Katana, répondit le chauffeur.

— Bien. Alors vous pouvez aller » (car il ne s'agissait manifestement que d'un trafic local). Le chauffeur embraya, la voiture commença de démarrer et, une fois de plus, je me remettais à respirer plus librement. Mais à ce moment précis, quelqu'un cria de la rue :

« Votre capot est en train de lâcher! »

Le chauffeur dut s'arrêter à quelques pas du poste de police et le remettre en place. Il y était occupé lorsque le policier, l'air de rien, revint vers nous, apparemment intéressé seulement au problème mécanique du chauffeur. Alors ses yeux s'arrêtèrent sur moi et, avec un tressaillement dans mon corps entier, je vis dans ses yeux que son attention venait de s'éveiller. Il me toisa, s'approcha et inspecta le plancher de la voiture où j'avais déposé mon havresac.

« Qui êtes-vous? » me demanda-t-il, l'air soupçonneux.

Je commençai :

« Je viens de Metulla... »

Mais le policier secouait la tête avec scepticisme. Il murmura au chauffeur quelque chose où je pus saisir les mots : « soldat anglais, déserteur ». Alors, pour la première fois, il me devint clair que mon bleu de travail, ma *kufiyya* brune avec son *igâl* aux fils d'or et mon havresac de type militaire (que j'avais acheté chez un brocanteur à Jérusalem) ressemblaient fort à l'équipement des troupes irlandaises de police à cette époque au service du gouvernement de la Palestine. Et je me souvins aussi qu'il existait entre autorités françaises et britanniques un accord relatif à l'extradition de leurs déserteurs respectifs...

Dans mon mauvais arabe, j'essayai d'expliquer au policier que je n'étais pas un déserteur. Mais il ne voulut rien entendre :

« Vous expliquerez tout cela à l'inspecteur. »

Il me fallut donc entrer dans le poste de police, tandis que le chauffeur, marmonnant une excuse pour ne pas m'attendre, démarrait et disparaissait avec sa voiture... On me dit que l'inspecteur était justement sorti, mais qu'il reviendrait d'un moment à l'autre. On me fit attendre dans une pièce qui contenait un banc pour tout mobilier et où, à part l'entrée principale, il y avait deux autres portes. Sur l'une figurait l'inscription *Gardien de prison,* et sur l'autre, plus simplement, *Prison.* J'attendis plus d'une demi-heure dans ce décor de mauvais augure, persuadé chaque minute davantage que c'était la fin de mon voyage. Car « inspecteur » faisait beaucoup plus sérieux que « officier ». Si j'étais découvert maintenant, je devrais sans doute aller en prison et serais peut-être retenu des semaines en détention préventive. Ensuite je

www.islamicbulletin.com

serais condamné à trois mois. Ma peine une fois purgée, on me ferait regagner la frontière de Palestine à pied, accompagné par un gendarme monté. Et pour couronner le tout, je pouvais m'attendre à une expulsion de Palestine pour infraction aux ordonnances sur les passeports. Mes pressentiments étaient plus sombres que la pénombre régnant dans la pièce où j'attendais.

J'entendis soudain un bruit de moteur. C'était un véhicule qui s'arrêta devant la porte du poste. Un instant plus tard entra d'un pas rapide dans la pièce un homme habillé de vêtements civils et coiffé d'un *tarbûsh* rouge. Il était suivi du policier qui, d'un ton excité, essayait de lui faire comprendre quelque chose. De toute évidence l'inspecteur était extrêmement pressé.

Je ne sais plus exactement comment la chose se passa, mais je présume que ma conduite à ce moment crucial fut l'effet de l'un de ces éclairs de génie qui, en diverses circonstances — et peut-être aussi chez diverses personnes —, peuvent changer le cours des événements. D'un bond, je me plaçai tout près de l'inspecteur et, sans attendre ses questions, me mis à lui débiter en français un torrent de plaintes contre la maladresse insultante du policier qui m'avait pris, moi, citoyen innocent, pour un déserteur, me faisant perdre ma place dans la voiture devant me mener au centre de la ville. L'inspecteur essaya plusieurs fois de m'interrompre. Je ne lui en laissai pas la chance et le submergeai sous un flot de paroles dont, sans doute, il fut incapable de comprendre un dixième, ne saisissant peut-être que les noms de « Metulla » et « Damas » que je répétai un nombre incalculable de fois. Il était évidemment accablé d'être empêché d'accomplir une tâche urgente, mais je ne le laissais pas parler et je maintenais inlassablement mon barrage de paroles. Finalement, il leva les bras dans un geste de désespoir et s'écria :

« Arrêtez pour l'amour de Dieu ! Avez-vous des papiers ? »

Ma main s'en fut automatiquement dans ma poche et, continuant à déverser phrase après phrase, je plaçai le faux certificat dans sa main. Le pauvre homme dut avoir le sentiment de se noyer, car il ne fit que retourner un coin de la feuille pliée où il vit les sceaux officiels. Il me rendit le papier en me le jetant :

« Ça va, ça va ; allez-vous-en, loin ! » Je ne me le fis pas répéter deux fois.

Quelques mois auparavant, à Jérusalem, j'avais rencontré un instituteur de Damas qui m'avait invité à être son hôte si je venais dans cette ville et je me mis donc à la recherche de sa maison. Un petit garçon offrit de me guider et me prit par la main.

La Vieille Ville était obscure. D'étroites ruelles resserrées vers le haut par des fenêtres en encorbellement rendaient la nuit particulièrement noire. Ici et là, dans la lumière jaune d'une lampe à pétrole, je voyais des boutiques de fruitiers avec des monceaux de pastèques et de raisins.

www.islamicbulletin.com

Les passants étaient comme des ombres. Parfois, derrière les fenêtres à losanges, résonnait la voix claire d'une femme. Et le petit garçon me dit. « C'est ici. » Je frappai à la porte. Quelqu'un répondit de l'intérieur; je levais le loquet et pénétrai dans une cour pavée. Je pouvais distinguer dans l'obscurité des pamplemoussiers portant d'abondants fruits verts et un bassin de pierre avec une fontaine. Quelqu'un me cria de l'étage :

« *Taffadal, ya sidi* », et je grimpai un escalier étroit, traversai une loggia et tombai dans les bras de mon ami.

J'étais fatigué à en mourir, complètement épuisé, et m'écroulai à bout de résistance sur le lit qui m'était offert. Le vent faisait frémir les arbres de la cour devant la maison et ceux du jardin derrière. De plus loin venaient toutes sortes de rumeurs assourdies : la voix d'une grande ville arabe près de s'endormir.

Avec l'excitation que donne la compréhension de faits nouveaux et avec des yeux ouverts sur des choses que je n'avais pas soupçonnées auparavant, je me mis à parcourir, durant ces jours d'été, le vieux Bazar de Damas et y constatai combien la vie des gens y était empreinte de paix spirituelle. Leur sécurité intérieure apparaissait dans leurs rapports mutuels, dans la dignité chaleureuse avec laquelle ils se saluaient et prenaient congé, dans le comportement des hommes lorsqu'ils marchaient deux à deux en se tenant par la main comme des enfants, simplement par amitié, même dans les relations d'affaires entre marchands. Ces petits commerçants ne semblaient ressentir ni crainte, ni jalousie les uns envers les autres, à tel point que chacun pouvait quitter sa boutique et la laisser à la garde de son voisin et concurrent lorsqu'il lui fallait s'éloigner pour un moment. Il m'est souvent arrivé de voir un client potentiel s'arrêter devant une boutique délaissée et hésiter manifestement à attendre le retour du marchand ou à s'adresser à la boutique voisine : invariablement le commerçant d'à côté — le concurrent — venait demander au client ce qu'il voulait et le lui vendait, non de sa propre marchandise, mais de celle du voisin absent, puis il déposait l'argent sur la banquette de celui-ci. Où, en Europe, pourrait-on assister à de telles transactions ?

Certaines rues du bazar étaient bondées de bédouins aux allures vigoureuses dans leurs vastes vêtements flottants. Ces hommes semblaient toujours porter leur vie en eux-mêmes et marcher sur leurs propres traces. De haute taille, les yeux graves et brillants, ils étaient en groupes, debout ou assis, devant les boutiques. Ils ne se parlaient pas beaucoup. Une courte phrase, parfois un seul mot, dite avec attention et écoutée de même, tenait lieu de conversation. J'avais l'impression que ces bédouins ignoraient le bavardage, cette manière de ne parler de rien et pour rien qui caractérise les âmes usées. Et je me souvins de ces

www.islamicbulletin.com

paroles du Coran à propos de la vie au Paradis : « ... et là tu n'entends aucun bavardage... » Le silence paraissait une vertu des bédouins. Ils s'enveloppaient dans leurs vastes manteaux bruns ou noirs et demeuraient silencieux. Ils avaient, en passant, le regard brillant des enfants, fier, modeste et sensible. Si on leur adressait la parole dans leur langue, leurs yeux noirs s'éclairaient d'un sourire soudain, car ils n'étaient pas absorbés en eux-mêmes mais aimaient entrer en contact avec des étrangers. Ils étaient de grands seigneurs doués de la plus grande réserve mais néanmoins ouverts sur toutes les choses de la vie...

Le vendredi — le sabbat des musulmans — on percevait un changement de rythme dans la vie de Damas : c'était un air d'excitation joyeuse et en même temps de solennité. Cela me faisait penser à nos dimanches européens, à nos rues réduites au silence et à nos magasins fermés. Je me souvenais de toutes ces journées mornes et de l'oppression que leur vide faisait peser. Pourquoi devait-il en être ainsi? Je commençais maintenant à comprendre : c'est parce que, pour la plupart des Occidentaux, la vie de tous les jours est un lourd fardeau dont seulement le dimanche les allège. Ce n'est plus un jour de repos, mais c'est devenu l'occasion de s'échapper vers l'irréel; c'est l'illusoire oubli derrière lequel, doublement lourde et menaçante, se cache la semaine.

Pour les Arabes, en revanche, le vendredi ne semblait pas être une occasion d'oublier leurs jours de travail. Ce n'était pas que les biens de la vie leur aient été donnés aisément et sans effort, mais simplement que leurs travaux, même les plus durs, ne paraissaient pas en contradiction avec leurs aspirations personnelles. Il n'y avait pas de routine pour elle-même. Il existait, au contraire, un contact profond entre le travailleur et son travail. On prenait alors du repos quand on était fatigué. Un tel accord entre l'homme et son labeur doit avoir été envisagé par l'Islam comme naturel et c'est pourquoi aucun repos obligatoire n'a été prescrit le vendredi. Les artisans et les boutiquiers de Damas travaillaient quelques heures, puis quittaient leurs échoppes pour aller à la mosquée et ensuite rencontraient des amis au café. Plus tard ils retournaient travailler encore quelques heures, chacun selon sa convenance. Un petit nombre seulement de boutiques étaient fermées et, sauf à l'heure de la prière, lorsque les gens étaient réunis dans les mosquées, les rues étaient pleines d'animation comme les autres jours.

Un vendredi, je me rendis à la mosquée des Omeyyades avec mon hôte et ami. Les nombreuses colonnes de marbre supportant le toit en forme de dôme brillaient aux rayons du soleil passant par les fenêtres à linteaux. Il y avait un parfum de musc dans l'air et des tapis rouges et bleus recouvraient le sol. Derrière l'*imâm* qui dirigeait la prière, des fidèles par centaines formaient de longues rangées égales. Ils s'inclinaient, s'agenouillaient, touchaient le sol de leur front et se remettaient debout. Tout se passait dans un unisson discipliné, comme des soldats.

www.islamicbulletin.com

Un grand calme régnait et lorsque l'assemblée était debout, on pouvait entendre du fond de ce vaste hall le viel *imâm* réciter des versets du Coran. Et lorsqu'il s'inclinait et se prosternait lui-même, toute l'assemblée le suivait comme un seul homme; tous s'inclinaient et se prosternaient devant Dieu, comme s'Il était présent devant leurs yeux...

C'est à ce moment-là que je compris dans quelle proximité de Dieu et de leur foi vivaient ces gens. Leur prière ne paraissait pas séparée de leur jour de travail; elle en faisait partie et n'était pas destinée à leur faire oublier la vie, mais à la vivre mieux en se souvenant de Dieu.

« Il est étrange et merveilleux, dis-je à mon ami en sortant de la mosquée, que vous puissiez vous sentir dans une telle proximité de Dieu. Je souhaiterais pouvoir ressentir la même chose.

— Comment en serait-il autrement, ô mon frère. Dieu n'est-il pas, comme le dit notre Livre saint, « plus proche de toi que ta veine jugulaire? »

Stimulé par tout ce que je découvrais, je passai, durant mon séjour à Damas, une bonne partie de mon temps à lire tous les livres sur l'Islam sur lesquels je pouvais mettre la main. Mon arabe, bien que suffisant pour la conversation, ne l'était pas encore pour lire le Coran dans le texte et je dus recourir à deux traductions, l'une française et l'autre allemande, que j'empruntai à une bibliothèque. Pour le reste, je devais me contenter des ouvrages des orientalistes européens et des explications de mon ami.

Ces études et conversations, si fragmentaires fussent-elles, me donnèrent l'impression de lever un rideau. Je commençais à discerner tout un monde d'idées dont j'avais été totalement ignorant jusqu'alors.

L'Islam ne me paraissait pas une religion au sens courant du terme, mais plutôt une manière de vivre; moins un système théologique qu'un ensemble de règles de conduite individuelle et sociale fondées sur la conscience de Dieu. Nulle part dans le Coran je ne pus trouver de référence à la nécessité du « salut ». Aucun péché originel ou hérité ne s'interposait entre l'homme et sa destinée, car « rien ne sera attribué à l'homme sauf ce à quoi il s'est lui-même efforcé ». Aucun ascétisme n'était exigé pour ouvrir la porte de la pureté, car celle-ci appartenait à l'homme à sa naissance et le péché n'était rien d'autre qu'une chute à partir des qualités innées et positives dont il était dit que Dieu avait doté chaque être humain. Il n'y avait aucune trace de dualisme dans la manière dont était envisagée la nature de l'homme : le corps et l'âme semblaient envisagés comme constituant un ensemble intégral.

Au début je fus un peu déconcerté de voir le Coran se préoccuper non seulement de choses spirituelles, mais aussi de nombreux aspects temporels ou même triviaux de la vie. Mais je finis par comprendre que si l'homme, avec son corps et son âme, constituait une unité intégrale,

www.islamicbulletin.com

comme l'Islam le soulignait, aucun aspect de la vie ne saurait être trop « trivial » pour ne pas échapper à la compétence de la religion. Cependant le Coran ne perdait pas une occasion de rappeler que la vie de ce monde n'était qu'un degré dans le cheminement de l'homme vers une existence plus élevée et que son objectif final était de nature spirituelle. La prospérité matérielle, disait-il, était désirable sans toutefois être un but en soi. C'est pourquoi les appétits humains, si justifiés puissent-ils être en eux-mêmes, doivent être refrénés et maîtrisés par la conscience morale. Et cette conscience ne doit pas dépendre seulement de la relation de l'homme avec Dieu, mais aussi de ses relations avec les autres hommes. Il ne s'agit pas seulement de la perfection de l'individu, mais aussi de la réalisation de conditions sociales qui puissent contribuer au développement spirituel de chacun, de sorte que tous vivent une vie de plénitude...

D'un point de vue intellectuel et éthique, tout cela était beaucoup plus « respectable » que tout ce que j'avais précédemment entendu ou lu sur l'Islam. J'y trouvais une approche des problèmes de l'esprit qui me paraissait plus profonde que celle de l'Ancien Testament, et qui, en outre, ne témoignait d'aucune prédilection envers une nation particulière. Et la manière dont étaient envisagés les problèmes de la chair était, à l'inverse du Nouveau Testament, résolument affirmative. L'esprit et la chair, son droit reconnu à l'un et à l'autre, apparaissaient comme les deux aspects de la vie humaine créée par Dieu.

Je me demandais si cet enseignement n'était peut-être pas à l'origine de cette sérénité que j'avais perçue chez les Arabes.

Un soir mon hôte me convia à me rendre avec lui à une invitation offerte dans la maison d'un riche ami damascène qui fêtait la naissance d'un fils.

Nous marchions le long de ruelles tortueuses et si étroites que les fenêtres en encorbellement de chaque côté se touchaient presque. Des ombres profondes et un silence paisible régnaient entre les vieilles maisons de pierre. On voyait parfois passer des femmes voilées de noir qui marchaient à petits pas légers, ou bien un homme barbu vêtu d'un long cafetan apparaissait à un coin de rue pour disparaître lentement derrière un autre. Ces coins et ces angles étaient toujours irréguliers, et les mêmes ruelles étroites qui se croisaient dans toutes les directions semblaient toujours annoncer quelque révélation surprenante, mais en réalité débouchaient chaque fois sur des ruelles semblables.

Pourtant la révélation finit par venir. Mon ami et guide s'arrêta devant une porte de bois d'apparence quelconque et dit :

« Nous sommes arrivés. » Et il frappa du poing à la porte.

Elle s'ouvrit en grinçant et un très vieil homme nous souhaita la bienvenue en balbutiant de sa bouche édentée : « *Ahlan, ahlan wa*

www.islamicbulletin.com

sahlan. » Nous passâmes par un corridor décrivant deux angles droits et entrâmes dans la cour de la maison, laquelle, de l'extérieur, avait l'apparence d'un hangar couleur de boue.

Cette cour large et aérée était pavée de dalles de marbre blanches et noires disposées en échiquier. Au milieu une fontaine clapotait dans un bassin octogonal. Des citronniers et des lauriers-roses, poussant par de petites ouvertures dans le carrelage de marbre, déployaient largement leurs branches chargées de fleurs et de fruits, et les murs de la maison tout autour de la cour étaient recouverts sur toute leur surface de bas-reliefs d'albâtre artistement ouvragés comprenant des arabesques géométriques et des motifs végétaux qui ne s'interrompaient que pour faire place aux fenêtres encadrées de marbre. D'un côté, à près d'un mètre au-dessus du niveau de la cour, un renfoncement de la façade formait une vaste pièce disposée comme une niche à laquelle des marches de marbre permettaient d'accéder. Le long des trois parois de cette niche, appelée *liwan,* couraient des divans recouverts de brocart et au sol était un tapis précieux. Contre les parois de la niche, au-dessus des divans, se trouvaient de grands miroirs et la cour tout entière avec ses arbres, son carrelage noir et blanc, ses reliefs d'albâtre, ses embrasures de marbre, ses portes sculptées menant à l'intérieur de la maison et la foule bigarrée des hôtes assis ou déambulant autour du bassin, tout cela se reflétait dans les miroirs du *liwan.* Et en regardant ceux-ci, on découvrait que de mêmes miroirs étaient disposés de l'autre côté de la cour, de sorte que le spectacle se reflétait deux, quatre fois ou davantage, créant une perspective magique et sans fin de marbre, d'albâtre, de fontaines, de gens en foule, avec des forêts de citronniers et de lauriers-roses, pays illimité de rêve brillant sous un ciel encore teinté des dernières lueurs roses du jour...

Pareille maison, nue et dépouillée du côté de la rue mais riche et pleine d'attraits à l'intérieur, était une chose entièrement nouvelle pour moi. Mais avec le temps je pus constater qu'il s'agissait là du type traditionnel d'habitation des gens aisés, non seulement en Syrie et en Irak, mais aussi en Iran. Ni les Arabes, ni les Persans ne se préoccupaient beaucoup, autrefois, de la façade. Une maison était faite pour qu'on y vive et sa fonction se limitait à l'intérieur. C'était bien différent du « fonctionnalisme » forcé auquel s'astreint l'architecture occidentale. Car les Occidentaux, pris dans une sorte de romantisme inverti et doutant de leurs propres sentiments, construisent maintenant des problèmes; les Arabes et les Persans construisent — ou construisaient jusque récemment — des maisons.

L'hôte me fit asseoir à sa droite sur le divan et un serviteur m'offrit du café sur un petit plateau de cuivre. La fumée des narguilés se mêlait à la senteur de l'eau de rose dont le *liwan* était parfumé et flottait en bouffées attirées par les chandelles aux abat-jour de verre que l'on

www.islamicbulletin.com

allumait l'une après l'autre le long des façades et entre les arbres où l'obscurité s'épaississait.

L'assistance, composée d'hommes seulement, était des plus variée; on y voyait des cafetans de soie rayée ou de chantoung, de volumineuses *jubbas* de laine légère aux teintes pastel, des turbans blancs aux broderies d'or sur des tarbouches rouges; certains portaient des vêtements européens et, manifestement fort à l'aise, étaient assis en tailleur sur les divans. Quelques chefs bédouins étaient venus de leurs steppes et leurs yeux foncés luisaient dans leurs visages maigres et bruns encadrés de minces barbes noires. Leurs vêtements bruissaient à chaque mouvement et chacun d'eux portait un sabre au fourreau d'argent. Ils étaient totalement à leur aise, presque avec indolence, comme de vrais aristocrates, mais, à la différence des aristocrates européens, cette aisance n'était pas le produit de générations de raffinements et de bonne vie mais faisait plutôt penser à la chaleur d'un feu allumé par la sûreté de leurs perceptions. Un air particulier les entourait, comme une atmosphère sèche et claire, la même que j'avais respirée aux confins du désert, prenante, mais non oppressante. Ils étaient comme des amis distants, ou comme des visiteurs de passage : leur libre existence les attendait ailleurs.

Une danseuse apparut par l'une des portes et courut légèrement jusqu'aux marches du *liwan*. Elle était très jeune, vingt ans au plus, et très belle. Vêtue d'une culotte bouffante de soierie irisée et chatoyante, de pantoufles dorées et d'un corsage orné de perles qui mettait en valeur plutôt qu'il ne cachait sa poitrine ferme et bien dessinée, elle se mouvait avec la grâce sensuelle d'une femme habituée à être admirée et désirée. Et l'on put presque entendre la sensation de délice qui parcourut l'assistance à la vue de son corps souple et de sa peau d'ivoire.

Au son d'un tambourin dont jouait un homme d'âge moyen qui l'avait suivie de peu dans le *liwan*, elle exécutait l'une de ces anciennes danses lascives si prisées en Orient, danses destinées à éveiller les désirs endormis et à donner la promesse d'un assouvissement haletant.

« Que tu es merveilleuse! Que tu es étrange! » murmura mon hôte. Puis me tapant légèrement le genou, il ajouta : « N'est-elle pas pareille à un baume apaisant sur une blessure...? »

La danseuse disparut aussi rapidement qu'elle était venue. Après elle quatre musiciens prirent place dans le *liwan*. Ils étaient, me dit l'un des invités, parmi les meilleurs de Syrie. Leurs instruments étaient un luth à long manche, une sorte de cithare, un tambourin et un gros tambour égyptien.

Ils commencèrent par des sons légers, comme si chacun jouait pour soi-même ou accordait son instrument. L'homme à la cithare faisait vibrer ses cordes de l'aigu au grave avec des effets de harpe; le joueur de tambour frappait doucement, s'arrêtait et frappait de nouveau; le

www.islamicbulletin.com

luthiste, d'un air absent, produisait des phrases musicales qui semblaient coïncider seulement par hasard avec les sons des autres instruments. C'était comme une conversation hésitante. Mais soudain, avant même qu'on ait pu s'en rendre compte,

www.islamicbulletin.com

luthiste, d'un air absent, produisait des phrases musicales qui semblaient coïncider seulement par hasard avec les sons des autres instruments. C'était comme une conversation hésitante. Mais soudain, avant même qu'on ait pu s'en rendre compte, tous quatre se trouvèrent unis dans un rythme commun et une mélodie avait pris corps. Était-ce vraiment une mélodie? J'avais le sentiment d'assister plutôt à un événement excitant qu'à une production musicale. Des sons gazouillants des instruments à cordes surgissaient des rythmes nouveaux qui s'élevaient en spirale puis retombaient et rebondissaient comme un objet métallique. La persistance de ce phénomène acoustique, avec ses variations innombrables, créait une sorte d'intoxication qui grandissait et saisissait à la tête. Soudain, au milieu d'un crescendo, ce fut la fin, survenue beaucoup trop tôt à mon gré, car j'étais envoûté. La tension de cette musique m'avait imperceptiblement subjugué. J'étais au pouvoir de ces sons qui, dans leur monotonie apparente, évoquaient l'idée d'éternel retour, frappaient à la porte de la sensibilité et en faisaient sortir des émotions inconnues, mettant à nu des choses qui avaient toujours été cachées en soi et maintenant apparaissaient avec une évidence à faire bondir le cœur...

J'avais été accoutumé à la musique occidentale, dans laquelle tout l'arrière-plan émotionnel du compositeur intervient dans chacune de ses œuvres et où un état d'esprit ne s'exprime pas sans un reflet de tous les autres. Au contraire cette musique arabe semblait jaillir à un seul niveau de conscience et d'une tension unique qui n'était rien d'autre que cela et pouvait dès lors assumer les sentiments de tous les auditeurs...

Après quelques secondes de silence, le tambour se remit à gronder et les autres instruments suivirent. C'était un morceau plus doux, avec un rythme plus féminin que précédemment. Les sonorités individuelles s'alliaient plus étroitement, s'enveloppaient l'une et l'autre et, comme sous l'effet d'un charme, s'excitaient toujours davantage; elles se caressaient et s'écoulaient en lignes douces et onduleuses. Bientôt le tambour, qui d'abord avait paru les retenir, fut saisi en une spirale ascendante. Les lignes onduleuses perdirent de leur douceur féminine et s'unirent dans une course violente jusqu'à un furioso passionné. Ce fut un déchaînement jaillissant qui suscitait une impression d'éternel présent, de liberté et de pouvoir au-delà de toute pensée. Et soudain, abruptement, arrêt et silence de mort. C'était brutal, mais honnête et propre.

Comme le bruissement de feuilles dans la brise, le souffle revint aux auditeurs que l'on entendait murmurer : « *Ya Allah, ya Allah!* » Ils étaient comme des enfants sages et ils souriaient de bonheur.

3.

Nous cheminons et Zayd chante. C'est toujours le même rythme, la

www.islamicbulletin.com

même mélodie monotone. Car l'âme de l'Arabe est monotone, ce qui pourtant ne veut pas dire pauvre d'imagination. De celle-ci, il est abondamment pourvu, mais son instinct ne le pousse pas, au contraire de celui de l'Occidental, à toujours chercher à élargir son espace à trois dimensions et à éprouver simultanément des émotions d'ordres divers. Par la musique arabe s'exprime un désir de pousser chaque fois une seule expérience émotionnelle jusqu'à son terme extrême. A cette monotonie, à ce désir presque sensuel de voir ses sensations s'intensifier en suivant une ligne continue et ascendante, le caractère arabe doit sa force et ses faiblesses. Ses faiblesses, car le monde veut être objet d'expérience, émotionnellement, dans l'espace aussi. Et sa force, car cette foi en la possibilité d'une ascension linéaire ininterrompue de connaissance émotionnelle ne peut, dans le domaine de la pensée, mener qu'à Dieu. C'est seulement sous l'effet de cette tendance innée, si propre au peuple du désert, que put se développer le monothéisme des anciens Hébreux et se produire son accomplissement triomphal dans la foi de Muhammad. Le désert maternel fut l'arrière-plan de l'un et de l'autre.

www.islamicbulletin.com

V. *Esprit et chair*

1.

Les jours passent, les nuits sont courtes et nous cheminons d'un pas alerte en direction du sud. Nos chameaux sont en excellente forme; ils viennent d'être abreuvés et, ces deux derniers jours, ont pâturé en abondance. Quatorze jours nous séparent encore de la Mecque, et même encore davantage si, comme il est probable, nous faisons des arrêts prolongés aux villes de Haïl et de Médine qui sont toutes deux sur notre chemin.

Une impatience inhabituelle m'a saisi; c'est un sentiment de hâte que je n'arrive pas à m'expliquer. Jusqu'à présent je prenais plaisir à voyager tranquillement sans chercher à forcer l'allure pour atteindre plus rapidement ma destination. Les journées et les semaines de voyage avaient leur valeur propre et l'arrivée au but n'était qu'un événement parmi d'autres. Mais maintenant commence à me venir une sensation que je n'avais jamais eue auparavant pendant mes années d'Arabie : une impatience de parvenir au terme du chemin. Quel terme? Voir la Mecque? J'ai déjà vu la Ville Sainte si souvent et je sais si bien comment y est la vie qu'elle ne saurait plus me promettre de nouvelles découvertes. Ou bien est-ce que je pressentirais des découvertes d'un ordre nouveau? C'est de cela qu'il doit s'agir, car je suis attiré vers la Mecque par une attente étrange et personnelle, comme si le centre spirituel du monde musulman, avec ses groupes humains venus de tous les coins de la Terre, m'offrait une promesse nouvelle et allait m'ouvrir la porte d'une existence plus large que celle de maintenant. Ce n'est pas que je sois fatigué de l'Arabie. Non. J'aime ses déserts, ses villes et ses habitants comme je les ai toujours aimés. Le premier aperçu de la vie arabe que j'avais eu dans le désert du Sinaï il y a quelque dix ans n'a été suivi d'aucune déception et les années suivantes n'ont fait que confirmer mes impressions du début. Mais depuis l'avant-dernière

www.islamicbulletin.com

nuit, lorsque j'étais descendu dans le puits, la conviction s'établit en moi que l'Arabie m'a donné tout ce qu'elle avait à me donner.

Je suis vigoureux, jeune, en bonne santé. Je peux cheminer de longues heures à dos de chameau sans fatigue. Je peux voyager — et je le fais effectivement depuis des années — comme un bédouin, me passant de tente et des menus appoints de confort que les citadins du Nadjd considèrent comme indispensables pour de longs parcours dans le désert. Je m'acquitte avec aisance de toutes les petites besognes de la vie bédouine et, presque sans m'en rendre compte, j'ai adopté les us et coutumes des Arabes du Nedjd. Mais n'y a-t-il rien ensuite? Ai-je vécu si longtemps en Arabie seulement pour devenir un Arabe? Ou cela aura-t-il été la préparation d'une chose encore à venir?

Mon impatience actuelle est, en quelque sorte, apparentée à celle que je ressentais avec turbulence lorsque j'étais retourné en Europe après mon premier voyage au Proche-Orient. C'était le sentiment d'avoir été obligé de couper court à une prodigieuse révélation qui n'aurait pu se réaliser pleinement que si j'avais eu plus de temps...

Le choc qu'un retour en Europe peut infliger à qui vient du monde arabe avait été un peu tempéré par quelques mois passés en Turquie après que j'eus quitté la Syrie dans l'automne 1923. A ce moment-là, la Turquie de Mustafa Kemal n'était pas encore entrée dans sa phase « réformiste » et imitative. Elle était encore authentiquement turque dans sa vie et ses traditions; ainsi, du fait du lien unificateur de sa foi islamique, elle était encore apparentée au style de la vie arabe. Pourtant le rythme intérieur de la Turquie semblait, d'une certaine manière, plus lourd, moins transparent, moins aéré, et plus occidental. Voyageant par terre d'Istanbul à Sofia et Belgrade, je ne vis aucune transition abrupte d'Est en Ouest. Les images changeaient graduellement, tel élément diminuant au profit de tel autre qui prenait imperceptiblement sa place; les minarets étaient moins nombreux et séparés d'intervalles grandissants; les longs cafetans des hommes étaient remplacés par les blouses paysannes à ceinture; les arbres et bosquets espacés tels qu'on les avait vus en Anatolie avaient disparu; il y eut les forêts de sapins de Serbie et soudain, à la frontière italienne, je me trouvai de retour en Europe.

Dans le train qui m'emmenait de Trieste à Vienne, mes récentes impressions de Turquie perdaient déjà de leur vigueur et la seule réalité qui demeurait présente à mon esprit était constituée par les dix-huit mois que j'avais passés dans des pays arabes. Ce fut pour moi presque un choc de constater que je regardais avec les yeux d'un étranger les paysages européens naguère si familiers. Les gens paraissaient laids, leurs mouvements anguleux, malhabiles et sans relation directe avec ce qu'ils ressentaient et voulaient en réalité. Et je compris tout d'un coup

www.islamicbulletin.com

que, malgré l'apparence d'intention dans chaque chose qu'ils faisaient, ils vivaient, en fait et sans s'en rendre compte, dans un monde de faux-semblants... De toute évidence mes contacts avec les Arabes avaient radicalement et irrémédiablement changé mon approche de ce que je considérais comme essentiel dans la vie. Et je me mis à penser avec étonnement aux autres Européens qui avaient fait avant moi l'expérience de la vie arabe; comment était-il possible que cette découverte n'ait pas provoqué le même choc en eux? Ou l'avaient-ils tout de même ressenti? L'un ou l'autre d'entre eux n'avait-il peut-être pas été secoué jusqu'au fond de lui-même comme je l'étais maintenant...?

(Ce fut des années plus tard, en Arabie, que je devais recevoir une réponse à cette question; elle me vint du Dr. Van der Meulen, alors ministre néerlandais à Djedda. Cet homme d'une vaste culture tenait à sa foi chrétienne avec une ferveur qui est devenue rare chez les Occidentaux et qui ne faisait donc pas de lui un ami particulièrement chaleureux de l'Islam en tant que religion. Néanmoins il m'avoua qu'il aimait l'Arabie plus que tout autre pays, y compris le sien. Vers la fin de sa mission au Hedjaz, il me dit un jour : « Je crois qu'aucun homme sensible ne peut demeurer indifférent à l'enchantement de la vie arabe ou l'éliminer de son cœur après avoir vécu quelque temps parmi les Arabes. En quittant ce pays, on garde définitivement en soi quelque chose de l'atmosphère de ses déserts et plus tard on s'en souvient toujours avec nostalgie, même si l'on vit dans une contrée plus riche et plus belle... »)

Je passai quelques semaines à Vienne où je célébrai ma réconciliation avec mon père. Il ne me tenait désormais plus rigueur de l'interruption de mes études universitaires ni de la manière si peu protocolaire dont j'avais quitté le toit familial. Après tout j'étais maintenant correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, nom que l'on prononçait avec respect en Europe centrale, et cela pouvait même justifier la prédiction que je lui avais faite quelques années auparavant de parvenir « au sommet ».

De Vienne je me rendis directement à Francfort pour prendre un contact personnel avec le journal pour lequel j'avais écrit depuis plus d'une année. J'avais, en y allant, une bonne dose d'assurance, car les lettres de Francfort m'avaient montré que mon travail était apprécié. Et ce fut avec le sentiment d'être définitivement « arrivé » que je pénétrai dans le vieux et sombre bâtiment de la *Frankfurter Zeitung* et fis tenir ma carte au rédacteur en chef, le Dr. Heinrich Simon, homme de réputation internationale.

Au moment où j'entrai dans son bureau, il me regarda d'abord un moment avec une surprise muette, oubliant presque de se lever de son siège. Mais il retrouva vite contenance, vint à ma rencontre et me serra la main :

« Asseyez-vous, asseyez-vous; je vous attendais. » Mais il continuait à me fixer en silence, à tel point que j'eus une sensation d'inconfort.

www.islamicbulletin.com

« Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, Dr. Simon?

— Non, non; tout va bien — ou plutôt rien ne va plus... Il se mit à rire et poursuivit : Je m'attendais à rencontrer un homme d'âge moyen avec des lunettes d'or et j'ai en face de moi un garçon... oh, je vous demande pardon. Au fait, quel âge avez-vous? »

Je me souvins tout à coup du jovial marchand hollandais du Caire qui m'avait posé la même question l'année précédente. Et j'éclatai de rire.

« J'ai plus de vingt-trois ans, monsieur; bientôt vingt-quatre. » Et j'ajoutai : « Pensez-vous que c'est trop jeune pour la *Frankfurter Zeitung?*

— Non... répondit-il lentement. Pas pour la *Frankfurter Zeitung*, mais pour vos articles. Il m'avait paru comme allant de soi que seulement un homme bien plus âgé serait capable de surmonter son besoin naturel d'affirmation de soi-même et, comme vous l'avez fait, de reléguer sa propre personnalité entièrement à l'arrière-plan de ses écrits. Comme vous le savez, c'est le secret du journalisme dans son état de maturité : écrire objectivement sur ce qu'on voit, ce qu'on entend et ce qu'on pense sans mettre cela en relation directe avec ses propres expériences *personnelles*... D'un autre côté, maintenant que j'y pense, seulement un très jeune homme pouvait avoir écrit avec tant d'enthousiasme, avec tant de — comment dirais-je — d'émotion... Il soupira : J'espère que ces qualités vous resteront et que vous ne deviendrez pas émoussé et vaniteux comme les autres... »

La découverte de mon très jeune âge semblait avoir renforcé la conviction du Dr. Simon d'avoir trouvé en moi un correspondant plein de promesses. Il était entièrement d'accord que je retourne au Moyen-Orient dans l'avenir le plus proche possible. Du point de vue financier, rien ne s'y opposait désormais, car l'inflation allemande avait enfin été surmontée et la stabilisation de la monnaie avait suscité presque immédiatement une vague de prospérité. La *Frankfurter Zeitung* était de nouveau capable de financer les déplacements de ses correspondants spéciaux. Cependant, avant que je puisse repartir, il fallait que je produise le livre qui avait fait l'objet du contrat passé au début entre le journal et moi. Il fut donc décidé que, pendant que je l'écrirais, je demeurerais attaché aux bureaux de la rédaction, de manière à obtenir une connaissance sérieuse du travail dans un grand quotidien.

Malgré mon impatience de repartir à l'étranger, ces mois passés à Francfort furent extrêmement stimulants. La *Frankfurter Zeitung* n'était pas seulement un grand journal; c'était presque un institut de recherches. Elle employait environ quarante-cinq rédacteurs, sans compter de nombreux sous-rédacteurs et assistants attachés aux salles de dépêches. Le travail rédactionnel était hautement spécialisé avec un expert affecté à chaque région du monde et à chaque sujet politique ou économique de quelque importance. Ainsi et conformément à une vieille tradition, les articles et dépêches publiés par la *Frankfurter Zeitung* ne

www.islamicbulletin.com

devaient pas être simplement des réflexions éphémères sur les événements de l'actualité, mais plutôt des sortes de témoignages documentaires utilisables par les hommes politiques et les historiens. C'était un fait connu qu'au ministère des Affaires étrangères, à Berlin, les éditoriaux et analyses politiques de la *Frankfurter Zeitung* étaient accueillis avec la même considération que les notes verbales des gouvernements étrangers. (A ce propos, on citait ce mot de Bismarck qui aurait dit un jour du chef du bureau berlinois du journal : « Le Dr. Stein est l'ambassadeur de la *Frankfurter Zeitung* à la Cour de Berlin. ») Il était assurément très flatteur pour un homme de mon âge d'appartenir à une pareille organisation et il le fut plus encore lorsque mes opinions hésitantes sur le Moyen-Orient devinrent l'objet de l'attention approfondie des rédacteurs et servirent de matière à leurs conférences quotidiennes. Le triomphe final vint le jour où je fus prié d'écrire un éditorial sur les événements du Moyen-Orient.

Mon travail à la *Frankfurter Zeitung* donna une forte impulsion à ma réflexion. Ce fut avec plus de clarté que jamais auparavant que je me mis à rendre compte de mes expériences orientales à l'intention du monde occidental auquel j'appartenais de nouveau. Alors que j'avais découvert quelques mois auparavant le lien unissant la sécurité émotionnelle des Arabes à la foi qu'ils professaient, je commençais maintenant à comprendre que l'absence d'intégration intérieure de l'Europe et l'état chaotique de son éthique devaient être les résultats de sa perte de contact avec la foi religieuse d'où était issue la civilisation occidentale.

Ce que j'avais ici sous les yeux était une société à la recherche d'une nouvelle orientation spirituelle après avoir abandonné Dieu. Mais manifestement un très petit nombre seulement d'Occidentaux comprenaient de quoi il s'agissait. La majorité semblait, consciemment ou non, raisonner à peu près de la manière suivante : « Puisque notre raison, nos expériences scientifiques et nos calculs ne démontrent rien de défini concernant l'origine de la vie humaine et notre devenir après la mort corporelle, nous devons concentrer toutes nos énergies sur le développement de notre potentiel matériel et intellectuel sans nous laisser embarrasser par des éthiques transcendantes ou des postulats moraux fondés sur des assertions dénuées de toute preuve scientifique. » De la sorte, même si la société occidentale ne niait pas Dieu expressément, elle n'avait simplement plus de place pour Lui dans son système intellectuel.

Plusieurs années auparavant, déçu comme je l'étais de la religion de mes ancêtres, j'avais porté quelque intérêt au christianisme. A mes yeux, la conception chrétienne de Dieu était très supérieure à celle de l'Ancien Testament, car elle ne restreignait pas la sollicitude divine à un groupe humain défini, mais proclamait que Sa paternité s'étendait à l'humanité entière. Il y avait toutefois dans le point de vue religieux

www.islamicbulletin.com

chrétien un élément qui en contredisait l'universalité : c'était la distinction faite entre l'âme et le corps, entre le monde de la foi et celui de la vie pratique.

Du fait de cette répudiation de toutes les tendances à l'affirmation de la vie et aux efforts dans le monde, le christianisme me paraissait avoir depuis longtemps cessé de procurer une impulsion morale à la civilisation occidentale. Ceux qui vivaient dans son orbite avaient pris l'habitude de considérer que ce n'était pas l'affaire de la religion d'intervenir dans la vie pratique. Ils se contentaient de regarder la foi religieuse comme une sorte de convention lénifiante destinée à n'entretenir guère plus qu'un vague sens de moralité personnelle — surtout en ce qui concerne la sexualité — chez les hommes et les femmes pris individuellement. Ils étaient encouragés en cela par l'attitude de l'Église qui, conformément à l'ancien principe de division entre « ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à César », ne se préoccupait presque pas de tout le domaine des activités sociales et économiques, avec le résultat que la politique et la vie d'affaires s'étaient développées dans une direction entièrement différente de tous les enseignements du Christ. En ne procurant pas à ses adhérents de préceptes concrets pour les affaires de ce monde, la religion professée par les Occidentaux me semblait être en contradiction avec la véritable doctrine du Christ et même avec ce qu'enseigne toute vraie religion qui doit apprendre à l'homme non seulement à *sentir*, mais aussi à *vivre* droitement. Ayant le sentiment instinctif d'avoir été en quelque sorte laissé à lui-même par sa religion, l'Occidental avait, au cours des siècles, perdu sa véritable foi dans le christianisme. Avec cette foi, il avait aussi perdu la conviction que l'univers était une expression d'un Esprit planificateur et constituait un ensemble organique. Ayant perdu cette conviction, il vivait maintenant dans un vide spirituel et moral.

Dans l'abandon graduel du christianisme par l'Occident, je voyais une révolte contre le mépris paulinien de la vie qui, dès le début et de façon si complète, avait obscurci les enseignements du Christ. Comment, dès lors, la société occidentale pouvait-elle encore prétendre être une société chrétienne? Et comment pouvait-elle, sans une foi concrète, espérer surmonter son actuel chaos moral?

Un monde en désarroi et en convulsions, tel était notre Occident. Massacres, destructions, violences sans précédent, conflits d'idéologies, luttes acharnées pour imposer de nouveaux genres de vie, tels étaient les signes de ce temps. Des fumées et des boucheries de la Guerre mondiale avaient surgi une multitude de guerres plus limitées, de révolutions et de contre-révolutions. Des désastres économiques avaient dépassé tout ce que l'on avait vu jusqu'alors. De tous ces événements effrayants se dégageait cette vérité qu'en se concentrant sur le progrès matériel et technique, l'Occident ne pourrait jamais remédier par lui-même au chaos où il était plongé et le remplacer par un semblant

www.islamicbulletin.com

d'ordre. Ma conviction instinctive et juvénile que « l'homme ne vit pas de pain seulement » se cristallisait en la certitude intellectuelle que l'adoration courante du « progres » n'était rien d'autre qu'un faible et chimérique succédané de l'ancienne croyance en des valeurs absolues; c'était une pseudo-foi inventée par des gens ayant perdu toute capacité intérieure de croire en des valeurs absolues et se donnant à eux-mêmes l'illusion que, d'une manière ou d'une autre et grâce à la vertu de l'évolution, l'homme parviendrait à vaincre ses difficultés présentes... Je ne distinguais pas de quelle manière aucun des nouveaux systèmes économiques liés à cette foi illusoire pourrait offrir plus que des palliatifs à l'état de misère de la société occidentale. Ils pourraient, dans le meilleur des cas, guérir quelques symptômes du mal, mais non sa cause.

Alors que je travaillais à la rédaction de la *Frankfurter Zeitung*, je faisais de fréquentes visites à Berlin où habitaient la plupart de mes amis. Ce fut à l'occasion de l'une de ces visites que je rencontrai celle qui devait devenir ma femme.

Dès le moment où je fus présenté à Elsa dans le brouhaha du *Romanisches Café*, je me sentis fortement attiré, non seulement par sa beauté délicate — visage mince à la fine ossature, yeux bleus profonds et sérieux, bouche sensible annonçant l'humour et la gentillesse —, mais plus encore par la qualité d'intuition sensuelle avec laquelle elle abordait gens et choses. Elle était peintre. Ses œuvres, dont je fis connaissance plus tard, n'avaient peut-être rien d'extraordinaire, mais elles étaient marquées de la même intensité sereine qui s'exprimait dans toutes ses paroles et tous ses gestes. Bien qu'elle eût quinze ans de plus que moi, son visage lisse et sa silhouette svelte et flexible lui donnaient un air beaucoup plus jeune que son âge réel. Elle était probablement la représentante la plus accomplie que l'on pût rencontrer du véritable type « nordique » dont elle avait la pureté et la netteté de ligne sans les formes anguleuses et la lourdeur qui s'y ajoutent si souvent. Elle descendait de l'une de ces vieilles familles du Holstein qui auraient pu se comparer à l'équivalent nord-allemand de la « yeomanry » anglaise. Mais ses manières non conventionnelles et la liberté de son maintien avaient éliminé la pesanteur terrienne du yeoman pour faire place à une chaleur et à une subtilité fort peu nordiques. Elle était veuve et avait un fils de six ans dont elle s'occupait avec beaucoup de dévouement.

L'attirance que je ressentis pour elle dut être réciproque dès le début, car, à la suite de notre première rencontre, il y en eut de nombreuses autres. Comme j'étais plein de mes récentes impressions du monde arabe, j'en fis naturellement part à Elsa. Et, contrairement à la plupart de mes autres amis, elle manifesta particulièrement de compréhension

www.islamicbulletin.com

et de sympathie envers les idées et sentiments puissants mais encore en désordre que ces impressions avaient produits en moi. Son intérêt était tel que, rédigeant une sorte d'introduction au livre où je décrivais mes voyages au Proche-Orient, j'avais le sentiment de m'adresser à elle :

« Lorsqu'un Européen voyage dans n'importe quel pays d'Europe où il ne s'est jamais rendu auparavant, il continue à se trouver dans son propre environnement, mais élargi, et il peut facilement saisir les différences entre les choses que l'habitude lui a rendu familières et la nouveauté de ce qui se présente à ses yeux. Car, que nous soyons Allemands ou Anglais et que nous voyagions en France, en Italie, ou en Hongrie, l'esprit européen est pour nous tous un facteur d'unité. Vivant comme nous le faisons à l'intérieur d'une sphère bien définie d'associations, nous sommes capables de nous comprendre les uns les autres et de nous faire comprendre grâce à ces associations comme s'il s'agissait d'un langage commun. Nous appelons ce phénomène " communauté de culture ". Son existence est incontestablement un avantage. Mais, comme tous les avantages procédant de l'habitude, il peut à l'occasion devenir un inconvénient. En effet nous constatons parfois que nous sommes enveloppés dans cet esprit universel comme dans du coton, que nous nous y laissons bercer par une paresse du cœur et que cela nous conduit à oublier les époques où nous marchions sur la corde raide mais, étant plus créateurs, étions à la recherche de réalités intangibles. En ces temps révolus, on aurait peut-être dit plutôt " possibilités intangibles " et les hommes qui les recherchaient, qu'il s'agît d'explorateurs, d'aventuriers ou d'artistes créateurs, étaient toujours en quête des sources les plus profondes de leur propre vie. Nous qui sommes venus plus tard, nous allons aussi à la recherche de nos propres vies, mais nous sommes toujours obsédés par le désir de donner la sécurité à notre vie avant de la voir se dévoiler. Et nous pressentons obscurément le péché que constitue une telle attitude. De nombreux Européens commencent aujourd'hui à percevoir que c'est un terrible danger que de vouloir toujours éviter les dangers.

« Dans ce livre, je décris un voyage dans une région dont la différence par rapport à l'Europe est trop grande pour être aisément résolue. Et, d'une certaine manière, la différence est apparentée au danger. Nous abandonnons la sécurité de notre milieu trop uniforme, où peu de chose ne nous est pas familier et où rien ne nous surprend, et nous pénétrons dans l'étrangeté terrible d'un monde " autre ".

« Ne nous laissons pas abuser : dans cet autre monde, peut-être arriverons-nous, parmi les nombreuses impressions colorées se présentant à nous, à comprendre ceci ou cela, mais nous ne pouvons jamais, comme dans le cas d'un pays occidental, saisir le tableau dans son ensemble. C'est plus que de l'espace qui nous sépare des hommes de ce monde " autre ". Comment entrer en communication avec eux ? Il ne suffit pas de parler leur langue. Afin de comprendre le sens de leur vie, on devrait pénétrer entièrement dans leur milieu et se mettre à vivre dans leurs associations. Cela est-il possible ?

www.islamicbulletin.com

« Cela est-il même souhaitable? Après tout, ce pourrait être une mauvaise affaire que d'échanger nos modes de penser anciens et familiers contre d'autres, étrangers et insolites.

« Mais nous trouvons-nous véritablement exclus de ce monde-là? Je ne le crois pas. Notre sentiment d'exclusion repose principalement sur une erreur particulière à notre pensée occidentale : nous sommes habitués à sous-estimer la valeur créatrice de l'insolite et sommes toujours enclins à lui faire violence, à nous l'approprier, à le convertir à nos propres termes et à notre propre milieu intellectuel. Il me semble cependant que notre époque d'inquiétude n'autorise plus une attitude aussi cavalière. Beaucoup d'entre nous commencent à comprendre que l'éloignement culturel peut et doit être résolu par des moyens autres que le viol intellectuel. Peut-être le sera-t-il par l'ouverture de nos sensibilités.

« Du fait que ce monde est si totalement différent de tout ce que nous avons connu chez nous, du fait qu'il offre aux yeux et aux oreilles tant de sensations qui frappent par leur étrangeté, il peut arriver, si nous sommes suffisamment attentifs, qu'il nous insuffle le souvenir passager de choses perçues il y a longtemps mais disparues dans l'oubli, réalités intangibles de notre propre vie. Et lorsque ce souffle de ressouvenance nous parvient de derrière l'abîme séparant notre monde de cet autre, celui de l'insolite, on peut se demander si ce n'est pas là, et là seulement, que réside le sens de toutes nos errances : prendre conscience de l'étrangeté du monde qui nous entoure et réveiller ainsi notre propre réalité personnelle et oubliée... »

Parce qu'Elsa comprenait intuitivement ce que j'essayais si improprement, comme en tâtonnant dans l'obscurité, d'exprimer en ces termes maladroits, j'eus la nette impression qu'elle, et elle seule, pouvait comprendre ce que je cherchais et m'aider dans ma quête...

2.

Encore un jour de voyage a passé. C'est le silence en moi et, autour de moi, la nuit est silencieuse aussi. Le vent caresse doucement les dunes et forme des rides de sable sur leurs pentes. Dans le petit halo de lumière entourant le feu du bivouac, je peux voir Zayd s'affairer avec ses cafetières et ses bassines. A proximité sont nos sacoches et nos selles aux forts pommeaux de bois que nous avons déposées là quand nous nous sommes arrêtés pour la nuit. Un peu plus loin, les corps couchés de nos deux chamelles se confondent avec l'obscurité : elles sont fatiguées après la longue marche de la journée et leurs cous s'étendent sur le sable. Plus loin encore, faiblement perceptible sous la lueur des étoiles mais tout de même proche comme les battements de nos cœurs, c'est le désert avec sa vacuité.

Il y a dans le monde de nombreux paysages plus beaux, mais aucun, je crois, ne peut façonner l'esprit humain de façon si souveraine. Dans

www.islamicbulletin.com

sa rigueur et son austérité, le désert élimine de notre aspiration à comprendre la vie tous les subterfuges et toutes les multiples illusions par lesquels une nature plus généreuse peut prendre au piège l'esprit humain et l'amener à projeter sa propre imagerie autour de lui. Le désert, qui est nu et propre, ignore tout compromis. Il balaye du cœur de l'homme toutes les aimables fantaisies qui pourraient servir d'atours aux désirs pris pour des réalités et ainsi lui confère la liberté de s'abandonner à un Absolu sans image : le plus éloigné de ce qui est loin, mais aussi le plus proche de ce qui est près.

Depuis que l'homme a commencé à réfléchir, le désert a été le berceau de toutes ses croyances en un Dieu unique. Il est vrai que, même dans des milieux naturels plus accueillants et sous des climats plus doux, les hommes ont eu, au cours des âges, des pressentiments de Son existence et de Son unicité, comme par exemple le concept de *Moira* chez les Grecs anciens, ce Pouvoir indéfinissable se trouvant derrière et au-dessus des dieux de l'Olympe. Mais de telles notions ne furent jamais plus que de vagues sentiments ; il s'agissait de conjectures plus que de connaissance certaine — jusqu'à ce que la connaissance se fût imposée, avec une certitude éclatante, à des hommes du désert pour ensuite se répandre ailleurs. Ce fut du buisson ardent dans le désert de Midian que la voix de Dieu interpella Moïse ; ce fut dans la solitude du désert de Judée que Jésus reçut le message du Royaume de Dieu ; et ce fut dans la caverne de Hira, sur les collines désertiques proches de la Mecque, que le premier appel fut adressé à Muhammad d'Arabie.

L'appel lui vint dans une gorge étroite et desséchée entre des collines rocheuses, vallée nue et brûlée par le soleil du désert. Il fut une affirmation universelle de la vie, tant de celle de l'esprit que de celle de la chair. Il allait aussi donner une forme et un but à une nation qui n'était jusqu'alors qu'un ensemble incohérent de tribus et, par elle, se répandre, en quelques décennies, comme une flamme et une promesse, vers l'ouest jusqu'à l'océan Atlantique et vers l'est jusqu'à la Muraille de Chine. Après plus de treize siècles, il demeure aujourd'hui une grande puissance spirituelle qui brave toutes les décadences politiques et survit même à la grande civilisation qu'il avait fait naître. Tel aura été l'appel adressé au Prophète d'Arabie.

Je dors et je m'éveille. Je pense aux jours passés mais qui vivent encore. Je me rendors et je rêve. Je m'éveille de nouveau et m'assieds, le rêve et le souvenir se mêlant dans le clair-obscur de mon éveil.

La nuit approche du matin. Le feu s'est complètement éteint. Zayd dort enroulé dans sa couverture. Nos chameaux sont immobiles comme deux amas de terre. Les étoiles sont encore visibles et l'on pourrait penser qu'il reste du temps pour le sommeil, mais, bas dans le ciel apparaît vers l'est, née de l'obscurité, une raie faiblement lumineuse au-

www.islamicbulletin.com

dessus de la ligne noire de l'horizon. C'est le message crépusculaire annonçant qu'il est déjà temps d'accomplir la prière de l'aube.

J'aperçois au firmament l'étoile du matin que les Arabes appellent Az-Zuhra, la « Radieuse ». Si on les questionne à son sujet, ils diront que la Radieuse, autrefois, fut une femme...

Il y avait deux anges, Harut et Marut. Ils ne se souciaient pas d'être humbles, comme il convient à des anges, et tiraient orgueil de leur incomparable pureté : « Nous avons été créés de lumière et, contrairement aux faibles fils des hommes nés d'un obscur sein maternel, nous sommes au-dessus de tout péché et de tout désir. » Ils avaient seulement oublié que leur pureté n'était pas l'effet de leur propre mérite, mais qu'ils étaient purs uniquement parce qu'ils ne connaissaient pas le désir et n'avaient jamais eu l'occasion d'y résister. Leur arrogance déplut au Seigneur qui leur dit : « Descendez sur la terre afin d'y être mis à l'épreuve. » Les anges orgueilleux descendirent sur la terre et, revêtus de formes humaines, la parcoururent et se mêlèrent aux fils des hommes. Dès la première nuit, ils rencontrèrent une femme dont la beauté était telle qu'on l'appelait la Radieuse. Lorsque les deux anges la regardèrent avec les yeux et les sentiments humains qu'ils avaient alors, ils furent remplis de confusion et, exactement comme s'ils avaient été fils de mortels, le désir de la posséder surgit en eux. Ils lui dirent chacun : « Sois à moi. » Mais la Radieuse répondit : « Il y a un homme à qui j'appartiens; si vous me voulez, vous devez d'abord m'en libérer. » Ils tuèrent l'homme. Et, les mains encore souillées du sang injustement répandu, ils assouvirent avec la femme leur passion ardente. Mais dès que le désir les eut quittés, les deux anges comprirent que, dès leur première nuit sur la terre, ils avaient commis deux péchés, le meurtre et la fornication, et que leur orgueil avait été insensé... Le Seigneur leur dit :

« Choisissez entre le châtiment dans ce monde et le châtiment dans l'Au-delà. » Dans l'amertume de leur remords, les anges déchus choisirent le châtiment dans ce monde. Alors le Seigneur ordonna qu'ils soient suspendus par des chaînes entre le ciel et la terre et qu'ils restent ainsi suspendus jusqu'au Jour du Jugement pour rappeler aux anges et aux hommes que toute vertu se détruit elle-même si elle est dépourvue d'humilité. Cependant, comme les yeux humains ne peuvent pas voir les anges, Dieu changea la Radieuse en une étoile au ciel, de manière qu'on puisse toujours la voir et, pensant à son destin, qu'on se souvienne de ce qu'il advint de Harut et Marut.

L'origine de cette légende est beaucoup plus ancienne que l'Islam. Elle semble remonter à l'un des nombreux mythes qui, chez les anciens Sémites, se rapportaient à leur déesse Ishtar (Astarté), qui fut plus tard l'Aphrodite des Grecs et que l'on identifiait à la planète que nous appelons Vénus. Mais, dans la forme où je l'entendis, l'histoire de Harut et Marut est une expression typique de la mentalité musulmane

www.islamicbulletin.com

et elle illustre l'idée qu'une pureté abstraite, ou un état libre de péché, ne saurait avoir de valeur morale si elle repose seulement sur une absence de besoins et de désirs. Car la nécessité renouvelée de choisir entre le bien et le mal n'est-elle pas à la base de toute moralité?

Les pauvres Harut et Marut ne le savaient pas. N'ayant jamais été, en tant qu'anges, exposés à la tentation, ils s'étaient considérés eux-mêmes comme purs et moralement très supérieurs à l'homme. Ils n'avaient pas compris que le fait de récuser la légitimité des besoins corporels impliquait indirectement la négation de toute valeur morale dans les actions humaines. Car ce n'est que la présence de tels besoins, de tentations et de conflits — créant la possibilité du *choix* — qui fait de l'homme, et de lui seul, un être moral, un être doué d'une âme.

C'est sur la base de cette conception que l'Islam, seul parmi les grandes religions, regarde l'âme de l'homme comme un aspect de sa « personnalité » et non comme un fait indépendant disposant de son propre droit. En conséquence, la croissance spirituelle de l'homme est, pour le musulman, liée inextricablement à tous les autres aspects de sa nature. Les besoins physiques sont partie intégrante de cette nature et ne sont pas le résultat d'un « péché originel », conception étrangère à l'éthique de l'Islam; ils sont des forces positives, données par Dieu, et doivent être acceptés et utilisés à bon escient en tant que tels. Dès lors le problème se posant à l'homme est non pas de savoir comment abolir les exigences de son corps, mais bien plutôt de les coordonner avec les exigences de son esprit, de manière à mener une vie de plénitude et de justice.

La racine de cette affirmation presque moniste de la vie se trouve dans l'idée islamique que la nature originelle de l'homme est essentiellement bonne. Contrairement à la conception chrétienne selon laquelle l'homme est né pécheur ou à celle de l'hindouisme pour lequel, étant originellement bas et impur, il doit péniblement traverser une longue série d'incarnations jusqu'au but ultime de la perfection, le Coran déclare : *En vérité Nous avons créé l'homme en un état parfait* — état de pureté que ne saurait détruire qu'un mauvais comportement ultérieur — *puis Nous l'avons réduit au plus bas parmi ce qui est bas, à l'exception de ceux qui ont foi en Dieu et qui accomplissent de bonnes œuvres.*

3.

Les palmeraies de Haïl s'étendent devant nous.

Nous faisons halte à côté d'une vieille tour de guet délabrée pour nous préparer à faire notre entrée dans la ville. Car les anciens usages arabes, toujours préoccupés d'esthétique personnelle, exigent du voyageur entrant dans une ville qu'il soit dans ses meilleurs atours,

www.islamicbulletin.com

propre et frais comme s'il venait d'enfourcher son chameau. Nous utilisons donc ce qui nous reste d'eau pour nous laver les mains et le visage, pour tailler nos barbes négligées et pour sortir de nos sacoches de selle nos tuniques les plus blanches. Nous brossons nos *abayas* et les pompons aux vives couleurs de nos sacoches de selle pour en faire tomber la poussière accumulée pendant des semaines dans le désert et nous pansons nos chameaux. Nous sommes maintenant prêts à nous présenter dans Haïl.

Cette ville est beaucoup plus arabe que, par exemple Bagdad ou Médine. Il ne s'y trouve aucun élément originaire de pays ou de peuples non arabes. Elle est pure et homogène comme un bol de lait fraîchement trait. Aucun vêtement étranger ne s'aperçoit dans le bazar, à part les larges *abayas,* les *kufiyyas* et les *igals* arabes. Les rues sont beaucoup plus propres que celles de n'importe quelle ville du Moyen-Orient, plus propres même que celles des localités du Nadjd pourtant connues pour leur propreté peu orientale (probablement parce que les habitants de ce pays, qui ont toujours été libres, ont gardé plus de respect d'eux-mêmes que partout ailleurs en Orient). Les maisons, faites de couches horizontales de pisé, sont bien entretenues, ce qui n'est pas le cas des murs de la ville qui, à peu près démolis, portent temoignage de la dernière guerre livrée entre Ibn Saoud et la maison d'Ibn Rachid, puis de la conquête de la place par Ibn Saoud en 1921.

Les marteaux des chaudronniers donnent forme à toutes sortes de récipients, les scies des charpentiers font gémir le bois, les cordonniers découpent des semelles pour des sandales. Des chameaux chargés de bois à brûler et d'outres pleines de beurre se fraient un chemin à travers la foule. D'autres chameaux, amenés par des bédouins pour les vendre, remplissent l'air de leurs mugissements. De somptueuses sacoches de selle d'Al-Hasa sont tâtées par des mains expérimentées. Des vendeurs aux enchères, phénomène inévitable dans une ville arabe, circulent de long en large dans le bazar et, de leurs voix puissantes, offrent leurs marchandises. On aperçoit çà et là des faucons de chasse sautillant sur leurs perchoirs de bois auxquels les attachent de minces lanières de cuir. Des chiens *saluqi* couleur de miel étirent paresseusement leurs membres gracieux au soleil. De maigres bédouins aux *abayas* usées, les serviteurs et gardes du corps bien habillés de l'*amîr* — presque tous gens des provinces méridionales — se mêlent aux commerçants de Bagdad, de Bassora et de Koweit ainsi qu'aux natifs de Haïl. Ces derniers — du moins les hommes, car on ne peut voir des femmes guère plus que l'*abaya* noire qui les dissimule de la tête aux pieds — appartiennent à l'une des races les plus belles du monde. L'élégance et la prestance de toute la nation arabe semblent incarnées dans cette tribu du Chammar qu'avaient célébrée en ces termes les poètes anté-islamiques : « Dans ce haut pays vivent des hommes d'acier et des femmes fières et chastes. »

www.islamicbulletin.com

Lorsque nous arrivons devant le château de l'*amîr*, où nous avons l'intention de passer les deux prochains jours, nous trouvons notre hôte en train de présider une cour de justice en plein air devant les portes de l'édifice. L'émir Ibn Musaad appartient à la branche Jiluwi de la maison d'Ibn Saoud et est un beau-frère du roi. C'est l'un des gouverneurs les plus puissants du royaume et on l'appelle l' « émir du Nord » parce qu'il exerce son autorité non seulement sur la province des monts Chammar, mais sur toute la partie septentrionale du Nadjd voisine de la Syrie et de l'Irak, c'est-à-dire sur une région presque aussi vaste que la France.

L'*amîr*, dont je suis un vieil ami, et quelques cheiks bédouins des steppes ont pris place sur l'étroit banc de briques disposé le long du mur du château. Formant une longue rangée à leurs pieds sont accroupis les *rajajil* d'Ibn Musaad, gardes armés de fusils et de cimeterres aux fourreaux d'argent, qui ne le quittent jamais de toute la journée, moins pour sa protection que pour son prestige. Derrière eux ont pris place les fauconniers avec leurs oiseaux perchés sur leurs poings gantés, puis des serviteurs de rang inférieur, des bédouins et une multitude de domestiques de tous genres jusqu'aux garçons d'écurie, tous se sentant égaux entre eux en tant qu'hommes malgré les différences de leurs fonctions. Comment pourrait-il en être autrement dans ce pays où l'on ne dit jamais à personne « mon seigneur », excepté à Dieu quand on Le prie. De l'autre côté, formant un vaste hémicycle, sont assis par terre les nombreux bédouins et citadins venus pour soumettre à l'*amîr* leurs plaintes et leurs différends.

Nous faisons accroupir nos chameaux en dehors du cercle et les laissons à la garde de deux domestiques qui se sont précipités vers nous, puis nous nous rendons auprès de l'*amîr*. Il se lève et tous ceux qui étaient assis sur le banc à côté de lui et par terre devant lui se lèvent aussi. Il tend ses mains vers nous :

« *Ahlan wa-sahlan* et que Dieu vous donne la vie ! »

Je baise l'*amîr* sur le bout de son nez et sur son front. Lui-même m'embrasse sur les deux joues et me fait asseoir sur le banc à côté de lui. Zayd prend place parmi les *rajajil.*

Ibn Musaad me présente ses hôtes. Certains de ces visages sont nouveaux pour moi et d'autres me sont connus depuis quelques années. Ghadhban ibn Rimal est de ceux-ci ; cheikh suprême du Chammar Sinjara, c'est un vieux guerrier charmant que j'ai toujours appelé « oncle ». A en juger par sa mise presque en guenilles, personne ne pourrait deviner qu'il est l'un des plus puissants chefs du Nord et qu'il a chargé sa jeune épouse de tant d'or et de tant de bijoux que, d'après ce qu'on raconte, deux servantes doivent la soutenir lorsqu'elle veut sortir de sa tente plantée sur seize mâts. Ses yeux scintillent lorsqu'il m'embrasse et murmure à mon oreille :

www.islamicbulletin.com

« Pas encore remarié? » A quoi je ne puis répondre que par un sourire et un haussement d'épaules.

L'émir Ibn Musaad doit avoir entendu la plaisanterie, car il rit à voix haute et dit :

« C'est de café et non d'épouses qu'un voyageur fatigué a besoin. Et il crie : *Qahwa!*

— *Qahwa!* » répète le serviteur le plus proche de l'*amîr*, et celui qui est au bout du rang reprend l'appel : *Qahwa!* jusqu'à ce que le commandement soit parvenu au portail du château et que l'écho en revienne de l'intérieur. Aussitôt un domestique apparaît portant de sa main gauche la traditionnelle cafetière de laiton, et de sa droite plusieurs petites tasses. Il sert la première à l'*amîr*, la seconde à moi puis les autres hôtes reçoivent la leur chacun selon son rang. La tasse est remplie une ou deux fois encore et lorsqu'un des hôtes indique qu'il n'en veut plus, il la passe à son voisin.

L'*amîr* paraît curieux de connaître les résultats de mon voyage aux frontières de l'Irak, mais son intérêt ne s'exprime que par de brèves questions superficielles, car il se réserve de m'en poser de plus complètes dès que nous serons seuls. Puis il reprend la procédure judiciaire interrompue par mon arrivée.

Un tribunal aussi informel serait inimaginable en Occident. En tant que gouvernant et que juge, l'*amîr* est évidemment assuré du respect de tous, mais il n'y a pas trace de servilité dans les égards que les bédouins lui marquent. Chacun, demandeur ou défendeur, garde la conscience de sa libre humanité. Leurs gestes ne sont pas hésitants et leurs voix sont souvent sonores et assurées. Tous s'adressent à l'*amîr* comme à un frère aîné, l'appelant, selon la coutume bédouine s'appliquant au roi lui-même, par son prénom et non par son titre. Il n'y a pas non plus de condescendance dans le comportement d'Ibn Musaad. Son beau visage orné d'une courte barbe noire et sa taille moyenne un peu trapue témoignent de la maîtrise de soi et de la dignité naturelle qui, en Arabie, accompagnent si souvent le véritable pouvoir. Il est grave et sa parole est brève. En termes empreints d'autorité, il tranche immédiatement les cas les plus simples et renvoie les plus compliqués, qui requièrent plus de science juridique, au *qâdi* du district.

Il n'est pas facile de détenir l'autorité suprême dans un grand pays de bédouins. Il faut une connaissance approfondie des diverses tribus, des relations de famille, des personnalités les plus marquantes, des zones de pâturage, des antécédents historiques et des inimitiés présentes pour trouver la solution correcte d'une affaire de bédouins compliquée et chargée d'excitation. Le tact et le cœur sont alors aussi importants que l'acuité intellectuelle et ces qualités doivent se combiner avec une précision extrême pour éviter toute erreur. Car si un bédouin n'oublie jamais un bienfait, il n'oubliera jamais non plus une décision judiciaire qu'il considérerait comme injuste. D'autre part un jugement équitable

www.islamicbulletin.com

est presque toujours accepté de bonne grâce même par le perdant. Ibn Musaad est conscient de ces exigences probablement mieux que tout autre *amîr* d'Ibn Saoud. Il est si franc, si calme et si dénué de contradictions internes que son instinct lui indique presque toujours la solution juste lorsque sa raison est dans une impasse. Il évolue dans la vie comme un nageur se laissant porter par les eaux et les maîtrisant en sachant s'y adapter.

Deux bédouins déguenillés, qui parlent et gesticulent avec excitation, viennent maintenant lui soumettre leur querelle. Il est, en règle générale, très difficile de traiter avec des bédouins, car il y a toujours en eux quelque chose d'imprévisible et souvent une susceptibilité sans compromis, comme si le ciel et l'enfer étaient tous deux à portée de la main. Je puis voir maintenant de quelle manière Ibn Musaad affronte leurs passions bouillonnantes et les apaise de quelques paroles conciliantes. On aurait pu penser qu'il ordonnerait à l'un de se taire pour laisser l'autre expliquer ce qu'il estime être son bon droit. Mais non; il les laisse parler tous deux en même temps et crier chacun plus fort que l'autre, mais, à l'occasion, il glisse un petit mot ou une question ici et là. Il semble reculer comme submergé par le flot des arguments passionnés, mais, un instant plus tard, il place de nouveau une remarque judicieuse. Il est fascinant de voir comment l'esprit du juge s'adapte à une réalité exposée de façon aussi contradictoire par deux hommes en colère. Il n'est pas à la recherche de la vérité au sens juridique du terme, mais semble plutôt dévoiler lentement une réalité cachée et objective. Par des feintes et des écarts, l'*amîr* approche de son but et fait émerger la vérité comme s'il la tirait par un fil, doucement, patiemment et presque imperceptiblement, jusqu'à ce qu'elle apparaisse aux deux hommes, au demandeur comme au défendeur, qui soudain s'interrompent, échangent des regards déconcertés et acquiescent : le jugement est rendu, jugement si manifestement équitable que toute explication est superflue... Alors, avec hésitation, l'un des plaideurs se lève, ajuste son *abaya* et tire son adversaire par la manche d'une manière presque amicale :

« Viens. »

Tous deux se retirent encore un peu confus mais aussi soulagés et ils marmonnent des vœux de bénédiction et de paix à l'adresse de l'*amîr*.

La scène, véritable œuvre d'art, est magnifique. Elle me paraît le prototype de cette fructueuse collaboration entre la jurisprudence et la justice qui, dans les tribunaux de l'Occident, en est toujours au stade de l'enfance mais qui atteint sa perfection ici, sur cette place poussiéreuse devant le château d'un *amîr* arabe...

Ibn Musaad, s'appuyant avec nonchalance contre le mur de pisé, appelle l'affaire suivante. Son visage énergique et ses yeux enfoncés qui expriment la chaleur et la perspicacité est un vrai visage de meneur

www.islamicbulletin.com

d'hommes. Il illustre à merveille ces grandes qualités de sa race : sens commun et cœur.

Bien des assistants sont manifestement en admiration devant lui. L'homme assis par terre devant moi — c'est un bédouin de la tribu du Harb qui sert parmi les gardes de l'*amîr* — s'illumine d'un sourire et me glisse à l'oreille :

« N'est-il pas pareil au sultan dont Mutannabi disait :
Je l'ai rencontré quand son épée étincelante était au fourreau,
Je l'ai vu quand elle ruisselait de sang,
Et toujours je l'ai trouvé le meilleur de tous les hommes ;
Mais sa plus grande qualité n'est-elle pas la noblesse de son âme... ? »

Je ne trouve pas surprenant d'entendre un bédouin illettré citer les vers d'un grand poète arabe du xe siècle; cela le serait sans doute davantage d'entendre un paysan bavarois citer Goethe ou un débardeur anglais William Blake ou Shelley. En effet, même si l'éducation est généralement plus répandue en Occident, les éléments supérieurs de la culture occidentale ne sont pas vraiment partagés par l'Européen ou l'Américain moyen, alors qu'une forte proportion de la population musulmane, jusqu'aux moins instruits et même aux analphabètes, prend une part consciente et quotidienne à son héritage culturel. De même que ce bédouin a pu citer avec à-propos des vers de Mutannabi pour illustrer une situation survenue devant ses yeux, de même en Iran bien des gens en haillons ou dénués d'instruction — porteurs d'eau, crocheteurs de bazars, soldats de lointains postes-frontière — conservent dans leur mémoire d'innombrables vers de Hafiz, de Jami ou de Firdousi dont ils prennent un plaisir évident à orner leur conversation quotidienne. Et bien qu'ils aient largement perdu la faculté créatrice qui avait rendu si grand leur héritage culturel, ces peuples musulmans ont gardé jusqu'à maintenant un contact direct et vivant avec ses sommets.

Je me souviens encore du jour où je fis cette découverte dans le bazar de Damas. Je tenais dans mes mains une coupe de terre cuite. Elle avait une forme étrangement solennelle; grosse et ronde, comme une sphère légèrement aplatie, elle était parfaitement harmonieuse. A la rotondité de sa paroi, qui avait la tendresse d'une joue féminine, s'ajoutaient deux anses d'une forme qui aurait fait honneur à une amphore grecque. L'objet avait été façonné à la main, car on pouvait distinguer dans l'argile la trace des doigts de l'humble potier. Sur le rebord intérieur du récipient, sa main avait tracé avec sûreté une arabesque suggérant des rosiers en fleur. C'était un travail rapide et presque négligé, mais d'une splendide simplicité qui évoquait les merveilles de la poterie seldjoukide ou persane que l'on admire dans les musées européens. L'intention n'avait pas été d'en faire une œuvre d'art, mais seulement un ustensile de cuisine comparable à tous ceux que le fellah ou le bédouin peut

www.islamicbulletin.com

acheter n'importe quand dans n'importe quel bazar pour quelques pièces de cuivre...

Je savais que les Grecs étaient parvenus à une perfection semblable, sinon supérieure, en produisant des objets tels que des ustensiles de cuisine, car chez eux aussi les porteurs d'eau, les crocheteurs, les soldats et les potiers participaient réellement à la culture, laquelle ne dépendait pas de l'excitation créatrice de quelques individus choisis ni de sommets accessibles seulement à des hommes de génie, mais était le bien commun de tous. Ils plaçaient leur fierté dans la beauté de ces choses qui appartenaient à leur culture aussi bien qu'à leur vie quotidienne, participant ainsi à un héritage commun et vivant.

Comme je tenais ce vase entre mes mains, je compris cela : heureux sont les peuples qui préparent dans de tels ustensiles leurs repas de tous les jours ; heureux sont ceux dont l'héritage culturel est plus qu'une vaine prétention...

4.

« Veux-tu me faire le plaisir de dîner avec moi, ô Muhammad? » La voix de l'émir Ibn Musaad rompt ma rêverie. J'ouvre les yeux, Damas retourne dans le passé de mes souvenirs et de nouveau je me trouve sur ce banc assis à côté de l' « émir du Nord ». La séance judiciaire est apparemment terminée et les plaideurs s'en vont un à un. Ibn Musaad se lève, imité par ses hôtes et par ses gardes. La troupe des *rajajil* nous précède pour nous ouvrir la route. Ils font la haie à la porte du château lorsque nous entrons dans la cour.

Un instant plus tard, l'*amîr,* Ghadhban ibn Rimal et moi-même avons pris place pour un repas consistant en un énorme plat de riz sur lequel est posé un mouton rôti entier. A part nous trois ne se trouvent dans la pièce que deux serviteurs et un couple de chiens *saluqi* à la toison dorée.

Le vieux Ghadhban me pose la main sur l'épaule :

« Tu n'as pas encore répondu à ma question : Toujours pas de nouvelle épouse ? »

Je ris de son insistance :

« J'ai une femme à Médine, comme tu sais. Pourquoi en prendrais-je une seconde ?

— Pourquoi ? Que Dieu me protège ! Une seule femme alors que tu es encore un jeune homme ! Moi, à ton âge... »

L'émir Ibn Musaad l'interrompt :

« On dit que, maintenant encore, tu es encore loin d'être débile, ô cheikh Ghadhban.

— Je suis une vieille ruine, ô *Amîr,* et que Dieu prolonge tes jours ;

www.islamicbulletin.com

mais parfois j'ai besoin d'un jeune corps pour réchauffer mes vieux os... Mais dis-moi. »

Et il se tourne à nouveau vers moi.

« Qu'en est-il de cette fille Mutayri que tu avais épousée il y a deux ans ? Qu'as-tu fait d'elle ?

— Je n'ai précisément rien fait !

— Rien ? répète le vieil homme en ouvrant de grands yeux. Était-elle donc si laide ?

— Non, au contraire, elle était très belle...

— De quoi s'agit-il ? » demande Ibn Musaad. « De quelle fille Mutayri parlez-vous ? Explique-moi ô Muhammad ! »

Et je me mets à lui conter l'histoire du mariage qui n'aboutit à rien.

Je vivais alors à Médine, solitaire et sans femme. Un bédouin de la tribu de Mutayr, nommé Fahad, avait l'habitude de venir chaque jour me visiter dans mon *qahwa* où il me faisait le récit fantastique de ses exploits avec Lawrence pendant la Grande Guerre. Un jour il me dit :

« Il n'est pas bon pour un homme de vivre seul comme tu le fais, car ton sang va se figer dans tes veines. Tu dois te marier. »

Et quand je lui eus répondu, en plaisantant, de me procurer une fiancée, il déclara :

« C'est facile. La fille de Mutriq, mon beau-frère, a maintenant atteint l'âge d'être mariée et moi, en tant que frère de sa mère, je puis t'assurer qu'elle est extrêmement belle. »

Toujours sur le ton de la plaisanterie, je lui demandai si le père de la jeune fille serait d'accord. Alors, le lendemain, Mutriq lui-même vint me trouver, visiblement embarrassé. Après quelques tasses de café et plusieurs paroles hésitantes, il finit par me dire que Fahad l'avait informé de mon prétendu désir d'épouser sa fille, ajoutant :

« Je serais honoré de t'avoir pour gendre, mais Ruqayya est encore une enfant ; elle a seulement onze ans... »

Fahad entra en fureur quand il entendit parler de la visite de Mutriq :

« Le sacripant ! le vaurien ! La fille a quinze ans. Il n'aime pas l'idée de la donner en mariage à un non-Arabe, mais il sait aussi que tu es lié avec Ibn Saoud et ne veut pas t'offenser par un refus direct. Il prétend donc qu'elle est encore une enfant. Mais je puis te le dire, ses seins sont comme ça — et il décrivit de ses mains une poitrine de forme alléchante — comme des grenades prêtes à être cueillies. »

Les yeux du vieux Ghadhban s'éclairent à cette description :

« Quinze ans, belle, vierge... et alors, rien ? Que pouvais-tu souhaiter de mieux ?

— Attends seulement la suite de l'histoire... Je dois avouer que j'étais de plus en plus intéressé et peut-être aussi stimulé par la résistance de Mutriq. Je remis à Fahad dix souverains d'or et il fit de son mieux pour persuader les parents de me donner la fille en mariage.

www.islamicbulletin.com

Je fis parvenir un cadeau d'égale valeur à la mère, sœur de Fahad. Que se passa-t-il exactement dans la famille, je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est que le frère et la sœur finirent par obtenir le consentement du père...

— Ce Fahad, dit Ibn Musaad, me semble avoir été un malin compère. Sa sœur et lui attendaient sans doute de plus grandes libéralités de toi. Que se passa-t-il alors? »

Je poursuis en relatant comment le mariage fut officiellement célébré quelques jours plus tard en l'absence de la fiancée qui, selon la coutume, était représentée par son père en tant que curateur légal chargé d'exprimer le consentement de la mariée, ce dernier point faisant l'objet d'une attestation de deux témoins. Une somptueuse fête de noce eut lieu ensuite, avec les présents traditionnels à l'épouse (que je n'avais pas encore vue), à son père, à sa mère et à plusieurs autres proches parents dont Fahad, naturellement, était le plus en vue. Le soir mon épouse fut conduite à ma maison par sa mère et quelques autres femmes voilées, alors que, des toits des maisons voisines, d'autres femmes faisaient entendre des chants de circonstance en s'accompagnant de tambourins.

A l'heure convenue j'entrai dans la pièce où mon épouse et sa mère m'attendaient. J'étais incapable de les distinguer l'une de l'autre, car elles étaient toutes deux recouvertes d'un épais voile noir. Quand j'eus prononcé les paroles conformes à la coutume :

« Tu peux maintenant te retirer », l'une des deux formes voilées se leva et quitta la pièce en silence. Je sus alors que l'autre était ma femme.

— Et alors, mon fils, que s'est-il passé? demande avec impatience Ibn Rimal alors que je marque une pause dans mon récit et que l'*amir* me jette un regard ironique.

— Alors... la pauvre fille restait assise, manifestement terrifiée d'avoir ainsi été livrée à un homme inconnu. Et quand je lui demandai, aussi gentiment que je le pus, de découvrir son visage, elle ne fit que le dissimuler encore plus étroitement derrière son *abaya*.

— C'est toujours ce qu'elles font, s'exclama Ibn Rimal. Elles sont toujours terrifiées au début de la nuit de noces, et en outre il convient à une jeune fille d'être modeste. Mais ensuite elles sont habituellement heureuses. La tienne ne le fut-elle pas?

— Non, pas précisément. Je dus lui enlever moi-même son voile du visage et je pus alors contempler une fille d'une grande beauté avec un visage ovale couleur de blé mûr, de très grands yeux et de longues tresses tombant jusque sur le coussin où elle était assise. Mais c'était un visage d'enfant. Elle ne pouvait pas avoir plus de onze ans, exactement comme son père l'affirmait... Par cupidité Fahad et sa sœur l'avaient prétendue d'âge nubile alors que le pauvre Mutriq était innocent de tout mensonge.

www.islamicbulletin.com

— Et alors? demande Ibn Rimal qui ne comprend manifestement pas à quoi je veux en venir. Qu'y a-t-il de mal à avoir onze ans? Une fille grandit, n'est-ce pas? Et elle grandit certainement plus vite dans le lit d'un époux. »

Mais l'émir Ibn Musaad est d'un autre avis :

« Non, cheikh Ghadhban. Il n'est pas Nadjdi comme toi. Il a plus de cervelle dans sa tête. » Et, ricanant dans ma direction, il poursuit :

« N'écoute pas Ghadhban, ô Muhammad. Il est Nadjdi et la plupart de nous autres Nadjdis n'avons pas la cervelle ici — il montre sa tête — mais là » — et il indique une autre région de son anatomie.

Nous rions tous trois et Ghadhban murmure dans sa barbe :

« Alors j'ai certainement plus de cervelle que toi, ô *âmir* ! »

A leur demande je termine mon histoire et relève que, quelles que puissent être les vues du vieux Ghadhban en la matière, l'extrême jeunesse de l'épouse-enfant ne représentait pas un bénéfice pour moi. Je ne pouvais avoir que de la pitié pour cette fillette victime du vil stratagème de son oncle. Je la traitai comme il convenait de traiter un enfant, l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre de moi, mais elle ne disait pas un mot et était agitée d'un tremblement révélant son état de panique. Je trouvai un morceau de chocolat que je lui offris, mais, n'ayant jamais vu de chocolat de sa vie, elle le refusa d'un violent mouvement de la tête. Je cherchai à la calmer en lui contant un épisode amusant des *Mille et Une Nuits*, mais elle ne parut même pas comprendre. Finalement elle exprima ces seules paroles : « J'ai mal à la tête... » Je pris donc quelques comprimés d'aspirine et les lui mis dans la main avec un verre d'eau. Mais cela ne fit qu'accroître son état de terreur (comme je devais l'apprendre par la suite, des femmes lui avaient dit que les hommes des pays étrangers droguent parfois leur épouse lors de la nuit de noces pour pouvoir plus facilement la violer). Au bout de deux heures, je réussis à la convaincre que je n'avais aucune intention agressive. Finalement elle s'endormit comme l'enfant qu'elle était et moi je me couchai sur un tapis au coin de la pièce.

Le matin suivant je fis venir la mère et lui demandai de reprendre la fille à la maison. La femme était stupéfaite. Elle n'avait jamais imaginé qu'un homme pût refuser un tel morceau de choix — une vierge de onze ans — et elle dut penser que j'étais atteint de quelque grave anomalie.

« Et ensuite? demande Ghadhban.

— Rien. Je divorçai de la fille, l'ayant laissée dans le même état où elle m'avait été amenée. Ce ne fut pas une mauvaise affaire pour la famille qui garda et la fille et la dot que j'avais payée, sans parler de tous mes cadeaux. Quant à moi, on se mit à raconter que je manquais de virilité et quelques donneurs de bons conseils me suggérèrent que quelqu'un, peut-être une précédente épouse, m'avait jeté un mauvais sort dont je ne pourrais me libérer que par un contre-sortilège.

www.islamicbulletin.com

— Quand je pense, ô Muhammad, dit l'*amir* en riant, que tu t'es plus tard marié à Médine et que tu as eu un fils, je suis certain que tu as bénéficié d'un puissant contre-sortilège... »

5.

Tard dans la soirée, lorsque je vais me coucher dans la chambre mise à ma disposition, je trouve Zayd plus silencieux qu'à l'ordinaire. Il reste debout près de la porte, visiblement absorbé dans de profondes pensées, le menton contre la poitrine et les yeux fixant le médaillon bleu et vert du tapis du Khorassan recouvrant le sol.

« Comment cela te fait-il, Zayd, d'être de retour dans la ville de ta jeunesse après toutes ces années? » En effet, jusqu'à présent, il avait toujours refusé de retourner à Haïl chaque fois que l'occasion s'en était présentée.

« Je ne sais pas, ô mon oncle », répond-il lentement. « Onze ans... oui, cela fait onze ans depuis que j'étais ici pour la dernière fois. Tu sais que mon cœur ne m'a pas laissé venir ici plus tôt et voir les gens du Sud exercer le pouvoir dans le palais d'Ibn Rachid. Mais ensuite je me suis répété les paroles du Livre : *Ô Dieu, Seigneur de souveraineté! Tu donnes la souveraineté à qui Tu veux et Tu reprends la souveraineté de qui Tu veux. Tu élèves qui Tu veux et Tu abaisses qui Tu veux. Entre Tes mains est tout le bien et Tu es puissant sur toutes choses.* Évidemment Dieu avait donné la souveraineté à la maison d'Ibn Rachid, mais ils ne surent pas en user avec justice. Ils étaient bons envers le peuple, mais durs envers leurs proches et d'un orgueil effréné. Ils répandirent le sang, le frère tuant son frère et, voilà, Dieu leur reprit leur pouvoir et le donna à Ibn Saoud. Je crois que je ne devrais plus m'en affliger, car n'est-il pas écrit dans le Livre : *Parfois vous aimez une chose et elle peut être pour vous la plus mauvaise, et parfois vous haïssez une chose et elle peut être pour vous la meilleure.* »

La voix de Zayd exprime une tranquille résignation, acceptation de ce qui est arrivé et ne peut donc plus être changé. C'est cet acquiescement de l'esprit musulman devant l'immutabilité de l'événement passé, cette reconnaissance que tout ce qui est arrivé devait arriver de telle manière et non autrement, c'est cela qui est si souvent et si faussement interprété par les Occidentaux comme un « fatalisme » inhérent à la mentalité islamique. Mais en réalité l'acceptation du destin par un musulman se rapporte au passé et non à l'avenir. Ce n'est pas un refus d'agir, d'espérer ou de progresser, mais bien un refus de regarder une réalité passée comme autre chose qu'un acte de Dieu.

« Et de plus, poursuit Zayd, Ibn Saoud ne s'est pas mal comporté envers les Chammar. Ils en sont bien conscients, car ne lui ont-ils pas

www.islamicbulletin.com

apporté l'appui de leurs épées, il y a trois ans, lorsqu'Ad-Dawish, ce chien, se révolta contre lui? »

C'est assurément ce qu'ils avaient fait avec la magnanimité du vaincu si caractéristique de ce qu'il y a de meilleur chez les Arabes. En 1929, année décisive qui vit le royaume d'Ibn Saoud ébranlé jusqu'en ses fondations sous les coups de la grande révolte bédouine dirigée par Faysâl ad-Dawish, toutes les tribus Chammar vivant dans le Nadjd firent taire leur ancienne animosité envers le roi, se rangèrent autour de lui et contribuèrent largement à sa victoire sur les rebelles. Ce fut une réconciliation vraiment remarquable, car il ne s'était passé que quelques années depuis qu'Ibn Saoud avait conquis Haïl par la force des armes, rétablissant ainsi l'hégémonie du Sud sur le Nord. La chose est encore plus remarquable si l'on songe à l'animosité séculaire — bien plus profonde que toutes les luttes dynastiques — opposant la tribu des Chammar aux gens du Nadjd méridional d'où vient Ibn Saoud. Dans une large mesure, cette antipathie (que la récente réconciliation n'a pas complètement effacée) est une expression de la rivalité traditionnelle entre le Nord et le Sud que l'on retrouve à travers toute l'histoire des Arabes et qui a son équivalent dans bien d'autres nations. En effet une légère différence dans le rythme intérieur de la vie produit souvent plus d'hostilité entre deux tribus étroitement apparentées qu'une grande dissemblance raciale entre deux peuples voisins.

Outre les rivalités politiques, un autre facteur joue un rôle considérable dans les divergences émotionnelles séparant le Nord du Sud de l'Arabie. Ce fut dans le sud du Nadjd, au voisinage de Riyad, que, voici deux siècles, le réformateur puritain Muhammad ibn Abd al-Wahhab se leva et entraîna les tribus — qui n'étaient alors musulmanes que de nom — vers un nouvel enthousiasme religieux. Il trouva dans la maison d'Ibn Saoud, en ce temps-là chef insignifiant de la petite bourgade de Dar'iyya, le bras de fer qui conféra l'efficacité à son action et à sa parole. Quelques décennies plus tard, le réformateur avait gagné une grande partie de la péninsule au mouvement de foi ardente et intransigeante connu sous le nom de « wahhabisme ». Depuis un siècle et demi, lors de toutes les guerres et conquêtes menées par les Wahhabites, ce furent toujours les gens du Sud qui brandirent les bannières du puritanisme, alors que ceux du Nord ne suivaient qu'avec une demi-conviction. Car, si les Chammar partagent en théorie la doctrine wahhabite, leurs cœurs sont restés assez éloignés des convictions religieuses enflammées et inflexibles qui prévalent au Sud. Vivant près des « pays-frontière » de Syrie et d'Irak, et entretenant avec eux de constantes relations commerciales, les Chammar ont, au cours des âges, acquis beaucoup de souplesse d'opinion et une disposition au compromis que l'on ne trouve pas chez les gens du Sud qui vivent plus isolés. Ces derniers ne connaissent que les extrêmes et, depuis un siècle et demi, ils n'ont guère vécu que dans des rêves de *jihad.* Hommes fiers et

www.islamicbulletin.com

hautains, ils se considèrent eux-mêmes comme les seuls vrais représentants de l'Islam et tous les autres musulmans comme des hérétiques.

Avec cela, les Wahhabites ne constituent certainement pas une secte séparée. Car une « secte » présupposerait l'existence de certains articles de foi différents qui distingueraient ses adhérents de la grande masse des autres croyants. Dans le wahhabisme, en effet, il n'y a pas de doctrine particulière ; au contraire, ce mouvement fut une tentative de supprimer toutes les excroissances et doctrines rajoutées qui, au cours des siècles, s'étaient développées autour des enseignements originaux de l'Islam, et, de la sorte, de restaurer le message authentique du Prophète. Il y eut certainement, dans cette attitude de clarté sans compromission, une grande tentative qui aurait pu libérer l'Islam de toutes les superstitions qui l'avaient obscurci. Et tous les mouvements de renaissance dans l'Islam moderne — le mouvement *Ahl-i-Hadith* en Inde, le mouvement Senoussi en Afrique du Nord, l'œuvre de Jamal ad-Din al-Afghani et celle de l'Égyptien Muhammad Abduh — procèdent directement de l'élan spirituel donné au XVIIIe siècle par Muhammad ibn Abd al-Wahhab. Mais le développement de son enseignement dans le Nadjd a souffert de deux défauts qui l'ont empêché de devenir une plus grande force spirituelle. L'un de ces défauts est l'étroitesse avec laquelle il limite presque tous les efforts religieux à une observation littérale des prescriptions, négligeant la nécessité d'en pénétrer le contenu spirituel. L'autre défaut tient au caractère arabe lui-même et notamment à cette tendance à l'intolérance et à l'autosatisfaction ne reconnaissant à personne le droit d'être d'un avis différent ; c'est une attitude aussi caractéristique du véritable Sémite que l'est son exact opposé, le relâchement en matière de foi. Il est tragique de voir que les Arabes doivent toujours osciller entre ces deux pôles et ne sont jamais capables de trouver le juste milieu. Autrefois — il y a quelque deux siècles — les Arabes du Nadjd étaient intérieurement plus éloignés de l'Islam qu'aucun autre peuple du monde musulman. Mais depuis Muhammad ibn Abd al-Wahhab, ils se sont regardés eux-mêmes non seulement comme les champions de la foi, mais presque comme ses seuls détenteurs.

Le sens spirituel du wahhabisme — aspiration à un renouveau intérieur de la société musulmane — commença de se corrompre presque au même moment où son objectif extérieur — instauration d'un pouvoir social et politique — était atteint avec l'établissement du royaume saoudite à la fin du XVIIIe siècle et son expansion sur la plus grande partie de l'Arabie au début du XIXe. Dès que les disciples de Muhammad ibn al-Wahhab eurent installé leur pouvoir, l'idée qui était à la base du mouvement se momifia. Car l'esprit ne peut pas être le serviteur du pouvoir et le pouvoir n'aime pas être le serviteur de l'esprit.

www.islamicbulletin.com

L'histoire du Nadjd wahhabite est celle d'une idée religieuse qui s'éleva d'abord sur les ailes de l'enthousiasme et de la ferveur puis tomba ensuite dans les basses terres de l'autosatisfaction pharisaïque. Car toute vertu se détruit elle-même dès qu'elle cesse d'être sincérité et humilité : Harut et Marut!

www.islamicbulletin.com

VI. *Rêves*

1.

Être l'ami et l'hôte d'un grand *amîr* arabe équivaut à être considéré et traité en ami et en hôte par tout son personnel, par ses *rajajil,* par les marchands de sa capitale et même par les bédouins dépendant de son autorité. L'hôte ne peut guère exprimer de désir sans qu'il soit aussitôt réalisé dans la mesure du possible. A chaque instant il se sent enveloppé par la chaude cordialité qui le suit au marché aussi bien que dans les vastes salles et corridors du château.

Comme souvent par le passé, c'est ainsi que je suis traité pendant les deux jours que je passe à Haïl. Si je veux boire du café, le son mélodieux du mortier de bronze se met à tinter dans ma pièce de réception privée. Si, dans la matinée, je mentionne fortuitement à Zayd, en présence d'un serviteur de l'*amîr,* que je viens de remarquer au bazar une belle selle de chameau, celle-ci m'est apportée dans l'après-midi et posée à mes pieds. Plusieurs fois par jour arrivent des cadeaux : longue robe de laine du Cachemire avec des motifs en forme de mangue, *kufiyya* brodée, peau de mouton de Bagdad pour la selle, poignard nadjdi recourbé au manche d'argent... Et moi qui voyage avec si peu de bagage, je suis incapable d'offrir à Ibn Musaad plus qu'une carte anglaise à grande échelle de l'Arabie sur laquelle, pour sa plus grande joie, j'ai laborieusement inscrit les noms en lettres arabes.

La générosité d'Ibn Musaad ressemble beaucoup à celle du roi Ibn Saoud, ce qui, après tout, n'est pas surprenant si l'on songe à leur étroite parenté. Ils ne sont pas seulement cousins, mais, depuis qu'Ibn Saoud était jeune homme et Ibn Musaad encore enfant, ils ont partagé la plupart des difficultés, des vicissitudes et des rêves du règne à ses débuts. En plus de cela, leurs relations personnelles furent encore resserrées il y a déjà bien des années par le mariage d'Ibn Saoud avec Jawhara, sœur d'Ibn Musaad, femme qui signifia pour le roi plus que toutes celles qu'il épousa avant et après.

www.islamicbulletin.com

Nombreux sont ceux qui partagèrent son amitié, mais rares furent ceux qui eurent le privilège d'observer l'aspect le plus intime et peut-être le plus significatif de la nature d'Ibn Saoud : sa remarquable capacité d'aimer qui, s'il avait eu la possibilité de la développer et de la faire durer, l'aurait conduit à bien plus de grandeur encore que celle où il est réellement parvenu. On a tellement insisté sur le nombre immense des femmes qu'il a épousées et répudiées qu'on le considère souvent comme un libertin toujours à la recherche du plaisir physique. Mais on ne s'est guère rendu compte que presque tous les mariages d'Ibn Saoud — exception faite des alliances conclues pour des motifs politiques — furent les effets d'un désir secret et insatiable de retrouver l'ombre d'un amour perdu.

Jawhara, mère de ses fils Muhammad et Khalid, fut le grand amour d'Ibn Saoud. Et maintenant encore, treize ans après sa mort, le roi n'en parle jamais sans un serrement de gorge.

Elle dut être une femme exceptionnelle, non seulement belle (Ibn Saoud a connu et possédé beaucoup de belles femmes durant sa carrière matrimoniale exubérante), mais douée de cette sagesse féminine instinctive qui unit le charme de l'esprit à celui du corps. Ibn Saoud ne laisse pas souvent ses émotions intervenir dans ses relations avec les femmes et c'est peut-être ce qui explique la facilité avec laquelle il se marie et divorce. Mais il semble avoir trouvé avec Jawhara une plénitude qui ne devait plus se répéter. Bien qu'il eût encore d'autres épouses du temps qu'elle vivait, c'est à elle, et à elle seule, qu'il réservait son véritable amour, comme si elle était son épouse unique. Il écrivait des poèmes d'amour en son honneur. Un jour qu'il était d'humeur expansive, il me dit :

« Chaque fois que le monde était sombre autour de moi et que je ne pouvais pas voir comment me tirer des dangers et des difficultés qui m'accablaient, je m'assoyais et je composais une ode à Jawhara ; et quand j'avais terminé, le monde s'éclairait soudain et je savais ce que je devais faire. »

Jawhara mourut en 1919 lors de la grande épidémie de grippe qui enleva également le premier et le plus aimé des fils d'Ibn Saoud, Turki. Ce double deuil lui laissa une cicatrice qui ne se guérit jamais complètement.

Ce ne fut pas seulement à une épouse et à un fils qu'il donna son cœur si complètement ; il aima son père comme peu de fils l'ont fait. Ce père, Abd ar-Rahman, que j'ai connu durant mes premières années à Riyad, était sans doute un homme bon et pieux, mais il ne fut certes pas une personnalité remarquable comme son fils et n'a jamais joué de rôle particulièrement en vue durant sa longue vie. Cependant, même après qu'Ibn Saoud se fut taillé un royaume par son propre effort et fut devenu le maître incontesté du pays, il se comportait envers son père

www.islamicbulletin.com

avec une telle humilité qu'il n'aurait jamais accepté de mettre le pied dans une pièce du palais si Abd ar-Rahman était dans la pièce correspondante de l'étage inférieur, car, disait-il, « comment pourrais-je me permettre de marcher sur la tête de mon père? » Il ne s'asseyait jamais en présence du vieillard sans en avoir reçu l'invitation expresse. Je me souviens toujours de la confusion où me plongea cette humilité royale, un jour à Riyad (cela devait être en décembre 1927). Je rendais l'une de mes visites habituelles au père du roi dans ses appartements du palais et nous étions assis par terre sur des coussins, le vieil homme développant l'un de ses thèmes religieux favoris. Soudain un huissier entra dans la pièce et annonça :

« Le *Shuyûkh* arrive! »

Un instant plus tard Ibn Saoud était debout sur le seuil de la porte. Je voulus naturellement me lever, mais le vieil Abd ar-Rahman me saisit par le poignet, m'obligeant à rester sur mon coussin, comme pour dire : « Tu es *mon* hôte. » J'étais terriblement embarrassé de devoir ainsi demeurer assis alors que le roi, qui avait salué son père de loin, était toujours debout dans l'embrasure, attendant la permission d'entrer. Il devait pourtant être habitué à une telle attitude de la part du vieillard, car il me fit un petit signe accompagné d'un demi-sourire pour me mettre à l'aise. Cependant Abd ar-Rahman continuait son discours, comme si de rien n'était. Au bout de quelques minutes, il leva les yeux, fit un signe de la tête à son fils et lui dit : « Viens plus près, mon garçon, et assieds-toi. »

Le roi avait à cette époque quarante-sept ou quarante-huit ans.

Quelques mois plus tard, à la Mecque, fut apportée au roi la nouvelle que son père était mort à Riyad. Je n'oublierai jamais le regard atterré dont il fixa le messager pendant plusieurs secondes ni le désespoir qui progressivement brouilla ses traits ordinairement si calmes et sereins. Puis il se dressa d'un bond en rugissant : « Mon père est mort! » De quelques grandes enjambées il courut hors de la pièce, son *abaya* traînant par terre derrière lui. Passant devant les visages effrayés de ses gardes, il monta un escalier, ne sachant plus lui-même où il allait, mais criant seulement : « Mon père est mort! mon père est mort! » Deux jours durant il ne voulut voir personne, ne prit ni nourriture, ni boisson, et ne cessa de prier jour et nuit.

Combien de fils de cet âge, combien de monarques ayant conquis un royaume à la force du poignet auraient accueilli d'un tel deuil la disparition d'un père mort paisiblement au terme d'une longue vie?

2.

En effet ce fut entièrement par le mérite de son effort personnel qu'Abd al-Aziz ibn Saoud se constitua son vaste royaume. Quand il

www.islamicbulletin.com

était enfant, sa dynastie avait perdu les derniers vestiges de son pouvoir en Arabie centrale et avait été supplantée par son ancienne vassale, la famille d'Ibn Rachid de Haïl. Ce furent des jours amers pour Abd al-Aziz. Le garçon fier et réservé devait subir à Riyad, la ville des siens, l'autorité d'un *amîr* étranger gouvernant au nom d'Ibn Rachid. Car la famille d'Ibn Saoud, qui par le passé avait régné sur presque toute l'Arabie, n'était plus qu'une cliente d'Ibn Rachid qui la tolérait mais avait cessé de la craindre. Cette situation finit par devenir intolérable même pour le pacifique Abd ar-Rahman qui, avec toute sa famille, quitta Riyad dans l'intention de passer le reste de ses jours dans la maison de son vieil ami, l'émir de Koweit. Mais il ignorait ce que l'avenir lui réservait, car il ne savait pas non plus ce que recelait le cœur de son fils.

De tous les membres de la famille, aucun ne soupçonnait ce qui se passait dans le secret de ce cœur passionné, à l'exception d'une sœur cadette de son père. Je ne sais pas grand-chose sur celle-ci, sauf que le roi, chaque fois qu'il rappelait le temps de sa jeunesse, la mentionnait avec un grand respect.

« Elle m'aimait, je crois, plus encore que ses propres enfants. Quand nous étions seuls, elle me prenait sur ses genoux et me parlait des grandes choses que j'accomplirais quand je serais grand : « Tu devras restaurer la gloire de la maison d'Ibn Saoud », répétait-elle, et ses paroles étaient comme des caresses. « Mais je veux que tu saches, ô Azayyiz [1], disait-elle, que la gloire de la maison d'Ibn Saoud ne doit pas être le terme de tes efforts. Tu dois lutter pour la gloire de l'Islam. Le peuple a grand besoin d'un chef qui le guide sur la voie du saint Prophète. Tu dois être ce chef. » Ces mots sont toujours restés vivants dans mon cœur.

Le sont-ils vraiment restés ?

Pendant toute sa vie, Ibn Saoud a aimé parler de l'Islam comme d'une mission qui lui avait été confiée. Et même quand il fut devenu évident depuis longtemps que l'exercice du pouvoir royal avait pour lui plus d'importance que son dévouement à l'idéal religieux, sa grande éloquence a souvent convaincu de nombreux auditeurs — et lui-même peut-être avec eux — que cet idéal était toujours son objectif principal.

Il évoquait souvent ses souvenirs d'enfance lors des réunions intimes qui, à Riyad, suivaient habituellement la prière de *isha* (environ deux heures après le coucher du soleil). Dès que la prière était terminée dans la mosquée du palais, nous nous réunissions autour du roi dans l'une des petites salles attenantes et écoutions pendant une heure la lecture des traditions du Prophète ou d'un commentaire du Coran. Après quoi le roi invitait deux ou trois d'entre nous à l'accompagner dans l'une des pièces de ses appartements privés. Je me souviens qu'un soir, alors que

1. Diminutif affectueux du nom Abd al-Aziz.

www.islamicbulletin.com

je quittais la réunion avec d'autres familiers du roi, je fus frappé une fois encore par sa stature majestueuse qui lui permettait de dominer tous ceux qui l'entouraient. Il dut remarquer mon regard admiratif, car il me lança un rapide sourire avec ce charme indescriptible qui lui était propre, me prit par la main et me demanda :

« Pourquoi me regardes-tu ainsi, ô Muhammad?

— Je pensais, ô homme doué de longévité, que personne ne saurait manquer de reconnaître le roi en voyant ta tête dominer ainsi celles de la foule. »

Ibn Saoud se mit à rire et, me tenant toujours par la main et poursuivant sa marche lente le long du corridor, il me dit :

« Oui, il est bon d'être si grand, mais il fut un temps où ma taille ne me causait que des déboires. C'était il y a bien des années, lorsque, jeune garçon, je vivais dans le château du cheikh Mubarak à Koweit. J'étais maigre et extrêmement long, bien plus qu'on l'est ordinairement à cet âge, et les autres garçons du château, ceux de la famille du cheikh et même ceux de ma propre famille, faisaient de moi la cible de leurs plaisanteries, comme si j'étais anormal. Cela me faisait beaucoup de peine et il m'arriva de me demander si je n'avais pas vraiment quelque chose d'anormal. J'avais honte de ma taille à tel point que je rentrais ma tête dans mes épaules pour me rendre plus court lorsque je traversais les pièces du palais ou les rues de Koweit. »

Comme il parlait, nous étions arrivés aux appartements royaux. Son fils aîné le prince héritier Saoud y attendait son père. Il était environ du même âge que moi et, bien qu'il ne fût pas aussi grand que le roi, il était d'apparence assez imposante. Ses traits étaient plus rudes que ceux d'Ibn Saoud dont il n'avait ni la mobilité, ni la vivacité. Mais il était doué de gentillesse et savait se faire aimer.

Le roi s'assit sur les coussins disposés le long des parois et nous engagea à faire de même. Puis il commanda : *Qahwa!* L'esclave armé qui se tenait à la porte répéta *Qahwa!* et l'appel fut repris en succession rapide par tous les domestiques le long du corridor, *Qahwa! Qahwa!* jusqu'à ce qu'il parvînt à la cuisine où se préparait le café, et, un instant plus tard, apparut un serviteur au poignard doré tenant la cafetière de laiton dans une main et les petites tasses dans l'autre. Le roi se faisait servir la première tasse et les autres assistants recevaient la leur dans l'ordre où ils avaient pris place. En de telles occasions, Ibn Saoud parlait librement de ce qui le préoccupait, de ce qui se passait dans des régions lointaines du monde, de telle invention nouvelle et surprenante qu'on lui avait mentionnée, des autres peuples, de leurs coutumes et de leurs institutions. Mais il aimait surtout parler de ses propres expériences et encourageait les assistants à prendre part à la conversation. Ce soir-là, l'émir Saoud engagea la conversation en se tournant vers moi avec un sourire :

« Aujourd'hui quelqu'un a exprimé un doute à ton sujet, ô

www.islamicbulletin.com

Muhammad. Il disait qu'on ne pouvait pas être sûr que tu ne sois pas un espion anglais sous l'apparence d'un musulman... Mais ne te fais pas de souci. J'ai pu lui certifier que tu étais en vérité un musulman. »

Je ne pus réprimer une grimace et répondis :

« C'est très gentil de ta part, ô Émir, que Dieu prolonge tes jours. Mais comment peux-tu en être si certain? N'est-ce pas Dieu seul qui sait ce qu'il y a dans le cœur d'un homme?

— C'est vrai, dit l'émir Saoud. Mais dans le cas particulier m'a été donné un signe spécial. Ce signe m'est apparu dans un rêve que j'ai fait la semaine dernière... J'étais debout devant une mosquée et je regardais le minaret. Un homme apparut sur la galerie du minaret, joignit ses mains devant sa bouche et entonna l'appel à la prière : *Dieu est le plus grand, Dieu seul est grand,* et poursuivit jusqu'à la fin : *Il n'y a pas de divinité sauf Dieu.* Et lorsque je regardai plus attentivement, je vis que cet homme, c'était toi. Quand je me réveillai, je sus avec certitude, bien que je n'en aie pas douté jusqu'alors, que tu es véritablement un musulman. Car un rêve où est célébré le nom de Dieu ne saurait être une tromperie. »

J'étais vivement ému de cette affirmation spontanée de ma sincérité de la part de l'émir Saoud et de la manière dont le roi approuva d'un signe de la tête les propos surprenants de son fils. Alors Ibn Saoud remarqua :

« Il arrive souvent que Dieu éclaire nos cœurs par des rêves qui parfois nous annoncent l'avenir et parfois nous expliquent le présent. N'as-tu jamais fait l'expérience d'un tel rêve, ô Muhammad?

— Certes, ô Imâm, j'en ai fait l'expérience il y a longtemps, bien avant que je songe à devenir musulman, avant même que j'aie posé le pied dans un pays d'Islam. Je devais avoir dix-neuf ans en ce temps-là et vivais dans la maison de mon père à Vienne. J'étais profondément intéressé par la science de la vie intérieure de l'homme (c'était la définition la plus précise de la psychanalyse qu'il me fût possible de donner au roi) et je pris l'habitude de garder au chevet de mon lit du papier et un crayon pour pouvoir noter mes rêves au moment de mon réveil. De la sorte je constatai qu'il m'était possible de garder indéfiniment le souvenir de ces rêves. Dans celui auquel je pense, je me trouvais à Berlin, en train de voyager dans le train souterrain qu'ils ont là, train qui passe dans un tunnel sous la surface du sol et parfois sur des ponts au-dessus des rues. Le compartiment où je me tenais était rempli d'une foule si compacte qu'il n'était pas possible de s'asseoir et que tous les passagers étaient serrés les uns contre les autres sans pouvoir bouger. Une seule ampoule électrique donnait un faible éclairage. Au bout d'un instant, le train sortit du tunnel sans toutefois s'engager sur l'un de ces ponts, mais il déboucha dans une vaste plaine désolée de terre nue et ses roues s'embourbèrent dans la glaise. Le train s'arrêta, incapable d'avancer ou de reculer.

www.islamicbulletin.com

« Tous les voyageurs, dont j'étais, quittèrent les wagons et regardèrent autour d'eux. La plaine qui nous entourait était sans fin, vide et désolée. Il n'y avait ni végétation, ni maison, ni même de pierres. Une grande perplexité saisit le cœur des passagers. Ayant échoué là, comment faire pour retrouver les lieux où vivent les autres humains? Une pénombre grise régnait sur la plaine immense, comme à l'heure de la première aurore.

« Mais, d'une certaine manière, je ne partageais pas entièrement la perplexité des autres. Je me dégageai de la foule et aperçus, à une distance d'une dizaine de pas, un chameau accroupi par terre. L'animal était sellé — exactement comme je devais le voir plus tard dans ton pays, ô Imam — et sur la selle était assis un homme portant une *abaya* aux raies blanches et brunes avec des manches courtes. Sa *kufiyya* lui couvrait le visage dont je ne pus discerner les traits. Je sus immédiatement dans mon cœur que le chameau m'attendait et que l'homme immobile allait être mon guide. Alors, sans mot dire, je sautai derrière la selle comme un *radif* (cavalier que l'on prend en croupe dans les pays arabes). Alors le chameau se leva et partit en avant d'une longue allure aisée. Je sentis croître en moi un bonheur indicible. De cette allure rapide et souple, nous voyageâmes pendant une durée qui me parut s'étendre sur des heures, puis des jours et même des mois, jusqu'à ce que je perde la notion du temps. Mon bonheur grandissait à chaque pas du chameau, jusqu'à ce que j'aie le sentiment de flotter dans les airs. Finalement l'horizon à notre droite se mit à rougeoyer aux rayons du soleil près de se lever. Mais, à l'horizon en face de nous, j'aperçus une autre lumière : elle venait de derrière une porte ouverte entre deux colonnes, lumière d'un blanc aveuglant à la différence de celle du soleil levant, lumière fraîche dont l'éclat croissait à mesure que nous approchions. Mon bonheur dépassait tout ce que les mots peuvent exprimer. Comme nous approchions encore de la porte, j'entendis une voix annoncer : « Voici la cité la plus occidentale! » Et je m'éveillai.

« Dieu soit loué, s'exclama Ibn Saoud après que j'eus terminé. Et ce rêve ne te fit pas comprendre que tu étais destiné à l'Islam? »

Je secouai la tête :

« Non, ô homme doué de longévité. Comment aurais-je pu le comprendre? Je n'avais jamais pensé à l'Islam et n'avais jamais rencontré de musulman... Ce fut sept ans plus tard, longtemps après avoir oublié ce rêve, que j'entrai dans l'Islam. Le souvenir m'en revint il n'y a que peu de temps, quand je retrouvai le papier où j'avais noté le rêve au moment de mon réveil.

— Mais ce fut vraiment ta destinée que Dieu te montra dans ce rêve, ô mon fils. Ne le reconnais-tu pas clairement? Toute cette foule perdue dans une étendue sans chemin et plongée dans la perplexité, ne correspond-elle pas à « ceux qui s'égarent », comme dit la sourate d'Ouverture du Coran? Le chameau qui t'attendait ne représente-t-il

www.islamicbulletin.com

pas la « direction droite » si souvent mentionnée dans le Coran? Et cet homme qui ne t'adressa pas la parole et dont tu ne vis pas le visage, qui pouvait-il être, sinon le saint Prophète, sur lui la bénédiction et la paix de Dieu? Le Prophète portait souvent un manteau à manches courtes... et nos livres enseignent que chaque fois qu'il apparaît à des non musulmans, ou à des gens qui ne le sont pas encore, son visage est toujours voilé. Quant à cette lumière blanche et fraîche à l'horizon devant toi, cela ne pouvait être que la promesse de la lumière de la foi qui éclaire sans brûler. Tu n'y parvins pas dans ton rêve parce que, comme tu as dit, tu ne devais connaître la vérité de l'Islam que des années plus tard...

— Tu as sans doute raison, ô homme doué de longévité... Mais qu'en est-il de la « cité la plus occidentale » à laquelle conduisait la porte aperçue à l'horizon? Car, après tout, mon acceptation de l'Islam ne m'a pas conduit à l'Occident, mais plutôt loin de lui. »

Ibn Saoud resta silencieux et pensif un instant. Puis il redressa la tête et, avec ce léger sourire que j'aimais, il dit :

« Cela ne signifiait-il pas, ô Muhammad, que ta venue à l'Islam marquerait le point le plus occidental de ta vie et qu'après cela la vie de l'Occident te deviendrait étrangère... ? »

Le roi reprit après une pause :

« Personne ne connaît l'avenir hormis Dieu. Mais parfois Il choisit de nous donner par un rêve une indication de ce qui doit nous arriver dans l'avenir. J'ai moi-même fait de tels rêves deux ou trois fois, et ils se sont réalisés. L'un d'eux a même fait de moi ce que je suis... J'avais alors dix-sept ans. Nous vivions en exil à Koweit, mais je ne pouvais pas supporter l'idée que les gens d'Ibn Rachid règnaient sur notre patrie. Souvent je demandais à mon père — que Dieu lui fasse miséricorde — « Lutte, ô mon père, et chasse ces gens d'Ibn Rachid! Personne n'a plus de droit que toi d'occuper le trône de Riyad! » Mais mon père écartait ma demande fougueuse comme une chimère et me rappelait que Muhammad ibn Rachid était le potentat le plus puissant du pays arabe, régnant sur un royaume s'étendant du désert de Syrie au nord jusqu'aux sables du Quartier Vide (Rub'al-Khali) au sud, et que toutes les tribus bédouines tremblaient devant sa main de fer. Une nuit, cependant, j'eus un rêve étrange. Je me voyais moi-même de nuit à cheval dans une steppe solitaire et, devant moi, également à cheval, était le vieux Muhammad ibn Rachid, l'usurpateur du royaume de ma famille. Nous étions l'un et l'autre sans armes, mais Ibn Rachid tenait de sa main levée une grande lanterne répandant une vive lumière. Lorsqu'il me vit approcher, il reconnut que j'étais un ennemi, tourna son cheval et lui donna de l'éperon pour s'enfuir. Je m'élançai à sa poursuite, saisis un coin de son manteau, le retins par le bras et m'emparai de la lanterne que j'éteignis. A mon éveil je sus avec

www.islamicbulletin.com

certitude que j'étais destiné à arracher le pouvoir des mains de la maison d'Ibn Rachid... »

En 1897, année de ce rêve, Muhammad ibn Rachid mourut. Abd al-Aziz ibn Saoud estima que l'événement offrait une occasion favorable de frapper. Mais Abd ar-Rahman, son père, n'était pas enclin à risquer dans une entreprise aussi hasardeuse l'existence paisible qu'il menait à Koweit. Cependant la passion du fils dépassait l'inertie du père qui finit par céder. Celui-ci, avec l'aide de son ami, le cheikh Mubarak de Koweit, souleva quelques tribus bédouines demeurées fidèles à sa famille et partit en campagne contre Ibn Rachid dans le vieux style arabe, avec des chameaux, des chevaux et des bannières tribales déployées. Mais il fut bientôt défait par des forces ennemies supérieures et — peut-être au fond de lui-même plus soulagé que déçu — retourna à Koweit, bien résolu à ne plus troubler le soir de sa vie par des entreprises guerrières.

Mais le fils ne renonça pas si facilement. Il se souvenait toujours du rêve de sa victoire sur Muhammad ibn Rachid. Et lorsque son père eut renoncé à toutes ses prétentions sur le Nadjd, ce fut ce même rêve qui poussa le jeune Abd al-Aziz à engager une lutte si téméraire pour reconquérir le pouvoir. Il s'assura l'appui de quelques amis, parmi lesquels ses cousins Abdullah ibn Jiluwi et Ibn Musaad, et recruta des bédouins avides d'aventures, jusqu'à ce que la troupe atteignît l'effectif de quarante hommes. Ils quittèrent Koweit furtivement comme des voleurs, sans bannières, ni tambours, ni trompettes. Évitant les pistes caravanières et se cachant pendant le jour, ils atteignirent le voisinage de Riyad et établirent leur campement dans une vallée écartée. Le même jour, Abd al-Aziz prit à part cinq de ses compagnons et déclara aux autres :

« Nous, six, avons placé nos destins dans les mains de Dieu. Nous allons à Riyad pour gagner ou pour perdre définitivement. Si vous entendez des bruits de bataille dans la ville, venez à la rescousse. Mais si vous n'entendez rien jusqu'à demain au coucher du soleil, alors vous saurez que nous serons morts, et Dieu reçoive nos âmes. Dans ce cas, retournez secrètement et le plus rapidement possible à Koweit. »

Les six hommes partirent à pied. A la nuit tombante ils arrivèrent à la ville et y pénétrèrent par l'une des brèches que, plusieurs années auparavant, Muhammad ibn Rachid avait pratiquées, pour humilier les habitants, dans les remparts de la place après l'avoir conquise. Leurs armes dissimulées sous leurs manteaux, ils allèrent directement à la maison de l'*amîr* rachidi. Les portes étaient fermées à clé, car l'*amîr,* redoutant l'hostilité de la population, avait pris l'habitude de passer ses nuits dans la citadelle située vis-à-vis. Abd al-Aziz et ses compagnons frappèrent à la porte. Un esclave ouvrit et fut immédiatement maîtrisé,

www.islamicbulletin.com

ligoté et bâillonné. Un sort identique fut réservé aux autres occupants de la maison comprenant quelques esclaves et des femmes. Les six guerriers mangèrent quelques dattes trouvées dans les réserves de l'*amîr* et passèrent la nuit à réciter le Coran à tour de rôle.

Au matin les portes de la citadelle s'ouvrirent et l'*amîr* en sortit entouré de gardes du corps et d'esclaves. Au cri de « Ô Dieu, Ibn Saoud est entre tes mains! », Abd al-Aziz et ses cinq compagnons se précipitèrent l'épée au poing sur l'ennemi complètement surpris. Abdullah ibn Jiluwi lança sa javeline contre l'*âmir* qui réussit à se baisser à temps, et l'arme resta fichée dans le mur de pisé de la citadelle où on peut la voir jusqu'à ce jour. Saisi de panique, l'*amîr* s'enfuit à l'intérieur ou Abdullah le poursuivit, alors qu'Abd al-Aziz et les quatre autres assaillants s'en prenaient aux gardes du corps qui, malgré leur supériorité numérique, étaient pris d'une trop grande stupeur pour pouvoir résister efficacement. Un instant plus tard l'*amîr* apparut sur la terrasse du toit, serré de près par Abdullah ibn Jiluwi dont il implorait la merci, ce qui lui fut refusé. Lorsqu'il tomba sur le parapet de la terrasse et reçut le coup de grâce, Abd al-Aziz, resté devant la porte, s'écria : « Venez, ô gens de Riyad! Je suis Abd al-Aziz, fils d'Abd ar-Rahman de la maison d'Ibn Saoud, votre souverain légitime! » Et les habitants de Riyad, qui détestaient leurs oppresseurs du Nord, accoururent les armes à la main à l'appel de leur prince. Au même instant les trente-cinq compagnons arrivaient au galop de leurs chameaux, franchissaient les portes de la ville et, comme un vent de tempête, balayaient toute résistance. Au bout d'une heure, Abd al-Aziz était maître de la place.

Cela se passait en 1901. Il avait alors vingt et un ans. Mais sa jeunesse était déjà terminée, car il entrait dans la deuxième phase de sa vie qui devait révéler sa maturité et ses qualités de gouvernant.

Pas à pas, province après province, Ibn Saoud enleva le Nadjd à la maison d'Ibn Rachid, la repoussant dans son pays d'origine, le Djebel Chammar, et sa capitale de Haïl. Cette progression était aussi méthodique que si elle avait été préparée par un état-major travaillant sur des cartes et selon des principes logistiques et géopolitiques. Et pourtant Ibn Saoud n'avait pas d'état-major et n'avait probablement jamais jeté les yeux sur une carte. Il menait ses conquêtes en spirale, avec Riyad comme centre, et ne faisait jamais un pas en avant sans que le territoire précédemment conquis eût été entièrement soumis et que son autorité y fût consolidée. Il annexa d'abord les districts situés à l'est et au nord de Riyad puis étendit son pouvoir sur le désert occidental. Sa progression vers le nord fut lente, car les Rachidis y détenaient encore une puissance considérable et bénéficiaient en outre de l'appui des Turcs avec lesquels ils étaient liés depuis quelques décennies par une alliance étroite. Ibn Saoud était aussi gêné par sa pauvreté : les régions

www.islamicbulletin.com

méridionales du Nadjd ne lui procuraient pas de revenus suffisants pour qu'il pût entretenir longtemps d'importants effectifs de combattants.

« Je me suis trouvé, me conta-t-il un jour, dans un tel état de pauvreté qu'il me fallut mettre en gage chez un prêteur juif de Koweit l'épée incrustée de bijoux que m'avait donnée le cheikh Mubarak. Je ne pouvais même pas me payer un tapis de selle que je remplaçais par des sacs vides sous une peau de mouton. »

Un autre problème rendit les débuts d'Ibn Saoud fort difficiles : l'attitude des tribus de bédouins.

Bien qu'elle compte de nombreux bourgades et villages, l'Arabie centrale est d'abord un pays de bédouins. Ce fut leur appui ou leur opposition qui décida de l'issue de la guerre entre Ibn Saoud et Ibn Rachid à presque chaque phase des hostilités. Ils étaient inconstants et versatiles, prenant habituellement le parti de celui qui paraissait détenir la supériorité au moment du choix ou qui offrait les meilleures perspectives de butin. Passé maître dans l'art de ce double jeu était Faysâl ad-Dawich, chef suprême de la puissante tribu des Mutayr, dont les prises de position pouvaient toujours faire pencher la balance en faveur de l'une ou de l'autre des deux dynasties rivales. Il allait à Haïl où Ibn Rachid le chargeait de présents. Puis il abandonnait Ibn Rachid et venait à Riyad où il jurait fidélité à Ibn Saoud, seulement pour le trahir un mois plus tard. Il était déloyal envers tous, courageux, rusé et obsédé par une soif terrible de pouvoir. Nombreuses furent les nuits où il empêcha Ibn Saoud de dormir.

Aux prises avec de telles difficultés, Ibn Saoud conçut un plan, probablement le premier à dépasser les dimensions d'une manœuvre politique pour devenir une grande idée capable de modifier le visage de toute la péninsule : la sédentarisation des tribus nomades. Il était évident que les bédouins, une fois fixés quelque part, devraient renoncer à leur double jeu entre les parties en conflit. En tant que nomades, il leur était facile de plier leurs tentes en un instant et de partir avec leurs troupeaux d'un côté ou de l'autre. Mais une vie sédentaire rendrait ces manèges impossibles, car un changement d'allégeance comporterait toujours le risque de perdre leurs maisons et leurs cultures. Or rien n'est plus cher à un bédouin que ses possessions.

Ibn Saoud fit de la sédentarisation des bédouins le point le plus important de son programme. Il put en cela trouver un appui solide dans les enseignements de l'Islam qui souligne toujours la supériorité de la vie sédentaire sur le nomadisme. Le roi envoya parmi les tribus des instructeurs religieux qui prêchèrent l'idée nouvelle avec un succès surprenant. L'organisation des *Ikhwan* (les « frères »), comme les bédouins sédentarisés commencèrent à s'appeler eux-mêmes, prit corps. Le premier établissement des *Ikhwan* fut celui des Alwa-Mutayr, le clan même d'Ad-Dawich. Leur colonie, Artawiyya, se développa en

www.islamicbulletin.com

quelques années jusqu'à devenir une ville de trente mille habitants. De nombreuses autres tribus suivirent l'exemple.

Avec leur enthousiasme religieux et leur potentiel guerrier, les *Ikhwan* devinrent bientôt un instrument puissant entre les mains d'Ibn Saoud. Ses campagnes prirent une physionomie nouvelle : soutenues désormais par la ferveur religieuse des *Ikhwan,* elles dépassèrent le cadre de luttes dynastiques et devinrent des guerres pour la foi. Et ce réveil religieux eut encore d'autres effets. Adhérant inconditionnellement aux enseignements du grand réformateur du XVIIIe siècle Muhammad ibn Abd al-Wahhab (qui voulait restaurer l'Islam dans l'austère pureté de ses débuts et rejetait toutes les « innovations » ajoutées par la suite), les *Ikhwan* étaient sans doute souvent convaincus de leur propre excellence. Cependant, ce que la plupart souhaitaient avant tout n'était pas le mérite personnel, mais l'établissement d'une société nouvelle qui pût à bon droit se dire islamique. Certes, bon nombre de leurs idées étaient primitives et leur ardeur confinait souvent au fanatisme. Mais, s'ils avaient été mieux instruits et dirigés, leur profond dévouement religieux les aurait rendus capables de parvenir à plus de largeur de vues et ils auraient pu devenir le ferment d'une véritable renaissance sociale et spirituelle de l'Arabie. Malheureusement, Ibn Saoud ne sut pas discerner les extraordinaires possibilités du mouvement, se contentant d'inculquer aux *Ikhwan* des rudiments de connaissances religieuses et séculières jugés suffisants pour entretenir leur ferveur et leur zèle. En d'autres termes, Ibn Saoud ne vit dans le mouvement des *Ikhwan* qu'un instrument de pouvoir. Des années plus tard, ce manque de discernement devait se retourner contre sa propre politique jusqu'à mettre en danger l'existence même du royaume qu'il avait créé. Et ce fut peut-être le premier indice montrant qu'il lui manquait la grandeur intérieure que son peuple attendait de lui. Mais entre le roi et les *Ikhwan,* la déception réciproque ne devait prendre effet que plus tard...

En 1913, disposant de cette force de frappe redoutable que constituaient les *Ikhwan,* Ibn Saoud se sentit enfin assez fort pour tenter la conquête de la province d'Al-Hasa, sur le golfe Persique, qui avait appartenu au Nadjd mais avait été occupée par les Turcs cinquante ans auparavant.

Guerroyer contre les Turcs n'était pas nouveau pour Ibn Saoud. A diverses reprises il s'était heurté à des détachements turcs, surtout d'artillerie de campagne, incorporés aux forces d'Ibn Rachid. Mais une attaque contre Al-Hasa sous administration turque directe était une tout autre affaire. Cela provoquerait une collision frontale avec une grande puissance. Ibn Saoud n'avait pas le choix. S'il ne se rendait pas maître d'Al-Hasa et de ses ports, il resterait toujours coupé du monde extérieur et incapable de se procurer les armes, les munitions et tout

www.islamicbulletin.com

l'approvisionnement dont il avait un besoin si urgent. La nécessité justifiait le risque, mais celui-ci était si grand qu'Ibn Saoud hésita longtemps avant de se lancer à l'attaque d'Al-Hasa et de sa capitale, Al-Hufuf. Il aime toujours rappeler dans quelles circonstances il avait pris la décision finale :

« Nous étions déjà en vue d'Al-Hufuf. De la dune de sable où j'étais assis, je pouvais distinguer clairement les remparts de la puissante citadelle dominant la ville. Mon cœur était lourd d'hésitation et je pesais les avantages et les dangers de l'entreprise. Je me sentais fatigué. J'aspirais à la paix et à la tranquillité du foyer. L'idée du foyer me fit voir en pensée le visage de mon épouse Jawhara. Je me mis à composer les vers que j'aurais pu lui réciter si elle avait été à mon côté et, avant que j'en fusse réellement conscient, j'avais élaboré un poème à elle dédié, oubliant complètement où je me trouvais et quelle grave décision j'avais à prendre. Dès que le poème fut achevé dans ma tête, j'en pris note sur un papier que je scellai, puis j'appelai l'un de mes courriers et lui dis : « Prends deux des chameaux les plus rapides, pars pour Riyad, ne t'arrête pas en chemin et remets ceci à la mère de Muhammad. » Le courrier disparut dans un nuage de poussière et alors je sentis soudain que mon esprit avait pris une décision concernant la guerre : j'attaquerais Hufuf et Dieu me donnerait la victoire. »

Sa confiance se révéla justifiée. A la suite d'un assaut hardi, ses guerriers emportèrent la citadelle. Les troupes turques se rendirent et furent autorisées à se retirer avec armes et bagages vers la côte d'où elles s'embarquèrent à destination de Bassora. Cependant le gouvernement ottoman n'entendait pas céder si facilement. Istanbul décida de lancer une expédition punitive contre Ibn Saoud. Mais, avant qu'elle pût commencer, la Première Guerre mondiale éclata, obligeant les Turcs à déployer toutes leurs forces militaires ailleurs. A la fin de la guerre, l'Empire ottoman n'existait plus.

Privé de l'appui des Turcs et se trouvant au nord en contact avec des territoires maintenant administrés par les Britanniques et les Français, Ibn Rachid ne pouvait plus opposer bien longtemps de résistance efficace. Commandés par Faysâl ad-Dawich, devenu l'un des plus vaillants paladins d'Ibn Saoud, les forces du roi occupèrent Haïl en 1921 et la maison d'Ibn Rachid perdit ainsi son dernier point d'appui.

En 1924-1925, Ibn Saoud parvint au point culminant de son expansion, lorsqu'il fit la conquête du Hedjaz, avec la Mecque, Médine et Djedda, et chassa la dynastie chérifienne qui avait pris le pouvoir à la suite de la révolte, soutenue par les Britanniques, du chérif Hussein contre les Turcs, en 1916. Avec la conquête des lieux saints de l'Islam, Ibn Saoud, alors âgé de quarante-cinq ans, faisait son entrée sur la scène internationale.

Son ascension sans précédent, à une époque où la plus grande partie du Moyen-Orient avait succombé à la pénétration occidentale, remplit

www.islamicbulletin.com

le monde arabe de l'espoir d'avoir enfin trouvé le chef qui le libérerait de sa servitude. En plus des Arabes, d'autres populations musulmanes attendaient de lui une revivification de l'idée de l'Islam dans sa plénitude par l'établissement d'un État où l'esprit du Coran règnerait en maître. Mais ces espérances furent déçues. A mesure que son pouvoir s'accroissait et se consolidait, il devenait évident qu'Ibn Saoud n'était rien de plus qu'un roi et que ses objectifs n'étaient pas plus élevés que ceux de tant d'autres autocrates orientaux avant lui.

Homme juste et bon dans ses affaires personnelles, loyal envers ses amis et alliés, généreux pour ses ennemis, bien plus doué intellectuellement que la moyenne de son entourage, Ibn Saoud, pourtant, n'a pas fait preuve de la largeur de vision et, dans la conduite des affaires, de l'inspiration que l'on aurait pu attendre de lui. Certes il a instauré dans ses vastes domaines des conditions de sécurité publique que l'on n'avait pas vues dans les pays arabes depuis le temps des premiers califes il y a plus d'un millénaire. Mais, à la différence de ces premiers califes, il y parvint par le moyen de lois rigoureuses et de mesures punitives plus qu'en inculquant à son peuple le sens de la responsabilité civique. Il envoya quelques groupes de jeunes gens étudier à l'étranger la médecine et les télécommunications, mais il ne fit rien pour répandre le désir d'instruction dans l'ensemble de la population et pour la tirer de l'ignorance où elle était enfoncée depuis des siècles. Il parle toujours, avec tous les signes extérieurs de la conviction, de la grandeur du mode de vie musulman, mais il n'a rien fait pour l'instauration d'une société juste et ouverte au progrès où ce mode de vie aurait pu trouver son expression culturelle.

Il est simple, modeste et travailleur. Mais en même temps il cède au goût du luxe le plus extravagant et le plus insensé et tolère que son entourage agisse de même. Il est profondément religieux et s'acquitte à la lettre de toutes les prescriptions formelles de la loi islamique, mais il semble rarement songer au contenu spirituel et au sens de ces prescriptions. Il accomplit avec une extrême régularité les cinq prières canoniques quotidiennes et passe en actes de dévotion de longues heures de la nuit, mais l'idée ne paraît pas lui être jamais venue que la prière est un moyen et non un but en soi. Il aime parler de la responsabilité du souverain envers ses sujets et cite souvent cet enseignement du Prophète : « Chaque homme est un berger chargé de responsabilité envers son troupeau. » Cela ne l'a pas empêché de négliger l'éducation même de ses propres fils, les laissant mal préparés à affronter leurs tâches futures. Et lorsqu'on lui demanda un jour pourquoi il n'organisait pas son État sur une base moins personnelle, de manière que ses fils héritent d'un gouvernement solidement structuré, il répondit :

« J'ai conquis mon royaume à la pointe de l'épée et par mes propres efforts. Que mes fils accomplissent *leurs* propres efforts après moi. »

www.islamicbulletin.com

Je me souviens d'une conversation au cours de laquelle le roi donna la mesure de son imprévoyance et de son manque de sens administratif. C'était à la Mecque, vers la fin de 1928, à l'occasion d'une visite de l'émir Chékib Arslan, le célèbre chef du mouvement de l'indépendance syrienne. Ibn Saoud me présenta à lui par ces mots : « Voici Muhammad Asad, notre fils. Il vient de rentrer des régions du sud. Il aime voyager parmi mes bédouins. »

L'émir Chékib, qui n'était pas seulement un chef politique, mais un homme aux intérêts multiples et un grand érudit, fut tout de suite curieux de connaître mes impressions, quand il eut appris que j'étais un Européen converti à l'Islam. Je lui décrivis divers aspects de ce voyage dans le sud et particulièrement mes impressions de Wadi Bisha où aucun Européen ne s'était rendu jusqu'alors. Les vastes possibilités agricoles de la région, ses ressources en eau et la fertilité de son sol m'avaient paru pleines de promesses. Poursuivant mon récit, je me tournai vers le roi et lui dis :

« Je suis sûr, ô Imam, que Wadi Bisha pourrait facilement devenir un grenier capable de ravitailler en blé tout le Hedjaz, à la condition de le développer sur la base d'une expertise scientifique. »

Le roi dressa l'oreille, car les importations de blé au Hedjaz absorbaient une bonne partie des revenus du pays et l'insuffisance des revenus avait toujours été l'un des soucis majeurs d'Ibn Saoud.

« Combien de temps cela prendrait-il de développer Wadi Bisha comme tu l'as dit ? »

N'étant pas un expert moi-même, je ne pouvais pas donner de réponse certaine. Je suggérai donc qu'une commission de spécialistes étrangers vienne étudier la région et recommande des plans concrets pour son développement. Et je me hasardai à dire que cela prendrait cinq à dix ans pour rendre la région pleinement productive.

« Dix ans ! s'exclama Ibn Saoud. C'est beaucoup de temps. Nous, bédouins, savons une chose : ce que nous avons dans la main, nous le mettons dans la bouche et nous le mangeons. Faire des plans pour dix ans est beaucoup trop éloigné pour nous. »

A l'audition de cette déclaration stupéfiante, l'émir Chékib me regarda avec ébahissement, la bouche ouverte, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Je lui rendis le même regard...

Ce fut alors que je commençai à me poser cette question : Ibn Saoud est-il un grand homme que le goût et les agréments du pouvoir royal ont distrait du chemin de la grandeur, ou est-il simplement un homme d'une grande bravoure et de beaucoup d'habileté qui n'a jamais aspiré à plus qu'au pouvoir personnel ?

Je n'ai pu jusqu'à présent donner de réponse satisfaisante à cette question. Car, bien que je l'aie connu, même très bien, depuis des années, un aspect de la nature d'Ibn Saoud m'est demeuré inexplicable. Cela ne veut pas dire qu'il ait quelque chose de secret. Au contraire il

www.islamicbulletin.com

parle librement de lui-même et fait fréquemment état de ses expériences. Mais son caractère présente des facettes trop nombreuses pour être compris facilement et son apparence extérieure de simplicité dissimule un cœur aussi insaisissable que la mer, aussi riche d'humeurs variables et de contradictions internes.

Son autorité personnelle est énorme, mais elle est fondée moins sur son pouvoir réel que sur la puissance de suggestion de son caractère. Il est sans aucune prétention dans ses paroles comme dans son comportement. Sa mentalité vraiment démocratique le rend capable de s'entretenir avec des bédouins en vêtements sales et loqueteux comme s'il était l'un d'eux, et il les laisse l'appeler par son prénom, Abd al-Aziz. D'un autre côté il peut être hautain et méprisant envers des fonctionnaires importants dès qu'il discerne quelque servilité en eux. Il déteste le snobisme. Je me souviens d'un incident qui survint à la Mecque lorsque, pendant un dîner au palais royal, le chef de l'une des familles les plus nobles de la ville prit un air dégoûté à la vue de la « grossièreté bédouine » de quelques convives nadjdis qui mangeaient leur riz en se régalant à pleines mains. Afin de démontrer son propre raffinement, l'aristocrate mecquois prenait élégamment sa nourriture avec le bout de ses doigts, lorsque soudain la voix du roi retentit :

« Vous qui êtes si distingués, vous jouez très délicatement avec ce que vous mangez ; est-ce parce que vous avez l'habitude de creuser avec vos doigts dans la saleté ? Nous, gens du Nadjd, n'avons pas peur de nos mains ; elles sont propres, et c'est pourquoi nous mangeons de bon cœur et à pleines mains ! »

Parfois, quand il est tout à fait détendu, un doux sourire se dessine sur la bouche d'Ibn Saoud et donne une qualité presque spirituelle à la beauté de son visage. Je suis certain que si la musique n'était pas regardée comme répréhensible par la stricte éthique wahhabite qu'il applique, il y aurait sans doute trouvé un moyen d'expression. Ne le pouvant pas, il témoigne de son penchant musical dans ses petits poèmes, dans ses descriptions colorées des événements qu'il a vécus et dans ses chants de guerre et d'amour qui sont connus dans tout le Nadjd et chantés par les hommes montant leurs chameaux dans le désert et par les femmes dans la claustration de leurs chambres. Ce penchant se manifeste aussi dans la manière dont sa vie quotidienne suit un rythme régulier, élastique et bien adapté aux exigences de ses fonctions royales. A l'instar de Jules César, il possède à un haut degré la capacité de traiter simultanément deux questions différentes sans diminuer d'aucune façon l'intensité avec laquelle il s'applique à chacune d'elles. C'est ce don remarquable qui lui permet de diriger personnellement toutes les affaires de son vaste royaume sans commettre de confusions ni succomber à l'excès de travail, et cela tout en trouvant le temps de cultiver avec prodigalité la société des femmes. L'acuité de ses perceptions est souvent déconcertante. Il discerne de

www.islamicbulletin.com

manière instinctive et presque infaillible les motivations de ses interlocuteurs. Il n'est même pas rare, comme j'ai eu moi-même l'occasion d'en être témoin, qu'il lise les pensées d'une personne avant qu'elle ait parlé et il semble pressentir les dispositions d'un homme envers lui au moment même où celui-ci entre dans la pièce. C'est ce qui lui a permis d'échapper à plusieurs attentats extrêmement bien préparés, de même que de prendre inopinément de nombreuses décisions heureuses en matière politique.

En bref, Ibn Saoud semble posséder beaucoup des qualités qui pourraient faire un grand homme, mais il n'a jamais accompli d'effort véritable pour parvenir à la grandeur. N'ayant pas un tempérament enclin à l'introspection, il a plutôt tendance à se persuader lui-même de sa propre droiture malgré ses erreurs et faiblesses les plus manifestes, et il préfère éviter tout examen de conscience. Les gens de son entourage, courtisans et parasites innombrables qui vivent de ses bontés, ne font certainement rien pour réagir contre cette tendance regrettable.

Trompant les promesses immenses de ses jeunes années, lorsqu'il apparaissait comme le réalisateur de rêves exaltants, il a rompu, peut-être sans s'en rendre compte lui-même, la tension d'esprit d'une nation qui avait pris l'habitude de le regarder comme un chef suscité par Dieu. On avait trop attendu de lui pour supporter sans broncher les déceptions qu'il causa. Et certains des meilleurs parmi les gens du Nadjd parlent maintenant en termes amers de ce qu'ils considèrent comme la trahison de leurs espérances.

Je n'oublierai jamais l'expression de souffrance et de désespoir que je vis sur le visage d'un ami nadjdi qui avait précédemment été l'un des fidèles les plus ardents d'Ibn Saoud et l'avait suivi à travers tous les obstacles des années les plus difficiles de sa carrière royale, lorsque, parlant du roi, il me dit un jour :

« A cette époque, lorsque nous marchions avec Ibn Saoud contre Ibn Rachid, et plus tard, lorsque, rangés sous la bannière portant les mots *La ilaha ill'Allah* — il n'y a pas de divinité sinon Dieu — nous faisions campagne contre le chérif Hussein, ce traître à la cause de l'Islam, nous pensions qu'Ibn Saoud était un nouveau Moïse appelé à libérer son peuple de la servitude de l'ignorance et de la décadence pour le conduire à la terre promise de l'Islam. Mais lorsqu'il s'est installé dans sa nouvelle existence de confort et de luxe, nous avons constaté avec horreur qu'il était Pharaon... »

Bien sûr, mon ami était beaucoup trop sévère et même injuste dans sa condamnation d'Ibn Saoud qui n'est ni un Pharaon, ni un oppresseur. En réalité il est bon et je ne doute pas qu'il aime son peuple. Mais il n'est pas non plus un Moïse. Son échec réside plutôt dans le fait de ne pas avoir été aussi grand que son peuple croyait et que, peut-être, il aurait pu être s'il avait suivi l'appel claironnant de sa jeunesse. Il est un aigle qui n'a jamais pris son vol.

www.islamicbulletin.com

Il est simplement resté, mais à une échelle considérablement agrandie, un bon chef de tribu[1]...

3.

Au matin de mon départ de Haïl, je suis réveillé par une musique se faisant entendre par la fenêtre ouverte de la chambre que j'occupe au château : il y a du chant, du gazouillis et de la batterie, le tout ressemblant à un orchestre de violons et instruments à vent s'accordant avant le début d'une grande soirée d'opéra. C'est une polyphonie désordonnée de sonorités courtes et discordantes qui, étant en grand nombre mais assourdies, se mêlent en un ensemble mystérieux et presque fantomatique... Il doit s'agir assurément d'un très grand orchestre, à en juger par les vagues sonores qui en viennent...

Je vais à la fenêtre et regarde à travers le gris de l'aurore, au-delà de la place du marché déserte et des maisons de pisé, jusqu'au pied des collines ou poussent les tamaris et les palmiers. Et je comprends : c'est la musique des puits qui, par centaines, commencent leur office de la journée dans les vergers. L'eau est tirée par des chameaux dans de grosses outres de cuir, les cordes passent par des poulies de bois et chaque poulie exerce un frottement sur son axe, ce qui la fait chanter, siffler, crier et gémir sur une multitude de notes aiguës et graves, jusqu'à ce que la corde soit tout à fait enroulée et que la poulie s'arrête de tourner. A ce moment-là elle fait entendre un violent hurlement qui diminue graduellement en un accord plaintif avec lequel se combine le clapotis de l'eau se déversant dans les baquets de bois. Alors le chameau fait demi-tour et retourne lentement jusqu'au puits, et la poulie reprend sa musique à mesure que la corde s'enroule et que l'outre s'enfonce dans l'eau.

Le nombre de ces puits fait que la musique ne s'arrête pas un seul instant. Les sons forment des accords puis divergent; certains surgissent avec jubilation et d'autres semblent succomber. Des cascades entières de rythmes insaisissables grondent, crient, sifflent, chantent. Quel orchestre magnifique! Il n'est pas dirigé par une intention humaine et c'est pourquoi il atteint la grandeur de la nature dont la volonté est impénétrable.

1. Peu de temps après que j'eus terminé la rédaction de ce livre (1953), le roi Ibn Saoud mourut à l'âge de soixante-treize ans. Avec lui finissait toute une période de l'histoire de l'Arabie. Lorsque je le vis pour la dernière fois en automne 1951 (à l'occasion d'une visite officielle que je faisais en Arabie Saoudite comme représentant du gouvernement du Pakistan), il me sembla qu'il était enfin devenu conscient du tragique gaspillage de sa vie. Son visage, naguère si energique et si vif, était amer et réservé. Parlant de lui-même, il donnait l'impression de parler d'une personne dejà morte et enterrée.

www.islamicbulletin.com

VII. *Mi-chemin*

1.

Quittant Haïl, nous prenons la direction de Médine. Nous sommes trois maintenant, car un homme d'Ibn Musaad, Mansour al-Assaf, nous accompagne pour une partie du chemin comme escorte offerte par l'*amîr*.

Mansour est si bel homme que s'il apparaissait dans les rues d'une ville d'Occident, toutes les femmes se retourneraient pour le regarder. Il est très grand et les traits de son visage énergique et viril sont étonnamment réguliers. Son teint est brun clair, chez les Arabes signe infaillible d'une bonne naissance, et ses yeux noirs sous des sourcils bien arqués jettent sur le monde des regards pénétrants. Il n'y a rien en lui de la délicatesse de Zayd ou de son tranquille détachement. Les lignes de son visage reflètent des passions violentes, mais contenues, et lui donnent un air sombre bien différent de la gravité sereine de son ami chammar. Mais Mansour, comme Zayd, a déjà voyagé dans le monde et est un agréable compagnon.

Dans le sol caillouteux gris et jaune qui a maintenant remplacé les sables du Nufud, nous pouvons scruter la vie animale qu'il recèle : de petits lézards gris zigzaguent à une vitesse incroyable entre les pieds de nos chameaux, se réfugient sous un arbrisseau épineux et nous regardent passer de leurs yeux brillants. On aperçoit aussi de petits mulots gris à la queue touffue qui ressemblent à des écureuils, et leurs cousines les marmottes dont la chair est hautement estimée des bédouins du Nadjd et constitue assurément l'une des délicatesses les plus appréciables auxquelles j'ai goûté. Il y a aussi le lézard comestible appelé *dhab;* long d'un pied, il se nourrit de racines de plantes et sa chair rappelle à la fois le poulet et le poisson. Des scarabées noirs à quatre pattes, gros comme de petits œufs de poule, roulent avec une patience remarquable une boule de crottin de chameau; dressés sur leurs membres postérieurs, ils poussent leur précieuse trouvaille

www.islamicbulletin.com

péniblement vers leur repaire; tombant parfois sur le dos quand un caillou fait obstacle, ils se retournent avec difficulté sur leurs pattes, reprennent leur avance de quelques centimètres, tombent encore, se relèvent et poursuivent leur labeur inlassablement... Parfois un lièvre gris bondit de derrière des broussailles. Nous apercevons aussi des gazelles, mais à une trop grande distance pour pouvoir tirer; elles disparaissent entre deux collines dans une ombre gris-bleu.

« Dis-moi, ô Muhammad, me demande Mansour, comment as-tu été amené à vivre parmi les Arabes? Et comment es-tu venu à l'Islam?

— Je vais te dire comment les choses se sont passées, dit Zayd. D'abord il est tombé amoureux des Arabes, puis de leur foi. N'est-ce pas la vérité, ô mon oncle?

— Zayd dit vrai, ô Mansour. Il y a bien des années, lorsque je vins pour la première fois dans un pays arabe, je me sentis attiré par votre genre de vie. Et quand j'eus commencé à connaître vos pensées et vos croyances, j'ai aussi connu quelque chose de l'Islam.

— Et as-tu constaté tout de suite, ô Muhammad, que l'Islam était la vraie Parole de Dieu?

— Non, les choses ne sont pas allées aussi vite. En ce temps-là je ne croyais pas que Dieu eût jamais parlé directement à des hommes ou que les livres censés exprimer Sa parole fussent autre chose que les œuvres humaines de sages... »

Mansour ouvre de grands yeux sceptiques :

« Comment cela a-t-il été possible, ô Muhammad? Ne croyais-tu même pas aux Écritures apportées par Moïse ou à l'Évangile de Jésus? J'avais toujours pensé que les gens de l'Occident croyaient au moins à cela.

— Certains y croient, ô Mansour, et d'autres n'y croient pas. J'étais de ces derniers... »

Et je lui explique que beaucoup d'Occidentaux ont depuis longtemps cessé de regarder les Écritures, les leurs propres aussi bien que celles des autres, comme d'authentiques Révélations de Dieu, mais y voient plutôt l'expression des aspirations religieuses de l'homme, à mesure qu'elles évoluaient au cours des âges.

« Mais cette opinion, que je partageais, fut ébranlée dès que j'eus appris quelque chose de l'Islam. J'ai commencé à le connaître lorsque je constatai que les musulmans vivaient d'une manière très différente de ce que les Européens estimaient être la vie normale de l'homme. Et chaque fois que j'apprenais quelque chose de plus des enseignements de l'Islam, j'avais le sentiment de découvrir quelque chose que j'avais toujours su sans m'en rendre compte... »

Je poursuis en racontant à Mansour mon premier voyage au Proche-Orient, évoquant mes premières impressions des Arabes dans le désert du Sinaï, puis ce que je vis et sentis en Palestine, en Égypte, en Transjordanie et en Syrie. Je rappelle comment j'avais eu à Damas

www.islamicbulletin.com

mon premier pressentiment qu'une voie nouvelle, jusque-là insoupçonnée, vers la vérité s'ouvrait lentement devant moi. Puis je parle de mon séjour en Turquie et de mon retour en Europe où j'éprouvai de la difficulté à vivre de nouveau dans le milieu occidental. En effet, d'une part j'étais avide d'acquérir une compréhension plus profonde du malaise étrange que mes premiers contacts avec les Arabes et leur culture avait suscité en moi, espérant que cela m'aiderait à mieux comprendre ce que j'attendais moi-même de la vie; et d'autre part, j'avais atteint un degré où il me devenait évident que je ne serais plus jamais capable de m'identifier avec les objectifs de la société occidentale.

Au printemps 1924, la *Frankfurter Zeitung* m'envoya au Moyen-Orient pour un second voyage. J'avais enfin terminé le livre relatif à mes précédentes randonnées. (Il fut publié quelques mois après mon départ sous le titre *Unromantisches Morgenland*, ce qui signifiait qu'il ne s'agissait pas d'un ouvrage sur les aspects extérieurs, romantiques et exotiques, de l'Orient musulman, mais plutôt d'une tentative de pénétrer le sens de ses réalités quotidiennes. (Bien que ses prises de position antisioniste et sa préférence marquée pour les Arabes aient causé quelque émoi dans la presse allemande, je ne crois pas qu'il fut un bien grand succès de librairie.)

Une fois de plus je traversai la Méditerranée et aperçus devant moi les côtes égyptiennes. Le trajet par chemin de fer de Port-Saïd au Caire me donna l'impression de tourner les pages d'un livre familier. Entre le canal de Suez et le lac Manzala s'épanouissait l'après-midi égyptien. Des canards sauvages voguaient dans l'eau et les tamaris remuaient leurs branches finement dentelées. Des villages apparurent dans la plaine d'abord sablonneuse et portant une maigre végétation. Des buffles à la peau sombre, formant souvent des paires avec des chameaux, tiraient paresseusement des charrues. Après que nous eûmes tourné le dos au canal de Suez pour prendre la direction de l'ouest, le vert de l'Égypte nous enveloppa. Quant je vis de nouveau les femmes sveltes et élancées marchant à travers les champs selon un rythme indescriptible et portant une cruche sur la tête tout en étendant les bras de côté, je me dis : Rien dans le monde entier, ni l'automobile la plus parfaite, ni le pont le plus grandiose, ni le livre le mieux pensé, rien ne saurait remplacer cette grâce que l'Occident a perdue et qui est déjà menacée en Orient, grâce qui n'est autre qu'une expression de l'harmonie magique entre le Soi d'un être humain et le monde qui l'environne...

Je voyageais cette fois-ci en première classe. Deux autres passagers seulement se trouvaient avec moi dans le compartiment, un homme d'affaires grec d'Alexandrie qui, avec l'aisance si caractéristique de tous

www.islamicbulletin.com

les Levantins, ne tarda pas à engager une conversation animée avec moi, faisant des remarques plaisantes sur tout ce que nous apercevions. L'autre était un *umda* égyptien qui, à en juger par son superbe cafetan de soie et par l'épaisse chaîne de montre en or émergeant de sa ceinture, était apparemment riche, mais semblait satisfait de sa totale absence d'éducation. De fait, dès qu'il se fut joint à notre conversation, il avoua de bonne grâce qu'il ne savait ni lire, ni écrire. Cela ne l'empêchait pas de faire preuve d'un solide bon sens et de fréquemment croiser le fer avec le Grec.

Nous parlions, je m'en souviens, de certains des préceptes sociaux de l'Islam, sujet qui m'intéressait vivement à cette époque. Le voyageur grec ne partageait pas entièrement mon admiration de l'équité sociale contenue dans la loi musulmane.

« Cela n'est pas aussi équitable que vous paraissez le penser, mon cher ami. » Et, après avoir parlé français revenant à l'arabe pour le bénéfice de notre compagnon égyptien, il se tourna vers celui-ci : « Vous dites, vous autres, que votre religion est si équitable. Mais alors, dites-nous pourquoi l'Islam permet à des hommes musulmans d'épouser des femmes chrétiennes ou juives, mais n'autorise pas vos filles et vos sœurs à épouser un chrétien ou un juif? Trouvez-vous cela juste?

— Bien sûr, répondit sans hésiter le gros *umda*. Et je vais te dire pourquoi notre loi religieuse est ainsi. Nous, musulmans, ne croyons pas que Jésus — sur lui la paix et la bénédiction de Dieu — était le fils de Dieu, mais nous le considérons, de même que Moïse, Abraham et tous les autres prophètes de la Bible, comme un véritable prophète de Dieu, tous ayant été envoyés à l'humanité comme le fut le dernier prophète, Muhammad — que Dieu le bénisse et lui donne la paix. Ainsi, au cas où une juive ou une chrétienne épouse un musulman, elle peut être assurée de ne jamais entendre, dans sa nouvelle famille, parler en termes irrévérencieux de personnes qui pour elle sont saintes. De l'autre côté, si une musulmane devait épouser un non-musulman, il serait à peu près certain que celui qu'elle regarde comme l'Envoyé de Dieu serait plus ou moins injurié, et peut-être par ses propres enfants, car les enfants ne suivent-ils pas en général la foi de leur père? Penses-tu qu'il serait juste de l'exposer à une telle peine et à une telle humiliation? »

Le Grec ne sut répondre que par un haussement d'épaules embarrassé. Quant à moi, il me parut que cet *umda* simple et illettré venait, avec ce bon sens si propre à sa race, de toucher le cœur d'un problème fort important. Et une fois de plus, comme avec le vieux *hajji* de Jérusalem, je sentis qu'une nouvelle porte de l'Islam s'était ouverte pour moi.

www.islamicbulletin.com

Ma situation financière me permettait maintenant de vivre au Caire d'une manière qui aurait été inimaginable quelques mois auparavant. Je n'avais plus besoin de compter chaque centime. Oublié était le temps de mon premier séjour, lorsque je devais subsister de pain, d'olives et de lait. Mais sur un point, je restai fidèle à mes habitudes passées : au lieu d'habiter l'un des quartiers élégants du Caire, je louai une chambre dans la maison de ma vieille amie, la grosse triestine, qui me reçut les bras ouverts et m'embrassa maternellement sur les deux joues.

Le troisième jour suivant mon arrivée, au coucher du soleil, j'entendis dans la direction de la Citadelle le son assourdi du canon. Au même moment des cercles de lumières s'allumèrent sur les galeries supérieures des deux minarets flanquant la mosquée de la Citadelle. Puis tous les minarets de toutes les mosquées de la ville s'illuminèrent pareillement : chaque minaret portait un cercle de lumières. Une étrange animation s'empara du vieux Caire. Les passants pressaient le pas, mais leur démarche prenait un air de fête. Les rumeurs de la rue devenaient plus sonores et l'on percevait partout comme une tension nouvelle.

La raison de tout cela était l'apparition du croissant de lune annonçant un mois nouveau (car le calendrier musulman se conforme aux mois et aux années lunaires), et ce mois était le Ramadan, le plus solennel de l'année islamique. Il commémore le temps — il y a plus de treize siècles — où, selon la tradition, Muhammad reçut la première révélation du Coran. C'est un mois durant lequel chaque musulman doit observer un jeûne rigoureux. Hommes et femmes, sauf les malades, ont l'interdiction de manger et de boire (même de fumer) dès le moment où le premier filet de lumière annonce la prochaine aurore à l'horizon du levant et jusqu'au coucher du soleil, cela pendant trente jours. Les gens du Caire avaient alors des regards ardents, comme s'ils étaient soulevés jusqu'à des régions sacrées. Il y eut trente nuits durant lesquelles on entendit le grondement du canon, des chants et des cris de joie, alors que toutes les mosquées étaient illuminées jusqu'au lever du jour.

L'objectif de ce mois de jeûne est double. Il est d'une part de s'abstenir de nourriture et de boisson afin de ressentir dans son propre corps ce que ressentent le pauvre et l'affamé; ainsi le sens de la responsabilité sociale se trouve inculqué dans la conscience humaine comme un postulat religieux. Le jeûne du Ramadan est d'autre part une discipline que l'on s'impose à soi-même; c'est un aspect de la moralité individuelle si fortement soulignée dans tous les enseignements islamiques (comme, par exemple, l'interdiction totale de tous les intoxicants que l'Islam regarde comme un moyen trop facile d'échapper à la conscience et à la responsabilité). Dans ces deux éléments,

www.islamicbulletin.com

fraternité humaine et discipline individuelle, je commençais à discerner les contours de l'éthique musulmane.

Dans mes démarches pour me documenter plus complètement sur le sens et l'esprit de l'Islam, je fus grandement aidé par les explications de certains de mes amis musulmans du Caire. De ceux-ci, le cheikh Mustafa al-Maraghi était particulièrement remarquable; c'était l'un des savants musulmans les plus éminents de l'époque et certainement le plus brillant des *ulama* de l'université d'Al-Azhar (dont il devait être nommé recteur quelques années plus tard). Il devait alors avoir environ quarante-cinq ans, mais son corps trapu et musclé avait la vigueur et la vivacité d'un homme de vingt ans. Avec toute son érudition et sa gravité, il ne se départissait jamais de son sens de l'humour. Élève du grand réformateur égyptien Muhammad Abduh et ayant collaboré dans sa jeunesse avec ce boutefeu inspiré qu'avait été Jamal ad-Din al-Afghani, le cheikh Al-Maraghi était lui-même un penseur pénétrant et critique. Il ne perdait pas une occasion de me faire remarquer que les musulmans des temps modernes s'étaient beaucoup écartés des idéaux de leur foi et que rien ne serait plus faux que d'évaluer les potentialités du message de Muhammad selon les mesures de la vie et de la pensée actuelles des musulmans.

« Il serait tout aussi faux, disait-il, de voir dans le comportement hostile des chrétiens les uns envers les autres une réfutation du message d'amour du Christ... »

M'ayant muni de cet avertissement, le cheikh Al-Maraghi m'introduisit à l'université d'Al-Azhar.

Au sortir du brouhaha encombré de la rue Mouski, le plus ancien centre commercial du Caire, nous atteignîmes une petite place en retrait sur un côté de laquelle se dressait l'ample façade de la mosquée d'Al-Azhar. Passant par un double portail et une avant-cour couverte, nous entrâmes dans la cour proprement dite de la mosquée, vaste rectangle entouré de vieilles arcades. Des étudiants vêtus de longues *jubbas* foncées et coiffés de turbans blancs étaient assis sur des nattes et lisaient à voix basse des livres et des manuscrits. Les cours étaient donnés dans un local attenant, grande salle de prière couverte. Parmi les colonnes formant de longues rangées et s'y adossant, plusieurs professeurs étaient assis, également sur des nattes, et devant chacun d'eux un groupe d'étudiants accroupis formait un demi-cercle. Aucun des maîtres ne levait la voix, de sorte qu'il fallait manifestement beaucoup d'attention et de concentration pour ne pas perdre leurs paroles. Une attitude aussi appliquée, semblait-il, devait mener à la vraie connaissance, mais le cheikh Al-Maraghi ne tarda pas à dissiper mes illusions :

« Vois-tu ces « savants »? me demanda-t-il. Ils ressemblent à ces vaches sacrées de l'Inde qui, à ce qu'on m'a dit, mangent tout le papier imprimé qu'elles peuvent trouver dans les rues... Oui, ils avalent toutes

www.islamicbulletin.com

les pages imprimées de livres qui ont été écrits depuis des siècles, mais ils ne les digèrent pas. Ils ne pensent plus par eux-mêmes. Ils lisent et répètent, lisent encore et répètent encore, et les étudiants qui les écoutent apprennent seulement à lire et à répéter, génération après génération.

— Mais cheikh Mustafa, lui dis-je, Al-Azhar est, après tout, le centre de la science islamique et l'université la plus ancienne du monde! On trouve son nom presque à chaque page de l'histoire culturelle de l'Islam. Qu'en est-il de tous les grands penseurs, théologiens, historiens, philosophes ou mathématiciens qu'elle a produits depuis plus de dix siècles?

— Il y a déjà quelques siècles qu'elle a cessé d'en produire, me répondit-il tristement. Admettons pourtant qu'à l'occasion, un ou deux penseurs indépendants ont tout de même pu sortir d'Al-Azhar même à des époques récentes. Mais dans l'ensemble, Al-Azhar est tombée dans la stérilité dont souffre le monde musulman tout entier et l'impulsion d'autrefois est tarie. Ces anciens penseurs musulmans dont tu parles n'auraient jamais imaginé qu'après tant de siècles leurs pensées, au lieu d'être poursuivies et développées, seraient seulement répétées et ressassées comme des vérités ultimes et infaillibles. Pour qu'un renouveau se produise, c'est la *réflexion* qui doit être encouragée, au lieu de sa contrefaçon actuelle... »

L'opinion tranchante du cheikh Al-Maraghi sur Al-Azhar m'aida à saisir l'une des causes les plus profondes de la décadence culturelle se manifestant partout de façon si frappante dans le monde musulman. La pétrification scolastique de cette vieille université ne se reflétait-elle pas, à des degrés variés, dans la stérilité sociale des musulmans d'aujourd'hui? Ne fallait-il pas voir la contrepartie de cette stagnation intellectuelle dans l'acceptation passive, presque indolente, de la part de tant de musulmans, de l'inutile pauvreté dans laquelle ils vivaient et dans leur consentement muet devant tant d'injustices sociales qu'ils subissaient?

Et il n'y avait pas lieu de s'étonner, me dis-je, si, renforcées par des exemples aussi tangibles de la décadence musulmane, tant d'opinions fausses sur l'Islam prévalaient en Occident. Ces idées occidentales courantes pouvaient être résumées ainsi : Le déclin des musulmans est dû principalement à l'Islam qui, loin d'être une idéologie religieuse comparable au christianisme ou au judaïsme, est plutôt un mélange impur de fanatisme d'hommes du désert, de sensualité grossière, de superstition et d'un fatalisme muet empêchant ses adhérents de participer au progrès de l'humanité vers des formes sociales plus élevées; au lieu de libérer l'esprit humain des chaînes de l'obscurantisme, l'Islam les a plutôt resserrées; en conséquence, plus vite les peuples musulmans seront émancipés des croyances et des règles

www.islamicbulletin.com

sociales de l'Islam pour adopter le mode de vie de l'Occident, mieux cela vaudra pour eux-mêmes et pour le reste du monde...

Mes observations personnelles m'avaient maintenant persuadé que l'Occidental moyen se faisait de l'Islam une image extrêmement déformée. Ce que je lisais dans les pages du Coran n'était pas une conception du monde « grossièrement matérialiste », mais au contraire une intense conscience de Dieu s'exprimant dans une acceptation rationnelle de toute la nature créée par Dieu; c'était une synthèse harmonieuse de l'intellect et des besoins des sens, des impératifs spirituels et des nécessités sociales. Il me devenait évident que la décadence des musulmans n'était due à aucune insuffisance de l'Islam, mais bien plutôt à leur propre incapacité de le vivre pleinement.

En effet ce fut l'Islam qui conduisit les musulmans des premiers âges à d'extraordinaires sommets culturels en dirigeant toutes leurs énergies vers la pensée consciente en tant que seul moyen de comprendre la nature de la création de Dieu et, par là, Sa volonté. Aucune exigence ne leur avait été posée de croire en des dogmes de compréhension intellectuelle difficile ou même impossible. En fait, on ne pouvait trouver dans le message du Prophète aucun dogme d'aucune sorte. Ainsi, la soif de connaissance qui caractérisa les premiers temps de l'Islam ne dut pas, comme ailleurs dans le monde, mener une lutte pénible contre la foi traditionnelle pour s'affirmer elle-même. Au contraire, elle était issue de cette foi. Le Prophète arabe a dit que *la recherche de la connaissance est un devoir très sacré pour tout musulman, homme et femme.* Et ses disciples furent amenés à comprendre que ce ne serait que par la connaissance qu'ils pourraient le plus complètement adorer le Seigneur. Quand ils méditaient cet enseignement du Prophète disant que *Dieu n'a créé aucune maladie sans créer aussi un remède contre elle*, ils comprenaient que, par la recherche de remèdes jusque-là inconnus, ils contribueraient à un accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre. Il en résulta que la recherche médicale prit le caractère sacré d'un devoir religieux. Ils avaient lu ce verset du Coran : *Nous avons créé toute chose vivante à partir de l'eau* et, dans leur effort de pénétrer le sens de ces paroles, ils commencèrent à étudier les organismes vivants et les lois de leur développement. Ils posèrent de la sorte les fondements d'une science : la biologie. Le Coran désignait l'harmonie des étoiles et de leurs mouvements comme des témoignages de la gloire du Créateur; dès lors les musulmans se mirent à l'étude de l'astronomie et des mathématiques avec une ferveur qui, dans d'autres religions, aurait été réservée seulement à la prière. Le système copernicien, qui démontrait la rotation de la terre autour de son axe et la révolution des planètes autour du soleil, fut élaborée en Europe au début du XVIe siècle (où il souleva la colère des hommes d'Église qui y virent une contradiction de l'interprétation littérale de la Bible). Mais les fondements de ce système avaient été posés six siècles auparavant

www.islamicbulletin.com

dans des pays musulmans. En effet, dès les IXe et Xe siècles, des astronomes musulmans étaient arrivés à la conclusion que la terre était sphérique et qu'elle tournait autour de son axe. Bon nombre d'entre eux ont même soutenu, sans jamais être accusés d'hérésie, que la Terre tournait autour du soleil. De même furent étudiées la chimie, la physique, la physiologie et autres sciences. A tout cela le génie des musulmans apporta une contribution impérissable. Ils ne firent d'ailleurs rien d'autre que de suivre les injonctions de leur Prophète : *A quiconque part à la recherche de la connaissance, Dieu rendra aisé le chemin du Paradis; le savant marche dans la voie de Dieu; la supériorité du savant sur l'homme seulement pieux est pareille à la supériorité de la pleine lune sur tous les autres astres; l'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs.*

Durant toute la période créative de l'histoire musulmane, correspondant en gros aux cinq siècles suivant le temps du Prophète, la science et l'instruction n'avaient pas de plus grand défenseur que la civilisation musulmane elle-même et aucune patrie plus sûre que les pays où dominait l'Islam.

La vie sociale était également imprégnée des enseignements du Coran. En un temps où, dans l'Europe chrétienne, une épidémie était considérée comme une punition de Dieu à laquelle l'homme n'avait qu'à se soumettre humblement, les musulmans suivaient déjà depuis longtemps l'injonction de leur Prophète leur recommandant de combattre les épidémies en isolant les localités et zones infectées. Et alors que même les rois et nobles de la Chrétienté regardaient le bain comme un luxe presque indécent, même la plus pauvre des maisons musulmanes avait au moins une salle de bains cependant que des bains publics perfectionnés étaient chose courante dans toute ville musulmane (au IXe siècle, Cordoue, par exemple, en comptait trois cents). Tout cela correspondait à cet enseignement du Prophète disant que *la propreté est partie de la foi.* Un musulman n'entrait pas en conflit avec les exigences de la vie spirituelle s'il prenait plaisir aux belles choses du monde matériel, car, d'après le Prophète, *Dieu aime voir sur Ses serviteurs une évidence de Sa bonté.*

Bref, l'Islam donna un développement énorme à des réalisations culturelles constituant l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'humanité. Et ce développement, il le donna en disant Oui à l'intellect et Non à l'obscurantisme, Oui à l'action et Non à la passivité, Oui à la vie et Non à l'ascétisme. Il n'est guère étonnant, dès lors, que, dès le moment où il eut surgi au-delà des confins de l'Arabie, l'Islam ait gagné des adhérents par foules. Nées et élevées dans le mépris du monde découlant du christianisme paulinien et augustinien, les populations de Syrie et d'Afrique du Nord, bientôt suivies par celles de l'Espagne visigothique, se trouvèrent soudain confrontées avec une doctrine qui niait le dogme du péché originel et soulignait la dignité

www.islamicbulletin.com

innée de la vie terrestre. Alors elles adoptèrent en nombre croissant la foi nouvelle qui leur faisait comprendre que l'homme était le vicaire de Dieu sur terre. Ce fait, et nullement une prétendue « conversion à la pointe de l'épée », fournit l'explication des saisissants triomphes de l'Islam au matin glorieux de son histoire.

Ce ne furent pas les musulmans qui ont fait la grandeur de l'Islam; c'est l'Islam qui a fait la grandeur des musulmans. Mais dès que leur foi devint routine et eut cessé d'être un programme de vie mis consciemment en pratique, l'élan créateur qui étayait leur civilisation déclina, laissant graduellement la place à l'indolence, à la stérilité et à la décadence culturelle.

Les connaissances nouvelles que j'avais acquises et les progrès que je faisais en arabe (un étudiant d'Al-Azhar me donnait des leçons quotidiennes) me donnèrent le sentiment de posséder désormais au moins une clé pour la mentalité musulmane. Je n'étais plus si sûr qu'un Européen serait toujours incapable de « saisir le tableau dans son ensemble », comme je l'avais écrit dans mon livre quelques mois auparavant. En effet ce monde musulman ne me semblait plus si totalement étranger aux concepts occidentaux. Il m'apparut que, pour qui parviendrait dans une certaine mesure à se détacher de ses anciennes habitudes mentales et à admettre la possibilité qu'elles ne soient pas les seules valables, ce monde musulman auparavant si étrange deviendrait certainement compréhensible...

Cependant, malgré tout ce qui, dans l'Islam, séduisait mon intellect et mes instincts, je ne trouvais pas souhaitable, pour un homme intelligent, de conformer toute sa pensée et toute sa manière de vivre à un système non élaboré par lui-même.

« Dites-moi, cheikh Mustafa, demandai-je un jour à mon savant ami Al-Maraghi, pourquoi devrait-il être nécessaire de se limiter soi-même à tel enseignement et à tel ensemble de prescriptions? Ne serait-il pas préférable de confier toute inspiration éthique à sa propre voix intérieure?

— La question que tu poses, mon jeune frère, est en réalité celle de savoir pourquoi la religion doit exister en tant qu'institution. La réponse est simple. Très peu nombreux — les prophètes seulement — sont les hommes réellement capables de comprendre la voix intérieure qui parle en eux. Nous sommes pour la plupart soumis à nos intérêts et désirs personnels, et si chacun devait suivre ce que son propre cœur lui dicte, ce serait un chaos moral complet et nous ne pourrions jamais nous mettre d'accord sur une règle de comportement quelconque. Tu peux, bien sûr, demander s'il n'y a pas d'exceptions, comme celles de personnalités éclairées qui sentent qu'elles n'ont pas besoin d'être « guidées » dans le choix du bien et du mal. Mais alors, je te le

www.islamicbulletin.com

demande, ne verrait-on pas de très nombreuses personnes revendiquer ce droit exceptionnel pour elles-mêmes? Et quel en serait le résultat? »

J'étais au Caire depuis six semaines environ lorsque je fus pris d'un accès de malaria dont j'avais souffert pour la première fois l'année précédente en Palestine. Cela commença par des maux de tête, des vertiges et des douleurs dans les membres, puis, à la fin de la journée, j'étais couché sur le dos, incapable de soulever une main. La signora Vitelli, ma logeuse, s'affairait autour de moi, presque comme si elle prenait plaisir à mon malheur, mais sa sollicitude était sincère. Elle me donna du lait chaud à boire et plaça des compresses froides sur ma tête, mais quand j'eus suggéré d'appeler peut-être un docteur, elle se récria avec indignation :

« Un docteur? peuh! Qu'est-ce que ces bouchers savent de la malaria? Je m'y connais mieux que n'importe lequel d'entre eux! Mon second mari de vénérée mémoire en mourut en Albanie. Nous avions vécu quelques années à Durazzo et lui, le pauvre homme, était souvent tenaillé de douleurs pires que les vôtres, mais il me faisait confiance... »

J'étais trop faible pour discuter et je dus ingurgiter de force une vigoureuse décoction de vin grec chaud et de quinine en poudre dont l'amertume me donna le frisson presque plus encore que la fièvre elle-même. Et pourtant, j'avais étrangement confiance en la mamma Vitelli en dépit de ses références peu encourageantes à son « second mari de vénérée mémoire ».

Cette nuit-là, alors que mon corps bouillonnait de fièvre, j'entendis de la rue une musique délicate et intense, celle d'un orgue de barbarie. Ce n'était pas l'un de ces instruments ordinaires avec un soufflet asthmatique et des tubes fêlés, mais les sons rappelaient ces vieux clavicordes fragiles dont l'usage s'était perdu depuis longtemps en Europe. J'avais déjà vu au Caire des orgues de barbarie de ce genre : un homme portait la caisse sur le dos et un enfant le suivait en tournant la manivelle; les sons sortaient un à un, courts et nets, comme des flèches frappant le sol ou comme des tintements de verre séparés par des intervalles. Ils se mêlaient si peu entre eux et étaient si isolés les uns des autres qu'ils ne permettaient pas à l'auditeur de suivre la ligne mélodique, mais lui procuraient une série de saccades légères et harmonieuses. C'était comme un secret que l'on essayait en vain de débrouiller, et la répétition des sonorités commençait à me tourmenter la tête; cela ne cessait pas dans la nuit, comme un cercle tourbillonnant, comme la danse des derviches tourneurs que j'avais vue à Scutari — y avait-il de cela des mois ou des années? — après avoir traversé l'une des forêts de cyprès les plus denses du monde...

C'était une forêt très étrange, ce cimetière turc de Scutari, sur le Bosphore, juste en face d'Istanbul. Des allées et des sentiers couraient

www.islamicbulletin.com

parmi d'innombrables cyprès sous lesquels d'innombrables pierres tombales dressées ou affaissées portaient des inscriptions arabes usées par les intempéries. Le cimetière n'était plus en usage depuis de très longues années et ses morts étaient enterrés depuis fort longtemps. De leurs corps avaient jailli de puissants troncs d'arbres hauts de cinq à six mètres qui croissaient selon l'alternance des saisons dans ce bosquet où régnait une paix telle qu'aucune place n'était laissée à la mélancolie. Nulle part ailleurs ne s'imposait autant qu'ici le sentiment que les morts devaient dormir. Ils avaient été les morts d'un monde qui permettait à ses vivants de vivre paisiblement, les morts d'une humanité sans hâte.

Après une courte promenade à travers le cimetière puis le long des ruelles étroites et montueuses de Scutari, j'arrivai à une petite mosquée dont seules les magnifiques arabesques sculptées sur la porte révélait le caractère religieux. La porte étant entrouverte, j'entrai et me trouvai dans un local sombre au milieu duquel, sur un tapis, plusieurs formes humaines étaient assises en cercle autour d'un très vieil homme. Tous portaient de longs manteaux et de hauts bonnets de feutre brun. Le vieil *imâm* récitait d'une voix monotone un passage du Coran. Quelques musiciens étaient assis le long des parois : batteurs de tambour, flûtistes et joueurs de *kamanja,* instrument à long manche ressemblant à un violon.

Je compris que cette étrange assemblée devait être une réunion de ces « derviches tourneurs » dont j'avais tant entendu parler comme constituant une confrérie mystique dont les membres cherchaient, en répétant avec une intensité croissante, certains mouvements rythmiques, à entrer dans une transe extatique, laquelle était censée leur permettre de faire une expérience directe et personnelle de Dieu.

Le silence qui suivit la récitation de l'*imâm* fut rompu par le son mince et aigu d'une flûte. Une musique monotone, presque plaintive, commença. Les derviches se levèrent comme un seul homme, jetèrent leurs manteaux et apparurent dans leurs tuniques blanches et flottantes qui, serrées à la taille par des écharpes, leur descendaient jusqu'aux chevilles. Alors, toujours en cercle, ils se disposèrent deux à deux, l'un en face de l'autre, puis ils se croisèrent les bras devant la poitrine et se firent de profondes révérences (ce qui me fit penser à un menuet d'autrefois avec des cavaliers aux habits brodés s'inclinant devant leurs dames). Après quoi tous les derviches étendirent les bras de côté, la paume de la main droite tournée vers le haut et celle de la gauche vers le bas. Comme un chant murmuré, le mot *Huwa* — « Lui » (Dieu) — passa par leurs lèvres. Continuant à exhaler doucement ce son, chaque homme se mit à tourner lentement sur son axe, suivant le rythme de la musique qui semblait venir de loin. Ils jetèrent la tête en arrière, fermèrent les yeux et une douce immobilité s'imprima sur leurs visages. Le mouvement circulaire devint de plus en plus rapide, les

www.islamicbulletin.com

volumineuses tuniques se soulevèrent et formèrent de larges cercles autour de leurs corps tournoyants, les faisant ressembler à des tourbillons blancs dans la mer. La concentration de leurs visages était profonde... Le mouvement circulaire devint une rotation virevoltante. L'intoxication et l'extase grandissaient visiblement en chacun d'eux. De leurs lèvres entrouvertes, ils murmuraient inlassablement le mot *Huwa... Huwa... Huu-wa...* Leurs corps tourbillonnaient et tourbillonnaient toujours plus vite et la musique semblait les aspirer dans ses accords assourdis, monotones et montant vers l'aigu, me donnant à moi-même le sentiment d'être irrésistiblement entraîné dans une trombe ou dans un escalier en spirale dont la montée donnerait le vertige, grimpant toujours plus haut, mais restant sur les mêmes marches, emporté vers quelque destination insaisissable, insondable...

... jusqu'à ce que la grosse main bienveillante que mamma Vitelli me posait sur le front eut mis un terme au tournoiement, rompe le charme étourdissant et me ramène de Scutari au Caire, dans la fraîcheur d'une chambre dallée de pierres...

Après tout, la signora Vitelli avait eu raison. Ses recettes m'aidèrent à me rétablir de mon accès de malaria, sinon plus, du moins aussi vite qu'un bon médecin l'aurait fait. Au bout de deux jours, la fièvre était presque complètement tombée et le troisième je pus quitter mon lit pour un fauteuil confortable. Mais j'étais encore trop affaibli pour songer à sortir et le temps passait lentement. A une ou deux reprises, l'étudiant d'Al-Azhar qui me donnait des leçons vint me faire visite et m'apporta quelques livres.

Ma récente réminiscence, surgie dans la fièvre, des derviches tourneurs de Scutari me causait quelque gêne. Elle prenait de façon inattendue une signification embarrassante qu'elle n'avait pas eue auparavant. Les rites ésotériques de cet ordre religieux — l'un des nombreux que j'avais rencontrés dans divers pays musulmans — ne semblaient pas se conformer à l'image de l'Islam qui se formait progressivement dans mon esprit. Je demandai à mon ami d'Al-Azhar de m'apporter quelques ouvrages d'orientalistes sur le sujet, et par là se trouva confirmé mon soupçon instinctif que cette sorte d'ésotérisme avait pénétré dans l'orbite musulmane à partir de sources non islamiques. Les spéculations des *soufis,* comme étaient appelés les mystiques musulmans, trahissaient des influences gnostiques, indiennes et même occasionnellement chrétiennes qui avaient introduit des concepts et des pratiques ascétiques entièrement étrangers au message du Prophète arabe. Ce message insistait sur la raison comme seule voie véritable menant à la foi. Si cette voie n'excluait pas forcément la valeur de l'expérience mystique, l'Islam était d'abord une proposition intellectuelle et non émotionnelle. Et bien que, de façon très naturelle, il ait suscité un fort attachement émotionnel de la part de ses disciples, l'enseignement de Muhammad n'accordait à l'émotion comme telle

www.islamicbulletin.com

aucun rôle indépendant en ce qui concerne les *perceptions* religieuses. Car les émotions, si profondes soient-elles, peuvent être influencées par des désirs et des craintes subjectifs bien plus que la raison avec toute sa faillibilité.

« Ce fut par ces pièces et ces morceaux, Mansour, que je fis la découverte de l'Islam : un éclaircissement ici et un aperçu là, grâce à une conversation, un livre ou une constatation, lentement, sans même que j'en aie réellement conscience... »

2.

Quand nous installons le bivouac pour la nuit, Zayd commence par cuire notre pain. Avec une grossière farine de blé, de l'eau et du sel, il fait de la pâte et lui donne la forme d'une galette ronde d'environ deux centimètres d'épaisseur. Il fait ensuite un trou dans le sable et le remplit de brindilles auxquelles il met le feu. Quand la première flambée s'est calmée, il pose la galette sur les braises, la recouvre de cendres chaudes et allume une nouvelle poignée de brindilles par-dessus. Après un instant il découvre le pain, le retourne, le recouvre comme auparavant et fait une troisième flambée de brindilles. Au bout d'une demi-heure, le pain est assez cuit. On le retire des braises et on le tapote avec une baguette pour en faire tomber le sable et les cendres qui y restent attachés. Nous le mangeons avec du beurre clarifié et des dattes. Il n'existe pas de pain meilleur que celui-là.

La faim de Mansour a été satisfaite, comme celle de Zayd et la mienne. Mais sa curiosité ne l'est pas. Quand nous nous sommes étendus autour du feu, il continue à me presser de questions sur la manière dont j'ai fini par devenir musulman. Pendant que j'essaye de le lui expliquer, je constate encore avec surprise combien il est difficile de décrire en paroles mon long cheminement vers l'Islam.

« En effet, ô Mansour, l'Islam est venu à moi comme un voleur entrant de nuit dans une maison, furtivement, à la dérobée et sans faire de bruit; mais, à la différence du voleur, il est entré pour rester définitivement. Cependant il me fallut des années pour découvrir que je devais être musulman... »

Quand je repense à mon deuxième voyage au Moyen-Orient, temps où l'Islam commençait à occuper mon esprit de manière tout à fait sérieuse, il me semble que même alors j'avais conscience de poursuivre un voyage de découverte. Chaque jour de nouvelles impressions se présentaient à moi, de nouvelles questions se posaient de l'intérieur et de nouvelles réponses venaient de l'extérieur. Tout cela éveillait l'écho de quelque chose qui aurait été caché à l'arrière-plan de mon esprit. Et plus je progressais dans ma connaissance de l'Islam, plus se renouvelait

www.islamicbulletin.com

la sensation qu'une vérité qui m'avait toujours été connue, sans que j'en sois conscient, se dévoilait graduellement et se confirmait.

Au début de l'été 1924, je quittai le Caire pour une longue randonnée qui allait durer près de deux ans. Pendant tout ce temps, je parcourus des pays vieux par la sagesse de leurs traditions, mais toujours nouveaux par la fraîcheur des impressions produites sur mon esprit. Je voyageais sans hâte, faisant de longues haltes. Je retournai en Transjordanie où je passai quelques jours en compagnie de l'émir Abdullah, me réjouissant de la chaleureuse virilité de ce pays de bédouins qui n'avait pas encore été obligé d'adapter son caractère au courant des influences occidentales. Et comme la *Frankfurter Zeitung* avait obtenu pour moi un visa français, je pus me rendre de nouveau en Syrie. Je revis Damas. Puis je me plongeai brièvement dans l'animation levantine de Beyrouth que je laissai bientôt pour la somnolence de Tripoli avec son air de bonheur silencieux. De petits voiliers aux formes anciennes se balançaient sur leurs amarres dans le port en faisant grincer doucement leurs mâts latins. Sur le quai, assis sur de petits tabourets devant un café, des citoyens de Tripoli savouraient leurs tasses de café et leurs *narguilés* dans le soleil de l'après-midi. La paix et le contentement semblaient régner partout, ainsi qu'une subsistance suffisante, car les mendiants eux-mêmes paraissaient prendre plaisir à la chaleur du soleil, comme s'ils se disaient : « Ah, comme il est bon d'être mendiant à Tripoli! »

J'arrivai à Alep. L'aspect de ses rues me rappelait Jérusalem : vieilles maisons de pierre paraissant avoir surgi du sol, sombres passages voûtés, places et cours silencieuses, fenêtres sculptées. Cependant la vie intérieure d'Alep était tout à fait différente de celle de Jérusalem. L'humeur de celle-ci était dominée par l'étrange juxtaposition de courants nationaux en conflit, de sorte que la ville semblait souffrir d'une crampe douloureuse; à côté d'un monde de contemplation et de profondes émotions religieuses, s'était répandue sur les gens et les choses, comme un nuage empoisonné, une haine presque mystique. Mais Alep, bien qu'on y trouvât un mélange d'Arabes et de Levantins avec une touche de la Turquie toute proche, était harmonieux et serein. Les maisons aux façades de pierre et aux balcons de bois étaient vivantes dans leur tranquillité. Les artisans du vieux bazar travaillaient avec calme; dans la cour des anciens caravansérails, les arcades et loggias étaient pleines de ballots de marchandises. La frugalité s'alliait à une joyeuse avidité, l'une et l'autre paraissant dénuées de toute envie. L'absence de hâte et l'atmosphère sereine donnaient à l'etranger le désir d'enraciner sa vie dans une même sérénité.

D'Alep je pris une voiture jusqu'à Dayr az-Zor, petite bourgade tout au nord de la Syrie, d'où j'avais l'intention d'aller à Bagdad par la vieille route caravanière parallèle à l'Euphrate. Ce fut à l'occasion de ce voyage que je rencontrai Zayd pour la première fois.

www.islamicbulletin.com

A la différence de la route Damas-Bagdad, utilisée fréquemment par des voitures depuis quelques années, celle qui suivait la vallée de l'Euphrate était peu connue à cette époque. En fait, une seule voiture s'y était risquée quelques mois auparavant. Mon chauffeur arménien n'avait lui-même jamais été plus loin que Dayr az-Zor, mais il pensait qu'il arriverait bien à trouver son chemin. Il ressentit néanmoins le besoin d'informations plus complètes et nous fûmes ensemble au bazar à la recherche de celles-ci.

La rue constituant le bazar s'étendait sur toute la longueur de Dayr az-Zor qui était à la fois une ville provinciale syrienne et une métropole de bédouins. Deux mondes s'y rencontraient dans une familiarité étrange. On vendait dans une boutique des cartes postales modernes et mal imprimées et, dans l'échoppe voisine, quelques bédouins parlaient des pluies dans le désert et du récent accrochage entre la tribu syrienne de Bishr-Anaza et les Chammars irakiens. Il était aussi question du raid audacieux que le chef bédouin du Nadjd, Faysâl ad-Dawish, avait lancé peu auparavant dans le sud de l'Irak. Fréquemment revenait le nom du grand homme de l'Arabie, Ibn Saoud. La conversation avait lieu à proximité de vieux fusils à pierre avec de longs canons et des crosses incrustées d'argent, que les hommes n'achetaient plus, leur préférant les armes modernes à répétition. Les fusils menaient une existence poussiéreuse entre des tuniques militaires originaires de trois continents, des selles de chameau du Nadjd, des pneus Goodyear, quelques lanternes de Leipzig et des manteaux bruns de bédouins du Jauf. Pourtant les objets occidentaux n'apparaissaient pas comme des intrus, car leur utilité justifiait naturellement leur présence. Et les bédouins, avec leur sens des réalités, semblaient accepter aisément toutes ces choses nouvelles restées hier encore hors de leur portée, les adoptant sans rien renier d'eux-mêmes. Leur stabilité intérieure, me dis-je, devait leur conférer la force de supporter la ruée de l'ère nouvelle sans y succomber, car maintenant tout ce modernisme arrivait jusqu'à eux qui avaient été jusqu'alors si cachés et si séparés du reste du monde, mais il ne frappait pas à leur porte de manière hostile. Ils accueillaient toutes ces nouveautés avec une curiosité innocente, les palpant, en quelque sorte, de tous côtés et examinant leur éventuelle utilité. Tel était l'effet que paraissait leur faire toutes ces innovations de l'Occident...

Pendant que mon chauffeur arménien prenait des renseignements d'un groupe de bédouins, quelqu'un me tira par la manche. Je me retournai. Je vis en face de moi un Arabe d'un peu plus de trente ans, d'une belle apparence austère.

« Avec ta permission, ô *effendi*, dit-il d'une voix lente et rugueuse, j'entends que tu veux aller en voiture à Bagdad, mais que tu ne connais pas le chemin. Laisse-moi t'accompagner. Je pourrais t'être utile. »

Je sentis immédiatement de la sympathie pour cet homme et lui demandai qui il était.

www.islamicbulletin.com

« Je suis Zayd ibn Ghanim, répondit-il. Je sers avec les *agayl* en Irak. »

Alors seulement je remarquai la couleur kaki de son cafetan et, sur son *igâl* noir, l'étoile à sept pointes, emblème des détachements irakiens du désert. Ces troupes, appelées *agayl* en arabe, avaient déjà existé du temps des Turcs; c'était un corps de volontaires recrutés presque exclusivement en Arabie centrale, hommes pour qui la steppe du désert était une patrie et le chameau un ami. Leur sang aventureux les poussait à sortir de ce milieu austère vers un monde où ils trouvaient plus d'argent, plus de mouvement et plus de changement entre aujourd'hui et demain.

Zayd me dit qu'il était venu à Dayr az-Zor avec un officier pour s'occuper d'une question relative à l'administration de la frontière syro-irakienne. L'officier était déjà retourné en Irak et lui-même était resté pour régler une affaire privée. Pour rentrer, Zayd préférait maintenant venir avec moi plutôt que de prendre la route habituelle mais détournée passant par Damas. Il admettait franchement qu'il n'avait jamais encore fait en entier le chemin le long de l'Euphrate et il savait aussi bien que moi qu'il ne serait pas toujours possible de se laisser guider par le fleuve à cause de ses nombreux détours et sinuosités. « Mais, ajoutait-il, le soleil et les étoiles restent les mêmes et, *inshâ-Allah*, nous trouverons notre route. » Son assurance me plaisait et j'acceptai volontiers son offre.

Le lendemain matin nous quittions Dayr az-Zor. Le grand désert de la Hammada s'ouvrit devant les roues de notre Ford modèle T. C'était une interminable plaine de gravier, parfois plate et unie comme de l'asphalte, parfois formée de vagues s'étendant d'un horizon à l'autre. A certains moments l'Euphrate apparaissait à notre gauche, boueux et calme entre des rivages bas. On aurait dit un lac jusqu'à ce que le mouvement d'un morceau de bois flottant ou d'un bateau révèle la puissance du courant. C'était un fleuve large, royal. Il ne jouait pas, ne se hâtait pas, ne clapotait pas, n'émettait pas un son. Il décrivait souverainement ses méandres innombrables suivant l'imperceptible dénivellation du désert dont la tranquillité puissante était la même que celle du fleuve.

Zayd, notre nouveau compagnon, était assis à côté du chauffeur, les genoux pliés près du visage et une jambe émergeant par-dessus la portière. A son pied reluisait une botte toute neuve de cuir marocain rouge qu'il avait achetée la veille au bazar de Dayr az-Zor.

Nous apercevions quelquefois des chameliers qui surgissaient de nulle part au beau milieu du désert, restaient immobiles un instant pour regarder la voiture, faisaient repartir leur monture et disparaissaient. Ces hommes à la face de bronze étaient manifestement des bergers. De courtes haltes dans des caravansérails délabrés alternaient avec des étendues de désert sans fin. L'Euphrate avait disparu derrière

www.islamicbulletin.com

l'horizon. Après le sable revenaient de vastes surfaces de gravier avec, ici et là, quelques touffes d'herbe ou de broussailles. Sur notre droite, une chaîne de collines basses, nues et fissurées, comme si elles s'émiettaient sous la chaleur du soleil, limitait l'immensité du désert. Qu'y a-t-il donc là-derrière? se demandait-on, bien que l'on sût parfaitement qu'il ne pouvait y avoir que de mêmes étendues plus ou moins planes de sable et de cailloux sous le soleil implacable. La question restait néanmoins posée : que pourrait-il bien y avoir? L'atmosphère restait sans réponse et sans écho. Les seuls sons perceptibles dans la quiétude de l'après-midi étaient le bourdonnement du moteur et le bruissement des pneus sur le gravier. Le bout du monde ne serait-il pas là-bas? Là-bas n'était que l'inconnu.

Dans l'après-midi notre chauffeur constata qu'il avait oublié, en s'arrêtant au dernier caravansérail, de prendre de l'eau pour son moteur. Le fleuve était alors très loin. Il n'y avait pas de puits à de nombreux kilomètres à la ronde; autour de nous, jusqu'aux horizons onduleux, rien qu'une plaine vide et crayeuse. Un vent léger et chaud, sans direction définie, fredonnait.

Le chauffeur, avec sa légèreté levantine (qualité que j'aimais en général, mais non en cet instant précis), dit :

« Oh, bien, même ainsi nous atteindrons le prochain caravansérail. »

Tout semblait indiquer pourtant que nous ne l'atteindrions pas « même ainsi ». Le soleil flamboyait et l'eau bouillonnait dans le radiateur comme pour faire du thé. Des bergers apparurent. De l'eau? Non. Il n'y en avait pas à moins de quinze heures de chameau.

« Mais que *buvez-vous?* » demanda l'Arménien exaspéré.

Ils se mirent à rire :

« Nous buvons du lait de chamelle. »

Ils durent trouver ridicule que ces gens, dans leur machine rapide et diabolique, demandent de l'eau, alors que n'importe quel enfant de bédouin pouvait bien voir qu'il n'y avait pas d'eau dans ces contrées.

La perspective était déplaisante : nous allions rester en panne dans ce coin de désert, sans rien à boire ni à manger, en attendant la prochaine voiture qui passerait peut-être demain, peut-être après-demain, peut-être dans un mois...

Le chauffeur perdit sa souriante insouciance. Il arrêta la voiture et souleva le capot du radiateur. Un épais nuage de vapeur blanche en jaillit. J'avais un peu d'eau dans mon thermos et en fis le sacrifice au moteur. L'Arménien y ajouta un peu d'huile et la brave Ford consentit à continuer encore un peu.

« Je crois que nous devrions trouver de l'eau là-bas sur notre droite », déclara l'optimiste. « Ces collines sont si vertes, l'herbe y paraît toute fraîche. Et quand l'herbe pousse en ce moment de l'année où il n'y a pas de pluie, cela signifie qu'il doit y avoir de l'eau. Et s'il y a de l'eau, pourquoi ne pas aller en chercher? »

www.islamicbulletin.com

La logique comporte toujours quelque chose d'irrésistible. Nous y cédâmes donc en la circonstance, bien que la logique de l'Arménien parût s'appuyer sur des béquilles. Ainsi, abandonnant la piste, nous fîmes en peinant quelques kilomètres en direction des collines : pas d'eau... Les pentes n'étaient pas recouvertes d'herbe, mais de pierres verdâtres.

Le moteur sifflait, les pistons tambourinaient et la fumée s'échappait en bouffées grises de chaque côté du capot. Encore quelques minutes et nous allions être immobilisés pour de bon par une rupture de bielle ou par quelque autre agrément du même ordre. Mais cette fois-ci, nous nous étions écartés loin de la piste caravanière. Nous risquions d'être immobilisés sans espoir de secours dans cette solitude. L'Arménien était hystérique. Obsédé par la « recherche de l'eau », il conduisait à gauche, puis à droite, décrivant des virages et des crochets comme s'il se produisait dans un cirque. Mais l'eau refusait de se matérialiser et la bouteille de cognac que je cédai avec un soupir ne fit pas grand bien au radiateur brûlant, sauf que nous fûmes enveloppés dans un nuage de vapeur alcoolique qui fit presque vomir Zayd.

Ce dernier épisode le sortit de la léthargie où il était si longtemps resté confiné. Il tira d'un geste irrité sa *kufiyya* plus près de ses yeux, se pencha en dehors de la voiture et commença de scruter l'étendue désertique, observant avec la concentration précise et attentive qui caractérise les gens vivant dans de vastes espaces et habitués à se fier à leurs sens. Nous attendions avec anxiété, mais sans grand espoir puisque, comme il nous l'avait dit, il n'était encore jamais venu dans cette région. Pourtant il montra de sa main la direction du nord et dit :

« Là. »

Le mot était comme un ordre. Le chauffeur, heureux de pouvoir se décharger de sa responsabilité sur quelqu'un, obéit immédiatement. Avec un halètement douloureux du moteur, la voiture mit le cap vers le nord. Mais subitement, Zayd se redressa, prit le bras du chauffeur et lui demanda de stopper. Il resta assis un instant, la tête tendue en avant comme un épagneul sur une piste. Sa tension s'exprimait par un très léger tremblement autour de ses lèvres.

« Non. Là-bas ! » s'exclama-t-il en désignant le nord-est. « Vite ! » De nouveau le chauffeur obéit sans mot dire. Deux minutes plus tard, Zayd ordonnait : « Stop ! », sortait de la voiture d'un saut léger, retroussait son long manteau de ses deux mains et courait droit devant lui. Il s'arrêta, tourna en rond plusieurs fois comme s'il cherchait ou écoutait quelque chose avec intensité, ce qui me fit oublier le moteur et notre inquiétude, tant j'étais captivé par la vue de cet homme qui avait tendu tous ses nerfs pour s'orienter dans la nature... Tout d'un coup il bondit et disparut dans une dépression entre deux monticules. Un moment plus tard il réapparut faisant signe de la main :

« De l'eau ! »

www.islamicbulletin.com

Nous le rejoignîmes en courant. C'était bien cela : dans un creux protégé du soleil par des rochers surplombants scintillait la surface d'une petite mare subsistant depuis les dernières pluies hivernales. C'était jaune-brun, boueux, mais c'était de l'eau, de l'eau! Un incompréhensible instinct du désert avait révélé sa présence à l'homme du Nadjd...

Alors que, l'Arménien et moi-même, en remplissions des bidons d'essence vides et les portions à la voiture au moteur harassé, Zayd faisait les cent pas en souriant, avec l'air d'un héros silencieux.

Au milieu du troisième jour, nous atteignîmes le premier village irakien, Ana sur l'Euphrate, et roulâmes pendant plusieurs heures parmi ses palmiers et ses murets de terre. De nombreux *agayl* se trouvaient là, la plupart de la même tribu que Zayd, d'après ce qu'il nous dit. Ils se tenaient à l'ombre des palmiers, parmi des chevaux au poil luisant où se reflétait la lumière du soleil filtrée par la verdure. Ils avaient souvent des airs de souverains pleins de grâce et de condescendance. Zayd en saluait quelques-uns d'un signe de la tête, secouant ses tresses noires de chaque côté de son visage. Malgré la dureté de sa vie dans le désert et dans la chaleur brûlante, il était si sensible que, durant notre rapide traversée du village, il couvrit sa bouche de son châle de tête, de manière à ne pas avaler de poussière, cette poussière qui ne nous dérangeait même pas, nous citadins douillets. Quand nous eûmes recommencé à rouler sur des cailloux et que la poussière eut disparu, il rejeta sa *kufiyya* en arrière d'un geste presque féminin et se mit à chanter. C'était une *qasida* — sorte d'ode — du Nadjd, air aux notes longuement tenues sur un rythme unique, flottant, sans direction définie, comme le vent du désert.

Au village suivant il demanda au chauffeur de s'arrêter, sauta de la voiture, me remercia, mit son fusil en bandoulière et disparut entre les palmiers. A sa place dans la voiture restait un parfum qui n'a pas de nom, le parfum d'une humanité encore authentique et homogène, le souvenir vibrant d'une certaine innocence de l'esprit.

Ce jour-là, sur la route d'Ana, je ne pensais pas que je reverrais jamais Zayd. Mais le destin en décida autrement...

J'arrivai le lendemain à Hit, petite ville sur l'Euphrate située à l'endroit où la vieille route caravanière de Damas à Bagdad débouche du désert. Couronnant de ses murailles et de ses bastions le sommet d'une colline, la ville ressemblait à une ancienne forteresse à demi oubliée. Aucune vie n'y était perceptible. Les maisons extérieures semblaient être des excroissances des remparts; elles n'avaient pas de

www.islamicbulletin.com

fenêtres sauf quelques fentes pareilles à des meurtrières. Un minaret dominait le centre du bourg.

Je fis halte pour la nuit au caravansérail proche de la rive du fleuve. Pendant que notre souper se préparait, j'allai me laver les mains et le visage au puits situé dans la cour. Comme j'étais accroupi, quelqu'un tira le bidon à long goulot que j'avais lancé au fond du puits et versa doucement de l'eau sur mes mains. Je regardai et vis devant moi un homme de forte ossature, au visage foncé, coiffé d'un bonnet de fourrure; sans que je lui aie rien demandé, il cherchait à m'aider. Il n'était manifestement pas Arabe. Quand je lui eus demandé qui il était, il répondit en mauvais arabe :

« Je suis un Tatar de l'Azerbaïdjan. »

Il avait le chaud regard d'un bon chien et portait une vieille tunique militaire presque en lambeaux.

Je me mis à converser avec lui en partie en arabe et en partie à l'aide des mots persans que j'avais appris d'un étudiant iranien au Caire. Le Tatar s'appelait Ibrahim. Agé de près de quarante ans, il avait passé la plus grande partie de sa vie sur les routes de l'Iran. Pendant des années il avait escorté des marchandises de Tabriz à Téhéran, de Méched à Birjand ou de Téhéran à Ispahan et à Chiraz. Pendant un temps il avait eu son propre équipage de chevaux; il avait aussi servi dans la police montée iranienne, été garde du corps d'un chef turcoman et travaillé comme palefrenier dans un caravansérail d'Ispahan. Il était maintenant venu en Irak comme muletier dans une caravane de pèlerins allant à Kerbela, mais avait perdu son emploi à la suite d'une querelle avec le patron du groupe et se trouvait ainsi sans ressources dans un pays étranger.

Plus tard dans la soirée, je m'installai pour dormir sur un banc de bois dans la cour du caravansérail. Il régnait une chaleur étouffante et les épais nuages de moustiques paraissaient alourdis par du sang humain récemment sucé. Des lanternes répandaient une lueur faible et triste. Quelques chevaux appartenant probablement au propriétaire de l'établissement étaient attachés le long d'un des murs, Ibrahim le Tatar brossait l'un d'eux. En voyant comment il s'y prenait, on pouvait comprendre que, non seulement il connaissait les chevaux, mais qu'il les aimait. Il passait la main sur une crinière de la même manière qu'un amant aurait caressé sa maîtresse.

Une idée me vint à l'esprit. J'étais en route pour l'Iran et avais l'intention d'y voyager à cheval pendant de longs mois. Pourquoi ne pas me faire accompagner par cet homme? Il paraissait bon et calme. J'aurais sûrement besoin d'un serviteur comme lui qui connaissait presque toutes les routes de l'Iran et devait se trouver comme chez lui dans tous les caravansérails.

Le lendemain matin, quand je lui proposai de l'engager à mon service, il pleura presque de reconnaissance et me dit en persan :

www.islamicbulletin.com

« *Hazrat*, vous ne le regretterez jamais... »

Le cinquième jour après mon départ d'Alep, vers midi, j'eus mon premier aperçu de la vaste oasis de Bagdad. Parmi les touffes de myriades de palmiers brillait la coupole dorée d'une mosquée et se dressait un haut minaret. De chaque côté de la route s'étendait un cimetière délaissé aux pierres tombales affaissées. Suspendue dans l'air, immobile, s'étendait une couche de fine poussière grise et, dans la lumière puissante du milieu de la journée, cette grisaille poussiéreuse formait comme un voile de gaze brodé d'argent; c'était une cloison de brume entre le passé des morts et le présent des vivants. N'était-ce pas l'expression, pensai-je, de cette différence inimaginable existant entre le passé et le présent de cette ville dont nous approchions?

Ce fut ensuite comme si nous plongions parmi les palmiers. Kilomètre après kilomètre, on ne vit que leurs troncs et les voûtes de leur verdure. Et brusquement la haute berge du Tigre marquait la limite de la palmeraie. Fort différent de l'Euphrate, ce fleuve avait une eau boueuse verdâtre, lourde et gargouillante. Et, au moment de le franchir sur un pont de bateaux qui tanguait, la chaleur ardente du golfe Persique nous saisit.

De sa magnificence et de sa splendeur d'autrefois, Bagdad n'a rien gardé. Les invasions mongoles du Moyen Age avaient détruit la ville de façon si totale que rien ne fut laissé de l'ancienne capitale de Haroun al-Rachid. Ce qui restait était un triste assemblage d'habitations de briques bâties au hasard, un établissement provisoire, semblait-il presque, dans l'attente d'un éventuel changement. En effet, le changement avait commencé à se produire sous la forme d'une nouvelle réalité politique. La ville s'animait, de nouveaux édifices surgissaient. D'une bourgade turque de province naissait lentement une métropole arabe.

La chaleur intense marquait toute la vie et faisait de chaque mouvement un effort. Dans les rues les gens marchaient lentement. Ils semblaient avoir le sang lourd, être dénués de gaieté et de grâce. Sous leurs châles de tête en pied-de-poule noir et blanc, leurs visages avaient des airs sombres et inamicaux. Et lorsqu'on voyait un beau visage arabe empreint de dignité, il était presque invariablement surmonté d'une *kufiyya* rouge et blanche, ce qui indiquait que l'homme n'était pas d'ici, mais du nord, ou du désert de Syrie, ou de l'Arabie centrale.

Cependant une grande force apparaissait à travers ces gens : la force de la haine, haine de la puissance étrangère qui leur refusait la liberté. Les habitants de Bagdad avaient toujours été obsédés par le désir de liberté comme par un démon. Peut-être était-ce ce démon qui assombrissait tant leurs visages. Peut-être ces visages avaient-ils une expression différente lorsqu'ils rencontraient des amis dans les ruelles

www.islamicbulletin.com

transversales. Car, si on les regardait plus attentivement, on voyait qu'ils n'étaient pas entièrement dénués de charme. Ils pouvaient à l'occasion rire comme d'autres Arabes. Comme eux il leur arrivait de porter leur manteau avec une nonchalance aristocratique en en laissant traîner un coin derrière eux comme s'ils marchaient sur les dalles d'un palais de marbre. Ils laissaient leurs femmes flâner, enveloppées de vêtements multicolores, précieuses formes voilées de brocart rouge et noir, bleu argent ou bordeaux qui paraissaient glisser lentement sur leurs pieds silencieux...

Quelques semaines après mon arrivée à Bagdad, alors que je flânais à travers le Grand Bazar, un grand cri se fit entendre à travers les venelles sombres recouvertes de tôle. Au proche coin de rue, je vis un homme courir, puis un second et un troisième. Et tout le monde dans le bazar se mit à courir comme saisi par une terreur dont j'ignorais la cause. Le pavé retentit d'un bruit de sabots et on aperçut le visage épouvanté d'un cavalier qui galopait au milieu de la foule s'écartant pour lui faire place. Toujours plus nombreux, les gens se ruaient tous dans la même direction, entraînant avec eux les passants venus faire leurs emplettes au bazar. Se mouvant par bousculades, la cohue se fit plus pressante. Les commerçants fixèrent avec précipitation les rideaux de bois fermant leurs boutiques. On ne parlait pas et on ne s'appelait pas. Mais on entendait les cris de personnes qui tombaient. Un enfant hurlait...

Que se passait-il ? Impossible de le savoir. Partout des visages crispés. Un lourd chariot encore à moitié chargé de gros ballots était entraîné à toute allure à travers l'étroite ruelle par ses chevaux sans conducteur. Plus loin un lot de poterie fut jeté à terre et je pus entendre distinctement le bruit des tessons roulant sur le sol. A part ces bruits isolés résonnant par-dessus le piétinement et le halètement de la foule, un silence profond et tendu régnait, comme au début d'un tremblement de terre. De la masse humaine en mouvement ne se faisait entendre que le martèlement des semelles sur le pavé. Parfois éclatait le cri d'une femme ou d'un enfant. De nouveau surgirent quelques cavaliers et après eux il n'y eut encore que panique, fuite et silence. A l'intersection des rues couvertes, la confusion était insensée.

Coincé dans la cohue à l'un de ces croisements, je me trouvai incapable d'avancer et de reculer, ne sachant d'ailleurs pas où aller. A ce moment-là quelqu'un me saisit par le bras : c'était Zayd qui me tirait pour me faire parvenir jusque derrière des tonneaux offrant un couvert entre deux boutiques.

« Ne bougez pas », murmura-t-il.

Tout près, quelque chose siffla. Une balle de fusil ? Impossible...

De plus loin à l'intérieur du bazar parvint la rumeur assourdie de

www.islamicbulletin.com

nombreuses voix. De nouveau quelque chose siffla plaintivement et cette fois il n'y avait plus d'erreur possible : c'était une balle... A plus grande distance résonnaient des cliquetis assourdis, comme si quelqu'un jetait des pois secs sur une surface dure. Le bruit, régulier et répété, grossit et s'approcha lentement. Je le reconnus alors : des mitrailleuses...

Une fois de plus, comme si souvent auparavant, Bagdad se soulevait. La veille, 29 mai 1924, le Parlement irakien avait ratifié, contre une forte opposition populaire, un traité d'amitié avec la Grande-Bretagne. Et maintenant une nation essayait désespérément de se défendre contre cette amitié d'une grande puissance européenne...

Ainsi que je l'appris peu après, toutes les issues du bazar avaient été bouclées par les troupes britanniques afin d'empêcher une démonstration et ce, jour-là, de nombreuses personnes furent tuées par des tirs indiscriminés en direction du bazar. Si Zayd n'avait pas été là, je serais allé droit dans le champ de tir d'une mitrailleuse.

Cet épisode marqua le véritable commencement de notre amitié. L'intrépidité virile et réservée de Zayd me plaisait et lui, de son côté, s'était manifestement pris de sympathie pour ce jeune Européen qui montrait si peu de préjugé envers les Arabes et leur mode de vie. Il me conta la simple histoire de sa vie. Comme son père avant lui, il avait grandi au service des princes de Haïl, de la dynastie chammar d'Ibn Rachid. Et maintenant, depuis que Haïl avait été conquise en 1921 par Ibn Saoud et que le dernier *amir* de la maison d'Ibn Rachid était prisonnier de celui-ci, de nombreux hommes de la tribu chammar, dont Zayd, avaient quitté leur patrie, préférant affronter un avenir incertain que de se soumettre à un nouveau maître. C'est ainsi qu'il portait sur son *igâl* l'étoile irakienne à sept pointes tout en regrettant le pays de sa jeunesse.

Durant les semaines de mon séjour en Irak, je le vis souvent et restai en contact avec lui dans les années qui suivirent. Je lui écrivais à l'occasion et, une ou deux fois par an, lui envoyais un petit cadeau acheté dans un bazar iranien ou afghan. Il répondait chaque fois dans son gribouillage maladroit, presque illisible, rappelant les jours que nous avions passés ensemble le long des rives de l'Euphrate ou notre visite aux lions ailés dans les ruines de Babylone. Finalement, quand j'arrivai en Arabie, en 1927, je lui demandai de me rejoindre, ce qu'il fit l'année suivante. Il a depuis lors été mon compagnon, étant en fait plus un camarade qu'un serviteur.

Au début des années 20, les automobiles étaient relativement rares en Iran et seulement un petit nombre de voitures étaient à disposition entre les principaux centres. Si on voulait s'écarter des trois ou quatre grandes routes, il fallait recourir à des véhicules tirés par des chevaux, et, même ainsi, il n'était pas possible d'aller partout, car de vastes régions de l'Iran étaient totalement dépourvues de routes. Pour qui

www.islamicbulletin.com

souhaitait, comme moi, voir les gens tels qu'ils étaient dans l'authenticité de leur vie, il était tout indiqué de voyager à cheval. C'est pourquoi, durant ma dernière semaine à Bagdad, je me rendais chaque matin, assisté d'Ibrahim, au marché des chevaux situé en dehors de la ville. Après des jours de négociations, je m'achetai un cheval et un mulet pour Ibrahim. Ma monture était un magnifique étalon alezan de l'Iran méridional et le mulet, animal vif et obstiné aux muscles d'acier sous une robe de velours gris, était probablement originaire de Turquie; en plus de son cavalier, il était aisément capable de transporter les grosses sacoches de selle contenant tous mes effets personnels.

Enfourchant mon cheval et tenant le mulet par une corde, Ibrahim partit un matin pour Khaniqin, dernière localité irakienne avant la frontière de l'Iran et terminus d'un embranchement du chemin de fer de Bagdad. Je l'y rejoignis en train deux jours plus tard.

Nous quittâmes Khaniqin, laissant le monde arabe derrière nous. Nous apercevions en face de nous des collines jaunes postées comme des sentinelles devant des montagnes plus élevées, celles du plateau iranien où était un monde nouveau à découvrir. Le poste frontière était un petit bâtiment isolé sur lequel flottait un drapeau déchiré et déteint où se distinguaient encore les bandes verte, blanche et rouge avec l'emblème du lion tenant une épée devant un soleil levant. Quelques officiers de douanes portant des uniformes défraîchis et des pantoufles blanches, noirs de cheveux et clairs de teint, examinèrent mon modeste bagage avec un air aimablement ironique. L'un d'eux me dit :

« Tout est en ordre, *janab-i-ali*. Votre gracieuseté domine nos déserts. Voudriez-vous nous accorder la faveur de boire un verre de thé avec nous? »

Comme je m'étonnais de la courtoisie bizarre et vieillotte de ces phrases, je fus frappé de la différence entre la langue persane et l'arabe, malgré tous les mots qu'elle lui avait empruntés. Une délicatesse mélodieuse et cultivée y était contenue et l'intonation douce et ouverte de ses voyelles résonnait de manière étrangement « occidentale » après le parler des Arabes plein de consonnes chaudes.

Nous n'étions pas les seuls voyageurs. Plusieurs lourds chariots bâchés, chacun tiré par quatre chevaux, étaient arrêtés devant le bureau de la douane et une caravane de mulets campait à proximité. Les hommes faisaient cuire leur nourriture sur des feux. Ils semblaient avoir renoncé à toute idée de poursuivre leur route le même jour, bien qu'il fût encore tôt dans l'après-midi. Nous décidâmes de faire de même, je ne me souviens plus pour quelle raison. Nous passâmes ainsi la nuit à la belle étoile, dormant par terre sur nos couvertures.

A la petite aurore, les chariots et la caravane se mirent en mouvement en direction des montagnes dénudées. Nous fîmes chemin avec eux. Comme la route ne cessait de monter, nous eûmes vite fait de

www.islamicbulletin.com

tous les dépasser et nous étions seuls au moment d'aborder le pays montagneux des Kurdes, grands et blonds bergers.

Le premier de ceux-ci m'apparut à un tournant de la route. Il sortit d'une hutte de branchages et nous offrit sans mot dire un bol de bois rempli de petit lait. C'était un garçon de dix-sept ans peut-être, pieds nus, en guenilles, non lavé, portant un vestige de bonnet de feutre sur sa tête ébouriffée. Au moment de boire le lait légèrement salé et délicieusement frais, je vis par-dessus le bord du bol ses yeux bleus qui me regardaient fixement. Il y avait en eux quelque chose de cette douceur fragile des animaux qui viennent de naître et qui ne sont pas encore tout à fait réveillés de leur sommeil primordial...

Nous atteignîmes dans l'après-midi un village kurde de tentes joliment disposées dans un vallon. Elles ressemblaient à celles des bédouins mi-nomades de Syrie ou d'Irak : un tissu grossier de poil noir de chèvre était tendu sur des piquets avec des nattes comme parois. Tout près coulait un ruisseau dont les berges étaient ombragées par un bouquet de peupliers blancs. Sur un rocher dominant le cours d'eau, une famille de cigognes claquetait du bec et battait des ailes avec excitation. Un homme en tunique indigo faisait chemin à grands pas légers en direction des tentes et sa démarche liée à la terre mais pourtant très dégagée témoignait du vieux sang nomade. Une femme en longue robe amarante portant une haute jarre de terre sur son épaule approchait lentement du ruisseau; l'étoffe légère de sa robe dessinait clairement la ligne de ses cuisses longues et tendues comme des cordes de violon. Elle s'agenouilla et se baissa pour puiser de l'eau dans la jarre. A ce moment-là, le turban de sa coiffe se défit et donna l'impression d'une traînée de sang sur la surface étincelante de l'eau, mais la femme rattrapa l'étoffe instantanément et la replaça sur sa tête d'un geste gracieux qui parut le prolongement naturel de son agenouillement.

Quelques instants plus tard, j'étais assis sur la berge du cours d'eau en compagnie d'un vieil homme et de quatre jeunes femmes. Chacune d'elles avait le charme parfait et le naturel que donne la vie en liberté. Elles étaient d'une beauté consciente d'elle-même mais chaste; leur fierté se combinait avec de la modestie et de la timidité. La plus jolie des quatre portait le nom gazouillant de *Tu-Tu* (avec le *u* prononcé à la française). Son front était entièrement couvert, jusqu'à ses sourcils bien dessinés, d'un fichu carmin; ses paupières étaient teintées à l'antimoine; des boucles châtain entrelacées de chaînettes d'argent émergeaient de dessous le fichu et, à chaque mouvement de sa tête, tintaient contre la surface délicate de ses joues.

Malgré mes faibles connaissances du persan, nous prenions tous plaisir à la conversation. (Les Kurdes possèdent leur propre langue, mais la plupart savent aussi le persan, langue apparentée à la leur.) Elles étaient intelligentes, ces jeunes femmes qui n'étaient jamais sorties du

www.islamicbulletin.com

territoire de leur tribu, mais bien entendu ne savaient ni lire, ni écrire. Elles comprenaient facilement mes expressions maladroites et trouvaient souvent le mot que je cherchais et qu'avec assurance elles me faisaient répéter. Je leur posais des questions sur leurs occupations et elles me répondaient par l'énumération des multiples choses petites et grandes à la fois qui remplissent la journée d'une femme nomade : moudre le grain entre deux pierres plates, cuire le pain dans la braise, traire les brebis, baratter le lait caillé dans des baquets de cuir jusqu'à ce qu'il tourne au beurre, filer la laine avec des fuseaux, nouer des tapis et tisser des *kilims* d'après des dessins presque aussi vieux que leur race, porter les enfants, donner aux hommes le repos et l'amour...

Aujourd'hui, hier et demain, la vie reste la même. Pour ces pasteurs, le temps n'existe pas en dehors de la séquence des jours, des nuits et des saisons. La nuit a été rendue obscure pour le sommeil ; le jour est lumineux pour les nécessités de la vie ; l'hiver se révèle par la froidure croissante et l'épuisement des pâturages de montagne. Alors ils transhument avec leurs tentes et leurs troupeaux vers les plaines chaudes du Tigre et de la Mésopotamie. Plus tard, lorsque l'été commence à faire sentir sa chaleur étouffante et ses vents brûlants, ils retournent à la montagne, soit ici, soit à quelque autre endroit faisant partie du domaine traditionnel de la tribu.

« N'avez-vous jamais envie de vivre dans des maisons de pierre ? » ai-je demandé au vieil homme qui n'avait presque rien dit encore, écoutant seulement notre conversation en souriant.

« Vous ne souhaiteriez jamais avoir des champs à cultiver qui vous appartiennent ? »

Le vieil homme secoua lentement la tête :

« Non... si l'eau d'un étang reste immobile, elle devient stagnante, boueuse et fétide ; elle ne reste claire que si elle remue et coule... »

Et le temps fit passer le Kurdistan dans le domaine de mes souvenirs. Pendant près de dix-huit mois, je parcourus en long et en large l'un des pays les plus étranges qui existent, l'Iran. Je fis la connaissance d'une nation qui alliait la sagesse d'une civilisation vieille de trente siècles à l'inconstance imprévisible des enfants, nation capable de se regarder elle-même et tout ce qui l'entourait avec une ironie détachée et qui, l'instant suivant, se laissait secouer par des passions sauvages et volcaniques. Je pris plaisir au bien-être cultivé de ses villes et aux vents stimulants de la steppe. Je passai des nuits dans des châteaux de gouverneurs de provinces avec des escouades de serviteurs à ma disposition, ou dans des caravansérails à demi ruinés où il fallait tuer des scorpions avant de s'installer pour dormir. Comme hôte de tribus bakhtiari et kashgai, je goûtai à des moutons entiers rôtis et, dans les salles à manger de riches marchands, on me servit de la dinde farcie

www.islamicbulletin.com

aux abricots. Je fus témoin des outrances et de l'intoxication occasionnées par la fête de Muharram et j'écoutai les vers délicats de Hafiz chantés sur un accompagnement de luth par les héritiers des anciennes gloires de l'Iran. Je flânai sous les peupliers d'Ispahan et admirai les portails à stalactites, les façades de faïence précieuse et les dômes dorés de ses grandes mosquées. Le persan me devint presque aussi familier que l'arabe. Je m'entretins avec des citadins cultivés, avec des soldats et des nomades, avec des commerçants dans les bazars, des ministres et des dirigeants religieux, avec des derviches errants ou de sages fumeurs d'opium dans des tavernes au bord de la route. Je séjournai dans des bourgades et des villages, traversai des déserts et de dangereux marécages salés et il m'arriva de me perdre complètement dans l'air hors du temps de ce pays des merveilles décrépit. Je connus les gens, leur vie et leurs pensées presque comme si j'étais né parmi eux. Pourtant ce pays complexe et fascinant comme un vieux bijou aux facettes multiples discrètement étincelantes ne devint jamais aussi proche de mon cœur que le monde cristallin des Arabes.

Pendant plus de six mois je sillonnai les montagnes et les steppes sauvages de l'Afghanistan, six mois dans un monde où les armes portées par chaque homme n'étaient pas destinées à la décoration et où il fallait surveiller chacune de ses paroles et chacun de ses pas si l'on ne voulait pas entendre siffler une balle tirée dans sa direction. A diverses reprises, Ibrahim et moi, avec l'aide de compagnons occasionnels, dûmes défendre nos vies contre des brigands, car en ce temps-là l'Afghanistan en était encore infesté. Mais les brigands se tenaient tranquilles le vendredi, car ils considéraient comme honteux de voler et de tuer pendant le jour réservé à l'adoration du Seigneur. Près de Kandahar, il s'en fallut de peu que je ne sois abattu parce que j'avais par inadvertance regardé le visage dévoilé d'une jolie villageoise dans un champ. En revanche, parmi les populations mongoles des hautes vallées de l'Hindu-Kush — descendants des hordes guerrières de Gengis Khan — il n'était pas considéré comme inconvenant de me faire dormir sur le sol de la pièce unique d'une hutte, côte à côte avec la jeune épouse et les sœurs du maître de maison. Je fus pendant quelques semaines l'hôte d'Amanullah Khan, roi d'Afghanistan, dans sa capitale de Caboul. De longues nuits durant, j'eus avec des lettrés de son entourage des entretiens sur les enseignements du Coran. Je passai d'autres nuits dans les tentes noires de *khans* pathanes à discuter des meilleurs moyens de limiter les guerres entre les tribus.

Pendant ces deux années passées en Iran et en Afghanistan, chaque jour renforça ma conviction que j'approchais d'une réponse définitive.

« En effet, Mansour, mieux je comprenais la vie quotidienne des

www.islamicbulletin.com

musulmans, mieux je comprenais l'Islam. Et l'Islam occupait désormais la première place dans mon esprit...

— Il est temps d'accomplir la prière d'Isha », dit Zayd en parcourant du regard le ciel de la nuit.

Nous nous disposons pour la dernière prière de la journée, tournés tous trois dans la direction de la Mecque. Zayd et Mansour sont debout côte à côte et je me tiens devant eux pour diriger la prière commune (le Prophète a enseigné que deux croyants ou davantage constituaient une communauté). Je lève les mains et commence : *Allahu akbar*, « Dieu seul est Grand »; et je récite, comme les musulmans le font toujours, la sourate d'ouverture du Coran :

Au nom de Dieu, Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux.
Louange à Dieu, Seigneur des mondes :
Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux,
le Roi du Jour du Jugement.
C'est toi que nous adorons,
c'est toi dont nous implorons le secours.
Dirige-nous dans le chemin droit :
le chemin de ceux que tu as comblés de bienfaits ;
non pas le chemin de ceux qui encourent ta colère,
ni celui des égarés.

Et je continue en récitant la cent onzième sourate :

Au nom de Dieu, Celui qui fait miséricorde, le Miséricordieux.
Dis : « Dieu est Un!
Dieu!... l'Impénétrable!
Il n'engendre pas; Il n'est pas engendré;
nul n'est égal à Lui! »

Bien peu de choses rendent les hommes proches les uns des autres autant que le fait de prier ensemble. Cela est vrai, je pense, dans toutes les religions, mais particulièrement dans l'Islam qui s'appuie sur l'idée qu'aucun intermédiaire n'est nécessaire, voire même possible, entre l'homme et Dieu. L'absence de toute classe sacerdotale, de clergé ou même de toute « église » organisée donne à chaque musulman le sentiment de véritablement participer, et non seulement d'assister, à un acte commun d'adoration lorsqu'il prie en assemblée. Aucun sacrement n'existant dans l'Islam, chaque musulman adulte et sain d'esprit peut s'acquitter de toute fonction religieuse, qu'il s'agisse de diriger la prière commune, d'accomplir une cérémonie de mariage ou de présider un enterrement. Le service de Dieu n'exige aucune « ordination ». Les enseignants religieux et les dirigeants de la communauté musulmane sont de simples citoyens bénéficiant d'une réputation (parfois méritée) de savoir en théologie et en loi religieuse.

www.islamicbulletin.com

3.

Je m'éveille à l'aube, mais mes paupières sont lourdes de sommeil. Le vent glisse sur mon visage avec un bruit léger et bourdonnant venant de la nuit finissante et allant vers le jour qui commence.

Je me lève et vais laver le sommeil de mon visage. L'eau froide évoque des paysages lointains, montagnes couvertes d'arbres foncés et où coulent des ruisseaux qui restent toujours clairs... Je m'accroupis et incline la tête en arrière, de manière que l'eau reste longtemps sur mon visage. Le vent caresse cette humidité, ranimant le souvenir de jours de fraîcheur, de jours hivernaux passés depuis longtemps... de montagnes et d'eaux cascadantes... de chevauchées dans la neige et la blancheur miroitante, blancheur de ce jour, il y a bien des années, où je chevauchais dans des montagnes enneigées d'Iran, en dehors de tout sentier, avançant lentement, chaque pas dans la neige profonde exigeant du cheval un pénible effort...

A midi ce jour-là, je me souviens, nous avions fait halte dans un village habité par des gens étranges ressemblant à des tziganes. Dix à douze trous surmontés de basses coupoles faites de broussailles et de terre donnaient à ce lieu isolé — c'était dans la province de Kirman, au sud-est de l'Iran — l'apparence d'une ville de taupes. Pareils aux êtres que les contes de fées situent dans les mondes inférieurs, les habitants sortaient en rampant de leurs trappes obscures et s'étonnaient à la vue des étrangers insolites. Au sommet de l'une des coupoles de terre, une jeune femme était assise et peignait ses longs cheveux noirs et ébouriffés. Les yeux fermés, elle exposait son visage brun olive au pâle soleil de midi et chantait presque à voix basse une mélopée dans quelque idiome inconnu. Des bracelets de métal cliquetaient autour de ses poignets, lesquels étaient secs et forts comme les jarrets d'un fauve de la forêt vierge.

Pour réchauffer mes membres engourdis, je bus du thé et beaucoup d'arrack, imité en cela par le gendarme qui nous accompagnait, Ibrahim et moi. Je remontai à cheval complètement ivre et partis au galop; le monde apparut alors à mes yeux vaste et transparent comme jamais auparavant. Je discernais sa structure interne et sentais le battement de son pouls dans la solitude blanche, contemplant tout ce qui m'avait été caché seulement quelques instants plus tôt. Et je sus que toutes les réponses ne font que nous attendre, alors que nous, pauvres fous, posons des questions dans l'espoir que les secrets de Dieu s'ouvrent d'eux-mêmes à nous. En réalité, ce sont eux qui ne cessent d'attendre que nous nous ouvrions nous-mêmes à eux...

Un paysage plat s'ouvrit devant nous. J'éperonnai mon cheval et filai comme un fantôme à travers la lumière cristalline. La neige soulevée par les sabots du cheval tourbillonnait et m'enveloppait comme un

www.islamicbulletin.com

manteau d'étincelles. Les pas de l'animal sur la glace de cours d'eau gelés résonnaient comme un tonnerre...

C'est alors, je crois, que je dus faire l'expérience, sans encore la saisir entièrement, de la grâce qui s'ouvre, de cette grâce dont le Père Félix m'avait parlé si longtemps auparavant, lorsque je partais pour le voyage qui allait changer tout le cours de ma vie : révélation de la grâce qui nous dit « Tu es attendu... » Plus d'une année devait encore s'écouler entre cette folle galopade sur la glace et la neige et ma conversion à l'Islam. Mais à ce moment-là déjà, je chevauchais, sans le savoir, droit comme une flèche en direction de la Mecque.

Mon visage a maintenant séché et ce jour d'hiver en Iran, il y a plus de sept ans, retombe dans le passé. Il retombe, mais non pour disparaître complètement, car le passé fait partie du présent.

Une brise rafraîchissante, haleine du jour qui va se lever, fait frissonner les broussailles. Les étoiles commencent à pâlir. Zayd! Mansour! Levez-vous! Rallumez le feu et faites chauffer le café. Puis vous sellerez les chameaux et nous repartirons pour une nouvelle journée de marche à travers le désert qui nous attend les bras ouverts.

www.islamicbulletin.com

VIII. *Djinns*

1.

Le soleil est près de se coucher lorsqu'un gros serpent noir surgit soudain devant nos pas. Il est aussi épais que le bras d'un enfant et sa longueur atteint presque un mètre. Il s'arrête de ramper et dresse sa tête dans notre direction. D'un réflexe instinctif, je me laisse glisser de ma selle, détache ma carabine et vise en position à genou. Au même moment j'entends la voix de Mansour derrière moi :

« Non! Ne tire pas! »

Mais déjà j'ai appuyé sur la gâchette. Le serpent tressaille, se tord et meurt.

Le visage de Mansour exprime la désapprobation :

« Tu n'aurais pas dû le tuer... en tout cas pas au moment où le soleil se couche, car c'est alors que les djinns surgissent de dessous la terre, prenant souvent la forme de serpents... »

Je lui réponds en riant :

« Mansour, tu ne prends tout de même pas au sérieux ces contes de vieilles femmes sur les djinns qui se changeraient en serpents!

— Bien sûr, je crois aux djinns. Le Livre de Dieu n'en fait-il pas mention? Pour ce qui est des formes sous lesquelles ils nous apparaissent parfois, je ne sais pas... J'ai entendu qu'ils peuvent prendre les apparences les plus étranges et les plus inattendues... »

Il se pourrait que tu aies raison, Mansour, me dis-je à moi-même, car, après tout, serait-il vraiment si déraisonnable de supposer qu'outre les créatures perceptibles à nos sens il en existerait d'autres capables d'échapper à nos perspections? N'est-ce pas une forme d'arrogance intellectuelle qui pousse l'homme moderne à rejeter la possibilité de formes de vie différentes de celles qu'il est capable d'observer et de mesurer? L'existence des djinns, quels qu'ils soient, ne peut pas être démontrée par des moyens scientifiques. Cependant la science ne peut

www.islamicbulletin.com

pas non plus prouver qu'il n'existe pas des êtres vivants dont les lois biologiques seraient si différentes des nôtres que nos sens extérieurs ne pourraient entrer en contact avec eux que dans des circonstances très exceptionnelles. Ne saurait-on admettre que des intersections occasionnelles de ces mondes inconnus avec le nôtre donnent lieu à de ces manifestations étranges que la fantaisie primitive des hommes a interprétées en parlant de fantômes, de démons et d'autres apparitions « surnaturelles »?

Je remonte en selle et continue à réfléchir à tout cela avec l'incrédulité amusée d'un homme plus endurci par son éducation que ses semblables ayant toujours vécu dans la proximité de la nature. Alors Zayd se tourne vers moi d'un air grave :

« Mansour a raison, ô mon oncle. Tu n'aurais pas dû tuer le serpent. Il y a bien des années, alors que je faisais route vers l'Irak après avoir quitté Haïl qu'Ibn Saoud venait d'occuper, j'avais tué un serpent de la même espèce, et cela aussi au coucher du soleil. Un instant plus tard, comme nous avions fait halte pour la prière, j'eus soudain la sensation que mes jambes étaient de plomb et que ma tête brûlait; j'entendis en moi-même un grondement comme celui d'une chute d'eau; ce fut comme si mes membres avaient pris feu; je fus incapable de rester debout, tombai comme un sac et plongeai dans le noir. Je ne sais pas combien de temps je restai dans cette obscurité, mais je me souviens que je finis par me relever. Deux inconnus m'entouraient, l'un à droite, l'autre à gauche, et me conduisirent dans un grand hall sombre plein de monde marchant en long et en large et parlant avec excitation. Je me rendis compte au bout d'un instant que tous ces gens constituaient deux parties distinctes, comme devant une cour de justice. Un vieil homme de très petite taille était assis sur une estrade à l'arrière-plan; il paraissait occuper les fonctions de juge ou de chef. Je compris alors que j'étais l'accusé.

« Un des assistants déclara : " Il l'a tué d'un coup de fusil juste avant le coucher du soleil. Il est coupable. " Un représentant de la partie adverse répliqua : " Il ne savait pas qui il allait tuer et il prononça le nom de Dieu lorsqu'il appuya sur la détente. " Les partisans de l'accusation crièrent : " Il ne l'a pas prononcé! " A quoi rétorquèrent les défenseurs : " Si, il l'a dit; il a prononcé avec respect le nom de Dieu! " Et la controverse se poursuivit ainsi un bon moment entre l'accusation et la défense, jusqu'à ce que mes partisans aient paru l'emporter et que le juge assis au fond de la salle tranche le cas : " Il ne savait pas qui il allait tuer et il a dit le nom de Dieu. Laissez-le partir! "

« Les deux hommes qui m'avaient amené dans le hall, me tenant chacun par un bras, me reconduisirent par le même chemin vers la grande obscurité d'où j'étais venu et me laissèrent choir à terre. J'ouvris les yeux et me vis couché parmi des sacs de grain empilés à ma droite et à ma gauche. Par-dessus était tendue une toile de tente pour me

www.islamicbulletin.com

protéger du soleil. C'était, semblait-il, le début de la matinée et je me trouvais apparemment dans un campement établi par mes compagnons. Je pouvais apercevoir au loin nos chameaux brouter sur les pentes d'une colline. Je voulus lever la main, mais une immense fatigue alourdissait mes membres. Un visage s'approcha de moi et je lui dis seulement : " Café... ", car j'entendais tout près le tintement d'un mortier à café. L'homme bondit : " Il parle, il parle! Il revient à lui! " On m'apporta du café chaud et frais moulu. Je demandai à mes compagnons si j'étais demeuré inconscient durant toute la nuit. " Toute la nuit? " dirent-ils, " Non, tu es demeuré inanimé quatre jours entiers. Nous t'avons chargé comme un sac sur un des chameaux et te déchargions pour la nuit. Nous pensions que nous aurions à t'enterrer ici. Mais loué soit Celui qui donne la vie et la reprend, le Vivant qui ne meurt jamais... "

« Tu vois bien, ô mon oncle, qu'il ne faut pas tuer de serpents au coucher du soleil. »

Et bien qu'une moitié de mon esprit continue à ne pas prendre au sérieux le récit de Zayd, l'autre moitié a un peu l'impression de percevoir l'action enchevêtrée de forces invisibles dans la pénombre croissante, comme un tumulte angoissant de sons si subtils que l'oreille ne saurait les capter, ou comme une haleine hostile remplissant l'atmosphère. Et je commence tout de même à ressentir un certain regret d'avoir tué le serpent au coucher du soleil...

2.

Nous nous arrêtons dans l'après-midi aux puits d'Arja pour abreuver nos chameaux. Nous sommes dans un vallon presque circulaire entouré de petites collines. Au centre se trouvent les deux grands puits offrant de l'eau douce en abondance. Chacun est la propriété d'une tribu; celui de l'ouest appartient aux Harb et celui de l'est aux Mutayr. Le sol qui les entoure est aussi dénudé que la paume d'une main, car chaque jour vers midi des centaines de chameaux et de moutons viennent s'y abreuver à partir de pâturages lointains et chaque brin d'herbe qui sort de terre est aussitôt brouté.

Au moment où nous arrivons le vallon est bondé de bétail et de nouveaux troupeaux ne cessent d'apparaître entre les collines inondées de soleil. Autour des puits c'est la presse et la bousculade, car ce n'est pas une petite affaire que d'étancher la soif d'animaux si nombreux. Les bergers tirent l'eau à l'aide de seaux de cuir attachés à de longues cordes, rythmant leur travail sur une mélopée qui synchronise leurs divers mouvements, car les seaux sont fort volumineux et lorsqu'ils sont remplis d'eau ils atteignent un tel poids qu'il faut plusieurs paires de bras pour les faire émerger de la profondeur. Du puits dont nous

www.islamicbulletin.com

sommes le plus près, celui des Mutayr, j'entends les hommes s'adresser aux chameaux en chantant :

Buvez et n'économisez pas l'eau,
Le puits est plein de grâce et n'a pas de fond!

Les hommes sont divisés en deux groupes dont l'un chante la première phrase et l'autre la seconde, répétant les paroles à un tempo rapide, jusqu'à ce que le seau apparaisse au-dessus de la margelle du puits; alors les femmes le saisissent et versent l'eau dans des auges de cuir. Les chameaux se pressent en émettant des mugissements et des ronflements, frémissant d'excitation et s'agglutinant autour des auges sans que la voix des hommes faisant *ho-oïh... hoo-oïh!* ne parvienne à les calmer. Chacun avance son long cou flexible entre ceux des autres ou cherche à leur passer par-dessus de manière à étancher sa soif le plus rapidement possible. C'est une multitude mouvante et turbulente de corps brun clair, brun foncé allant parfois jusqu'au noir, jaune clair ou couleur de miel, et l'air est pénétré de l'âcre odeur de la sueur et de l'urine des animaux. Cependant le seau vient de se remplir une fois encore et les bergers le tirent en s'accompagnant d'un autre couplet :

Rien ne peut étancher la soif des chameaux
Que la grâce de Dieu et l'effort des bergers!

L'eau se remet à couler et les chameaux boivent en se poussant de plus belle alors que les hommes continuent d'appeler et de chanter.

Assis au bord du puits, un vieil homme lève les bras dans notre direction et nous crie :

« Que Dieu vous donne la vie, ô voyageurs! Venez prendre votre part de notre abondance! »

Sur quoi quelques hommes se dégagent de la cohue entourant le puits et viennent vers nous en courant. L'un prend ma chamelle par son licol et la fait s'agenouiller de manière que je puisse plus confortablement mettre pied à terre. De la place est faite aussitôt pour permettre à nos montures de parvenir jusqu'aux auges où les femmes leur versent de l'eau, car notre qualité de voyageurs nous confère une priorité.

« N'est-il pas remarquable de constater, dit Zayd d'un ton pensif, que ces tribus harb et mutayr vivent maintenant si bien en paix quand on songe qu'elles se faisaient la guerre il n'y a pas si longtemps? (En effet trois ans seulement ont passé depuis que les Mutayr s'étaient révoltés contre le roi, alors que les Harb étaient parmi les plus fidèles partisans de celui-ci.) Te souviens-tu, ô mon oncle, la dernière fois que nous étions ici? Nous avions alors dépassé Arja de nuit en décrivant un grand détour pour éviter le point d'eau, car nous n'osions approcher des puits, ne sachant si nous y aurions trouvé des amis ou des ennemis... »

www.islamicbulletin.com

Zayd fait allusion à la grande révolte bédouine de 1928-1929, point culminant d'un drame politique qui avait ébranlé le royaume d'Ibn Saoud jusqu'en ses fondements et auquel je m'étais trouvé mêlé.

Lorsque le rideau se leva en 1927, la paix régnait dans le vaste royaume saoudite. La lutte d'Ibn Saoud pour le pouvoir était terminée. Aucune dynastie rivale ne contestait plus son autorité sur le Nadjd. Il dominait Haïl avec le pays chammar, de même que le Hedjaz d'où, en 1925, il avait chassé la dynastie chérifienne. L'un de ses guerriers les plus fameux était Faysâl ad-Dawish, le redoutable chef bédouin qui lui avait causé tant de difficultés bien des années auparavant. Depuis lors Ad-Dawish s'était abondamment illustré au service du roi, lui prouvant sa loyauté de façon répétée. C'est lui qui, en 1921, fit pour lui la conquête de Haïl. En 1924, il avait mené un raid audacieux jusqu'à l'intérieur de l'Irak d'où la famille chérifienne, protégée par les Britanniques, intriguait contre Ibn Saoud. Il occupa Médine en 1925 et joua un rôle décisif dans la conquête de Djeddah. Et maintenant, en cet été 1927, il se reposait sur ses lauriers dans sa colonie d'Ikhwan d'Artawiyya, à peu de distance de la frontière irakienne.

Depuis de nombreuses années, cette frontière était presque continuellement troublée par des raids de bédouins ayant pour origine des mouvements migratoires de tribus à la recherche de pâturages et d'eau. Cependant une série de traités entre Ibn Saoud et les Britanniques — qui représentaient l'Irak en tant que Puissance mandataire — avaient stipulé qu'il ne devrait pas être fait obstacles à ces migrations jugées nécessaires et qu'aucune fortification ne serait dressée de part et d'autre de la frontière. Dans l'été 1927, pourtant, le gouvernement irakien construisit, près des puits de Bisayya situés sur la frontière, un fort qu'il fit occuper par une garnison et annonça son intention d'en élever d'autres le long de cette même frontière. Cela provoqua une vague de mécontentement parmi les tribus du Nadjd septentrional qui, se voyant coupées des puits dont elles dépendaient entièrement, se sentirent menacées dans leur existence même. Ibn Saoud protesta contre cette violation manifeste des accords en vigueur, mais cela ne lui valut, quelques mois plus tard, qu'une réponse évasive du haut-commissaire britannique en Irak.

Réagissant toujours en homme d'action, Faysâl ad-Dawish se dit : « Il pourrait ne pas être du goût du roi d'entrer en conflit avec les Britanniques, mais moi j'en prendrai le risque. » Donc, fin octobre 1927, il se mit à la tête de ses *Ikhwan* pour aller attaquer et détruire le fort de Bisayya, ne faisant pas de quartier à la garnison irakienne. Des avions anglais apparurent dans le ciel, examinèrent la situation et se retirèrent — contrairement à leur habitude — sans lâcher une seule bombe. Il ne leur aurait pourtant pas été difficile de

www.islamicbulletin.com

repousser l'incursion (ce qu'ils auraient été en droit de faire en vertu des traités en vigueur avec Ibn Saoud) puis de régler le problème des forts par des négociations diplomatiques. Mais le gouvernement anglo-irakien était-il réellement intéressé à un règlement rapide et pacifique de la dispute?

Les tribus du Nadjd septentrional envoyèrent des députations à Ibn Saoud pour chercher à le persuader de faire campagne contre l'Irak. Mais le roi rejeta énergiquement toutes ces demandes, déclara qu'Ad-Dawish avait transgressé ses ordres et ordonna à l'*amîr* de Haïl de surveiller étroitement les régions frontières. En outre il interrompit le versement aux tribus dépendant d'Ad-Dawish des subventions qu'il payait à la plupart des *Ikhwan*. A lui-même il donna l'ordre de rester à Artawiyya et d'y attendre la sentence royale. Il fit informer de ces mesures le gouvernement irakien, précisant qu'Ad-Dawish serait sévèrement puni. Mais en même temps Ibn Saoud demanda que l'Irak observe plus strictement les traités relatifs à la frontière.

Il aurait ainsi été facile d'éviter le conflit. Mais l'affaire en était à ce point lorsque le haut-commissaire britannique fit savoir à Ibn Saoud qu'il allait charger une escadrille d'avions de châtier les *Ikhwan* d'Ad-Dawish (qui avaient depuis longtemps regagné le territoire saoudite) et de « les contraindre à obéir à leur roi ». Comme il n'y avait pas à cette époque de télégraphe à Riyad, Ibn Saoud dépêcha en toute hâte un courrier à Bahrein d'où fut envoyé à Bagdad un télégramme protestant contre les mesures proposées et invoquant les traités qui interdisaient aux deux parties de poursuivre les contrevenants au-delà de la frontière. Il souligna qu'il n'avait aucun besoin de l' « assistance » britannique pour exercer son autorité sur Ad-Dawish et, enfin, avertit qu'une action aérienne britannique sur le territoire du Nadjd aurait de dangereuses répercussions parmi les *Ikhwan* qui étaient déjà suffisamment en émoi.

L'avertissement demeura sans effet. Fin janvier 1928, trois mois après l'incident de Bisayya, une escadrille britannique franchit la frontière et bombarda le territoire nadjdi, semant la ruine et la désolation dans les campements des Mutayr et tuant sans discrimination hommes, femmes, enfants et bétail. Tous les *Ikhwan* du nord préparèrent alors une campagne de revanche contre l'Irak et ce ne fut que grâce au grand prestige d'Ibn Saoud parmi les tribus que le mouvement fut arrêté à temps et ne provoqua rien de plus grave que quelques petites escarmourches de frontière.

Dans l'intervalle les Britanniques avaient tranquillement reconstruit le fort de Bisayya et entrepris d'en édifier deux autres du côté irakien de la frontière.

Convoqué à Riyad, Faysâl ad-Dawish refusa de s'y rendre, faisant valoir que son action était justifiée et avait été lancée dans l'intérêt

www.islamicbulletin.com

même du roi. Son amertume était excitée par des ressentiments personnels. Lui, Faysâl ad-Dawish, qui avait si loyalement et si bravement servi le roi, n'était rien de plus qu'*amîr* d'Artawiyya, localité qui, en dépit du nombre important de ses habitants, était seulement un gros village. Il avait tenu un rôle décisif dans la conquête de Haïl, et pourtant ce n'était pas lui, mais Ibn Musaad, cousin du roi, qui avait été nommé *amîr* de la ville. Pendant la campagne du Hedjaz, c'était lui, Ad-Dawish, qui avait assiégé Médine pendant des mois pour finalement en obtenir la reddition, mais il n'en avait pas non plus été fait l'*amîr*. Le goût passionné mais contrarié qu'il avait pour le pouvoir ne le laissait pas en repos. Il en vint à se dire : « Ibn Saoud appartient à la tribu des Anaza et moi à celle des Mutayr. Je suis d'une lignée aussi noble que la sienne. Pourquoi accepterais-je la supériorité d'Ibn Saoud ? »

De tels raisonnements ont toujours été la malédiction de l'histoire arabe. Personne ne veut admettre qu'un autre le dépasse.

Peu à peu, d'autres chefs d'*Ikhwan* se mirent à oublier tout ce qu'ils devaient à Ibn Saoud. Au nombre de ceux-ci figura Sultan ibn Bujad, cheikh de la puissante tribu des Atayba et *amîr* de Ghatghat, l'un des plus vastes établissements d'*Ikhwan* du Nadjd ; il était le vainqueur de la bataille de Taraba gagnée en 1918 sur les forces du chérif Hussayn, ainsi que le conquérant de Taïf et de la Mecque prises en 1924. Pourquoi devait-il se contenter d'être seulement *amîr* de Ghatghat ? Pourquoi n'avait-il pas été fait *amîr* de la Mecque au lieu d'un fils du roi ? Pourquoi, au moins, ne l'avait-on pas nommé *amîr* de Taïf ? Il se sentait, à l'instar de Faysâl ad-Dawish, évincé de ce qu'il regardait comme son dû. En outre les deux hommes étaient beaux-frères et il était donc logique qu'ils fassent cause commune contre Ibn Saoud.

En automne 1928, le roi convoqua un congrès de chefs et d'oulémas à Riyad en vue de résoudre ces disputes. Presque tous les chefs de tribus s'y rendirent, mais non Ibn Bujad et Ad-Dawish. S'entêtant dans leur opposition, ceux-ci déclarèrent Ibn Saoud hérétique, car n'avait-il pas conclu des traités avec les infidèles et introduit dans le pays des Arabes des instruments du diable tels que des automobiles, le téléphone, des appareils de radio et des avions ? Les oulémas réunis à Riyad déclarèrent unanimement que de telles innovations techniques n'étaient pas seulement autorisées d'un point de vue religieux, mais souhaitables, étant donné qu'elles accroissaient le savoir et la puissance des musulmans. Quant aux traités avec des puissances non musulmanes, on pouvait se fonder sur l'autorité du Prophète pour les regarder comme également souhaitables s'ils procuraient la paix et la liberté à des musulmans.

Mais les deux chefs rebelles poursuivirent leur campagne de dénigrement et éveillèrent des échos complaisants parmi de nombreux *Ikhwan* simples et dénués des connaissances suffisantes pour voir autre

www.islamicbulletin.com

chose que l'influence de Satan dans les actions d'Ibn Saoud. Celui-ci récoltait les fruits amers de son incapacité à répandre l'éducation parmi les *Ikhwan* et à tirer des partis plus positifs de leur ardeur religieuse...

Les steppes du Nadjd bourdonnaient maintenant comme des ruches d'abeilles. De mystérieux émissaires montés sur des chameaux rapides allaient d'une tribu à l'autre. Les chefs se réunissaient secrètement à des puits reculés. Et finalement l'agitation contre le roi éclata en révolte ouverte, entraînant bon nombre d'autres tribus outre les Mutayr et les Atayba. Ibn Saoud fit preuve de patience et voulut se montrer compréhensif. Il dépêcha des messagers aux chefs tribaux récalcitrants et tenta de les raisonner. Mais ce fut en vain. L'Arabie centrale et septentrionale devint le théâtre d'une vaste guérilla. La sécurité publique presque proverbiale qui avait jusque-là régné dans le pays fit place à un chaos qui gagna tout le Nadjd. Des bandes d'*Ikhwan* rebelles le parcouraient en tous sens, attaquant les villages, les caravanes et les tribus restés fidèles au roi.

Après d'innombrables escarmouches entre tribus rebelles et loyales, une bataille décisive fut livrée au printemps 1929 dans la plaine de Sibila, au centre du Nadjd. A la tête d'une importante armée, Ibn Saoud avait en face de lui les Mutayr et les Atayba renforcés par des factions d'autres tribus. La victoire revint au roi. Ibn Bujad se rendit inconditionnellement et fut conduit enchaîné à Riyad. Ad-Dawish était grièvement blessé et on le disait mourant. Ibn Saoud, le plus indulgent de tous les souverains arabes, chargea son médecin personnel d'aller le soigner. Celui-ci, un jeune docteur syrien, diagnostiqua une sérieuse blessure au foie, ne donnant à Ad-Dawish qu'une semaine à vivre. Le roi prit alors sa décision :

« Laissons-le mourir en paix. Il recevra sa punition de Dieu. »

Il ordonna donc que son ennemi blessé fût rendu à sa famille à Artawiyya.

Mais Ad-Dawish était bien loin d'être mourant. Sa blessure n'avait rien de la gravité supposée par le jeune médecin. Au bout de quelques semaines il était suffisamment rétabli pour s'esquiver d'Artawiyya, décidé plus que jamais à prendre sa revanche.

La fuite d'Ad-Dawish donna un élan nouveau à la rébellion. Le bruit courait qu'il était allé quelque part près de la frontière du Koweit pour recruter parmi les tribus de nouveaux alliés qui allaient renforcer ses propres troupes Mutayr représentant toujours une puissance considérable. Au nombre des premiers à se joindre à lui se trouvaient les Ajman, tribu petite mais valeureuse qui vivait dans la province d'Al-Hasa près du golfe Persique. Leur cheikh, Ibn Hadhlayn, était l'oncle maternel de Faysâl ad-Dawish. En outre les relations des Ajman avec Ibn Saoud étaient dénuées de chaleur. Plusieurs années auparavant ils

www.islamicbulletin.com

avaient tué Saad, frère cadet du roi et, redoutant des représailles, avaient émigré à Koweït. Ibn Saoud devait par la suite leur pardonner et les autoriser à regagner le territoire de leurs ancêtres, mais un vieux ressentiment continuait à les tenailler. Il en jaillit une flambée d'hostilité ouverte comme effet d'un épisode sanglant : au cours de négociations en vue d'un arrangement définitif, le chef des Ajman et plusieurs membres de sa suite furent traîtreusement assassinés dans le camp du fils de l'*amîr* d'Al-Hasa qui était aussi un parent d'Ibn Saoud.

La conclusion de l'alliance entre les Ajman et les Mutayr alluma de nouvelles étincelles dans les tribus Atayba du Nadjd central. Après la capture d'Ibn Bujad, leur *amîr,* ils s'étaient regroupés sous l'autorité d'un chef nouveau et se soulevaient une fois de plus contre le roi, obligeant celui-ci à distraire le gros de ses forces du nord vers le centre du Nadjd. La lutte qui en résulta fut rude, mais Ibn Saoud reprit lentement le dessus. Il l'emporta successivement sur les différents groupes des Atayba jusqu'à ce qu'ils finissent par offrir leur reddition. Lors d'une rencontre dans un village à mi-chemin entre Riyad et la Mecque, leurs cheikhs promirent au roi de lui demeurer loyal. Et, de nouveau, le roi leur pardonna dans l'espoir d'avoir enfin les mains libres contre Ad-Dawish et le reste des rebelles dans le nord. Mais à peine était-il de retour à Riyad que les Atayba rompaient de nouveau leur engagement et reprenaient les hostilités. Ce fut alors une lutte à outrance. Les Atayba furent vaincus pour la troisième fois et presque décimés. Avec la destruction totale de la colonie d'*Ikhwan* de Ghatghat, ville plus grande que Riyad, l'autorité du roi fut rétablie dans le Nadjd central.

Entre-temps la lutte se poursuivait dans le nord. Faysâl ad-Dawish et ses alliés étaient maintenant solidement retranchés dans les environs de la frontière. Agissant pour le roi, Ibn Musaad, *amîr* de Haïl, lançait contre lui des attaques répétées. A deux reprises on annonça qu'Ad-Dawish avait été tué, mais l'une et l'autre fois la nouvelle se révéla fausse. Il vivait bel et bien, s'entêtant dans son opposition sans compromis. Son fils aîné et sept cents de ses guerriers étaient tombés au combat. Mais il continuait à guerroyer. Alors il fallut bien se poser la question : d'où Ad-Dawish recevait-il l'argent qui, même en Arabie, est indispensable pour faire la guerre? D'où venaient ses armes et ses munitions?

On chuchotait de plus en plus fréquemment que le rebelle, naguère critique si véhément des relations d'Ibn Saoud avec les « infidèles », traitait maintenant lui-même avec les Britanniques. La rumeur ajoutait qu'il se rendait fréquemment à Koweit et les gens se disaient qu'il n'était pas possible de le faire à l'insu des autorités britanniques. N'y avait-il pas lieu de penser que les troubles au pays d'Ibn Saoud ne correspondaient que trop bien aux intérêts de celles-ci?

www.islamicbulletin.com

Dans l'été 1929, à Riyad, un soir que j'étais allé me coucher tôt et que je lisais, avant de m'endormir, un livre sur les dynasties de l'Oman, Zayd entra brusquement dans ma chambre :

« Il y a ici un homme du *Shuyukh.* Il voudrait te voir immédiatement. »

Je me rhabillai à la hâte et me rendis au palais. Ibn Saoud m'attendait dans son appartement privé, assis les jambes croisées sur un divan et entouré de piles de journaux. Il tenait et lisait un quotidien du Caire. Il répondit brièvement à ma salutation et, sans interrompre sa lecture, me fit asseoir sur le divan à côté de lui. Au bout d'un moment il leva les yeux, jeta un regard sur l'esclave qui se tenait à la porte et lui fit signe d'un geste de la main de nous laisser seuls. Dès que l'esclave eut refermé la porte derrière lui, le roi posa le journal et me regarda un instant de derrière ses verres de lunettes comme s'il ne m'avait pas vu depuis longtemps (j'avais pourtant passé le matin même quelques heures en sa compagnie).

« Occupé à écrire ?

— Non, ô homme à la longue vie. Je n'ai rien écrit depuis des semaines.

— Ils étaient intéressants ces articles que tu avais écrits sur nos problèmes de frontière avec l'Irak. »

Il faisait allusion à une série de dépêches que j'avais adressées près de deux mois auparavant à mes journaux européens. Certaines avaient aussi paru dans un journal du Caire où, comme je m'en flattais, elles avaient contribué à clarifier une situation très embrouillée. Connaissant le roi, j'étais sûr qu'il ne parlait pas au hasard, mais avait une idée bien définie à l'esprit. Je gardai donc le silence en attendant la suite. Et la suite vint :

« Peut-être voudrais-tu écrire davantage sur les événements du Nadjd, sur cette rébellion et sur ce qu'elle laisse présager. » On sentait de la passion dans sa voix lorsqu'il poursuivit : « La dynastie chérifienne me hait. Ces fils de Hussayn qui règnent maintenant en Irak et en Transjordanie me haïront toujours, parce qu'ils ne peuvent oublier que je leur ai pris le Hedjaz. Ils voudraient voir mon royaume se disloquer, car ils pourraient alors retourner au Hedjaz... et leurs amis, qui prétendent être également mes amis, n'en seraient pas mécontents... Ce n'est pas pour rien qu'ils ont construit ces forts : ils *voulaient* me causer des difficultés et me repousser à distance de la frontière... »

Derrière les paroles d'Ibn Saoud, je croyais percevoir des sons confus et fantomatiques, bruits de trains roulant sur des voies ferrées qui, aujourd'hui encore imaginaires, pourraient bien devenir réelles demain : spectre du chemin de fer britannique Haïfa-Bassora. Il y avait des années que circulaient des rumeurs sur de tels projets. On savait

www.islamicbulletin.com

bien que les Britanniques se préoccupaient d'assurer la sécurité de la « voie terrestre des Indes ». A cet égard, leurs mandats sur la Palestine, la Transjordanie et l'Irak prenaient tout leur sens. Un chemin de fer reliant la Méditerranée au golfe Persique n'aurait pas seulement été un nouvel élément fort important des communications impériales de la Grande-Bretagne, mais aurait aussi offert une protection supplémentaire à l'oléoduc qui devait être construit de l'Irak à Haïfa à travers le désert de Syrie. D'autre part une voie ferrée directe reliant Haïfa à Bassora aurait dû emprunter le territoire des provinces nord-est d'Ibn Saoud — et le roi n'aurait jamais donné son accord. N'était-il pas possible que la construction de forts le long de la frontière entre l'Irak et le Nadjd, et cela en violation flagrante de tous les traités en vigueur, représente la première phase d'un plan soigneusement élaboré afin de susciter suffisamment de troubles dans cette zone critique pour « justifier » l'établissement d'un petit État-tampon semi-indépendant et plus docile envers les Britanniques ? Faysâl ad-Dawish aurait pu entrer dans cette combinaison aussi bien qu'un membre de la famille chérifienne ou peut-être mieux encore, car il était Nadjdi et avait beaucoup de partisans parmi les *Ikhwan*. Son fanatisme religieux n'était qu'un masque pour tous ceux qui connaissaient son passé. Il ne désirait rien d'autre que le pouvoir. Il ne faisait pas de doute que, laissé à lui-même, il n'aurait pas pu tenir si longtemps contre Ibn Saoud. Alors, il n'était donc pas laissé à lui-même ?

Après une longue pause, le roi poursuivit :

« Je me suis interrogé, comme tout le monde, sur les fournitures d'armes et de munitions dont Ad-Dawish semble disposer. Elles lui parviennent en grandes quantités et il a aussi beaucoup d'argent, d'après ce qui m'a été rapporté. Je voudrais savoir si tu ne serais pas désireux d'écrire quelque chose là-dessus, je veux dire sur les mystérieuses sources d'approvisionnement à la disposition d'Ad-Dawish. J'ai mes soupçons à ce sujet et il s'agit peut-être plus que de soupçons. Mais je voudrais que tu mènes ta propre enquête et que tu fasses toutes les constatations que tu pourras, car, après tout, je pourrais tout de même me tromper. »

Voilà donc de quoi il s'agissait. Bien que le roi ait parlé sur le ton non conventionnel d'une conversation, il était clair qu'il avait pesé chacun de ses mots avant de les exprimer. Je le regardai avec intensité. Son visage, si grave un instant auparavant, s'éclaira d'un large sourire. Il mit la main sur mon genou et le secoua :

« Je voudrais, ô mon fils, que tu te renseignes par toi-même — je dis bien : par toi-même — sur la provenance des fusils et des munitions d'Ad-Dawish ainsi que sur celle de l'argent dont il fait tant de largesses. Il n'y a guère de doute dans mon esprit, mais je voudrais que quelqu'un comme toi, quelqu'un qui ne soit pas directement mêlé à l'affaire, fasse savoir au monde quelle réalité tortueuse se cache derrière

www.islamicbulletin.com

la rébellion d'Ad-Dawish... Je crois que tu seras capable de découvrir la vérité. »

Ibn Saoud savait ce qu'il faisait. Il a toujours su que je l'aimais. Bien que j'aie souvent été en désaccord avec sa politique et n'en aie jamais fait mystère, il m'a toujours gardé sa confiance et m'a souvent consulté. Il ne m'en a voulu que plus de bien, me semble-t-il, sachant que je n'ai attendu de lui aucun profit personnel et que je n'aurais pas accepté de fonction dans son gouvernement, car je préfère la liberté. Ainsi, en cette mémorable soirée de l'été 1929, il me demandait simplement d'aller élucider l'enchevêtrement d'intrigues politiques derrière la rébellion des *Ikhwan,* mission qui comportait probablement des risques personnels et ne pourrait certainement pas être menée à chef sans de pénibles efforts.

Mais le *Shuyukh* ne fut pas déçu de mes réactions. Mise à part mon affection pour lui et pour son pays, la tâche dont il me chargeait semblait annoncer une aventure excitante, sans parler de la possibilité d'un « scoop » journalistique.

« Ton ordre soit sur mes yeux et sur ma tête, ô homme à la longue vie, répondis-je immédiatement. Je ferai certainement ce que je pourrai.

— Je n'en doute pas, ô Muhammad, et j'attends de toi que tu gardes le secret sur ta mission. Mais elle peut être dangereuse. Alors qu'en sera-t-il de ta femme ? »

Ma femme était une fille de Riyad que j'avais épousée l'année précédente. Mais je pus rassurer le roi à son sujet :

« Elle ne pleurera pas, ô Imâm. Aujourd'hui justement je pensais à en divorcer. Il ne semble pas que nous puissions bien nous accorder. »

Ibn Saoud sourit en connaissance de cause, car le divorce ne lui était pas une chose étrangère.

« Mais qu'en sera-t-il des autres gens qui te sont proches ?

— Personne, je crois, ne prendra mon deuil si quelque chose devait m'arriver, à l'exception, naturellement, de Zayd. Mais il m'accompagnera de toute façon et tout ce qui me touchera le touchera lui aussi.

— Tant mieux, répondit le roi. Mais tiens, avant que j'oublie : tu auras besoin de quelques fonds pour ton entreprise. » Et glissant la main sous le coussin auquel il s'appuyait, il en sortit une bourse qu'il jeta dans ma main. Son poids me fit tout de suite deviner qu'elle était pleine de souverains d'or. Et je me souviens de m'être dit : Avant même de me poser la question, il était tout à fait sûr que j'allais accepter sa suggestion... !

De retour chez moi, je dis à Zayd qui m'attendait :

« Zayd, si je te demande de m'accompagner dans une expédition qui peut se révéler dangereuse, viendras-tu ? »

Zayd répondit :

www.islamicbulletin.com

« Crois-tu, ô mon oncle, que je te laisserais partir seul, quel que puisse être le danger? Mais où allons-nous?

— Nous allons chercher à savoir d'où Ad-Dawish reçoit ses armes et son argent. Mais le roi insiste pour que personne n'en sache quoi que ce soit avant la fin de la mission. Tu dois donc être sur tes gardes. »

Zayd ne prit même pas la peine de me rassurer sur ce point mais aborda une question plus pratique :

« Nous ne pourrons tout de même pas interroger Ad-Dawish ou ses hommes. Alors comment faudra-t-il s'y prendre? »

En sortant du palais j'avais déjà ruminé ce problème. Il me paraissait que le meilleur point de départ serait l'une des villes du Nadjd central où séjournaient de nombreux marchands qui avaient des relations étroites avec l'Irak et le Koweit. Finalement je portai mon choix sur Shaqra, chef-lieu de la province du Washm, à environ trois jours de Riyad, où mon ami Abd ar-Rahman as-Siba'i devait pouvoir m'aider.

Le jour suivant se passa en préparatifs. Comme je voulais éviter d'attirer l'attention, je prévins Zayd de ne pas aller s'approvisionner, comme nous le faisions habituellement, aux magasins royaux, mais d'acheter au bazar tout ce dont nous aurions besoin. Au soir Zayd avait rapporté le ravitaillement nécessaire : vingt livres de riz, autant de farine pour le pain, une petite outre contenant du beurre clarifié, des dattes, des grains de café et du sel. Il avait aussi fait l'acquisition de deux outres à eau neuves, d'un seau de cuir et d'une corde en poil de chèvre assez longue pour les puits les plus profonds. Nous étions déjà suffisamment pourvus en armes et en munitions. Nous bourrâmes nos sacoches de selle de vêtements de rechange et chacun de nous portait une lourde *abaya* qui, avec les couvertures de nos selles, devaient suffire à nous garantir de la fraîcheur des nuits. Nos chamelles, qui avaient passé au pâturage plusieurs semaines, étaient en excellente condition. Celle que j'avais récemment offerte à Zayd était un animal de course de l'Oman extrêmement rapide, alors que je montais un vieux et superbe pur sang du nord qui avait une fois appartenu au dernier *amîr* rachidi de Haïl et m'avait été donné par Ibn Saoud.

Nous quittâmes Riyad à la nuit tombante. A l'aube nous avions atteint Wadi Hanifa, profond lit de rivière à sec entre des collines escarpées. C'était le théâtre de la bataille décisive livrée plus de treize siècles auparavant entre les forces musulmanes d'Abou Bakr successeur du Prophète et premier calife de l'Islam, et celles du « faux prophète » Musaylima qui s'était opposé aux musulmans pendant plusieurs années. La bataille avait marqué la victoire finale de l'Islam en Arabie centrale. De nombreux compagnons du Prophète y furent tués et leurs tombeaux sont toujours visibles sur les pentes rocheuses du *wadi*.

Dans la matinée nous passâmes par les ruines d'Ayayna, autrefois ville importante et populeuse qui s'étendait le long du Wadi Hanifa. Les vestiges du passé s'apercevaient entre des rangées de tamaris : murs

www.islamicbulletin.com

de maisons effondrées, colonnes décrépites d'une mosquée, ruines d'un palais, tout cela parlant d'un style architectural plus évolué et plus gracieux que celui des simples constructions de pisé que l'on aperçoit dans le Nadjd d'aujourd'hui. On dit qu'il y a cent cinquante ou deux cents ans, tout le cours du Wadi Hanifa de Dar'iyya (ancienne capitale de la dynastie d'Ibn Saoud) jusqu'à Ayayna, représentant une distance de près de vingt-cinq kilomètres, n'était qu'une seule ville; et lorsqu'un fils naissait à l'*amîr* de Dar'iyya, la nouvelle de sa naissance, transmise par les femmes d'un toit à un autre, atteignait au bout de quelques minutes l'extrémité d'Ayayna. L'histoire du déclin d'Ayayna est si enveloppée de légendes qu'il est difficile d'en discerner les faits réellement historiques. Le plus probable est que la ville fut détruite par le premier prince saoudite lorsqu'il refusa d'accepter l'enseignement de Muhammad ibn Abd al-Wahhab. Mais selon la légende wahhabite, tous les puits d'Ayayna, en signe de la colère de Dieu, s'asséchèrent en une seule nuit, obligeant les habitants à quitter la ville.

Le troisième jour à midi nous aperçûmes les remparts et les bastions de pisé de Shaqra, ainsi que les hauts palmiers dominant ses maisons. Nous cheminions parmi des vergers et le long de rues vides de monde et ce fut alors seulement que nous nous souvînmes que nous étions un vendredi et que tous les hommes devaient être à la mosquée. Nous apercevions parfois une femme enveloppée de la tête au pied dans une *abaya* noire; elle sursautait à la vue des étrangers et, d'un mouvement rapide et timide, se couvrait le visage de son voile. Des enfants jouaient çà et là à l'ombre des maisons. Une copieuse chaleur pesait sur la cime des palmiers.

Nous allâmes directement à la maison de mon ami Abd ar-Rahman as-Siba'i qui, à cette époque, avait la charge du *bayt al-mal*, c'est-à-dire du trésor de la province. Nous mîmes pied à terre devant le portail ouvert et Zayd appela à l'intérieur de la cour « *Ya walad!* » (" ô garçon! "). Un jeune serviteur sortit de la maison et Zayd annonça :

« Des hôtes sont là! »

Alors que Zayd et le garçon étaient occupés à desseller les chameaux dans la cour, je pris place dans le *qahwa* d'Abd ar-Rahman où un autre serviteur ne tarda pas à faire du feu sous les cafetières de laiton disposées dans l'âtre. J'avais à peine avalé la première gorgée que des voix se firent entendre de la cour, questions et réponses se succédant : le maître de maison était arrivé. Déjà dans l'escalier mais encore invisible, il me cria des souhaits de bienvenue puis apparut les bras ouverts dans l'embrasure de la porte. C'était un homme petit et délicat avec une courte barbe brun clair et des yeux profonds exprimant le sens de l'humour dans un visage souriant. En dépit de la chaleur il portait un manteau de fourrure sous son *abaya*. C'était l'une des possessions auxquelles il tenait le plus. Il ne se lassait jamais de raconter à tous ceux qui n'en connaissaient pas encore l'histoire que ce manteau de fourrure

www.islamicbulletin.com

avait appartenu au chérif Hussayn, l'ancien roi du Hedjaz, et qu'il lui était tombé entre les mains, à lui Abd ar-Rahman, lors de la conquête de la Mecque en 1924. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu sans ce manteau.

Il m'embrassa chaleureusement et, se soulevant sur la pointe des pieds, me baisa les deux joues :

« *Ahlan wa-sahlan wa marhaba !* Sois le bienvenu dans cette modeste maison, ô mon frère. Heureuse est l'heure qui t'amène ici ! »

Vinrent alors les questions habituelles : D'où viens-tu et où vas-tu ? Comment se porte le roi ? A-t-il plu alors que tu étais en chemin ou au moins as-tu entendu parler de pluie quelque part ? Ce fut l'échange traditionnel des nouvelles arabes. Je dis que ma destination était Anayza, dans le Nadjd central, ce qui n'était pas tout à fait vrai mais aurait pu l'être.

Dans ses plus jeunes années, Abd ar-Rahman avait été très actif dans les échanges commerciaux entre le Nadjd et l'Irak et connaissait donc parfaitement Bassora et Koweit. Il ne fut pas très difficile de le faire parler de ces villes et des gens qui s'y étaient récemment rendus (car il me semblait que, Faysâl ad-Dawish se trouvant si près de la frontière de Koweit, on aurait dû pouvoir obtenir soit dans cette localité, soit à Bassora, des informations sur ses sources d'approvisionnement). J'appris qu'un membre de la famille bien connue Al-Bassam d'Anayza, que je connaissais depuis longtemps, avait peu auparavant passé par Koweit en revenant de Bassora et que, ne voulant pas s'exposer aux aléas d'un voyage à travers un territoire infesté de rebelles, avait rejoint le Nadjd *via* Bahrein. Il se trouvait justement à Shaqra et, si je le souhaitais, Abd ar-Rahman le ferait demander. En effet, en vertu d'une vieille coutume arabe, c'est le nouveau venu qui doit recevoir les visites plutôt que d'aller les faire lui-même. Abdullah al-Bassam vint donc nous voir peu après au *qahwa* d'Abd ar-Rahman.

Bien qu'il appartînt à la famille commerçante peut-être la plus importante de tout le Nadjd, Abdullah lui-même n'était pas un homme riche. Sa vie avait été remplie de hauts et de bas — surtout de bas — qui lui étaient survenus non seulement au Nadjd, mais aussi au Caire, à Bagdad, à Bassora, à Koweit, à Bahrein et à Bombay. Il connaissait chaque personne qui représentait quelque chose dans chacune de ces places et entretenait dans sa tête rusée une provision de renseignements sur tout ce qui se passait dans les pays arabes. Je lui dis que j'avais été chargé par une maison allemande d'étudier les possibilités d'importer des machines agricoles à Koweit et à Bassora et, la commission offerte étant substantielle, j'étais très désireux de savoir quel marchand de l'une ou l'autre de ces deux villes pourrait s'intéresser à une telle proposition. Al-Bassam prononça quelques noms puis ajouta :

« Je suis sûr que certains koweitiens s'intéresseront à ton affaire. Ils n'arrêtent pas d'importer toutes sortes de choses de l'étranger et, à

www.islamicbulletin.com

l'heure actuelle, le commerce semble particulièrement florissant, si florissant que de grosses cargaisons de *riyals* d'argent arrivent presque chaque jour venant tout droit de Trieste. »

La mention des *riyals* d'argent me fit sursauter. Le *riyal* dont il était question était le thaler Marie-Thérèse qui, à côté des devises officielles arabes, constituait la principale monnaie utilisée pour les échanges commerciaux dans toute la Péninsule. Il était frappé à Trieste et vendu au prix du métal plus un petit droit de monnayage payé aux divers gouvernements ainsi qu'à quelques commerçants particulièrement importants possédant de gros intérêts chez les bédouins, car ceux-ci répugnaient à accepter de la monnaie de papier, ne prenant que de l'or ou de l'argent, avec une préférence pour les thalers Marie-Thérèse. Le fait que les marchands koweitiens importaient de fortes quantités de ces pièces semblait être l'indice d'un mouvement d'affaires intense entre eux et les bédouins.

« Pourquoi, demandai-je à Al-Bassam, les marchands koweitiens importent-ils des *riyals* justement maintenant?

— Je ne sais pas, répondit-il avec une nuance de perplexité dans la voix. Ils parlent d'achats de viande de chameau chez les bédouins proches de Koweit pour la revendre en Irak où les prix sont élevés à l'heure actuelle; cependant je ne vois pas bien comment ils peuvent s'attendre à trouver tant de chameaux dans les steppes des environs de Koweit par ces temps troublés... Je penserais plutôt, ajouta-t-il en riant, qu'il serait plus profitable d'acheter en Irak des chameaux pour la monte et de les vendre à Ad-Dawish et à ses hommes, mais, évidemment, Ad-Dawish n'aurait pas l'argent pour les payer... »

Ne l'avait-il vraiment pas?

Le soir, en nous retirant dans la chambre que notre hôte avait mise à notre disposition, je tirai Zayd dans un coin et lui dis :

« Nous allons à Koweit.

— Cela ne sera pas facile, ô mon oncle, » répondit Zayd, cependant que la lueur de son regard disait plus éloquemment que des mots qu'il était tout prêt à entreprendre quelque chose qui non seulement ne serait pas facile, mais extrêmement dangereux. Ce ne serait naturellement que jeu d'enfant de voyager à travers un pays contrôlé par des troupes et des tribus fidèles au roi, mais, avant d'atteindre la frontière du Koweit, nous aurions à franchir au moins cent soixante kilomètres où nous serions entièrement livrés à nous-mêmes dans un territoire sillonné par les rebelles Mutayr et Ajman. Nous aurions pu évidemment nous rendre à Koweit en passant par Bahrein, mais cela aurait nécessité un visa des autorités britanniques et exposé tous nos mouvements à une surveillance étroite. La même objection pouvait être faite à un voyage consistant à passer par Al-Jawf puis par le désert de Syrie et l'Irak d'où nous aurions gagné Koweit, car il aurait été trop optimiste d'espérer échapper à tous les postes de contrôle en Irak. Il n'y

www.islamicbulletin.com

avait donc pas d'autre solution que de prendre la voie la plus directe d'ici à Koweit. Quant à savoir comment pénétrer dans la ville sans se faire remarquer, c'était une question à laquelle on ne pouvait guère répondre pour le moment. Nous la réservâmes donc à l'avenir, comptant sur notre bonne étoile et espérant avoir de la chance.

Abd ar-Rahman as-Siba'i aurait voulu que je passe quelques jours avec lui, mais, comme je faisais valoir l'urgence de mes affaires, il nous laissa partir le matin suivant après avoir ajouté à nos provisions une quantité de viande sèche de chameau, excellent supplément à l'ordinaire plutôt monotone qui nous attendait. Il insista aussi pour que je revienne le visiter à mon retour, à quoi, en vérité, je ne pus répondre que « *Inshâ-Allah,* si Dieu veut ».

De Shaqra, nous fîmes route vers le nord-est pendant quatre jours sans rien rencontrer d'anormal. Une seule fois nous fûmes arrêtés par un détachement de bédouins Awazim loyaux dépendant des forces de l'*amîr* Ibn Musaad, mais ma lettre ouverte du roi les rassura immédiatement et, après l'habituel échange de nouvelles du désert, nous poursuivîmes notre chemin.

Avant l'aube du cinquième jour nous approchions d'une région sur laquelle le bras d'Ibn Saoud n'étendait plus son pouvoir. Il n'était plus question désormais de voyager de jour; nous ne trouverions notre sécurité que dans l'obscurité et la circonspection.

Nous installâmes notre bivouac dans un petit ravin qui s'y prêtait opportunément non loin du grand Wadi ar-Rumma, lit d'une rivière à sec traversant l'Arabie du nord en direction du fond du golfe Persique. D'épais buissons d'*arfaj* poussaient par-dessus le ravin, ce qui nous offrait un couvert dans la mesure où nous nous tenions assez près de sa paroi presque verticale. Après avoir entravé nos chameaux, nous leur donnâmes à manger un mélange de farine grossière d'orge et de noyaux de dattes, évitant ainsi de devoir les laisser pâturer, et nous attendîmes la tombée de la nuit. Nous n'osions pas allumer de feu, car, même en plein jour, la fumée nous aurait trahis. Il nous fallut ainsi nous contenter d'un repas composé de dattes et d'eau claire.

L'opportunité de ces précautions apparut avec évidence lorsque, tard dans l'après-midi, parvinrent à nos oreilles les échos d'un chant de marche bédouin. Nous saisîmes les museaux de nos chameaux pour les empêcher de ronfler ou de blatérer, et nous nous serrâmes, carabine en main, contre la paroi protectrice du ravin.

Le chant devenait plus distinct à mesure qu'approchaient les chameliers inconnus. Nous pouvions déjà saisir les paroles *La ilaha ill'Allah, la ilaha ill'Allah* — « Il n'est de dieu que Dieu, il n'est de dieu que Dieu » — par lesquelles les *Ikhwan* remplacent habituellement les chants de route plus profanes des bédouins « non réformés ». Il s'agissait d'*Ikhwan* sans aucun doute et, dans cette région, ces *Ikhwan* ne pouvaient être qu'hostiles. Ils apparurent au bout d'un instant sur la

www.islamicbulletin.com

crête d'une éminence, juste au-dessus de la paroi du ravin. C'était un groupe de huit à dix chameliers avançant lentement en file indienne et se détachant sur le ciel de l'après-midi; chacun portait le turban blanc des *Ikhwan* sur sa *kufiyya* pied-de-poule rouge et blanc, avec deux bandoulières à travers la poitrine et une carabine accrochée à la selle. Les hommes de cette inquiétante escouade se balançaient en avant et en arrière suivant le rythme de la démarche de leurs montures et celui des grandes paroles dont ils faisaient un discutable usage, *La ilaha ill'Allah*... Leur vue était impressionnante et pathétique à la fois. Pour ces hommes, la foi signifiait manifestement plus que toute autre chose dans la vie. Ils croyaient lutter pour la pureté de cette foi et pour la plus grande gloire de Dieu, ne sachant pas que leur ferveur et leurs aspirations avaient été attelées aux ambitions d'un chef sans scrupule et avide de pouvoir personnel...

De notre point de vue, ils étaient du « bon » côté du ravin, car, s'ils avaient passé de l'autre, ils nous auraient aperçus aussi distinctement que nous pouvions les voir de dessous le couvert des buissons. Lorsque, toujours à la cadence de la profession de foi que leurs lèvres répétaient, ils disparurent derrière la colline, nous eûmes un soupir de soulagement.

« Ils sont comme des djinns, murmura Zayd. Oui, comme les djinns qui ne connaissent ni les joies de la vie, ni la crainte de la mort... Ils sont braves et leur foi est grande, personne ne saurait le nier, mais ils ne rêvent que de sang, de mort et de paradis... »

Et, comme un défi au puritanisme morose des *Ikhwan,* il se mit à chanter, *sotto voce,* un chant syrien d'amour très terrestre : « O toi, fille à la chair dorée... »

Dès qu'il fit assez sombre, nous reprîmes notre marche furtive en direction de la lointaine Koweit.

« Regarde là-bas, ô mon oncle! s'exclama soudain Zayd. Du feu! »

Ce feu était trop petit pour être celui d'un campement de bédouin. Était-ce peut-être un berger solitaire? Mais quel berger aurait osé allumer du feu dans ces parages s'il n'était pas des rebelles? En tout cas il valait mieux tirer la chose au clair. Si c'était un homme seul, nous pouvions aisément en faire façon et en obtenir éventuellement de précieux renseignements sur les mouvements ennemis dans la région.

Le sol était sablonneux et les pieds de nos chameaux ne firent presque pas de bruit quand nous approchâmes du feu. A sa lueur nous pouvions maintenant discerner la forme accroupie d'un bédouin solitaire. Il semblait scruter l'obscurité dans notre direction puis, comme s'il avait été satisfait de ce qu'il avait aperçu, il se leva sans hâte, se croisa les bras devant la poitrine, peut-être pour faire comprendre

www.islamicbulletin.com

qu'il n'était pas armé, et, calmement, sans la moindre apparence de crainte, nous attendit.

« Qui es-tu? » demanda rudement Zayd, la carabine braquée sur l'étranger en guenilles.

Le bédouin sourit et répondit d'une voix sonore et profonde :

« Je suis un Sulubbi... »

La raison de son calme nous devenait maintenant évidente. La tribu (ou plutôt le groupe de tribus) étrange, d'un type un peu tsigane, à laquelle il appartenait n'avait jamais pris part aux guerres presque incessantes des bédouins d'Arabie. Ennemis de personne, ces gens n'étaient attaqués par personne.

Les *Sulubba* (singulier : *Sulubbi*) sont demeurés jusqu'à maintenant une énigme pour tous les explorateurs. Personne ne connaît vraiment leur origine. Il est certain qu'ils ne sont pas arabes. Leurs yeux bleus et leurs cheveux brun clair font contraste avec leur teint brûlé du soleil et maintiennent le souvenir de régions septentrionales. Les anciens historiens arabes nous disent qu'ils descendent de Croisés faits prisonniers par Saladin et emmenés en Arabie, qui devinrent plus tard musulmans. Certes, on trouve dans le nom Sulubba la même racine que dans le mot *salib,* « croix » et dans *salibi,* « Croisé ». Il est difficile de dire si cette étymologie est correcte. En tout cas les bédouins regardent les Sulubba comme des non-Arabes et les traitent avec une tolérance un peu teintée de mépris. Ils expliquent ce mépris, qui contraste avec le sens généralement si prononcé qu'ont les Arabes de l'égalité humaine, en soutenant que ces gens ne sont pas vraiment musulmans par conviction et qu'ils ne vivent pas comme des musulmans. Ils font remarquer que les Sulubba ne se marient pas, pratiquant la promiscuité « comme des chiens » sans même prendre égard aux relations consanguines, et qu'ils mangent de la charogne, ce que les musulmans considèrent comme impur. Mais il pourrait s'agir là d'une argumentation *post factum.* Pour ma part je serais plutôt enclin à penser que la constatation du particularisme racial des Sulubba a poussé le bédouin, qui possède un sens de la race très développé, à tracer un cercle magique de mépris autour d'eux, comme une défense instinctive contre les mélanges de sang, ce qui aurait pu être tentant dans le cas particulier; en effet, presque sans exception, les Sulubba sont beaux, plus grands que la plupart des Arabes et d'une remarquable régularité de traits; leurs femmes sont spécialement jolies et douées d'une grâce légère dans leur corps et leurs mouvements.

Cependant, quel qu'en soit la cause, le mépris du bédouin pour les Sulubba leur a donné la sécurité. En effet, quiconque les attaque ou leur porte préjudice est regardé par les siens comme ayant failli à l'honneur. En plus de cela, les Sulubba sont hautement estimés de tous les habitants du désert comme vétérinaires, selliers, rétameurs et forgerons. Car le bédouin, tout en dédaignant trop les métiers

www.islamicbulletin.com

artisanaux pour les pratiquer lui-même, en a pourtant besoin et les Sulubba lui sont utiles à cet égard. Ils sont en outre de bons éleveurs de bétail et possèdent dans l'art de la chasse une incontestable maîtrise. Leur habileté à déchiffrer les traces d'animaux est légendaire et les seuls qui puissent en cela se mesurer avec eux sont les bédouins Al Murra qui vivent aux confins septentrionaux du Quartier Vide (*Rub'al-Khali*).

Soulagé de constater que notre nouvelle connaissance était un Sulubbi, je luis dis franchement que nous étions des hommes d'Ibn Saoud, aveu qui n'était pas imprudent étant donné le respect que ces gens ont de l'autorité, et je lui demandai d'éteindre son feu. Cela fait, nous nous installâmes par terre pour une conversation prolongée.

Il ne put pas nous apprendre grand-chose sur la disposition des forces d'Ad-Dawish, car, dit-il, « elles sont constamment en mouvement, comme des djinns, et ne s'attardent jamais longtemps au même endroit ». Ses remarques permettaient pourtant de supposer qu'aucune importante concentration d'*Ikhwan* hostiles ne devait alors se trouver dans les parages immédiats, bien que de petits groupes fussent sans cesse en train de traverser le désert en tous sens.

Une idée me vint : ne pourrions-nous pas utiliser l'instinct du Sulubbi pour la chasse et son habileté à reconnaître les sentiers pour nous guider jusqu'à Koweit ?

« As-tu déjà été à Koweit ? » lui demandai-je.

Le Sulubbi se mit à rire. « Bien des fois. J'y ai vendu des peaux de gazelle, du beurre clarifié et de la laine de chameau. Il y a dix jours seulement que j'en suis revenu.

— Alors tu pourrais peut-être nous guider d'ici à Koweit ? Je veux dire, nous guider de telle sorte que nous évitions en route toute rencontre avec des *Ikhwan ?* »

Le Sulubbi pesa la question un instant, puis il répondit avec hésitation :

« Je pourrais le faire, mais ce serait dangereux pour moi si les *Ikhwan* m'attrapaient en ta compagnie. Évidemment, je pourrais, mais... mais cela te coûterait cher.

— Combien ?

— Eh bien... — et je perçus un tremblement d'avidité dans sa voix — eh bien, ô mon maître, si tu pouvais me donner cent *riyals,* je pourrais te guider jusqu'à Koweit toi et ton ami de telle sorte que personne, à part les oiseaux du ciel, ne puisse jeter un regard sur nous. »

Cent *riyals* équivalaient à dix souverains d'or. C'était ridiculement peu compte tenu de ce que cela signifiait pour nous. Mais, de toute sa vie, le Sulubbi n'avait probablement jamais eu autant d'argent entre les mains.

« Je te donnerai cent riyals, vingt maintenant et le reste quand nous atteindrons Koweit. »

www.islamicbulletin.com

L'homme qui allait être notre guide ne s'était manifestement pas attendu à une acceptation aussi aisée de sa demande. Peut-être regretta-t-il de ne pas avoir fait un prix plus élevé, car, après avoir réfléchi, il ajouta :

« Mais qu'en sera-t-il de mon chameau? Si je vais avec vous jusqu'à Koweit et fais ensuite le voyage de retour, le pauvre animal sera complètement épuisé. Et je n'en possède pas d'autre... »

Voulant éviter de prolonger la négociation, je répondis immédiatement :

« J'achèterai ton chameau. Tu le monteras jusqu'à Koweit et là-bas je te le remettrai comme cadeau. Mais alors tu devras nous reconduire pour le voyage de retour. »

C'était plus qu'il aurait pu espérer. Il se leva vivement, disparut dans l'obscurité et réapparut au bout de quelques minutes conduisant un animal âgé mais beau et manifestement robuste. Après quelque marchandage, nous en fixâmes le prix à cent cinquante *riyals*, étant entendu que j'en paierais cinquante maintenant et le reste à Koweit en même temps que la rémunération. Zayd tira d'une de nos sacoches de selle une bourse pleine de *riyals* et je me mis à compter les pièces. Des profondeurs de sa tunique crasseuse, le Sulubbi sortit un morceau d'étoffe qui contenait son argent. Au moment où il commençait à ajouter mes *riyals* à son magot, l'éclat d'une pièce neuve retint mon regard.

« Arrête! lui dis-je en mettant ma main sur la sienne. Laisse-moi regarder ce *riyal* brillant. »

D'un geste hésitant, comme s'il craignait d'être volé, le Sulubbi posa délicatement la pièce sur la paume de ma main. Elle donnait la sensation d'avoir des arêtes acérées comme une pièce nouvellement frappée, mais, pour en avoir le cœur net, j'allumai une allumette et je l'examinai avec soin. C'était bien un thaler Marie-Thérèse neuf, aussi neuf que s'il venait de sortir de la presse. Ayant regardé le reste de l'argent en possession du Sulubbi, je découvris encore cinq ou six pièces aussi éclatantes de fraîcheur.

« D'où tiens-tu ces *riyals?*

— Je les ai acquis honnêtement, ô mon maître, je jure... Je ne les ai pas volés. Un Mutayri me les a remis il y a quelques semaines près de Koweit. Il m'avait acheté une selle de chameau parce que la sienne était cassée...

— Un Mutayri? Tu en es bien sûr?

— J'en suis sûr, ô mon maître, et que Dieu me fasse périr si je mens... Il était des hommes d'Ad-Dawish, d'un groupe qui s'était récemment battu contre l'*amîr* de Haïl. Ce n'était certainement pas une faute que d'accepter de l'argent de lui pour une selle...? Je ne pouvais pas refuser et je suis sûr que le *Shuyukh*, que Dieu prolonge ses jours, le comprendrait... »

www.islamicbulletin.com

Je l'assurai que le roi ne lui en voudrait aucunement et son inquiétude se calma. En l'interrogeant encore, j'appris que de nombreux autres Sulubba avaient pareillement reçu de divers partisans d'Ad-Dawish de ces *riyals* tout neufs en échange de marchandises et de services...

Notre Sulubbi se révéla un guide remarquable. Il nous fit faire pendant trois nuits un trajet décrivant de nombreuses sinuosités à travers le territoire rebelle, dans des régions sans pistes où Zayd, qui pourtant connaissait bien le pays, n'était jamais allé. Nous passions les journées à couvert. Le Sulubbi était passé maître dans l'art de trouver des cachettes insoupçonnées. Il nous mena une fois à un point d'eau qui, dit-il, était inconnu même des bédouins de la région; l'eau brune et saumâtre de ce trou apaisa la soif de nos chameaux et nous permit de remplir nos outres. Nous aperçûmes deux fois seulement des groupes d'*Ikhwan* dans le lointain, mais chaque fois nous fîmes en sorte de ne pas être vus. Dans la matinée du quatrième jour suivant notre rencontre avec le Sulubbi, nous arrivâmes en vue de la ville de Koweit. Nous ne l'abordâmes pas du sud-est comme l'auraient fait des voyageurs du Nadjd, mais de l'ouest, en prenant la route de Bassora, de sorte que tous ceux qui nous voyaient pouvaient nous prendre pour des marchands irakiens.

Arrivés à Koweit, nous prîmes nos quartiers chez un marchand que Zayd connaissait du temps où il servait dans les troupes de la police d'Irak.

Une chaleur moite et oppressante pesait sur les rues et sur les maisons faites de briques de boue cuites au soleil. Habitué comme je l'étais aux vastes steppes du Nadjd, je fus bientôt trempé de sueur. Mais nous n'avions pas le temps de nous reposer. Laissant au Sulubbi la garde des chameaux — avec l'injonction stricte de ne dire à personne d'où nous étions venus — nous nous rendîmes, Zayd et moi, au bazar pour une enquête préliminaire.

N'étant pas moi-même familier de Koweit et ne voulant pas par ma présence attirer l'attention sur Zayd, j'entrai dans un café. J'y étais resté environ une heure à boire du café et à fumer un *narguilé,* lorsque Zayd réapparut. A en juger par sa mine triomphante, il était manifeste qu'il avait fait une importante découverte.

« Sortons d'ici, ô mon oncle. Il sera plus facile sur la place du marché de parler sans être écouté. Voilà quelque chose que j'ai apporté pour toi et aussi pour moi. » Et il sortit de dessous son *abaya* deux *igals* irakiens d'épaisse laine brune tressée.

« Cela fera de nous des Irakiens. »

Des recherches discrètes avaient donné à Zayd la certitude qu'un de ses anciens amis, qui avait été son associé du temps où il pratiquait la

www.islamicbulletin.com

contrebande dans le golfe Persique, vivait maintenant à Koweit, apparemment toujours actif dans le même genre de commerce.

« Si quelqu'un peut nous renseigner sur le trafic d'armes dans cette ville, c'est Bandar. C'est un Chammar comme moi, l'un de ces pauvres entêtés qui n'arrivent pas à pleinement accepter le pouvoir d'Ibn Saoud. Nous ne devons pas lui avouer que nous travaillons à présent pour le *Shuyukh* et il ne faudra même pas lui dire par où nous sommes venus. Car Bandar n'est pas idiot. Au contraire, il est fort astucieux; il m'a trop souvent roulé par le passé pour que je ne m'en méfie pas maintenant. »

Nous finîmes par trouver l'homme dans une maison donnant sur une étroite ruelle proche du port. Il était grand, mince et paraissait dans la quarantaine; ses yeux étaient rapprochés et son expression amère et dyspeptique, mais ses traits s'éclairèrent d'une joie sincère lorsqu'il aperçut Zayd. A cause de mon teint clair je lui fus présenté comme un Turc établi à Bagdad et s'occupant de l'exportation de chevaux arabes de Bassora à Bombay.

« Mais actuellement ce n'est plus rentable d'exporter des chevaux à Bombay, ajouta Zayd. Les marchands d'Anayza et de Burayda ont accaparé tout ce marché. »

— Je sais, répondit Bandar, ces sales sudistes d'Ibn Saoud ne sont pas satisfaits de nous avoir pris notre pays; ils voudraient encore nous enlever nos moyens d'existence...

— Et le trafic d'armes, Bandar? demanda Zayd. Il devrait y avoir beaucoup d'affaires avec tous ces Mutayr et Ajman qui voudraient tordre le cou à Ibn Saoud, non?

— Il y *avait* beaucoup d'affaires, répondit Bandar avec un haussement d'épaules. Il y a encore quelques mois je faisais pas mal d'argent en achetant des carabines en Transjordanie et en les revendant aux gens d'Ad-Dawish. Mais maintenant tout cela est terminé, tout à fait terminé. Il n'est plus possible de vendre une seule carabine.

— Mais pourquoi? Je penserais plutôt qu'Ad-Dawish en aurait besoin maintenant plus que jamais auparavant.

— Certes, répliqua Bandar. Il en a besoin. Mais il obtient les armes à des prix auxquels ni toi ni moi ne pourrions jamais nous permettre de vendre... Il les reçoit en caisses expédiées d'outre-mer. Ce sont des carabines anglaises presque neuves qu'il paye dix *riyals* la pièce avec deux cents cartouches chacune.

— Dieu soit loué! s'exclama Zayd, sincèrement surpris. Dix *riyals* pour une carabine presque neuve avec deux cents coups : mais c'est impossible...! »

Cela paraissait réellement impossible, car à l'époque, une carabine Lee-Enfield d'occasion coûtait au Nadjd de trente à trente-cinq *riyals* la pièce et sans munition. Et même en tenant compte du fait que les prix

www.islamicbulletin.com

étaient généralement plus bas à Koweit qu'au Nadjd, la différence énorme demeurait inexplicable.

Bandar fit un sourire de coin.

« Eh bien, il semble qu'Ad-Dawish a des amis puissants, très puissants... Certains disent même qu'il deviendra un jour *amir* indépendant du Nadjd septentrional.

— Ce que tu dis, Bandar, interrompis-je, est bel et bon. Peut-être Ad-Dawish veut-il réellement se rendre indépendant d'Ibn Saoud. Mais il n'a pas d'argent et sans argent Alexandre le Grand lui-même n'aurait pu bâtir son empire. »

Bandar partit d'un gros rire.

« De l'argent ? Ad-Dawish en a des quantités, quantités de *riyals* qui lui parviennent comme les carabines dans des caisses expédiées d'outre-mer.

— Des caisses de *riyals ?* Voilà qui est fort étrange. D'où un bédouin peut-il bien obtenir des caisses de *riyals* neufs ?

— Je ne sais pas, répondit Bandar, mais, ce que je sais, c'est que, presque chaque jour, quelques-uns de ses hommes prennent livraison de nouveaux *riyals* qui lui sont envoyés par l'intermédiaire de divers marchands de la ville. Ainsi, pas plus tard qu'hier, j'ai vu au port Farhan ibn Mashhur qui supervisait le déchargement de telles caisses. »

Ça, c'était des nouvelles. Je connaissais bien Farhan. Il était le petit-neveu de Nuri ash-Shaalan, le fameux prince bédouin de Syrie qui s'était autrefois battu avec Lawrence contre les Turcs. J'avais rencontré le jeune Farhan pour la première fois en 1924 à Damas où il se signalait par ses bamboches dans toutes les boîtes louches de la ville. Quelque temps plus tard il partit avec son grand-oncle et émigra avec une section de sa tribu, les Ruwala, au Nadjd où tout d'un coup il devint « pieux » et adhéra au mouvement des *Ikhwan.* Je l'avais rencontré de nouveau en 1927 au château d'Ibn Musaad à Haïl. Il avait alors arboré le grand turban blanc des *Ikhwan* comme symbole de sa foi nouvelle et bénéficiait de la générosité du roi. Lorsque je lui avais rappelé nos précédentes rencontres à Damas, il s'était empressé de parler d'autre chose. Stupide et ambitieux, il avait vu dans la révolte d'Ad-Dawish une occasion de se tailler pour lui-même un émirat indépendant à Al-Jawf, oasis au nord du Grand Nufud. Car en Arabie, comme ailleurs, les rebelles suivent l'ancienne pratique consistant à se diviser la peau du lion avant de l'avoir tué.

« Ainsi Farhan est ici à Koweit ? demandai-je à Bandar.

— Bien sûr. Il vient ici aussi souvent qu'Ad-Dawish lui-même. Il entre librement au palais du cheikh et en sort de même. Le cheikh, dit-on l'aime beaucoup.

— Mais les Britanniques n'étaient-ils pas défavorables à la venue d'Ad-Dawish et de Farhan à Koweit ? Je crois me souvenir qu'ils

www.islamicbulletin.com

avaient annoncé, il y a quelques mois, qu'ils ne permettraient pas à Ad-Dawish et à ses partisans de pénétrer dans le territoire... ? »

Bandar fit de nouveau entendre son gros rire.

« Bien sûr, ils l'ont dit. Mais moi je t'ai dit : Ad-Dawish a des amis très puissants... Je ne suis pas sûr qu'il soit en ville à l'heure actuelle, mais Farhan y est. Il se rend tous les soirs à la Grande Mosquée pour la prière de *maghrib ;* tu peux le voir de tes propres yeux si tu ne me crois pas. »

Nous le vîmes effectivement. Alors que, suivant la suggestion de Bandar, Zayd et moi, au début de la soirée, flânions dans les environs de la Grande Mosquée, nous faillîmes nous heurter à un groupe de bédouins d'allure incontestablement nadjdi qui surgissaient de derrière un coin de rue. A leur tête marchait un homme paraissant entre trente et quarante ans, un peu plus petit que les bédouins de haute taille qui l'entouraient et le suivaient, et dont le visage agréable était orné d'une courte barbe noire. Je le reconnus immédiatement. Je me demande encore si lui me reconnut. En tout cas ses yeux rencontrèrent les miens et il me regarda d'un air intrigué, comme s'il essayait de ranimer un souvenir diffus, puis il poursuivit son chemin. Un instant plus tard il s'était mêlé avec sa suite à la foule qui se dirigeait vers la mosquée.

La décision fut prise de ne pas trop prolonger notre séjour clandestin à Koweit en attendant une occasion d'apercevoir également Ad-Dawish. Les révélations de Bandar furent confirmées par les adroites investigations de Zayd auprès d'autres connaissances qu'il avait en ville. Les mystérieuses fournitures de carabines Lee-Enfield destinées à Ad-Dawish — superficiellement camouflées en « achats » — désignaient clairement un marchand koweitien qui s'était toujours signalé comme importateur d'armes. Et les grandes quantités de *riyals* Marie-Thérèse tout neufs qui circulaient dans le bazar de Koweit provenaient dans presque tous les cas d'Ad-Dawish ou de ses hommes. Certes nous n'avions pas visité les dépôts ni tenu les documents d'expédition entre nos mains, ce qui aurait été en dehors du domaine des possibilités, mais nous disposions d'assez de preuves confirmant les soupçons que le roi m'avait confiés.

Ma mission était terminée. La nuit suivante, nous quittâmes Koweit aussi subrepticement que nous étions venus. Alors que, Zayd et moi, menions notre enquête dans les bazars, notre Sulubbi s'était assuré qu'aucun groupe rebelle ne se trouvait pour le moment au sud de Koweit. Nous prîmes donc la route du sud, en direction de la province d'Al-Hasa qui était solidement aux mains du roi. Après deux pénibles marches de nuit, nous rencontrâmes, non loin de la côte, un détachement de bédouins Banu Hajar envoyés par l'*amîr* d'Al-Hasa pour reconnaître les dernières positions des rebelles. Ce fut en leur compagnie que nous regagnâmes le territoire loyal. Ayant retrouvé la sécurité du royaume d'Ibn Saoud, nous prîmes congé de notre guide

www.islamicbulletin.com

sulubbi qui, empochant avec contentement son salaire bien gagné, partit vers l'ouest sur le dos du chameau dont je lui avais fait « cadeau ». Et nous poursuivîmes notre route en direction de Riyad.

La série d'articles que j'écrivis ensuite dévoila pour la première fois que les rebelles étaient soutenus par une grande puissance européenne. Elle relevait que l'objectif principal de ces intrigues était de repousser vers le sud les frontières d'Ibn Saoud et, en fin de compte, de faire de sa province la plus septentrionale une principauté « indépendante » entre l'Arabie saoudite et l'Irak, de manière à permettre aux Britanniques de construire une voie ferrée à travers ce territoire. La rébellion d'Ad-Dawish offrait en outre une occasion bienvenue de semer dans le royaume d'Ibn Saoud assez de troubles pour qu'il ne soit plus capable de résister, comme il l'avait fait jusqu'alors, à deux exigences britanniques, l'une étant la cession à bail du port de Rabigh, sur la mer Rouge au nord de Djeddah, où les Anglais espéraient depuis longtemps établir une base navale, et l'autre le contrôle du tronçon saoudite de la voie ferrée Damas-Médine. Si Ibn Saoud avait le dessous contre Ad-Dawish, il deviendrait possible de passer à l'exécution pratique de ces plans.

La publication de mes articles fit sensation dans la presse européenne et arabe (principalement égyptienne). Et il se pourrait bien que la divulgation prématurée de ces plans secrets ait contribué à l'échec de leur réalisation. Quoi qu'il en soit, le projet de chemin de fer britannique Haïfa-Bassora tomba dans l'oubli, malgré les sommes importantes déjà dépensées en études préliminaires, et l'on n'en entendit plus parler.

Ce qui se produisit ensuite appartient à l'histoire : ce même été 1929, Ibn Saoud protesta auprès des Britanniques contre la possibilité donnée à Ad-Dawish d'acheter à Koweit des armes et des munitions. Comme il n'y avait pas de preuve tangible de la livraison de ces armes par une puissance étrangère, le roi ne pouvait protester que contre la vente de celles-ci. Les autorités britanniques répondirent que c'étaient des commerçants de Koweit qui fournissaient des armes aux rebelles et que la Grande-Bretagne ne pouvaient rien faire pour s'y opposer puisque le traité de Djeddah de 1927 avait levé l'embargo sur les importations d'armes en Arabie. Si Ibn Saoud le souhaitait, ajoutaient les Britanniques, il pourrait lui aussi importer des armes par Koweit... Ibn Saoud ayant objecté que le même traité obligeait aussi bien la Grande-Bretagne que l'Arabie Saoudite à empêcher dans leur territoire respectif toute activité dirigée contre la sécurité de l'autre partie, il lui fut répondu que Koweit ne pouvait pas être regardé comme un « territoire britannique » puisque c'était un émirat indépendant avec lequel la Grande-Bretagne entretenait des relations définies par un traité...

La guerre civile se prolongea donc. A la fin de l'été 1929, Ibn Saoud

www.islamicbulletin.com

participa personnellement à la campagne, décidé cette fois-ci à poursuivre Ad-Dawish jusqu'à l'intérieur de Koweit si ce territoire restait comme par le passé ouvert aux rebelles comme refuge et comme base de nouvelles opérations. Devant la ferme attitude d'Ibn Saoud, qu'il prit soin de faire connaître aux autorités britanniques, ils comprirent apparemment qu'ils prendraient trop de risques en continuant le même jeu. Des avions et des voitures blindées britanniques furent envoyés pour empêcher Ad-Dawish de faire à nouveau retraite en territoire koweitien. Le rebelle comprit alors que sa cause était perdue; il ne serait jamais en état de résister au roi dans une bataille ouverte. Il se résolut donc à négocier. Les conditions du roi étaient claires et péremptoires : les tribus rebelles devaient capituler; leurs armes, chevaux et chameaux seraient livrés; Ad-Dawish aurait la vie sauve, mais il devrait passer à Riyad le reste de ses jours.

Toujours actif et en mouvement, Ad-Dawish ne pouvait pas se résigner à l'inaction et à l'immobilité. Il refusa. Livrant bataille aux forces supérieures du roi, les rebelles furent mis complètement en déroute. Ad-Dawish et quelques autres chefs, dont Farhan ibn Mashhur et Naïf Abu Kilab, chef des Ajman, s'enfuirent en Irak.

Ibn Saoud demanda l'extradition d'Ad-Dawish. Il sembla d'abord que le roi Faysâl d'Irak refuserait en faisant valoir l'ancienne coutume arabe garantissant l'hospitalité et le sanctuaire. Mais il finit par accepter. Au début de 1930, Ad-Dawish, sérieusement malade, fut livré au roi et conduit à Riyad. Quelques semaines plus tard, lorsqu'il apparut avec évidence que, cette fois-ci, il était réellement mourant, Ibn Saoud, avec sa générosité habituelle, le fit reconduire dans sa famille à Artawiyya où sa vie tumultueuse parvint à son terme.

Et de nouveau la paix régna dans le royaume d'Ibn Saoud...

Et de nouveau la paix règne autour des puits d'Arja.

« Que Dieu vous donne la vie, ô voyageurs! Venez prendre votre part de notre abondance! » Telle est l'invitation du vieux bédouin mutayri et ses hommes nous aident à abreuver nos chameaux. Toutes les rancunes et animosités d'un passé si récent semblent oubliées, comme si elles n'avaient jamais été.

En effet les bédouins sont gens étranges. Prompts à s'enflammer en passions indomptables pour une provocation même imaginaire, ils sont également prompts à se remettre au rythme tranquille d'une vie marquée par la modestie et la bienveillance : le ciel et l'enfer sont toujours proches l'un de l'autre.

Tirant pour nos chameaux l'eau qui coule dans les grandes auges de cuir, les bergers mutayris chantent en chœur :

Buvez et n'économisez pas l'eau,
Le puits est plein de grâce et n'a pas de fond...

www.islamicbulletin.com

3.

La cinquième nuit suivant notre départ de Haïl, nous atteignons la plaine de Médine et apercevons le sombre profil du mont Uhud. Les chameaux avancent d'un pas fatigué. Nous avons derrière nous une longue marche qui a duré de l'aube jusqu'à cette heure déjà tardive de la nuit. Zayd et Mansour sont silencieux et je le suis aussi. La ville apparaît devant nous au clair de lune, avec ses remparts crénelés et les minarets élancés de la Mosquée du Prophète.

Nous arrivons devant la porte dite Syrienne parce qu'elle fait face au nord. Les chameaux se rebiffent devant les ombres de ses lourds bastions et nous devons recourir à nos bâtons pour la leur faire franchir.

Je suis maintenant de nouveau dans la Ville du Prophète, rentré à la maison après un long voyage; car cela fait plusieurs années que je suis à la maison dans cette ville. Une tranquillité profonde et familière repose sur ses rues endormies et désertes. Çà et là un chien se lève paresseusement devant les pieds des chameaux. Un jeune homme passe en chantant; sa voix résonne sur un rythme léger et s'évanouit dans une ruelle transversale. Au-dessus de nous, les balcons sculptés et les fenêtres en ogive sont noirs et silencieux. L'air baigné de clair de lune est tiède comme du lait frais.

Et voici ma maison.

Mansour prend congé pour se rendre chez des amis et nous faisons s'agenouiller nos chameaux devant la porte. Zayd les entrave sans mot dire et commence à décharger les sacoches de selle. Je frappe à la porte. Au bout d'un instant j'entends à l'intérieur des voix et des pas. La lueur d'une lanterne brille à travers le guichet, les verrous sont tirés et Amina, ma vieille servante soudanaise, s'exclame avec joie :

« Oh, mon maître est rentré à la maison! »

www.islamicbulletin.com

IX. *Lettre persane*

1.

Cet après-midi je suis assis avec un ami dans la plantation de palmiers qu'il possède en dehors de Médine, tout près de la porte du Sud. La multitude des troncs tisse un demi-jour gris-vert dans le fond du verger et le fait paraître sans fin. Les arbres sont encore jeunes et courts; la lumière du soleil danse parmi les troncs et les voûtes que forment les touffes des palmiers. Leur vert est un peu poussiéreux par suite de la tempête de sable qui se lève presque quotidiennement à cette saison. Seul l'épais tapis de luzerne recouvrant la terre est d'un vert éclatant et immaculé.

A peu de distance devant moi se dressent les murs de la ville vieux et gris, faits de pierres et de briques de boue séchée, avec des bastions en saillie çà et là. De derrière les remparts apparaissent les palmes luxuriantes d'un autre jardin, celui-là à l'intérieur de la ville, ainsi que des maisons avec des fenêtres à contrevents brunis par les intempéries et des balcons fermés. Certaines de ces maisons sont encastrées dans les remparts et en font partie. On peut voir plus loin les cinq minarets de la Mosquée du Prophète — emplacement de sa demeure durant sa vie terrestre et de son tombeau depuis sa mort — et, à l'arrière-plan, au-delà de la ville, la chaîne dénudée et rocheuse des monts Uhud qui forme le fond brun-rouge sur lequel se détachent les minarets de la Sainte Mosquée, les touffes des palmiers et les innombrables maisons de la ville.

Le ciel, magnifiquement illuminé par le soleil de l'après-midi et où flottent des nuages opalins, est transparent comme du verre et la ville est baignée dans une lumière contenant des traînées bleues, or et vertes. Un vent assez fort semble jouer avec les nuages légers qui, en Arabie, peuvent être si trompeurs. On ne peut jamais dire : « Le ciel est maintenant nuageux et il va bientôt pleuvoir. » En effet, même lorsque

www.islamicbulletin.com

les nuages s'amassent et paraissent lourds de tempête, il est fréquent qu'une bouffée de vent souffle tout à coup du désert et les balaie au loin; les visages des hommes qui avaient attendu la pluie expriment alors une résignation silencieuse, se bornant à murmurer : « Il n'y a de pouvoir et de force qu'en Dieu. » Et le ciel s'illumine à nouveau d'une clarté bleu-clair sans merci.

Je prends congé de mon ami et dirige mes pas vers la porte de la ville. Conduisant deux ânes chargés de luzerne et monté sur un troisième, un homme passe. Il soulève son bâton pour saluer et dit : « La paix soit sur toi » et je réponds avec les mêmes mots. Vient maintenant une jeune bédouine dont la robe noire traîne derrière elle et qui dissimule d'un voile la partie inférieure de son visage. Ses yeux brillants sont si noirs que son iris et sa pupille se confondent; sa démarche a quelque chose de la tension hésitante et oscillante des jeunes animaux de la steppe.

Je pénètre dans la ville et traverse la vaste place d'Al-Manakha jusqu'à l'enceinte intérieure. Passant par-dessous l'arche massive de la Porte Égyptienne, à l'abri de laquelle les changeurs font tinter leurs pièces d'or et d'argent, j'arrive au bazar principal, rue large de moins de quatre mètres et remplie de boutiques autour desquelles palpite une intense vie.

Les marchands vantent leurs articles par des chants joyeux. De gais foulards de tête, des châles de soie et des robes de laine du Cachemire attirent le regard du passant. Des orfèvres sont accroupis derrière des coffrets de verre contenant de la bijouterie bédouine, bracelets, anneaux de cheville, colliers et boucles d'oreilles. Des parfumeurs exposent des bacs pleins de henné, des petits sachets rouges pour l'antimoine servant à teinter les cils, des bouteilles multicolores d'huiles et d'essences ainsi que des amoncellements d'épices. Des commerçants du Nadjd vendent des vêtements de bédouins, des selles de chameaux de l'Arabie orientale avec des sacoches bleues et rouges à longs pompons. Un vendeur à l'encan parcourt la rue, criant d'une voix aiguë et portant sur l'épaule un tapis persan et une *abaya* de poil de chameau, ainsi que, sous le bras, un samovar de cuivre. Des flots de passants se croisent, gens de Médine et du reste de l'Arabie, mais aussi, puisque le pèlerinage ne s'est terminé que depuis peu, de tous les pays situés entre les steppes du Sénégal et celles de Kirghizie, entre les Indes orientales et l'Atlantique, entre Astrakhan et Zanzibar. Pourtant, malgré la densité de la multitude et l'étroitesse de la rue, il n'y a pas d'agitation, ni de presse, ni de bousculade. Car, à Médine, le temps ne vole pas sur les ailes de la précipitation.

Cependant, ce qui pourrait paraître plus étrange encore, c'est que, malgré la grande variété de types humains et de costumes que l'on y aperçoit, les rues de Médine ne donnent pas l'impression d'un mélange exotique : la diversité des apparences ne se révèle qu'à l'œil décidé à

www.islamicbulletin.com

analyser ce qu'il voit. Il me semble que tous les gens qui vivent dans cette ville, ou même ceux qui n'y séjournent que temporairement, s'adaptent très rapidement à ce que l'on pourrait appeler un état d'esprit commun, donc aussi à une manière d'être, jusqu'à une même expression du visage, pourrait-on presque dire. Car tous sont sous la fascination du Prophète dont ce fut jadis la ville et de qui ils sont maintenant les hôtes...

Encore après treize siècles, sa présence spirituelle est presque aussi vivante qu'elle l'était alors. Ce fut grâce à lui seulement que le groupe éparpillé de villages autrefois nommé Yathrib devint une ville jusqu'à ce jour aimée des musulmans comme aucune autre ville n'a jamais été aimée au monde. Elle n'a même pas de nom propre, car, depuis plus de mille trois cents ans, on l'appelle *Madinat an-Nabi,* « la Ville du Prophète ». Depuis plus de mille trois cents ans, tant d'amour y a convergé que toutes les formes et tous les gestes ont acquis une sorte d'air de famille et que toutes les différences extérieures s'atténuent pour s'intégrer dans une harmonie commune.

Tel est le bonheur que l'on ressent toujours ici : cette harmonie unifiante. Bien que la vie dans la Médine d'aujourd'hui n'ait qu'un rapport formel et lointain avec ce que le Prophète avait cherché à instaurer, bien que la conscience spirituelle de l'Islam se soit amoindrie ici comme dans beaucoup d'autres parties du monde musulman, un lien spirituel indescriptible les unissant à leur grand passé spirituel demeure vivant en ces lieux. Jamais une ville n'a été autant aimée à cause d'un seul homme. Jamais aucun humain, mort depuis plus de treize siècles, n'a été tellement aimé personnellement, et par un si grand nombre, que celui qui gît enseveli sous le grand dôme vert.

Il n'avait pourtant jamais prétendu être autre chose qu'un homme mortel et les musulmans ne lui ont jamais attribué la divinité comme tant de disciples d'autres prophètes l'avaient fait après la mort de ceux-ci. Assurément le Coran lui-même contient de nombreux passages soulignant l'humanité de Muhammad : *Muhammad n'est qu'un Prophète ; tous les prophètes ont passé avant lui ; s'il meurt ou s'il est tué, allez-vous donc vous retourner sur vos talons?* Sa totale insignifiance devant la majesté de Dieu a été exprimée dans le Coran en ces termes : *Dis* [O Muhammad] : « *Je ne possède pas le pouvoir de vous accorder le mal ou le bien... Je ne possède même pas le pouvoir de me procurer un avantage ou un tort à moi-même, sauf si cela peut plaire à Dieu ; et si j'avais connu l'inconnaissable, j'aurais acquis beaucoup de bien et aucun mal ne m'adviendrait jamais. Je ne suis qu'un avertisseur et un donneur de bonnes nouvelles à ceux qui ont foi en Dieu...*

C'était précisément parce qu'il n'était qu'un humain, parce qu'il vivait comme les autres hommes, jouissant des plaisirs et souffrant des maux de l'existence humaine, que les gens vivant dans son entourage pouvaient lui porter leur amour.

www.islamicbulletin.com

Cet amour dure au-delà de sa mort et vit dans les cœurs de ses disciples comme le leitmotiv d'une mélodie construite sur de nombreux tons. Il vit à Médine. Il nous parle dans chaque pierre de la vieille ville. On peut presque le toucher de ses mains, mais on ne peut pas le saisir en paroles...

2.

Je flâne à travers le bazar en direction de la Grande Mosquée et plusieurs vieilles connaissances me saluent au passage. Je fais un signe de la tête à tel ou tel boutiquier et finalement me laisse attirer par mon ami Az-Zughaybi qui vend du drap aux bédouins.

« Depuis quand es-tu de retour, ô Muhammad, et où as-tu été? Il y a des mois que l'on ne t'a vu ici.

— Je reviens de Haïl et du Nufud.

— Et ne vas-tu pas rester quelque temps à la maison?

— Non, frère, je pars pour la Mecque après-demain. »

Az-Zughaybi appelle le garçon du café de l'autre côté de la rue et bientôt les petites tasses tintent devant nous.

« Mais pourquoi, ô Muhammad, vas-tu maintenant à la Mecque? La saison du *hajj* est passée...

— Ce n'est pas un désir de pèlerinage qui me pousse vers la Mecque. Après tout, ne suis-je pas *hajji* déjà cinq fois? Mais j'ai un peu le sentiment que je ne resterai plus longtemps en Arabie et je voudrais voir une fois encore la ville où ma vie a commencé dans ce pays... » Et j'ajoute en riant :

« Eh bien, frère, à dire le vrai, je ne comprends pas très bien moi-même pourquoi je vais à la Mecque; mais je sais qu'il me faut le faire... »

Az-Zughaybi secoue la tête d'un air consterné :

« Tu veux quitter ce pays et tes frères? Comment peux-tu parler de la sorte? »

Une silhouette familière passe à grandes enjambées pressées : c'est Zayd manifestement à la recherche de quelqu'un.

« Hé, Zayd, où vas-tu? »

Il tourne brusquement vers moi un visage à l'expression impatiente :

« C'est toi que je cherche, ô mon oncle. Il y avait au bureau de poste un paquet de lettres attendant ton retour. Les voici. Et la paix soit sur toi, cheikh Az-Zughaybi. »

Assis les jambes croisées devant la boutique d'Az-Zughaybi, je feuillette la liasse d'enveloppes; il y a plusieurs lettres d'amis de la Mecque, une du rédacteur de la *Neue Zürcher Zeitung* dont j'ai été le correspondant depuis six ans, une de l'Inde me demandant de me rendre dans ce pays pour y faire la connaissance de la plus grande

www.islamicbulletin.com

communauté musulmane du monde; quelques lettres proviennent de différentes régions du Proche-Orient; l'une, qui porte une estampille de Téhéran, est de mon ami Ali Agha dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis plus d'une année. Je l'ouvre et parcours les pages couvertes de l'élégante écriture *shigasta* [1] d'Ali Agha :

A notre ami et frère très aimé, lumière de notre cœur, le très respecté Asad Agha, que Dieu prolonge sa vie et protège ses pas. Amen.

La paix soit sur vous ainsi que la grâce divine à jamais. Et nous prions Dieu qu'Il vous accorde santé et bonheur, sachant que vous serez heureux d'apprendre que nous sommes aussi en parfaite santé, que Dieu soit loué.

Nous ne vous avons pas écrit depuis longtemps à cause du cours inégal de notre vie ces mois derniers. Notre père, que Dieu lui fasse miséricorde, est décédé depuis une année, et, étant l'aîné, nous avons dû consacrer beaucoup de temps et de peine à arranger nos affaires de famille. Cela a aussi été la volonté de Dieu que les affaires de ce serviteur indigne prospèrent au-delà de toute attente, le Gouvernement l'ayant promu au grade de lieutenant-colonel. Nous espérons en outre être bientôt uni par le lien du mariage à une gracieuse et belle dame, notre petite cousine Shirin et, de la sorte, notre précédente existence instable parvient à son terme. Comme votre cœur amical le sait bien, nous n'avons pas été sans péché et sans erreur par le passé, mais Hafiz n'a-t-il pas dit :

« O Dieu, Tu as jeté une planche au milieu d'une mer ;
Peux-Tu avoir désiré qu'elle reste sèche? »

Ainsi le vieil Ali Agha s'établit enfin et devient respectable! Il ne l'était pas tellement lorsque je le rencontrai pour la première fois il y a un peu plus de sept ans dans la ville de Bam où il avait été « exilé ». Bien qu'il n'eût alors que vingt-six ans, son passé avait été rempli d'action et de péripéties. Il avait pris part aux soulèvements politiques qui avaient précédé l'avènement au pouvoir de Riza Khan et il aurait pu jouer un rôle considérable à Téhéran s'il n'avait pas vécu un peu trop joyeusement. Sa présence dans la localité écartée de Bam avait été arrangée par son père qui, puissant mais inquiet, avait espéré que son fils se réformerait s'il s'éloignait des plaisirs de Téhéran. Mais Ali Agha semblait, même à Bam, avoir trouvé des compensations sous la forme de femmes, d'arrack et du doux poison qu'est l'opium auquel il s'adonnait beaucoup.

A cette époque, soit en 1925, il était commandant de la gendarmerie du district, avec le grade de lieutenant. Comme je devais traverser le grand désert de Dasht-i-Lut, je me rendis auprès de lui avec une lettre d'introduction du gouverneur de la province de Kiman, dont la recommandation était elle-même l'effet d'une lettre de Riza Khan,

1. Littéralement : « cassée ». C'est une variante persane de l'écriture arabe qu'on utilise pour écrire rapidement.

www.islamicbulletin.com

Premier ministre et dictateur. Je trouvai Ali Agha dans un jardin ombragé d'orangers, de lauriers-roses et de palmiers dont les ramures filtraient les rayons du soleil. Il était en bras de chemise. Un tapis était disposé sur le gazon et on y apercevait des restes de repas et des bouteilles d'arrack à moitié vides. Ali Agha s'excusa : « Il est impossible de trouver du vin dans ce maudit trou » et il m'obligea à boire de l'arrack local, terrible breuvage qui montait à la tête comme un coup de massue. Ayant parcouru la lettre de ses yeux alertes de Persan du nord, il la mit de côté et me dit :

« Même si vous étiez venu sans introduction, je vous aurais accompagné moi-même dans votre voyage à travers le Dasht-i-Lut. Vous êtes mon hôte. Je ne vous laisserais jamais chevaucher seul dans le désert baloutchi. »

Une forme qui était restée jusque-là assise à moitié dissimulée par l'ombre d'un arbre se leva lentement : c'était une jeune femme vêtue d'une large tunique de soie bleu clair lui arrivant au genou et de pantalons baloutchis blancs. Elle avait un visage sensuel qui semblait brûler de l'intérieur, d'épaisses lèvres rouges et des yeux beaux mais étrangement vagues ; les cils étaient teints à l'antimoine.

« Elle est aveugle, murmura Ali Agha en français, et elle est une merveilleuse chanteuse. »

J'admirai la grande délicatesse et le respect dont il entourait cette femme qui, en tant que chanteuse se produisant en public, appartenait à une catégorie qu'en Iran on assimile plus ou moins aux courtisanes. Il ne se serait pas comporté plus courtoisement envers les grandes dames de Téhéran.

Nous nous assîmes tous trois sur le tapis et, alors qu'Ali Agha s'affairait avec son brasero et sa pipe à opium, je causais avec la jeune Baloutche. En dépit de sa cécité, elle pouvait rire comme seuls savent rire ceux qui sont profondément établis dans une joie intérieure. Elle faisait des remarques spirituelles et piquantes dignes d'une femme du grand monde. Lorsque Ali Agha eut terminé sa pipe, il la prit doucement par la main et dit :

« Cet étranger, qui est Autrichien, serait sûrement heureux d'entendre l'un de vos chants. Il n'a jamais entendu les chants des Baloutchis. »

Sur son visage incapable de voir se percevait un bonheur lointain et rêveur lorsqu'elle prit le luth qu'Ali Agha lui tendit et qu'elle commença à en faire vibrer les cordes. Elle chanta d'une voix profonde et gutturale un chant de tente baloutchi qui, sortant de ses lèvres chaudes, résonnait comme un écho de la vie.

Je retourne à la lettre :

Je me demande si vous vous souvenez toujours, frère et ami respecté, du voyage que nous avions fait ensemble en ces jours anciens à travers le

www.islamicbulletin.com



1. L'émir Abdallah, futur roi de Transjordanie (1923).

www.islamicbulletin.com



2. Riza Khan, futur shah d'Iran (1924).



3. Le prince Faysal, futur roi d'Arabie Saoudite (1927).



4. Zayd (1925).

www.islamicbulletin.com


www.islamicbulletin.com

5. Elsa et son fils (1927).



6. L'émir Saoud, futur roi d'Arabie Saoudite.



7. Le roi Abd Al-Aziz Ibn Saoud (1930).



8. Muhammad Asad (1932)

www.islamicbulletin.com



9. Faysal, roi d'Arabie.



10. Mansur.



11. Femme bédouine (photo Christian Monty).



www.islamicbulletin.com

12. Le “Grand Sénoussi”.



13. Le Coran dans la pierre, XVIIe siècle (photo Christian Monty).

14. Arabie Saoudite, place publique à Hofouf (photo Christian Monty).



amicbulletin.com



15. Fillette bédouine du Hedjaz (photo Christian Monty).

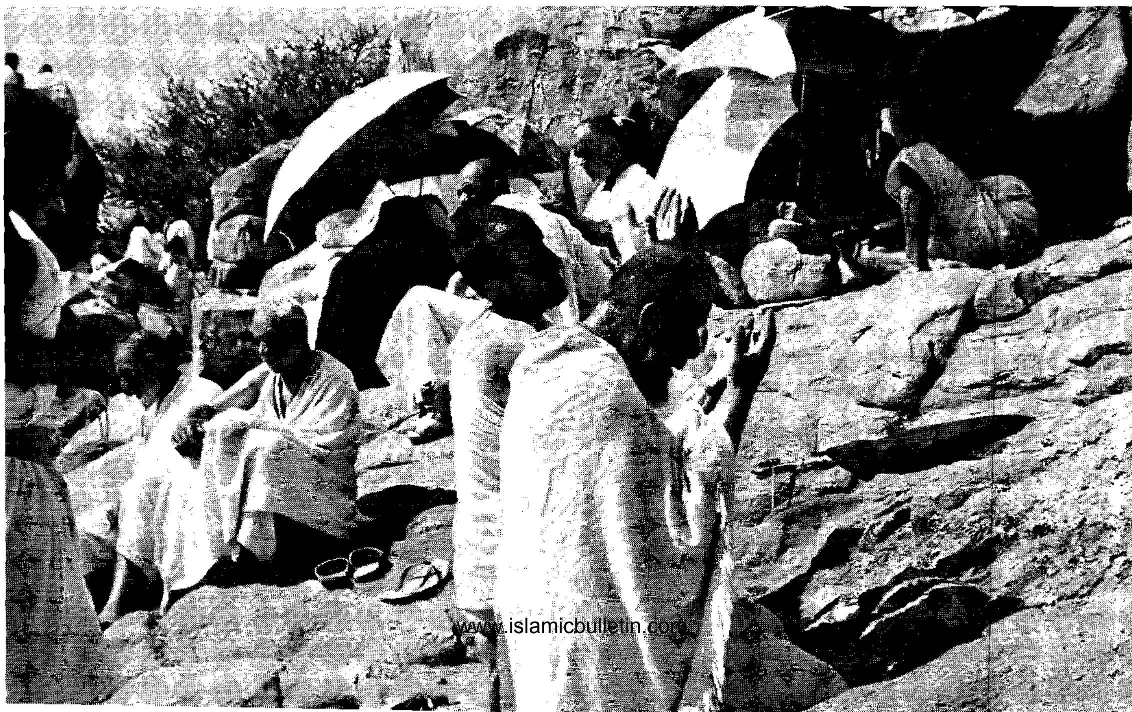


16. Pèlerins vers la Mecque (photo Christian Monty).



17. Pèlerinage de la Mecque, la plaine d'Arafat (photo Christian Monty).

18. Pèlerins à Arafat (photo Christian Monty).



www.islamicbulletin.com



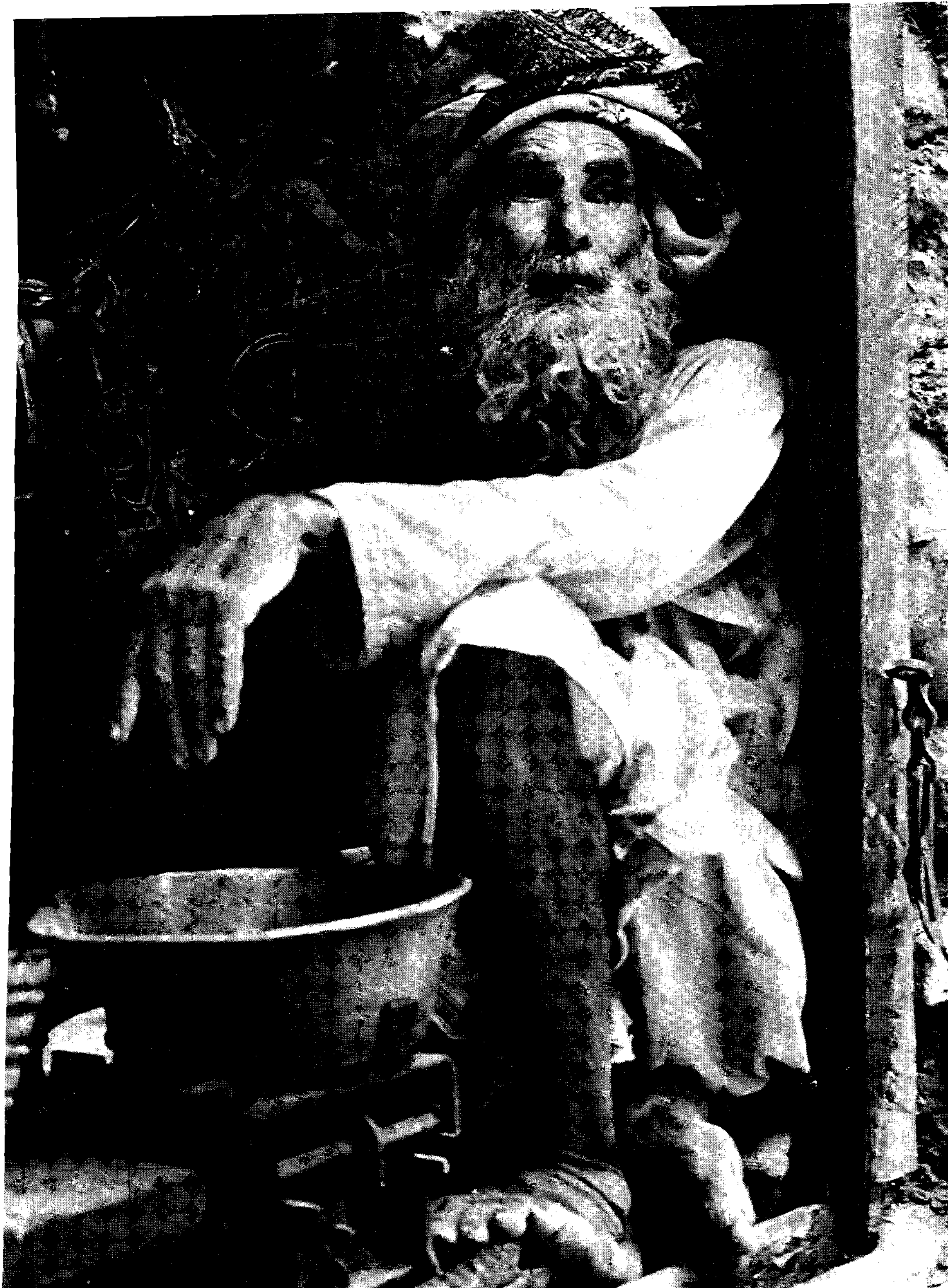
19. Un bédouin et ses faucons à Riyad (photo Christian Monty).



20. Djeddah (photo Christian Monty).

21. Mosquée d'Arabie (photo Christian Monty).





22. Marchand dans un souk (photo Christian Monty).

www.islamicbulletin.com



23-24. Bédouins (photos Christian Monty).

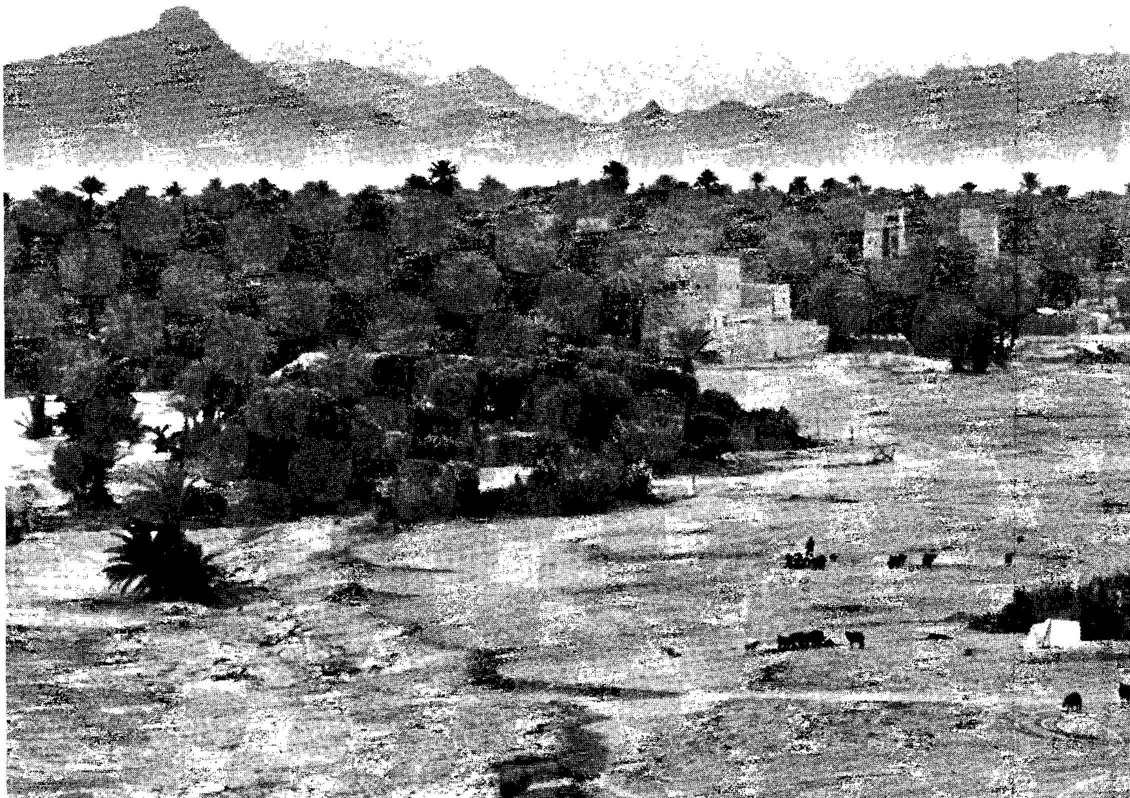




25. Bédouins du Nadjd (photo Christian Monty).

26. Bédouins à l'heure du café (photo Christian Monty).





27-28. Arabie Saoudite, oasis du sud (photos Christian Monty).


www.islamicbulletin.com

Dasht-i-Lut et comment nous avions dû défendre notre peau contre ces brigands baloutchis... ?

Si je m'en souviens? Je souris intérieurement à la vaine question d'Ali Agha et je me revois avec lui dans la désolation du Dasht-i-Lut, le « Désert Nu » qui étend ses immenses espaces vides du Baloutchistan jusqu'au cœur de l'Iran. Je voulais le traverser pour me rendre au Séistan, la province la plus orientale de l'Iran et pour aller de là en Afghanistan. Comme je venais de Kirman, il n'y avait pas d'autre itinéraire.

Nous avions fait halte avec notre escorte de gendarmes baloutchis dans une verte oasis sur la lisière du désert afin d'y louer des chameaux et d'y acheter des provisions pour le long trajet qui nous attendait. Nous prîmes nos quartiers à la station du Télégraphe indo-européen. Le chef de station, grand, osseux, aux yeux perçants, ne me quittait presque pas du regard comme s'il me jaugeait.

« Prenez garde à cet homme, me chuchota Ali Agha, c'est un bandit. Je le connais et il sait que je le connais. Il était, voici quelques années encore, un authentique voleur, mais il a maintenant amassé suffisamment d'économies et est devenu respectable, faisant d'ailleurs encore plus d'argent en fournissant des armes à ses anciens collègues. Je n'attends qu'une occasion pour le prendre sur le fait. Mais le gars est malin et il est difficile de prouver quoi que ce soit. Ayant entendu que vous étiez Autrichien, il est très excité. Pendant la Guerre mondiale, quelques agents allemands et autrichiens avaient essayé de soulever contre les Britanniques les tribus de ces régions. Ils avaient des sacs d'or avec eux et notre ami s'imagine que chaque Allemand ou Autrichien est pareillement équipé. »

Mais l'astuce du maître de station nous rendit service, car il parvint à me procurer deux des meilleurs chameaux de la région. Le reste de la journée fut occupé à des achats d'outres, de cordes en poil de chameau, de riz, de beurre clarifié et de tous les autres objets nécessaires à une traversée du désert.

Nous partîmes l'après-midi du jour suivant. Ali Agha décida de prendre les devants avec quatre gendarmes afin de préparer un bivouac pour la nuit et la silhouette de leurs chameaux disparut bientôt derrière l'horizon. Nous autres — Ibrahim, le cinquième gendarme et moi-même — suivions à une allure plus lente.

Nous étions bercés (comme c'était nouveau pour moi!) par l'amble étrange et oscillant des chameaux aux membres déliés, passant d'abord entre des dunes de sable jaune clairsemées de touffes d'herbe, puis pénétrant toujours plus profondément dans la plaine interminable, silencieuse, grise, plate et vide, tellement vide qu'elle semblait, non pas s'étendre, mais tomber vers l'horizon; car l'œil ne pouvait rien trouver qui pût le retenir, pas une levée de terre, pas une pierre, pas un

www.islamicbulletin.com

buisson, pas un brin d'herbe. Aucun son animal, ni gazouillement d'oiseau, ni bourdonnement d'insecte, ne rompait le vaste silence et même le vent, qui ne trouvait aucun accident sur son passage, courait en silence sur ce vide, ou plutôt y tombait comme une pierre tombe dans un abîme... Ce n'était pas un silence de mort, mais plutôt celui qui précède la naissance, qui entoure ce qui n'est pas encore venu à la vie : le silence d'avant la Parole première.

Et alors l'événement survint. Le silence se rompit. Une voix humaine s'éleva doucement, comme un gazouillement, et resta suspendue dans l'air; on avait le sentiment, non seulement de l'entendre, mais de la voir flotter, solitaire et pure de tout autre son, au-dessus de la plaine désertique. C'était notre soldat baloutchi. Il faisait entendre un chant de son passé nomade, rhapsodie mi-chantée, mi-parlée, succession rapide de paroles chaleureuses et tendres que je ne pouvais comprendre. Sa voix résonnait dans un très petit nombre de notes, sur un seul niveau, avec une persistence qui devenait presque une splendeur lorsqu'elle enveloppait la fragile mélodie d'un accompagnement de sons gutturaux et, par la simple répétition du même thème avec des variations, faisait ressortir la richesse insoupçonnée de ses notes graves — graves et sans limite comme le pays où elle était née...

La région du désert où nous étions en train de voyager s'appelait le « Désert des cloches d'Ahmad ». De nombreuses années auparavant, une caravane conduite par un certain Ahmad s'était perdue dans ces parages et tous ceux qui la composaient, hommes et animaux, moururent de soif. Et on disait que depuis lors les cloches que les chameaux d'Ahmad portaient autour du cou se faisaient parfois entendre des voyageurs, sons fantomatiques et lugubres détournant de leur chemin les gens inattentifs et les envoyant à la mort du désert.

Peu après le coucher du soleil nous avions rattrapé l'avant-garde d'Ali Agha et nous établîmes notre campement parmi quelques arbustes de *kahur,* les derniers que nous devions voir pour des jours. On fit du feu avec des brindilles et l'Inévitable thé fut préparé cependant qu'Ali Agha fumait comme d'habitude sa pipe à opium. Les chameaux avaient reçu un fourrage fait d'orge grossier et étaient agenouillés en cercle autour de nous. Trois des gendarmes étaient postés en sentinelles sur les dunes environnantes, car la région où nous nous trouvions servait à cette époque de champ d'exercice aux tribus pillardes des Baloutchis du sud, redoutables démons du désert.

Ali Agha venait de finir sa pipe et son thé pour se mettre à boire de l'arrack — seul, car je n'étais pas en humeur de lui tenir compagnie — lorsqu'un coup de fusil brisa le silence de la nuit. Y répondit un second coup tiré par l'une de nos sentinelles suivi par un cri poussé quelque part dans l'obscurité. Ibrahim, avec beaucoup de présence d'esprit, jeta immédiatement du sable sur le feu. D'autres coups de feu claquèrent

www.islamicbulletin.com

dans toutes les directions. On ne pouvait maintenant plus apercevoir les sentinelles, mais on les entendait qui s'appelaient l'une l'autre. On ne pouvait savoir combien il y avait d'assaillants, car ils gardaient prudemment le silence. Leur présence se signalait seulement par les faibles stries de lumière jaillies çà et là des canons de leurs fusils ; à une ou deux reprises je pus discerner des formes vêtues de blanc qui s'agitaient dans le noir. Plusieurs balles tirées plus bas que d'autres sifflèrent au-dessus de nos têtes, mais aucun de nous ne fut atteint. Le vacarme des coups de feu s'éteignit graduellement et les dernières détonations furent aspirées par la nuit. Apparemment déconcertés par notre vigilance, les pillards disparurent aussi discrètement qu'ils étaient venus.

Ali Agha appela les sentinelles et nous tînmes un rapide conseil. Nous avions d'abord eu l'intention de passer la nuit ici, mais, comme nous n'avions aucune idée de la force des assaillants et que nous ne savions pas non plus s'ils ne reviendraient pas à la charge avec des renforts, la décision fut prise de lever le camp immédiatement et de se mettre en route.

La nuit était noire comme du jais. De lourds nuages bas cachaient la lune et les étoiles. En été, il est en principe préférable de voyager de nuit dans le désert, mais, dans des circonstances normales, nous n'aurions pas pris le risque d'une marche dans une telle obscurité de peur de nous perdre, car le sable dur du Dasht-i-Lut ne garde pas les traces de pas. Autrefois les rois iraniens avaient balisé les routes caravanières de ces déserts au moyen de poteaux indicateurs faits de maçonnerie, mais, à l'instar de tant d'autres choses excellentes des temps anciens, ces repères avaient disparu depuis longtemps. Certes ils n'étaient plus nécessaires dans cette région, car le câble du Télégraphe indo-européen installé au début du siècle par les Britanniques de la frontière de l'Inde jusqu'à Kirman à travers le Dasht-i-Lut marquait le chemin aussi bien sinon mieux, mais, dans une nuit comme celle-ci, le câble et les postes du télégraphe étaient invisibles.

C'est ce que nous constatâmes avec consternation apres une demi-heure de marche, lorsque le gendarme qui nous guidait arrêta brusquement sa monture et, le visage décomposé, annonça à Ali Agha :

« *Hazrat,* je ne vois plus le câble... »

Nous demeurâmes silencieux un instant. Il n'y avait de puits, comme on le savait, que le long de la route marquée par la ligne télégraphique et ils étaient fort espacés. Se perdre reviendrait à périr comme la légendaire caravane d'Ahmad.

Alors Ali Agha parla d'une manière toute différente de son ton habituel et l'on pouvait être certain que l'arrack et l'opium n'y étaient pas étrangers. Il sortit son pistolet et vociféra :

« Où est le câble ? Pourquoi l'avez-vous perdu, vous, fils de chiens ? Oh, je sais, vous êtes de mèche avec ces bandits et cherchez à nous

www.islamicbulletin.com

égarer pour que nous mourions de soif et soyons plus facilement dévalisés ! »

Le reproche était certainement injuste, car un Baloutchi n'aurait jamais trahi un homme avec qui il avait mangé le pain et le sel. Nos gendarmes, manifestement blessés par la semonce de leur lieutenant, protestèrent de leur innocence, mais Ali Agha éclata :

« Silence ! Trouvez immédiatement ce câble, sinon j'abats chacun de vous, fils de pères voués au feu ! »

Je ne pus voir leurs visages, mais je pressentais combien ces libres Baloutchis souffraient profondément de l'insulte. Ils ne répondirent même pas. Mais subitement, l'un d'eux, notre guide de tout à l'heure, se détacha du groupe, fouetta son chameau et disparut au galop dans l'obscurité.

« Où vas-tu ? » hurla Ali Agha qui ne reçut en réponse que quelques paroles indistinctes. On entendit pendant un instant les pas feutrés du chameau, puis les sons s'engloutirent dans la nuit.

Malgré la conviction que j'avais un instant auparavant de l'innocence du gendarme baloutchi, une pensée hésitante traversa mon esprit : il est maintenant parti vers les bandits ; après tout, Ali Agha avait raison... J'entendis celui-ci armer son pistolet et je fis de même. Ibrahim détacha lentement sa carabine. Nous restions en selle sans bouger. L'un des chameaux grogna faiblement ; un gendarme heurta une selle de la crosse de son fusil. De longues minutes passèrent. On pouvait presque entendre la respiration des hommes. Puis, soudain, un appel se fit entendre à grande distance. Pour moi cela résonnait seulement comme « *Ooo* », mais les Baloutchis semblaient en comprendre le sens et l'un d'eux, faisant un porte-voix de ses mains, répondit avec excitation quelque chose en langue brahouie. On entendit encore un appel lointain. L'un des gendarmes se tourna vers Ali Agha et lui dit en persan :

« Le câble, *hazrat !* Il a trouvé le câble ! »

La tension tomba. Soulagés, nous suivîmes la voix de l'éclaireur invisible qui nous guidait par intermittence. Lorsque nous l'eûmes rejoint, il se dressa sur sa selle et indiqua quelque chose dans le noir :

« Voici le câble. »

Effectivement, au bout de quelques instants, nous nous heurtâmes presque à un poteau télégraphique.

La première chose que fit Ali Agha fut caractéristique. Il attrapa le soldat par son ceinturon, l'attira contre lui et, se penchant par-dessus sa selle, l'embrassa sur les deux joues :

« Mon frère, le fils de chien, c'est moi ; ça n'est pas toi. Pardonne-moi... »

On sut alors que le Baloutchi, cet enfant de la solitude, avait cheminé en zigzag jusqu'à ce qu'il entendît à une distance de près de huit cents mètres le vent murmurer dans le câble, murmure qui, lorsque je passai

www.islamicbulletin.com

en dessous de ce dernier, demeurait presque imperceptible à mes oreilles européennes...

Nous avancions lentement, prudemment, à travers la nuit noire, allant d'un poteau télégraphique invisible à un autre; un gendarme cheminait constamment en tête et lançait un appel chaque fois que sa main touchait un poteau. Nous avions trouvé notre chemin et nous étions bien résolus à ne plus le perdre.

Je m'éveille de ma rêverie et retourne à la lettre d'Ali Agha :

Avec sa promotion au grade de lieutenant-colonel, cet humble individu a été appelé à l'état-major général et cela, ô ami et frère affectionné, nous plaît davantage que la vie de garnison dans une ville de province...

Je le crois sans peine. Ali Agha a toujours eu de l'inclination pour la vie dans la capitale et pour ses intrigues, particulièrement politiques. Et précisément il poursuit sa lettre en décrivant l'atmosphère politique de Téhéran, ces interminables rivalités de surface, ces menées compliquées par lesquelles les puissances étrangères ont si longtemps réussi à maintenir l'Iran dans un état de désordre, rendant cette nation originale et douée à peu près incapable de prendre en main son propre destin.

A l'heure actuelle nous sommes harcelés par la compagnie pétrolière anglaise. Une forte pression est exercée sur notre gouvernement en vue d'étendre la concession et ainsi de faire durer notre état d'esclavage. Les bazars bourdonnent de rumeurs et Dieu seul sait où tout cela va nous mener...

Le bazar a toujours joué un rôle extrêmement important dans la vie politique des pays orientaux. Et cela est spécialement vrai du bazar de Téhéran où le cœur caché de l'Iran bat avec une persistance défiant toutes les vicissitudes du temps et du déclin national. Entre les lignes de la lettre d'Ali Agha, ce vaste bazar, presque une ville à lui seul, réapparaît devant mes yeux avec la netteté d'une vue aperçue hier : Immense labyrinthe de pénombre, de passages et de halles couvertes de voûtes en ogive. Dans la rue principale, tout près de sombres petites échoppes pleines de pacotille et de camelote, des magasins disposés dans des patios abrités par des verrières vendent les soies les plus luxueuses d'Europe et d'Asie; à côté de l'atelier d'un fabricant de cordes, les boîtes de verre d'un orfèvre laissent apparaître les pièces les plus délicates de l'argenterie à filigrane; des textiles multicolores de Bokhara et de l'Inde voisinent avec de précieux tapis persans représentant des scènes de chasse où l'on voit des valets à cheval, des lions, des léopards, des paons et des antilopes; des colliers de verroterie et des briquets automatiques entourent des machines à coudre; des parapluies tristes et noirs figurent à côté de robes en peau de mouton

www.islamicbulletin.com

du Khorassan, brodées de jaune : tout se trouve dans ce hall d'une longueur interminable paraissant comme une seule devanture arrangée sans beaucoup de soin.

Dans les innombrables ruelles transversales de cet assemblage embrouillé d'artisanat et de commerce, les boutiques sont groupées selon leurs activités. Ici on aperçoit la longue rangée des selliers et maroquiniers où la couleur dominante est le rouge dont on teint les peaux et où l'air est imprégné de l'odeur aigre du cuir. Il y a les tailleurs : de chaque niche — la plupart des échoppes consistent en une niche occupant sur le sol une surface de trois à quatre mètres carrés — on entend le bourdonnement industrieux des machines à coudre; de longs vêtements à vendre pendent à l'extérieur et ce sont toujours les mêmes, de sorte que l'on a en marchant le sentiment de rester au même endroit. De semblables impressions surgissent en d'autres parties du bazar; pourtant l'abondance des choses qui se ressemblent n'a rien de commun avec la monotonie; elle intoxique l'étranger et le remplit d'une curieuse satisfaction. Si l'on visite le bazar pour la centième fois, on y trouve toujours la même ambiance apparemment inchangée : c'est l'immutabilité inépuisable et vibrante d'une vague de l'océan dont la forme se modifie sans cesse mais dont la substance demeure inaltérable.

Voici le bazar des chaudronniers : c'est un chorus de coups de marteaux sur du cuivre, du bronze et du laiton produisant les formes les plus variées et faisant de feuilles de métal des coupes, des bassines ou des gobelets. Quelle certitude acoustique dans ces martèlements qui se poursuivent en tempos changeants tout au long du bazar, chaque artisan acquiesçant au rythme des autres, de sorte qu'aucune dissonance n'atteint l'oreille : cent artisans martèlent des objets différents dans des échoppes différentes, mais, dans toute cette rue du bazar, ce n'est qu'une mélodie... Ce désir profond, presque plus social que musical, d'harmonie fait apparaître la grâce cachée de l'âme iranienne.

Dans le bazar aux épices, ce sont des allées silencieuses de pains de sucre, de sacs de riz, d'amoncellements d'amandes et de pistaches de noisettes et de graines de melon, des bassines pleines d'abricots secs ou de gingembre, des assiettes de cuivre avec de la cannelle, du curry, du poivre, du safran et des graines de pavot, ainsi qu'une quantité de petites coupes d'anis, de vanille, de cumin, de clous de girofle et d'innombrables herbes et racines exhalant un arôme lourd et étouffant. Dominant les plateaux de laiton brillant sont accroupis, les jambes croisées comme des bouddhas, les maîtres de tous ces produits étranges, interpellant parfois un passant à mi-voix et lui demandant ce qu'il veut. Toute parole, ici, est seulement murmure, car on ne saurait parler bruyamment là où le sucre s'écoule doucement d'un sac sur le plateau d'une balance ou lorsque sont pesés le thym ou l'anis... C'est la même capacité d'adaptation à l'humeur de la matière qui permet à

www.islamicbulletin.com

l'Iranien de nouer de nobles tapis au moyen d'innombrables fils de laine colorée, fil après fil, millimètre après millimètre, jusqu'à ce que l'ensemble apparaisse dans sa perfection enjouée. Ce n'est pas par hasard que les tapis persans sont sans égaux dans le monde. Pourrait-on trouver ailleurs ce recueillement profond, cette absorption tranquille dans l'occupation? Verrait-on ailleurs pareils yeux, sombres profondeurs pour lesquelles le temps qui passe signifie si peu?

Dans des niches caverneuses un peu plus spacieuses que les autres travaillent en silence les peintres. Ils copient de vieilles miniatures dans des livres écrits à la main et presque réduits en lambeaux, images décrivant en traits et couleurs d'une finesse extrême les grandes choses de la vie: combats et chasses, amour, bonheur ou tristesse. Leurs pinceaux sont ténus et déliés comme des nerfs. Les couleurs ne sont pas confiées à une surface sans vie, mais sont mélangées dans la paume vivante du peintre et sont réparties en minuscules taches et gouttes sur les doigts de sa main gauche. Les vieilles miniatures renaissent sur de nouvelles pages blanches immaculées, trait après trait, ombre après ombre. A côté de l'or craquelé des originaux émergent les copies plus brillantes. L'oranger flétri d'un parc royal refleurit dans un nouveau printemps; dans ses soieries et ses fourrures, la femme délicate répète ses gestes d'amour; le soleil se lève à nouveau sur une vieille et noble partie de polo... trait après trait, ombre après ombre, les hommes silencieux suivent les aventures créatrices d'un artiste disparu, et il y a autant d'amour en eux qu'il y avait eu d'enchantement en lui; et cet amour fait que l'on en oublie presque l'imperfection des copies.

Le temps passe et les miniaturistes sont penchés sur leur travail, étrangers au présent. Le temps passe; dans des rues voisines, la pacotille occidentale pénètre dans les boutiques et progresse obstinément; la lampe à pétrole de Chicago, la cotonnade imprimée de Manchester et la théière de Tchécoslovaquie avancent victorieusement. Mais les miniaturistes sont assis les jambes croisées sur leurs nattes usées, creusant de leurs yeux et de leurs doigts délicats dans les vieilles joies bénies et, jour après jour, donnant un éveil nouveau à leurs chasses royales et à leurs amours extatiques...

Innombrables sont les gens du bazar: gentlemen à col européen ayant souvent jeté une *abaya* arabe sur leur complet occidental ou semi-occidental, bourgeois conservateurs en longs cafetans avec ceintures de soies, paysans et artisans en jaquettes bleues ou grises; les derviches chantants, mendiants aristocratiques de l'Iran, portent des vêtements flottants blancs, parfois avec une peau de léopard sur le dos, ont les cheveux longs et le corps finement bâti. Les femmes de la classe moyenne sont, selon leurs possibilités, habillées de soie ou de coton, mais toujours enveloppées du court voile traditionnel de Téhéran dont elles ne se couvrent d'ailleurs pas le visage; les plus pauvres portent des cotonnades à fleurs aux couleurs légères. D'anciens mullahs montent

www.islamicbulletin.com

des ânes ou des mules magnifiquement harnachés et dirigent sur l'étranger un regard fanatique qui semble demander : « Que faites-*vous* ici ? Êtes-vous l'un de ceux qui travaillent à la ruine de notre pays ? »

La longue expérience faite par l'Iran des intrigues occidentales a rendu son peuple soupçonneux. Aucun Iranien n'attend vraiment des *farangis* quelque chose de bon pour son pays. Mais Ali Agha ne semble pas exagérément pessimiste :

L'Iran est vieux, mais n'est certainement pas près de mourir. Nous avons souvent été opprimés. Bien des nations ont déferlé sur nous et toutes ont passé, mais nous demeurons vivants. Dans la pauvreté et l'oppression, dans l'ignorance et l'obscurité, mais nous demeurons vivants. C'est parce que nous, Iraniens, avons toujours suivi notre propre chemin. Combien de fois le monde extérieur n'a-t-il pas essayé de nous imposer de nouveaux genres de vie, toujours sans succès. Ce n'est pas avec la violence que nous résistons aux forces extérieures et c'est pourquoi on peut avoir parfois l'impression que nous y avons cédé. Mais nous sommes de la tribu des muryune, *ces petites fourmis insignifiantes qui vivent sous les murailles. Vous, lumière de mon cœur, avez dû voir en Iran comment parfois des maisons bien construites avec des murs solides soudain s'écroulaient sans raison apparente. Pour quelle cause ? Simplement à cause de ces toutes petites fourmis qui, pendant des années, avec une incessante persévérance, ont creusé des passages et des cavités dans les fondations, progressant toujours d'un cheveu, lentement, patiemment, dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'enfin le mur perde son équilibre et culbute. Nous, Iraniens, sommes de telles fourmis. Nous ne nous opposons pas aux puissances du monde avec bruit et violence inutiles, mais nous les laissons accomplir leur besogne et nous creusons en silence nos passages et nos cavités, jusqu'à ce qu'un jour leur édifice soudain s'écroule...*

Et vous avez vu ce qui se produit lorsque vous jetez une pierre dans l'eau. La pierre s'enfonce, quelques cercles apparaissent à la surface, grandissent et s'évanouissent, jusqu'à ce que l'eau soit aussi calme qu'auparavant. Nous, Iraniens, sommes une telle eau.

Le Shah, que Dieu prolonge sa vie, doit porter un lourd fardeau avec les Anglais d'un côté et les Russes de l'autre. Mais nous ne doutons pas que, par la grâce de Dieu, il trouvera un moyen de sauver l'Iran...

La foi implicite d'Ali Agha en Riza Shah ne semble pas mal placée. Il s'agit de l'une des personnalités les plus dynamiques que j'ai rencontrées dans le monde musulman et, de tous les souverains que j'ai connus, seul Ibn Saoud peut se comparer à lui.

L'histoire de l'accession de Riza Shah au pouvoir évoque un fantastique conte de fées possible seulement dans ce monde de l'Orient où le courage personnel et la force de volonté peuvent parfois faire sortir un homme de l'obscurité pour le mener au faîte de l'autorité. Lorsque je fis sa connaissance lors de mon premier séjour à Téhéran en

www.islamicbulletin.com

été 1924, il était Premier ministre et dictateur incontesté de l'Iran. Mais le peuple n'était pas encore complètement revenu de sa surprise de l'avoir vu si soudainement, de façon aussi inattendue, prendre la direction des affaires du pays. Je me souviens encore du ton admiratif avec lequel un vieux commis iranien de l'ambassade d'Allemagne à Téhéran me dit un jour :

« Savez-vous qu'il y a seulement dix ans notre Premier ministre montait la garde comme simple soldat ici à la porte de cette ambassade? Et moi-même, à l'occasion, je lui donnais une lettre à porter au ministère des Affaires étrangères et l'admonestais en lui disant : " Fais vite, fils de chien, et ne va pas traîner au bazar... ! " »

Certes, peu d'années s'étaient passées depuis que le soldat Riza était posté comme sentinelle devant les ambassades et édifices publics de Téhéran. Je pouvais me le représenter vêtu de l'uniforme râpé de la brigade des cosaques iraniens, debout appuyé sur sa carabine et regardant ce qui se passait dans les rues alentour. Il considérait le peuple persan flânant comme des ombres de rêve ou assis dans la fraîcheur du soir le long des canaux, comme je le considérais moi-même. Et de la banque anglaise à laquelle il tournait le dos, il pouvait entendre le crépitement des machines à écrire, la hâte des gens affairés et toute l'agitation bruyante que la lointaine Europe avait importée dans ce bâtiment de Téhéran à la façade de faïence bleue. Ce fut peut-être alors que, pour la première fois (personne ne me l'a dit, mais je suppose que cela a pu se produire ainsi), dans la tête non éduquée du soldat Riza surgit cette question surprenante :

« Cela doit-il être ainsi... ? Faut-il que des gens d'autres nations travaillent et fassent des efforts alors que notre vie se passe comme un rêve? »

Et ce fut peut-être à ce moment-là que le désir de changement — créateur de tous les grands exploits, des découvertes et des révolutions — commença de remuer son esprit et chercha silencieusement son expression...

D'autres fois il peut avoir été posté en faction devant le portail du jardin de l'une des grandes ambassades européennes. Les arbres bien soignés s'agitaient au vent et les sentiers couverts de gravier crissaient sous les pas des serviteurs en livrée blanche. Dans cette maison au milieu du parc, une puissance mystérieuse semblait résider; elle intimidait chaque Iranien qui franchissait le portail, lui faisant inconsciemment rectifier sa tenue et lui donnant le sentiment de ne savoir que faire de ses mains. Parfois d'élégants attelages s'arrêtaient et des hommes politiques iraniens en sortaient. Le soldat Riza en connaissait beaucoup de vue : celui-ci était le ministre des Affaires étrangères, cet autre le ministre des Finances. Presque toujours ils avaient des visages tendus et craintifs lorsqu'ils passaient ce portail et il était amusant d'observer leur expression à leur sortie de l'ambassade :

www.islamicbulletin.com

parfois ils étaient radieux comme si une grande faveur leur avait été accordée; d'autres fois on les voyait pâles et déprimés comme si quelque condamnation venait de les frapper. C'étaient ces gens mystérieux à l'intérieur qui avaient prononcé la sentence. Le soldat Riza se demandait : « Cela doit-il être ainsi...? »

Il arrivait donc à l'occasion qu'un commis iranien arrive en courant du bureau que Riza gardait, lui jette une lettre entre les mains et lui dise : « Dépêche-toi d'apporter cela à un tel. Mais fais vite, fils de chien, sinon l'Ambassadeur sera fâché! » Riza avait l'habitude de se faire adresser la parole sur ce ton, car ses propres officiers n'étaient nullement délicats dans le choix de leurs épithètes. Mais probablement — non, presque certainement — l'expression « fils de chien » lui donnait une secousse d'humiliation, car il le savait : il n'était pas un fils de chien, mais le fils d'une grande nation à laquelle appartenaient des noms tels que Rustam, Darius, Nushirwan, Kay Khosru, Shah Abbas, Nadir Shah. Mais, ces « gens de l'intérieur », que savaient-ils de cela? Que savaient-ils des forces qui agitaient, comme un courant sombre et muet, la poitrine de ce soldat de quarante ans et parfois menaçaient de faire éclater ses côtes alors qu'il se mordait les poings de désespoir impuissant : « Ah, si seulement je pouvais...? »

Et le désir de s'affirmer soi-même, qui réside en chaque Iranien et peut le faire pleurer, parfois montait dans le soldat Riza avec une violence douloureuse et inattendue, donnant la clarté à ses idées et lui faisant soudain comprendre le fonctionnement étrange de tout ce qu'il voyait...

La Grande Guerre était terminée. Après la révolution bolchévique, les troupes russes qui avaient précédemment occupé l'Iran du nord se retirèrent. Mais aussitôt après des soulèvements communistes éclatèrent dans la province iranienne de Gilan, sur la mer Caspienne; le chef des insurgés était le puissant Kuchuk Khan qui avait l'appui d'unités régulières russes de terre et de mer. Le gouvernement envoya des forces contre les rebelles, mais les troupes iraniennes indisciplinées et mal équipées subirent défaite sur défaite. Le bataillon dans lequel servait le sergent Riza, alors âgé de cinquante ans, ne faisait pas exception. Mais un jour, alors que son unité prenait la fuite à la suite d'une escarmouche malheureuse, il ne put plus se contenir. Il sortit des rangs en désordre et s'écria : « Pourquoi fuyez-vous, Iraniens, vous, Iraniens! » Il dut avoir le même sentiment que Charles XII de Suède blessé sur le champ de bataille de Poltava, qui, voyant ses soldats courir dans une fuite éperdue, s'était écrié d'une voix désespérée : « Pourquoi fuyez-vous, Suédois, vous, Suédois! » Mais la différence était que le roi Charles saignait de nombreuses blessures et n'avait plus à sa disposition que sa voix, alors que le sergent Riza était indemne et avait un pistolet Mauser chargé à la main; et sa voix était forte et menaçante lorsqu'il avertit ses camarades :

www.islamicbulletin.com

« Quiconque prend la fuite, je l'abattrai, même s'il est mon frère! »

Une telle attitude était nouvelle pour les soldats iraniens. Leur confusion fit place à de la surprise. Ils se demandèrent avec curiosité : qu'est-ce que cet homme peut bien avoir dans la tête? Quelques officiers protestèrent et firent remarquer combien leur position était désespérée. L'un d'eux dit en dérision :

« Vas-tu, toi, nous mener à la victoire? »

En cette seconde, Riza dut revivre toutes les déceptions de ses plus jeunes années et tous ses espoirs étouffés s'éclairèrent d'un coup. Il voyait devant lui le bout d'une corde magique et il s'en saisit.

« Accepté! cria-t-il et il se tourna vers les soldats : Voulez-vous me prendre pour chef? »

Aucun peuple n'est aussi profondément imprégnée que les Iraniens du culte du héros. Et cet homme leur parut un héros. Les soldats oublièrent leur peur et leur fuite pour s'écrier en jubilant :

« Tu seras notre chef!

— Qu'il en soit ainsi, répondit Riza, je vous commanderai et je tuerai quiconque tentera de fuir! »

Mais personne ne pensait plus à la fuite. Ils jetèrent de côté leurs sacs encombrants et mirent baïonnette au canon. Puis, sous le commandement de Riza, le bataillon entier se retourna et, dans un assaut surprise, captura une batterie russe; alors il entraîna d'autres unités iraniennes, déborda l'ennemi et, en quelques heures, la bataille était gagnée par les Iraniens.

Quelques jours plus tard un télégramme de Téhéran nommait Riza au grade de capitaine et lui donnait le droit d'ajouter à son nom le titre de *khan*.

Il avait saisi le bout de la corde et commençait à grimper. Son nom était brusquement devenu célèbre. Dans une ascension rapide, il devint major, colonel et général de brigade. En 1921, en collaboration avec le jeune journaliste Zia ad-Din et trois autres officiers, il accomplit un coup d'État, arrêta le cabinet corrompu et, avec l'aide de sa brigade qui lui était toute dévouée, il obligea le jeune Shah Ahmad, qui était faible et insignifiant, à nommer un nouveau gouvernement. Zia ad-Din devint Premier ministre et Riza Khan ministre de la Guerre. Il ne savait ni lire, ni écrire. Mais il était comme un démon dans sa course au pouvoir. Et il était devenu l'idole de l'armée et du peuple qui, pour la première fois depuis des générations, avaient devant eux un homme qui était un chef.

Dans l'histoire politique de l'Iran, les changements sont rapides. Zia ad-Din disparut de la scène et réapparut en Europe en tant qu'exilé. Riza Khan resta, mais comme Premier ministre. A cette époque on chuchotait à Téhéran que Riza Khan et le Prince Héritier, frère cadet du Shah, avaient conspiré en vue de détrôner celui-ci, et l'on ajoutait — mais personne ne sait encore ce qu'il en fut en réalité — qu'au dernier

www.islamicbulletin.com

moment Riza Khan avait dénoncé ses amis au Shah afin de ne pas risquer son propre avenir dans une entreprise aussi douteuse. Quoi qu'il en soit, le Premier ministre — Riza Khan — conseilla au jeune Shah Ahmad d'entreprendre un voyage d'agrément en Europe. Faisant route en automobile, il l'accompagna en grande pompe jusqu'à la frontière de l'Irak où il lui aurait dit :

« Si Votre Majesté revient jamais en Iran, vous serez capable de dire que Riza Khan n'entend rien aux affaires du monde. »

Il n'avait plus besoin de partager le pouvoir avec quiconque. Il était en fait, sinon en titre, le seul maître de l'Iran. Il se mit à l'ouvrage comme un loup affamé. Tout l'Iran devait être réformé de fond en comble. L'administration jusqu'alors relâchée fut centralisée. Le vieux système consistant à affermer des provinces entières au plus offrant fut aboli. Les gouverneurs cessèrent d'être des satrapes pour devenir des fonctionnaires. L'armée, enfant chéri du dictateur, fut réorganisée d'après le modèle occidental. Riza Khan partit en campagne contre des chefs tribaux turbulents qui s'étaient auparavant considérés eux-mêmes comme de petits rois et refusaient souvent d'obéir au gouvernement de Téhéran. Il sévit avec rigueur contre les bandits qui avaient terrorisé la campagne depuis des décades. Un peu d'ordre fut remis dans les finances du pays avec l'assistance d'un conseiller américain. Les impôts et les taxes douanières commencèrent à rentrer régulièrement. L'ordre succédait au chaos.

Comme un écho au mouvement kémaliste en Turquie, l'idée d'une république surgit en Iran d'abord à l'état de rumeur, puis en tant qu'exigence des éléments les plus progressistes de la population et finalement comme l'objectif avoué du dictateur lui-même. Mais Riza Khan semble avoir commis une erreur de jugement : une puissante protestation monta des masses iraniennes.

Cette opposition populaire aux tendances républicaines n'était due à aucun attachement à la maison régnante, car personne en Iran n'éprouvait beaucoup d'affection pour la dynastie Qajar qui, à cause de son origine turcomane, avait toujours été regardée comme « étrangère ». Elle ne provenait pas non plus d'une affection sentimentale pour le visage rond et enfantin de Shah Ahmad. C'était quelque chose de bien différent : elle était dictée par la crainte qu'avaient les gens de perdre leur religion comme les Turcs avaient perdu la leur dans le sillage de la révolution d'Atatürk. Dans leur ignorance, les Iraniens ne comprenaient pas du tout que la forme républicaine de gouvernement correspondrait beaucoup plus étroitement que la monarchie au système de vie islamique. Guidés par le conservatisme de leurs chefs religieux — et peut-être légitimement effrayés par l'évidente admiration de Riza Khan pour Kemal Atatürk —, les Iraniens ne sentirent dans sa proposition qu'une menace contre l'Islam en tant que force dominante du pays.

www.islamicbulletin.com

Une grande excitation saisit la population des villes, surtout celle de Téhéran. Une foule furieuse, armée de bâtons et de cailloux, s'assembla devant l'édifice où Riza Khan avait ses bureaux et proféra des malédictions et des menaces contre le dictateur qui, la veille encore, était un demi-dieu. Les collaborateurs de Riza Khan lui conseillèrent instamment de ne pas sortir avant que l'excitation soit tombée. Mais il les repoussa et, sans arme et accompagné d'une seule ordonnance, il quitta le bâtiment dans un attelage fermé. Dès que celui-ci eut passé les portails, la foule prit les rênes des chevaux et les arrêtèrent. Quelques individus ouvrirent la porte de la voiture :

« Sortez-le, sortez-le dans la rue! »

Mais déjà il en sortait de lui-même, le visage livide de rage, et se mit à frapper de sa cravache la tête et les épaules des plus proches :

« Fils de chiens, loin d'ici! Comment osez-vous? Je suis Riza Khan! Allez vers vos femmes et vers vos lits! »

Et la foule en fureur qui, quelques minutes auparavant, ne songeait qu'à tuer et à détruire, devint silencieuse en face de son courage personnel. L'un après l'autre, les gens se retirèrent, se dispersèrent et disparurent dans les rues transversales. Une fois encore un grand chef avait parlé à son peuple. Il avait parlé avec colère et le peuple avait été mâté. Il est possible que dès ce moment-là un sentiment de mépris se soit mêlé à l'amour que Riza Khan portait à son peuple et l'ait obscurci pour toujours.

Cependant, malgré le succès de prestige remporté par Riza Khan, le projet de république ne put se réaliser. Son échec montrait avec évidence que le pouvoir militaire ne pouvait pas à lui seul déclencher un « mouvement de réforme » contre la résistance du peuple. Ce n'est pas que les Iraniens aient été opposés à des réformes comme telles, mais ils sentaient instinctivement qu'une doctrine politique occidentale importée signifierait la fin de leur espoir de jamais réaliser un développement sain dans le cadre de leur propre culture et de leur propre religion.

Riza Khan ne put jamais le comprendre et c'est pourquoi il devint étranger à son peuple. L'amour que celui-ci lui portait disparut et une haine craintive en prit graduellement la place. Les gens commencèrent à se demander : qu'est-ce que ce héros a réellement fait pour son pays? Ils énuméraient les réalisations accomplies par Riza Khan : réorganisation de l'armée, mais au prix de dépenses énormes qui se traduisirent par des impôts écrasants pour le peuple déjà appauvri; élimination des rébellions tribales, mais oppression de patriotes; spectaculaire activité de construction à Téhéran, mais misère croissante chez les paysans de la campagne. On commençait à se souvenir que, seulement quelques années auparavant, Riza Khan était un soldat pauvre, alors qu'il était maintenant l'homme le plus riche de l'Iran avec d'innombrables acres de terre à son nom. Était-ce donc cela, ces « réformes » dont on avait

www.islamicbulletin.com

tant parlé? Les quelques édifices reluisants et les hôtels de luxe qui avaient surgi çà et là sous l'influence du dictateur représentaient-ils vraiment pour le peuple une amélioration de son sort?

Ce fut dans cette phase de sa carrière que je fis la connaissance de Riza Khan. Malgré tout ce qu'on pouvait dire de son ambition personnelle et de son prétendu égoïsme, je ne pus manquer de remarquer la grandeur de cet homme dès le moment où il me reçut à son bureau du ministère de la Guerre. C'était sans doute le bureau le plus simple qu'un Premier ministre ait jamais occupé : un meuble-secrétaire, un canapé recouvert de toile cirée noire, deux chaises, une étagère à livres et sur le sol un beau mais modeste tapis, c'était tout ce que contenait la pièce. L'homme, entre cinquante et soixante ans, grand, de forte stature, qui se leva à mon arrivée était vêtu d'un simple uniforme kaki sans médailles, décorations ni insigne de grade.

J'avais été introduit par l'ambassadeur d'Allemagne, le comte von der Schulenburg (car, bien qu'étant moi-même Autrichien, je représentais un grand journal allemand). Dès cette première conversation formelle, je me rendis compte du sombre dynamisme qui marquait la nature de Riza Khan. Sous des sourcils gris et broussailleux, deux yeux bruns et aigus me regardaient — yeux persans habituellement voilés par de lourdes paupières; c'était un curieux mélange de mélancolie et de dureté. Des lignes amères entouraient son nez et sa bouche, mais ses traits osseux exprimaient un pouvoir de volonté peu commun et conférait une tension à la mâchoire. En écoutant sa voix grave et bien modulée — voix d'un homme habitué à énoncer des paroles importantes et à peser chacune d'elles avant de lui permettre de résonner — on aurait pensé entendre un homme ayant derrière lui trente ans de carrière comme officier d'état-major ou comme haut dignitaire; on avait peine à croire que, seulement six ans auparavant, Riza Khan n'était qu'un sergent et qu'il n'avait appris à lire et à écrire que depuis trois ans.

Il dut sentir mon intérêt envers lui — et peut-être aussi mon affection pour son peuple — car il insista pour que cette interview ne soit pas la dernière et il m'invita, de même que Schulenburg, pour le thé la semaine suivante à sa résidence d'été de Shemran, dans un magnifique jardin à quelques kilomètres de Téhéran.

Je convins avec Schulenburg de me rendre d'abord chez lui (comme la plupart des autres diplomates étrangers, il résidait aussi en été à Shemran) et d'aller ensuite à la résidence du Premier ministre. Mais un contretemps m'empêcha d'arriver à temps. Quelques jours auparavant, j'avais acheté une petite voiture de chasse à quatre roues avec deux chevaux pleins de tempérament. La chaleur de ce tempérament se révéla pleinement à quelques kilomètres en dehors de Téhéran lorsque,

www.islamicbulletin.com

obéissant à quelque fâcheux caprice, ils refusèrent obstinément de continuer et voulurent de toute force retourner à l'écurie. Je bataillai avec eux pendant près de vingt minutes. Finalement je laissai Ibrahim reconduire à la maison les chevaux et la voiture et je partis à pied à la recherche de quelque autre moyen de transport. Après avoir marché trois kilomètres j'atteignis un village où je trouvai heureusement un *droshky*, mais, lorsque j'arrivai à l'ambassade allemande, j'avais un retard d'une heure et demie. Je trouvai Schulenburg marchant de long en large dans son bureau comme un tigre en colère. Toute son amabilité ordinaire avait disparu : pour son sens de la discipline à la fois prussien et diplomatique, une telle offense à la ponctualité paraissait l'équivalent d'un blasphème. Il explosa d'indignation à ma vue :

« Vous ne pouvez pas, non, vous ne pouvez pas faire cela à un Premier ministre! Avez-vous oublié que Riza Khan est un dictateur et que, comme tous les dictateurs, il est extrêmement susceptible?

— Mes chevaux semblent avoir négligé ce point important fut ma seule réponse. Même s'il s'était agi de l'empereur de Chine, je n'aurais pas été capable d'arriver plus tôt. »

Là-dessus le comte retrouva son sens de l'humour et éclata de rire :

« Par Dieu, quelque chose de pareil ne m'était jamais arrivé auparavant! Allons-y donc et espérons que le gardien ne nous claquera pas la porte au nez... »

Il n'en fut rien. Quand nous arrivâmes au palais de Riza Khan, la partie de thé était déjà terminée depuis longtemps et tous les autres invités s'en étaient allés, mais le dictateur ne parut nullement offensé par mon accroc au protocole. Quand il eut entendu les raisons de notre retard, il s'exclama :

« Bon, je voudrais voir ces chevaux! Je pense qu'ils doivent appartenir au parti d'opposition. Peut-être serait-il prudent de les placer en détention policière! »

En fin de compte, ce contretemps favorisa plutôt qu'il ne compromit l'établissement de relations aisées et informelles entre le tout-puissant Premier ministre d'Iran et le jeune journaliste que j'étais, relations qui, par la suite, me permirent de circuler dans le pays avec une plus grande liberté que celle accordée à la plupart des autres étrangers.

Mais la lettre d'Ali Agha ne parle pas du Riza Khan de cette première période, de cet homme qui vivait avec une simplicité presque inconcevable en Iran où l'on aime le faste ; il parle du Riza Khan qui monta en 1925 sur le trône du Paon; il parle du roi qui a renoncé à toute prétention à l'humilité et maintenant cherche à égaler Kemal Atatürk en construisant une orgueilleuse façade occidentale sur son vieux pays oriental...

J'arrive à la fin de la lettre :

www.islamicbulletin.com

Bien que vous soyez maintenant, ami affectionné, dans la ville bénie du saint Prophète, nous comptons bien que vous n'oubliez pas et que vous n'oublierez jamais votre indigne ami et son pays...

O Ali Agha, ami des jours d'autrefois — « lumière de mon cœur », comme vous le dites vous-même —, votre lettre m'a enivré de souvenirs : je suis ivre de la Perse comme je l'étais devenu lorsque j'avais commencé à connaître votre pays, cet ancien bijou terni dans un enchâssement de vieil or, de marbre craquelé, de poussière et d'ombres — ombres des jours et des nuits de votre pays de mélancolie et des yeux noirs et rêveurs de votre peuple...

Je me souviens encore de Kirmanshah, première ville iranienne que je vis après avoir passé les montagnes du Kurdistan. Une étrange atmosphère flétrie et opaque y régnait, avec quelque chose d'assourdi, de soumis, pour ne pas dire de sordide. Il n'y a pas de doute que, dans toute ville orientale, la pauvreté apparaît à la surface où elle est beaucoup plus visible que dans toute ville européenne. Mais à cela j'étais déjà habitué. Ce n'était pas la pauvreté au sens économique du terme qui se mettait en évidence, car Kirmanshah passait pour une ville prospère. C'était plutôt une sorte de dépression qui pesait sur les gens, quelque chose qui leur était directement lié et qui ne semblait guère dépendre des conditions économiques.

Tous ces gens avaient de grands yeux noirs sous des sourcils épais également noirs qui souvent se rejoignaient au-dessus du nez, avec de lourdes paupières comme des rideaux. La plupart des hommes étaient minces (je me souviens à peine d'avoir vu en Iran de gens vraiment gras). Ils ne riaient jamais à haute voix et dans leurs sourires silencieux perçait une légère ironie qui semblait dissimuler plus qu'elle ne révélait. Les visages n'étaient pas mobiles et on ne gesticulait pas ; il n'y avait que des mouvements tranquilles et mesurés, comme si on avait porté des masques.

Comme dans toute ville orientale, la vie de celle-ci était concentrée au bazar. Elle apparaissait à l'étranger dans un mélange de couleurs brune, or et rouge avec çà et là des plateaux et des bassines de cuivre brillant et parfois un motif de faïence bleue au-dessus de la porte d'un caravansérail montrant un chevalier aux yeux noirs et un dragon ailé. Si l'on regardait avec plus d'attention, on pouvait découvrir dans ce bazar toutes les couleurs du monde, mais aucune de ces couleurs entremêlées ne ressortait réellement dans l'ombre provenant du toit couvrant le bazar et le plongeant tout entier dans un demi-jour ensommeillé. Les ogives du toit étaient percées à intervalles réguliers de petites ouvertures laissant passer la lumière du jour. Les rayons du soleil pénétraient par ces ouvertures et, dans l'air aromatique des halles, ils prenaient la qualité d'une substance consistante et ressemblaient à d'opaques colonnes de lumières plantées de biais ; et ce n'étaient pas les

www.islamicbulletin.com

gens qui avaient l'air de marcher à travers ces colonnes lumineuses, mais c'étaient elles qui semblaient transpercer les passants faits d'ombre.

Car tout le monde, dans ce bazar, était calme et silencieux comme des ombres. Si un marchand interpelait un passant, il le faisait à voix basse. Personne ne vantait sa marchandise avec des appels et des chants, comme c'est la coutume dans les bazars arabes. La vie filait ici sur des semelles légères. Les gens ne se bousculaient ni ne se poussaient. Ils étaient polis, d'une politesse qui semblait s'incliner en avant mais qui en réalité maintenait l'interlocuteur à la distance du bras. Ils étaient manifestement avisés et n'hésitaient pas à entrer en conversation avec l'étranger, mais seulement leurs lèvres parlaient. Leur âme demeurait quelque part à l'arrière-plan, attendant, pesant, détachée...

Dans une maison de thé, quelques hommes de la classe ouvrière étaient assis sur des nattes — peut-être des artisans, des manœuvres ou des caravaniers —, serrés autour d'une cuve de fer remplie de charbons ardents. Ils faisaient circuler parmi eux deux pipes à longs tuyaux avec des fourneaux ronds de porcelaine. L'odeur douceâtre de l'opium était dans l'air. Ils fumaient en silence. Chaque homme prenait quelques bouffées profondes et passait la pipe à son voisin. Et alors je constatai ce que je n'avais pas observé auparavant : en très grand nombre les gens fumaient l'opium, certains publiquement, d'autres moins. Le boutiquier dans sa niche, le fainéant sous la porte cochère d'un caravansérail, le chaudronnier dans son atelier pendant un moment de répit : tous fumaient, tous avaient le même visage absent, un peu fatigué, qui regardait un espace vide avec des yeux ternes...

Dans tout le bazar des vendeurs offraient des pavots frais et verts à gros boutons que l'on consommait apparemment sous cette forme, ce qui représentait une manière relativement douce de prendre l'opium. Même les enfants en mangeaient les graines dans les embrasures de portes et aux coins de rues. Deux ou trois de ces enfants se partageaient cette friandise avec des égards d'adultes les uns envers les autres, sans égoïsme puéril, mais non plus sans joie ou vivacité enfantine. Mais comment en aurait-il été autrement? Dès leur âge le plus tendre, on leur donnait à boire une lourde décoction de graines de pavot chaque fois qu'ils pleuraient et importunaient leurs parents. Quand ils avaient grandi et commençaient à flâner dans les rues, les limites entre la quiétude, la lassitude et la gentillesse étaient déjà effacées en eux.

Et je sus alors ce qui m'avait tant impressionné quand je considérai pour la première fois les yeux mélancoliques des Iraniens : c'était le signe d'une destinée tragique. J'eus le sentiment que l'opium leur appartenait de la même manière qu'un sourire souffrant appartient au visage d'une personne qui souffre. Cela faisait partie de leur gentillesse, de leur lassitude intérieure; cela faisait même partie de leur grande

www.islamicbulletin.com

pauvreté et de leur grande frugalité. Ce n'était pas tant l'expression d'un vice, mais peut-être était-ce pour eux aussi une aide. Une aide contre quoi ? Étrange pays de questions...

Mon esprit s'attarde longtemps à mes impressions de Kirmanshah, première ville iranienne que j'avais connue, parce que ces impressions se prolongèrent sous des formes variées mais toujours inchangées en substance tout au long de mon séjour d'une année et demie en Iran. Une mélancolie douce et pénétrante était partout la note dominante. C'était perceptible dans les villages et les villes, dans les occupations quotidiennes du peuple et dans ses nombreuses fêtes religieuses. Certes, leurs sentiments religieux, à la différence de ceux des Arabes, étaient fortement teintés de tristesse et de deuil. Pleurer sur des événements tragiques survenus treize siècles auparavant, pleurer sur la mort d'Ali, gendre du Prophète, et sur celle des deux fils d'Ali, Hassan et Hussayn, paraissait être pour eux plus important que de considérer les valeurs de l'Islam et la direction qu'elles auraient dû donner à la vie des hommes...

Souvent le soir, dans les villes, on pouvait voir des attroupements d'hommes et de femmes dans la rue autour d'un derviche errant, mendiant religieux vêtu de blanc avec une peau de panthère sur le dos, une hache à long manche dans la main droite et un bol à aumônes fait d'une noix de coco dans la gauche. Il récitait une mélopée mi-parlée, mi-chantée sur les luttes de succession au califat qui suivirent la mort du Prophète au VIIe siècle, sombre récit de sang et de mort qui, toujours, se déroulait à peu près ainsi :

Écoutez, ô gens, ce qu'il advint des élus de Dieu et comment le sang de la semence du Prophète fut répandu sur la terre.

Il y avait une fois un Prophète que Dieu avait fait ressembler à une cité de connaissance ; et la porte de cette cité était le plus fidèle et le plus vaillant de ses compagnons, son gendre Ali, Lumière du monde, associé au message du Prophète, appelé le Lion de Dieu.

Lorsque mourut le Prophète, le Lion de Dieu était son successeur légitime. Mais des hommes méchants usurpèrent son droit reconnu par Dieu et firent d'un autre le khalifa *du Prophète. Après la mort du premier usurpateur, l'un de ses pareils lui succéda, et après celui-ci, encore un autre.*

Ce fut seulement après que le troisième usurpateur eut péri que la volonté de Dieu devint manifeste et que le Lion de Dieu parvint à la place, qui lui revenait, de Commandeur des Croyants.

Mais les ennemis d'Ali et de Dieu étaient nombreux. Et un jour, alors qu'il était prosterné en prière devant son Seigneur, l'épée d'un assassin le frappa à mort. A ce forfait blasphématoire, la terre trembla d'affliction, les montagnes pleurèrent et les pierres versèrent des larmes.

www.islamicbulletin.com

Que la malédiction de Dieu soit sur les méchants et qu'un châtiment éternel les consume !

De nouveau un méchant usurpateur survint et dénia aux fils du Lion de Dieu, Hassan et Hussayn, enfants de la bienheureuse Fatima, leur droit à la succession au trône du Prophète. Hassan fut perfidement empoisonné. Et lorsque Hussayn se leva pour défendre la foi, sa belle vie fut abrégée sur le champ de Kerbela alors qu'il s'agenouillait à un bassin d'eau pour y etancher sa soif après la bataille.

Que la malédiction de Dieu soit sur les méchants et que les larmes des anges arrosent à jamais le sol sacré de Kerbela !

La tête de Hussayn, tête que le Prophète avait une fois baisée, fut cruellement coupée et son corps décapité fut rapporté à la tente où ses enfants en pleurs attendaient le retour de leur père.

Et depuis lors les fidèles ont invoqué la malédiction de Dieu sur les transgresseurs et pleuré sur la mort d'Ali, de Hassan et de Hussayn. Et vous, ô fidèles, élevez vos voix en lamentations sur leur mort, car Dieu pardonne les péchés de ceux qui pleurent sur la semence du Prophète...

Et la mélopée arrachait des sanglots passionnés aux femmes qui écoutaient, alors que des larmes silencieuses coulaient sur les visages barbus des hommes...

Une telle « complainte » donnait assurément une version assez éloignée de la vérité historique de ces événements anciens qui avaient causé un schisme irréductible dans le monde de l'Islam : la communauté musulmane s'était divisée en Sunnites, qui constituent la grande masse des peuples musulmans et tiennent au principe de la succession élective au califat, et en Chiites qui soutiennent que le Prophète avait désigné Ali, son gendre, comme son héritier et successeur légitime. En réalité, cependant, le Prophète mourut sans avoir nommé de successeur, sur quoi l'un de ses compagnons les plus anciens et les plus fidèles, Abou Bakr, fut élu *khalifa* par la grande majorité de la communauté. A Abou Bakr succéda Omar et à celui-ci Othman. Ce ne fut qu'après la mort d'Othman qu'Ali fut élu au califat. Comme je le savais bien, même pendant mon séjour en Iran, il n'y avait rien de mauvais ou de méchant dans les trois prédécesseurs d'Ali. Ils étaient sans doute les figures les plus grandes et les plus nobles de l'histoire islamique après le Prophète et, pendant de nombreuses années, ils avaient été de ses plus proches compagnons. Ils n'étaient assurément pas des « usurpateurs », ayant été élus par le peuple dans le libre exercice du droit que l'Islam lui reconnaissait. Ce ne fut pas leur désir de pouvoir, mais plutôt l'incapacité d'Ali et de ses partisans d'accepter de plein cœur les résultats de ces élections populaires qui conduisit aux luttes pour le pouvoir, à la mort d'Ali et à la transformation, sous le cinquième calife, Mu'awiyya, de la forme originale et républicaine de

www.islamicbulletin.com

l'État islamique en un royaume héréditaire et enfin à la mort de Hussayn à Kerbela.

Certes, j'avais su tout cela avant de venir en Iran, mais j'y fus frappé par l'émotion sans borne que ce récit tragique vieux de treize siècles pouvait encore soulever dans le peuple iranien chaque fois que les noms d'Ali, de Hassan ou de Hussayn étaient mentionnés. Je m'interrogeai : Était-ce la mélancolie innée des Iraniens et leur sens dramatique qui les avait fait embrasser la doctrine chiite ? Ou était-ce la qualité tragique de celle-ci qui avait conduit à cette intense mélancolie iranienne ?

Progressivement, pendant plusieurs mois, s'élabora dans mon esprit une réponse à cette question.

Lorsque, au milieu du VII[e] siècle, les armées du calife Omar conquirent l'ancien empire sassanide, apportant l'Islam avec elles, le culte zoroastrien de l'Iran avait depuis longtemps été réduit à un formalisme rigide et se trouvait incapable de résister efficacement à la nouvelle idée dynamique venue d'Arabie. Mais au moment de la conquête arabe, l'Iran traversait une époque de fermentation sociale et intellectuelle qui semblait annoncer une renaissance nationale. Cet espoir d'un réveil intérieur et organique fut brisé par l'invasion arabe. Et les Iraniens, abandonnant leur propre ligne de développement historique, durent s'adapter à des conceptions culturelles et éthiques venues du dehors.

L'avènement de l'Islam avait représenté en Iran, comme dans tant d'autres pays, un énorme progrès social. Il avait détruit l'ancien système iranien des castes et fait naître une nouvelle communauté d'hommes libres et égaux ; il avait ouvert de nouvelles voies d'expression à des énergies culturelles qui étaient longtemps demeurées en sommeil et inarticulées. Mais, avec tout cela, les fiers descendants de Darius et de Xerxès ne pouvaient pas oublier que la continuité historique de leur vie nationale et leurs liens organiques entre hier et aujourd'hui avaient soudain été brisés. Ce peuple dont le caractère intime avait trouvé son expression dans l'étrange dualisme de la religion du Zend et dans son adoration presque panthéiste des quatre éléments — air, eau, feu et terre — était maintenant confronté avec le monothéisme austère et sans compromis de l'Islam et avec sa passion de l'Absolu. La transition était trop brusque et trop douloureuse pour que les Iraniens pussent subordonner leur profonde conscience nationale au concept supranational de l'Islam. Malgré leur acceptation rapide et apparemment volontaire de la nouvelle religion, ils assimilaient inconsciemment la victoire de l'idée islamique à la défaite nationale de l'Iran. Et le sentiment d'avoir été vaincus et irrévocablement coupés du contexte de leur ancien héritage culturel — sentiment désespérément intense malgré tout ce qu'il avait de vague — allait miner pendant des siècles leur confiance en eux-mêmes sur le plan national. Contrairement à tant d'autres nations auxquelles

www.islamicbulletin.com

l'acceptation de l'Islam avait donné presque immédiatement une impulsion des plus positives pour de nouveaux développements culturels, la première réaction des Iraniens — et d'une certaine manière la plus durable — fut une profonde humiliation et un ressentiment réprimé.

Ce ressentiment devait être réprimé et étouffé dans les profondeurs de leur subconscient, car, dans l'intervalle, l'Islam était devenu la religion de l'Iran. Mais, dans leur haine de la conquête arabe, les Iraniens eurent instinctivement recours à ce que la psychanalyse désigne comme une « surcompensation » : ils se mirent à considérer la religion apportée par leurs conquérants arabes comme quelque chose leur appartenant en propre. Ils le firent en transformant subtilement la conscience rationnelle et non mystique que les Arabes avaient de Dieu en son exact opposé : un fanatisme mystique et une sombre émotivité. Une foi qui, pour les Arabes, était présence, réalité et source de tranquillité d'esprit, évolua, dans le tempérament iranien, en une sombre aspiration vers ce qui est surnaturel et symbolique. Le principe islamique de l'insaisissable transcendance de Dieu se transforma en la doctrine mystique (dont l'Iran préislamique fournit de nombreux précédents) de la manifestation physique de Dieu dans des mortels spécialement choisis et destinés à transmettre cette essence divine à leurs descendants. Pour une telle tendance, une adhésion à la doctrine chiite offrait un moyen d'expression très bienvenu, car il ne pouvait y avoir de doute que la vénération chiite, presque la déification, d'Ali et de ses descendants dissimulait le germe d'une idée d'incarnation, et de réincarnation continuelle, de Dieu, idée totalement étrangère à l'Islam, mais très proche du cœur iranien.

Ce ne fut pas par hasard que le Prophète Muhammad mourut sans avoir désigné de successeur et même après avoir refusé d'en désigner un lorsqu'on le lui eut suggéré peu avant sa mort. Par son attitude, il entendait faire comprendre, d'abord que la qualité spirituelle de prophétie n'était pas quelque chose dont on pouvait « hériter », et ensuite que la direction de la communauté devrait, à l'avenir, résulter d'une élection libre par le peuple et non d'une « ordination » par le Prophète (ce qu'aurait naturellement impliqué sa désignation d'un successeur). Ainsi il élimina délibérément l'idée que la direction de la communauté puisse être autre que séculière ou ait le caractère d'une « succession apostolique ». Or c'était précisément ce à quoi visait la doctrine chiite. Non seulement elle insistait, en nette contradiction avec l'esprit de l'Islam, sur le principe de la succession apostolique, mais elle réservait cette succession exclusivement à la « semence du Prophète », c'est-à-dire à son cousin et gendre Ali et aux descendants de celui-ci.

Tout cela s'accordait avec les inclinations mystiques des Iraniens. Mais lorsqu'ils adhérèrent avec enthousiasme au camp de ceux qui prétendaient que l'essence spirituelle de Muhammad survivait en Ali et

www.islamicbulletin.com

en ses descendants, les Iraniens ne donnèrent pas seulement satisfaction à une tendance mystique. Il y eut encore dans leur choix une autre motivation subconsciente. Si Ali était l'héritier et successeur légitime du Prophète, les trois califes qui l'avaient précédé devaient manifestement avoir été des usurpateurs — et de ceux-ci avait été Omar, ce même Omar qui avait conquis l'Iran! La haine nationale du conquérant de l'empire sassanide pouvait maintenant être rationalisée en termes de religion, de cette religion qui était devenue celle de l'Iran : Omar avait « dépouillé » Ali et ses fils Hassan et Hussayn de leur droit divin de succession au califat de l'Islam et s'était ainsi opposé à la volonté de Dieu. En conséquence, et pour obéir à cette volonté de Dieu, il fallait soutenir le parti d'Ali. D'un antagonisme national était née une doctrine religieuse.

Dans l'adoption iranienne de la doctrine chiite, je discernais une protestation muette contre la conquête arabe de l'Iran. Maintenant je comprenais pourquoi les Iraniens maudissaient Omar avec une haine bien plus amère que celle qu'ils réservaient aux deux autres « usurpateurs », Abou Bakr et Othman. D'un point de vue doctrinal, le premier calife, Abou Bakr, aurait dû être regardé comme le principal transgresseur — mais c'était Omar qui avait conquis l'Iran...

Là était la raison de l'intensité étrange avec laquelle la maison d'Ali était vénérée en Iran. Son culte représentait un acte symbolique de la revanche iranienne sur l'Islam arabe (opposé si irréductiblement à la déification de toute personne humaine, y compris celle de Muhammad). Certes, la doctrine chiite n'avait pas son origine en Iran; il y avait des groupes chiites aussi dans d'autres pays musulmans. Mais nulle part ailleurs cette doctrine n'avait une prise aussi complète sur les émotions et l'imagination du peuple. Lorsque les Iraniens donnaient libre cours, passionnément, à leur affliction sur la mort d'Ali, de Hassan et de Hussayn, ils ne pleuraient pas seulement sur la destruction de la maison d'Ali, mais aussi sur eux-mêmes et sur la perte de leur gloire passée...

C'était un peuple mélancolique, ces Iraniens. Leur mélancolie se reflétait même dans le paysage iranien, dans les étendues sans fin de terres incultes, dans les sentiers et routes solitaires à travers la montagne, dans les villages aux maisons de boue séchée, dans les troupeaux de moutons qui, le soir, étaient conduits en vague gris-brun vers les puits. Dans les villes la vie s'écoulait en gouttes lentes et incessantes, sans agitation ni gaieté; tout semblait enveloppé dans des voiles de rêve et chaque visage paraissait attendre indolemment quelque chose. On n'entendait jamais de musique dans les rues. Si, le soir, un palefrenier tatar faisait résonner un chant dans un caravansérail, on dressait involontairement l'oreille d'étonnement. Seuls chantaient en

www.islamicbulletin.com

public les nombreux derviches, et ils chantaient toujours les mêmes vieilles mélopées tragiques sur Ali, Hassan et Hussayn. La mort et les larmes se mêlaient à ces chants qui, comme un vin lourd, montaient à la tête des auditeurs. Un saisissement de tristesse, mais d'une tristesse acceptée volontiers, presque avidement, semblait peser sur ce peuple.

Les soirs d'été, à Téhéran, on pouvait voir des hommes et des femmes accroupis sans bouger au bord des ruisseaux coulant de chaque côté des rues à l'ombre de grands ormes. Ils restaient là et regardaient l'eau qui coulait. Ils ne se parlaient pas. Ils écoutaient le murmure de l'eau et laissaient les branches des arbres bruisser au-dessus de leurs têtes. En les voyant, je devais penser au psaume de David : *Près des fleuves de Babylone, nous étions assis et nous pleurions...*

Ils étaient au bord des ruisseaux comme de gros oiseaux sombres et muets, perdus dans la contemplation silencieuse de l'eau courante. Suivaient-ils une longue pensée qui leur appartenait à eux seuls? Attendaient-ils?... mais quoi?

Et David chantait : *Aux saules qui sont en son sein, nous avions suspendu nos harpes...*

3.

« Viens, Zayd, allons. » J'introduis la lettre d'Ali Agha dans ma poche et je me lève pour prendre congé d'Az-Zughaybi. Mais il secoue la tête :

« Non, frère, laisse Zayd rester ici un instant avec moi. Si tu es trop chiche pour me conter tout ce qui t'est advenu durant ces mois passés, laisse-le m'en faire le récit à ta place. Ou penses-tu que tes amis ne s'intéressent plus à ce qui t'arrive? »

www.islamicbulletin.com

X. *Dajjal*

1.

Je pénètre dans les ruelles sinueuses de la plus ancienne partie de Médine. Les murs de pierre des maisons sont enracinés dans l'ombre; des fenêtres en saillie et des balcons sont suspendus au-dessus des ruelles qui ressemblent à des gorges et sont si étroites en certains endroits que deux personnes peuvent à peine se croiser. Et j'arrive devant la façade de pierre grise de la bibliothèque construite il y a près de cent ans par un savant turc. Dans sa cour, derrière la grille de bronze forgé du portail, règne un silence engageant. Je traverse le préau pavé de pierre, passe près de l'unique arbre qui se dresse en son milieu avec ses branches immobiles et j'entre dans le hall au toit en coupole où se trouvent les caisses de livres recouvertes de verre. Il y a là des milliers de livres écrits à la main et certains sont parmi les manuscrits les plus rares connus dans le monde islamique. Ce sont des livres comme ceux-ci qui ont fait la gloire de la culture islamique, une gloire qui a passé comme le vent d'hier.

Alors que je regarde ces livres dans leurs étuis de cuir, le contraste entre l'aujourd'hui des musulmans et leur hier me frappe comme un coup douloureux...

« Quelque chose te fait-il mal, mon fils? Pourquoi tant d'amertume sur ton visage? »

Je me tourne en direction de la voix et j'aperçois, assis sur le tapis à côté de l'une des fenêtres en saillie, un *in-folio* sur les genoux, la mince silhouette de mon vieil ami le cheikh Abdullah ibn Bulayhid. Ses yeux perçants et ironiques me saluent d'un clignement chaleureux lorsque je baise son front et m'assieds à son côté. Il est le plus grand de tous les oulemas du Nadjd et, malgré une certaine étroitesse doctrinaire propre aux principes wahhabites, l'un des esprits les plus pénétrants que j'aie jamais rencontrés dans les pays musulmans. L'amitié qu'il me porte a

www.islamicbulletin.com

largement contribué à rendre facile et agréable ma vie en Arabie, car, au royaume d'Ibn Saoud, sa parole compte plus que celle de quiconque, excepté le roi lui-même. Il ferme son livre d'un coup et m'attire plus près de lui, me regardant d'un air interrogateur.

« Je pensais, ô cheikh, à la grande distance que les musulmans ont parcourue depuis cela », et j'indique les livres sur les rayons, jusqu'à notre misère et notre décadence d'aujourd'hui.

« Mon fils, répond le vieil homme, nous ne faisons que récolter ce que nous avons semé. Nous avons été grands par le passé, et c'est l'Islam qui avait fait notre grandeur. Nous étions les porteurs d'un message. Aussi longtemps que nous sommes restés fidèles à ce message, nos cœurs étaient inspirés et nos esprits éclairés. Mais dès que nous avons oublié pour quels buts nous avions été choisis par le Tout-Puissant, nous sommes tombés. Nous avons parcouru une grande distance depuis cela (et le cheikh répète mon geste en direction des livres), parce que nous nous sommes éloignés de ce que le Prophète — que Dieu le bénisse et lui donne la paix — nous avait enseigné il y a treize siècles. — Et comment va ton travail ? » me demande-t-il après une pause, car il sait que je suis occupé à des études relatives aux débuts de l'histoire islamique.

« Pas très bien, je dois l'avouer, ô cheikh. Je ne peux pas trouver le repos dans mon cœur et je ne sais pas pourquoi. J'ai donc recommencé à parcourir le désert. »

Ibn Bulayhid me regarde de ses yeux souriants à demi fermés, ces yeux sages et pénétrants, et caresse sa barbe teinte au henné :

« L'esprit veut avoir sa part et le corps veut avoir la sienne... Tu devrais te marier. »

Je sais, bien entendu, que dans le Nadjd le mariage est considéré comme la solution de toutes les perplexités et je ne peux pas me retenir de rire :

— Mais, cheikh, tu sais bien que je me suis remarié il y a seulement deux ans et qu'un fils m'est né cette année. »

Le vieil homme hausse les épaules :

« Si le cœur d'un homme est en repos avec sa femme, il reste à la maison autant qu'il le peut. Tu ne restes pas beaucoup à la maison... Et, de plus, cela n'a jamais fait de mal à un homme d'épouser une deuxième femme. » (Lui-même, malgré ses soixante-dix ans, en a actuellement trois et j'ai entendu que la plus jeune, qu'il a épousée il y a seulement deux mois, est à peine âgée de seize ans.)

« Peut-être bien, dis-je, que cela ne fait pas de mal à un homme de prendre une deuxième femme, mais qu'en est-il de la première femme ? Cela n'a-t-il pas d'importance de lui faire mal ?

— Mon fils, si une femme tient tout entier le cœur de son mari, il n'aura pas l'idée, ni le besoin, d'en épouser une autre. Mais si son cœur

www.islamicbulletin.com

n'est pas entièrement à elle, peut-elle gagner quelque chose à le garder ainsi pour elle seule avec la moitié de son cœur? »

A cela il n'y a rien à répliquer. Assurément l'Islam recommande la monogamie, mais il autorise un homme à épouser jusqu'à quatre femmes dans des circonstances exceptionnelles. On peut se demander pourquoi la même possibilité n'a pas été accordée à la femme également, mais la réponse est simple. Indépendamment de la réalité de l'amour spirituel qui pénètre la vie de l'homme dans le cours de son développement, la motivation *biologique* de l'élan sexuel est, chez l'homme comme chez la femme, la procréation; et alors que la femme peut en une fois concevoir un enfant d'un homme seulement et doit le porter durant neuf mois avant d'être capable d'en concevoir un nouveau, l'homme est constitué de telle sorte qu'il peut engendrer un enfant chaque fois qu'il s'unit à une femme. Donc, si la nature avait inspiré un instinct polygame à la femme, elle l'aurait fait en pure perte, alors que l'incontestable inclination polygame de l'homme est justifiée d'un point de vue naturel et biologique. En tout cas il est évident que le facteur biologique n'est qu'un aspect, et pas forcément le plus important, de l'amour. Il est néanmoins un facteur de base et donc décisif dans l'institution sociale du mariage comme tel. Avec sa sagesse qui tient toujours pleinement compte de la nature humaine, la Loi islamique ne fait rien de plus que de sauvegarder la fonction socio-biologique du mariage (qui comprend évidemment aussi la sollicitude due à la progéniture) en permettant à un homme d'épouser plus d'une femme, mais en n'autorisant pas une femme d'avoir plus d'un mari à la fois. Cependant le problème spirituel du mariage, étant impondérable et donc en dehors de la compétence de la loi, est laissé à la discrétion des partenaires. Lorsque l'amour est entier et complet, la question d'un deuxième mariage ne se pose naturellement pas pour aucun d'eux. Cependant lorsqu'un mari n'aime pas sa femme de tout son cœur, mais qu'il l'aime encore assez pour ne pas souhaiter la perdre, il peut prendre une autre épouse, à la condition que la première soit d'accord de partager ainsi l'affection du mari. Et si elle ne l'accepte pas, elle peut obtenir le divorce et est libre de se remarier. Dans tous les cas, étant donné que le mariage, en Islam, n'est pas un sacrement mais un contrat civil, le recours au divorce est toujours ouvert à l'un et l'autre des conjoints, d'autant plus que la réprobation qui, ailleurs, s'attache plus ou moins fortement au divorce est inconnue dans la société musulmane (à l'exception peut-être des musulmans indiens qui ont été influencés à cet égard par des siècles de contact avec la société hindoue où le divorce est strictement interdit).

La liberté que la Loi islamique accorde aussi bien aux hommes qu'aux femmes de contracter et de dissoudre un mariage explique pourquoi elle considère l'adultère comme l'un des crimes les plus détestables : car, compte tenu de telles facilités, aucune circonstance

www.islamicbulletin.com

émotionnelle ou sensuelle ne saurait être invoquée comme excuse. Il est vrai que, dans les siècles de décadence musulmans, la coutume sociale a souvent rendu difficile pour les femmes l'exercice de leur droit au divorce aussi librement que le Législateur l'avait prévu. De cela, cependant, non l'Islam, mais la coutume est à blâmer — exactement comme la coutume, et non la Loi islamique, est à blâmer pour la réclusion dans laquelle la femme a été maintenue si longtemps dans beaucoup de pays musulmans; car, ni dans le Coran, ni dans l'exemple de la vie du Prophète nous ne trouvons aucune justification de cette pratique qui, par la suite, s'introduisit de Byzance dans la société musulmane.

Le cheikh Ibn Bulayhid interrompt mon introspection d'un regard entendu :

« Il n'est pas nécessaire de hâter une décision. Tu seras amené à la prendre, mon fils, au moment où tu le devras. »

2.

La bibliothèque est silencieuse. Le vieux cheikh et moi sommes seuls dans la pièce au toit en coupole. D'une petite mosquée toute proche, nous entendons l'appel à la prière du coucher du soleil. Un instant plus tard le même appel est répété des cinq minarets de la Mosquée du Prophète qui, maintenant invisibles pour nous, dominent fièrement le dôme vert. Sur l'un des minarets, le *muazzin* entonne son appel : *Allahu akbar...* dans une clef mineure profonde, montant et redescendant en longues courbes sonores : *Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand...* Avant qu'il ait terminé cette première phrase, le *muazzin* du minaret le plus proche de nous intervient sur un ton légèrement plus élevé, *... le plus grand, Dieu est le plus grand!* Et alors que le même chant s'élève lentement du troisième minaret, le premier *muazzin* a terminé la première phrase et commence — maintenant accompagné comme en contrepoint par le son de la même première phrase chantée sur le quatrième et le cinquième minarets — la seconde phrase : *J'atteste qu'il n'y a pas de Dieu si ce n'est Dieu!* Et les voix du deuxième puis du troisième minarets paraissent glisser sur des ailes : *... et j'atteste que Muhammad est l'envoyé de Dieu!* Chaque phrase est prononcée deux fois par chacun des cinq *muazzins* et l'appel continue : *Venez à la prière, venez à la prière. Hâtez-vous vers le bonheur éternel!* Chacune des voix semble éveiller les autres et les tirer à soi, mais seulement pour s'en détacher et pour reprendre la mélodie à un autre point, parvenant ainsi à la phrase finale : *Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand! Il n'y a pas de Dieu si ce n'est Dieu!*

www.islamicbulletin.com

Cet ensemble sonore et solennel de voix qui se mêlent et se séparent est différent de tous les autres chants humains. Alors que mon cœur bondit dans un amour ardent de cette ville et de ses voix, je commence à ressentir que toutes mes randonnées n'ont jamais eu qu'une signification : chercher à saisir le sens de cet appel...

« Viens, dit le cheikh Ibn Bulayhid, allons à la mosquée pour la prière de *maghrib.* »

Le *Haram,* ou sainte mosquée, de Médine, reçut sa forme actuelle au milieu du siècle dernier, mais certaines de ses parties sont beaucoup plus anciennes, certaines datant de la dynastie égyptienne des mamelouks ou même d'époques antérieures. La salle centrale, qui contient la tombe du Prophète, recouvre exactement la même surface que l'édifice construit par le troisième calife, Othman, au VIIe siècle. Par-dessus se trouve une grande coupole verte décorée à l'intérieur de motifs ornementaux de couleur. Plusieurs rangées de lourdes colonnes de marbre soutiennent le toit et divisent harmonieusement la salle. Le sol, de marbre également, est recouvert de tapis précieux. Des candélabres de bronze délicatement travaillé encadrent chacun des trois *mihrabs,* niches semi-circulaires orientées vers la Mecque et décorés de jolis carreaux de faïence bleus et blancs; l'un de ceux-ci marque toujours la place de l'*imâm* qui dirige la prière commune. Des centaines de globes de verre et de cristal pendent à de longues chaînes de cuivre; de nuit elles sont illuminées de l'intérieur par de petites lampes à huile d'olive et répandent une douce lueur sur les rangées de fidèles en prière. De jour une pénombre verte remplit la mosquée et la fait ressembler au fond d'un lac; comme à travers de l'eau, les silhouettes humaines glissent pieds nus sur les tapis et les dalles de marbre; comme si elle venait de derrière une cloison liquide, la voix de l'*imâm,* au moment de la prière, résonne du fond de la vaste salle, assourdie et sans écho.

La tombe proprement dite du Prophète est invisible, car elle est recouverte de lourdes tentures de brocart et entourée d'une grille de bronze offerte au XVe siècle par le sultan mamelouk égyptien Qa'it Bey. En réalité il n'existe même pas la forme d'une tombe, car le Prophète avait été enterré sous la surface du sol dans la chambre même de la petite maison où il avait vécu et était mort. Ultérieurement un mur sans porte fut construit autour de la maison, l'isolant ainsi entièrement du monde extérieur. Pendant la vie du Prophète, la mosquée était immédiatement contiguë à sa maison. Puis, au cours des siècles, elle s'étendit par-dessus et au-delà de la tombe.

De longues rangées de couvertures sont disposées sur le gravier recouvrant le sol du quadrilatère à ciel ouvert à l'intérieur de la mosquée; y sont accroupis des hommes qui lisent le Coran, échangent

www.islamicbulletin.com

des propos, méditent ou simplement attendent la prière du coucher du soleil. Ibn Bulayhid semble perdu dans une prière sans paroles.

On entend à distance une voix qui récite, comme toujours avant la prière du coucher du soleil, un passage du Livre saint. C'est aujourd'hui la quatre-vingt-seizième *sura,* la première à être révélée à Muhammad, qui commence par ces mots : *Lis au nom de ton Seigneur...* Ce fut par ces mots que l'appel de Dieu s'adressa pour la première fois à Muhammad dans la caverne de Hira, près de la Mecque.

Il avait prié dans la solitude, comme si souvent auparavant, priant pour la lumière et la vérité, lorsque, soudain, un ange apparut devant lui et lui ordonna : « Lis! » Et Muhammad qui, comme la plupart des gens de son entourage, n'avait jamais appris à lire et qui, surtout, ne savait pas ce qu'on lui demandait de lire, répondit : « Je ne sais pas lire. » Alors l'ange le prit et le serra contre lui, de sorte que Muhammad sentit toute force le quitter. Puis il le lâcha et lui répéta son ordre : « Lis! » Et de nouveau Muhammad répondit : « Je ne sais pas lire. » L'ange le serra de nouveau jusqu'à le paralyser et à le faire penser qu'il allait mourir. Une fois de plus retentit la voix tonnante : « Lis! » Et lorsque, pour la troisième fois, Muhammad murmura dans son angoisse : « Je ne sais pas lire... », l'ange le lâcha et parla :

Lis au nom de ton Seigneur qui a créé,
qui a créé l'homme d'un caillot de sang.
Lis, car ton Seigneur est le plus généreux,
c'est Lui qui a enseigné par la plume.
Il a enseigné à l'homme ce qu'il ne savait pas...

Ainsi, avec une allusion à la conscience de l'homme, à son intellect et à sa connaissance, commença la révélation du Coran qui devait se poursuivre pendant vingt-trois ans, jusqu'à la mort du Prophète à Médine à l'âge de soixante-trois ans.

L'histoire de sa première expérience de la Révélation divine rappelle, en quelque sorte, la lutte de Jacob avec l'ange telle qu'elle est rapportée dans le livre de la Genèse. Mais, alors que Jacob avait résisté, Muhammad s'abandonna à l'étreinte de l'ange avec crainte et angoisse jusqu'à ce que « toute force l'eût quitté » et que rien ne reste en lui que la capacité d'écouter la voix dont on ne pouvait plus dire si elle venait de l'extérieur ou de l'intérieur. Il ne savait pas encore qu'il aurait désormais à être à la fois rempli et vide : être humain rempli de besoins et de désirs humains, de même que de la conscience de sa propre vie, et en même temps instrument passif de la réception d'un Message. Le livre invisible de la vérité éternelle — cette vérité qui seule donne un sens à toutes choses et événements perceptibles — était découvert devant son cœur, attendant d'être compris; et on lui disait de le « lire » à l'intention du monde, de sorte que d'autres hommes puissent

www.islamicbulletin.com

comprendre « ce qu'ils ne savaient pas » et qu'ils n'étaient certes pas capables de connaître par eux-mêmes.

Les terribles implications de cette vision écrasèrent Muhammad. A l'instar de Moïse devant le buisson ardent, il se jugea indigne de la position exaltée de prophétie et trembla à la pensée que Dieu pouvait l'avoir choisi. On rapporte qu'il retourna à la ville et à sa maison, et appela sa femme Khadija : « Enveloppe-moi, enveloppe-moi! » car il était secoué comme une branche dans la tempête. Elle l'enveloppa d'une couverture et son tremblement s'apaisa progressivement. Alors il lui conta ce qui lui était survenu et dit : « En vérité, j'ai peur pour moi-même. » Mais Khadija, avec la lucidité que l'amour seul peut donner, comprit immédiatement qu'il avait peur de la grandeur de la tâche s'imposant à lui, et elle répondit : « Non, par Dieu! Jamais Il ne t'imposera une tâche que tu serais incapable d'accomplir et jamais Il ne t'humiliera! Regarde, tu es un homme bon; tu remplis tes devoirs envers ta parenté, tu aides le faible, tu fais l'aumône à l'indigent, tu es généreux envers l'hôte et assistes ceux qui sont dans la détresse. » Pour le réconforter, elle amena son mari à son savant cousin Waraqa qui était chrétien depuis de nombreuses années; selon la tradition, il savait lire la Bible en hébreu. C'était un homme âgé à cette époque et il était devenu aveugle. Khadija lui dit : « O fils de mon oncle, écoute ton parent! » Et lorsque Muhammad eut fait part de son expérience, Waraqa leva les bras en signe de crainte révérentielle et dit : « C'était l'Ange de la Révélation, le même que Dieu avait envoyé à Ses prophètes antérieurs. Oh, combien je voudrais être un jeune homme! Combien j'aurais voulu être en vie et capable de t'aider lorsque ton peuple te chassera! » Sur quoi Muhammad, surpris, demanda : « Pourquoi devraient-ils me chasser? » Le sage Waraqa répondit : « Oui, ils le feront. Jamais un homme ayant ce que tu as n'est venu à son peuple sans en être persécuté. »

Et ils le persécutèrent durant treize ans jusqu'à ce qu'il quitte la Mecque et vienne à Médine. Car les Mecquois avaient toujours été durs de cœur...

Mais, après tout, est-il si difficile de comprendre la dureté de cœur dont les Mecquois firent preuve lorsqu'ils entendirent l'appel de Muhammad? Dépourvus de tout besoin spirituel, ils ne connaissaient que les efforts matériels : car ils croyaient que la vie ne pouvait être améliorée qu'en élargissant les moyens permettant d'accroître le confort extérieur. Pour de telles gens, l'idée de devoir s'abandonner sans compromis à une revendication morale — car *Islam* signifie littéralement « abandon de soi-même à Dieu » — dut paraître insupportable. Lorsqu'il se mit à prêcher l'unité de Dieu et dénonça l'adoration des idoles comme le péché suprême, ils virent là non seulement une attaque

www.islamicbulletin.com

contre leurs croyances traditionnelles, mais aussi une tentative de détruire la structure sociale de leur vie. En particulier ils n'admirent pas l'intervention de l'Islam dans ce qu'ils regardaient comme des affaires purement « mondaines » sortant de la compétence de la religion — comme les questions économiques, celles se rapportant à la justice sociale, et, en général, le comportement des gens —, car cette intervention ne s'accordait pas bien avec leurs habitudes commerciales, avec leurs mœurs licencieuses, ni avec ce qu'ils regardaient comme le bien de la tribu. Pour eux la religion était une affaire personnelle, une question d'attitude plus que de comportement.

Or c'était exactement le contraire de ce que le Prophète arabe voulait dire lorsqu'il parlait de religion. Pour lui les pratiques et institutions sociales entraient entièrement dans le cadre de la religion et il aurait certainement été surpris si quelqu'un lui avait dit que la religion était affaire de conscience personnelle seulement et n'avait rien à faire avec le comportement social. Ce fut cet aspect de son message, plus que toute autre chose, qui le rendit si inacceptable aux païens de la Mecque. S'il n'y avait pas eu cette intervention dans les problèmes sociaux, leur irritation contre le Prophète aurait été moins intense. Ils auraient sans doute été contrariés par l'Islam dans la mesure où sa théologie entrait en conflit avec leurs propres idées religieuses, mais très probablement, après quelques protestations initiales, ils s'en seraient accommodés — exactement comme ils s'étaient accommodés, quelque temps auparavant, de la prédication sporadique du christianisme — si seulement le Prophète avait suivi l'exemple des prêtres chrétiens et s'était limité à exhorter les gens à croire en Dieu, à Le prier pour obtenir le salut et à bien se conduire dans leurs affaires personnelles. Mais il ne suivit pas l'exemple chrétien et ne se limita pas aux questions de foi, de rituel et de morale personnelle. Comment l'aurait-il pu ? Son Dieu ne lui avait-il pas ordonné de prier ainsi : *Notre Seigneur, accorde-nous le bien de ce monde comme celui du monde à venir ?*

Dans la structure même de ce passage coranique, « le bien de ce monde » est placé de manière à précéder « le bien du monde à venir », et cela d'abord parce que le présent précède le futur et ensuite parce que l'homme est constitué de telle sorte qu'il doit chercher la satisfaction de ses besoins physiques et terrestres avant de pouvoir écouter l'appel de l'esprit et de chercher le bien de l'Au-Delà. Le message de Muhammad ne postulait pas la spiritualité comme quelque chose de séparé ou d'opposé à la vie physique. Il reposait entièrement sur le concept que l'esprit et la chair ne sont que des aspects différents d'une seule et même réalité, la vie humaine. C'est pourquoi, dans la nature des choses, il ne pouvait pas se contenter simplement de recommander une attitude morale de la part des individus, mais il devait faire en sorte de traduire cette attitude en un système social défini qui puisse assurer à chaque membre de la communauté la plus

www.islamicbulletin.com

grande mesure possible de bien-être physique et matériel, donc la plus grande possibilité de développement spirituel.

Il commença à enseigner au peuple que *l'action est partie de la foi*, car Dieu ne se préoccupe pas seulement des croyances d'une personne, mais aussi de ce qu'elle fait et surtout de ce qui, dans ce qu'elle fait, affecte d'autres gens en plus d'elle-même. Il s'élevait, avec l'imagerie enflammée que Dieu avait mise à sa disposition, contre l'oppression du faible par le fort. Il soutenait la thèse inouïe que les hommes et les femmes sont égaux devant Dieu et que tous les devoirs de la religion, aussi bien que ses espérances, s'appliquent aux uns comme aux autres. Il alla jusqu'à déclarer, à l'horreur de tous les païens mecquois bien-pensants, qu'une femme était une personne ayant ses propres droits et n'en avait pas seulement en vertu de ses relations avec les hommes en tant que mère, sœur, épouse ou fille; elle était, en conséquence, apte à posséder de la propriété, à exercer sa propre activité commerciale et à disposer de sa propre personne dans le mariage! Il condamna tous les jeux de hasard et toutes les formes d'intoxicants, car, selon les paroles du Coran, *Il y a en eux beaucoup de mal et quelque bien, mais le mal est plus grand que le bien.* Dépassant tout cela, il prenait position contre l'exploitation traditionnelle de l'homme par l'homme, contre les bénéfices provenant de prêts à intérêts, quel que fût le taux, contre les monopoles privés et les accaparements, contre le pari sur les besoins potentiels des autres, chose que nous appelons aujourd'hui « spéculation », contre le fait de juger le juste et le faux à travers l'optique du sentiment du groupe tribal, c'est-à-dire, en langage moderne, le « nationalisme ». Il niait assurément toute légitimité aux sentiments et aux considérations de tribu. A ses yeux, le seul motif légitime, c'est-à-dire éthiquement admissible, d'un groupement communautaire n'était pas l'accident d'une origine commune, mais l'acceptation libre et consciente d'une même conception de la vie et d'une même échelle des valeurs morales.

En effet, le Prophète insistait sur une révision complète de presque tous les concepts sociaux qui jusqu'alors avaient été regardés comme intangibles et ainsi, comme on le dirait aujourd'hui, il avait « mêlé la religion à la politique », ce qui était une innovation fort révolutionnaire pour l'époque.

Les dirigeants de la Mecque païenne étaient convaincus, comme la plupart des gens le sont dans tous les temps, que les conventions sociales, les habitudes de pensée et les coutumes dans lesquels ils avaient été élevés étaient les meilleures concevables. C'est pourquoi ils s'opposèrent naturellement à la tentative du Prophète de mêler la religion à la politique — c'est-à-dire de faire de la conscience de Dieu le point de départ d'un changement social — et la condamnèrent comme immorale, séditieuse et « contraire à tous les canons de la propriété ». Et lorsqu'il devint évident qu'il n'était pas un simple rêveur, mais qu'il

www.islamicbulletin.com

savait inspirer des hommes à l'action, les défenseurs de l'ordre établi déclenchèrent une vigoureuse réaction et commencèrent à le persécuter ainsi que ses partisans.

D'une manière ou d'une autre, tous les prophètes ont défié l'« ordre établi » de leur temps. Est-il donc surprenant que presque tous aient été persécutés et raillés par leurs proches? — et que le dernier d'entre eux, Muhammad, soit raillé en Occident jusqu'à aujourd'hui?

3.

Dès que la prière de Maghrib est terminée, le cheikh Ibn Bulayhid devient le centre d'un cercle attentif de bédouins et de citadins du Nadjd désireux de profiter de son savoir et de sa sagesse. Lui-même, de son côté, est toujours intéressé d'entendre ce que les gens peuvent lui dire de leurs expériences et de leurs voyages dans des régions lointaines. Les longs voyages ne sont pas inhabituels pour les Nadjdis; ils se nomment eux-mêmes *ahl ash-shidad* — « gens des selles de chameau » — et certes, pour beaucoup d'entre eux, la selle est plus familière qu'un lit à la maison. Cela doit être le cas de ce jeune bédouin Harb qui vient de conter au cheikh ce qui lui advint lors d'un récent voyage en Irak où, pour la première fois, il a vu des *faranjis*, c'est-à-dire des Européens (qui doivent cette désignation aux Francs avec lesquels les Arabes étaient entrés en contact pendant les Croisades).

« Dis-moi, ô cheikh, pourquoi se fait-il que les *faranjis* portent toujours des chapeaux faisant de l'ombre sur leurs yeux? Comment peuvent-ils voir le ciel?

— C'est précisément ce qu'ils ne désirent pas voir, » répond le cheikh avec un clignement d'œil dans ma direction. « Peut-être ont-ils peur que la vue du ciel ne leur rappelle Dieu; car ils n'aiment pas qu'on leur rappelle Dieu les jours de semaine... »

Nous rions tous, mais le jeune bédouin persiste dans son désir de comprendre :

« Alors comment se fait-il que Dieu leur manifeste tant de bonté et leur donne tant de richesses qu'il n'accorde pas aux croyants?

— Mais c'est bien simple, mon fils. Ils adorent l'or et ainsi ils ont leur divinité dans leurs poches. Mais mon ami ici présent — et il pose sa main sur mon genou — en sait plus que moi sur les *faranjis*, car il vient d'entre eux : Dieu, que Son nom soit exalté, l'a guidé de l'obscurité à la lumière de l'Islam.

— Vraiment, ô frère? demande le jeune bédouin avec vivacité. Est-ce vrai que tu as été toi-même un *faranji?* »

Je fais un signe affirmatif et il murmure :

« Dieu soit loué, Dieu soit loué; Il guide qui Il veut sur la voie

www.islamicbulletin.com

droite... Dis-moi, frère, pourquoi les *faranjis* se préoccupent-ils si peu de Dieu?

— C'est une longue histoire, lui dis-je, et cela ne peut pas s'expliquer en quelques mots. Tout ce que je peux te dire maintenant est que le monde des *faranjis* est devenu le monde du *Dajjal,* le Brillant, le Trompeur. As-tu déjà entendu parler de la prédiction de notre saint Prophète, selon laquelle, dans les derniers temps, la plupart des habitants du monde suivront le *Dajjal,* croyant qu'il est Dieu? »

Alors qu'il me regarde d'un air interrogateur, j'expose, avec l'approbation visible du cheikh Ibn Bulayhid, la prophétie relative à l'apparition de cet être apocalyptique, le *Dajjal,* qui sera borgne, mais doué de pouvoirs mystérieux à lui concédés par Dieu. Il entendra de ses oreilles ce qui se dit aux coins les plus éloignés de la terre et verra de son œil unique des choses se produisant à des distances infinies; il volera autour de la terre en quelques jours, amassera des trésors d'or et d'argent qu'il fera soudainement surgir du sol, fera tomber la pluie et croître les plantes à son commandement, tuera et ramènera à la vie, de telle sorte que tous ceux dont la foi est faible croiront qu'il est Dieu Lui-même et se prosterneront devant lui en adoration. Mais ceux dont la foi est forte liront ce qui est écrit sur son front en lettres de feu : *Négateur de Dieu,* et ils sauront ainsi qu'il n'est qu'une imposture destinée à mettre à l'épreuve la foi de l'homme...

Mon ami le bédouin me regarde avec de grands yeux et murmure :

« Je cherche refuge en Dieu. »

Je me tourne vers Ibn Bulayhid :

« Cette parabole, ô cheikh, n'est-elle pas une description adéquate de la civilisation technique moderne? Elle est « borgne », ce qui signifie qu'elle ne voit qu'un aspect de la vie, le progrès matériel, et ignore son aspect spirituel. A l'aide de ses merveilles mécaniques, elle rend l'homme capable de voir et d'entendre bien au-delà de sa capacité naturelle et de couvrir des distances illimitées à des vitesses inconcevables. Ses moyens scientifiques peuvent « faire tomber la pluie et croître les plantes », de même qu'ils découvrent des trésors insoupçonnés sous la surface du sol. Sa médecine rend la vie a ceux qui paraissent condamnés à mort, alors que ses guerres avec leurs horreurs scientifiques détruisent la vie. Et son développement matériel est si puissant et si éblouissant que ceux dont la foi est faible se mettent à croire qu'il y a une divinité en elle. Mais ceux qui ont gardé la conscience de leur Créateur reconnaissent clairement que l'adoration du *Dajjal* équivaut à la négation de Dieu...

— Tu as raison, ô Muhammad, tu as raison! s'écrie Ibn Bulayhid, me tapotant le genou avec excitation. Il ne m'était jamais venu à l'esprit de considérer sous cette lumière la prophétie relative au *Dajjal;* mais tu as raison! Au lieu de comprendre que le progrès de l'homme et l'avancement de la science sont des effets de la bonté de notre Seigneur,

www.islamicbulletin.com

des gens en nombre croissant se mettent à penser, dans leur folie, qu'ils sont des buts en eux-mêmes et sont dignes d'être adorés. »

Certes, me dis-je à moi-même, l'homme occidental s'adonne véritablement à l'adoration du *Dajjal*. Il a depuis longtemps perdu toute innocence, toute intégration intérieure avec la nature. La vie lui est devenue une énigme. Il est sceptique et donc isolé de son frère et solitaire à l'intérieur de lui-même. Afin de ne pas périr dans cette solitude, il doit s'efforcer de dominer la vie par des moyens extérieurs. Le fait d'être en vie ne lui donne plus de sécurité intérieure : il doit constamment lutter pour celle-ci, avec un effort renouvelé à chaque instant. Comme il a perdu toute orientation métaphysique et est bien résolu à s'en passer, il doit continuellement s'inventer des alliés mécaniques; de là procède la poussée furieuse et désespérée de sa technique. Chaque jour il invente de nouvelles machines et donne à chacune d'elles quelque chose de son âme, de manière qu'elles luttent avec lui pour son existence. C'est assurément ce qu'elles font, mais en même temps elles lui suscitent de nouveaux besoins, de nouveaux dangers, de nouvelles craintes, avec une soif toujours inassouvie d'alliés nouveaux et encore artificiels. Son âme se perd dans l'engrenage toujours plus hardi, plus fantastique et plus puissant de la machine créatrice. Et la machine perd son véritable objectif — qui était de protéger et d'enrichir la vie humaine — pour évoluer jusqu'à être une sorte de divinité, un dévorant Moloch d'acier. Les prêtres et prédicateurs de cette divinité insatiable ne semblent pas se rendre compte que la rapidité du progrès technique moderne n'est pas seulement le résultat d'une croissance positive de la connaissance, mais aussi d'un désespoir spirituel, et que les grandes réalisations matérielles à la lumière desquelles l'homme occidental proclame sa volonté de parvenir à la maîtrise de la nature sont, au fond, d'un caractère défensif : derrière leurs façades brillantes se cache la crainte de l'Inconnu.

La civilisation occidentale n'a pas été capable d'établir un équilibre harmonieux entre les besoins corporels et sociaux de l'homme et ses exigences spirituelles. Elle a abandonné son ancienne éthique religieuse sans être capable de produire par elle-même aucun autre système moral, même théorique, qui la ramènerait à la raison. Malgré tous ses progrès dans le domaine de l'éducation, elle n'a pas pu surmonter la stupide disposition de l'homme à être la proie des slogans, si absurdes soient-ils, que les démagogues croient devoir inventer. Elle a porté la technique de l'« organisation » au niveau d'un art, et néanmoins les nations de l'Occident démontrent quotidiennement leur totale incapacité de dominer les forces que les hommes de science ont suscitées, et ils sont maintenant parvenus à un degré où les possibilités apparemment illimitées de la science vont la main dans la main avec un chaos à

www.islamicbulletin.com

l'échelle mondiale. Privé de toute véritable orientation religieuse, l'Occidental ne peut pas bénéficier moralement de la connaissance — indéniablement considérable — que sa science lui prodigue. A lui peuvent s'appliquer les paroles du Coran :

Leur parabole est celle de gens qui ont allumé un feu ; mais lorsqu'il a répandu sa lumière autour d'eux, Dieu leur prit leur lumière et les laissa dans une obscurité où ils ne peuvent pas voir : sourds, muets, aveugles ; et pourtant ils ne reviennent pas.

Cependant, dans l'arrogance de leur aveuglement, les Occidentaux sont convaincus que c'est *leur* civilisation qui apportera la lumière et le bonheur au monde... Aux XVIIIe et XIXe siècles, ils voulurent répandre l'Évangile du christianisme dans le monde entier. Mais maintenant que leur ardeur religieuse s'est rafraîchie au point qu'ils considèrent la religion comme rien de plus qu'une musique adoucissante jouée en arrière-plan — qui peut accompagner, mais non influencer, la vie « véritable » — ils se sont mis à répandre l'évangile matérialiste du « genre de vie occidental » : c'est la croyance que tous les problèmes humains peuvent être résolus dans des fabriques, des laboratoires et dans les bureaux de statisticiens.

Et ainsi le *Dajjal* a établi son pouvoir...

4.

Le silence se prolonge. Puis le cheikh reprend la parole :

« Est-ce la compréhension de ce qu'est le *Dajjal* qui t'a amené à adopter l'Islam, ô mon fils ?

— D'une certaine manière, cela dut être le cas, je crois. Mais ce fut seulement le dernier pas.

— Le dernier pas... Oui, tu m'as déjà conté l'histoire de ton cheminement vers l'Islam. Mais où et quand, exactement, t'est-il apparu que l'Islam devait être ton but ?

— Quand ? Laisse-moi réfléchir... Je crois que ce fut un jour d'hiver en Afghanistan, quand mon cheval avait perdu un fer et que je dus chercher un maréchal dans un village pour me permettre de poursuivre mon chemin. C'est là qu'un homme me dit : " Mais, tu es musulman, seulement tu ne le sais pas toi-même... " Cela s'est passé huit mois avant que j'adhère à l'Islam... Je voyageais de Hérat à Caboul... »

Je voyageais de Hérat à Caboul à cheval, accompagné d'Ibrahim et d'un soldat afghan, à travers les vallées et les cols enneigés de l'Hindu-Kush, dans les régions centrales de l'Afghanistan. Il faisait froid, la neige scintillait et de toutes parts se dressaient d'abruptes montagnes noires et blanches.

J'étais triste et en même temps étrangement heureux ce jour-là. J'étais triste parce que les gens avec qui j'avais été en contact depuis

www.islamicbulletin.com

quelques mois paraissaient séparés par des voiles opaques de la lumière, de la force et du pouvoir de croissance que leur foi aurait pu leur conférer. Et j'étais heureux parce que la lumière, la force et le pouvoir de croissance de cette foi se tenaient devant moi aussi proches que les montagnes noires et blanches que j'avais le sentiment de pouvoir presque toucher de mes mains.

Mon cheval se mit à boiter et un tintement se fit entendre à l'un de ses sabots : un fer commençait à se détacher et ne tenait plus que par deux clous.

« Y a-t-il dans le voisinage un village où nous puissions trouver un maréchal? demandai-je à notre compagnon afghan.

— Le village de Deh-Zangi est à moins d'une lieue. Il y a là un forgeron et le *hakim* du Hazarajat y a son château. »

Nous allâmes donc à Deh-Zangi, cheminant lentement sur la neige scintillante de manière à ne pas fatiguer mon cheval.

Le *hakim,* ou gouverneur de district, était un homme jeune, de petite taille et d'humeur joyeuse, personnage amical qui était heureux d'avoir un hôte étranger dans la solitude de son modeste château. Bien qu'il fût proche parent du roi Amanullah, il était l'un des hommes les plus dénués de prétention que j'aie jamais rencontrés en Afghanistan. Il m'obligea à demeurer deux jours avec lui.

Le soir de la seconde journée, nous avions pris place comme d'habitude pour un repas copieux, puis un homme du village vint nous distraire en chantant des ballades qu'il accompagnait avec un luth à trois cordes. Il chantait en pashtou, langue que je ne comprenais pas, mais certains des mots persans qu'il employait résonnaient clairement dans l'atmosphère chaude de la pièce au sol recouvert de tapis et où les reflets froids de la neige pénétraient par les fenêtres. Il chantait, je me souviens, le combat de David contre Goliath — combat de la foi contre la force brutale — et même si je ne suivais pas bien les paroles du chant, je distinguais clairement son thème alors que la voix commençait dans l'humilité puis s'élevait dans une violente montée de passion jusqu'à une clameur finale triomphante.

Quand il eut terminé, le *hakim* remarqua :

« David était petit, mais sa foi était grande... »

Je ne pus m'empêcher d'ajouter :

« Et vous êtes nombreux, mais votre foi est petite. »

Mon hôte me regarda avec surprise et, embarrassé par ce que j'avais dit presque involontairement, je me hâtai de m'expliquer. Mon explication prit la forme d'un torrent de questions :

« Comment se fait-il que vous, musulmans, ayez perdu votre confiance en vous-mêmes — cette confiance qui vous avait jadis rendu capables de répandre, en moins d'un siècle, votre foi vers l'ouest jusqu'à l'Atlantique et vers l'est profondément à l'intérieur de la Chine — et que maintenant vous vous soumettiez si facilement, avec tant de

www.islamicbulletin.com

faiblesse, aux idées et aux coutumes de l'Occident? Vous dont les ancêtres avaient illuminé le monde de leur science et de leur art en un temps où l'Europe était plongée dans les profondeurs de la barbarie et de l'ignorance, pourquoi ne pouvez-vous retrouver le courage de retourner à votre propre foi rayonnante et génératrice de progrès? Comment se fait-il que cet Atatürk, personnage de mascarade qui dénie toute valeur à l'Islam, soit devenu pour vous musulmans le symbole du « réveil musulman »? »

Mon hôte resta interloqué. Dehors il s'était mis à neiger. De nouveau je ressentais ce mélange de tristesse et de bonheur qui m'avait saisi en approchant de Deh-Zangi. Je percevais leur gloire passée de même que la honte qui recouvrait ces enfants tardifs d'une grande civilisation.

« Dites-moi, comment se fait-il que la foi de votre Prophète, avec sa clarté et sa simplicité, ait été ensevelie sous une masse de spéculation stérile et de scolastique coupant les cheveux en quatre? Comment s'est-il produit que vos princes et vos grands propriétaires terriens soient comblés d'opulence et de luxe alors que tant de leurs frères musulmans subsistent dans une pauvreté et une malpropreté indicibles, cela malgré l'enseignement du Prophète disant que *personne ne saurait s'appeler lui-même un croyant s'il mange à sa faim alors que son prochain reste affamé?* Pouvez-vous me faire comprendre pourquoi vous avez relégué la femme à l'arrière-plan de votre vie, bien que les femmes autour du Prophète et de ses compagnons aient participé de manière si remarquable à la vie de leurs époux? Comment se fait-il que les ignorants soient si nombreux parmi vous, musulmans, et que si peu sachent même lire et écrire, alors que votre Prophète avait déclaré que *la recherche de la connaissance est un devoir très sacré pour chaque musulman, homme et femme* et que *la supériorité du savant sur l'homme simplement pieux est pareille à celle de la pleine lune sur tous les autres astres?* »

Mon hôte continuait à me regarder sans parler et je commençai à penser que ma sortie l'avait profondément offensé. L'homme au luth, qui ne comprenait pas assez bien le persan pour me suivre, considérait avec étonnement l'étranger qui parlait au *hakim* avec tant de passion. Finalement celui-ci tira sur lui son manteau de peau de mouton jaune comme s'il avait froid, puis il murmura :

« Mais, vous êtes musulman... »

Je ris et répondis :

« Non, je ne suis pas musulman, mais j'ai vu tant de beauté dans l'Islam que parfois cela me fâche de constater combien vous la dilapidez... Pardonnez-moi si j'ai parlé avec rudesse. Je n'ai pas parlé en ennemi. »

Mais mon hôte secouait la tête.

« Non, c'est comme je l'ai dit : vous êtes musulman, mais vous ne le savez pas vous-même... Pourquoi ne dites-vous pas, ici et maintenant :

www.islamicbulletin.com

« Il n'y a pas de dieu si ce n'est Dieu et Muhammad est Son Prophète », devenant musulman en fait comme vous l'êtes déjà dans votre cœur? Dites-le, frère, dites-le maintenant et j'irai demain avec vous à Caboul où je vous mènerai auprès de l'*amîr* qui vous recevra les bras ouverts comme l'un de nous. Il vous donnera des maisons, des jardins, du bétail, et nous vous aimerons tous. Dites-le, mon frère...

— Si jamais je le fais, ce sera parce que mon esprit aura trouvé le repos, et non à cause des maisons et des jardins de l'*amîr*.

— Mais, insista-t-il, vous en savez déjà bien plus sur l'Islam que la plupart d'entre nous. Qu'y a-t-il que vous n'ayez pas encore compris?

— Ce n'est pas une question de compréhension. C'est plutôt une question de conviction : il faut être convaincu que le Coran est réellement la Parole de Dieu et non seulement la création brillante d'une grande âme humaine... »

Mais les propos de mon ami afghan ne me quittèrent plus durant les mois qui suivirent.

De Caboul, je fis pendant des semaines des randonnées à travers le sud de l'Afghanistan, passant par l'ancienne ville de Ghazni d'où, voici presque mille ans, le grand Mahmud partit à la conquête de l'Inde, par l'exotique Kandahar où l'on pouvait voir les hommes des tribus guerrières les plus farouches du monde, par les déserts du coin sud-ouest du pays, puis revenant à Herat où avait commencé ma tournée afghane.

Ce fut en 1926, vers la fin de l'hiver, que je quittai Herat pour la première étape de mon long voyage de retour à la maison qui devait me conduire en train de la frontière afghane à Merv, dans le Turkestan russe, puis à Samarcande, Bokhara et Tashkent, et ensuite, à travers les steppes turcomanes, vers l'Oural et Moscou.

Ma première impression de la Russie soviétique (et la plus durable) fut, à la gare de Merv, une grande affiche, bien exécutée, montrant un jeune prolétaire en bleu de travail donnant un coup de pied, pour le chasser d'un ciel rempli de nuages, à un monsieur ridicule, à la barbe blanche, vêtu de robes flottantes. Sous l'affiche, la légende en russe disait : « C'est ainsi que les travailleurs de l'Union soviétique ont chassé Dieu de son ciel! Publié par l'Association des *Bezbojniki* (sans Dieu) de l'U.R.S.S. »

Pareille propagande antireligieuse officiellement sanctionnée s'imposait partout où l'on se rendait : dans les édifices publics, dans les rues et, de préférence, à proximité des lieux de culte. Au Turkestan, naturellement, il s'agissait le plus souvent de mosquées. Si les assemblées de prière n'étaient pas expressément interdites, les autorités faisaient tout pour détourner les gens d'y assister. On me dit plusieurs fois, surtout à Bokhara et à Tashkent, que des espions de la police prenaient note des noms de toutes les personnes qui pénétraient dans une mosquée. Des exemplaires du Coran étaient confisqués et détruits.

www.islamicbulletin.com

Un passe-temps favori des jeunes *bezbojniki* était de jeter des têtes de cochons à l'intérieur des mosquées — charmant usage.

Ce fut avec un sentiment de soulagement que je franchis la frontière polonaise après des semaines de voyage à travers la Russie d'Asie et d'Europe. Je me rendis directement à Francfort et fis mon apparition au bâtiment déjà familier de mon journal. Il ne me fallut pas longtemps pour constater que, durant mon absence, mon nom était devenu célèbre et que j'étais maintenant considéré comme l'un des plus éminents correspondants étrangers d'Europe centrale. Certains de mes articles, spécialement ceux qui traitaient de la psychologie religieuse compliquée des Iraniens, avaient attiré l'attention d'orientalistes distingués et en avaient obtenu une approbation plus que passagère. Sur quoi je fus invité à donner une série de conférences à l'Académie de géopolitique, à Berlin, où l'on me dit qu'il n'était jamais arrivé auparavant qu'un homme de mon âge (je n'avais pas encore vingt-six ans) se soit vu accorder une telle distinction. D'autres articles d'un intérêt plus général avaient été reproduits, avec l'autorisation de la *Frankfurter Zeitung*, par plusieurs autres journaux; j'appris que l'un de ces articles avait été réimprimé près de trente fois. Mes randonnées iraniennes avaient donc été extrêmement fructueuses...

Ce fut à cette époque que j'épousai Elsa. Les deux années que j'avais passées hors d'Europe n'avaient pas diminué notre amour, mais l'avaient plutôt renforcé, et ce fut avec un bonheur jamais ressenti auparavant que j'écartai ses appréhensions relatives à notre grande différence d'âge.

« Mais comment peux-tu m'épouser? objectait-elle. Tu n'as pas vingt-six ans et j'en ai plus de quarante. Penses-y : Quand tu auras trente ans, j'en aurai quarante-cinq; et quand tu en auras quarante, je serai une vieille femme... »

Je ris :

« Que cela peut-il faire? Je ne peux pas imaginer l'avenir sans toi. »

Finalement elle céda.

Je n'exagérais pas quand je disais que je ne pouvais pas imaginer l'avenir sans Elsa. Sa beauté et sa grâce instinctive me la rendaient si attrayante que je ne pouvais même pas regarder une autre femme. Et sa compréhension sensible de ce que j'attendais de la vie éclairait mes espérances et mes aspirations, les rendant plus concrètes, plus saisissables que ma propre réflexion aurait jamais pu le faire.

Un jour — cela devait être environ une semaine après notre mariage — elle remarqua :

« Comme il est étrange de te voir déprécier le mysticisme dans la religion... Tu es toi-même un mystique — une sorte de mystique sensuel, cherchant à toucher du bout de tes doigts ce dont la vie

www.islamicbulletin.com

t'entoure, discernant un sens compliqué et mystique dans les choses ordinaires — dans les multiples objets qui apparaissent banals aux autres gens... Mais dès le moment où il s'agit de religion, tu es tout cérébral. Ce serait le contraire avec la plupart des autres gens. »

Mais Elsa n'en était pas réellement troublée. Elle savait ce que je cherchais lorsque je lui parlais de l'Islam. Et bien qu'elle n'en ait pas ressenti la même nécessité, son amour lui faisait partager ma quête.

Souvent nous lisions ensemble le Coran et en discutions les idées. Elsa, comme moi-même, était de plus en plus impressionnée par la cohésion interne entre son enseignement moral et ses directives pratiques. Dieu ne demandait pas à l'homme une servilité aveugle, mais faisait plutôt appel à son intellect. Il ne se tenait pas séparé de la destinée de l'homme, mais était *plus proche de vous que votre veine jugulaire.* Il n'établissait pas de ligne de démarcation entre la foi et le comportement social et, chose peut-être encore plus importante, il ne partait pas de l'axiome que toute vie porte le fardeau d'un conflit entre la matière et l'esprit et que l'approche de la Lumière exige une libération de l'âme des chaînes de la chair. Toute forme de négation de la vie et de mortification de soi-même avait été condamnée par le Prophète dans des enseignements tels que : *Voyez, l'ascétisme n'est pas pour nous,* et : *Il n'y a pas de renonciation au monde dans l'Islam.* La volonté humaine de vivre n'était pas seulement reconnue comme un instinct positif et productif, mais était également douée de la sainteté d'un postulat éthique. On disait à l'homme : Non seulement vous *pouvez* profiter pleinement de votre vie, mais vous êtes *obligés* de le faire.

Une image intégrée de l'Islam se dégageait maintenant, avec une finalité et un caractère décisif qui me surprenaient. Elle prenait forme d'une manière qui pouvait presque être définie comme une sorte d'osmose mentale, c'est-à-dire sans effort conscient de ma part pour placer côte à côte et « systématiser » les nombreux fragments de connaissance que j'avais recueillis depuis quatre ans. Je voyais devant moi quelque chose de pareil à une œuvre architecturale parfaite avec tous ses éléments harmonieusement conçus de manière à se compléter et à se supporter l'un l'autre, sans rien de superflu ni rien de manquant; c'était un équilibre et une homogénéité donnant le sentiment que tout, dans la perspective et dans les postulats de l'Islam, était « à sa place ».

Il y a treize siècles, un homme se leva et dit :

« Je ne suis qu'un mortel; mais Celui qui a créé l'univers m'a ordonné de vous transmettre Son message. Afin que vous puissiez vivre en harmonie avec le plan de Sa création, il m'a enjoint de vous rappeler Son existence, Sa toute-puissance et Son omniscience, et de placer devant vous un programme de comportement. Si vous acceptez ce rappel et ce programme, suivez-moi. » Ce fut l'essence de la mission prophétique de Muhammad.

www.islamicbulletin.com

Le système social qu'il proposait avait la simplicité qui va de pair avec la réelle grandeur. Il partait de l'idée que les hommes sont des êtres biologiques doués de besoins biologiques et qu'ils sont conditionnés de telle sorte par leur Créateur qu'ils doivent vivre en *groupes* afin de satisfaire l'ensemble de leurs besoins physiques, moraux et intellectuels : en bref, ils sont *dépendants* les uns des autres. La continuité de la croissance spirituelle d'un individu (objectif fondamental de toute religion) dépend de la mesure dans laquelle il sera aidé, encouragé et protégé par les hommes vivant dans son entourage, lesquels, évidemment, attendent de lui une même coopération. Cette interdépendance humaine a été la raison pour laquelle, dans l'Islam, la religion n'a pas pu être séparée de l'économie et de la politique. Ordonner en pratique les relations humaines de telle sorte que chaque individu rencontre le moins possible d'obstacles et le plus possible d'encouragements pour le développement de sa personnalité : cela, et rien d'autre, paraît être le concept que l'Islam se fait de la fonction véritable de la société. Il est donc naturel que le système énoncé par le Prophète Muhammad durant les vingt-trois années de son ministère se rapporte non seulement aux choses de l'esprit, mais offre également un cadre pour toutes les activités individuelles et sociales. Il soutenait non seulement le principe de l'honnêteté individuelle, mais aussi celui de la société juste qu'une telle honnêteté devait susciter. Il définissait les contours d'une communauté politique — les contours seulement parce que les détails des besoins politiques de l'homme sont liés au temps et donc variables — de même que les grandes lignes des droits et devoirs individuels, dans lesquelles était prévu le fait de l'évolution historique. Le code islamique embrassait la vie dans tous ses aspects, moraux et physiques, individuels et communautaires. Les problèmes de la chair et de l'esprit, du sexe et de l'économie avaient, à côté des problèmes théologiques et culturels, leur place légitime dans les enseignements du Prophète et rien de ce qui touchait à la vie ne semblait trop trivial pour entrer dans le domaine de la pensée religieuse, même pas des préoccupations aussi « mondaines » que le commerce, l'héritage ou les droits de propriété et de possession de la terre.

Toutes les clauses de la Loi islamique étaient conçues de manière à profiter également à tous les membres de la communauté, sans distinction de naissance, de race, de sexe ou d'une précédente appartenance sociale. Aucun bénéfice spécial n'était réservé au fondateur de la communauté ni à ses descendants. Haut et bas étaient, socialement parlant, des termes inexistants. Le concept de classe était également inexistant. Tous les droits, devoirs et opportunités s'appliquaient également à tous ceux qui professaient la foi en l'Islam. Il n'était besoin d'aucun prêtre comme intermédiaire entre l'homme et Dieu, car *Il sait ce qui est ouvert dans leurs mains devant eux et ce qu'ils cachent derrière leurs dos.* Aucune allégeance n'était reconnue au-delà de

www.islamicbulletin.com

l'allégeance due à Dieu et à Son Prophète, à ses parents et à la communauté dont l'objectif était l'établissement du royaume de Dieu sur terre. Et cela excluait ce genre d'allégeance qui dit : « Juste ou faux, c'est mon pays » ou « ma nation ». Pour éclairer ce principe, le Prophète releva fort explicitement en plusieurs occasions : *Il n'est pas des nôtres, celui qui proclame la cause du particularisme tribal ; il n'est pas des nôtres, celui qui lutte pour le particularisme tribal ; et il n'est pas des nôtres, celui qui meurt pour le particularisme tribal.*

Avant l'Islam, toutes les organisations politiques, même celles qui reposaient sur une base théocratique ou semi-théocratique, avaient été limitées par les concepts étroits de tribu et d'homogénéité tribale. Ainsi les dieux-rois de l'ancienne Égypte ne pensaient à rien de ce qui dépassait l'horizon de la vallée du Nil et de ses habitants, et dans l'État théocratique des plus anciens Hébreux, alors que Dieu était supposé gouverner, c'était nécessairement le Dieu des enfants d'Israël. En revanche, dans la structure de la pensée coranique, les considérations de descendance ou d'appartenance tribale n'avaient aucune place. L'Islam postulait une communauté politique se suffisant à elle-même et tranchant à travers les divisions conventionnelles de tribu et de race. A cet égard on peut dire que l'Islam et le Christianisme ont eu le même objectif : l'un et l'autre préconisaient une communauté internationale de peuples unis par leur adhésion à un même idéal. Cependant, alors que le Christianisme s'était contenté de recommander moralement ce principe et, en conseillant à ses adhérents de donner à César ce qui lui était dû, avait limité son appel universel au niveau spirituel, l'Islam offrait au monde la vision d'une organisation politique dans laquelle la conscience de Dieu serait la source principale du comportement pratique de l'homme et la seule base de toutes les institutions sociales. De la sorte, accomplissant ce que le Christianisme avait laissé inaccompli, l'Islam inaugurait un chapitre nouveau du développement de l'homme : c'était le premier exemple d'une société idéologique ouverte contrastant avec les sociétés du passé fermées et limitées racialement ou géographiquement.

Le message de l'Islam envisageait et faisait naître une civilisation ne faisant pas de place au nationalisme, aux « intérêts particuliers », aux divisions de classe, à une Église, à un sacerdoce ou à une noblesse héréditaire; il n'y avait en fait aucune fonction héréditaire du tout. L'objectif était l'établissement, vis-à-vis de Dieu, d'une théocratie et, d'homme à homme, d'une démocratie. Le caractère le plus important de cette nouvelle civilisation — caractère qui la plaçait tout à fait à part comparée à tous les autres mouvements de l'histoire humaine — était le fait qu'elle avait été conçue dans les termes, et qu'elle en résultait, d'un accord volontaire des peuples la composant. Ici, le progrès social n'était pas, comme dans toutes les autres communautés et civilisations connues dans l'histoire, l'effet des pressions et des contre-pressions

www.islamicbulletin.com

d'intérêts en conflit, mais il était partie intégrante de la « constitution » originelle. En d'autres termes, un authentique contrat social est à la racine des choses, non en tant que figure de rhétorique formulée par les générations ultérieures de détenteurs du pouvoir pour défendre leurs privilèges, mais en tant que source véritable et historique de la civilisation islamique. Le Coran déclarait : *Voyez, Dieu a acheté aux croyants leurs personnes et leurs biens, leur offrant le Paradis en retour... Réjouissez-vous donc du marché que vous avez conclu, car c'est le triomphe suprême.*

Je savais que ce « triomphe suprême » — exemple unique rapporté par l'histoire d'un véritable contrat social — ne fut réalisé que durant une période très courte; ou plutôt, ce ne fut que durant une très courte période que fut faite une tentative vraiment vaste de le mettre en pratique. Moins d'un siècle après la mort du Prophète, la forme politique de l'Islam primitif commença de se corrompre et, dans les siècles qui suivirent, son programme originel fut graduellement repoussé à l'arrière-plan. Des disputes pour le pouvoir entre clans rivaux prirent la place des accords librement acceptés par des hommes et des femmes libres. La royauté héréditaire, aussi opposée au concept politique de l'Islam que le polythéisme l'est à son concept théologique, fut établie et, avec elle, les luttes et les intrigues dynastiques, les préférences et les oppressions tribales, ainsi que l'inévitable déchéance de la religion au rang d'une servante du pouvoir politique : en bref, c'était toute l'armée des « intérêts particuliers » si bien connue de l'histoire. Pendant un temps les grands penseurs de l'Islam essayèrent de préserver sa véritable idéologie dans sa hauteur et sa pureté. Mais ceux qui vinrent ensuite étaient d'une moindre stature et, au bout de deux ou trois siècles, ils glissèrent dans un marais de conventions intellectuelles, cessèrent de penser par eux-mêmes et se contentèrent de répéter les phrases mortes des générations précédentes, oubliant que toute opinion humaine est liée au temps et faillible, donc dans la nécessité d'un renouvellement perpétuel. L'élan originel de l'Islam, si puissant à ses débuts, suffit pendant un temps à porter la communauté musulmane à de grands sommets culturels, à cette vision magnifique de réalisations scientifiques, littéraires et artistiques que les historiens décrivent comme l'Age d'or de l'Islam. Mais après encore quelques siècles, cet élan s'éteignit aussi par manque de nourriture spirituelle et la civilisation musulmane devint de plus en plus stagnante et dépourvue de capacité créatrice.

Je n'avais pas d'illusion au sujet du présent état de choses dans le monde musulman. Les quatre années que j'avais passées dans ces pays m'avaient montré que, si l'Islam était toujours en vie et restait perfectible dans les conceptions générales de ses adhérents et dans leur

www.islamicbulletin.com

acceptation silencieuse de ses principes éthiques, ils étaient eux-mêmes comme paralysés et incapables de traduire leurs croyances en action productrice. Mais, ce qui m'impressionnait plus que l'incapacité des musulmans de mettre en pratique le système de l'Islam, c'étaient les potentialités de ce système lui-même. Il me suffisait de savoir que, pendant une courte période, au début de l'histoire islamique, une tentative réussie avait été entreprise de mettre ce système en pratique; et ce qui avait paru possible à une époque pourrait peut-être redevenir réellement possible à une autre. Que cela pouvait-il faire, me dis-je, si les musulmans s'étaient écartés de l'enseignement originel et étaient tombés dans l'indolence et l'ignorance? Que cela pouvait-il faire s'ils ne vivaient pas l'idéal qui leur avait été proposé par le Prophète arabe treize siècles auparavant — si au moins cet idéal lui-même restait toujours ouvert à tous ceux qui étaient disposés à écouter son message?

Et il se pourrait bien, pensais-je, que nous, tard venus, ayons besoin de ce message de façon encore plus urgente que les contemporains de Muhammad. Ils vivaient dans un milieu beaucoup plus simple que le nôtre et ainsi leurs problèmes et leurs difficultés étaient beaucoup plus faciles à résoudre. Le monde dans lequel je vivais était tout entier branlant à cause du manque d'accord sur ce qui était bon et mauvais spirituellement et, partant, socialement et économiquement. Je ne pensais pas que l'homme individuel avait besoin de « salut »; mais je pensais que la société moderne en avait besoin. Plus que jamais auparavant, je sentais avec une certitude croissante qu'il fallait à notre temps une base idéologique pour un nouveau contrat social; il lui fallait une foi qui nous fît comprendre le vide du progrès matériel pour lui-même et qui pourtant accorderait son dû à la vie de ce monde, une foi qui nous montrerait comment établir un équilibre entre nos exigences spirituelles et physiques et ainsi nous sauverait du désastre vers lequel nous nous précipitions tête baissée.

Il ne serait pas exagéré de dire qu'à cette période de ma vie, le problème de l'Islam — car c'était pour moi un problème — occupait mon esprit à l'exclusion de toute autre chose. Mais maintenant ma préoccupation avait dépassé sa phase initiale où elle n'avait été rien de plus qu'un intérêt intellectuel pour une idéologie et une culture étranges et attrayantes à la fois. Elle était devenue une recherche passionnée de la vérité. Comparées à cette recherche, les aventures captivantes de mes voyages au cours des deux dernières années pâlissaient dans l'insignifiance; à tel point que j'éprouvai de la peine à me concentrer sur la rédaction du nouveau livre que le rédacteur en chef de la *Frankfurter Zeitung* attendait de moi.

Tout d'abord le Dr. Simon considéra avec indulgence mon évidente réticence à me mettre à ce livre. Après tout, je venais de retourner d'un

www.islamicbulletin.com

long voyage et je méritais un peu de vacances; mon récent mariage semblait aussi justifier un répit dans la routine du métier d'écrire. Mais lorsque les vacances et le répit commencèrent à se prolonger au-delà de ce que le Dr. Simon estimait raisonnable, il me suggéra de redescendre sur terre.

Quand j'y repense avec le recul du temps, il me semble qu'il me montra beaucoup de compréhension, mais ce n'était pas mon impression à l'époque. Ses demandes fréquentes et urgentes au sujet des progrès du livre avaient un effet contraire à ce qu'il attendait. Je me sentis l'objet de pressions et je commençai à détester l'idée même du livre. J'étais plus préoccupé de ce que j'avais encore à découvrir que de decrire ce que j'avais déjà trouvé.

Finalement le Dr. Simon fit cette remarque exaspérée :

« Je ne crois pas que vous écrirez jamais ce livre. Ce dont vous souffrez, c'est de l'*horror libri.* »

Vexé, je répondis :

« Ma maladie pourrait être plus sérieuse encore. Peut-être que je souffre de l'*horror scribendi.*

— Eh bien, si c'est de cela que vous souffrez, répliqua-t-il vivement, croyez-vous que la *Frankfurter Zeitung* soit pour vous l'endroit approprié? »

Un mot en amena un autre et notre désaccord tourna en dispute. Le jour même je démissionnai de la *Frankfurter Zeitung* et une semaine plus tard je partai avec Elsa pour Berlin.

Je n'avais évidemment pas l'intention d'abandonner le journalisme, car, indépendamment des revenus confortables et du plaisir (momentanément compromis par le livre) que le métier d'écrire me procurait, il m'offrait les seules possibilités de retourner dans le monde musulman. Et c'était dans le monde musulman que je souhaitais retourner à tout prix. Mais, avec la réputation que je m'étais faite au cours des quatre dernières années, il ne m'était pas difficile de nouer de nouvelles relations dans la presse. Très vite après ma rupture d'avec Francfort, je conclus des arrangements fort satisfaisants avec trois autres journaux : la *Neue Zürcher Zeitung,* de Zurich, le *Telegraaf,* d'Amsterdam, et la *Kölnische Zeitung,* de Cologne. Désormais mes articles sur le Moyen-Orient allaient être publiés par ces trois journaux qui, même s'ils n'étaient peut-être pas comparables à la *Frankfurter Zeitung,* figuraient parmi les plus importants d'Europe.

Pour l'instant nous nous installâmes, Elsa et moi, à Berlin où j'avais l'intention de compléter ma série de conférences à l'Académie de géopolitique ainsi que de continuer mes études islamiques.

Mes vieux amis littéraires étaient heureux de me voir de retour, mais, d'une certaine manière, il n'était pas facile de renouer nos anciennes relations au point où elles avaient été laissées pendantes lorsque j'étais parti pour le Moyen-Orient. Nous avions divergé; nous

www.islamicbulletin.com

ne parlions plus le même langage intellectuel. En particulier je ne pouvais obtenir d'aucun de mes amis quelque chose qui ressemblât à de la compréhension envers mon intérêt pour l'Islam. Presque comme un seul homme, ils secouaient la tête d'un air perplexe lorsque j'essayais de leur expliquer que l'Islam, en tant que concept intellectuel et social, pouvait se comparer avantageusement avec n'importe quelle autre idéologie. Même si, à l'occasion, ils reconnaissaient le caractère raisonnable de telle ou telle proposition islamique, la plupart d'entre eux étaient de l'opinion que les anciennes religions étaient des choses du passé et que notre temps avait besoin d'une nouvelle approche « humaniste ». Cependant, même ceux qui déniaient si radicalement toute validité à la religion en tant qu'institution n'étaient nullement disposés à renoncer à l'idée, courante en Occident, que l'Islam, trop préoccupé des affaires terrestres, était dénué de la « mystique » que l'on était en droit d'attendre de la religion.

C'était une surprise pour moi de constater que l'aspect de l'Islam qui m'avait d'abord le plus attiré — absence d'une division de la réalité en compartiments physique et spirituel et accent mis sur la raison en tant que voie vers la foi — intéressait si peu des intellectuels qui, autrement, avaient l'habitude de revendiquer pour la raison un rôle dominant dans la vie. C'était seulement dans le domaine religieux qu'ils se départissaient instinctivement de leur attitude ordinairement si « rationnelle » et « réaliste ». A cet égard je ne distinguais aucune différence entre le petit nombre de mes amis qui avaient des tendances religieuses et les plus nombreux pour qui la religion avait cessé d'être plus qu'une convention démodée.

Avec le temps, toutefois, je compris où résidait la difficulté. Je commençai à me rendre compte qu'aux yeux de gens éduqués dans l'orbite de la pensée chrétienne — avec l'accent placé sur le « surnaturel » prétendument inhérent à toute véritable expérience religieuse —, une approche principalement rationnelle paraissait déroger à la valeur spirituelle d'une religion. Cette attitude ne se limitait aucunement aux chrétiens croyants. Du fait de l'association longue et presque exclusive de l'Europe avec le christianisme, même l'Européen agnostique avait appris inconsciemment à regarder toute expérience religieuse à travers l'optique des concepts chrétiens et ne la considérait comme « valable » que si elle s'accompagnait d'un tressaillement de crainte révérentielle devant des choses cachées et dépassant la compréhension intellectuelle. L'Islam ne répondait pas à cette exigence : il insistait sur la coordination des aspects physiques et spirituels de la vie sur un plan parfaitement naturel. En fait, sa conception du monde était si différente de celle du christianisme, sur laquelle se fondaient la plupart des concepts éthiques de l'Occident, qu'en acceptant la validité de l'un on était inévitablement amené à mettre en question la validité de l'autre.

www.islamicbulletin.com

En ce qui me concernait, je savais maintenant que j'étais conduit vers l'Islam. Mais une dernière hésitation me fit ajourner le dernier pas irrévocable. L'idée d'adhérer à l'Islam était comme la perspective de s'aventurer sur un pont franchissant un abîme entre deux mondes différents, un pont si long que l'on devait atteindre le point de non-retour avant que l'autre extrémité soit devenue visible. Je me rendais compte que, si je devenais musulman, je devrais me couper moi-même du monde où j'avais grandi. Aucune autre issue n'était possible. On ne pouvait vraiment pas suivre l'appel de Muhammad et maintenir ses liens intérieurs avec une société régie par des concepts diamétralement opposés. Mais, *l'Islam était-il un vrai message de Dieu ou seulement la sagesse d'un homme grand mais faillible...?*

Un jour de septembre 1926, nous voyagions, Elsa et moi, dans le métro de Berlin. Nous étions dans un compartiment de première classe. Mon regard tomba par hasard sur un passager bien habillé vis-à-vis de moi, apparemment un homme d'affaires aisé, avec un beau porte-documents de cuir sur ses genoux et un gros diamant au doigt. Je songeai que la silhouette corpulente de cet homme correspondait bien à l'image de prospérité qui, à cette époque, était courante dans toute l'Europe centrale, prospérité d'autant plus ostensible qu'elle était venue après des années d'inflation durant lesquelles toute la vie économique avait été sens dessus dessous et les apparences de pauvreté s'étaient imposées partout. La plupart des gens étaient maintenant bien vêtus et bien nourris et le monsieur qui me faisait face ne constituait donc pas d'exception. Mais lorsque je regardai son visage, je n'eus pas l'impression de voir un homme heureux. Il paraissait non seulement soucieux, mais profondément malheureux, avec des yeux fixes et vides et les coins de la bouche tirés comme s'il souffrait, mais non d'une douleur physique. Ne voulant pas être impoli, je détachai mes yeux de lui et les portai sur une dame assez élégante occupant la place d'à côté. Elle aussi avait une expression étrangement malheureuse, comme si elle contemplait ou subissait quelque chose qui lui causait de la peine; pourtant sa bouche était raidie dans le semblant durci d'un sourire qui, sans doute, devait lui être habituel. Alors je me mis à regarder tous les autres visages du compartiment, visages appartenant sans exception à des gens bien habillés et bien nourris : sur presque chacun d'entre eux, je pouvais discerner une expression de souffrance cachée, si cachée que la personne à qui appartenait le visage semblait en être inconsciente.

Cela était assurément étrange. Jamais auparavant je n'avais vu autant de visages malheureux autour de moi. Peut-être n'avais-je jamais auparavant regardé ce qui maintenant s'exprimait si nettement en eux? En tout cas l'impression était si forte que j'en fis part à Elsa. Elle commença aussi à regarder autour d'elle avec des yeux attentifs de

www.islamicbulletin.com

peintre habitué à étudier les traits humains. Puis, surprise, elle se tourna vers moi et dit :

« Tu as raison. Ils ont tous l'air de souffrir les tourments de l'enfer... Je me demande s'ils savent eux-mêmes ce qui se passe en eux? »

Je savais bien que ce n'était pas le cas, sinon ils n'auraient pas continué à gaspiller leur vie comme ils le faisaient, sans foi dans aucune vérité qui les engage, sans but au-delà de leur désir d'accroître leur « niveau de vie », sans autre espoir que d'acquérir plus de possibilités matérielles, plus d'amusements et peut-être plus de pouvoir...

Rentré à la maison, je regardai par hasard mon bureau sur lequel était ouvert un exemplaire du Coran que j'avais lu avant de sortir. Machinalement je pris le livre pour le mettre de côté, mais, au moment où j'allais le fermer, mes yeux tombèrent sur la page ouverte devant moi et je lus :

Vous êtes obsédés par le désir de plus et de plus, jusqu'à ce que vous descendiez dans vos tombes.
Non, mais vous en viendrez à savoir !
Non, si seulement vous saviez avec la connaissance certaine, vous verriez assurément dans quel enfer vous êtes.
Au temps venu, certes, vous le verrez avec l'œil de la certitude.
Et ce jour-là on vous demandera ce que vous avez fait du bienfait de la vie.

Je restai muet un instant. Je crois que le livre tremblait dans mes mains. Puis je le tendis à Elsa.

« Lis cela. N'est-ce pas une réponse à ce que nous avons vu dans le métro? »

C'était une réponse, une réponse si décisive que toute hésitation soudain prit fin. Je savais maintenant, sans aucun doute, que je tenais entre mes mains un livre inspiré par Dieu. Car, bien qu'il eût été placé devant l'homme plus de treize siècles auparavant, il prévoyait clairement quelque chose qui n'avait pu se réaliser que dans notre époque compliquée, mécanisée et fantomatique.

De tout temps les hommes ont connu l'avidité; mais à aucune époque avant celle-ci l'avidité n'avait dépassé le simple désir d'acquérir plus et n'était devenue une obsession qui troublait la vue de tout le reste : exigence irrésistible d'obtenir, de faire, d'inventer toujours plus, aujourd'hui plus qu'hier et demain plus qu'aujourd'hui. C'était un démon monté sur le cou des hommes et fouettant leurs cœurs pour leur faire atteindre des buts qui brillaient au loin en les narguant mais se dissolvaient dans le néant dès qu'ils étaient atteints; pourtant la promesse de buts nouveaux se maintenait toujours, buts toujours plus brillants et plus tentants aussi longtemps qu'ils apparaissaient à l'horizon, mais réduits à s'évanouir encore dans le néant dès qu'on

www.islamicbulletin.com

parvenait à leur portée; et cette faim insatiable de buts toujours nouveaux rongeait l'âme de l'homme : *Non, si seulement vous saviez, vous verriez dans quel enfer vous êtes...*

Cela, je le voyais, n'était pas simple sagesse humaine exprimée par quelqu'un ayant vécu il y a longtemps dans l'Arabie lointaine. Si sage qu'il ait pu être, un tel homme n'aurait pu par lui-même prévoir les tourments si particuliers à notre XXe siècle. Par le Coran s'exprimait une voix plus grande que la voix de Muhammad...

5.

L'obscurité est tombée sur la cour de la mosquée du Prophète où luisent seulement les lampes à huile suspendues à de longues chaînes tendues entre les colonnes des arcades. Le cheikh Abdallah ibn Bulayhid est assis la tête penchée sur la poitrine et les yeux fermés. Celui qui ne le connaît pas pourrait croire qu'il s'est endormi, mais je sais qu'il a écouté mon récit avec une profonde attention, cherchant à le faire entrer dans les catégories de sa vaste expérience des hommes et des cœurs. Au bout d'un long moment il redresse la tête et ouvre les yeux :

« Et alors? Qu'as-tu fait ensuite?

— J'ai fait ce que j'avais évidemment à faire, ô cheikh. J'ai pris contact avec un de mes amis musulmans, un Indien qui à cette époque dirigeait la petite communauté musulmane de Berlin, et je lui dis que je souhaitais adhérer à l'Islam. Il me tendit sa main droite, j'y plaçai la mienne et, en présence de deux témoins, je déclarai : " J'atteste qu'il n'y a pas de dieu si ce n'est Dieu et que Muhammad est Son Envoyé [1]. " Quelques semaines plus tard, ma femme fit de même.

— Et qu'en dirent les gens?

— Eh bien, ils n'aimèrent pas cela. Lorsque j'informai mon père que j'étais devenu musulman, il ne répondit même pas à ma lettre. Quelques mois plus tard ma sœur m'écrivit pour me dire qu'il me considérait comme mort... Sur quoi je lui adressai une nouvelle lettre l'assurant que mon acceptation de l'Islam ne changeait rien à mon attitude à son endroit ni à mon amour pour lui, mais qu'au contraire l'Islam m'enjoignait d'aimer et d'honorer mes parents plus que toutes autres personnes... Mais cette lettre également demeura sans réponse.

— Ton père doit être sûrement très attaché à sa religion...

— Non, ô cheikh, il ne l'est pas, et c'est l'aspect le plus étrange de la chose. Il me considère, je crois, comme un renégat, non pas tellement à

1. Cette profession de foi est le seul « rite » nécessaire pour devenir musulman. Dans l'Islam, les termes d' « Envoyé » (ou de « Messager ») et de « Prophète » sont interchangeables lorsqu'ils s'appliquent à des Prophètes majeurs porteurs d'un nouveau Message, tels que Muhammad, Jésus, Moïse, Abraham.

www.islamicbulletin.com

sa foi (car celle-ci ne l'avait jamais tenu fortement) qu'à la communauté dans laquelle il avait grandi et à la culture à laquelle il était attaché.

— Et tu ne l'as jamais revu depuis?

— Non. Très peu de temps après notre conversion, nous quittâmes l'Europe ma femme et moi; nous ne pouvions plus supporter d'y rester davantage. Et je n'y suis jamais retourné [1]... »

1. Nos relations se rétablirent en 1935, après que mon père en fut enfin venu à comprendre et à apprécier les raisons de ma conversion à l'Islam. Bien que je ne l'aie plus rencontré personnellement, nous restâmes en correspondance continue jusqu'en 1942, lorsque ma sœur et lui-même furent déportés de Vienne par les nazis pour aller mourir dans un camp de concentration.

www.islamicbulletin.com

XI. *Jihad*

1.

Au moment où je quitte la Mosquée du Prophète, une main saisit la mienne : je me retourne et j'aperçois les yeux vieux et bienveillants de Sidi Muhammad az-Zuwayy, le Sénoussi.

« O mon fils, que je suis heureux de te voir après de si longs mois. Que Dieu bénisse tes pas dans la Cité bénie du Prophète... »

La main dans la main, nous marchons lentement le long de la rue pavée menant de la mosquée au bazar principal. Dans son burnous blanc d'Afrique du Nord, Sidi Muhammad est une personnalité familière de Médine où il vit depuis des années et bien des gens nous arrêtent au passage pour le saluer avec respect, non seulement à cause de ses soixante-dix ans, mais aussi parce qu'il est renommé comme l'un des chefs de la lutte héroïque de la Libye pour l'indépendance.

« Je voudrais que tu saches, ô mon fils, que Sayyid Ahmad est à Médine. Il n'est pas en bonne santé et cela lui ferait beaucoup de plaisir de te voir. Combien de temps vas-tu rester ici ?

— Seulement jusqu'à après-demain, mais je ne vais certainement pas partir sans avoir Sayyid Ahmad. Allons maintenant auprès de lui. »

Il n'y a personne dans toute l'Arabie que j'aime davantage que Sayyid Ahmad, car il n'y a personne qui se soit sacrifié à un idéal si totalement et de façon si désintéressée. Savant et guerrier, il a consacré sa vie entière au réveil spirituel de la communauté musulmane et à sa lutte pour l'indépendance politique, sachant bien que l'un ne saurait être réalisé sans l'autre.

Je me souviens bien de ma première rencontre avec Sayyid Ahmad, il y a plusieurs années, à la Mecque...

Au nord de la Cité sainte se dresse le mont Abou Qubays, centre de nombreuses et vieilles légendes et traditions. De son sommet couronné d'une petite mosquée blanche flanquée de courts minarets s'étend une vue magnifique sur la vallée de la Mecque avec au fond le carré formé

www.islamicbulletin.com

par la mosquée de la Kaaba et tout autour l'amphithéâtre coloré constitué par les maisons s'étageant sur les pentes rocheuses. Un peu plus bas que le sommet du mont Abou Qubays, un ensemble de bâtiments de pierre est disposé sur d'étroites terrasses comme un groupe de nids d'aigles : c'est le siège mecquois de la Confrérie sénoussi. Le vieil homme que j'y avais rencontré — un exilé qui, après trente ans de lutte et sept ans de pérégrinations entre la mer Noire et les montagnes du Yémen, avait vu se fermer toutes les portes de sa patrie, la Cyrénaïque — portait un nom célèbre dans tout le monde musulman : Sayyid Ahmad, le Grand Sénoussi. Aucun autre nom n'avait causé tant de nuits d'insomnie aux dirigeants coloniaux d'Afrique du Nord, même pas celui du grand Abd al-Kader d'Algérie, au XIXe siècle, ou du Marocain Abd al-Krim qui, plus récemment, avait été une si pénible écharde dans le flanc des Français. Ces noms, même s'ils étaient inoubliables pour les musulmans, avaient seulement une résonnance politique, alors que Sayyid Ahmad et son Ordre avaient également représenté depuis des années un grand pouvoir spirituel.

Je lui fus présenté par mon ami javanais Hajji Agos Salim qui occupait une position dirigeante dans la lutte de l'Indonésie pour l'émancipation politique et était venu en pèlerinage à la Mecque. Lorsque Sayyid Ahmad apprit que j'étais un récent converti à l'Islam, il me tendit la main et me dit gentiment :

« Bienvenue parmi tes frères, ô mon jeune frère... »

La souffrance était marquée sur le beau front du vieux combattant de la foi et de la liberté. Son visage, avec sa petite barbe grise et sa bouche sensuelle et sagace entre des rides douloureuses, était fatigué; ses paupières tombaient lourdement sur ses yeux et les faisaient apparaître somnolents; le ton de sa voix était doux et alourdi de chagrin. Mais parfois une flamme s'allumait en lui. Ses yeux prenaient une acuité étincelante, sa voix s'amplifiait et des plis de son burnous blanc se dressait un bras comme l'aile d'un aigle.

Héritier d'une idée et d'une mission qui, si elles étaient parvenues à leur accomplissement, auraient pu susciter une renaissance de l'Islam moderne, le héros nord-africain, même dans le déclin de son âge, dans la maladie et devant l'effondrement de l'œuvre de sa vie, n'avait pas perdu son ardeur. Il avait le droit de ne pas désespérer, car il savait que le désir de réveil religieux et politique dans le véritable esprit de l'Islam — ce qui était l'objectif du mouvement sénoussi — ne pourrait jamais être effacé du cœur des peuples musulmans.

Ce fut le grand-père de Sayyid Ahmad, le grand savant algérien Muhammad ibn Ali as-Sénoussi (ainsi surnommé d'après le clan de Banou Sénous auquel il appartenait) qui, dans la première moitié du siècle dernier, conçut l'idée d'une confrérie musulmane qui préparerait

www.islamicbulletin.com

l'établissement d'une société véritablement islamique. Après des années de voyage et d'études dans plusieurs pays arabes, Muhammad ibn Ali fonda la première *zawiya,* ou loge, de l'Ordre sénoussi au mont Abu Qubays, à la Mecque, et se fit de nombreux sectateurs parmi les bédouins du Hedjaz. Cependant il ne resta pas à la Mecque mais retourna en Afrique du Nord pour finalement s'établir à Jaghbub, oasis dans le désert situé entre la Cyrénaïque et l'Égypte, d'où son message se répandit comme un éclair à travers toute la Libye et bien au-delà. A sa mort en 1859, les Sénoussis (comme tous les membres de l'Ordre étaient désormais appelés) dominaient un vaste État s'étendant des rives de la Méditerranée jusqu'en Afrique équatoriale et au pays des Touareg dans le Sahara algérien.

Le terme « État » ne s'appliquait pas parfaitement à cette organisation unique, car le Grand Sénoussi n'avait jamais cherché à instaurer un pouvoir personnel pour lui-même ou pour ses descendants. Ce qu'il cherchait était de préparer et d'organiser une base pour un réveil moral, social et politique de l'Islam. Conformément à cet objectif, il évita de perturber la structure tribale traditionnelle et ne mit pas en cause la suzeraineté sur la Libye du sultan turc, qu'il continuait à reconnaître comme calife de l'Islam, mais consacrait tous ses efforts à éduquer les bédouins dans les principes islamiques dont ils avaient dévié par le passé et à éveiller parmi eux les sentiments de fraternité préconisés par le Coran mais que des siècles de discordes entre les tribus avaient fait oublier. A partir des nombreuses *zawiyas* qui avaient été créées dans toute l'Afrique du Nord, les Sénoussis diffusèrent leur message jusqu'aux tribus les plus lointaines et, en quelques décennies, suscitèrent des changements presque miraculeux parmi les Arabes aussi bien que les Berbères. La vieille anarchie intertribale disparut progressivement et les guerriers du désert, auparavant toujours turbulents, se laissèrent pénétrer d'un esprit de coopération inconnu jusque-là. Dans les *zawiyas* leurs enfants reçurent une éducation comprenant non seulement les enseignements de l'Islam, mais des arts et métiers pratiques précédemment méprisés des bédouins guerriers. Ils furent amenés à creuser des puits plus nombreux et meilleurs dans des régions restées stériles depuis des siècles et, grâce aux initiatives des Sénoussis, des plantations prospères commencèrent à rompre l'uniformité du désert. Le commerce fut encouragé et la paix instaurée par les Sénoussis permit de voyager dans des contrées où, depuis des années, aucune caravane n'avait pu se déplacer sans être inquiétée. En bref, l'influence de l'Ordre stimulait puissamment la civilisation et le progrès, cependant que sa stricte orthodoxie haussait le niveau moral de la nouvelle communauté bien au-dessus de ce qui avait été de règle dans cette partie du monde. Les tribus et leurs chefs acceptèrent généralement volontiers l'autorité spirituelle du Grand Sénoussi. Et même l'administration turque des villes côtières de Libye constata que

www.islamicbulletin.com

l'autorité morale de l'Ordre facilitait nettement ses rapports avec les tribus bédouines naguère si « difficiles ».

Ainsi, alors que l'Ordre concentrait ses efforts sur la régénération progressive de la population, son influence en vint bientôt à se confondre avec le pouvoir du gouvernement effectif. Ce pouvoir comptait sur la capacité qu'avait l'Ordre d'élever les simples bédouins et touareg d'Afrique du Nord au-dessus d'un formalisme stérile en matière religieuse, de leur inspirer le désir de vivre véritablement dans l'esprit de l'Islam et de leur donner le sentiment qu'ils travaillent tous pour la liberté, la dignité humaine et la fraternité. Jamais depuis le temps du Prophète on n'avait vu dans le monde musulman de mouvement aussi vaste parvenir aussi près du vrai style de vie de l'Islam.

Cette ère de paix fut troublée dans le dernier quart du XIXe siècle, lorsque la France, venant d'Algérie, commença de pénétrer en direction de l'Afrique équatoriale et d'occuper pas à pas des régions qui avaient jusque-là été indépendantes sous l'autorité spirituelle de l'Ordre. Pour le défense de cette liberté, le fils et successeur du fondateur, Muhammad al-Mahdi, se vit obligé de tirer l'épée qu'il ne lâcha plus désormais. Cette longue lutte fut un véritable *jihad* islamique, une guerre défensive telle que le Coran la définit : *Combattez dans la voie de Dieu contre ceux qui vous combattent, mais ne soyez pas vous-mêmes agresseurs... Combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'oppression et que tous les hommes soient libres d'adorer Dieu. Mais s'ils renoncent, toute action hostile doit cesser...*

Mais les Français ne renoncèrent pas; escorté par leurs baïonnettes, le tricolore pénétra de plus en plus profondément à l'intérieur des pays musulmans.

A la mort de Muhammad al-Mahdi, en 1902, son neveu Sayyid Ahmad lui succéda à la tête de l'Ordre. Dès l'âge de dix-neuf ans, encore du vivant de son oncle, et plus tard après être lui-même devenu Grand Sénoussi, il mena la lutte contre les empiétements français en direction de l'Afrique équatoriale. Dès 1911, après que les Italiens eurent envahi la Tripolitaine et la Cyrénaïque, il eut à combattre sur deux fronts. Et ce danger nouveau et plus immédiat le contraignit à déplacer au nord son effort principal. D'abord aux côtés des Turcs, puis seul quand ceux-ci eurent abandonné la Libye, Sayyid Ahmad, à la tête de ses *mujahidin,* ainsi que ces combattants de la liberté s'appelaient eux-mêmes, fit la guerre aux envahisseurs avec un tel succès que, malgré leur armement supérieur et leur plus grand nombre, les Italiens ne purent maintenir qu'une emprise précaire sur quelques villes côtières.

Les Britanniques, alors solidement établis en Égypte et manifestement peu désireux de voir les Italiens se répandre à l'intérieur de l'Afrique du Nord, n'étaient pas hostiles aux Sénoussis. Leur attitude de neutralité fut pour l'Ordre d'une énorme importance puisque tout le

www.islamicbulletin.com

ravitaillement des *mujahidin* venait d'Égypte où ils bénéficiaient de la sympathie de pratiquement toute la population. Il est assez probable qu'à la longue cette neutralité britannique aurait permis aux Sénoussis de chasser tout à fait les Italiens de la Cyrénaïque. Mais, en 1915, la Turquie entra dans la Première Guerre mondiale aux côtés de l'Allemagne et le sultan ottoman, en sa qualité de calife de l'Islam, fit appel au Grand Sénoussi pour qu'il soutienne les Turcs en attaquant les Britanniques en Égypte. Ceux-ci, évidemment soucieux plus que jamais de protéger leurs arrières en Égypte, insistèrent auprès de Sayyid Ahmad pour qu'il restât neutre. En échange de sa neutralité, ils étaient prêts à accorder la reconnaissance politique de l'Ordre sénoussi en Libye et même de lui céder quelques-unes des oasis égyptiennes dans le désert occidental.

Si Sayyid Ahmad avait accepté cette offre, il aurait simplement fait ce que recommandait catégoriquement le sens commun. Il ne devait aucune loyauté particulière aux Turcs qui, quelques années auparavant, avaient signé la cession de la Libye aux Italiens, laissant les Sénoussis seuls dans leur combat. Les Britanniques n'avaient commis aucun acte d'hostilité contre les Sénoussis, mais au contraire les avaient laissés s'approvisionner en Égypte où était leur seule voie de ravitaillement. En outre le *jihad* inspiré par Berlin et proclamé par le sultan ottoman ne répondait certainement pas aux exigences définies par le Coran : les Turcs ne se battaient pas pour leur propre défense, mais s'étaient plutôt alliés à une puissance non musulmane dans une guerre d'agression. Ainsi des considérations religieuses aussi bien que politiques dictaient au Grand Sénoussi une seule attitude : demeurer à l'écart d'une guerre qui n'était pas la sienne. Plusieurs des dirigeants sénoussis les plus influents, dont mon ami Sidi Muhammad az-Zuwayy, conseillèrent à Sayyid Ahmad de rester neutre. Mais son sens quasi donquichottesque d'attachement chevaleresque envers le Calife de l'Islam l'emporta finalement sur les impératifs de la raison et lui fit prendre la fausse décision : il se déclara en faveur des Turcs et attaqua les Britanniques dans le désert occidental.

Ce conflit de conscience et son aboutissement furent d'autant plus tragiques que, dans le cas de Sayyid Ahmad, il ne s'agissait pas seulement de gagner ou de perdre sur le plan personnel, mais ce fut surtout l'occasion de causer un préjudice irréparable à la grande cause à laquelle sa vie entière et celles de deux générations avant lui avaient été consacrées. Comme je le connais, il ne fait pas de doute dans mon esprit que son attitude fut dictée par un motif désintéressé : le désir de préserver l'unité du monde musulman; mais je ne doute pas davantage que, d'un point de vue politique, sa décision fut la pire qu'il pût prendre. En faisant la guerre aux Britanniques, il sacrifia, sans s'en rendre compte sur le moment, tout l'avenir de l'Ordre sénoussi.

Il fut obligé dès lors de se battre sur trois fronts : au nord contre les

www.islamicbulletin.com

Italiens, au sud-ouest contre les Français et à l'est contre les Britanniques. Au début il remporta quelques succès. Subissant la forte pression germano-turque en direction du canal de Suez, les Britanniques évacuèrent les oasis du désert occidental qui furent immédiatement occupées par Sayyid Ahmad. Sous la conduite de Muhammad az-Zuwayy (qui, dans sa sagesse, s'était si fortement opposé à cette aventure), des colonnes volantes de méharistes sénoussis pénétrèrent jusqu'aux environs du Caire. Cependant, à ce moment-là, la fortune de la guerre tourna brusquement. La rapide avance de l'armée germano-turque dans la péninsule du Sinaï fut arrêtée et se mua en retraite. Peu après les Britanniques contre-attaquèrent dans le désert occidental, réoccupèrent les oasis et les puits voisins de la frontière et coupèrent ainsi la seule voie de ravitaillement des *mujahidin*. L'intérieur de la Cyrénaïque ne pouvait pas à lui seul nourrir une population engagée dans une lutte à mort et les quelques sous-marins allemands et autrichiens qui débarquèrent secrètement des armes et des munitions n'apportèrent rien de plus qu'une aide symbolique.

En 1917, Sayyid Ahmad se laissa persuader par ses conseillers turcs de se rendre en sous-marin à Istanbul pour y prendre des dispositions en vue d'un soutien plus effectif. Avant de partir, il confia la direction de l'Ordre en Cyrénaïque à son cousin, Sayyid Muhammad al-Idris [1]. Étant d'humeur plus conciliante que Sayyid Ahmad, Idris essaya aussitôt de parvenir à une entente avec les Britanniques et les Italiens. Les Britanniques — qui dès le début avaient regretté de se trouver en conflit avec les Sénoussis — acceptèrent promptement de conclure la paix et ils exercèrent des pressions sur les Italiens pour qu'ils fissent de même. Peu après Sayyid Idris fut reconnu officiellement par les Italiens comme « émir des Sénoussis » et parvint à maintenir une indépendance précaire à l'intérieur de la Cyrénaïque jusqu'en 1922. Cependant, lorsqu'il apparut que les Italiens n'avaient pas l'intention de respecter leurs engagements, mais étaient résolus à soumettre le pays entier à leur domination, Sayyid Idris, en signe de protestation, partit pour l'Égypte au début de 1923, laissant à la tête des Sénoussis un compagnon ancien et fidèle, Umar al-Mukhtar. Comme on pouvait s'y attendre, les Italiens rompirent presque immédiatement les accords conclus et la guerre reprit en Cyrénaïque.

En Turquie, pendant ce temps, Sayyid Ahmad allait de déception en déception. Il avait eu l'intention de retourner en Cyrénaïque dès qu'il serait parvenu à son but, mais celui-ci ne fut jamais atteint. En effet, dès qu'il se trouva à Istanbul, de surprenantes intrigues l'obligèrent à ajourner son retour de semaine en semaine puis de mois en mois. Il semblait presque que les milieux proches du sultan ne souhaitaient réellement pas voir les Sénoussis réussir. Les Turcs avaient toujours

1. Roi de Libye de 1952 à 1969.

www.islamicbulletin.com

redouté que des Arabes renaissants tentent de reprendre la direction du monde musulman; une victoire des Sénoussis aurait nécessairement annoncé une telle renaissance et aurait désigné le Grand Sénoussi, dont la réputation était déjà presque légendaire même en Turquie, pour la succession au califat. Le fait qu'il n'avait jamais eu de telles ambitions ne calma pas les suspicions de la Sublime Porte. Et bien qu'il fût traité avec le plus grand respect et tous les honneurs dus à son rang, Sayyid Ahmad fut poliment mais effectivement détenu en Turquie. La défaite ottomane en 1918 puis l'occupation d'Istanbul par les Alliés marquèrent la fin de ses espérances mal placées, en même temps que cela fermait toutes ses perspectives de retour en Cyrénaïque.

Mais le besoin de travailler pour la cause de l'unité musulmane empêchait Sayyid Ahmad de demeurer inactif. Alors que les troupes alliées débarquaient à Istanbul, il passa en Asie Mineure pour rejoindre Kemal Atatürk — encore connu sous le nom de Mustafa Kemal — qui venait de commencer à organiser la résistance turque à l'intérieur de l'Anatolie.

Il faut se souvenir que le combat héroïque de la Turquie de Kemal se livrait, au début, sous le signe de l'Islam et qu'en ces jours sombres, ce fut l'enthousiasme religieux seulement qui donna à la nation turque la force de lutter contre la puissance supérieure des Grecs soutenus par toutes les ressources des Alliés.

Mettant sa grande autorité spirituelle et morale au service de la cause turque, Sayyid Ahmad parcourut inlassablement les villes et villages d'Anatolie, exhortant le peuple à soutenir le *Ghazi*, ou « défenseur de la foi », Mustafa Kemal. Les efforts du Grand Sénoussi et le prestige de son nom contribuèrent considérablement au succès du mouvement kémaliste parmi les simples paysans d'Anatolie pour qui les slogans nationalistes ne signifiaient rien mais qui, depuis des générations innombrables, avaient regardé comme un privilège de sacrifier leur vie pour l'Islam.

Mais, là encore, le Grand Sénoussi avait commis une erreur de jugement, non au sujet du peuple turc dont la ferveur religieuse lui permit de vaincre un ennemi beaucoup plus puissant, mais au sujet des intentions du chef de ce peuple. En effet, à peine le *Ghazi* eut-il remporté la victoire qu'il apparut clairement que ses objectifs réels différaient largement de ce que son peuple attendait. Au lieu de fonder sa révolution sociale sur un Islam restauré et régénéré, Atatürk laissa de côté la force spirituelle de la religion (qui seule l'avait mené à la victoire) et, sans aucune nécessité, fit du rejet de toutes les valeurs islamiques la base de ses réformes. Cette nécessité manquait même du propre point de vue d'Atatürk, car il aurait facilement pu utiliser l'immense enthousiasme religieux de ses compatriotes dans un mouvement positif vers le progrès sans leur faire abandonner tout ce qui avait façonné leur culture et fait d'eux une grande nation.

www.islamicbulletin.com

Amèrement déçu des réformes anti-islamiques d'Atatürk, Sayyid Ahmad se retira complètement de toute activité politique en Turquie et, en 1923, partit finalement pour Damas. Dans cette ville, et malgré son opposition à la politique intérieure d'Atatürk, il s'efforça de servir la cause de l'unité musulmane en cherchant à convaincre les Syriens de s'unir à la Turquie. Le gouvernement français mandataire le regarda naturellement avec la plus grande méfiance et, vers la fin de 1924, lorsque ses amis eurent appris qu'il allait être arrêté, il s'échappa en voiture à travers le désert jusqu'à la frontière du Nadjd et de là se rendit à la Mecque où il reçut un chaleureux accueil du roi Ibn Saoud.

2.

« Et comment se portent les *mujahidin*, demandai-je, car je n'ai pas eu de nouvelles de Cyrénaïque depuis bientôt une année? »

Le visage rond à la barbe blanche de Sidi Muhammad az-Zuwayy se rembrunit :

« Les nouvelles ne sont pas bonnes, ô mon fils. La lutte a pris fin il y a quelques mois. Les *mujahidin* ont été écrasés. La dernière balle a été tirée. Maintenant il n'y a plus entre notre peuple infortuné et la vengeance de ses oppresseurs que la miséricorde de Dieu...

— Et qu'en est-il de Sayyid Idris?

— Sayyid Idris, répond Sidi Muhammad avec un soupir, Sayyid Idris est en Égypte, impuissant, et attend, mais quoi? Cet homme est bon, Dieu le bénisse, mais il n'est pas un guerrier. Il vit avec ses livres et l'épée n'est pas à l'aise dans sa main...

— Mais Umar al-Mukhtar, lui, ne s'est sûrement pas rendu. S'est-il échappé en Égypte? »

Sidi Muhammad interrompt sa marche et me considère avec surprise :

« Umar...? Tu n'as même pas entendu cela?

— Entendu quoi?

— Mon fils, dit-il doucement, Sidi Umar — que Dieu lui fasse miséricorde — est mort depuis presque une année... »

Umar al-Mukhtar mort... Ce lion de Cyrénaïque que son âge, à plus de soixante-dix ans, n'avait pas empêché de lutter jusqu'au bout pour la liberté de son pays : mort... Pendant dix années longues et douloureuses il avait été l'âme de la résistance de son peuple contre un sort sans espoir, contre les armées italiennes dix fois plus nombreuses que la sienne — et équipées des armes les plus modernes, avec voitures blindées, avions et artillerie —, alors qu'Umar et ses *mujahidin* à moitié morts de faim n'avaient que des fusils et quelques chevaux pour mener

www.islamicbulletin.com

une guérilla désespérée dans un pays qui avait été transformé en un vaste camp de prisonniers...

Je sens ma voix trembler en disant :

« Depuis une année et demie que je suis revenu de Cyrénaïque, je savais que lui et ses hommes étaient condamnés. N'ai-je pas essayé de le convaincre de faire retraite en Égypte avec ce qui restait de ses *mujahidin,* de manière qu'il reste en vie pour son peuple... mais il repoussait calmement mes efforts de persuasion, sachant bien que la mort, et rien d'autre que la mort, l'attendait en Cyrénaïque. Et maintenant, après cent batailles, cette mort tant attendue l'a enfin rejoint... Mais, dis-moi, quand est-il tombé? »

Muhammad az-Zuwayy secoue lentement la tête. Et alors que nous débouchons de l'étroite rue du bazar sur la vaste et sombre place d'Al-Manakha, il me dit :

« Il n'est pas tombé en combattant. Il était blessé et fut capturé vivant. Et alors les Italiens l'ont tué... ils l'ont pendu comme un bandit ordinaire... »

Je m'exclame :

« Mais comment ont-ils pu? Graziani lui-même n'aurait pas osé commettre une action aussi méprisable!

— Il l'a bel et bien commise, répond-il avec un sourire grimaçant. Ce fut le général Graziani lui-même qui ordonna qu'il soit pendu. Sidi Umar et une vingtaine de ses hommes se trouvaient profondément à l'intérieur du territoire tenu par les Italiens lorsqu'ils décidèrent d'aller se recueillir sur la bombe de Sidi Rafi, le compagnon du Prophète, située non loin de là. Les Italiens eurent vent de leur présence et bouclèrent la vallée en postant un grand nombre de soldats de chaque côté. Il n'y avait pas moyen d'échapper. Sidi Umar et les *mujahidin* se battirent jusqu'à ce que ne restent en vie que lui-même et deux de ses hommes. Finalement son cheval fut tué sous lui et, en tombant, le cloua au sol. Mais le vieux lion continuait de tirer lorsqu'une balle lui fracassa la main; il actionna alors son fusil de l'autre main jusqu'à ce qu'il fût à court de munition. Alors ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent à Suluq après l'avoir ligoté. Il fut conduit devant le général Graziani qui lui demanda : " Que dirais-tu si le gouvernement italien, dans sa grande clémence, te laissait vivre? Serais-tu prêt à promettre de passer en paix le reste de tes années? "

« Mais Sidi Umar répondit : " Je ne cesserai pas de te combattre, toi et ton peuple, jusqu'à ce que vous quittiez mon pays ou que j'y laisse ma vie. Et je te jure par Celui qui sait ce que recèlent les cœurs des hommes que, sans ces liens, je me battrais avec toi de mes mains nues, tout vieux et rompu que je suis... "

« Sur quoi le général Graziani se mit à rire et ordonna que Sidi Umar soit pendu sur la place du marché de Suluq, ce qui fut fait. Et ils firent

www.islamicbulletin.com

venir des camps où ils étaient détenus des milliers de musulmans, hommes et femmes, et les obligèrent à assister à la pendaison de leur chef[1]... »

3.

Nous tenant toujours par la main, nous nous rendons, Muhammad az-Zuwayy et moi, dans la direction de la *Zawiya* sénoussi. L'obscurité recouvre la vaste place et les rumeurs du bazar sont demeurées derrière nous. Le sable crisse sous nos sandales. Çà et là on discerne des groupes de chameaux de bât au repos et le profil des maisons délimitant la place se dessine indistinctement contre le ciel et la nuit nuageuse. Cela me rappelle la lisière d'une forêt lointaine — comme ces forêts de genévriers du plateau de Cyrénaïque où j'avais rencontré pour la première fois Sidi Umar al-Mukhtar : et le souvenir de ce voyage sans résultat jaillit en moi avec tout son arrière-goût tragique de ténèbres, de danger et de mort. Je revois le visage sombre de Sidi Umar incliné sur un petit feu vacillant et j'entends sa voix rude et imposante :

« Nous devons nous battre pour notre foi et notre liberté jusqu'à ce que nous chassions les envahisseurs ou que nous mourions nous-mêmes... Nous n'avons pas d'autre choix... »

Ce fut une singulière mission qui me conduisit en Cyrénaïque à la fin de janvier 1931. Quelques mois auparavant — en automne 1930 pour être précis — le Grand Sénoussi était venu à Médine. Je passai des heures en sa compagnie et en celle de Muhammad az-Zuwayy, nous entretenant de la situation désespérée des *mujahidin* qui menaient la lutte en Cyrénaïque sous le commandement d'Umar al-Mukhtar. Il était évident que, s'ils ne recevaient pas de l'extérieur une aide rapide et effective, ils ne seraient pas capables de tenir encore bien longtemps.

La situation en Cyrénaïque était, en gros, la suivante : toutes les localités de la côte et plusieurs points dans le nord du Djebel Akhdar — les « Montagnes Vertes » de la Cyrénaïque centrale — étaient solidement tenus par les Italiens. Entre ces points fortifiés ils faisaient constamment circuler des patrouilles comprenant des voitures blindées et des effectifs considérables d'infanterie composée surtout d'*askaris* érythréens avec l'appui d'une escadrille d'aviation qui faisait de fréquentes sorties au-dessus des régions environnantes. Les bédouins (qui constituaient le noyau de la résistance sénoussie) étaient incapables de faire un mouvement sans être immédiatement repérés et attaqués du haut des airs. Il arrivait souvent qu'un avion de reconnaissance signale par radio au poste le plus proche la présence d'un campement tribal; et

1. Cet acte de « chevalerie » italienne eut lieu le 16 septembre 1931.

www.islamicbulletin.com

alors que les mitrailleuses de l'appareil empêchaient les hommes de se disperser, quelques voitures blindées survenaient, fonçant droit sur les tentes, les chameaux et les gens en tuant sans discrimination tous les êtres vivants se trouvant à portée, hommes, femmes, enfants et bétail. Et les survivants, humains et animaux, étaient rassemblés en troupeaux et poussés vers le nord jusqu'aux vastes zones entourées de barbelés que les Italiens avaient établies près de la côte. A cette époque — fin 1930 — environ quatre-vingt mille bédouins, avec plusieurs centaines de milliers de têtes de bétail, étaient parqués sur une superficie qui n'aurait pas suffi à nourrir le quart de leur nombre. Le résultat était un effroyable taux de mortalité parmi les gens et les bêtes. En plus de cela, les Italiens étaient en train de poser un barrage de barbelés le long de la frontière égyptienne de la côte jusqu'à Jaghbub en direction du sud afin de rendre impossible aux guérilleros tout ravitaillement provenant d'Égypte. La vaillante tribu Maghariba sous la conduite de leur chef indomptable Al-Ataywish — bras droit d'Umar al-Mukhtar — offrait toujours une vive résistance près de la côte occidentale de la Cyrénaïque, mais elle avait déjà été en grande partie submergée par la supériorité des Italiens en hommes et en équipement. Plus profondément au sud, la tribu Zuwayya, commandée par le nonagénaire Abu Karayyim, continuait à lutter désespérément malgré la perte de son centre tribal constitué par les oasis de Jalu. La faim et la maladie décimaient la population bédouine de l'intérieur.

Le total des forces combattantes que Sidi Umar pouvait aligner ne dépassait guère un millier d'hommes. Mais cela n'était pas entièrement dû au manque de personnel. Le genre de guérilla menée par les *mujahidin* ne favorisait pas de grands groupements de guerriers, mais reposait surtout sur la rapidité et la mobilité de petits détachements qui apparaissaient soudain comme venant de nulle part, attaquaient une colonne ou un avant-poste italien, s'emparaient de ses armes et se dispersaient sans laisser de traces dans les épaisses forêts de genévriers et les *wadis* accidentés du plateau cyrénaïcain. Mais il était évident que pareilles petites troupes, avec toute leur bravoure et leur mépris de la mort, n'auraient jamais pu remporter de victoire décisive sur un ennemi qui disposait de ressources presque illimitées en hommes et en armement. La question était donc de savoir comment accroître la puissance des *mujahidin* de manière à les rendre capables, non seulement d'infliger aux envahisseurs des pertes sporadiques, mais de leur arracher les positions où ils s'étaient retranchés puis de tenir ces positions contre des attaques renouvelées de l'ennemi.

Un tel accroissement de la puissance sénoussie dépendait de plusieurs conditions : livraison constante de ravitaillement en nourriture provenant d'Égypte; obtention d'armes aptes à s'opposer aux attaques des avions et des voitures blindées, surtout d'engins antitanks et de mitrailleuses lourdes; présence de personnel technique sachant

www.islamicbulletin.com

utiliser ces armes et apprendre aux *mujahidin* à s'en servir; enfin établissement de bonnes communications par radio entre les divers groupes de *mujahidin* en Cyrénaïque et leurs dépôts secrets d'approvisionnement sur territoire égyptien.

Pendant près d'une semaine, soir après soir, le Grand Sénoussi, Sidi Muhammad et moi-même avions tenu conseil, délibérant sur ce qui pouvait être entrepris. Sidi Muhammad exprimait l'opinion qu'un renforcement occasionnel des *mujahidin* en Cyrénaïque ne résoudrait pas le problème. Il était de l'avis que l'oasis de Kufra, loin au sud dans le désert de Libye, qui avait été le quartier général de l'Ordre sénoussi sous Sayyid Ahmad, devrait redevenir le point d'appui de toutes les futures activités militaires. Car Kufra était toujours hors de portée des troupes italiennes. Elle se trouvait en outre sur la route caravanière directe (bien que très longue et difficile) menant aux oasis égyptiennes de Bahriyya et de Farafra et pouvait donc être ravitaillée plus efficacement que tout autre point du pays. Elle pouvait de plus servir de centre de ralliement aux milliers de réfugiés de Cyrénaïque qui vivaient dans des camps en Égypte et constituer de la sorte une constante réserve d'hommes à la disposition des forces de guérilla opérant au nord sous Sidi Umar. Adéquatement fortifiée et équipée d'armes modernes, Kufra aurait pu résister à des attaques à la mitrailleuse venant d'avions volant à basse altitude, alors que des bombardements d'une plus grande hauteur n'auraient pas réellement causé de danger à des établissements aussi largement dispersés.

Le Grand Sénoussi suggérait que lui-même, au cas où une telle réorganisation de la lutte serait possible, retournerait à Kufra pour diriger de là les opérations ultérieures. Pour ma part je relevais avec insistance que, pour le succès de ce plan, il était indispensable que Sayyid Ahmad Ahmad rétablisse de bonnes relations avec les Britanniques qu'il s'était mis à dos de façon si brutale et si inutile lorsqu'il les avait attaqués en 1915. Il ne paraissait pas impossible de parvenir à une réconciliation, car l'Angleterre n'était pas particulièrement satisfaite de l'humeur expansionniste de l'Italie, surtout depuis que Mussolini proclamait au monde entier son intention de « rétablir l'Empire romain » sur les deux rives de la Méditerranée et jetait des regards envieux sur l'Égypte elle-même.

L'intérêt profond que je portais aux Sénoussis n'était pas dû seulement à mon admiration pour leur héroïsme extrême au service d'une cause juste; je songeais encore davantage aux éventuelles répercussions qu'une victoire sénoussie pourrait avoir dans l'ensemble du monde arabe. A l'instar de tant d'autres musulmans, j'avais fixé mes espoirs sur Ibn Saoud en tant que chef potentiel d'un réveil islamique. Et maintenant que ces espoirs s'étaient démentis, je ne pouvais voir dans tout le monde musulman qu'un seul mouvement s'efforçant sincèrement de réaliser l'idéal d'une société islamique : le mouvement

www.islamicbulletin.com

sénoussi qui livrait pour sa survie la bataille du dernier retranchement.

Et ce fut parce que Sayyid Ahmad savait avec quelle intensité mes émotions partageaient la cause sénoussi qu'il se tourna vers moi et, me regardant droit dans les yeux, me demanda :

« Voudrais-tu, ô Muhammad, aller de notre part en Cyrénaïque et t'informer sur ce qui pourrait être tenté en faveur des *mujahidin?* Peut-être seras-tu capable de voir les choses avec des yeux plus clairs que nos gens à nous... »

Je lui rendis son regard et acquiesçai de la tête, sans mot dire. Tout en sachant qu'il me faisait confiance, et n'étant donc pas complètement surpris par sa suggestion, celle-ci néanmoins me retint le souffle. La perspective d'une expédition aussi importante me réjouissait plus que je n'aurais pu dire, mais ce qui m'aiguillonnait encore davantage était l'idée de pouvoir apporter une contribution à cette cause pour laquelle tant d'autres hommes avaient donné leur vie.

Sayyid Ahmad tendit la main vers un rayon au-dessus de sa tête et y prit un exemplaire du Coran enveloppé dans une étoffe de soie. Le posant sur ses genoux, il prit ma main droite de ses deux mains et la plaça sur le Livre :

« Jure, ô Muhammad, par Celui qui sait ce que recèlent les cœurs des humains, que tu seras toujours fidèle aux *mujahidin...* »

Je jurai. Et jamais dans ma vie plus qu'en cet instant je n'avais été aussi sûr d'un engagement que je prenais.

La mission que Sayyid Ahmad m'avait confiée exigeait le plus grand secret. Comme mes relations avec le Grand Sénoussi étaient bien connues et ne pouvaient pas avoir échappé à l'attention des missions étrangères à Jeddah, il ne convenait pas de partir ouvertement pour l'Égypte et de courir le risque d'y être suivi. Mes récentes révélations sur les intrigues tramées derrière la rébellion de Faysâl ad-Dawish ne m'avaient certainement pas fait mieux voir des Britanniques et il n'était que trop probable qu'ils me surveilleraient étroitement dès le moment où je poserais le pied sur le sol égyptien. Nous prîmes donc la décision de dissimuler même mon départ pour l'Égypte. Je franchirais la mer Rouge dans un voilier arabe et débarquerais subrepticement, sans passeport ni visa, en un point isolé de la côte de Haute-Égypte. Je serais capable de me déplacer librement sous les atours d'un citadin du Hedjaz, car on avait l'habitude, dans les villes et les villages d'Égypte, de rencontrer de nombreux Mecquois et Médinois venus faire du commerce ou recruter d'éventuels pèlerins, et comme je parlais le dialecte hedjazi avec une parfaite aisance, je pourrais me faire passer n'importe où pour un natif de l'une ou l'autre des deux villes saintes.

Plusieurs semaines de préparatifs furent nécessaires pour mettre au point les arrangements comprenant notamment des échanges secrets de

www.islamicbulletin.com

lettres avec Sidi Umar en Cyrénaïque de même qu'avec des contacts sénoussis en Égypte. Et ce ne fut que dans la première semaine de janvier 1931 que Zayd et moi partîmes à pied de la ville portuaire de Yanbu jusqu'à une région peu fréquentée de la côte. La nuit était sans lune et la marche en sandales sur le chemin raboteux était pénible. Je trébuchai et la crosse de mon pistolet Luger dissimulé sous mon cafetan hedjazi heurta mes côtes; cela me fit saisir brusquement la nature dangereuse de l'aventure dans laquelle je m'embarquais.

Ainsi je me rendais à un rendez-vous avec un obscur patron arabe qui devait me faire passer la mer à bord de sa *dhow* et me débarquer secrètement quelque part sur la côte égyptienne. Je n'avais aucun papier indiquant mon identité et, si j'étais pris en Égypte, il ne me serait donc pas facile de démontrer qui j'étais. Cependant, même le risque de passer quelques semaines dans une prison égyptienne n'était rien comparé aux dangers qui m'attendaient par la suite. J'allais avoir à traverser le désert Occidental dans toute sa largeur en évitant d'être repéré par des avions de reconnaissance italiens et éventuellement aussi par des patrouilles de voitures blindées, et cela jusqu'au cœur d'un pays dont le seul langage était celui des armes. Pourquoi faire une telle chose? me demandais-je.

Bien que le danger ne fût pas un inconnu pour moi, je ne l'avais jamais recherché pour l'attrait d'un éventuel frisson. Chaque fois que je l'avais rencontré, c'était toujours en réponse à des impératifs, conscients ou inconscients, liés à ma vie de façon très personnelle. Alors, que dire de la présente entreprise? Croyais-je vraiment que mon intervention pourrait retourner le courant en faveur des *mujahidin?* Je souhaitais le croire, mais, dans mon for intérieur, je savais que je me lançais dans une expédition à la Don Quichotte. Alors pourquoi, au nom de Dieu, allais-je risquer ma vie comme je ne l'avais jamais risquée auparavant et avec si peu de chance de succès?

Mais la réponse était là avant que la question eût été consciemment formulée.

Lorsque j'en étais venu à connaître l'Islam et à l'accepter comme règle de vie, j'avais pensé avoir fini de me poser des questions et de chercher. Ce ne fut que graduellement, très graduellement, que je me rendis compte que ce n'était pas fini. Car le fait d'accepter une règle de vie était, pour moi du moins, inextricablement mêlé au désir de la suivre parmi des gens ayant les mêmes idées, et non seulement de la suivre d'une manière personnelle, mais aussi de travailler à son accomplissement social dans la communauté de mon choix. L'Islam était pour moi une voie et non un but — et les guérilleros désespérés d'Umar al-Mukhtar luttaient avec le meilleur de leur sang pour la liberté de suivre cette voie, de la même manière que les compagnons du Prophète l'avaient fait treize siècles plus tôt. De chercher à les aider

www.islamicbulletin.com

dans leur combat dur et amer, malgré l'incertitude du résultat, m'était personnellement aussi nécessaire que de prier...

Nous arrivions au rivage. Dans le doux clapotis des petites vagues roulant sur les cailloux se balançait la chaloupe qui devait nous mener jusqu'au bateau ancré à quelque distance dans l'obscurité. Alors que se levait le rameur solitaire qui nous attendait, je me tournai vers Zayd :

« Zayd, mon frère, sais-tu que nous nous engageons dans une aventure qui peut se révéler plus menaçante pour toi et pour moi que tous les *Ikhwan* d'Ad-Dawish réunis? Ne songes-tu pas avec regret à la paix de Médine et à tes amis?

— Ton chemin est mon chemin, ô mon oncle, répondit-il. Et ne m'as-tu pas dit toi-même que l'eau immobile devient impure et fétide? Partons donc et que l'eau coule jusqu'à ce qu'elle soit claire... »

Le bateau était l'une de ces *dhows* larges et gauches en usage le long de toutes les côtes de l'Arabie : faite entièrement de bois, elle avait une poupe élevée, deux mâts à voiles latines et entre eux une vaste cabine à plafond bas. Le *raïs*, ou patron, était un vieil Arabe ratatiné de Mascate. Ses petits yeux de perle qui me lorgnaient sous les plis d'un turban volumineux et multicolore avaient une expression circonspecte témoignant de longues années passées à des aventures hasardeuses et illicites; et le poignard recourbé et incrusté d'argent passé à sa ceinture ne paraissait pas un simple ornement.

« *Marhaba, ya marhaba,* ô mes amis! » s'exclama-t-il alors que nous grimpions à bord. « C'est une heure de bon augure! »

Combien de fois, me dis-je, n'avait-il pas adressé la même bienvenue cordiale à de pauvres *hajjis* qu'il embarquait clandestinement sur la côte d'Égypte et, sans plus penser à leur sort, qu'il allait débarquer sur celle du Hedjaz pour leur permettre d'éviter le paiement de la lourde taxe imposée par le gouvernement saoudien à ceux qui venaient accomplir le pèlerinage à la Maison de Dieu? Et combien de fois n'avait-il pas prononcé exactement les mêmes paroles à l'adresse de trafiquants d'esclaves qui, en violation directe de la loi de l'Islam, avaient capturé quelques malheureux Éthiopiens pour les vendre sur les marchés d'esclaves du Yémen? Au moins, pensais-je pour me réconforter, l'expérience acquise, même discutablement par notre *raïs* ne pouvait être qu'à notre avantage, car il connaissait comme peu d'autres marins les recoins de la mer Rouge et on pouvait lui faire confiance pour nous déposer sur un rivage sûr.

Effectivement, quatre nuits après être montés à bord de la *dhow*, nous débarquions, de nouveau à l'aide de la petite chaloupe, au nord du port de Qusayr, sur la côte de Haute-Égypte. A notre surprise, le *raïs* refusa tout paiement, car, dit-il d'un air grimaçant :

« J'ai été payé par mes maîtres. Que Dieu soit avec nous. »

www.islamicbulletin.com

Comme je l'avais prévu, il ne nous fut pas difficile de passer inaperçus à Qusayr, car la ville était habituée à la vue de passants en vêtements du Hedjaz. Le lendemain matin, nous prenions des places dans un autobus délabré à destination d'Assiout sur le Nil. Pris en sandwich entre une femme terriblement grosse, qui transportait dans son vaste giron un panier plein de poulets, et un vieux *fellah* qui, à la vue de notre mise, se mit aussitôt à évoquer le *hajj* qu'il avait accompli dix ans auparavant, nous nous mîmes en route, Zayd et moi, pour la première étape de notre voyage africain.

J'avais toujours pensé que tout homme engagé dans une entreprise clandestine et risquée devait forcément avoir le sentiment d'être un objet de méfiance pour tous ceux qu'il rencontrait et que son déguisement pouvait facilement être dévoilé. Curieusement, pourtant, je n'avais pas alors un tel sentiment. Durant mes années passées en Arabie, j'avais pénétré si complètement dans la vie de son peuple que, d'une certaine manière, je me regardais moi-même comme en faisant partie. Et même sans avoir jamais partagé l'intérêt particulier des Mecquois et des Médinois pour le commerce, je me sentais maintenant si à l'aise dans mon rôle de recruteur de pèlerins que je me trouvai bientôt engagé avec d'autres passagers dans une discussion presque « professionnelle » sur les vertus de l'accomplissement du *hajj*. Zayd prit part au jeu avec beaucoup d'entrain et ainsi les premières heures de notre voyage se passèrent en conversations animées.

Après avoir pris le train à Assiout, nous arrivâmes finalement à la petite ville de Bani Suef et allâmes tout droit à la maison de notre contact sénoussi, Ismaïl adh-Dhibi, homme court et vigoureux, de comportement avenant, qui parlait l'arabe sonore de Haute-Égypte. Modeste drapier, il n'était pas des notables de la ville, mais il avait donné de nombreuses preuves de sa fidélité à l'Ordre sénoussi et son attachement à Sayyid Ahmad le rendait doublement digne de confiance. Bien qu'il fût déjà tard, il nous fit préparer un repas par un serviteur et, pendant que nous attendions, nous donna connaissance des arrangements pris.

Tout d'abord et dès réception du message de Sayyid Ahmad, il avait pris contact avec un membre bien connu de la famille royale égyptienne qui, depuis de nombreuses années, soutenait activement et ardemment la cause sénoussie. Le prince était entièrement informé de l'objectif de ma mission. Il avait volontiers accepté de mettre à ma disposition les fonds nécessaires ainsi que de fournir des montures avec deux guides sûrs pour la traversée du désert jusqu'à la frontière de Cyrénaïque. Ceux-ci, nous dit notre hôte, attendaient déjà dans l'une des palmeraies proches de Bani Suef.

Zayd et moi renonçâmes à nos tenues du Hedjaz qui auraient soulevé trop de curiosité sur les pistes du désert Occidental. Au lieu de cela nous nous procurâmes des pantalons et tuniques de coton de coupe

www.islamicbulletin.com

nord-africaine ainsi que des burnous de laine tels qu'on les porte en Égypte occidentale et en Libye. Du sous-sol de sa maison, Ismaïl sortit deux courtes carabines de cavalerie de type italien.

« Avec de telles armes, il vous sera plus facile de vous réapprovisionner en munition parmi les *mujahidin* », dit-il.

La nuit suivante notre hôte nous conduisit hors de la ville. Nos deux guides étaient des bédouins de la tribu d'Awlad Ali dans laquelle les Sénoussis comptaient de nombreux partisans. L'un, Abdullah, était un homme jeune et vif qui avait participé l'année précédente à la lutte en Cyrénaïque et qui pouvait donc nous donner d'amples informations sur ce que nous avions à y attendre. L'autre, dont j'ai oublié le nom, était un personnage efflanqué et morose qui parlait rarement mais ne se montra pas moins digne de confiance que l'aimable Abdullah. Les quatre chameaux qu'ils avaient avec eux — solides et rapides animaux de race bisharin — se signalaient manifestement par leur qualité ; leurs selles n'étaient pas très différentes de celles auxquelles j'étais habitué en Arabie. Comme nous devions nous déplacer rapidement, sans haltes prolongées, il ne serait pas question de cuire de la nourriture pendant la plus grande partie du trajet. En conséquence nos provisions étaient simples : un grand sac de dattes et d'autres plus petits remplis à craquer de biscuits durs faits de grossière farine de blé et de dattes ; trois chameaux portaient des outres d'eau attachées à leur selle.

Peu après minuit Ismaïl nous embrassa et invoqua la bénédiction de Dieu sur notre entreprise. Je pouvais voir qu'il était profondément ému. Sous la conduite d'Abdullah nous laissâmes la palmeraie derrière nous et bientôt, dans la clarté d'une lune resplendissante, nous prîmes, marchant alertement sur la plaine sablonneuse du désert, la direction du nord-est.

Comme il nous fallait éviter toute rencontre avec l'administration égyptienne de la frontière — dont les voitures et la police montée pouvaient, nous le savions, patrouiller cette région du désert occidental — nous avions pris la précaution de rester aussi éloignés que possible des principales pistes caravanières. D'ailleurs, comme presque tout le trafic entre Bahriyya et la vallée du Nil passait par Fayoum, beaucoup plus au nord, le risque n'était pas trop grand.

La première nuit nous parcourûmes près de cinquante kilomètres et fîmes halte pour la journée parmi des touffes de tamaris. Notre allure s'accéléra notablement les deux nuits suivantes, de sorte que nous arrivâmes avant l'aube du quatrième jour au bord de la profonde dépression dans laquelle est située l'oasis de Bahriyya.

Alors que nous campions à l'abri de quelques rochers près de l'oasis, qui consistait en plusieurs établissements distincts et en plantations, l'agglomération principale étant le village de Bawiti, Abdullah partit à pied en dévalant la pente raide et caillouteuse jusqu'au fond de la dépression couverte de palmiers afin d'y trouver notre homme de

www.islamicbulletin.com

contact. Il ne devait pas revenir avant la tombée de la nuit et nous pûmes nous installer pour dormir à l'ombre des rochers, repos agréable après l'effort de notre longue randonnée nocturne dans le froid. Pourtant je ne dormis pas beaucoup, car trop de pensées occupaient mon esprit.

Alors que je ruminais nos plans, il me sembla qu'il ne serait pas exagérément difficile de maintenir une ligne de communication permanente entre Bani Suef et Bahriyya; à condition de prendre suffisamment de précautions, même d'importantes caravanes seraient capables de circuler entre ces deux points sans être remarquées, j'en étais certain. Malgré la présence à Bawiti d'un poste de l'administration de la frontière (nous pouvions apercevoir ses bâtiments blancs depuis notre cachette au-dessus de l'oasis), il serait possible d'installer un émetteur radio secret dans l'un des villages isolés au sud de Bahriyya. C'est ce que me confirmèrent quelques heures plus tard Abdullah et le vieux Berbère — notre homme de contact — qui l'accompagnait. Il apparaissait qu'en général l'oasis n'était surveillée par le gouvernement que de manière très relâchée. Et, chose plus importante encore, la population était en grande majorité favorable aux Sénoussis.

Vinrent encore cinq nuits de marche pénible, d'abord sur le gravier d'un sol inégal puis à travers des dunes de sable uni. Ce fut ensuite l'oasis inhabitée de Sitra avec son lac salé, bleu foncé et sans vie, entouré d'une frange de roseaux et de palmiers sauvages. Puis il y eut la dépression d'Arj avec ses masses fantastiques de craie rocailleuse auxquelles le clair de lune donnait une apparence fantomatique et étrangère à notre monde. Vers la fin de la cinquième nuit s'offrit notre première vue de l'oasis de Siwa.

Depuis des années l'un de mes souhaits les plus chers avait été de visiter cette oasis lointaine qui avait été autrefois le site d'un temple d'Ammon et d'un oracle célèbre dans tout le monde ancien, mais jusqu'alors ce souhait n'avait jamais pu se réaliser. Et maintenant elle s'étendait devant moi dans l'aube naissante. C'était une vaste étendue de palmeraies entourant une colline solitaire sur laquelle les maisons de la localité, creusées dans le roc comme des habitations de troglodytes, formaient des rangées disposées l'une au-dessus de l'autre jusqu'à un haut minaret conique couronnant le sommet aplati. C'était un curieux assemblage de maçonnerie dégradée comme on en voit en rêve... Je fus saisi du désir ardent d'entrer dans ces confins mystérieux et de me promener à travers ces ruelles qui avaient été témoin de l'époque des pharaons, ainsi que de voir les ruines du temple où Crésus, roi de Lydie, avait entendu l'oracle qui avait prononcé sa condamnation et où fut promise à Alexandre de Macédoine la conquête du monde.

Mais une fois encore mon souhait devait demeurer inaccompli. Bien que m'en trouvant si près, la bourgade de Siwa me restait absolument inaccessible. Il aurait été d'une folle témérité de visiter un endroit aussi

www.islamicbulletin.com

isolé de tout contact avec le monde extérieur et si peu habitué à voir des étrangers que tout visage nouveau devait être immédiatement remarqué. En effet, situé presque sur la frontière libyenne, Siwa était surveillé très étroitement par l'administration et, sans aucun doute, était en outre plein d'indicateurs à la solde des Italiens. Ainsi, consolant mes regrets par la pensée que ce n'était pas mon destin de le voir au cours de ce voyage, je chassai Siwa de mon esprit.

Nous contournâmes la localité en décrivant un vaste cercle du côté du sud et finalement établîmes notre bivouac dans un bosquet de palmiers sauvages. Sans s'accorder de repos — car, si près de la frontière, il n'avait pas l'intention de s'arrêter plus longtemps qu'il n'était absolument nécessaire — Abdullah se rendit immédiatement au hameau le plus proche pour y trouver l'homme que Sayyid Ahmad avait chargé de nous faire passer la frontière. Il revint au bout de quelques heures en compagnie de deux nouveaux guides et de quatre chameaux frais qui devaient nous emmener plus loin. Les guides, des bédouins Bara'sa du Djebel Akhdar, étaient des hommes d'Umar al-Mukhtar qu'il avait dépêchés spécialement pour nous conduire à travers le vide demeuré entre les oasis de Jaghbub et de Jalu occupées par les Italiens, jusqu'au plateau de Cyrénaïque où je devais rencontrer Umar.

Abdullah et son compagnon prirent congé de nous pour regagner leur village en Égypte. Puis, sous la conduite de deux *mujahidin*, Khalil et Abd ar-Rahman, nous commençâmes une randonnée d'une semaine à travers une steppe désertique presque totalement dénuée de points d'eau et qui montait en déclivité légère jusqu'au Djebel al-Akhdar. Ce fut, de tous ceux que j'avais faits, mon plus pénible voyage dans le désert. Bien qu'il n'y eût pas grand danger d'être découverts par des patrouilles italiennes à condition de rester à couvert pendant le jour et de se déplacer seulement la nuit, la nécessité d'éviter les rares puits fit un cauchemar de cette longue marche. A une reprise seulement il nous fut possible d'abreuver nos chameaux et de remplir nos outres d'eau au puits du lieu désolé dit Wadi al-Mra, mais cela ne fut pas loin de causer notre perte.

Nous étions arrivés au puits plus tard que prévu; l'aube se levait lorsque nous avions commencé à tirer de l'eau pour nos montures et le soleil était au-dessus de l'horizon lorsque nous finissions. Comme Khalil nous en informa, il y avait encore deux bonnes heures de marche jusqu'à la dépression rocheuse où nous devions nous mettre à couvert pour la journée. Mais à peine nous étions-nous remis en route que le bourdonnement menaçant d'un avion rompit le silence du désert. Après quelques minutes apparut au-dessus de nos têtes un petit monoplan qui vira sur l'aile et se mit à descendre en spirale. Il n'y avait rien pour se mettre à couvert et, sautant à bas des chameaux, nous nous

www.islamicbulletin.com

dispersâmes. Au même moment le pilote ouvrit le feu de sa mitrailleuse.

Je me mis à crier :

« A terre! Ne bougez pas, faites les morts! »

Mais Khalil, qui avait dû vivre maints incidents pareils pendant ses longues années avec les *mujahidin*, ne faisait pas le mort. Étendu sur le dos, la tête reposant sur une grosse pierre et appuyant son fusil sur son genou dressé, il se mit à tirer sur l'avion qui approchait, non au petit bonheur, mais visant soigneusement avant chaque coup, comme s'il s'exerçait sur une cible. C'était extrêmement risqué, car l'avion vola droit sur lui en piqué, soulevant le sable de ses projectiles. Mais l'un des coups de Khalil avait dû toucher l'appareil, car il vira soudain, tourna son nez vers le haut et prit rapidement de l'altitude. Le pilote avait probablement estimé que ce n'était pas la peine d'attaquer quatre hommes au risque de sa propre sécurité. Il décrivit une ou deux voltes au-dessus de nous, puis disparut vers l'est, en direction de Jaghbub.

« Ces Italiens fils de chiens sont des poltrons, dit calmement Khalil alors que nous nous regroupions. Ils aiment tuer, mais ils n'aiment pas trop exposer leur peau au danger. »

Aucun d'entre nous n'avait été blessé, mais le chameau d'Abd ar-Rahman était mort. Celui-ci attacha ses sacs de selle à l'animal de Zayd et monta en croupe derrière lui.

Trois nuits plus tard nous arrivions aux forêts de genévriers du Djebel Akhdar et fûmes heureux d'échanger nos chameaux épuisés contre des chevaux qui nous attendaient en un lieu écarté sous la garde d'un groupe de *mujahidin*. Le désert était maintenant derrière nous. Nous chevauchions sur un plateau montueux et rocheux coupé d'innombrables lits de cours d'eau à sec et tacheté de genévriers qui, en certains endroits, formaient des fourrés à peu près impénétrables. Ce pays sauvage et sans chemins au cœur de la région occupée par les Italiens était le terrain de chasse des *mujahidin*.

Encore quatre nuits de voyage nous conduisirent à Wadi at-Taaban — la « Vallée de l'Homme Fatigué », appellation des plus appropriées — où nous devions rencontrer Umar al-Mukhtar. Sûrement retranchés dans un ravin recouvert de bois épais alors que nos chevaux étaient entravés sous le surplomb d'un rocher, nous attendions la venue du Lion du Djebel Akhdar. La nuit sans étoiles était froide et pleine d'un silence frémissant.

Quelques heures d'attente nous séparaient encore de l'arrivée de Sidi Umar. Et comme la nuit était excessivement sombre, nos deux bédouins Bara'sa se dirent que rien ne les empêchait d'aller renouveler notre provision d'eau aux puits de Bou Sfayya situés à quelques

www.islamicbulletin.com

kilomètres vers l'est. Pourtant un poste fortifié italien se trouvait à près de cinq cents mètres de Bou Sfayya.

« Mais, dit Khalil, ces chiens n'oseront pas, dans une nuit si noire, sortir de derrière leurs palissades. »

Ainsi donc Khalil, accompagné de Zayd et muni de deux outres vides, partit à cheval après avoir enveloppé de chiffons les sabots des montures pour éviter de faire du bruit sur le sol rocailleux. Ils disparurent dans l'obscurité alors qu'Abd ar-Rahman et moi-même nous serrions contre les rochers pour nous réchauffer. Il eût été trop risqué d'allumer du feu.

Au bout d'une heure environ, quelques brindilles se mirent à craqueter parmi les genévriers. Une sandale heurta légèrement une pierre. Mon compagnon, immédiatement alerté, se dressa fusil en mains, cherchant du regard à percer l'obscurité. Un appel assourdi rappelant un peu la plainte du chacal se fit entendre d'un fourré et Abd ar-Rahman, faisant un porte-voix de ses mains, répondit par un même son. Les silhouettes de deux hommes parurent devant nous. Ils allaient à pied et portaient des fusils. Quand ils furent arrivés plus près, l'un d'eux dit : « La voie de Dieu »; et Abd ar-Rahman répondit : « Il n'y a ni puissance ni pouvoir hormis Lui », ce qui semblait être une sorte de mot de passe.

Des nouveaux venus — tous deux portaient déchirés, des *jards*, vêtements drapés des bédouins libyens — l'un connaissait manifestement Abd ar-Rahman, car il lui prit les deux mains et le salua avec effusion. Je leur fus présenté et les deux *mujahidin* me serrèrent la main. L'un me dit :

« Que Dieu soit avec toi. Sidi Umar va arriver. »

Nous restions debout et écoutions. Après peut-être dix minutes, les brindilles craquetèrent à nouveau dans les buissons de genévriers et encore trois hommes émergèrent des ombres, chacun venant d'une direction différente et convergeant sur nous en tenant leur fusil prêt à tirer. Lorsqu'ils se furent assurés que nous étions bien ceux qu'ils s'attendaient à rencontrer, ils disparurent immédiatement dans les fourrés, chacun prenant une direction différente et manifestant tous trois l'intention de veiller au mieux sur la sécurité de leur chef.

Alors celui-ci arriva, montant un petit cheval dont les sabots étaient enveloppés de chiffons. Deux hommes à pied l'encadraient et plusieurs autres le suivaient. Lorsqu'il atteignit le rocher au pied duquel nous attendions, l'un des hommes l'aida à descendre de cheval et je pus voir qu'il se mouvait avec difficulté (j'appris par la suite qu'il avait été blessé dans une escarmouche une dizaine de jours auparavant). A la lumière de la lune qui se levait, je pouvais maintenant le voir distinctement. C'était un homme de taille moyenne à la forte ossature, une courte barbe blanche comme neige encadrait son visage sombre aux rides profondes; les yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites et

www.islamicbulletin.com

les plis qui les entouraient permettaient de supposer que, dans des circonstances différentes, ils auraient été aisément enclins au sourire, mais ils n'exprimaient alors que mélancolie, souffrance et courage.

Je m'avançai pour le saluer et sentis la forte pression de sa main noueuse.

« Sois le bienvenu, mon fils », et comme il parlait ses yeux m'enveloppèrent d'un regard pénétrant qui me jaugeait ; c'étaient les yeux d'un homme pour qui le danger était pain quotidien.

L'un des hommes étendit une couverture par terre et Sidi Umar s'y assit pesamment. Abd ar-Rahman se baissa pour lui baiser la main et, après lui en avoir demandé la permission, se mit à allumer un petit feu sous le surplomb protecteur d'un rocher. A la faible lueur de ce feu, Sidi Umar lut la lettre que je lui avais apportée de la part de Sayyid Ahmad. Il la lut avec attention, la replia et la tint un instant au-dessus de sa tête — geste de respect et de dévotion que l'on ne voit presque jamais en Arabie mais souvent en Afrique du Nord — et se tourna vers moi avec un sourire :

« Sayyid Ahmad, que Dieu prolonge ses jours, a de bonnes paroles à ton sujet. Tu es prêt à nous aider. Mais je ne sais pas d'où pourrait venir l'aide, sauf de Dieu, le Puissant, le Généreux. En effet nous parvenons au terme du temps qui nous a été imparti.

— Mais, et ce plan que Sayyid Ahmad a élaboré, dis-je. Ne pourrait-il pas marquer un nouveau départ ? Si une fourniture régulière d'approvisionnements pouvait être organisée avec Kufra comme base des opérations futures, les Italiens ne pourraient-ils pas être tenus en échec ? »

Je n'avais jamais vu de sourire aussi amer, aussi désespéré, que celui dont Sidi Umar accompagna sa réponse :

« Kufra... ? Kufra est perdu. Il a été occupé par les Italiens il y a environ quinze jours... »

La nouvelle m'atterra. Depuis quelques mois, Sayyid Ahmad et moi-même avions établi tous nos plans sur l'hypothèse que Kufra pouvait servir de point de ralliement en vue d'intensifier la résistance. Avec la chute de Kufra, rien ne restait aux Sénoussis que le plateau tourmenté du Djebel Akhdar, rien que l'étau constamment resserré de l'occupation italienne et la perte d'un point après l'autre, comme un étranglement lent et inexorable...

« Comment la chute de Kufra s'est-elle produite ? »

D'un geste fatigué, Sidi Umar fit s'approcher l'un de ses hommes :

« Il va te raconter l'histoire... Il est l'un des rares rescapés de Kufra. Il est avec moi depuis hier seulement. »

L'homme de Kufra s'assit devant moi et tira autour de lui son burnous déchiré. Il parla lentement, sans aucun tremblement ni émotion dans la voix, mais son visage décharné semblait refléter toutes les horreurs dont il avait été le témoin.

www.islamicbulletin.com

« Ils nous attaquèrent en trois colonnes venant chacune d'une direction différente, avec de nombreux véhicules blindés et des canons lourds. Leurs avions survinrent à basse altitude et bombardèrent les maisons, les mosquées et les palmeraies. Nous n'avions que quelques centaines d'hommes capables de porter les armes; les autres étaient des femmes, des enfants et des vieillards. Nous nous défendîmes maison après maison, mais ils étaient trop forts pour nous et, à la fin, seul le village d'Al-Hawari resta entre nos mains. Nos fusils ne servaient à rien contre leurs voitures blindées et ils nous écrasèrent. Rares furent ceux d'entre nous qui échappèrent. Je me cachai dans la palmeraie, attendant une occasion de passer à travers les lignes italiennes. Pendant toute la nuit j'entendis les cris des femmes que violaient les soldats italiens et les *askaris* érythréens. Le lendemain une vieille femme me trouva dans ma cachette où elle m'apporta de l'eau et du pain. Elle me dit que le général italien avait rassemblé devant le tombeau de Sayyid Muhammad al-Mahdi tous les habitants qui avaient survécu; et devant leurs yeux il déchira en morceaux un exemplaire du Coran, les jeta par terre et les piétina de sa botte en criant : " Que maintenant votre prophète bédouin vous aide, s'il le peut! " Alors il fit couper les palmiers de l'oasis, détruire les puits et brûler tous les livres de la bibliothèque de Sayyid Ahmad. Le lendemain il ordonna de prendre dans un avion plusieurs de nos anciens et de nos oulémas, et ceux-ci furent précipités du haut des airs pour s'écraser sur le sol... Tout au long de la seconde nuit, j'entendis de ma cachette les cris des femmes, les rires des soldats et leurs coups de fusils... Finalement je rampai jusqu'au désert à la faveur de l'obscurité, trouvai un chameau égaré et pris la fuite sur son dos... »

Quand l'homme de Kufra eut terminé son terrible récit, Sidi Umar me tira doucement à lui et répéta :

« Ainsi tu peux le voir, mon fils, nous sommes assurément arrivés près de la fin du temps qui nous est imparti. »

Et, comme pour répondre à la question non énoncée que mes yeux posaient, il ajouta :

« Nous combattons parce que nous devons combattre pour notre foi et notre liberté jusqu'à ce que nous chassions les envahisseurs ou que nous mourrions. Il n'y a pas d'autre choix. Nous sommes à Dieu et à Lui nous retournons. Nous avons envoyé en Égypte nos femmes et nos enfants, de sorte que nous n'aurons pas à nous soucier de leur sécurité lorsque Dieu voudra que nous mourions. »

Un bourdonnement assourdi se fit entendre quelque part dans le ciel noir. D'un geste de réflexe, un des hommes de Sidi Umar jeta du sable sur le feu. L'avion, forme vague parmi les nuages éclairés par la lune, nous survola à basse altitude et le bruit de son moteur s'évanouit lentement en direction de l'est.

« Mais, Sidi Umar, dis-je, ne serait-il pas préférable pour toi et pour

www.islamicbulletin.com

tes *mujahidin* de faire retraite sur l'Égypte alors qu'une voie reste ouverte pour s'y rendre? Car, en Égypte, il serait peut-être possible de réunir les nombreux réfugiés de Cyrénaïque et d'organiser une force plus efficace. Ici la guerre devrait être arrêtée pendant un temps, de manière que le peuple puisse un peu refaire ses forces... Je sais qu'en Égypte les Britanniques ne sont pas si heureux à l'idée d'avoir une forte position italienne sur leur flanc. Dieu sait qu'ils fermeraient peut-être les yeux sur vos préparatifs si vous pouvez les convaincre que vous ne les regardez pas comme ennemis...

— Non, mon fils, il est trop tard pour cela. Ce que tu dis aurait été possible il y a quinze ou seize ans, avant que Sayyid Ahmad, que Dieu prolonge ses jours, eût pris le parti d'attaquer les Britanniques afin d'aider les Turcs, lesquels ne nous aidèrent pas... Maintenant il est trop tard. Les Britanniques ne lèveront pas un doigt pour nous faciliter les choses. Et les Italiens sont résolus à nous combattre jusqu'au bout et à éliminer toute possibilité de résistance à l'avenir. Si j'allais en Égypte avec mes hommes, nous ne serions jamais capables de revenir. Et comment pourrions-nous abandonner notre peuple, le laisser sans guide et se faire dévorer par les ennemis de Dieu?

— Et Sayyid Idris? Partage-t-il tes vues, Sidi Umar?

— Sayyid Idris est un homme bon; il est le digne fils d'un grand homme, mais Dieu ne lui a pas donné le cœur qu'il faudrait pour mener un tel combat... »

Il y avait un profond sérieux, mais sans abattement, dans la voix de Sidi Umar alors qu'il m'exposait l'inévitable issue de sa longue lutte pour la liberté; il savait qu'il n'avait rien d'autre à attendre que la mort. Mais la mort ne lui faisait pas peur. Il ne la cherchait pas, mais il n'essayait pas non plus d'y échapper. Et, j'en suis sûr, même s'il avait su quel genre de mort lui était réservé, il n'aurait pas tenté de l'éviter. Il semblait conscient dans chaque fibre de son corps et de son âme du fait que tout homme porte sa destinée en lui-même, où qu'il aille et quoi qu'il fasse.

Un léger bruissement se fit entendre de l'intérieur des broussailles, si léger qu'on ne l'aurait pas perçu dans des circonstances ordinaires. Mais les circonstances n'étaient pas ordinaires. Les oreilles attentives à tout danger pouvant se manifester d'un côté ou de l'autre, je distinguais clairement un faible bruit fait comme à la dérobée et qui cessait brusquement pour reprendre quelques instants plus tard. Des buissons sortirent Zayd et Khalil accompagnés de deux sentinelles. Les chevaux qu'ils conduisaient étaient chargés d'outres pleines d'eau. A la vue de Sidi Umar, Khalil se précipita pour baiser la main de son chef, auquel je présentai Zayd. Les yeux de Sidi Umar s'arrêtèrent, avec un air d'approbation, sur la svelte silhouette et le visage austère de Zayd. Posant la main sur son épaule, il dit :

www.islamicbulletin.com

« Sois le bienvenu, ô frère venu du pays de mes pères. De quelle tribu arabe es-tu ? »

Zayd lui ayant répondu qu'il était Chammar, Umar fit un signe de la tête et sourit :

« Alors tu es de la tribu de Hatim at-Tayyi, le plus généreux des hommes [1]... »

Quelques dattes enveloppées dans un morceau d'étoffe furent placées devant nous par l'un des hommes de Sidi Umar. Celui-ci nous invita à partager cette simple chère. Quand nous eûmes fini de manger, le vieux guerrier se leva :

« Il est temps de partir, frères. Nous sommes trop près du poste italien de Bou Sfayya pour permettre à l'aube de nous surprendre ici. »

Nous levâmes notre camp improvisé et chevauchâmes derrière Sidi Umar, alors que le reste de ses hommes suivaient à pied. Dès que nous fûmes sortis du ravin, je vis que la troupe était beaucoup plus nombreuse que je ne l'avais pensé : l'une après l'autre, de sombres silhouettes surgissaient de derrière des rochers et des arbres pour se joindre à notre colonne alors que d'autres hommes marchaient en éclaireurs à bonne distance sur nos flancs droit et gauche. Aucun observateur non prévenu n'aurait pu deviner qu'une trentaine d'hommes nous entouraient, car chacun se déplaçait aussi silencieusement qu'un peau-rouge.

Nous atteignîmes avant l'aube le campement principal du *dawr* (compagnie de guérilla) personnel d'Umar al-Mukhtar. A ce moment-là, il s'agissait d'un peu plus de deux cents hommes. Ils s'abritaient dans une gorge profonde et étroite où plusieurs petits feux brûlaient sous des rochers surplombants. Certains dormaient à même le sol. D'autres, ombres informes dans la grisaille de l'aube naissante, vaquaient aux besognes variées de la vie de camp, nettoyant leurs armes, cherchant de l'eau, préparant à manger ou soignant les chevaux attachés à quelques arbres. Presque tous semblaient vêtus de haillons et, ni à ce moment-là, ni plus tard, je ne vis dans toute la troupe un seul *jard* ou un seul burnous qui fût entier. Nombreux étaient ceux qui portaient des bandages témoignant de récents affrontements avec l'ennemi.

A ma surprise j'aperçus deux femmes, une âgée et une jeune, dans le camp ; elles étaient assises près d'un feu, apparemment occupées à réparer au moyen de passe-lacets rudimentaires une selle déchirée.

« Nos deux sœurs nous suivent partout, dit Sidi Umar en réponse à mon étonnement muet. Elles ont refusé d'aller chercher la sécurité en

1. A l'époque préislamique, guerrier et poète arabe célèbre pour sa générosité. Son nom est devenu synonyme de cette vertu, à laquelle les Arabes attachent la plus grande importance. La tribu Chammar, qui était celle de Zayd, fait remonter ses origines à la tribu de Hatim, les Tayy

www.islamicbulletin.com

Égypte avec nos autres femmes et enfants. C'est une mère et sa fille. Tous les hommes de leur famille ont été tués au combat. »

Pendant deux jours et une nuit — au cours desquels le camp fut déménagé en un autre endroit parmi les forêts et les gorges du plateau — Sidi Umar et moi passâmes en revue toutes les possibilités d'organiser la fourniture aux *mujahidin* d'approvisionnements plus réguliers. D'Égypte ils en venaient encore au compte-gouttes. Depuis que Sayyd Idris avait conclu un arrangement avec elles à l'époque de son armistice avec les Italiens, les autorités britanniques paraissaient disposées à regarder une fois de plus avec une certaine tolérance les activités sénoussis sur territoire égyptien, à condition qu'elles demeurent localement limitées. En particulier elles s'abstenaient de réagir officiellement lorsque de petits groupes de guerriers réussissaient occasionnellement à franchir les lignes italiennes et à se rendre à Sallum, première localité égyptienne sur la côte, pour y vendre leur butin de guerre — principalement des mulets italiens — en échange de produits alimentaires dont ils avaient grand besoin. Cependant de telles expéditions étaient extrêmement hasardeuses pour les *mujahidin* et ne pouvaient être entreprises souvent, surtout depuis que les Italiens faisaient de rapides progrès dans l'installation de leur réseau de fil de fer barbelé tout au long de la frontière égyptienne. Sidi Umar convenait avec moi que l'unique possibilité serait une ligne de ravitaillement suivant le même chemin par lequel j'étais venu, avec des dépôts secrets dans les oasis égyptiennes de Bahriyya, de Farafra et de Siwa. Mais il était fort improbable qu'un tel trafic puisse échapper longtemps à la vigilance des Italiens.

(Les appréhensions d'Umar ne devaient se révéler que trop fondées. Quelques mois plus tard, une telle caravane d'approvisionnement parvint effectivement aux *mujahidin,* mais elle avait été repérée par les Italiens alors qu'elle passait par la « brèche » entre Jaghbub et Jalu. Peu après un poste fortifié italien fut établi à Bir Tarwafi, à peu près à mi-chemin entre les deux oasis et cela, ajouté aux patrouilles aériennes presque incessantes, rendit désormais beaucoup trop risquées de pareilles entreprises.)

Il me fallait maintenant songer à mon retour. N'étant pas désireux de refaire le même trajet long et ardu, je demandai à Sidi Umar s'il ne serait pas possible d'emprunter un autre itinéraire plus court. La possibilité existait, me dit-il, mais elle était dangereuse, car il s'agissait de franchir le réseau de barbelé pour atteindre Sallum. Justement un groupe de *mujahidin* était prêt à se lancer dans une telle aventure pour aller chercher de la farine à Sallum. Si je le souhaitais, je pourrais me joindre à eux. Je décidai de le souhaiter.

Zayd et moi prîmes congé d'Umar al-Mukhtar et nous ne devions plus jamais le revoir. Moins de huit mois plus tard il devait être capturé et exécuté par les Italiens.

www.islamicbulletin.com

Au bout d'une semaine de marche — nocturne uniquement — dans un terrain difficile et à travers les fourrés de genévriers de la partie orientale du Djebel Akhdar, notre troupe d'une vingtaine d'hommes atteignit la frontière entre l'Égypte et la Cyrénaïque près du point où nous avions prévu de forcer le passage. Ce point n'avait pas été choisi au hasard. Bien que le barrage de barbelé s'étendît déjà le long de la plus grande partie de la frontière, il n'était à ce moment-là pas encore tout à fait terminé. En certains endroits, comme ici, il n'y avait qu'une simple barrière d'environ deux mètres cinquante de haut et d'un mètre vingt de large, alors qu'ailleurs il pouvait y avoir jusqu'à trois rangées différentes avec du fil de fer en abondance attaché à des piliers fixés dans des fondations de béton. Notre point n'était distant que d'environ huit cents mètres d'un poste avancé fortifié où, nous le savions, se trouvaient aussi des véhicules blindés. On avait eu le choix entre ce secteur de la frontière et un autre qui était peut-être moins bien fortifié mais aurait comporté une double ou même une triple ligne de barbelé.

Des arrangements avaient été pris pour que nous fussions accueillis, à quelques kilomètres à l'intérieur du territoire égyptien, par des sympathisants sénoussis avec des bêtes de somme. Il ne serait ainsi pas nécessaire de faire courir des risques à nos propres chevaux qui furent renvoyés vers l'arrière sous la conduite de quelques *mujahidin*, alors que le reste de la troupe, dont Zayd et moi, approchait à pied des barbelés, peu avant minuit. L'obscurité était notre seule protection, car les Italiens avaient coupé tous les arbres et tous les buissons le long de la frontière.

Après que des sentinelles eurent été postées à quelques centaines de mètres au nord et au sud du point de passage, six de nos hommes — munis de cisailles et d'épais gants de cuir pris à des équipes de travailleurs italiens lors de précédentes attaques — s'avancèrent à quatre pattes. Nous autres, fusil en mains, couvrions leur progression. C'était un moment de grande tension. L'oreille attentive au moindre son, je ne percevais que le crissement du sable sous les corps qui avançaient, et parfois l'appel d'un oiseau de nuit. Alors se fit entendre la première cisaille s'attaquant au fil de fer avec un bruit qui me parut l'égal d'une explosion; puis le métal que l'on rompait produisit un staccato... *snap, snap, snap...* dur et heurté qui s'enfonçait toujours plus profondément dans le réseau métallique...

Un nouveau cri d'oiseau résonna dans la nuit. Cette fois, pourtant, ce n'était pas un oiseau, mais le signal de l'une de nos sentinelles du côté nord qui annonçait l'approche du danger... et presque au même instant on entendit le ronflement d'un moteur se dirigeant vers nous. Un projecteur balaya obliquement l'air obscur. Comme un seul homme, nous nous aplatîmes sur le sol, sauf les coupeurs de fil de fer qui poursuivaient leur besogne avec une hâte désespérée, ne cherchant pas à

www.islamicbulletin.com

se cacher, mais taillant et hachant le métal comme des possédés. Un coup de feu retentit quelques secondes plus tard : il s'agissait de notre sentinelle postée au nord. Les occupants de la voiture blindée devaient l'avoir aperçue, car le faisceau du projecteur s'abattit vers le sol et l'on entendit le sinistre crépitement d'une mitrailleuse. Le bruit du moteur augmenta de volume et l'on vit la silhouette noire du véhicule avancer sur nous avec son projecteur qui nous avait repérés au sol. Suivit une salve de mitrailleuse, mais le tireur avait de toute évidence visé trop haut. J'entendis sur nos têtes le sifflement plaintif des balles. Couchés sur le ventre, nous ripostâmes avec nos fusils.

« Le projecteur, le projecteur! cria l'un des nôtres. Visez le projecteur! » Et le projecteur s'éteignit, apparemment fracassé par les balles de nos tireurs d'élite. La voiture blindée stoppa brusquement, mais le mitrailleur continuait de tirer à l'aveuglette. Alors un coup de feu résonnant de la direction opposée nous annonça que le passage était praticable. Un à un, nous nous fîmes tout petits pour franchir l'étroite ouverture où le barbelé nous déchirait les vêtements et la peau. On entendit des bruits de pas de course et deux formes vêtues du *jard* se précipitèrent encore par la brèche pratiquée dans le réseau : c'étaient nos sentinelles qui nous avaient rejoints. Les Italiens répugnaient manifestement à sortir de leur véhicule et à engager un combat ouvert...

Nous étions sur sol égyptien, mais nous continuions de courir, poursuivis par des coups de feu tirés au hasard par-delà la frontière et cherchant des couverts derrière des rochers, des monticules de sable et des buissons.

L'aurore nous trouva assez loin à l'intérieur de l'Égypte et hors de danger. De la vingtaine d'hommes que nous étions, cinq manquaient, probablement tués, et quatre étaient blessés, mais sans gravité.

« Dieu nous a été miséricordieux dit l'un des *mujahidin* blessé, parfois nous perdons la moitié de nos hommes lors des passages de frontière. Cependant personne ne meurt sans que Dieu, que Son Nom soit exalté, ne l'ait voulu... Et n'est-il pas écrit dans le Livre saint : *Ne dites pas de ceux qui sont tués dans la voie de Dieu qu'ils sont morts, car ils vivent...?* »

Deux semaines plus tard, après avoir passé par Marsa Matruh, Alexandrie et la Haute-Égypte d'où, selon les arrangements pris, une *dhow* nous ramena à Yanbu, nous nous retrouvâmes, Zayd et moi, une fois de plus à Médine. L'aventure tout entière avait duré environ deux mois et notre absence du Hedjaz n'avait guère été remarquée.

Alors que je franchis, en compagnie de Sidi Muhammad az-Zuwayy, le seuil de l'humble *zawiya* sénoussie de Médine, ces mornes échos de mort et de désespoir s'attardent dans mon esprit, me rappelant la

www.islamicbulletin.com

senteur des genévriers, la contraction de mon cœur au son des balles passant au-dessus de ma tête et la douleur d'une mission sans espoir. Puis le souvenir de mon aventure cyrénaïcaine se dissipe et seule la douleur demeure.

4.

Une fois encore je suis en face du Grand Sénoussi et je regarde le visage fatigué du vieux guerrier; et une fois encore je baise cette main qui a tenu l'épée si longtemps que maintenant elle ne le peut plus.

« Dieu te bénisse, mon fils, et qu'Il protège ta route... Il y a plus d'une année que nous ne nous étions pas rencontrés, et cette année a vu la fin de nos espoirs. Mais Dieu soit loué, quels que puissent être Ses décrets... »

Ce dut être assurément une triste année pour Sayyid Ahmad : les plis de chaque côté de sa bouche sont plus profonds et sa voix plus faible que jamais auparavant. Le vieil aigle est abattu. Il est accroupi sur le tapis, enveloppé dans son burnous blanc comme pour avoir plus chaud, et regarde sans mot dire vers un lointain sans fin.

« Si seulement nous avions sauvé Umar al-Mukhtar murmure-t-il. Si seulement nous avions pu le persuader de se réfugier en Égypte quand il était encore temps...

— Personne n'aurait pu sauver Sidi Umar, lui dis-je pour le consoler. Il ne désirait pas être sauvé. Il préférait mourir s'il ne pouvait pas vaincre. Je le savais lorsque je l'ai quitté, ô Sidi Ahmad. »

Sayyid acquiesce d'un geste lourd de la tête :

« Oui, je le savais aussi, je le savais aussi... Je l'ai su trop tard. Parfois je me dis que j'ai commis une erreur en répondant à l'appel d'Istanbul il y a dix-sept ans... Ma décision n'aurait-elle pas été peut-être le commencement de la fin, non seulement pour Umar, mais pour tous les Sénoussis? »

A cela je n'ai rien à répondre, car j'avais toujours trouvé que la décision de Sayyid Ahmad de faire sans nécessité la guerre aux Britanniques avait été l'erreur la plus fatale de sa vie.

« Mais, ajoute Sayyid Ahmad, comment aurais-je pu agir autrement lorsque le Calife de l'Islam m'appelait à l'aide? Avais-je raison ou étais-je insensé? Mais qui, Dieu excepté, peut dire si un homme a raison ou tort lorsqu'il obéit à la voix de sa conscience? »

Qui pourrait le dire, en effet?

La tête du Grand Sénoussi dodeline lentement d'un côté à l'autre dans la perplexité et le chagrin. Ses yeux se voilent derrière des paupières languissantes et je sais avec une certitude soudaine qu'ils ne brilleront plus jamais d'un éclat d'espoir [1].

1 Sayyid Ahmad mourut à Médine l'année suivante (1933)

www.islamicbulletin.com

www.islamicbulletin.com

XII. *Terme du chemi*

XII. *Terme du chemin*

1.

Nous quittons Médine tard dans la nuit et prenons la route « orientale », celle que le Prophète avait suivie lors de son dernier pèlerinage à la Mecque, quelques mois avant sa mort.

Nous cheminons le reste de la nuit jusqu'à l'aube naissante. Après une brève halte pour la prière du matin, nous reprenons notre marche sous un ciel gris et nuageux. Il se met à pleuvoir dans le courant de la matinée et nous sommes bientôt trempés jusqu'aux os. Finalement, nous apercevons sur notre gauche un petit campement de bédouins et nous décidons de chercher abri, sous l'une des tentes noires

Le camp est modeste. Il appartient à un groupe de bédouins Harb qui nous accueillent par ces paroles sonores :

« Que Dieu vous donne vie, ô étrangers, et soyez les bienvenus. »

J'étends ma couverture sur les nattes en poil de chèvre couvrant le sol de la tente du cheikh, dont l'épouse — dévoilée comme la plupart des bédouines de cette région — répète l'aimable bienvenue de son mari. Après une nuit sans dormir, le sommeil m'a bientôt gagné au son du martèlement de la pluie sur le toit de la tente.

La pluie tambourine encore lorsque je m'éveille plusieurs heures après. L'obscurité nocturne s'étend au-dessus de moi — mais non, ce n'est pas la nuit, c'est seulement le plafond de la tente; il sent la laine mouillée. J'étends mes bras et ma main heurte une selle de chameau posée sur le sol derrière moi. Le poli du vieux bois est agréable à toucher et mes doigts se plaisent à jouer sur cette surface jusqu'au pommeau où ils entrent en contact avec les attaches de boyau de chameau, matière dure comme du fer et aux arêtes acérées. Je suis seul dans la tente.

Au bout d'un moment je sors. La pluie perce des trous dans le sable — myriades de petits trous qui apparaissent soudain et disparaissent

www.islamicbulletin.com

aussi vite pour laisser place à d'autres trous — et éclabousse les rochers de granit bleu gris sur ma droite. Personne n'est en vue, car, à ce moment du jour, les hommes doivent être allés s'occuper de leurs chameaux. Plus bas dans la vallée, le silence de cet après-midi pluvieux règne dans le groupe de tentes dressées près d'un acacia. Une fumée grise sort de l'une des tentes, promesse du repas du soir, mais elle est trop mince et trop humble pour s'imposer contre la pluie; elle rampe près du sol et ondule comme les cheveux d'une femme dans le vent. Derrière le voile gris argent que l'eau forme en tombant, les collines semblent se balancer. L'air est plein de l'odeur de la pluie, des acacias sauvages et de la laine mouillée.

L'eau cesse graduellement de se déverser et les nuages commencent à s'écarter sous les rayons du soleil couchant. Je fais quelques pas jusqu'à l'un des rochers de granit. Sur sa partie supérieure se trouve une concavité aussi grande que les plats dans lesquels, quand il y a fête, on offre aux invités des moutons entiers rôtis accompagnés de riz. De l'eau la remplit maintenant entièrement et lorsque j'y plonge mon bras jusqu'au coude, elle est tiède et étonnamment caressante, me donnant la sensation que ma peau la boit. Une femme sort de l'une des tentes portant sur la tête une grosse cruche de cuivre avec l'intention évidente de la remplir à l'une des nombreuses mares qui se sont formées dans les rochers; elle a les bras étendus de côté et tient dans ses mains la bordure de son vaste vêtement rouge comme pour en faire des ailes; elle se balance doucement en marchant. Son balancement est comme celui de l'eau qui coule lentement des rochers et je me dis qu'elle est belle comme l'eau... J'entends plus loin le mugissement des chameaux qui reviennent et je les aperçois bientôt derrière les rochers; les pieds déliés, ils avancent d'une démarche solennelle. Lançant de brefs appels d'une voix aiguë, les bergers les conduisent au milieu de la vallée où ils font « *Ghrr... ghrr...* » pour qu'ils s'agenouillent et tous ces dos de couleur brune s'abaissent dans des mouvements ondulatoires vers le sol. Dans le crépuscule, les hommes entravent les membres antérieurs des chameaux puis se dispersent dans les tentes, chacun de son côté.

Et voici la nuit avec sa douce obscurité et sa fraîcheur. Un feu brille devant la plupart des tentes. Le bruit des ustensiles de cuisine et le rire des femmes se mêlent à la voix des hommes qui s'interpellent et le vent fait parvenir à mes oreilles des bribes de leur conversation. Les moutons et les chèvres qui sont rentrés après les chameaux continuent de bêler encore un instant puis un chien aboit par intermittence, comme on entend aboyer toutes les nuits dans tous les campements de l'Arabie.

Zayd reste invisible. Il est probablement demeuré endormi dans l'une des tentes. Je descends lentement jusqu'à l'endroit où les chameaux se reposent. Leurs grands corps ont pratiqué des creux dans le sable et ils sont maintenant confortablement couchés, certains d'entre

www.islamicbulletin.com

eux ruminent alors que d'autres ont étendu leur long cou sur le sable. L'un ou l'autre lève la tête et émet un grognement lorsque je passe tout près et que, pour jouer, je pince leur bosse adipeuse. Un tout petit se tient blotti contre le flanc de sa mère; effrayé par les gestes de mes mains, il se lève d'un bond et sa mère, tournant sa tête vers moi, blatère doucement la bouche grande ouverte. J'attrape le cou du petit et enfouis mon visage dans la laine chaude de son dos; alors il se tient tranquille et semble ne plus avoir peur. La chaleur du jeune corps animal me pénètre le visage et la poitrine; je sens sous la paume de ma main les pulsations de son sang dans les veines de son cou et leur rythme se confond avec le battement de mon cœur, éveillant en moi le sentiment puissant d'être uni à la vie elle-même et le désir de m'y perdre entièrement.

2.

Nous cheminons et chaque pas de nos chamelles nous rapproche du terme de notre route. Nous cheminons des jours durant à travers la steppe inondée de soleil; nous dormons la nuit sous les étoiles et nous nous éveillons dans la fraîcheur de l'aube. Lentement je me rapproche du terme de mon chemin.

Il n'y a jamais eu aucune route pour moi. Bien que, pendant de longues années, je ne l'aie pas su, la Mecque a toujours été mon but. Elle m'appelait, longtemps avant que mon esprit en fût conscient, d'une voix puissante : « Mon Royaume est de ce monde aussi bien que du monde à venir. Mon Royaume attend de l'homme aussi bien son corps que son âme et s'étend sur tout ce qu'il pense, ressent et fait, sur son négoce comme sur sa prière, sur sa chambre à coucher comme sur sa politique. Mon royaume ne connaît ni terme, ni limite. » Et après plusieurs années, lorsque tout cela me devint clair, je savais à qui j'appartenais; je savais que la fraternité de l'Islam m'attendait depuis ma naissance. Et j'entrai dans l'Islam. Le désir de ma jeunesse d'appartenir à une sphère définie d'idées, de faire partie d'une communauté fraternelle, avait enfin été réalisé.

Curieusement — mais peut-être n'était-ce pas si curieux si l'on considère ce que représente l'Islam — ma première expérience en tant que musulman parmi des musulmans fut une expérience de fraternité...

Au début de janvier 1927, je repartis, cette fois accompagné d'Elsa et de son jeune fils, pour le Moyen-Orient; et je sentais que, cette fois, c'était pour de bon.

Pendant des jours nous navigâmes sur la Méditerranée, dans la luminosité de la mer et du ciel, parfois salués par des côtes distantes ou

www.islamicbulletin.com

par la fumée de bateaux passant au loin. L'Europe avait disparu derrière nous et était presque oubliée.

Je quittais souvent le confort de notre pont où étaient les cabines pour descendre aux logements inférieurs avec leurs rangées de couchettes de fer. Comme le bateau allait en Extrême-Orient, la majorité des passagers de ces dortoirs se composait de Chinois, petits artisans et commerçants qui retournaient vers l'Empire du Milieu après des années de dur travail en Europe. Il y avait aussi un petit groupe d'Arabes du Yémen qui avaient embarqué à Marseille. Eux aussi regagnaient leur patrie. Les bruits et les odeurs des ports occidentaux les tenaient encore; ils vivaient dans le prolongement des jours où leurs mains brunes avaient pelleté le charbon dans les soutes de navires anglais, américains ou hollandais; ils parlaient de villes étonnantes comme New York, Buenos Aires ou Hambourg. Un jour, saisi par le désir soudain d'un inconnu radieux, ils s'étaient engagés, dans le port d'Aden, comme soutiers ou chauffeurs; ils avaient quitté leur milieu familier et pensé qu'ils se grandiraient en affrontant l'incompréhensible étrangeté du monde. Mais maintenant le bateau arriverait bientôt à Aden et ces épisodes disparaîtraient dans le passé. Ils changeraient le chapeau occidental pour le turban ou la *kufiyya,* relégueraient la vie d'hier dans leur mémoire et, chacun de son côté, retourneraient à leurs villages du Yémen. Seraient-ils, en rentrant chez eux, les mêmes hommes que lors de leur départ, ou des hommes transformés? L'Occident s'était-il emparé de leurs âmes ou avait-il seulement effleuré leurs sens?

La question posée par la présence de ces hommes soulevait dans mon esprit un problème de grande importance.

Jamais auparavant, me disais-je, le monde de l'Islam et celui de l'Occident n'étaient entrés en contact aussi étroit qu'aujourd'hui. Or ce contact est une lutte, visible et invisible. Sous l'impact des influences culturelles occidentales, les âmes de nombreux musulmans, hommes et femmes, se ratatinent lentement. Elles se laissent détourner de leur croyance antérieure qui les faisait considérer qu'une amélioration du niveau de vie ne saurait être qu'un moyen d'améliorer les perceptions spirituelles de l'homme; ils tombent dans la même idolâtrie du « progrès » que celle où le monde occidental était lui-même tombé après qu'il eut réduit la religion à n'être plus qu'un tintement mélodieux quelque part à l'arrière-plan des faits réels; de la sorte, loin de se grandir, ils se rapetissent, car toute imitation culturelle qui s'oppose, comme on le voit, à la faculté créatrice d'un peuple ne saurait manquer d'en amoindrir la stature...

Ce n'est pas à dire que les musulmans n'auraient pas beaucoup à apprendre de l'Occident, particulièrement dans les domaines de la science et de la technologie. Mais l'acquisition de notions et de méthodes scientifiques n'est pas à proprement parler une « imitation »,

www.islamicbulletin.com

surtout dans le cas d'un peuple dont la foi ordonne de rechercher la connaissance partout où elle peut être trouvée. La science n'est ni de l'Occident, ni de l'Orient, car toutes les découvertes scientifiques ne sont que les anneaux d'une chaîne ininterrompue d'efforts intellectuels accomplis par l'humanité dans son ensemble. Chaque savant construit sur les fondations édifiées par ses prédécesseurs, qu'ils soient de la même nation que lui ou d'une autre. Et ce processus de construction, de correction et d'amélioration se poursuit d'homme à homme, d'âge en âge et de civilisation à civilisation, de telle sorte que les réalisations scientifiques de tel âge ou de telle civilisation ne peuvent pas être regardées comme « appartenant » à cet âge ou à cette civilisation. A des époques diverses, une nation plus vigoureuse que les autres est capable de contribuer davantage au fonds général de la connaissance. Mais, à la longue, l'acquis est partagé, et à bon droit, par tous. Il fut un temps où la civilisation des musulmans était plus vigoureuse que celle de l'Europe. Elle transmit à l'Europe de nombreuses inventions technologiques d'un caractère révolutionnaire. Elle fit plus encore : elle lui transmit les principes mêmes de cette « méthode scientifique » sur laquelle la science et la civilisation modernes sont construites. Pourtant les découvertes fondamentales, en chimie, d'un Jabir ibn Hayyan n'ont pas fait de la chimie une science « arabe ». Et ni l'algèbre, ni la trigonométrie ne peuvent être désignées comme des sciences « musulmanes », bien que l'une ait été développée par Al-Khwarizmi et l'autre par Al-Battani, musulmans tous deux; de même l'on ne saurait parler d'une théorie « anglaise » de la gravité bien que l'homme qui la formula fût un Anglais. Toutes ces réalisations sont le bien commun de la race humaine. Dès lors, si les musulmans adoptent, comme ils doivent le faire, les méthodes modernes de la science et de la technologie, ils ne feront rien de plus que de suivre l'instinct d'évolution qui pousse les hommes à utiliser les expériences d'autres hommes. Cependant s'ils imitent — comme ils n'ont aucun besoin de le faire — les formes de vie de l'Occident, ses manières d'être, ses mœurs et ses concepts sociaux, ils n'y gagneront rien. Car, ce que l'Occident peut leur donner à cet égard ne serait pas supérieur à ce que leur a offert leur propre culture et à ce que recommande leur propre foi.

Si les musulmans gardent la tête froide et acceptent le progrès comme un moyen et non comme un but en soi, ils pourront, non seulement préserver leur liberté intérieure, mais aussi, peut-être, transmettre à l'homme occidental le secret perdu de la douceur de vivre...

L'un des Yéménites à bord du bateau était un homme mince, de petite taille, avec un nez en bec d'aigle et un visage d'une telle intensité qu'il paraissait de feu; mais ses gestes étaient calmes et mesurés. Quand il eut appris que j'étais récemment entré dans l'Islam, il me témoigna

www.islamicbulletin.com

une affection particulière. Nous restions des heures assis ensemble sur le pont et il me parlait de son village dans les montagnes du Yémen. Il s'appelait Muhammad Salih.

Je le visitai un soir au pont inférieur. L'un de ses amis était étendu sur sa couchette de fer, souffrant de fièvre, et on me dit que le médecin de bord ne voulait pas se déranger et descendre le voir. Comme il semblait avoir la malaria, je lui donnai de la quinine. Et pendant que j'étais auprès de lui, les autres Yéménites se rassemblèrent dans un coin autour du petit Muhammad Salih et, lançant des regards dans ma direction, tinrent conseil en chuchotant. Finalement l'un d'eux, homme de haute taille, au teint olivâtre et aux yeux noirs pleins de chaleur, s'avança vers moi et m'offrit une liasse de billets de banque froissés.

« Nous avons collecté cela parmi nous. Malheureusement ce n'est pas grand-chose. Fais-nous la faveur de l'accepter. »

Ebahi, je fis un pas en arrière et déclarai que ce n'était pas pour de l'argent que j'avais donné de la médecine à leur ami.

« Non, non, nous le savons, mais accepte tout de même cet argent. Ce n'est pas un paiement, mais un cadeau, un cadeau de tes frères. Nous sommes heureux que tu sois là et c'est pourquoi nous te donnons cela. Tu es musulman et tu es notre frère. Tu es même meilleur que nous, car nous sommes nés musulmans; nos pères étaient musulmans, de même que nos grands-pères. Mais toi, tu as reconnu l'Islam dans ton propre cœur... Accepte cet argent, frère, pour l'amour du Prophète de Dieu. »

Mais, toujours lié par mes conventions d'Européen, je me défendais.

« Je ne peux vraiment pas accepter de cadeau en retour d'un service rendu à un ami malade... D'ailleurs j'ai assez d'argent; vous en avez sûrement plus besoin que moi. Et si vous insistez pour le donner, offrez-le aux pauvres à Port-Saïd.

— Non, répétait le Yéménite, accepte-le de notre part et si tu ne veux pas le garder, donne-le toi-même aux pauvres. »

Ils continuèrent à insister puis, heurtés par mon refus, devinrent tristes et silencieux, comme si j'avais refusé, non leur argent, mais leur cœur. Alors je compris soudain : dans le milieu d'où je venais, les gens étaient habitués à élever des barrières entre « je » et « vous »; mais j'étais ici en présence d'une communauté sans barrières...

« Donnez-moi l'argent, frères. Je l'accepte et vous remercie. »

3.

« Demain, *in châ Allah,* nous serons à la Mecque. Le feu que tu allumes, Zayd, sera le dernier. Notre voyage arrive à son terme.

— Mais sûrement, mon oncle, il y aura d'autres feux à allumer; pour toi et moi, n'y aura-t-il pas toujours un voyage en perspective?

— C'est peut-être vrai, Zayd mon frère. Mais, d'une certaine

www.islamicbulletin.com

manière, je sens que ces nouveaux voyages ne seront pas dans ce pays. J'ai parcouru si longtemps l'Arabie que je l'ai maintenant dans le sang et je crains que, si je ne la quitte pas maintenant, je ne le ferai jamais plus... Mais je dois m'en aller, Zayd. Ne te souviens-tu pas que l'eau doit se mouvoir et couler pour rester claire? Je voudrais, tant que je suis encore jeune, voir comment nos frères musulmans vivent dans d'autres régions du monde, en Inde, en Chine, à Java...

— Mais, ô mon oncle, répond Zayd avec consternation, tu n'as certainement pas cessé d'aimer le pays des Arabes?

— Non, Zayd, je l'aime toujours autant et peut-être même un peu trop, à tel point que cela me fait mal de penser à ce que l'avenir peut lui réserver. On m'a dit que le roi projetait d'ouvrir son pays aux *faranjis*, de manière à gagner de l'argent par leur présence; il leur permettrait de creuser le sol pour trouver du pétrole à Al-Hasa et de l'or dans le Hedjaz, et Dieu seul sait quels seraient les effets de tout cela sur les bédouins. Ce pays ne sera plus jamais le même... »

Dans le silence nocturne du désert résonne le rythme d'un galop de chameau. Les pompons de selle volant au vent et, l'*abaya* flottante, surgit de l'obscurité dans la lueur de notre feu un voyageur solitaire qui arrête brusquement sa monture et, sans attendre qu'elle se soit agenouillée, saute à terre. Après un bref « la paix soit sur vous », il se met sans mot dire à desseller l'animal, jette ses sacoches près du feu et s'assied sur le sol, toujours sans mot dire.

« Que Dieu te donne la vie, ô Abou Saïd », dit Zayd qui manifestement connaît l'étranger. Mais celui-ci demeure muet. Zayd se tourne vers moi :

« C'est un des *rajajil* d'Ibn Saoud, ce diable. »

Cet Abou Saïd si morose est très foncé de teint; ses lèvres épaisses et ses cheveux crépus soigneusement tressés en deux longues nattes dénotent une ascendance africaine. Il est très bien habillé; il porte à sa ceinture un poignard à fourreau en or, probablement un cadeau du roi; sa monture couleur de miel est un excellent dromadaire de race « nordique » svelte des membres, étroit de tête et puissant des épaules et des hanches.

« Mais qu'as-tu donc, ô Abou Saïd? Pourquoi ne parles-tu pas à tes amis? Es-tu possédé par un djinn?

— C'est Noura... » murmure Abou Saïd. Puis, au bout d'un instant, lorsque le café chaud lui a délié la langue, il nous parle de Noura, fille habitant Ar-Rass, ville du Nadjd (il cite le nom de son père et il se trouve que je le connais bien). Il l'avait observée secrètement par-dessus le mur du jardin alors qu'elle allait tirer de l'eau en compagnie d'autres femmes. « Et j'ai eu le sentiment qu'un charbon ardent était tombé dans mon cœur. Je l'aime, mais son père, ce chien, n'a pas voulu me donner sa fille en mariage, ce gueux, et déclara qu'elle avait peur de moi! J'offris une grosse somme d'argent pour la doter et même une

www.islamicbulletin.com

partie de la terre que je possède; mais il refusa obstinément et finalement la maria à l'un de ses cousins. Que la malédiction divine soit sur lui et sur elle! »

Son visage robuste et foncé est illuminé par le feu du bivouac et fait des ombres vacillantes évoquant un enfer de tourments. Il ne supporte pas de rester longtemps assis et, mû par son agitation, il se lève d'un bond, occupe un moment ses mains avec sa selle, revient vers le feu puis, tout à coup, se précipite dans le vide de la nuit. Nous l'entendons courir en grands cercles autour de notre campement et crier :

« Le feu de Noura me brûle! Le feu de Noura brûle dans ma poitrine! » Puis de nouveau, avec un sanglot : « Noura, Noura! »

Il se rapproche du feu, tourne autour en courant, et son cafetan flottant lui donne l'air d'un oiseau de nuit fantomatique dans les lueurs et l'obscurité du feu vacillant.

Est-il fou? Je ne le pense pas, mais il se pourrait que, du tréfonds de son âme, surgissent des émotions ataviques primitives, souvenirs ancestraux de la brousse africaine où l'on vivait parmi les démons et les mystères maléfiques. Pendant une seconde, il me semble que je peux réellement voir le cœur d'Abou Saïd devant moi, morceau de chair et de sang fumant du feu de la passion comme dans de vraies flammes et, en quelque sorte, il me paraît naturel qu'il crie si épouvantablement, qu'il hurle et coure en rond comme un fou jusqu'à ce que les chameaux entravés se lèvent d'eux-mêmes, effrayés, sur trois pattes...

Enfin il revient vers nous et se jette par terre. Je peux discerner une expression de dégoût sur le visage de Zayd à la vue d'un accès aussi effréné, car, pour le tempérament aristocratique d'un véritable Arabe, rien n'est plus méprisable qu'un tel débordement d'émotions. Mais le bon cœur de Zayd prend bientôt le dessus. Il saisit Abou Saïd par la manche et, alors que celui-ci soulève la tête et le regarde d'un air absent, il le tire doucement à lui :

« O Abou Saïd, comment peux-tu t'oublier toi-même à ce point? Tu es un guerrier. Abou Saïd... Tu as tué des hommes et souvent des hommes ont été près de te tuer. Et maintenant tu te laisses abattre pour une femme? Il y a dans le monde d'autres femmes que Noura... O Abou Saïd, toi, un guerrier, tu es insensé... »

L'Africain gémit doucement et se couvre le visage de ses mains. Zayd poursuit :

« Silence, ô Abou Saïd... Regarde : vois-tu ce chemin lumineux là-haut dans le ciel? »

Abou Saïd regarde d'un air étonné et moi-même, involontairement, je tourne les yeux dans la direction indiquée par l'index de Zayd, vers la voie pâle et inégale qui traverse le ciel d'un horizon à l'autre. Nous l'appelons la Voie Lactée, mais les bédouins du désert savent, dans leur sagesse, que ce n'est rien d'autre que la trace laissée par le bélier céleste qui avait été envoyé à Abraham lorsque, obéissant à son Dieu mais le

www.islamicbulletin.com

désespoir au cœur, il leva son couteau pour sacrifier son fils premier-né. Le chemin suivi par le bélier est resté visible à jamais dans le ciel, symbole de miséricorde et de grâce, rappel du secours envoyé pour guérir la douleur d'un cœur humain et, depuis lors, consolation aussi pour ceux qui devaient venir ensuite : ceux qui sont solitaires ou perdus dans le désert ou ces autres qui trébuchent, pleurants et désespérés, dans la désolation de leur propre vie.

Zayd continue, la main dressée vers le ciel, parlant solennellement mais sans prétention, comme seul un Arabe peut parler :

« C'est le chemin du bélier que Dieu envoya à notre maître Abraham qui était sur le point de tuer son premier-né; c'est ainsi que Dieu témoigna Sa miséricorde à Son serviteur... Crois-tu donc qu'Il t'oubliera? »

Sous l'effet des paroles apaisantes de Zayd, le visage foncé d'Abou Saïd s'adoucit dans un émerveillement enfantin et se calme visiblement. Comme un élève écoutant son maître, il regarde attentivement vers le ciel, essayant d'y trouver une réponse à son désespoir.

4.

Abraham et son bélier céleste : de telles images, dans ce pays, viennent aisément à l'esprit. Il est remarquable de constater combien le souvenir de l'ancien patriarche est demeuré vivant parmi les Arabes, beaucoup plus que chez les chrétiens occidentaux qui, après tout, fondent leur imagerie religieuse en premier lieu sur l'Ancien Testament, ou même que chez les juifs pour qui l'Ancien Testament est le commencement et la fin de la parole de Dieu adressée à l'homme. La présence spirituelle d'Abraham est toujours perçue en Arabie, de même que dans le reste du monde musulman, non seulement dans la fréquence de son nom (*Ibrahim* dans sa forme arabe) donné à des enfants, mais aussi dans la remémoration réitérée, dans le Coran comme dans les prières quotidiennes, du rôle tenu par le patriarche en tant que premier porte-parole conscient de l'unicité de Dieu. Cela explique aussi la grande importance attribuée par l'Islam au pèlerinage annuel de la Mecque, lequel, depuis les temps les plus reculés, est lié à l'histoire d'Abraham. Il n'a pas été — comme tant d'Occidentaux le prétendent à tort — introduit dans l'orbite de la pensée arabe par Muhammad qui aurait ainsi « emprunté » des éléments religieux au judaïsme, car il est établi historiquement que la personnalité d'Abraham était bien connue des Arabes longtemps avant la naissance de l'Islam. Toutes les références faites au patriarche dans le Coran lui-même sont formulées d'une manière ne permettant pas de douter qu'il est resté au premier plan de l'imagination arabe dès une époque fort antérieure à celle de Muhammad : son nom et les traits de sa vie sont toujours mentionnés sans préliminaires ni explications comme des

www.islamicbulletin.com

choses qui devaient être très familières aux premiers auditeurs du Coran. Aux temps préislamiques déjà, Abraham occupait certainement une place éminente dans les généalogies des Arabes comme ancêtre, par Ismaël, fils d'Agar, du groupe « nordique » qui comprend aujourd'hui plus de la moitié de la nation arabe prise dans son ensemble et auquel appartenait la tribu même de Muhammad, celle des Quraysh.

Seul le début de l'histoire d'Ismaël et de sa mère figure dans l'Ancien Testament, car ses développements ultérieurs ne concernent pas directement les destinées du peuple hébreu auxquelles le livre est principalement consacré. Mais la tradition arabe préislamique a beaucoup plus à dire sur ce sujet.

Selon cette tradition, Agar et Ismaël furent abandonnés par Abraham à l'endroit où la Mecque est aujourd'hui située, ce qui ne paraît aucunement impossible si l'on se souvient que, pour un nomade à dos de chameau, un voyage de trente jours ou davantage n'avait, et n'a toujours, rien d'extraordinaire. En tout cas, la tradition arabe dit que ce fut dans cette vallée qu'Abraham conduisit Agar et leur enfant, dans cette gorge entre des collines rocheuses, nue et aride sous le soleil d'Arabie, balayée par les vents brûlants du désert et qu'évitent même les oiseaux de proie. Aujourd'hui encore, bien que la vallée de la Mecque soit couverte de maisons avec des rues où se croisent des gens de langues et de races multiples, le désert proclame sa solitude du haut des pentes stériles tout autour et, au-dessus des foules de pèlerins qui se prosternent devant la Kaaba, planent les fantômes de ces millénaires durant lesquels le silence, ininterrompu et dépourvu de toute vie, dominait la vallée vide.

Au désespoir de cette esclave égyptienne qui avait donné un fils à son maître et, de la sorte, s'était attiré la haine de l'épouse de ce maître, elle devait être rejetée avec son fils Ismaël. Le patriarche dut être affligé lorsqu'il accomplit cette action pour apaiser son implacable épouse, mais il faut se souvenir que lui, qui était si proche de Dieu, était convaincu que Sa miséricorde est sans limite. Le livre de la Genèse nous dit que Dieu le réconforta en lui disant : « Que cela ne déplaise pas à tes yeux, à cause de l'enfant et de la servante... du fils de la servante je ferai aussi une nation, parce qu'il est né de toi. » Ainsi Abraham abandonna la femme en pleurs et l'enfant dans la vallée, leur laissant une outre remplie d'eau et une autre de dattes. Puis il partit vers le nord par Midian jusqu'au pays de Canaan.

Un arbre *sarha* sauvage se dressait solitaire dans la vallée. Agar s'assit à son ombre tenant l'enfant sur ses genoux. Autour d'elle il n'y avait que chaleur, lumière, sable et rochers. Qu'elle était bienfaisante, l'ombre de l'arbre... Mais quel silence horrible que rien ne troublait, même pas la respiration d'une créature vivante! Le jour passait lentement et Agar pensait : si seulement un être vivant venait ici, un oiseau, un animal, oui, même une bête de proie, quelle joie ce serait!

www.islamicbulletin.com

Mais rien ne vint, excepté la nuit, réconfortante comme toutes les nuits du désert, voûte rafraîchissante d'obscurité et d'étoiles qui adoucit l'amertume de son désespoir. Agar reprit courage. Elle fit manger des dattes à son fils et tous deux burent à l'outre.

La nuit passa, puis ce fut un nouveau jour et une nouvelle nuit. Mais lorsque vint le troisième jour avec son haleine de feu, il n'y eut plus d'eau dans l'outre, le désespoir l'emporta et l'espérance fut comme un vase brisé. Et lorsque l'enfant, d'une voix faiblissante, pleura, en vain, pour avoir de l'eau, Agar elle aussi pleura vers le Seigneur; mais Il ne Se manifesta pas. Alors Agar, saisie de détresse par la souffrance de son enfant mourant, se mit à courir, les mains levées, à travers la vallée, répétant le même trajet entre deux petites collines. Et c'est en souvenir de son désespoir que les pèlerins qui viennent maintenant à la Mecque courent sept fois entre ces deux éminences, criant comme elle avait elle-même crié : « O Toi Généreux, Toi Plein de grâce! Qui nous fera miséricorde si Tu ne nous la fais pas! »

Alors vint la réponse : voici que de l'eau jaillit et commença de couler sur le sable. Agar clama sa joie et approcha du précieux liquide le visage de l'enfant pour le faire boire, et elle but aussi, s'exclamant entre ses gorgées « *Zummi, zummi* », mot dénué de signification mais qui imite seulement le bruit de l'eau jaillissant de terre, comme pour lui dire « Coule, coule encore! » Pour empêcher l'eau de s'échapper et de se perdre dans le sol, Agar construisit une petite digue de sable autour de la source; alors celle-ci cessa de répandre son eau et devint un puits qui devait être désormais connu comme le puits de Zemzem et qui existe encore aujourd'hui.

La mère et son fils étaient maintenant sauvés de la soif et il leur restait encore un peu de dattes. Au bout de quelques jours arriva un groupe de bédouins qui, avec leurs familles et leurs biens, avaient quitté leur patrie dans le sud de l'Arabie et, à la recherche de nouveaux pâturages, passèrent au débouché de la vallée. Lorsqu'ils virent des volées d'oiseaux décrire des cercles autour de celle-ci, ils en conclurent qu'il devait y avoir de l'eau. Quelques-uns d'entre eux allèrent explorer la vallée et ils y trouvèrent une femme solitaire avec un enfant assis au bord d'un puits abondant. Animés de dispositions pacifiques, les hommes de la tribu demandèrent à Agar la permission de s'établir dans la vallée. La réponse fut positive à la condition que le puits de Zemzem reste pour toujours propriété d'Ismaël et de ses descendants.

Quant à Abraham, la tradition dit qu'il retourna en ces lieux quelque temps plus tard et qu'il y trouva Agar et leur fils en vie, conformément à la promesse de Dieu. Il les visita souvent depuis lors et il vit Ismaël devenir adulte et épouser une fille de la tribu du sud. Des années plus tard, le patriarche reçut dans un rêve l'ordre d'élever à côté du puits de Zemzem un temple dédié à son Seigneur. Il construisit donc, avec l'aide de son fils, le prototype du sanctuaire qui se trouve à la Mecque

www.islamicbulletin.com

aujourd'hui encore et qui est connu sous le nom de Kaaba. Alors qu'ils taillaient les pierres destinées à ce qui allait devenir le premier temple jamais élevé pour l'adoration du Dieu Unique, Abraham tourna sa face vers le ciel et s'exclama : « *Labbayk, Allahumma, labbayk!* » — « Pour Toi je suis prêt, ô Dieu, pour Toi je suis prêt! » Et c'est pourquoi les musulmans, lors de leur pèlerinage à la Mecque — pèlerinage au premier temple du Dieu unique — s'écrient « *Labbayk, Allahumma, labbayk!* » au moment où ils approchent de la Cité sainte.

5.

« *Labbayk, Allahumma, labbayk...* »

Combien de fois ai-je entendu cet appel lors des cinq pèlerinages que j'ai accomplis à la Mecque! J'ai le sentiment de l'entendre encore maintenant alors que je suis étendu près du feu en compagnie de Zayd et Abou Saïd.

Je ferme les yeux et cesse de voir la lune et les étoiles. Je place mon bras sur mon visage et même la lueur du feu ne peut plus traverser mes paupières. Tous les bruissements du désert se taisent et je n'entends plus dans mon esprit que l'appel de *labbayk* et dans mes oreilles le bourdonnement et le battement de mon sang; il bourdonne, palpite et bat comme les vagues de la mer contre la coque d'un bateau ou comme un bruit de machines. Je peux percevoir le rythme des machines et la vibration du pont du bateau où j'ai pris place; je sens l'odeur de la fumée et de l'huile, et j'entends l'appel « *Labbayk, Allahumma, labbayk!* » sortant de centaines de gosiers sur ce bateau qui m'emmenait à mon premier pèlerinage, il y aura bientôt six ans, d'Égypte en Arabie sur la mer qu'on appelle Rouge, personne ne sait pourquoi. Car l'eau était grise dans le golfe de Suez avec, du côté droit, des montagnes africaines et, du gauche, celles de la péninsule du Sinaï, les unes et les autres dénudées, chaînes rocheuses sans végétation qui s'écartaient à mesure que nous avancions, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus, dans le gris de la brume, que deviner la terre plutôt que la distinguer. Et quand, en fin d'après-midi, nous eûmes glissé dans le large de la mer Rouge, elle était bleue comme la Méditerranée sous les caresses du vent.

Il n'y avait que des pèlerins à bord, si nombreux que le bateau avait peine à les contenir tous. La compagnie de navigation, profitant avec avidité de la brève saison du *hajj,* l'avait littéralement rempli jusqu'au bord sans se préoccuper du confort des passagers. Sur le pont, dans les cabines, les passages et sur les escaliers, dans les salles à manger de première et de seconde classes, jusque dans les cales qui, pour l'occasion, avaient été vidées et équipées de montées temporaires, dans chaque espace ou recoin disponible, des êtres humains avaient été péniblement entassés. Ils étaient en majorité des pèlerins d'Égypte et

www.islamicbulletin.com

d'Afrique du Nord. Avec une grande humilité, n'ayant devant les yeux que le but du voyage, ils supportaient sans se plaindre cet inutile supplément d'épreuves. Couchés sur les planches du pont en groupes serrés, hommes, femmes et enfants ensemble, ils arrivaient à grand-peine à faire leur petite cuisine (car la compagnie ne fournissait aucune nourriture); ils devaient sans cesse lutter pour se procurer de l'eau et, tenant leurs bidons de métal et leurs cantines de toile, subissaient une torture pour chaque mouvement accompli dans un tel entassement. Cinq fois par jour ils se pressaient autour des robinets d'eau, beaucoup trop peu nombreux pour tant de monde, pour accomplir leurs ablutions avant la prière. Ils souffraient dans l'air suffocant des cales, à deux étages au-dessous du pont, où, en temps ordinaire, voyageaient seulement des ballots et des caisses de marchandises. Qui voyait cela devait reconnaître la puissance de la foi qu'avaient ces pèlerins. Car ils ne semblaient pas vraiment ressentir leurs souffrances, tant ils étaient absorbés par la pensée de la Mecque. Ils ne parlaient que de leur *hajj* et l'émotion qu'ils mettaient à s'en réjouir rendait leurs visages radieux. Les femmes chantaient en chœur des chants célébrant la Ville sainte et, toujours encore, revenait le refrain : « *Labbayk, Allahumma, labbayk !* »

Au milieu du deuxième jour retentit la sirène du bateau : c'était le signe que nous avions atteint la latitude de Rabigh, petit port au nord de Djeddah, où, suivant une vieille tradition, les pèlerins du sexe masculin venant du nord devaient enlever leurs vêtements ordinaires et revêtir l'*ihram,* tenue du pèlerin. Elle consiste en deux pièces d'étoffe blanche de laine ou de coton sans couture dont l'une est disposée autour de la taille jusqu'au-dessous des genoux et l'autre est jetée sur les épaules laissant la tête à nu. La raison de cet habillement, dont l'origine remonte à une injonction du Prophète, est que, pendant le *hajj,* il ne doit pas exister de sentiment de disparité entre les croyants venus de tous les coins du monde pour visiter ensemble la Maison de Dieu, ni de différence entre les races et les nations, ou entre les riches et les pauvres, les haut placés et les petits, de sorte que tous sachent qu'ils sont frères et égaux devant Dieu et devant les hommes. Rapidement disparurent de notre bateau tous les vêtements multicolores des pèlerins. On ne vit plus les tarbouches rouges des Tunisiens, les somptueux burnous des Marocains ni les fastueuses *gallabiyyas* des *fellahin* égyptiens. Il n'y avait plus autour de soi que cette humble étoffe blanche dénuée de tout ornement et drapée autour des corps qui maintenant se mouvaient avec plus de dignité, visiblement influencés par cette entrée dans l'état de pèlerinage. Du fait que l'*ihram* exposerait trop leur corps, les femmes gardent leurs vêtements habituels. Mais comme ceux-ci, à notre bord, n'étaient que noirs ou blancs — robes noires des Égyptiennes et blanches des Nord-Africaines — ils n'apportaient au tableau aucune touche de couleur.

A l'aube du troisième jour, le bateau jeta l'ancre devant la côte de

www.islamicbulletin.com

l'Arabie. La plupart des passagers scrutaient la terre qui apparaissait lentement dans la brume matinale.

On pouvait voir de tous côtés les silhouettes d'autres bateaux de pèlerins et, entre eux et la terre, des raies jaune pâle et vert émeraude dans l'eau; c'étaient des récifs de corail faisant partie d'une longue chaîne sous-marine inhospitalière s'étendant devant la côte orientale de la mer Rouge. Plus loin vers l'est s'apercevait quelque chose de pareil à une colline basse et sombre, mais lorsque le soleil se leva, cela cessa d'être une colline et devint une ville au bord de la mer, avec des maisons toujours plus hautes à mesure qu'elles s'approchaient du centre, ensemble d'apparence délicate dans ses teintes roses et jaune-gris dues aux pierres de corail. C'était la ville portuaire de Djeddah. On allait bientôt pouvoir en distinguer les fenêtres à croisillons sculptés et les balcons à treillis de bois, auxquels l'air humide avait, au cours des années, donné une teinte gris-vert uniforme. Au centre se dressait un minaret blanc et droit comme un index levé.

De nouveau retentit l'appel « *Labbayk, Allahumma, labbayk!* », cri joyeux d'abandon de soi-même et d'enthousiasme qui, poussé par les pèlerins de blanc vêtus à bord des bateaux, résonnait sur l'eau jusqu'à la terre de leurs espoirs suprêmes.

Leurs espoirs étaient aussi les miens. Car, pour moi, la vue de la côte d'Arabie était l'aboutissement d'années de recherches. Je regardai Elsa, ma femme, qui était ma compagne de pèlerinage, et je lus le même sentiment dans ses yeux...

Alors nous vîmes une multitude de voiles blanches s'élancer de la côte dans notre direction; c'étaient des embarcations côtières arabes. Avec leurs voiles latines, elles glissaient sur l'eau calme, se frayant légèrement et sans bruit des passages à travers d'invisibles récifs de corail, premiers émissaires de l'Arabie prêts à nous accueillir. Elles s'approchèrent et s'attroupèrent avec leurs mâts oscillants autour du bateau; alors leurs voiles s'abaissèrent l'une après l'autre dans un battement évoquant un vol de hérons géants à la recherche de nourriture, et, au silence de leur approche, succédèrent des cris et des interjections; c'étaient les appels des bateliers qui maintenant sautaient d'une embarcation à l'autre et prenaient d'assaut l'échelle du bateau pour venir s'emparer du bagage des pèlerins. Et ceux-ci étaient si excités à la vue de la Terre sainte qu'ils laissaient faire sans résister.

Les barques étaient larges et lourdes; leurs coques d'apparence maladroite contrastaient étrangement avec la beauté et la sveltesse de leurs mâts et de leurs voiles. Ce dut être à bord d'un tel bateau, ou peut-être d'un plus grand du même genre, que Sindbad, le hardi navigateur, partit affronter des aventures qu'il ne cherchait pas, débarquant un jour sur une île qui, en réalité — ô horreur! — était le dos d'une baleine... C'était aussi dans de mêmes bateaux que, bien avant Sindbad, les Phéniciens s'étaient embarqués sur cette même mer

www.islamicbulletin.com

Rouge, débouchant au sud dans la mer d'Arabie à la recherche des épices, de l'encens et des trésors d'Ophir...

Et nous, modestes successeurs de ces navigateurs héroïques, voguions maintenant sur cette mer de corail, faisant de vastes courbes pour éviter les récifs; pèlerins vêtus de blanc, nous étions entassés entre des caisses, des boîtes, des malles et des paquets, muets mais frémissants d'espérance.

J'étais, moi aussi, plein d'espérance. Mais comment aurais-je pu prévoir, assis à la proue du bateau, la main de ma femme dans la mienne, qu'une expédition aussi simple qu'un pèlerinage allait si profondément, si complètement changer nos vies? De nouveau il faut évoquer Sindbad. Lorsqu'il quitta les rives de son pays, il ignorait, tout comme moi-même, ce que l'avenir lui réservait. Il ne prévoyait pas, et ne souhaitait pas non plus, toutes ces aventures étranges qui allaient lui arriver, mais songeait seulement à faire du commerce et à gagner de l'argent. Pour ma part je ne désirais rien de plus que l'accomplissement d'un pèlerinage. Mais lorsque toutes ces choses qui devaient lui arriver, et qui devaient m'arriver à moi aussi, se produisirent réellement, aucun de nous deux ne put, ensuite, voir le monde avec les mêmes yeux.

Certes, je n'ai jamais rencontré sur mon chemin rien d'aussi fantastique que les djinns, les filles ensorcelées ou le gigantesque oiseau Roc contre lequel le marin de Bassora eut à lutter. Néanmoins ce premier pèlerinage allait marquer ma vie plus profondément que tous ses voyages marquèrent la sienne. Une mort prochaine attendait Elsa et aucun de nous deux n'avait eu la prémonition de son imminence. Quant à moi, je savais que j'avais quitté l'Occident pour vivre parmi les musulmans, mais je ne comprenais pas que je laissais tout mon passé derrière moi. Sans avertissement, mon ancien monde arrivait à son terme, monde d'idées, de sentiments, d'aspirations et d'imageries occidentaux. Une porte se fermait sans bruit derrière moi, silencieuse à tel point que je ne m'en rendais pas compte. Je pensais que ce voyage serait comme tous les précédents, lorsque je parcourais des pays étrangers pour toujours revenir à mon passé. Mais le cours de mes jours allait maintenant changer totalement et en même temps le sens de toutes mes aspirations.

A cette époque j'avais déjà visité plusieurs pays orientaux. Je connaissais l'Iran et l'Égypte mieux qu'aucun pays d'Europe; Caboul avait depuis longtemps cessé de me paraître étranger; les bazars de Damas et d'Ispahan m'étaient familiers. Je ne pouvais ainsi que trouver banal le premier bazar que je visitai à Djeddah où je ne vis qu'un vague mélange et une répétition informe de tant de choses orientales que l'on pouvait trouver ailleurs en Orient dans une bien plus grande perfection. Ce bazar était recouvert de planches et de sacs comme protection

www.islamicbulletin.com

contre la chaleur étouffante. Par des trous et des fentes passaient, adoucis, des rayons de soleil qui luisaient comme de l'or dans la pénombre. Devant des cuisines ouvertes, de jeunes Noirs faisaient rôtir de petits morceaux de viande en brochettes sur de la braise de charbon; on apercevait dans de petits cafés des ustensiles de laiton brillant et des banquettes faites de palmes; des boutiques offraient de la camelote d'Europe et d'Orient. Sur tout cela régnaient une chaleur suffocante, des odeurs de poisson et de la poussière de corail. Partout se pressaient des foules comprenant d'innombrables pèlerins en blanc mais aussi des habitants de Djeddah en tenues laïques et multicolores; tous les pays du monde musulmans se mêlaient dans leurs visages, leurs vêtements et leur comportement; l'un, par exemple, pouvait avoir eu un père indien alors que son grand-père maternel — lui-même peut-être un mélange arabo-malais — aurait pu épouser une femme d'ascendance ousbek par son père et somalie par sa mère. Tels étaient les effets vivants de siècles de pèlerinages dans le milieu musulman où est ignorée toute discrimination de couleur et de race. En plus de ces mélanges humains, Djeddah était à cette époque (1927) le seul endroit du Hedjaz où des non-musulmans étaient autorisés à résider. On pouvait à l'occasion apercevoir des enseignes de boutiques en caractères européens ainsi que des personnages portant des vêtements tropicaux blancs et des casques coloniaux ou des chapeaux. Sur les bâtiments des consulats flottaient des drapeaux étrangers.

Tout cela appartenait plus à la mer qu'au pays lui-même; les bruits et les odeurs du port, les navires à l'ancre de l'autre côté de la barre de corail, ces bateaux de pêche aux voiles triangulaires, cela n'était pas très différent du monde méditerranéen. Pourtant les maisons s'en distinguaient déjà avec leurs façades richement ornées de fenêtres sculptées et de balcons couverts entourés de treillages de bois permettant de voir à l'extérieur sans être vu; toutes ces boiseries recouvraient les murs de pierres de corail rose comme une dentelle gris-vert délicate et harmonieuse. Ce n'était plus la Méditerranée et pas encore l'Arabie; c'était le monde riverain de la mer Rouge qui produit la même architecture sur ses deux rives.

L'Arabie, cependant, s'annonçait déjà dans le ciel d'acier, dans les collines rocheuses et dénudées, dans les dunes de sable du côté de l'est, dans ce souffle de grandeur ainsi que dans cette sobriété et ce dépouillement toujours si étrangement présents dans un paysage arabe.

Dans l'après-midi du lendemain, notre caravane partit sur la route de la Mecque, se frayant un chemin en direction de la porte orientale de la ville et à travers une foule de pèlerins, de bédouins, de chameaux avec et sans litières, d'ânes joliment harnachés. Chargées de pèlerins et faisant retentir leurs klaxons, des automobiles, nouveauté en Arabie Saoudite, nous dépassèrent. Les chameaux devaient pressentir que les

www.islamicbulletin.com

nouveaux monstres étaient leurs ennemis, car ils faisaient des écarts à l'approche de chacun d'eux, se serrant craintivement contre les murs des maisons et agitant leurs longs cous à gauche et à droite dans des mouvements confus et désemparés. L'aurore menaçante d'une ère nouvelle s'annonçait pour ces grands et patients animaux, les remplissant de crainte et de pressentiments apocalyptiques.

Nous eûmes bientôt laissé derrière nous les remparts blancs de la ville pour nous trouver sans transition dans le désert, vaste plaine gris-brun, désolée et tachetée de buissons épineux et de touffes d'herbe de la steppe, avec de petites collines émergeant comme des îles dans la mer et, vers l'est, une chaîne un peu plus élevée de monts rocailleux et dépourvus de toute vie, bleu-gris de couleur et dentelés de profil. Tout au travers de cette plaine peu hospitalière peinaient des caravanes, cortèges comprenant des centaines et même parfois des milliers de chameaux marchant l'un derrière l'autre en longues files, chargés de litières, de pèlerins et de bagages, disparaissant derrière des collines et réapparaissant plus loin. Toutes convergeaient graduellement vers une unique route de sable tracée par le passage de semblables caravanes depuis de longs siècles.

Dans le silence du désert que soulignaient, plutôt qu'ils ne le rompaient, les pas des chameaux, l'appel occasionnel d'un chamelier ou le chant d'un pèlerin, je fus soudain saisi d'une sensation effrayante et si puissante qu'on pourrait presque l'appeler une vision : je me voyais moi-même sur un pont franchissant un abîme invisible, pont si long que l'extrémité d'où je venais était déjà perdue dans un lointain brumeux alors que l'autre extrémité commençait à peine à poindre à mes yeux. Je me tenais au milieu et mon cœur se contracta de terreur lorsque je me vis ainsi à mi-chemin entre les deux extrémités du pont, déjà trop loin de l'une et pourtant pas assez près de l'autre, et, de longues secondes durant, il me sembla que je devrais toujours rester comme cela entre les deux côtés, à jamais au-dessus de l'abîme rugissant...

... lorsqu'une Égyptienne montant le chameau précédant le mien entonna soudain l'ancien appel des pèlerins « *Labbayk, Allahumma, labbayk !* » — et mon rêve se dissipa.

De toutes parts on entendait parler et murmurer en de nombreuses langues. Parfois un groupe de pèlerins entonnait en chœur « *Labbayk, Allahumma, labbayk !* », ou une paysanne égyptienne psalmodiait un poème en l'honneur du Prophète, puis une autre faisait retentir un *ghatrafa,* ce cri de joie des femmes arabes (appelé en Égypte *zaghruta*), trille perçant et suraigu qu'elles font entendre à l'occasion de toutes les fêtes telles que mariages, naissances, circoncisions, processions religieuses diverses et, naturellement, pèlerinages. Dans l'Arabie chevaleresque d'autrefois, lorsque les filles de chefs partaient à la guerre avec les hommes de leur tribu pour les inciter à une plus grande bravoure (car on regardait comme un déshonneur extrême de laisser l'une de ces

www.islamicbulletin.com

jeunes filles se faire tuer ou, pire encore, être capturée par l'ennemi), la *ghatrafa* résonnait souvent sur les champs de bataille.

La plupart des pèlerins étaient transportés dans des litières, à deux personnes pour un chameau, mais les oscillations de ces palanquins donnaient progressivement le vertige et torturaient les nerfs dans leur tangage incessant. Épuisé, on finissait par s'assoupir pour quelques instants, mais on était réveillé par un cahot subit, puis on se rendormait et se réveillait encore. Parfois les chameliers qui accompagnaient la caravane à pied encourageaient de la voix leurs animaux. Il leur arrivait aussi de chanter au rythme des pas allongés des chameaux.

Vers le matin nous atteignîmes Bahra, où la caravane s'arrêta pour la journée, car la chaleur ne permettait de voyager que de nuit.

Ce village, en réalité un double alignement de cabanes, de cafés avec quelques huttes de palmes et une toute petite mosquée, était la halte habituelle des caravanes à mi-chemin entre Djeddah et la Mecque. Le paysage n'avait pas changé depuis que nous avions quitté la côte : un désert avec, çà et là, des collines isolées et, vers l'est, les montagnes bleues plus élevées qui séparaient les basses terres côtières du plateau de l'Arabie centrale. Mais maintenant tout le désert autour de nous ressemblait à un immense camp militaire avec d'innombrables tentes, chameaux, litières, amoncellements de bagages et tout un mélange de langues, arabe, hindoustani, malais, persan, somali, turc, pachtou, amharique, et Dieu sait quoi encore. C'était un véritable rassemblement de nations, mais, comme tous portaient l'*irham* niveleur, les différences d'origine n'apparaissaient presque pas et toutes ces races diverses semblaient n'en faire qu'une.

Les pèlerins étaient fatigués après la marche de la nuit, mais très peu d'entre eux savaient tirer parti de leurs heures de repos. Pour la plupart d'entre eux, voyager devait représenter une entreprise tout à fait extraordinaire. C'était, pour beaucoup, le premier voyage de leur vie, et quel voyage ! vers quelle destination ! Ils ne pouvaient rester tranquilles et leurs mains cherchaient quelque chose à faire, n'était-ce qu'ouvrir et reficeler leurs sacs et leurs ballots ; sans cela on aurait été perdu pour ce bas monde, on aurait été submergé dans un bonheur supraterrestre comme dans la mer...

C'est ce qui semblait arriver à la famille de la tente à côté de la mienne, apparemment des pèlerins venus d'un village du Bengale. N'échangeant presque pas un mot, ils étaient assis par terre les jambes croisées et regardaient fixement vers l'est, dans la direction de la Mecque, vers le désert étincelant de chaleur. Il y avait une telle paix sur leurs visages qu'on aurait dit qu'ils étaient déjà devant la Maison de Dieu et presque en Sa présence. Les hommes étaient d'une remarquable beauté, minces, avec des cheveux leur arrivant aux épaules et des barbes noires lustrées. L'un d'eux, malade, était couché sur une couverture. Près de lui étaient accroupies, comme de petits oiseaux aux

www.islamicbulletin.com

couleurs vives, deux jeunes femmes portant des pantalons bouffants bleu et rouge, des tuniques brodées d'argent et de longues tresses noires leur pendant dans le dos; la plus jeune des deux avait un petit anneau d'or fixé à une narine.

Le malade mourut dans l'après-midi. Les femmes ne firent entendre aucune lamentation comme on le fait si souvent dans les pays d'Orient, car il était mort en pèlerinage, sur une terre sacrée, et était donc béni. Les hommes lavèrent le cadavre et l'enveloppèrent dans l'étoffe blanche qui avait été son dernier vêtement. Ensuite l'un d'eux, debout devant la tente et portant les mains de chaque côté de sa bouche, fit entendre l'appel à la prière d'une voix sonore : « Dieu est le plus grand, Dieu est le plus grand! Il n'y a pas de dieu hormis Dieu et Muhammad est le messager de Dieu!... Prière pour le mort! La miséricorde de Dieu soit sur vous tous! » De tous côtés s'assemblèrent des hommes vêtus de l'*ihram* et ils s'alignèrent en plusieurs rangs derrière un *imâm*, comme les soldats d'une grande armée. Quand la prière fut terminée, ils creusèrent une tombe, un vieil homme lut quelques passages du Coran et ils jetèrent du sable sur le corps mort du pèlerin qui reposait sur le côté, la face tournée vers la Mecque.

Le matin du deuxième jour, avant le lever du soleil, la plaine de sable se rétrécit et les collines se rapprochèrent. Après avoir passé par un défilé, nous vîmes dans la pâle lumière de l'aube les premières maisons de la Mecque. Et nous fîmes notre entrée dans les rues de la Ville sainte au moment où se levait le soleil.

Les maisons ressemblaient à celles de Djeddah avec leurs fenêtres en ogive sculptées et leurs balcons fermés, mais elles étaient faites d'une pierre paraissant plus lourde et plus massive que les pierres de corail légèrement colorées de la ville côtière. C'était encore le petit matin, mais déjà une chaleur épaisse et pesante se faisait sentir. Devant de nombreuses maisons se trouvaient des bancs sur lesquels dormaient des hommes paraissant exténués. Toujours plus étroites devinrent les rues non pavées par lesquelles notre caravane bringuebalante gagnait le centre de la ville. Comme il n'y avait plus que quelques jours jusqu'à la fête du *hajj*, la foule était très dense dans les rues, comprenant d'innombrables pèlerins en *ihram* blanc et d'autres qui avaient momentanément remis leurs vêtements habituels — vêtements de tous les pays du monde musulman —, des porteurs d'eau ployant sous des outres pleines ou sous un balancier supportant deux vieux bidons d'essence, des âniers avec leurs montures aux grelots qui tintaient et aux gais harnachements, et, pour parachever la confusion, des chameaux venant en sens inverse, portant des litières vides et blatérant sur des tons variés. Il y avait un tel vacarme dans les rues étroites qu'on aurait pensé que le *hajj* n'était pas un événement se produisant chaque

www.islamicbulletin.com

année depuis des siècles, mais une surprise à laquelle personne n'était préparé. Finalement notre caravane cessa d'en être une et devint un enchevêtrement désordonné de chameaux, de litières, de bagages de pèlerins, de chameliers et de bruit.

J'avais pris à Djeddah un arrangement en vue de loger dans la maison d'un *mutawwif* (guide de pèlerins) bien connu nommé Hassan Abid, mais, dans un tel chaos, il semblait y avoir bien peu de chances de le trouver, lui ou sa maison. Mais quelqu'un cria soudain : « Hassan Abid! Où êtes-vous, pèlerins pour Hassan Abid? » Et, comme un djinn sortant d'une bouteille, un jeune homme apparut devant nous et, avec une profonde révérence, nous demanda de le suivre; il avait été dépêché par Hassan Abid pour nous conduire à sa maison.

Après un copieux déjeuner servi par le *mutawwif*, je me rendis, toujours sous la conduite du même homme qui nous avait accueilli auparavant, à la Mosquée Sainte. Nous partîmes à travers des rues regorgeant de monde et de tintamarre, passant par le quartier des bouchers avec des alignements de moutons écorchés, pendant devant leurs échoppes, par celui des marchands de légumes avec leur marchandise disposée par terre sur des nattes, à travers des essaims de mouches et des effluves où se mêlaient des odeurs de légumes, de poussière et de transpiration, pour aboutir à un étroit bazar couvert réservé aux marchands de tissus; c'était un festival de couleurs. Comme ailleurs dans les bazars d'Asie occidentale et d'Afrique du Nord, les boutiques n'étaient que des niches à un niveau d'environ un mètre au-dessus de la chaussée, où le marchand était assis les jambes croisées entouré de ses pièces d'étoffe de toutes espèces et de toutes couleurs alors qu'au-dessus de lui pendaient des rangées d'articles d'habillement destinés à toutes les nations du monde musulman.

Et toujours encore passaient des gens de toutes races, de toutes tenues et de toutes physionomies, avec turban ou nu-tête, certains marchant en silence, avec parfois un rosaire à la main, d'autres courant d'un pied léger à travers les foules; les corps souples et bruns de Somalis luisaient comme du cuivre entre les plis de leurs robes pareilles à des toges; il y avait des Arabes des hautes terres de l'intérieur à la stature svelte, au visage étroit et à l'allure fière, des Uzbeks de Bokhara à la forte ossature qui, même dans la chaleur de la Mecque, gardaient leurs cafetans ouatés et leurs bottes leur montant au genou, des Javanaises en sarong au visage ouvert et aux yeux en amande, des Marocains à la démarche lente et pleins de dignité dans leurs burnous blancs, des Mecquois en tunique blanche ayant sur la tête une calotte ridiculement petite, des Indiennes enveloppées de façon si impénétrables dans leurs *burgas* blanches qu'elles semblaient être des tentes ambulantes, de grands Noirs Fullata de Tombouctou ou du Dahomey en robe indigo et au calot rouge, de petites dames chinoises pareilles à des papillons brodés trottinant sur des pieds menus ressemblant à des

www.islamicbulletin.com

sabots de gazelle. Dans ce tohu-bohu, on criait et l'on se poussait dans tous les sens, et cela donnait l'impression d'être plongé dans des vagues en train de se briser dont on apercevait quelques détails sans jamais pouvoir en distinguer l'ensemble. Tout flottait dans un brouhaha de langues diverses accompagné de gesticulations excitées lorsque, soudain, nous nous sommes trouvés devant l'une des portes du *Haram,* la Mosquée sainte.

C'était un portail à trois arches avec quelques marches de pierre pour y accéder. Sur le seuil était assis un mendiant indien à moitié nu qui tendait vers nous une main émaciée. Et je vis pour la première fois l'esplanade intérieure du sanctuaire qui était à un niveau inférieur à celui de la rue et donc plus bas encore que celui du seuil, de sorte qu'elle s'offrait entièrement au regard : c'était un vaste quadrilatère entouré de toutes parts par une colonnade à arches semi-circulaires, avec, au centre, un cube de près de douze mètres de haut drapé d'une étoffe noire sur la partie supérieure de laquelle étaient brodés en lettres d'or des versets du Coran : la Kaaba...

Telle était donc la Kaaba, point central vers lequel avaient convergé les aspirations de tant de millions d'êtres humains depuis tant de siècles. Pour atteindre ce but, d'innombrables pèlerins avaient, au cours des âges, consenti de lourds sacrifices. Beaucoup étaient morts en cours de route. Beaucoup d'autres n'y étaient parvenus qu'après de grandes privations. Et pour tous, ce petit édifice cubique était l'aboutissement de leurs désirs et, en y parvenant, ils donnaient à leur vie son couronnement.

Là elle se dressait, cube (signification de son nom arabe) presque parfait, entièrement recouvert de brocart noir, île de paix au centre du vaste quadrilatère formé par la mosquée, plus paisible que tout autre édifice architectural au monde. Il semblerait presque que celui qui pour la première fois construisit la Kaaba — car, depuis le temps d'Abraham, la structure originale a été reconstruite plusieurs fois dans la même forme — avait voulu créer un symbole de l'humilité de l'homme devant Dieu. Le constructeur savait qu'aucune beauté architecturale ni aucune harmonie linéaire, si parfaites soient-elles, ne sauraient jamais rendre justice à l'idée de Dieu; alors il se limita à la plus simple des formes à trois dimensions, un cube de pierre.

J'avais vu dans bien des pays musulmans des mosquées dans lesquelles les mains de grands artistes avaient créé des œuvres d'art inspirées. J'avais vu les mosquées d'Afrique du Nord, brillants palais de prière faits de marbre et d'albâtre blanc, le Dôme du Rocher à Jérusalem, coupole d'une puissante perfection sur une infrastructure délicate, rêve de légèreté et de pesanteur unies sans se contredire, et les monuments majestueux d'Istanbul, la Sulaymaniyyé, la Yeni-Validé, la mosquée de Bayazid, et celles de Brousse, en Asie Mineure, et les mosquées safavides d'Iran, royales harmonies de pierre, de tuiles de

www.islamicbulletin.com

faïence multicolores, de mosaïques, de grandes arcades à stalactites surmontant des portes incrustées d'argent, de minces minarets à galeries d'albâtre ornées de bleu turquoise, et les impressionnantes ruines des mosquées de Tamerlan à Samarcande, splendides jusque dans leur délabrement.

Tout cela, je l'avais vu, mais jamais je n'avais senti aussi fortement que maintenant, devant la Kaaba, que la main du constructeur était parvenue si près de son idéal religieux. Dans la simplicité extrême d'un cube, dans la renonciation complète à toute beauté de ligne et de forme, s'exprimait cette idée : « Quelle que soit la beauté que l'homme puisse produire de ses mains, ce ne sera que présomption que de la croire digne de Dieu; c'est pourquoi la chose la plus simple qu'il puisse façonner est aussi la plus grande dont il soit capable pour exprimer la gloire de Dieu. » Un sentiment identique peut avoir inspiré la simplicité mathématique des pyramides d'Égypte, bien que, dans ce cas, la présomption de l'homme ait trouvé une expression dans les dimensions énormes de ces monuments. Mais ici, avec la Kaaba, sa dimension elle-même parle de renonciation humaine et d'abandon de soi-même. Et la fière modestie de ce petit édifice n'a pas d'équivalent sur terre.

La Kaaba n'a qu'une entrée, porte recouverte d'argent du côté du nord-est, à un peu plus de deux mètres au-dessus du niveau du sol, de sorte que l'on ne peut y accéder qu'au moyen d'un escalier mobile de bois que l'on place devant la porte certains jours de l'année. L'intérieur, généralement fermé (je ne devais avoir que plus tard des occasions de le voir), est très simple : un sol de marbre avec quelques tapis et des lampes de bronze et d'argent pendant d'un plafond étayé par de lourdes poutres de bois. En fait cet intérieur n'a pas de signification particulière, car la sainteté de la Kaaba comprend l'édifice entier qui constitue la *qibla* — la direction de la prière — de tout le monde de l'Islam. C'est vers ce symbole de l'Unicité divine que des centaines de millions de musulmans de la terre entière tournent leur visage pour prier cinq fois par jour.

Enchâssée dans l'angle oriental de l'édifice et maintenue découverte se trouve une pierre de couleur sombre entourée d'un large cadre d'argent. Cette Pierre noire, rendue concave par les baisers de nombreuses générations de pèlerins, a été la cause de bien des malentendus de la part des non-musulmans qui croient qu'il s'agit d'un fétiche repris par Muhammad comme concession aux Mecquois païens. Rien ne saurait être plus loin de la vérité. Exactement comme la Kaaba, la Pierre noire est un objet de vénération, mais non d'adoration. On la révère en tant que dernier reste de l'édifice original d'Abraham. Et comme les lèvres de Muhammad l'ont touchée lors de son Pèlerinage

www.islamicbulletin.com

d'adieu, tous les pèlerins ont fait de même depuis lors. Le Prophète se rendait bien compte que toutes les générations ultérieures de croyants suivraient son exemple. Et lorsqu'il baisa la pierre, il savait que les lèvres des pèlerins futurs rencontreraient toujours le souvenir des siennes dans le baiser symbolique qu'il avait ainsi offert, au-delà du temps et de la mort, à sa communauté entière. Et les pèlerins, lorsqu'ils baisent la Pierre noire, sentent qu'ils embrassent le Prophète et tous les musulmans venus ici avant eux, ainsi que ceux qui doivent venir après.

Aucun musulman ne saurait nier que la Kaaba avait existé longtemps avant le Prophète Muhammad; or sa signification réside précisément dans ce fait. Le Prophète ne prétendait pas être le fondateur d'une religion nouvelle. Au contraire : l'abandon de soi-même à Dieu — *Islam* — a été, selon le Coran, « l'inclination naturelle de l'homme » depuis l'aurore de la conscience humaine. C'était cela qu'Abraham, Moïse, Jésus et tous les autres prophètes de Dieu avaient enseigné, le message du Coran n'étant que la dernière des Révélations divines. Un musulman ne saurait pas non plus nier que le sanctuaire avait été rempli d'idoles et de fétiches avant que Muhammad les brisât, juste comme Moïse avait brisé le veau d'or au Sinaï. Car, longtemps avant que les idoles fussent introduites dans la Kaaba, le vrai Dieu y avait été adoré et Muhammad ne fit que de rendre le temple à sa destination première.

Et j'étais là, debout devant le temple d'Abraham que je contemplais sans penser (les pensées et réflexions ne me vinrent que plus tard) et, de l'intérieur de moi-même, s'éleva et grandit lentement un sentiment d'exaltation pareil à un chant.

Des dalles de marbre poli, sur lesquelles dansaient les reflets du soleil, recouvraient le sol autour de la Kaaba, formant un vaste cercle, et sur ces dalles déambulaient en grand nombre des hommes et des femmes qui faisaient le tour de la Maison de Dieu drapée de noir. Il en était qui pleuraient, d'autres qui priaient Dieu à haute voix et beaucoup qui ne disaient mot ni ne versaient de larmes, mais marchaient seulement, la tête baissée...

C'est une partie du *hajj* que de faire sept fois le tour de la Kaaba. Il ne s'agit là pas seulement de témoigner son respect au sanctuaire central de l'Islam, mais de se rappeler à soi-même les exigences fondamentales de la vie islamique. La Kaaba est le symbole de l'Unicité divine et les mouvements corporels du pèlerin autour d'elle symbolisent l'activité humaine, signifiant que, non seulement nos pensées et sentiments — tout ce que comprend l'expression « vie intérieure » —, mais aussi notre vie extérieure et active, nos actions et efforts pratiques doivent avoir Dieu pour centre.

Moi aussi, je m'avançai lentement et devint partie du flot humain

www.islamicbulletin.com

tournant en rond autour de la Kaaba. Je prenais conscience par intervalles de la présence d'un homme ou d'une femme près de moi; des images isolées paraissaient à mes yeux et disparaissaient. Un Noir de haute taille en *ihram* blanc avait un rosaire de bois enroulé comme une chaîne autour de son puissant poing à la peau foncée. Un vieux Malais trotta un instant à côté de moi, ses bras ballants, comme s'il ne savait qu'en faire, sur son sarong de batik. Je vis un œil gris sous un sourcil touffu — à qui appartenait-il? — qui se perdit aussitôt dans la foule. Devant tous ceux qui se tenaient devant la Pierre noire, je remarquai une jeune Indienne qui était manifestement malade; une ardeur étrange émanait de son visage mince et délicat; ses mains pâles, les paumes tournées vers le haut, étaient étendues vers la Kaaba et ses doigts tremblaient comme pour accompagner une prière silencieuse...

Je marchais et, à mesure que les minutes passaient, tout ce qui avait été petit et amer dans mon cœur me quittait et je devins partie d'un courant circulaire. Était-ce donc la signification de ce que nous faisions : devenir conscient que l'on est partie d'un mouvement sur une orbite? Était-ce, peut-être, la fin de toutes les confusions? Et les minutes se dissolvaient, le temps s'arrêtait et c'était le centre de l'univers...

Neuf jours plus tard, Elsa mourut.

Elle mourut subitement après moins d'une semaine d'une maladie qui d'abord avait paru n'être rien de plus qu'une indisposition due à la chaleur et à une nourriture inhabituelle, mais qui tourna en une obscure maladie tropicale devant laquelle les médecins syriens de l'hôpital de la Mecque étaient impuissants. Je fus plongé dans l'obscurité et dans un désespoir extrême.

Elle fut enterrée dans le cimetière sablonneux de la Mecque. Une pierre fut placée sur sa tombe. Je voulus que rien n'y fût gravé, car j'avais le sentiment qu'une inscription aurait été comme de penser à l'avenir. Or, à ce moment-là, j'étais incapable de concevoir aucun avenir.

Ahmad, le jeune fils d'Elsa, resta auprès de moi pendant plus d'une année et m'accompagna lors de mon premier voyage à l'intérieur de l'Arabie, vaillant compagnon de dix ans. Mais bientôt je dus m'en séparer également, car la famille de sa mère me persuada qu'il fallait lui faire suivre une école en Europe. Alors plus rien ne resta d'Elsa que son souvenir, une pierre dans un cimetière de la Mecque et une obscurité qui ne se dissipa que longtemps plus tard, après que je me fus abandonné à l'étreinte intemporelle de l'Arabie.

www.islamicbulletin.com

6.

La nuit est déjà fort avancée, mais nous sommes toujours assis autour du feu vacillant. Abou Saïd est maintenant sorti de la fureur tempétueuse de sa passion. Ses yeux sont tristes et fatigués. Il nous parle de Noura comme d'une personne morte depuis longtemps.

« Elle n'était pas belle, vous savez, mais je l'aimais... »

La lune a la plénitude d'un être vivant. Il n'est pas étonnant que les Arabes d'avant l'Islam aient pensé qu'elle était l'une des « filles de Dieu », Al-Lat aux longs cheveux, déesse de la fertilité, qui était censée transmettre à la terre les mystérieux pouvoirs de la procréation et ainsi faire naître la vie nouvelle chez les humains et les animaux. En son honneur, les jeunes hommes et jeunes femmes de la Mecque et de Taïf avaient coutume de célébrer les nuits de pleine lune par des divertissements et ébats amoureux sans frein, de même que par des concours de poésie. Le vin rouge coulait de cruches de terre et de bouteilles de cuir, et, comme il était si rouge et si excitant, les poètes le comparaient, dans leurs dithyrambes sauvages, au sang des femmes. Cette jeunesse fière et passionnée déversait son exubérance dans le giron d'Al-Lat « dont la beauté est pareille à l'éclat de la lune quand elle est pleine et dont la sublimité est pareille à un vol de hérons noirs ». Cette ancienne déesse pleine de fougue juvénile avait étendu ses ailes de l'Arabie méridionale vers le nord et atteignit même la lointaine Hellade sous la forme de Léto, mère d'Apollon.

Du culte vague et diffus d'Al-Lat et d'autres déités naturelles jusqu'au concept sublime du Dieu unique du Coran, il y avait pour les Arabes un long chemin à parcourir. Mais, après tout, l'homme a toujours aimé voyager au loin sur les routes de son esprit, ici en Arabie non moins que dans le reste du monde; il l'a tant aimé que toute son histoire pourrait être définie comme l'histoire d'une quête de la foi.

Chez les Arabes, cette quête a toujours visé l'Absolu. Même aux époques les plus anciennes, lorsque leur imagination remplissait le monde les entourant de dieux et de démons, ils furent toujours conscients de l'Unique qui trône en majesté au-dessus de toutes les déités, Toute-Puissance invisible et insaisissable très supérieure à tout ce que l'homme peut concevoir, Cause éternelle dépassant tous les effets. La déesse Al-Lat et ses sœurs divines Manat et Uzza n'étaient rien d'autre que les « filles de Dieu », intermédiaires entre l'Un inconnaissable et le monde visible, symboles des forces incompréhensibles qui entouraient l'enfance de l'homme. Mais, profondément enracinée à l'arrière-plan de la pensée des Arabes, une connaissance de l'Un fut toujours présente, toujours prête à s'enflammer pour devenir foi consciente. Comment aurait-il pu en être autrement? Ils étaient un peuple qui avait grandi dans le silence et la solitude, entre un ciel dur et

www.islamicbulletin.com

une terre qui ne l'était pas moins. Difficile était leur vie dans ces espaces austères et sans fin. Ainsi ils ne pouvaient manquer d'aspirer à une Puissance comprenant toute existence et douée d'une justice, d'une bonté, d'une sévérité et d'une sagesse infaillibles : Dieu, l'Absolu. Il demeure dans l'infini et rayonne jusque dans l'infini, mais, comme chacun de nous est sous sa dépendance, *Il est plus proche de vous que votre veine jugulaire...*

Le feu s'est éteint. Zayd et Abou Saïd dorment et, tout près, nos trois chameaux sont couchés sur le sable blanchi par la lune et ruminent en faisant entendre par intervalles le bruit léger de leur mastication. Braves animaux... Parfois l'un d'eux change de position et frotte la partie calleuse de sa poitrine contre le sol; il leur arrive aussi de souffler en ronflant, comme s'ils soupiraient. Braves animaux. Ils n'ont pas d'expression définie, étant à cet égard bien différents des chevaux dont les caractères sont toujours clairement profilés. Du reste ils sont différents de tous les autres animaux utilisés par l'homme — comme la steppe déserte à laquelle ils appartiennent est différente de tous les autres paysages. Dénués d'expression définie, oscillant entre les contradictions, ils ont le caractère chagrin mais n'en sont pas moins d'une incomparable modestie.

Je ne puis pas dormir et vais, en me promenant, gravir une colline non loin du camp. La lune est bas au-dessus de l'horizon occidental et éclaire les petites collines rocheuses qui se dressent comme des fantômes dans la plaine sans vie. D'ici, les basses terres du Hedjaz s'étendent vers l'ouest dans une légère déclivité. C'est une série de vallées coupées de nombreuses sinuosités et de lits de cours d'eau à sec, dénuées de toute vie, sans villages, sans maisons, sans arbres, sévères dans leur nudité sous la lune. Et pourtant ce fut de cette terre désolée et sans vie, du milieu de ces vallées sablonneuses et de ces collines dénudées, que jaillit la foi la plus vivifiante de l'histoire humaine...

La nuit est encore chaude. La pénombre et la distance font que les collines semblent vaciller et se balancer. Sous la clarté de la lune vibre une lueur bleu pâle et à travers ce bleu s'insinue une nuance opaline, rappel spectral de toutes les couleurs de la terre, mais ce bleu les domine toutes et, se fondant sans transition dans ce qui paraît être l'horizon, est comme un appel à des réalités insondables et inconnaissables.

Non loin de là, cachés à mes yeux par l'enchevêtrement sans vie des vallées et des collines, s'étend la plaine d'Arafat dans laquelle les pèlerins venus à la Mecque se réunissent un jour chaque année pour que ce soit un rappel de la Dernière assemblée, lorsque l'homme devra répondre à son Créateur de tout ce qu'il a fait dans sa vie. Combien de fois me suis-je trouvé là moi-même, nu-tête dans la tenue blanche des

www.islamicbulletin.com

pèlerins, dans une multitude pareillement blanche et nu-tête comprenant des hommes venus de trois continents. Nous avions le visage tourné vers le Djebel ar-Rahma — le « Mont de la Miséricorde » — qui se dresse dans la vaste plaine; nous nous tenions là et, laissant passer midi et l'après-midi, nous méditions sur ce Jour inéluctable, « lorsque vous serez exposés à la vue et qu'aucun de vos secrets ne demeurera caché »...

Alors que je suis debout sur la crête de la colline, le regard tourné vers l'invisible plaine d'Arafat, le bleu pâle du paysage devant moi, si mort il y a un instant, soudainement s'anime du courant de toutes les vies humaines qui ont passé là et se remplit des voix effrayantes des millions d'hommes et de femmes qui ont fait le chemin entre la Mecque et Arafat lors de plus de treize cent pèlerinages depuis plus de mille trois cents années. Leurs voix et leurs pas, de même que les voix et les pas de leurs montures, se réveillent et résonnent à nouveau. Je les vois venir et s'assembler, ces myriades de pèlerins vêtus de blanc; j'entends les rumeurs de leurs jours révolus. Les ailes de la foi qui les avait réunis dans ce pays de rochers et de sable d'apparence morte battent à nouveau avec la chaleur de la vie au-delà des siècles et ce puissant battement d'ailes me saisit dans son orbite et ranime aussi mes jours révolus; de nouveau, je suis à dos de chameau dans la plaine...

... galopant fougueusement à travers la plaine, parmi des milliers et des milliers de bédouins vêtus de l'*ihram* qui retournent à la Mecque venant d'Arafat. Je ne suis qu'une très petite particule de cette vague irrésistible, mugissante et secouant la terre, d'innombrables chameaux et d'hommes avec les bannières de leurs tribus flottant à de longues hampes et battant au vent. Les cris de guerre tribaux déchirent l'air : « *Ya Rawga, ya Rawga!* » crient les hommes de la tribu Atayba, évoquant ainsi le nom de leur ancêtre, à quoi répondent les Harb : « *Ya Awf, ya Awf!* », alors que, de l'extrême droite de la colonne, retentit un écho presque comme un défi : « *Chammar, ya Chammar!* »

Nous filons, nous volons sur la plaine et cela me donne le sentiment d'être emporté par le vent, livré à un bonheur ne connaissant ni fin, ni limite... et le vent fait résonner à mes oreilles un chant sauvage de triomphe et de joie :

« Plus jamais, non, plus jamais tu ne seras un étranger! »

Mes frères de la droite et mes frères de la gauche, tous me sont inconnus et pourtant aucun n'est un étranger pour moi. Dans la joie tumultueuse de notre charge, nous sommes un seul corps fonçant vers le même but. Grand est le monde devant nous et dans nos cœurs brille une étincelle de la flamme qui brûlait dans le cœur des compagnons du Prophète. Ils savent, mes frères de la droite et mes frères de la gauche, qu'ils n'ont pas donné tout ce qui était attendu d'eux et que leur cœur s'est rapetissé au cours des siècles. Et pourtant la promesse de l'accomplissement ne leur a pas été enlevée... ne nous l'a pas été...

www.islamicbulletin.com

Un homme, dans la multitude qui déferle, abandonne le cri de sa tribu pour un appel à la foi :

« Nous sommes les frères de celui qui se donne lui-même à Dieu ! »

Un autre lui répond :

« *Allahu akbar !* Dieu est le plus grand ! Dieu seul est grand ! »

Et les détachements de toutes les tribus reprennent ensemble ces seuls mots. Ils ne sont plus des bédouins du Nejd se grisant de leur orgueil tribal. Ils sont des hommes ayant conscience que les secrets de Dieu les attendent... nous attendent... Dans le vacarme soulevé par le galop de milliers de chameaux et le battement de cent bannières, leur cri devient une clameur de triomphe :

« *Allahu akbar !* »

En vagues puissantes, l'appel submerge la tête des milliers d'hommes au galop et résonne à travers la vaste plaine jusqu'aux extrémités de la terre ·

« *Allahu akbar.*

Ces hommes se sont élevés au-dessus de leurs petites vies et maintenant leur foi les emporte en avant, dans l'unité, vers des horizons nouveaux... Les aspirations ne doivent plus demeurer petites et cachées ; elles ont trouvé leur éveil dans l'accomplissement d'un matin éclatant. Dans cet accomplissement, l'homme marche dans toute la splendeur qui lui vient de Dieu. Sa marche est joie, sa connaissance est liberté et son monde est une sphère sans limites...

L'odeur des chameaux, leur halètement et leur ronflement, le grondement tonnant de leurs pieds innombrables, le cri des hommes, le cliquetis des fusils sur les pommeaux de selle, la poussière, la transpiration, les visages sauvagement excités autour de moi, tout cela, je le perçois. Et tout à coup me gagne un apaisement heureux.

Je me retourne dans ma selle et vois derrière moi la masse mouvante et entremêlée de milliers d'hommes en blanc sur des chameaux et, derrière eux, le pont par lequel j'étais venu. Je viens d'en passer le bout alors que l'autre extrémité est déjà perdue dans la brume de la distance

www.islamicbulletin.com

Post-scriptum

Telle a été l'histoire de mon chemin de la Mecque : histoire du retour d'un cœur dans sa patrie, ainsi que j'avais commencé à le comprendre en ces jours déjà lointains de la fin de l'été 1932, lorsque nous cheminions et cheminions, nous, deux hommes sur deux dromadaires, venant du nord de l'Arabie et nous dirigeant vers le sud.

....

« Retour d'un cœur dans sa patrie » : ces mots me reviennent toujours à l'esprit quand je songe à ces années d'Arabie et à la salutation *ahlan wa sahlan* — « bienvenue à la maison » — que j'ai entendue si souvent de lèvres arabes. Je l'avais entendue dans la bibliothèque de la Grande Mosquée de la Mecque, au printemps de 1927, lorsque je fus présenté à l'émir Faysâl, ce fils princier d'une famille qui, au cours des années, allait devenir presque la mienne. Et ce fut avec la même salutation que, le lendemain, je fus accueilli par son père, Ibn Saoud, le roi légendaire, qui, par la suite, devait m'appeler « mon fils »...

Les paroles *ahlan wa sahlan* ont résonné en moi comme un écho à mesure que le temps passait et longtemps encore après que mes années arabes eurent disparu derrière l'horizon occidental de la mer d'Arabie. Je foulais alors le sol de l'Inde, et la poussière de l'Inde avait remplacé pour moi l'air si clair des déserts arabes. Car alors un rêve m'appelait, rêve qui exigeait d'être réalisé et qui, finalement et en dépit de toutes ses imperfections, fut effectivement réalisé par la création d'un État islamique appelé le Pakistan.

Les années que j'ai passées à travailler pour le Pakistan appartiennent à une autre histoire que, peut-être, je pourrais conter en une autre occasion. Mais ces deux épisodes principaux de ma vie se sont rencontrés lorsque je retournai en Arabie en 1951 après une absence de plus de dix-huit ans et que, faisant route une fois encore de Djeddah à la Mecque, je regardais de nouveau le ciel étoilé de l'Arabie. Mais cette

www.islamicbulletin.com

fois-ci je roulais dans une voiture rapide arborant le drapeau pakistanais et sur une grande route asphaltée qui avait recouvert les traces innombrables laissées depuis plus d'un millénaire par les chameaux, les ânes et les sandales des pèlerins. Je venais en Arabie Saoudite en tant qu'émissaire du gouvernement du Pakistan et, même ainsi, c'était de nouveau pour mon cœur un retour dans sa patrie.

Le lendemain matin, je fis ma visite « officielle » au roi Ibn Saoud et, avec mon *achkan* pakistanais et mon bonnet de fourrure noire, j'avais un sentiment étrange, presque comme si j'étais vêtu de manière déplacée. En effet, bien qu'une telle tenue ait toujours été courante dans le cosmopolitisme de la Mecque, c'était la première fois que je portais en Arabie autre chose que des vêtements arabes. La première personne que le destin me fit rencontrer dans le palais royal fut le prince Faysâl qui avait dix-huit ans de plus que lors de notre dernière rencontre. Il portait maintenant la barbe, mais était toujours aussi svelte et d'apparence aussi réservée qu'autrefois. Il se tenait seul dans l'embrasure de la porte menant à la vaste salle de réception du roi, prêt à souhaiter la bienvenue aux visiteurs de son père.

Je m'arrêtai devant lui et dis :

« La paix soit sur toi, ô homme doué de longévité! Tu dois m'avoir oublié... »

Il me fixa en hésitant pendant une fraction de seconde, puis ses yeux s'éclairèrent et il tendit ses deux mains en s'exclamant :

« *Ahlan wa sahlan :* tu es de retour à la maison dans ta famille, et que tes pas soient aisés! Comment aurais-je pu t'oublier! »

Il me prit par la main et, comme son père l'avait si souvent fait dans les années d'autrefois, se mit à marcher lentement de long en large dans le grand corridor, ne lâchant pas ma main et s'enquérant de ce qui m'était advenu depuis que j'avais quitté l'Arabie. Et notre conversation fut aussi aisée et simple que si nous nous étions séparés seulement la veille, car la simplicité et la modestie ont toujours été parmi les traits les plus remarquables de la personnalité de Faysâl, à tous les moments de sa vie et en toutes circonstances. Tel avait été Faysâl, le prince imberbe de mes premières années à la Mecque et à Taïf, qui présidait avec une dignité tranquille une réunion de grands chefs bédouins, puis sautait à cheval et provoquait ses hôtes et leurs gardes du corps à une course à se rompre le cou. Tel avait aussi été Faysâl, le chef des armées en guerre contre le Yémen en 1934, qui, le soir, après une marche pénible, s'asseyait sur le sable près d'un feu de camp, s'appuyait sur sa selle de chameau et écoutait les chants de ses guerriers bédouins et leurs récits parlant d'espérances ou de rancœurs. Tel était encore, après la mort du vieux roi, Faysâl dans la force de l'âge, puissant Premier ministre qui, en voiture, prenait place à côté de son chauffeur, sans garde du corps ni cérémonie. Et tel fut jusqu'à sa mort Faysâl, roi d'Arabie, le plus sage, le plus clairvoyant et le plus respecté des

www.islamicbulletin.com

dirigeants du monde arabe. Tel était ce roi qui, à l'instar de son père, méprisait la flatterie et dédaignait le cérémonial de la cour, simplement parce qu'il n'avait pas besoin de rappeler au monde ou à lui-même qu'il était roi...

Faysâl, dans les traces duquel l'Arabie a continué son chemin même depuis sa disparition, m'est apparu comme l'accomplissement de toutes les promesses que la vie de son père n'avait pu tenir.

Ibn Saoud était effervescent et coloré ; il avait le geste large, de grands appétits, un courage allant jusqu'à la témérité, la faculté de sauter dans l'inconnu, mais non la patience de bâtir lentement, comme elle devrait l'être, la structure d'un État moderne fait pour durer grâce à sa cohésion interne. Faysâl, lui, a toujours agi à partir d'une réflexion de sang-froid. Bien qu'il ne fût pas moins courageux que son père, il savait que le courage est le début, et non la fin, de l'art de gouverner. La patience a toujours été l'une de ses plus grandes vertus et c'est pourquoi il a réussi là où le vieux roi, lié comme il l'était par les anciennes traditions arabes, se trouvait arrêté peu avant l'aboutissement final d'une affaire. « Marchant avec son temps », Faysâl a lié ensemble le loyalisme féodal des tribus bédouines, les intérêts commerciaux des marchands des villes et les aspirations bourgeonnantes, bien qu'encore chaotiques, de la jeune génération dotée d'une éducation moderne, les unissant tous dans un effort commun de développement, mais dans un cadre correspondant à leur propre style de vie, donc avec une cohésion interne.

Ibn Saoud, le vieux roi, était un poète dans le sens profond du terme : plus que sur tout autre mobile d'action, il comptait sur son intuition et, certaines fois à juste titre et d'autres en se trompant, sur la sagesse de son propre cœur. Bien qu'il eût fait d'abondantes lectures — il continua de lire presque jusqu'à la fin de sa vie — des anciens historiens arabes, des exégètes du Coran et des ouvrages de théologie islamique et de droit canon, et bien qu'il eût ouvert des écoles et envoyé par dizaines des jeunes gens à l'étranger pour leur faire apprendre des professions pratiques comme la médecine, la technique électrique et même l'électronique, il ne pouvait pas, avec sa propre éducation de bédouin médiéval, concevoir l'instruction comme autre chose qu'une formation pratique pour des buts pratiques. Faysâl, pour sa part, avait compris que l'éducation était, ou aurait dû être, un processus vivant et continu destiné à développer l'intellect, à élargir ses observations et à donner constamment de nouveaux objectifs aux efforts de l'homme Ainsi, depuis son accession au pouvoir, d'abord comme Premier ministre de son frère aîné puis après être lui-même monté sur le trône, de nouvelles écoles n'ont cessé de s'ouvrir : innombrables écoles primaires dans tous les villages, bourgades ou oasis du désert, écoles

www.islamicbulletin.com

secondaires pour garçons et filles dans toute localité plus peuplée, écoles de commerce, collèges et instituts d'études supérieures pour hommes et femmes dans chaque ville importante du royaume, et tout cela en si grand nombre qu'un visiteur occasionnel en Arabie Saoudite, comme je le fus moi-même, n'arrive plus à en mesurer l'ampleur. Et, pour couronner le tout, des centaines, et non plus seulement des dizaines, de jeunes gens sont envoyés chaque année dans des universités d'Europe et d'Amérique d'où ils reviennent porteurs de diplômes dans les disciplines les plus variées.

Mais Faysâl ne pensait pas que l'éducation moderne — acquise aux sources occidentales et inspirée par les concepts occidentaux en matièr de science et de technologie — pût offrir à elle seule les moyens d'édifier la nation arabe. Ayant toujours souligné qu'une telle éducation était, à l'époque où nous vivons, un *outil* indispensable à l'édification de la nation, il ne lui serait jamais venu à l'idée de la considérer comme la *base* du développement culturel et social de son peuple. Il savait que les Arabes, qui n'avaient été jusque-là qu'un conglomérat de tribus et de clans rivaux, devinrent, il y a quatorze siècles, une nation dans le vrai sens du terme uniquement grâce à ce fait fondamental de leur histoire : l'acceptation de Muhammad, le Prophète arabe, et du message de l'Islam inspiré de Dieu. Cette certitude donnait à Faysâl la conviction que, sans ce message — ou plutôt sans son acceptation consciente et créatrice —, les Arabes perdraient la base même de leur nationalité, n'auraient plus de véritable identité et donc plus d'avenir. C'est pourquoi, dans toute son œuvre éducative, dans tous ses efforts pour ameliorer le niveau matériel de la vie de son peuple, en construisant des écoles, des hôpitaux, des routes et des industries, Faysâl ne perdait jamais de vue les fondements spirituels de l'existence des Arabes ni les traditions culturelles procédant de leur foi. Ainsi, comme son père, il a délibérément refusé la notion de « nationalisme » dans le sens étroit du terme et il ne manquait jamais une occasion de souligner l'importance des liens unissant les Arabes au reste du monde musulman. Pour la même raison, il refusait consciemment de céder aux exigences de ce « progressisme » fallacieux qui veut identifier le modernisme avec la répudiation de toutes les règles morales émanant de la foi et de la tradition. Par cette attitude s'opposant si vigoureusement à ce qu'on nomme l' « esprit du temps », certains Occidentaux — et même quelques Arabes occidentalisés — inclinaient à le regarder comme un « fanatique » et un « réactionnaire ». Il ne fut, bien sûr, ni l'un, ni l'autre. Il ne voulut rien de plus que d'aider son peuple à sauvegarder son patrimoine spirituel et culturel, à vivre sa vie conformément aux objectifs de sa foi, donc en accord avec ses conceptions du juste et de l'injuste.

En cela il est apparu comme le vrai fils de son père, le vieux roi Ibn Saoud. Car l'un et l'autre ont toujours visé le même but.

www.islamicbulletin.com

Au moment de poser la plume, je considère les deux photographies sur la paroi devant moi : Le roi Abd al-Aziz ibn Saoud et le roi Faysâl, son fils ; deux rois, deux hommes, deux époques : l'Arabie disparue, celle de la solitude millénaire, forte dans sa foi et simple dans ses mœurs, et l'Arabie des puits de pétrole qui projette son existence et ses incertitudes dans un avenir incalculable.

Deux rois, deux époques... et, avant tout, cette question qui n'a pas encore trouvé de réponse : Comment la vie arabe — la vie musulmane — pourra-t-elle se poursuivre et se développer dans ce siècle dominé par la technologie, une technologie inventée par d'autres peuples... ?

La mort brutale de Faysâl a encore augmenté ces incertitudes. Même si ses successeurs — le roi Khaled et le prince héritier Fahd — poursuivent avec courage et talent la grande œuvre entreprise par leur père et leur frère, ils restent confrontés avec cette question qui n'a toujours pas trouvé de réponse : Comment la vie arabe — la vie musulmane — pourra-t-elle aller de l'avant et se développer dans ce siècle dominé par la technologie, produit des inventions d'autres peuples... ?

Tanger, 1975.

www.islamicbulletin.com

Glossaire
des termes arabes et persans

L'orthographe a été maintenue aussi proche que possible de la prononciation originale, tout en évitant les signes et symboles qui pourraient déconcerter inutilement le lecteur non spécialiste. Ne figurent pas ici les termes utilisés une fois seulement et dont l'explication est donnée dans le contexte.

abaya : Vaste manteau de laine que les Arabes portent par-dessus leurs autres vêtements.

agayl : Troupe d'irréguliers volontaires recrutés en Arabie centrale pour servir en Irak, en Syrie et en Jordanie.

al : Article défini « le » utilisé devant les substantifs ainsi que de nombreux noms propres. Si la première consonne du mot est *d, n, r, s, t* ou *z,* le *l* de *al* est assimilé dans la prononciation, comme par exemple : *Ad*-Dawish, *Az*-Zuwayy.

amir : « Celui qui détient l'autorité », c'est-à-dire le gouverneur, le souverain, le commandant, etc.

badawi (Pl. *badu*) : bédouin.

bismillah : « au nom de Dieu ».

burnous : Manteau à capuchon que portent les Arabes et Berbères d'Afrique du Nord.

dhow : Bateau à voile latine largement utilisé dans la mer d'Arabie, le golfe Persique et (surtout sous le nom de *sambûk*) en mer Rouge.

faranji (Forme persane : *farangi*) : Européen.

fellah (Pl. *fellahîn*) : Paysan, fermier.

gallabiyya : Sorte de tunique en forme de longue chemise en usage en Égypte et dans d'autres pays arabes.

hajj : Le pèlerinage à la Mecque, l'une des obligations fondamentales dont doit s'acquitter tout musulman, homme ou femme, s'il en est capable.

hajji : Celui qui a accompli le pèlerinage à la Mecque, ou est en train de l'accomplir ; souvent utilisé comme titre honorifique.

haram : « Sanctuaire », particulièrement les mosquées saintes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem. (A ne pas confondre avec *harâm* « interdit par la religion »).

www.islamicbulletin.com

hazrat : Lit. « présence »; équivalent approximatif de « Votre Honneur ».

ibn : Fils; devant un nom propre : « fils de ». Fréquemment utilisé avec le nom d'un ancêtre, ce qui donne alors un nom de famille ou celui d'une dynastie, par exemple Ibn Saoud, Ibn Rashid.

igâl : Bandeau en forme de corde entourant la pièce d'étoffe portée sur la tête selon l'usage d'Arabie. Il est généralement fait de laine noire mais parfois est entouré de fil d'argent doré.

ihrâm : Vêtement rituel blanc porté par les hommes lors du pèlerinage à la Mecque.

ikhwan : « Frères », ici appliqué aux bédouins sédentarisés et organisés par le roi Ibn Saoud.

imâm : « Guide »; principalement appliqué à celui qui dirige la prière commune. Se dit aussi de certains grands savants et maîtres des premiers siècles de l'Islam ainsi que des chefs de quelques communautés.

inshâ-Allah : « Si Dieu veut ».

janâb-i-âli : Expression honorifique en usage dans les pays de langue persane.

jard : Sorte de châle en forme de couverture porté en Égypte occidentale et en Libye.

jihâd : La Guerre sainte faite pour la défense de l'Islam ou de la liberté musulmane.

jubba : Large manteau descendant jusqu'aux pieds souvent porté par les citadins aisés et surtout par les oulémas d'Égypte, de Syrie, du Hedjaz, de l'Irak, de l'Iran, etc.

kaftân : Longue robe serrée portée sous la *jubba* ou l'*abâya* et en usage dans tout le Proche-Orient.

khalîfa : Lit. « successeur » ou « représentant »; désigne habituellement le chef de la communauté musulmane (« calife »).

khân : A l'origine titre porté par un prince ou un seigneur mongol; est de nos jours largement utilisé comme terme honorifique en Iran, Afghanistan, etc.

kufiyya : En Arabie, pièce d'étoffe que les hommes portent sur la tête.

maghrib : Coucher du soleil.

marhaba : Bienvenue.

muazzin : Le « muezzin », celui qui appelle à la prière lorsque l'heure en est venue.

mujâhid : Celui qui combat dans le cadre du *jihâd*.

nargîlé, narguilé : Pipe à tabac dans laquelle la fumée est filtrée par une poche d'eau. Aussi appelée « hookah » dans certains pays.

qâdi : Juge.

qahwa : Café; dans les pays arabes (comme en Europe) s'applique aussi au local ou le café est consommé ou à certaines pièces de réception.

rajajîl : Hommes d'armes, généralement les gardes du corps d'un roi ou d'un *amîr*.

www.islamicbulletin.com

riyal : Principale monnaie d'argent dans plusieurs pays du Proche-Orient.

sayyid : Lit. « seigneur ». Fréquemment utilisé pour désigner un descendant du Prophète.

shârif : Même sens que le mot précédent. S'applique particulièrement à certaines dynasties musulmanes régnantes; dans cet ouvrage il s'applique au roi Hussayn qui a régné sur le Hedjaz de 1916 à 1924, et à ses descendants, notamment la présente dynastie de Jordanie.

shaykh : Lit. « vieillard »; titre honorifique largement utilisé pour des chefs de tribus, des notables et, dans les pays de langue arabe, des savants.

shuyûkh : « Pluriel majestueux » de *shaykh;* en Arabie centrale, cette désignation s'applique au roi et occasionnellement aux principaux *amîrs.*

sidi : Utilisé pour *sayyidi,* « mon seigneur », dans le langage courant, ce terme honorifique est spécialement populaire en Afrique du Nord.

sûra : Section, ou chapitre du Coran, lequel est divisé en 114 *sourates.*

tarbûsh : Couvre-chef rouge, sans rebord, porté par les hommes dans tout le Levant.

ulama : Savants, ou docteurs. S'applique surtout aux docteurs de la religion, mais s'utilise aussi pour d'autres savants.

wâdi : (Oued) Vallée ou lit d'une rivière à sec.

yâ : Interjection équivalent à « O » utilisée pour s'adresser à quelqu'un : *yâ sidi,* « Oh mon seigneur! »; *yâ Allah,* « O Dieu! ».

zawiya : Loge d'une confrérie ou d'un ordre religieux.

www.islamicbulletin.com

Notice biographique des principaux personnages cités

ABDALLAH, ou Abdullah, roi de Jordanie (La Mecque 1882-Jérusalem 1951). Fils de Hussayn ibn Ali, chérif de la Mecque puis roi du Hedjaz, de la dynastie hachémite, il avait d'abord été destiné au trône d'Irak, son frère Faysâl devant occuper celui de Syrie. Il dut finalement se contenter, en 1921, de l'émirat de Transjordanie. Soutenu par les Anglais, il fit diverses tentatives pour agrandir ses territoires, notamment en 1944, lorsqu'il voulut créer un État de Grande Syrie. En 1946, il fut proclamé roi de Transjordanie. Celle-ci, en 1949, à la suite de la création de l'État d'Israël et de l'annexion d'une partie de la Palestine (Cisjordanie), devint le Royaume hachémite de Jordanie. Il fut assassiné deux ans plus tard à l'entrée de la célèbre mosquée Al-Aqsa, à Jérusalem. Il eut pour successeur son fils aîné Talal, puis, dès 1952, son petit-fils Hussein.

ABD AL-AZIZ ibn Abd ar Rahman Ibn Saoud, roi d'Arabie (1880-1953). Dès 1902, partant de Koweit où son père Abd ar-Rahman vivait en réfugié, il entreprit la reconquête du Nadjd, fief traditionnel de sa famille, d'où les Ibn Rachid l'avaient chassée. Avec une poignée de guerriers, il prit Riyad par surprise, puis, méthodiquement, se reconstitua un royaume. Outre les Ibn Rachid de Hail, il dut affronter l'hostilité des autres princes arabes de la région et plus encore celle des Ottomans. Fermement soutenu par la secte puritaine des Wahhabites, il organisa la milice des Ikhwan (« Frères »), dont le premier grand succès fut de chasser les Turcs de la province d'Al Hasa (1913), sur le golfe arabo-persique, gagnant ainsi un accès à la mer. La Première Guerre mondiale ralentit son expansion, mais, peu après, il reprenait la lutte contre les Ibn Rachid qu'il écrasa définitivement en 1921. Il entra ensuite en conflit avec les Hachémites du Hedjaz, chassant le roi Hussayn de la Mecque (1924) et son fils Ali de Djeddah (1925). Il se proclama en 1926 roi du Hedjaz et du Nadjd et obtint la reconnaissance internationale. En 1932 il unifia les deux États qui devinrent le royaume d'Arabie Saoudite. En 1934, à la suite de provocations de l'imâm Yahya du Yemen, il dirigea une brève campagne militaire contre celui-ci et annexa la région de Najran. Son attitude envers le prince vaincu, qu'il aurait pu définitivement abattre, fut néanmoins jugée chevaleresque. Il fut dès lors un homme de paix, faisant regner l'ordre dans son royaume et garantissant la

www.islamicbulletin.com

sécurité des pèlerins. En 1933, il avait accordé une concession pétrolière à une société américaine, la future Aramco, ce qui fut à l'origine de la prodigieuse fortune du souverain saoudien et de ses successeurs, ainsi que des bouleversements intervenus dans la vie des habitants qui, d'une vie patriarcale traditionnelle, passèrent brusquement en pleine ère industrielle.

ABD AL-KADER, émir algérien (près de Mascara, 1808 — Damas 1883), organisateur et chef de la résistance à la pénétration française en Algérie. Proclamé en 1832 « sultan des Arabes », il est reconnu « émir » par les Français contre lesquels il lutte jusqu'en 1847. Finalement vaincu et fait prisonnier, il fut, au mépris des engagements pris, emmené en captivité en France. Libéré en 1852, il se retira à Damas où, en 1860, il sauva de nombreux chrétiens menacés de massacre. Il suivit la voie mystique des soufis et, à sa mort, fut considéré comme un saint. Sa tombe, à Damas, était à côté de celle de Muhyi ad-Dîn Ibn Arabî, connu comme « le plus grand cheikh » soufi de l'Islam. Après l'indépendance algérienne, le gouvernement syrien fit transférer ses restes à Alger.

ABD AL-KRIM, ou mieux Abd al-Karîm, chef rifain (Tafersit 1882-Le Caire 1963). Fils d'un caïd ayant déjà pris les armes contre les Espagnols dans le nord du Maroc, il groupa plusieurs tribus sous son autorité et prêcha la guerre sainte. Ayant soulevé tout le Rif, il infligea la sévère défaite d'Anoual (1921) aux Espagnols qu'il rejeta sur la côte. Il constitua un gouvernement à Ajdir, mais ne parvint pas à se faire reconnaître par les puissances. En 1925, il tourna ses forces contre le Maroc français, menaçant Fez et Taza. Une campagne de grande envergure fut déclenchée contre lui, sous la direction du maréchal Pétain. Ce fut la « guerre du Rif ». En mai 1926, Abd al-Krim fut fait prisonnier et déporté à la Réunion. Mais, lors de son transfert en France, il réussit à s'échapper à l'occasion d'une escale en Égypte (1947) et s'installa au Caire où il prit la présidence du « Comité pour la libération de l'Afrique du Nord ».

Muhammad Ibn ABD AL-WAHHAB (1703-1787), réformateur religieux, fondateur du mouvement puritain « wahhabite », auquel reste officiellement attaché le royaume saoudite. Les adhérents du mouvement se disent eux-mêmes « muwahhidûn », ou « unitaires ». La théologie wahhabite est fondée principalement sur l'enseignement d'Ibn Taimiyya (XIVe siècle), de l'école juridique hanbalite, la plus stricte des quatre admises par le sunnisme. Elle insiste sur l'unité absolue de Dieu et s'oppose aux pratiques, regardées comme entachées de polythéisme, telles que le culte des saints, la vénération des reliques et les visites de tombeaux; elle condamne de même toutes les « innovations » et s'attache à l'interprétation la plus littéraliste du Coran. Les Wahhabites rejettent également les opinions et pratiques mystiques, donc tout ce qui se rapporte au Soufisme. Le mouvement et la doctrine d'Abd al-Wahhab se sont imposés à l'Arabie en grande partie grâce à l'appui de Muhammad Ibn Saoud, chef héréditaire de l'une des plus importantes communautés du Nadjd et ancêtre de la dynastie qui règne toujours sur les plus vastes régions de la péninsule Arabique.

Sayyid AHMAD ash-Sharif as-Senoussi, neveu du « Grand Sénoussi » Muhammad al-Mahdi, auquel il succéda en 1902. Il dirigea la lutte contre les Français au Kanem et au Tibesti, et, dès 1912, contre les Italiens en Tripolitaine

www.islamicbulletin.com

et en Cyrénaïque, mais ne put empêcher le déclin de l'Ordre sénoussi. Pendant la guerre, il lutta contre les Français au Sahara et contre les Anglais dans le désert occidental d'Égypte. Après une série de revers, il dut quitter la Cyrénaïque en 1917, laissant la direction de l'Ordre à son cousin Sayyid Mudammad Idris. Il vécut en exil en Turquie, à Damas puis, dès 1924, à Médine, où il mourut en 1933.

AMANULLAH Khan (1892-1960), roi d'Afghanistan de 1919 à 1929. Troisième fils de l'émir Habibullah Khan, il se proclama régent, puis émir, à Caboul, après l'assassinat de son père en février 1919. Écartant les prétentions des autres membres de sa famille, il consolida son pouvoir et, répondant aux aspirations du peuple, déclara l'indépendance totale de l'Afghanistan, sollicitant la reconnaissance de l'Inde. Il en résulta une courte guerre avec les Britanniques, conclue par une paix signée à Rawalpindi en août 1919. La Grande-Bretagne ayant reconnu l'indépendance afghane, Amanullah prit le titre de roi. Il s'efforça dès lors d'introduire dans le pays des réformes souvent inspirées des idées occidentales, mais se heurta à l'opposition farouche des milieux conservateurs. En 1928, alors qu'il voyageait en Europe, des tribus se soulevèrent, conduisant à une situation chaotique. Amanullah dut abdiquer en janvier 1929 et, après une vaine tentative de remonter sur son trône, se retira en Europe et mourut à Zurich en 1960.

Émir Chekib ARSLAN, publiciste et homme politique, l'un des inspirateurs des mouvements d'indépendance dans les pays arabes au temps de l'entre-deux-guerres. Descendant d'une grande famille féodale druze de la montagne libanaise, son opposition au régime du mandat français sur la Syrie et le Liban le contraignit à s'exiler. Établi à Genève, il publia une revue, *La Nation arabe*, qui exerça une influence considérable sur nombre de nationalistes désireux de lutter contre les régimes coloniaux. Ses ouvrages historiques et ses études sur la décadence du monde musulman face à l'Occident lui valurent une vaste renommée dans les milieux cultivés arabes. Il mourut en 1946 au Liban au cours de la première visite qu'il faisait à son pays natal depuis l'indépendance.

Sultan Ibn BUJAD, chef de la puissante tribu d'Atayba, dans le Nadjd. L'un des généraux du roi Ibn Saoud, il se distingua particulièrement lors des campagnes contre le chérif Hussayn de la Mecque. Vainqueur de la bataille de Taraba en 1918, il conquit Taïf et la Mecque en 1924. En 1929, il se rallia à la rébellion de Faysâl ad-Dawish. Vaincu l'année suivante, il fut interné à Riyad où il mourut.

Faysâl ad-DAWISH, chef de la grande tribu bédouine de Mutayr. Au service d'Abd al-Aziz Ibn Saoud, il fit, en 1921, la conquête de Haïl, capitale des Ibn Rachid, puis, en 1925, celle de Médine. Vers la fin de 1928, il entra en rébellion contre le roi, mais fut battu en 1930 et mourut la même année.

Les CALIFES sont les successeurs du Prophète à la tête de l'État théocratique musulman. Les quatre premiers, Abou Bakr, Omar, Othman et Ali (632-661), sont considérés comme « orthodoxes » ou « bien guidés », par les musulmans sunnites, c'est-à-dire par la grande majorité de la communauté islamique, alors

www.islamicbulletin.com

que les chiites ne reconnaissent pas les trois premiers, estimant qu'ils avaient usurpé la fonction revenant de droit à Ali. A celui-ci, ainsi qu'à ses fils, Hassan et Hussay et à leurs descendants, le chiisme accorde un rôle et une prééminence dans la succession « apostolique » qui ont été à l'origine de nombreuses dissensions avec la communauté majoritaire et caractérisent aujourd'hui encore l'Islam iranien.

FAYSAL ibn Abd al-Aziz as-Saoud (1906-1975), roi d'Arabie dès 1964. Après la conquête du Hedjaz par son père, il devint ministre des Affaires étrangères et vice-roi du Hedjaz (1925). En 1934, il mena une campagne victorieuse contre le Yémen. Il représenta l'Arabie Saoudite à la Conférence des Nations Unies de 1945, puis à l'Assemblée générale. Après la mort de son père et l'accession au trône de son frère Saoud (1953), Faysâl fut prince héritier, ministre des Affaires étrangères et président du Conseil des ministres. En mars 1958, le roi lui confia tous les pouvoirs pour sauver le pays de la banqueroute. Il restaura les finances et remit de l'ordre dans les affaires du royaume, mais le souverain, regrettant de ne plus exercer effectivement les pouvoirs, les lui reprit (1960). En novembre 1962, Faysâl revint à la tête du gouvernement et inaugura un programme de développement économique et social comprenant notamment l'abolition de l'esclavage. En mars 1964, tous les pouvoirs lui furent transférés en sa qualité de vice-roi et, le 2 novembre, le roi Saoud ayant été déposé dans les formes légales, il monta sur le trône et régna avec fermeté, sagesse et modération jusqu'à son assassinat sous les balles d'un membre de sa famille, le 25 mars 1975.

HACHEMITES, dynastie arabe de la tribu des Koreïchites, la plus noble de la Mecque, remontant à Hachim ibn Abd Manaf, lui-même aïeul du Prophète. C'était dans cette famille que se recrutaient, depuis près de mille ans, les chérifs, ou émirs, de la Mecque qui occupaient la fonction de gardien des Lieux saints de l'Islam. Le dernier de la lignée fut le chérif Hussayn chassé du Hedjaz par Abd al-Aziz Ibn Saoud.

HUSSAYN ibn Ali, de la famille hachémite, roi du Hedjaz (1854-1931). Émir de la Mecque en 1908, il entretient d'abord de bons rapports avec les Turcs, le Hedjaz faisant partie de l'Empire ottoman. En 1913, il manifesta son esprit d'indépendance en s'opposant au prolongement du chemin de fer du Hedjaz jusqu'à la Mecque. Au début de la Grande Guerre, il entra en contact avec les Britanniques, notamment par l'intermédiaire de T. E. Lawrence, et déclencha la révolte arabe de juin 1916 contre les Turcs. En octobre de la même année, il se proclama « roi des Pays arabes », mais ne fut reconnu que comme roi du Hedjaz. Il fut représenté à la Conférence de la paix de Versailles par son troisième fils Faysâl, mais refusa de ratifier le traité pour protester contre le régime des mandats imposé à la Syrie, à la Palestine et à l'Irak. Éprouvant des difficultés sur le plan interne, il commit la maladresse de se mettre à dos Abd al-Aziz Ibn Saoud. En mars 1924, au cours d'une visite en Transjordanie, il se proclama calife. La guerre avec Ibn Saoud éclata en septembre; n'y étant nullement préparé, il fut promptement battu et abdiqua en octobre. Il se retira à Chypre, où il vécut jusqu'en 1931, et mourut à Amman en 1931.

Sayyid Muhammad IDRIS as-Senoussi, roi de Libye. Né en 1890 dans l'oasis

www.islamicbulletin.com

de Jaghbub, il était petit-fils de Muhammad ibn Ali, fondateur de l'Ordre sénoussi, et fils du successeur de celui-ci, Sayyid Muhammad al-Mahdi. En 1917, il succéda à son oncle, Sayyid Ahmad, à la tête de l'Ordre. Ayant reconnu la suzeraineté des Italiens sur la Cyrénaïque, ceux-ci, en échange, lui reconnurent le titre d'émir héréditaire régnant sur les oasis. A l'arrivée du fascisme au pouvoir, il se retira en Égypte (1923). En 1940, il organisa un corps auxiliaire qui lutta aux côtés de la Huitième armée britannique. Revenu en 1947 en Cyrénaïque, il devint l'année suivante gouverneur de Benghazi et, en décembre 1950, l'Assemblée nationale le proclama roi de Libye, le nouveau royaume comprenant la Cyrénaïque, la Tripolitaine et le Fezzan. Renversé le 1er septembre 1969 par un coup d'État républicain, il reprit le chemin de l'exil.

MUHAMMAD, Prophète de l'Islam, Messager de Dieu (rasûl Allâh), fondateur de la dernière religion universelle (La Mecque 570-Médine 632). Muhammad, signifiant « Le Loué », correspond mieux sous cette forme à l'orthographe et à la prononciation arabes que les autres transcriptions et surtout que l'appellation déformée de Mahomet. La personnalité du Prophète, dont on trouvera la biographie dans n'importe quel dictionnaire, a été inlassablement calomniée et son enseignement défiguré par les Européens, ce qui a favorisé l'hostilité et l'incompréhension entre chrétiens et musulmans. En quelque sorte, le Prophète, avec sa « barakah », ou influence spirituelle, demeure présent dans toutes les communautés islamiques qui voient en lui l'expression la plus totale de la perfection humaine et de la conformité à la volonté divine. Pour les musulmans, il y a en lui autant de sainteté que, par exemple, en Jésus-Christ pour les chrétiens, et, reconnaissant la mission divine de celui-ci, comme des autres Envoyés, ils comprennent mal que l'on ne rende pas la pareille a leur Prophète à eux.

Sayyid MUHAMMAD al-Mahdi as-Senoussi (1854-1902), fils et successeur de Muhammad Ibn Ali as-Senoussi, fondateur de l'Ordre et « Grand Sénoussi ». Sous sa direction, l'Ordre connut sa plus grande extension et son maximum d'influence, en particulier au Sahara et au Soudan. Les territoires ou s'exerçait l'autorité des Sénoussis prit l'allure d'une sorte d'empire théocratique, dont le centre devint l'oasis de Kufra. A sa mort, l'Ordre comptait d'innombrables adhérents parmi les bédouins et les habitants des oasis de Cyrénaïque, de Tripolitaine, du Fezzan, du désert occidental, du Sahara central et même au Hedjaz, mais il était de plus en plus en conflit direct avec la puissance française

Mustafa KEMAL Atatürk, homme d'État turc (1880-1938). Officier dans l'armée ottomane, il se distingua en Tripolitaine contre les Italiens (1911-1912) puis dans les Balkans contre les Bulgares (1912-1913). Pendant la Première Guerre mondiale, il contribua à faire échouer l'expédition alliée des Dardanelles. Par la suite, il remporta une série de succès militaires contre les envahisseurs grecs, italiens et français, de même que contre les Arméniens et les Kurdes, mais il entra en conflit avec le sultan ottoman qu'il déposa (1922), instaurant la République dont il se fit élire président (1923). Le 4 mars 1924, il abolit le califat, dépouillant ainsi la dynastie ottomane de sa dernière prérogative. Il mena ensuite une politique de laïcisation à outrance, supprimant les institutions religieuses et contraignant les Turcs a s'occidentaliser en tout, jusque dans leur

www.islamicbulletin.com

vêtement. Ces mesures lui valurent de nombreux ennemis, non seulement à l'intérieur de la Turquie, mais dans les autres pays musulmans.

Ibn RACHID, dynastie du Nadjd établie à Haïl, principale ville du Djebel Chammar, sur la route de pèlerinage d'Irak à la Mecque. Le premier de la lignée, Abdallah Ibn Rachid avait, en 1835, reçu Haïl en fief de Faysâl Ibn Saoud, grand-père d'Abd al-Aziz, en récompense de services rendus. La dynastie compta au total douze émirs successifs qui, de leur château de Barzân, étendirent leur domination sur des régions toujours plus étendues du Nadjd. Les trois premiers reconnaissaient encore la suzeraineté saoudienne, mais le quatrième, Muhammad Ibn Abdallah ar-Rachid, émir de 1869 à 1897, le plus puissant de la lignée, conquit le domaine des Ibn Saoud qu'il chassa de leur capitale, Riyad. Le déclin de la dynastie s'amorça après sa mort. La reconquête de Riyad par Abd al-Aziz Ibn Saoud (1902) lui porta un coup sensible et l'aide des Turcs ne parvint pas à rétablir sa suprématie. Après de nombreux rebondissements et péripéties, le duel entre les deux familles rivales trouva sa conclusion, en 1921, dans la prise de Haïl par Abd al-Aziz et dans la capitulation du dernier Ibn Rachid, Muhammad ibn Talal. Celui-ci finit sa vie à Riyad comme hôte de son vainqueur dont il était devenu le beau-père, lui ayant donné l'une de ses filles en mariage.

RIZA Khan Pahlavi, fondateur de la dynastie régnante d'Iran (1878-1944). Soldat de modeste origine, il fut l'auteur du redressement militaire qui permit d'arrêter l'armée soviétique, laquelle, à la suite du traité de 1919 ouvrant le pays à l'influence anglaise, avait envahi les provinces septentrionales de la Perse et menaçait Téhéran (1920). Il se fit nommer commandant en chef et ministre de la Guerre (1921), puis président du Conseil (1923). Très attaché à l'indépendance nationale, il dénonça le traité avec la Grande-Bretagne et obtint l'évacuation totale des troupes étrangères, anglaises et russes. En 1925, il prononça la déchéance du souverain, Ahmad Chah Qadjar, et se fit proclamer shah. En 1935, il changea l'appellation officielle de la Perse qui devint l'Iran. Poursuivant une politique de modernisation et de développement, il fit appel à la collaboration de l'Allemagne. En 1941, les Anglais et les Russes en prirent prétexte pour faire entrer des troupes dans le pays et pour contraindre le shah à abdiquer, ce qu'il fit en faveur de son fils, l'actuel souverain d'Iran. Il mourut en 1944 en Afrique du Sud.

Hajji Agos SALIM, chef politique indonésien opposé à la domination coloniale néerlandaise. Musulman fervent, détenteur d'un vaste savoir, parlant plusieurs langues dont le français, il fonda le parti Sarikat Islam qui, groupant plutôt les milieux religieux et traditionnels, joua un rôle important dans la lutte pour l'indépendance puis dans la vie politique de la jeune République indonésienne.

Ibn SAOUD, dynastie arabe du Nadjd qui, dès le milieu du XVIIIe siècle, unit son sort à la secte fondée par Muhammad Ibn Abd al-Wahhab. Celui-ci obtint l'appui sans réserve de Muhammad Ibn Saoud, qui régnait sur la région de Darya et de Riyad dans le Nadjd, homme de grand talent administratif et militaire. A la mort d'Abd al-Wahhab, en 1787, l'État wahhabite constituait un ensemble cohérent et une puissance militaire redoutable. Au début du XIXe siècle, le fils et successeur de Muhammad Ibn Saoud, Abd al-Aziz, désireux de purifier

www.islamicbulletin.com

le monde de l'Islam et de lui rendre sa gloire ancienne, partit en campagne et remporta des succès foudroyants. Après avoir conquis la Mecque, il fonça vers le nord et menaça Bagdad, Damas et Alep. En Arabie même, les Saoudites s'étaient rendu maîtres de tout le Hedjaz et du Yémen. Le calife ottoman de Constantinople s'émut et fit appel, contre la nouvelle puissance surgie du désert, aux troupes récemment modernisées de son vice-roi d'Égypte, Muhammad (Mehemet) Ali, qui envoya son fils Ibrahim Pacha à la rencontre des troupes wahhabites commandées par Abdallah Ibn Saoud. Après une dure campagne, celui-ci fut capturé, transféré à Constantinople et décapité devant la mosquée de Sainte-Sophie (1818). L'État saoudite et wahhabite paraissait définitivement abattu. Ce fut Abd al-Aziz Ibn Saoud qui, grâce à sa bravoure, à son énergie et à son intelligence, le fit renaître au XX[e] siècle.

SAOUD ibn Abd al-Aziz (1902-1969), fils et successeur d'Ibn Saoud. Il était né en 1902 à Koweit, alors que son père venait de reconquérir Riyad, l'ancienne capitale de la dynastie. Il devint vice-roi du Nadjd, chargé plus spécialement des bédouins. Prince héritier en 1933, il accéda au trône en 1953. Déléguant le pouvoir à son frère Faysâl puis le lui reprenant, sa gestion incohérente, qui conduisait le pays à la ruine, suscita un mécontentement général. En novembre 1964, il fut déposé par le Conseil suprême des oulémas et abdiqua formellement en janvier 1965. Il vécut en exil au Caire puis à Athènes où il mourut en février 1969.

Muhammad ibn Ali as-SENOUSSI (1791-1859), fondateur de l'Ordre portant son nom. Né dans un douar de la région de Mostaganem (Algérie), il adhéra à des confréries soufiques, notamment à celle des Qadiris, et voyagea, d'abord au Maroc, puis au Machreq, séjournant longuement à la Mecque, où il créa l'Ordre sénoussi et fonda une « zawiya », ou loge, sur le mont Abu Kubays, près de la Ville sainte. Il vécut ensuite en Cyrénaïque où il fonda plusieurs nouvelles « zawiyas » qui essaimèrent dans de vastes régions de l'Afrique du Nord et du Sahara. L'Ordre sénoussi, teinté de mysticisme, préconisant une stricte observance des prescriptions religieuses et développant l'éducation des populations, eut une immense influence et souleva de grands enthousiasmes. A la mort du premier « Grand Sénoussi » (1859), il représentait un vaste ensemble politico-religieux qui ne pouvait manquer d'entrer en conflit avec les puissances coloniales européennes en pleine expansion, notamment avec la France.

TALAL (né en 1909 à la Mecque), fils du roi Abdallah de Jordanie, de la dynastie hachémite, roi lui-même après l'assassinat de son père, en 1951. L'année suivante, il fut déclaré déchu par le Parlement jordanien, sous l'allégation qu'il était incapable de régner pour des raisons de santé mentale. Cependant cette version n'a jamais fait l'unanimité et on peut encore entendre parfois qu'il a été écarté du trône en réalité pour des raisons politiques, étant vivement opposé à l'influence britannique.

Chaïm WEIZMANN, premier président de l'État d'Israël (1874-1952). Natif de Biélorussie, il fut chimiste à Genève (1901) et à Manchester (1904). Spécialiste de la biochimie, il entra en contact avec plusieurs hommes politiques anglais. En 1916, le gouvernement, à la recherche d'un procédé permettant de remédier à la

www.islamicbulletin.com

pénurie d'acétone qui posait un grave problème de munitions aux forces combattantes, lui confia la direction des laboratoires de l'Amirauté. Quelques semaines plus tard, il avait mis au point un procédé de fabrication de l'acétone à partir du maïs. Sioniste fervent, il fut l'un des inspirateurs de la déclaration Balfour. Très actif dans les diverses organisations sionistes et à la tête de l'Agence juive (1929), il fut, après la fondation de l'État d'Israël, nommé président de la République (1949-1952).

www.islamicbulletin.com

Table des matières

www.islamicbulletin.com

Achevé d'imprimer le 29 août 1979
dans les ateliers de la S.E.P.C.
sur presse CAMERON
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte de la librairie Arthème Fayard
75, rue des Saints-Pères, Paris-6e

ISBN/2-213-00760-8

www.islamicbulletin.com

Dépôt légal : 3e trimestre 1979.
N° d'Édition : 5897. N° d'Impression : 772.

Imprimé en France

www.islamicbulletin.com

H/35-6532-2

www.islamicbulletin.com

L'auteur, à droite, en compagnie d'un émir du Nord de l'Arabie (1929).

ISBN 978-2-213-00760-1



35-6532-2 X-2012
23,40 € prix TTC France

Atelier Patrick O'Heguerty